This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

BELGIQUE

REVUE MENSUELLE

—

1858

Digitized by Google

Imprimerie de F. VAN GEEL, rue des Roses, 6.

Digitized by Google

LA BELGIQUE

REVUE MENSUELLE.

RELIGION, PHILOSOPHIE,

POLITIQUE, HISTOIRE, LITTÉRATURE,

ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, BEAUX-ARTS.

TOME CINQUIÈME.

BRUXELLES,
BUREAUX DE LA REVUE,
RUE DES ROSES, 6.

1858

Digitized by Google

AP
22
.R46

v. 5

Digitized by Google

SCIENCES PHILOSOPHIQUES

LA SCIENCE ET LES CHIMÈRES.

—

I.

Dans son premier âge, l'humanité s'est épuisée à la poursuite de vaines chimères; il est temps qu'elle s'applique à l'étude de la science ! — Voilà ce qu'on dit, ce que l'on répète chaque jour davantage à l'époque où nous vivons.

Ces chimères trop longtemps poursuivies, quelles sont-elles? La connaissance de Dieu, si je ne me trompe, l'histoire de l'humanité depuis la création, les traditions bibliques, les prophéties, la révélation! Ces chimères cependant pourraient bien constituer une science, mais ce n'est pas là celle dont il s'agit. La science moderne,—celle du moins qui a la prétention de se substituer à la connaissance des choses surnaturelles, — ne s'attache qu'aux choses de la terre. La matière est son domaine, elle n'en veut pas d'autres. Il lui convient de ramper sur ce limon dont l'homme est pétri, de s'identifier avec lui et de nier tout ce qui ne tombe pas sous les sens.

Lorsque Dieu eût créé l'homme à son image, et qu'il lui eût donné une âme immortelle, il le déclara roi de la création. En le plaçant au-dessus de tout ce qui existe, en lui révélant le langage, la plus noble prérogative de l'être doué de raison, en lui laissant la liberté refusée aux êtres qui n'ont que l'instinct pour guide, Dieu n'accordait-il pas aussi à sa

Digitized by Google

créature le don de la science? Le premier homme, orné de si magnifiques attributs, tout animé du souffle divin, n'aurait été, dites-vous, qu'un être informe, à l'état de chrysalide, le plus ignorant de tous ceux qui devaient peupler la terre, un sauvage qui, faute d'expérience des choses de ce monde, se serait avisé d'inventer Dieu! Une pareille invention, si elle était possible, dépasserait de beaucoup toutes celles dont la science s'honore. Quoi! le plus inexpérimenté des hommes, celui qui représenterait les premiers vagissements de l'humanité, arriver tout d'un coup à percevoir l'infini, la toute-puissance, les perfections de la Divinité? Et ces *chimères*, — puisqu'on les nomme ainsi, — Adam les eût léguées à sa race comme un héritage inaliénable; et tous les hommes répartis sur la surface du globe, les hommes de tous les pays, de toutes les tribus, de toutes les nations, de toutes les couleurs se seraient transmis ces croyances en Dieu, en une vie future, en un autre monde où régnera la justice éternelle!

Il y avait — la Bible nous l'apprend — une autre science que Dieu n'avait point révélée au premier homme et contre laquelle il lui avait enjoint de se tenir en garde : la science qui procède de la révolte et de l'orgueil..... Adam l'acquit à ses dépens et toute sa race a eu faim, comme lui, du fruit défendu.

« Aussitôt que vous en mangerez, avait dit le tentateur, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des Dieux! » La science, quand elle se fait impie, tient-elle un autre langage? Non; elle dit aux hommes qu'elle veut arracher à la poursuite des *chiuères :* Lisez et apprenez; vos yeux s'ouvriront et vous serez des Dieux, car vous connaîtrez qu'il n'y a pas de Dieu; donc, il n'y a rien au-dessus de vous, vous ne devez compte à personne de vos pensées et de vos actions. Il n'y a de vivant que la matière...! Ceux qui parlent ainsi semblent oublier qu'ils répètent la parole du serpent, emblême de la bassesse et de la ruse envieuse!

Mais non ; les sectaires de la science impie ne reconnaissent pas l'authenticité des saintes Ecritures et ils sourient au lieu de répondre. Pourtant, si Moïse ou tout autre écrivain, abusant de la crédulité des générations présentes et à venir, a su tirer de sa tête les livres saints, il faut

Digitized by Google

convenir que, du premier coup, il a bien nettement défini les deux pensées, celle qui vient de Dieu et celle qui vient du serpent. C'est un hasard, dira-t-on...., ou peut-être une malice.

Et puis, Adam n'est qu'un mythe. Un mythe, grand mot, grande machine de guerre, qui ne fait peur qu'aux poltrons après tout, comme les têtes hideuses que les Chinois peignent sur leurs boucliers de bois pour épouvanter les barbares. Si Adam n'est qu'un mythe, si la Genèse n'est qu'une création poétique, — pleine de grandeur, de poésie et de vraisemblance aussi, on en conviendra, — j'adjure la science qui sait tout, de me montrer une autre histoire de l'humanité plus nette, plus précise, plus plausible. Il y en a plus d'une, il y en a beaucoup, beaucoup trop même; le hasard, la rencontre des atomes, le développement de la matière, le perfectionnement spontané et nécessaire des germes contenus dans la terre, &..... Dans tout ceci, je vois des systèmes confus, qui ne reposent sur aucune donnée certaine — ce que j'ai le droit d'exiger pourtant lorsque la science positive prend la parole; — je vois des chimères, rien que des chimères que démentent les traditions de tous les peuples. Tout au plus admettrais-je la sincérité de ceux qui me les proposent, car l'effort même de l'esprit qui s'occupe de ces hautes questions trahit la puissance de l'intelligence humaine qui veut sortir des limites du monde connu et savoir le passé pour s'éclairer sur l'avenir.

Lorsqu'Adam fut banni de l'Eden, une parole consolante vint ranimer son courage abattu. Le Sauveur des hommes lui fut annoncé, à lui et à toute sa race qui devait conserver la tradition de cette promesse solennelle. De siècle en siècle, la voix des prophètes rappelle aux hommes la promesse du Très-Haut; remplis de l'Esprit Saint, ils dévoilent au monde les mystères de l'avenir et leurs paroles éloquentes, leurs lamentations inspirées, leurs menaces terribles précieusement conservées par la tradition nous sont transmises intactes par ceux mêmes qu'elles condamnent. Vous admirez cet écho de la promesse divine qui retentit avec une solennité merveilleuse de génération en génération. Avec l'élan d'une confiance enthousiaste, vous vous écriez qu'il est bien vrai que Dieu a parlé aux hommes par les prophètes et que

Digitized by Google

ceux-ci sont venus pour préparer la voie au Verbe incarné; et voici la science qui, coiffée du bonnet du docteur, vient tâter le pouls de ces hommes inspirés: elle les déclare maniaques, visionnaires, illuminés, en proie à la fièvre, à cette fièvre particulière au peuple de Dieu, qu'elle nommera le prophétisme! Oh! oui, le prophétisme fut une fièvre, une folie même, si vous voulez, comme il y eût plus tard la sublime folie de la croix! Le pouls des prophètes devait battre un peu plus fort que celui du savant sans croyances, quand ils apercevaient dans leurs sublimes visions l'Homme de douleurs mille fois crucifié et outragé par les mains des impies! Et tout ce qu'avaient vu ces visionnaires se réalisa pourtant à l'époque annoncée; et le peuple de Dieu, le plus éclairé, le plus civilisé de la terre, le plus sérieux et le plus raisonnable dans son culte, dans ses lois, dans l'ensemble de ses traditions ajoutait foi à ces prophéties. La nation juive, la seule qui eût une histoire authentique, gardait le dépôt précieux de ces révélations mystérieuses avec un orgueil jaloux. Osera-t-on dire que les Israélites furent un peuple de maniaques caressant des chimères!

S'il en était ainsi, la Bible, le grand livre des chimères, ne contiendrait que des fables sans consistance, moins ingénieuses peut-être que celles de la Grèce, moins vastes dans leurs proportions que celles de l'Inde. Par malheur pour ceux qui la méprisent, la Bible demeure encore le seul monument des temps primitifs dont elle raconte l'histoire. N'est-ce pas sur elle que s'appuie la science consciencieuse, lorsqu'elle veut explorer les époques et les lieux consacrés par le souvenir des patriarches, des juges et des rois? Le savant de bonne foi, qui prend la Bible pour guide, voit revivre tout ce passé imposant; il reconnaît que Moïse possédait, lui aussi, la science forte, puissante, pleine d'autorité. Malgré vous, ô sceptiques, vous ouvrez ce livre terrible où la vérité éclate comme la foudre sur le Sinaï! Vous le parcourez avec une indifférence affectée, comme s'il s'agissait d'une curieuse fiction; vous voudriez n'y voir qu'un de ces monuments primitifs de la littérature orientale dans lequel se manifeste le génie de l'antiquité. Mais la Bible n'est pas de ces livres qui flattent l'esprit sans faire impression; Job, le saint roi David, Jérémie, ne sont pas de ces

Digitized by Google

poètes qui émeuvent passagèrement le lecteur et ravissent son âme par le seul attrait d'un langage parfait. Non; quiconque lit les Saintes Ecritures doit admirer ou s'indigner, croire ou nier, car elles ont la prétention de venir de Dieu. Ce qui les occupe, c'est la destinée de l'homme, sa chute, ses misères, ses vices, sa réhabilitation; leur domaine s'étend du passé dans l'avenir, elles ne discutent pas, elles affirment. Elles montrent l'homme, libre dans ses actions et toujours surveillé par l'œil de Dieu, qui l'observe, rudement châtié dans son orgueil et dans son ingratitude, rappelé par les prophètes au souvenir de ses devoirs, béni par le Créateur dans la personne des patriarches; elles répètent sans cesse à l'humanité que le ciel est la véritable patrie à laquelle elle doit aspirer.

Assurément, ce sont là de nobles chimères, et dans l'histoire des autres nations je ne vois rien encore qui égale en grandeur ces fortes générations de patriarches frémissant sous le souffle de Dieu comme les cèdres séculaires qui murmurent sous le souffle de la brise matinale aux flancs du mont Liban. Dieu n'a-t-il donc pas vraiment parlé au peuple d'Israël; n'est-ce pas lui qui a appris à cette nation choisie ce langage extraordinaire, surhumain, qui devait s'imposer aux générations futures comme l'accent de la vérité? N'était-il pas naturel et raisonnable que l'humanité fut formée dans son premier âge à cette science des choses divines, comme l'enfant doit être instruit dans une famille pieuse de ses devoirs religieux. Quand la terre était moins peuplée, quand l'homme, moins absorbé par les affaires de ce monde et par les nécessités de la vie, levait plus volontiers et plus souvent les regards vers le Ciel, l'observation des phénomènes de la nature préoccupait médiocrement les intelligences. On ignorait alors des choses dont la connaissance est devenue vulgaire. En toute occasion, l'on remontait directement à Dieu sans s'arrêter à l'ensemble harmonieux de lois constantes et invariables qu'il a plu à sa providence d'imposer au monde extérieur. Sur ces matières, le Créateur n'avait point fait de révélation complète; en accordant à l'homme le don de savoir, de connaître, d'apprendre et de comparer, il lui avait permis de pénétrer ses secrets cachés sous un voile plus ou moins transparent.

Digitized by Google

Pourquoi donc et de quel droit l'homme devenu plus expérimenté après une longue série de siècles et d'études se retournerait-il avec colère contre son Dieu et lui ordonnerait-il de s'anéantir derrière ces mêmes lois proclamées nécessaires, fatales et existantes par elles-mêmes ! Quel triomphe a donc remporté sur ce créateur qui l'a faite à son image la créature douée de raison, qui découvre les propriétés de l'aiguille aimantée, ou qui observe les phénomènes de la vie dans les plus minces animalcules? En quoi chaque pierre de l'édifice de la science serait-elle nécessairement arrachée au temple de Dieu? Par quelle suite de raisonnements rigoureusement déduits arrivera-t-on à prouver que tout avancement dans la science des choses naturelles doit prendre la place d'une croyance correspondante dans l'ordre des choses surnaturelles?

Dieu a donné à l'homme une âme faite pour s'élever vers lui, et qui a conscience de son origine divine; il lui a révélé tout ce qui importait au bonheur de cette âme immortelle. Qu'est-il dit du corps qui sert de prison à l'âme? Ce peu de mots profondément tristes : Le corps pétri du limon de la terre retournera à la terre! Que la dépouille mortelle de l'homme se confonde avec ce limon que nous foulons aux pieds; qu'elle serve à engraisser les produits du sol; qu'elle se réduise à un peu de poussière; qu'elle s'assimile à la terre végétale; c'est une vérité que la Bible a proclamée il y a bien longtemps, et que l'Eglise proclame aussi : *Et in pulverem reverteris !* Par son corps, l'homme appartient à la terre comme les autres animaux; comme les animaux aussi, il a des instincts terrestres, des appétits grossiers, des passions honteuses. Au point de vue de son existence animale, l'histoire naturelle le classera parmi les mammifères, les plus perfectionnés des êtres créés; la science, poursuivant le cours de ses ingénieuses investigations, constatera que par une série d'anneaux qui se touchent de près, on peut descendre de l'homme jusqu'à la plante et remonter de la plante à l'homme, sans rencontrer d'interruption dans la chaîne des êtres. De ce rapport externe qui unit l'homme aux êtres créés et même aux végétaux, sera-t-il permis de conclure que la créature d'élite, qui commande aux animaux et règne sur la terre, est arrivée par hasard

Digitized by Google

au rang élevé qu'elle occupe? Mais le hasard aussi pourrait la détrôner et mettre à la place la brute qui vit encore à l'état rudimentaire. Et ce hasard, ou plutôt cette force vitale qui gît dans la matière inerte, comme vous le prétendez, est-ce donc elle qui a inspiré à l'homme l'irrésistible besoin de s'élever dans les régions surnaturelles, d'échapper au corps de mort qui emprisonne son âme, de connaître Dieu, de l'aimer et de retourner à lui ? Singulière propriété que posséderait la nature ainsi déifiée de porter la créature à la renier sans cesse et à vouloir la dominer!

Ce besoin de croire en Dieu, dira-t-on, est le résultat des *chimères* dont on a trop longtemps bercé le cœur de l'homme. Non, la nostalgie de l'âme exilée du ciel n'est pas plus une chimère que l'autre nostalgie qui consume l'exilé trop longtemps éloigné de sa patrie. Quand on eût fermé les églises et proscrit le vrai Dieu dans la république française, on inventa le culte de l'Être-Suprême et les fêtes de la Raison; on éleva un autel à la Patrie; on redevint païen, et ce aux jours même où l'on rougissait d'être chrétien. Il y eût des philosophes qui s'inspirant, sans l'avouer, des dogmes du christianisme, essayèrent de la théophilantropie; le mot était beau, et pourtant la chose fut bafouée, parce qu'il y a une chose plus difficile encore que de détourner les peuples du culte traditionnel, c'est de fonder une religion!

II.

Quand l'époque prédite par les saintes Ecritures fut arrivée, l'humanité avait passé l'âge de l'adolescence : elle était mûre pour l'étude des problèmes religieux et philosophiques. Il y avait eu entre l'Asie et l'Europe comme un courant d'idées qui mettait en rapport le vieux monde de l'Orient avec le monde plus moderne de l'Occident. Les nations dispersées et qui n'avaient plus conscience de leur commune origine, se répandaient de toutes parts comme des fleuves débordés, plus soucieuses de s'établir dans les contrées de leur choix que de rechercher la vérité. Elles pratiquaient des religions plus ou moins grossières, à travers

Digitized by Google

lesquelles on entrevoyait le culte des puissances naturelles cachées sous la forme de dieux sans nombre; quand les peuples ont perdu la notion de la divinité miséricordieuse et souverainement juste, ils adorent d'abord tout ce qui leur fait peur, quitte à invoquer plus tard tout ce qui flatte les passions. Les religions païennes, incapables de moraliser les nations, n'étaient plus qu'un témoignage irrécusable de la croyance primitive en une vie future, et cette croyance, quelque altérée qu'elle fût, marquait tous les habitants de la terre du signe de descendants d'Adam. Ne tenaient-ils pas de lui cet attachement aux *chimères*, cette préoccupation des choses surnaturelles! Il était tout simple aussi que les philosophes révoltés par les pratiques extravagantes et souvent honteuses du paganisme, rejetassent parfois les dogmes admis par une foule ignorante pour chercher ailleurs la vérité. Ce qu'on appelait alors la sagesse, c'était l'effort des esprits sérieux et réfléchis s'appliquant à atteindre à la connaissance des destinées de l'humanité, par des voies nouvelles. Pour cela, nous l'avons dit, il leur fallait sortir du paganisme et de ses dogmes monstrueux. Par un étrange abus de mots, on a pris le parti d'appeler aussi du nom de sages ou de philosophes — appellation toujours respectable, — ceux-là mêmes qui, *per fas et nefas*, attaquent, détruisent et condamnent de leur autorité privée les vérités fondamentales du christianisme. D'autres encore sont décorés du nom de sages: ce sont ceux qui trouvent plus simple et plus commode de vivre dans la contemplation d'eux-mêmes sans prendre aucun souci d'une religion quelconque; doués d'autant d'impartialité que Pilate, ils laissent condamner le christianisme et s'en lavent les mains. On les respecte, on les honore, on aime à s'abriter sous leur patronage, comme on va s'asseoir à l'ombre de ces chênes centenaires à demi morts, dont la tête se couronne de branches desséchées.

Mais laissons dormir ces sages des temps modernes, et remontons aux jours qui devaient changer la face du monde. Les esprits étaient parfaitement préparés à accueillir et à comprendre la vérité. La science des choses de la nature, en dépit des travaux immenses d'Aristote et de Pline l'Ancien, restait fort arriérée, j'en conviens. Il s'en fallait de

Digitized by Google

dix-huit siècles que Franklin n'inventât le paratonnerre et les petites recettes homéopatiques destinées à régénérer l'humanité! Mais Pythagore avait professé la théorie des nombres que Dieu couronnait comme unité absolue; Platon, au milieu de disciples choisis tels qu'Aristote, Xénocrate, Isocrate et tant d'autres, avait discuté avec une éloquence sans égale et une élévation singulière sur les plus hautes questions de la philosophie, sur Dieu, sur l'âme, sur la politique, sur la morale et sur l'art. La raison humaine cherchait sa voie; il y avait un frémissement dans les âmes recueillies, un sentiment d'attente dans les esprits éclairés. Les plus nobles cœurs se passionnaient pour les *chimères*. Des dogmes nouveaux empruntés à l'Egypte et à l'Inde pénétraient dans les écoles de la Grèce qui se montraient de plus en plus avides d'apprendre et de connaître. De la Judée et de la Palestine s'échappaient aussi quelques notions du Dieu unique, et les Romains, plus indifférents à la philosophie qu'à la politique, considéraient avec surprise ce peuple juif, qui ne ressemblait à aucun autre et se cantonnait fièrement dans son culte comme dans le dernier asile de sa nationalité.

Il y avait donc dans le monde assez d'idées en circulation pour que la parole du Christ eût chance d'être écoutée à son tour. Le Messie avait été assez annoncé pour que sa venue fut admise par les juifs, et il naissait dans un temps où l'occupation romaine donnait à ce grand événement un retentissement universel. L'Incarnation du Verbe, il est vrai, échappe au contrôle de la science positive. La régénération du genre humain par la Rédemption ne rentre pas plus que la génération du premier homme dans le cadre des faits que la science positive explique avec autorité. Il y a bien d'autres choses encore que cette philosophie ne peut expliquer et pourtant elles existent! Elle ne peut pas plus les nier, qu'elle ne saurait nier l'histoire. De quel droit alors les traiterait-elle de chimères? Qu'elle passe à côté des vérités sans les voir, qu'elle soit fière de sa petite lumière et de ses microscopes au point de renier l'éclat du soleil, qu'elle se refuse à croire à l'immortalité de l'âme et à la vie future, c'est son affaire; mais après tout, sa conviction désolante n'est et ne peut être qu'un doute. La spontanéité de

Digitized by Google

ma croyance est plus affirmative que n'est négatif l'effort d'un esprit aventureux ou malade qui cherche et ne trouve pas.

Il arrive aussi parfois que la science, saisie d'une tendre sollicitude pour la vérité, s'arrête avec complaisance sur le dogme de la rédemption, l'examine, l'étudie froidement et y découvre.... quoi? Un mythe; toujours des mythes, comme si des allégories avaient la puissance d'un fait réel, comme si l'humanité qui peut bien croire à des fables et se laisser prendre à des illusions quand l'ignorance l'aveugle, n'avait pas assez de bon sens et de raison pour reconnaître la vraie lumière, lorsque la civilisation a dissipé les ténèbres qui l'enveloppent.

Si le mystère de la Rédemption est considéré cemme un mythe par ces adeptes de la science sceptique, la vie et les enseignements du Sauveur sont des faits que cette science ne peut guère nier. Elle s'en console en dépouillant N.-S. Jésus-Christ de sa Divinité, et dès lors la doctrine du Messie n'a plus que la valeur d'une philosophie. Il y en a même qui préfèrent celle de Platon; je le conçois. Platon est grec; il parle un admirable langage plein de nombre et d'harmonie. Il discute sur tout ce qui peut intéresser l'esprit humain, il découvre aux regards éblouis de ses disciples, de larges horisons dont les lignes un peu indécises se teignent des plus ravissantes couleurs. Platon est homme; il n'impose pas un dogme; sa doctrine ne commande pas à l'intelligence humaine de se courber devant d'incompréhensibles mystères. La parole du Christ au contraire est terrible comme l'épée à deux tranchants; elle possède avec la douceur infinie de la miséricorde qui pardonne l'inflexible autorité de la justice qui condamne. Le Sauveur des hommes ne parle point le langage des philosophes, langage toujours humain malgré son élévation; encore moins parle-t-il la langue des écoles. Verbe incarné, il répand autour de lui les trésors de la sagesse divine, qui deviendront l'héritage du monde entier. Petits et grands, riches et pauvres, savants et ignorants, tous comprennent cette parole adorable qui pénètre les cœurs, subjugue les esprits et captive les âmes. Tous la comprennent, avons-nous dit, mais plusieurs la rejettent, ceux-ci parce qu'elle les blesse

Digitized by Google

dans leur orgueil, ceux-là parce qu'ils n'ont pas la force de s'y conformer, d'autres encore parce que l'indifférence l'a bien vite effacée de leur souvenir. Et le Christ accomplit sa mission, confirmant ses enseignements par des miracles sans nombre dont le plus admirable et le plus authentique sera l'établissement de la religion chrétienne.

Des miracles, mais la science positive ne les admet pas; elle a fixé les limites du possible et de l'impossible. Elle a entre les mains tous les secrets de la nature, ou plutôt il n'y a plus de secrets, il n'y a que des lois. Qui donc les a faites, ces lois? Seraient-ce les savants? Tout au plus connaissent-ils les effets, et ils veulent dire à la cause première tu n'iras pas plus loin! Ainsi les grandes découvertes qui honorent l'esprit humain, qui l'élèvent au-dessus de toute la création en le rapprochant de Dieu, n'aboutiraient qu'à nier le miracle de la création. A mesure que l'homme fait des conquêtes dans le domaine de la science que Dieu lui ouvre, le sentiment de l'orgueil étoufferait celui de la reconnaissance dans nos cœurs! Les plus riches et les mieux doués se montreraient les plus ingrats! Ce serait à douter de la science, et il y aurait lieu de répéter cette parole profonde d'un des plus grands poëtes de notre temps : « Je me défierais de la science d'un astronome qui aurait exploré le ciel entier sans y rencontrer Dieu! »

Après tout, ont dit ces penseurs obstinés à ne pas croire, la doctrine du Christ n'était pas aussi nouvelle qu'on a pu le penser... — Sans doute, avant le Messie, on adorait le vrai Dieu chez les Juifs; et si vous croyez au Dieu des Juifs, vous admettez avec le peuple d'Israël les prophéties qui annonçaient ce Messie et faisaient pressentir sa mission. Il y avait eu une révélation première par laquelle Dieu s'était manifesté aux hommes. La connaissance de la Divinité se conservait chez la nation choisie qui devait voir naître le Fils de Dieu. Il avait été aussi prêché par le monde des doctrines philosophiques et religieuses qui approchaient plus ou moins de la vérité. Avant que le Soleil ne brille, ne voit-on pas au ciel des lueurs assez vives qui le précèdent; entre la nuit obscure et le grand jour, n'y avait-il pas la transition de l'aurore? Sur les bords du Jourdain, Jean-Baptiste proclamait l'apparition du Verbe, et plus qu'aucun

Digitized by Google

des Prophètes, il parlait déjà le langage du divin maître, en criant au peuple qu'il eut à se convertir et à se laver de ses fautes.

Le précurseur, cependant, loin de se vanter d'avoir le Sauveur pour disciple, s'humiliait devant lui, tout en versant l'eau sur son front. Dans la doctrine du Messie devait se fondre tout ce qui restait de vérité répandue sur la terre, et comme la vérité était le problème cherché par tous les esprits intelligents et sincères, ces mêmes esprits durent la reconnaître quand elle se manifesta et s'y rallier avec ardeur. C'est ce qui eut lieu pendant toute la vie du Sauveur et surtout après qu'il eût expiré sur la Croix. Le christianisme triompha, parce qu'il sortait de Dieu et non parce qu'il contenait plus ou moins de nouveautés; il a fondé les sociétés modernes, parce qu'il avait la vie et non parce qu'il se séparait complétement des doctrines anciennes. Si la doctrine du Sauveur n'avait de valeur qu'en proportion du plus ou moins de nouveautés qu'elle renferme, serait-elle quelque chose de plus qu'une philosophie. Non, assurément. D'où vient donc que le christianisme, dont on va jusqu'à contester la valeur philosophique, après avoir nié sa divine origine, a renouvelé la face du monde, tandis que les plus célèbres philosophies ont duré si peu et ont eu si peu d'action sur les sociétés humaines? Dépouillez le Sauveur de ses attributs divins, et enlevez à sa religion le caractère surnaturel qui la distingue; vous ne ferez rien de nouveau, ô savants! Le Christ a été crucifié, et l'instrument de supplice est devenu l'étendard glorieux du chrétien. On a insulté en tout temps les sectateurs de Jésus; on les a traités de foux, et leur folie après avoir gagné les plus nobles cœurs a fait briller sur la terre la plus sublime sagesse: elle a débordé avec une éloquence irrésistible dans les œuvres des pères de l'Eglise, elle a coulé sur le monde ancien comme ce fleuve immense qui porte la fécondité jusque dans les sables du désert.

La science, si prévenue contre l'Eglise du Christ, a-t-elle donc oublié que c'est dans le sein même des sociétés chrétiennes qu'elle s'est développée. N'est-ce pas chez les nations régulièrement constituées et tout animées de l'esprit chrétien, que l'héritage de la science a pu se perpétuer, se

Digitized by Google

transmettre de génération en génération, grossissant toujours comme un trésor dont la valeur ne cesse d'augmenter. Hors du monde chrétien, où en est la science? Ah! c'est que les vieux peuples de l'Asie en sont encore aux *Chimères*, répondra-t-on peut-être? Oui, les vieilles nations de l'Orient en sont aux *Chimères* du paganisme, et pourtant là où pénètre la religion chrétienne, qui repose aussi sur ce que vous nommez des *Chimères*, les esprits s'éclairent, la civilisation se montre et se développe rapidement. Dans un pli de sa robe, le missionnaire emporte avec l'Evangile les germes de la science; je veux parler de celle qui parcourt tous les règnes de la nature sans cesser d'admirer Dieu, de le bénir dans ses œuvres.

On a dit : Si la science marche, c'est en dépit du christianisme qui voudrait l'arrêter dans son essor; elle avance parce qu'elle possède la vérité! — Peut-être ajoutera-t-on que l'Eglise a favorisé la science tant qu'elle a pu s'en faire un auxiliaire, et que la rupture a éclaté lorsque celle-ci a voulu s'affranchir du joug. — Oui, le christianisme s'efforce d'arrêter la science, quand elle arrive au panthéisme et à l'athéisme; oui, l'Eglise a rompu avec la science, autant de fois que celle-ci s'est élevée directement ou indirectement contre ses dogmes. La voix de l'autorité a dû se faire entendre, dès que des systèmes dangereux se sont produits, on a parlé alors d'intolérance, on a revendiqué les droits de la conscience humaine et comme si l'Eglise n'était pas instituée pour conserver intact le dépôt des vérités qui lui ont été confiées. Garder le silence en pareil cas, ce serait encourager l'erreur, dire avec l'accent d'un scepticisme désespérant : Peut-être en est-il ainsi! Dès lors, plus d'unité, tout s'en va à l'aventure, dogmes, croyances, la religion tout entière! La confusion serait partout, le doute envahirait les esprits, les Saintes Ecritures cesseraient d'être invoquées comme base de toute certitude, la parole des pères de l'Eglise n'aurait plus de poids, la Bible ne serait plus qu'un beau livre d'imagination et les enseignements du Verbe ressembleraient à ces aphorismes vieillis que l'on jette au milieu du discours comme un vain ornement.

Mais cette tolérance que vous réclamez pour vous, la pratiquez-vous à l'égard de l'Eglise et de ses dogmes? Et

Digitized by Google

pourtant vous n'avez que votre autorité personnelle, et vous êtes sans aucun caractère pour imposer aux autres vos théories qui ne reposent pas sur des données bien certaines. Dès que vous doutez, vous vous empressez de nier, et, abusant des mots, vous dites : Je vous mets au défi de me prouver les choses surnaturelles! Les choses surnaturelles se prouvent, vous ne l'ignorez pas, de plus d'une manière, non pas mathématiquement, mais comme tout ce qui est impalpable et invisible, par une série de raisonnements logiquement déduits. Si Dieu existe, comme ma conscience me le révèle, j'ai des devoirs à remplir envers lui, car il est mon créateur et mon maître. L'ensemble de ces devoirs constitue ce qu'on appelle le culte; le culte est réglé par une religion qui enseigne des dogmes. Celle de toutes les religions dont les dogmes établissent et expliquent le mieux les rapports de Dieu avec l'homme, sera la meilleure; elle possédera la vérité. Celui de tous les cultes qui élevera l'homme au plus haut degré de dignité, purifiera le mieux son âme et le rapprochera le plus des perfections divines, sera le meilleur aussi, le plus digne de mon affection et de mon dévouement.

Seriez-vous athée, par hasard? Verriez-vous dans la création une machine animée par le mouvement perpétuel; vous en tiendriez-vous aux phénomènes de la vie, phénomènes aussi inexplicables qu'un effet sans cause? Oh! alors, j'ai peur de votre science positive, car elle m'enlève mon libre arbitre, elle me transforme en une pièce mécanique, bonne à jeter au feu, quand ses ressorts seront usés; je n'ai plus de Dieu à aimer, à adorer, à bénir et plus de vie future à espérer. Je vous fuis comme une image vivante du désespoir, comme la négation de toute pensée consolante. Votre science ressemble trop à celle dont nous parlions, il n'y a qu'un instant, et qui condamna Adam à la triste nécessité de mourir.

Quand l'homme renonce à poursuivre les *Chimères* que vous savez, il trouve la mort. La belle chose, en vérité, que de ressembler, tout vivant que l'on paraisse, à ces sépulcres blanchis dont parle l'Ecriture! Les apôtres se répandaient à travers le monde, annonçant la bonne nouvelle et enseignant selon les paroles du divin maître qui leur avait

Digitized by Google

dit : *Docute omnes gentes !* Ils s'en allaient, animés du Saint-Esprit, évangélisant les pauvres et apprenant aux hommes le commandement nouveau : *Aimez-vous les uns les autres !* Les adeptes du panthéisme s'en vont à travers les nations civilisées prêchant la doctrine de la désolation, portant la mauvaise nouvelle au milieu des sociétés inquiètes, disant aux riches: aucun juge ne vous demandera compte après cette vie de l'emploi de vos richesses, et aux pauvres : n'attendez point dans un monde meilleur la récompense de votre résignation, le prix de vos vertus cachées ! A la place de Dieu, ces savants mettront l'humanité, mais qu'est l'humanité, qu'est la réunion des hommes sans le créateur, sans le père qui aime ses enfants et veut les attirer à lui? La fraternité est comme l'efflorescence du christianisme; vous prétendez abattre l'arbre et garder la fleur; mais le fruit qui devait sortir de cette fleur périra avec elle et votre société que n'animera plus l'amour de Dieu, désapprendra bien vite l'amour de l'humanité. Vous verrez germer dans son sein les haines implacables qui amènent les révolutions. Vous le savez bien, ô apôtres de la science impie, ô austères penseurs qui parlez au nom de vos convictions irrésistibles, au nom de la sainte vérité, vous le savez bien, mais vous savez aussi que vos théories plaisent aux multitudes dont elles flattent les instincts; vous savez que les hommes préfèrent aux dogmes qui compriment leurs passions, les philosophies qui les débarrassent du joug de l'autorité. Vous n'ignorez pas que les foules prennent volontiers pour guides ceux qui les conduisent à l'assaut des pouvoirs établis, dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel. En proclamant la déchéance du régime des *chimères*, vous décrétez l'avènement d'une ère nouvelle, d'un régime nouveau aussi, dans lequel il ne vous déplaira pas d'occuper modestement la première place. Précurseurs d'une régénération pompeusement annoncée, vous appelez, vous aussi, la foule dans le désert pour lui conférer, je ne sais quel baptême humanitaire au nom de la science, des intérêts positifs et de la matière.

Vous comptez encore d'autres disciples plus ou moins avoués des doctrines panthéistiques; ce sont des hommes éclairés qui aiment à s'abandonner aux mollesses d'un

Digitized by Google

Épicuréisme secret. Ces hommes éclairés honorent et admirent la religion à leurs bons moments, quand ils tiennent la plume, quand ils conversent avec des gens de bien, et dans les circonstances officielles. Trop instruits et trop sages pour ne pas connaître qu'une religion impose des devoirs et que l'idée d'un Dieu souverainement juste implique celle d'une morale rigoureuse, ils hésitent entre la foi et leurs passions. La foi se présente à leurs esprits, mais les passions parlent à leur cœur, et puis leur vie est faite d'une certaine manière. Croire, ce serait déranger toute l'économie d'une existence facile et qui s'inspire de la poésie d'Horace plus que des enseignements de l'Evangile. Le sensualisme les fascine; si le cri de la conscience s'élève au fond de leur âme, ils cherchent des arguments pour l'étouffer. D'abord c'est le doute qu'ils appellent à leur aide, puis ils écoutent la voix de la science qui proclame ses découvertes. Si vous les surprenez dans ces moments de curiosité inquiète, ils vous répondent: Que voulez-vous? La science sait tant de choses! Peut-être s'était-on trompé jusqu'ici.... Il est bon que la vérité soit connue; d'ailleurs, c'est là une science transcendante qui ne peut jeter le trouble dans les sociétés... — Et voilà ces sages qui reprennent avec plus d'assurance leur train de vie accoutumé, espérant bien que la science leur donnera raison quelque jour contre leur propre conscience! Ainsi les théories de l'impiété ont leurs disciples cachés comme le Christ avait les siens, avec cette différence que les premiers vont au-devant des nouveautés par lâcheté ou au moins par faiblesse.

Le pire résultat des tendances de l'impiété savante serait de faire croire que la religion chrétienne condamne la science. Si la religion chrétienne niait de parti pris toutes les découvertes scientifiques, elle mériterait le reproche qu'on lui a tant de fois adressé de craindre les lumières et d'encourager l'ignorance. Elle serait la religion du passé et elle aurait fini son temps sur la terre, tandis qu'elle doit durer jusqu'à la consommation des siècles. Non, elle n'est point l'ennemie de la science, cette religion divine qui éclaire les esprits et agrandit les cœurs. Elle dit aux hommes: étudiez, sachez, mais n'élevez pas dogme contre dogme! Dieu vous a livré l'univers pour que vous en découvriez les lois,

Digitized by Google

pour que vous soumettiez la nature à votre puissance. Domptez le feu, l'air, les eaux; régnez en maîtres dans votre empire, mais quand vous rencontrez l'inconnu, quand vous vous heurtez contre l'impossible, reconnaissez qu'il y a une puissance infinie, plus élevée au-dessus de la vôtre que vous n'êtes élevé vous-même au-dessus de la brute, une cause première insaisissable, impalpable, invisible, partout présente, par delà les temps, par delà les espaces, une puissance éternelle qui se révèle à vous en dépit de vos efforts pour la nier. C'est d'elle que procède toute science, toute lumière; l'homme ne sait que ce qu'il lui a plu de lui découvrir. Non, l'Eglise du Christ ne condamne pas la science, car elle est née de la Lumière qui est venue en ce monde; mais elle condamne l'orgueil impie qui tenterait une seconde Babel pour escalader le Ciel et en chasser Dieu.

La science altière qui combat les *chimères* du passé avec une si belle apparence de désintéressement et un si vif amour de la vérité, n'est donc, après tout, qu'une forme nouvelle de l'impiété. Au nom de la raison humaine dont elle s'efforce vainement de faire sa complice, elle combat la religion chrétienne, et lutte contre elle avec des armes parfois brillantes; on dirait la lumière électrique brillant contre le soleil. Il y a dans son allure un faux air de noblesse et comme un reflet de cette grandeur qui marquait les anges rebelles. Quand je l'entends parler sur l'histoire et sur la géologie, sur la chimie, sur toutes les hautes questions qui intéressent l'esprit humain, je suis troublé et comme séduit par un langage éloquent qui évoque devant moi les mystères du passé, du présent et même aussi de l'avenir. Cependant, tout devient indécis pour moi dans ce monde que l'on veut m'expliquer avec l'accent de la certitude. Les choses matérielles m'apparaissent sous la forme de puissances; cette immense machine de l'univers, cieux, terre, océans, que ne gouverne plus la volonté divine, m'épouvante comme un être monstrueux, vivant et privé d'instinct qui obéit à je ne sais quelle force fatale. L'homme n'apprend que pour mieux se convaincre de son néant; ce dieu éphémère a perdu les trois flambeaux qui l'éclairaient ici-bas: la foi, l'espérance et la charité. Les ténèbres envahissent peu à peu mon intelligence qui s'était crue illuminée d'un rayon du-

Digitized by Google

rable. A la tristesse qui s'empare de mon âme, je reconnais que l'on m'a ravi mieux que des *chimères*. Les mystères de ma foi, bien que je ne puisse ni les comprendre, ni les expliquer, nourrissent mon cœur et mon esprit d'une doctrine plus substantielle que ne le peut faire une philosophie, dont les déductions rigoureuses en apparence partent du néant pour arriver à la négation absolue. Dans l'inquiétude qui me saisit, je tourne mes regards vers la lumière que l'on a tenté d'obscurcir au fond de ma conscience, et je rappelle à mon aide ces mêmes croyances que l'on déclare hostiles au perfectionnement de l'humanité. Mais l'humanité, n'est-ce pas la collection des créatures faites à l'image de Dieu et les pratiques du culte par lequel nous lui témoignons notre amour mettraient-elles obstacle au libre développement des facultés de ces créatures privilégiées qui aspirent à retourner dans le sein de leur créateur et de leur père.

Il est incontestable que les conditions de l'existence se sont considérablement modifiées chez les peuples modernes; bien des choses ont changé depuis l'avénement du christianisme. Plus que jamais l'homme obéit à la loi du travail; plus que jamais il accomplit de grandes œuvres. Notre époque a foi dans ce qu'elle sait et dans ce qu'elle peut. Cette confiance dans sa force l'expose à devenir présomptueuse et à se laisser envahir par l'orgueil. Là serait le danger; la religion chrétienne le lui signale; où est le mal? Que la science impie soit pleine de force aussi et qu'elle soit destinée à agir puissamment sur les générations présentes et futures, je ne le nie pas. Mais qu'elle doive faire le bonheur de l'humanité régénérée, je le nie formellement. L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Cette divine parole, vous voulez l'effacer du souvenir des nations comme une vaine *chimère* et y substituer votre enseignement, o prophètes de l'avenir! Il y a plus! vous déclarez une guerre acharnée aux révélations du Verbe incarné, et à la religion qui, en changeant la face du monde par la civilisation, a rendu possibles les découvertes des temps présents.

Avant de déchirer l'Evangile, auquel vous avez fait tant d'emprunts adroitement dissimulés, lisez le passage où il est

Digitized by Google

dit qu'un jour Satan sera délié. Etudiez cette prophétie terrible qui plonge dans les siècles à venir plus loin que vos prévisions, plus loin que vos espérances, et vous comprendrez peut-être que les effroyables calamités annoncées dans le livre saint correspondent à l'avénement définitif et au triomphe dernier de ces doctrines anti-chrétiennes et anti-sociales que vous proclamez avec enthousiasme.

LOUIS VALIN.

Digitized by Google

LE CATHOLICISME

ET

LA RELIGION DE L'AVENIR.

—

ÉTUDES SUR LA RELIGION, par M. TIBERGHIEN.
(Bruxelles, Guyot, 1857. In-8°.)

Une croisade est prêchée et organisée contre notre foi. Aujourd'hui les équivoques ont cessé, tous les masques sont tombés. Chez nous aussi « la question est posée, pour me servir des expressions de M. Guizot, entre ceux qui reconnaissent et ceux qui ne reconnaissent pas un ordre surnaturel, certain et souverain quoiqu'impénétrable à la raison humaine, la question est posée, pour appeler les choses par leur nom, entre le *supernaturalisme* et le *rationalisme*. D'un côté, les *incrédules*, les *panthéistes*, les *sceptiques* de toute sorte, les purs *rationalistes;* de l'autre les *chrétiens*. » (1) Ce n'est plus seulement à l'Eglise que l'on en veut, mais c'est au Christ lui-même, à toute la religion positive considérée comme une révélation de Dieu ; ce n'est pas seulement la papauté que l'on attaque, c'est à Jésus-Christ même que l'on jette l'insulte ; on s'efforce d'arracher de son front l'auréole de la Divinité et l'on ose le comparer à Zoroastre et à Bouddha.

(1) ***Méditations et études morales.*** Préface.

Digitized by Google

Comme chrétiens, comme enfants de l'Eglise, nous gémissons de ces coupables écarts, de ces sacrilèges outrages, et nous demandons à Dieu, dans l'amertume de notre douleur, d'avoir pitié de ces malheureux que la haine aveugle; mais au point de vue de la polémique religieuse, je me prends à douter si nous ne devons pas préférer une guerre ouverte et déclarée à des inimitiés sourdes et ténébreuses, des adversaires qui rompent franchement en visière, à des ennemis qui se cachent derrière le bouclier de l'hypocrisie.

C'est M. Laurent, professeur à l'Université de Gand, qui donna le premier en Belgique, après M. De Potter, l'exemple de cette brutale franchise dans ses attaques contre le christianisme. J'imagine que les lauriers de M. Laurent, si lauriers il y a, ont empêché M. Tiberghien de dormir. Quoi! l'Université de Bruxelles, l'enfant de prédilection des loges, devancée dans la lutte de l'incrédulité contre la religion par l'Université de Gand !!!... Rester en arrière, c'eût été pour l'Université libre forfaire à sa mission qui est de combattre, comme on sait, les *doctrines ancestrales*. Et aussitôt M. Tiberghien de se mettre en campagne. L'Université libre ne pouvait pas avoir de plus digne organe. M. Tiberghien, en effet, n'est pas un conscrit dans les légions des ennemis de l'Eglise; il y a longtemps qu'il a fait ses premières armes, et il s'est signalé par plus d'un exploit. Il a montré à une époque assez rapprochée d'ici, tout ce que son âme de libre penseur nourrit de haine contre certains dogmes catholiques, dans son *Esquisse de philosophie morale,* qui a été si vigoureusement combattue et réfutée avec tant de succès par un professeur de Louvain, M. Laforêt. M. Tiberghien n'a pas voulu profiter de la leçon, il s'est décidé à marcher en avant comme si la voix de M. Laurent lui eût crié :

« Poursuis! tu n'as pas fait ce pas pour reculer. »

Le but que le professeur de Bruxelles s'est proposé dans la publication dont nous voulons nous occuper est de prouver d'abord que le catholicisme a fait son temps, qu'il n'est plus en harmonie avec les instincts de la génération présente, qu'il est dépassé par l'humanité qui a marché, qui a progressé; il veut montrer ensuite qu'il faut remplacer le catholicisme qui s'éteint par une religion qui rejette *toutes les choses surnaturelles*, et que l'homme du dix-neuvième

Digitized by Google

siècle puisse accepter. Nous avons en vain cherché dans le livre de M. Tiberghien le coup d'œil approfondi du philosophe, les vues neuves du penseur original. Le premier chapitre est un résumé de toutes les calomnies stéréotypées dans le répertoire de l'incrédulité qui traînent depuis longtemps, vieilles et moisies, dans les carrefours de l'histoire; qui ont été mille fois débitées contre l'Eglise, mille fois repoussées et auxquelles la plume de M. Tiberghien a été impuissante à donner de nouvelles couleurs. C'est un abrégé de ce qu'ont pensé et écrit les maîtres de l'école progressiste ou socialiste : P. Leroux, Fourier, Laurent, Duprat, Feuerbach, Bordas-Dumoulin, Huet, J. Reynaud, Edgar Quinet.

Pour ce qui est des deux autres chapitres destinés à rechercher ce que la philosophie doit mettre à la place du catholicisme que l'auteur s'imagine avoir démoli, c'est une théorie de la religion basée sur le système panthéistique de Krause et d'Ahrens, que M. Tiberghien a longuement exposé dans son *Esquisse de philosophie morale.* Car l'auteur est de ceux qui pensent que l'homme a besoin de convictions religieuses, que la religion est fondée sur la nature de l'homme. Reste à savoir ce que M. Tiberghien entend par religion : c'est ce que nous nous proposons d'examiner, lorsque nous aurons dit notre avis sur les principales affirmations contenues dans son premier chapitre : *La situation.*

I.

S'il faut en croire M. Tiberghien, la science, l'art, la politique, l'éducation, la morale sont en désaccord avec le catholicisme; toute la civilisation moderne, en un mot, est une protestation en grand contre l'Eglise et ses dogmes. Ces accusations, nous l'avons déjà dit, ne sont pas nouvelles; elles ont été lancées bien des fois contre la religion du Christ, et ne sont jamais restées sans réponses. Puisque le gant est encore jeté, nous voulons bien le relever.

Quand M. Tiberghien affirme avec un aplomb que rien ne semble troubler que la science de nos jours est en con-

Digitized by Google

tradiction avec les dogmes révélés nous pourrions lui demander ce qu'il entend par science, et le prier de nous dire quels droits il possède de parler en son nom. Ainsi, en philosophie, entendez-vous par science les théories nébuleuses de la philosophie allemande, les abominables doctrines du panthéisme professées à l'Université de Bruxelles? En ce cas, on a mille fois raison d'affirmer que le catholicisme est en opposition avec elles; nous avouons sans détours que nous avons pour elles ces *haines vigoureuses* que réclame le père Gratry contre les systèmes philosophiques corrupteurs du sens commun, destructeurs de l'intelligence. Nous les repoussons de toutes nos forces, nous en sommes les ennemis acharnés, parce que nous savons, qu'avant de détruire l'Eglise, ils détruisent la société; parce que, avant d'anéantir le chrétien, ils anéantissent l'homme: ils portent dans leurs flancs des foudres et des tempêtes qui couvriraient, comme on l'a dit si souvent, le monde de ruines, si l'homme s'oubliait un jour assez pour les mettre en pratique.

Entendez-vous au contraire par philosophie la réflexion de l'homme qui cherche à se rendre compte des grandes notions qui sont le patrimoine de l'esprit humain; qui s'exerce à les approfondir pour les classer, à les pénétrer pour en faire jaillir la lumière; qui nous montre au berceau des choses un Dieu personnel, créateur, père et providence du genre humain, auteur de la société, cause et fin de tout, fondement de nos droits et de nos devoirs; oh! alors vous avez tort de dire que sous ce rapport le catholicisme est arriéré. La philosophie a été cultivée dans l'Eglise avec succès et avec amour à toutes les époques de son histoire. Et quels noms plus glorieux à citer que les Justin, Clément d'Alexandrie, Grégoire de Nysse, Grégoire de Naziance, Athénagore, Athanase, saint Augustin, saint Thomas, saint Bonaventure, saint Anselme, Nicolas de Cusa, le précurseur de Galilée, Bellarmin, Leibnitz, Bossuet, Fénélon, Mallebranche, Thomassin, Gerdil; et dans les temps modernes, Klée, Mœhler, Balmès, Tits, Gioberti, Gratry, dont les immortels ouvrages ont honoré l'humanité aussi bien que l'Eglise, et qui ont montré dans leur brillant essor que la foi n'étouffe pas le génie, mais qu'elle révèle aux sages de nouveaux et plus vastes horizons, et qu'elle donne à la pen-

Digitized by Google

sée des ailes pour y atteindre. Et même parmi les philosophes de nos jours que l'on ne peut pas classer parmi les philosophes catholiques, ne sont-ce pas ceux-là dont les ouvrages sont les plus solides et les plus profonds, qui se sont davantage rapprochés des sources de la grande métaphysique chrétienne? Les plus belles et les plus fortes pages de la *Religion naturelle* de M. Jules Simon ne sont-ce pas précisément celles où il établit la théorie chrétienne de la création, où il prouve qu'en dehors de cette doctrine sur l'origine des choses, il n'y a que chaos et ténèbres, et que ce dogme est le seul refuge qui soit ouvert à la raison pour échapper aux abîmes du panthéisme? Nous y renvoyons M. Tiberghien.

Mais M. Tiberghien a l'air de se moquer des défenseurs actuels de nos dogmes; il les accuse de ne savoir que répéter ce qu'ont dit les docteurs d'un autre âge. Je ne m'arrêterai pas à faire remarquer qu'une doctrine, qui a été la vérité à une époque donnée, doit rester vérité à tous les instants, sous peine de ne plus être elle-même. Car la vérité, c'est ce qui est, elle est de tous les temps et de tous les lieux. Si les vues des Pères et des docteurs ont été marquées du caractère de la vérité, il est tout naturel que de nos jours encore on aille leur demander des secours et des lumières. Mais si nous nous avisions de retourner la question et de demander à M. Tiberghien où lui, philosophe, il a puisé le fond de sa doctrine? Pour le fond, sa doctrine n'est pas autre chose que celle de l'Inde, terre classique du panthéïsme, vieille de plusieurs milliers d'années; son système des catégories, du reste emprunté de Krause et de M. Ahrens, ne ressemble-t-il pas un peu à la chaîne progressive des Éons des Gnostiques? Sa théorie de l'Être et de l'unité naturelle n'est-elle pas, sous beaucoup de rapports, la même que celle que Jordano Bruno développe dans ses dialogues et Spinosa dans son *Ethique?* Hegel, lui-même, l'un des patrons de M. Tiberghien, a-t-il avancé autre chose en fait de sophisme, que n'aient dit Gorgias, Protagoras, Zénon (1)? Ah! si tous ces vieux philosophes ou sophistes revenaient

(1) Voir le P. Gratry, *Etude sur la sophistique contemporaine. — La Logique.*

Digitized by Google

sur la terre, en vertu de la métempsycose à la mode aujourd'hui, on aurait bien de la peine, en présence de ce que font leurs descendants, de les convertir à la théorie du progrès indéfini ! Quand on ne possède pas soi-même des doctrines fraîches écloses, on n'a pas le droit d'accuser celles des autres de ne pas être neuves. Du reste, M. Tiberghien montre en général trop de dédain pour les théologiens anciens et modernes. Savez-vous ce que c'est qu'un théologien ? Le Père Lacordaire va vous l'apprendre :

« Supposez un homme qui ait une science éminente dans une raison peu élevée, ce sera un savant. Imaginez un autre qui ait une science médiocre dans une raison exquise et profonde, ce sera un philosophe. Concevez une foi vive et un cœur doué de peu de savoir et d'une intelligence vulgaire, ce sera un simple chrétien. Allez plus loin, mêlez ensemble deux facultés, une vaste science et une puissante raison, vous aurez plus qu'un savant et plus qu'un philosophe, vous aurez Descartes ou Leibnitz, mais vous n'aurez point encore un grand théologien, parceque la foi, ou du moins une foi ardente, aura manqué à cette mixtion. Oui, qu'un homme voie reluire en son esprit, comme en un miroir étincelant tout l'ordre des choses créées, que les solitudes mystérieuses de l'infini lui apparaissent dans des profondeurs et des clartés qui le ravissent, si sa foi est faible, s'il hésite devant la parole de Dieu, ne comptez pas que cet homme inscrive jamais son nom parmi ceux des docteurs que nous trouverons à la droite du Verbe, et qui dès cette terre ont dispensé aux générations le flot sacré de la doctrine qui fait les bienheureux. Je ne sais pas ce qu'il faut pour mettre au monde une étoile qui éclaire le firmament ; mais ce qu'il faut pour mettre au monde un grand théologien, je ne l'ignore pas, vous ne l'ignorez plus vous-même : il faut dans un même esprit, une science étendue, une raison sublime, une foi tranquille et ferme, pour qui la parole de Dieu n'ait point de secrets et point de douleurs. A ce prix vous aurez Saint-Augustin, et l'homme incomparable qui est l'objet de ce discours (1). »

Ainsi la théologie, c'est tout à la fois la science, la rai-

(1) *Discours prononcé pour la translation du chef de St-Thomas.*

Digitized by Google

son, la foi, se prêtant un mutuel secours, mettant en commun les données spéciales de chacune d'elles, coordonnant les lois de la nature, les lois de l'humanité, les lois de Dieu; pour former à l'aide de ces éléments multiples et féconds un ensemble grandiose, où éclate une magnifique et ravissante harmonie. Il ne saurait en être autrement. L'auteur de la nature n'est-il pas en même temps l'auteur de la raison et de la civilisation? Vérité absolue et infaillible, Dieu a établi nécessairement des rapports, des relations entre ces trois éléments, de manière que la vérité révélée est d'accord avec les principes de la raison et qu'à l'aide de cette double lumière, l'homme ne saurait s'égarer dans l'étude de la nature. Il suit de là que nous ne pouvons admettre que des doctrines qui s'accordent avec les textes sacrés; cet aveu ne nous coûte pas; mais, comme la vérité ne saurait être opposée à la vérité, la doctrine renfermée dans le texte sacré ne saurait contredire la raison : tous les efforts tentés par la science pour convaincre la révélation de mensonge, ont tourné, tout le monde en convient, à la gloire de Dieu, et ont donné raison à sa parole.

Mais on dirait que M. Tiberghien est étranger aux récentes découvertes de la science; car il a écrit ces lignes (p. 7) : « *Pour connaître Dieu et la création, le monde et l'humanité, il faut consulter la raison et non les révélations de Moïse et des Evangélistes.* » Que du temps de Voltaire on débitât de pareilles inepties, au nom du savoir et de la philosophie, on le conçoit: la science géologique n'était pas faite; qu'aujourd'hui encore les commis-voyageurs colportent sur les chemins de fer ces sortes de banalités, on se l'explique : ils ont leur ignorance pour excuse; mais qu'un homme qui paraît s'intéresser au progrès et qui se mêle de prononcer des oracles au nom de la science se montre si peu au courant de ses découvertes et de ses conquêtes, cela a de quoi surprendre. Pour écrire la phrase que nous avons citée plus haut, il a fallu que M. Tiberghien ignorât les résultats qui ont couronné les études des grands interprètes de la géologie, les Cuvier, Dolomieu, Blumenbach, Humbold. Ces hommes éminents ne se sont pas proposé dans leurs travaux un but apologétique, ils ont poursuivi leurs recherches avec l'indépendance que réclame le génie et la droiture qui sied à l'honnête

Digitized by Google

homme; parvenus au terme de leur course, ils ont montré, par le fruit de leurs glorieux labeurs, que Moïse a parlé exactement sur tout, et que la science ne le contredit en quoi que ce soit. Il n'y a pas d'écolier dans les institutions catholiques qui ne sache cela. M. Tiberghien seul semble l'ignorer, et M. Dumont, l'une des gloires de l'Université de Liége et de la Belgique, enlevé trop tôt à sa famille, à ses amis, à ses élèves, à la science, n'a-t-il pas déclaré à son lit de mort, que dans ses longues et laborieuses études de géologie, il n'a trouvé Moïse en défaut sur aucun point (1).

II.

Mal en a pris à M. Tiberghien de quereller Moïse. Examinons maintenant s'il pourra soutenir avec plus d'avantage les accusations lancées contre nos dogmes au nom des principes de l'esthétique. L'art moderne, selon l'auteur, *a pour règle l'imitation de la nature où la réalité offerte aux yeux est transformée par l'idéal* (p. 9). Si Platon reparaissait sur la terre, il retrouverait dans ce principe, que l'on nous oppose hardiment comme l'apanage de l'esprit moderne, à peu près la même formule dont il s'est servi pour nous faire comprendre le beau artistique. Cette idée n'est donc pas neuve : est-elle anti-catholique? Comment peut-on le prétendre! Le dogme catholique nous montre un Dieu personnel, infiniment parfait, créant librement le monde, et se proposant pour fin dans la création de manifester ses attributs à l'être doué d'intelligence. Comment serions-nous donc forcés, ainsi que le veut M. Tiberghien, de regarder toute la nature, comme une *vile matière* qu'il faut poursuivre de sa *haine et de son mépris?* Ne savons-nous pas qu'il a été dit : « *Les Cieux racontent la gloire de Dieu;* que le monde est un palais magnifique, un temple que Dieu a construit et dans lequel il a placé l'homme, pour que celui-ci adore et glorifie l'auteur de tant de merveilles. Et lorsque nous vou-

(1) Voir sur ce point Aug. Nicolas, *Etudes philosophiques sur le christianisme*, t. I. — Lacordaire, *Conférences*. — Wiseman, *Rapport entre la science et la religion révélée*. — Waterkeyn, divers opuscules.

Digitized by Google

lons imiter la nature dans nos productions artistiques, pouvons-nous oublier un seul instant le but pour lequel cette nature a été créée? et en nous souvenant de ce but, ne tâcherons-nous pas, comme malgré nous et par inspiration, de nous élever vers l'archétype, vers la source de toute beauté, afin d'imprimer à la matière la forme qui reflètera le mieux l'idéal conçu par notre esprit?

Ce sont précisément ces principes qui ont présidé au développement de l'art chrétien, que M. Tiberghien appelle mystique pour le flétrir et qu'il accuse d'être étranger aux grandes inspirations du cœur, insensible à la voix de la *famille*, de l'*honneur* et de la *patrie*, et auquel il oppose, comme une découverte moderne, la théorie que nous venons d'exposer. Sans doute qu'ils ne songeaient pas à *transformer par l'idéal la réalité offerte aux yeux*, ceux qui ont élevé ces magnifiques cathédrales, qui font encore aujourd'hui l'admiration du monde, où tous les arts viennent pour ainsi dire se réunir et se résumer: science de la construction, de la statique, de la mécanique, de l'optique, de l'acoustique, de la métallurgie, de la chimie, peinture, musique, statuaire, mosaïque, menuiserie, orfèvrerie, serrurerie, émaillure, broderie, ornementation en tout genre (1)

L'art chrétien a produit le Dante, Pétrarque, le Tasse, Milton, Corneille, Racine, Klopstock, Vondel, Châteaubriand, Shakspeare, et l'art chrétien, dit-on, étouffe la voix de la *famille*, de l'*honneur* et de la *patrie*. C'est l'art chrétien qui a inspiré Lamartine et Victor Hugo dans ce qu'ils ont de vraiment beau : ces deux poëtes n'ont cessé d'être grands, que quand ils ont cessé d'être chrétiens; et nous devons dire, pour être justes, que Victor Hugo, dans *les Contemplations* où le hideux dispute trop la palme à l'absurde, a retrouvé quelque chose du charme et de la majesté de ses premiers accents, lorsqu'il a redemandé des inspirations à la foi et à la famille. Schiller et Gœthe n'ont déployé toutes les ressources de leur génie que quand ils ont traité des sujets empruntés au catholicisme (2). Et aujourd'hui que voyons-nous? C'est que de tous les points de l'Europe on

(1) V. la *Belgique* de 1856, 10 février, p. 161.
(2) Châteaubriand, préface des *Etudes historiques*.

Digitized by Google

envoie à Rome, la ville des arts et des pontifes, de jeunes artistes qui vont s'inspirer des grands souvenirs de la foi chrétienne, se former à l'école des maîtres illustres, en étudiant les immortels chefs-d'œuvre, les impérissables monuments, qui sont restés comme les productions du génie même du beau. Ce concours d'admirateurs prouve assez que l'art chrétien n'est pas à l'agonie et le venge suffisamment du superbe dédain qu'il inspire à M. Tiberghien.

On peut juger d'après ce qui précède, de la valeur de cette autre assertion: « *La Renaissance caractérise l'explosion de la pensée à la recherche de l'idéal ignoré des Pères et des Docteurs.* » Apparemment que saint Julien, saint Basile, saint Grégoire de Naziance, n'ont rien connu de Platon ni des classiques d'Athènes, puisqu'ils sont ou *Pères* ou *Docteurs!* A entendre M. Tiberghien, ne dirait-on pas que la Renaissance est un fait étranger au catholicisme? Mais c'est l'Eglise qui a été la promotrice de la Renaissance.

L'Eglise a toujours mis un grand soin à faire fleurir dans son sein la culture des lettres. Ce sont les religieux qui ont conservé les monuments de la littérature classique d'Athènes et de Rome, et qui ont sauvé d'une ruine certaine, en leur ouvrant l'asile des monastères, lors des mauvais jours de l'invasion, les plus belles productions du genre humain. L'Eglise s'est appliquée de tout temps avec une sollicitude spéciale à créer des centres d'instruction; la plupart des Universités de l'Europe furent fondées par elle à des époques antérieures à la Renaissance. Celle d'Oxford fut fondée en en 895; celle de Cambridge en 1280; celle de Prague, en Bohême, en 1358; celle de Louvain, en 1425; celle de Vienne, en 1365; celle d'Ingolstadt, en 1373; celle de Leipsick, en 1408; celle de Bâle, en 1469; celle de Salamanque en 1200; sans parler de celles de Paris, d'Alcala, de Ferrare (1). Ces faits prouvent assez que l'Eglise ne restait pas indifférente au développement intellectuel de la société. Pour ce qui est du réveil de l'esprit littéraire au XVI^e^ siècle, il est prouvé aujourd'hui, que de même que la Réforme n'est pas une explosion violente, inattendue, mais une conséquence immédiate de l'hérésie de Wicleff et des

(1) Balmès, *le protestantisme comparé au catholicisme*, t. III.

Digitized by Google

prédications de Jean Huss, de même la Renaissance n'est devenue un fait européen qu'après avoir été deux cents ans un fait italien. Trois générations de latinistes, d'Hellénistes et de poëtes, fleurissaient en Italie avant l'âge de Léon X (1). Le Pape Clément V avait ordonné dès le commencement du XIVe siècle que le grec, l'hébreu et même le chaldéen et l'arabe fussent enseignés à Paris, à Rome, à Oxford, à Bologne, à Salamanque, afin de faire naître dans l'Eglise un plus grand nombre de lumières pour l'éclairer et de Docteurs pour la défendre (2). « Le génie de la Renaissance est essentiellement latin, catholique » dit M. Saint-Marc Girardin. Et après cela, M. Tiberghien écrit: « *La Renaissance a révélé un idéal ignoré des pères et des docteurs.* » L'auteur sera forcé d'avouer qu'il n'a pas mis en pratique la méthode qu'il préconise dans les travaux de l'esprit, c'est-à-dire « *la voie d'examen et de libre critique;* » il n'a cette fois-ci ni examiné, ni critiqué. Est-ce là se conduire en philosophe?

III.

Répudié par la science, condamné par l'art moderne, le catholicisme est aussi, d'après le professeur de l'Université libre, opposé en ce qui regarde l'éducation à tous les principes professés par les pédagogues, dignes de ce nom. L'auteur commence par nous apprendre qu'il faut développer chez l'enfant tous les éléments de la nature humaine, non pas d'après une théorie préconçue, mais selon les idées générales d'ordre et de proportion, qui constituent la beauté; de manière que rien ne soit sacrifié, mais que toutes les forces physiques et spirituelles soient coordonnées dans un harmonieux ensemble. Nous sommes complétement d'accord sur ce point avec M. Tiberghien, et nous ne connaissons pas un seul catholique qui ait soutenu le contraire. Mais nous voudrions bien savoir quelles sont les idées gé-

(1) *Etudes sur la Renaissance*, par Félix Nève, dans la *Belgique*, numéros de février, mai et juin.
(2) Goujet, *Disc. sur le renouvellement des études.*

Digitized by Google

nérales qui doivent diriger les forces vives de notre double nature, qui doivent servir de base à l'éducation de l'homme. Il faut exclure d'avance toute théorie, d'après l'honorable écrivain. D'après lui encore, il n'y a rien de vicieux dans la nature humaine; d'un autre côté, M. Tiberghien est obligé de convenir qu'il y a des forces qui peuvent se développer au détriment d'autres forces. Quel procédé emploiera-t-on pour rétablir l'équilibre rompu? Si l'on ne peut pas présenter à l'homme intelligent et libre des motifs qu'il comprend et qu'il admet, comment parviendra-t-on à le corriger d'un défaut qu'il ne saurait pas même avoir dans la doctrine que l'on oppose au catholicisme, puisque tout est bon, puisque rien n'est gâté dans la nature de l'homme? Sera-t-il possible, par exemple, de ranimer à la vie de l'esprit celui qui est plongé dans la vie des sens, et qui ne croit avoir rien de mieux à faire que de se laisser entraîner par ses instincts brutaux? Ouvrez les pédagogues de l'Allemagne rationaliste, et vous verrez qu'ils s'efforcent en vain de réprimer les passions croissantes. Car pourquoi ne pas laisser libre carrière à la bonne nature? Quand on prend pour point de départ que la nature est excellente et qu'elle ne saurait conduire au mal, toute répression n'est-elle pas tyrannique? Il faudra bien avouer que l'éducation de l'homme, nonobstant l'intelligence et la liberté dont il est doué, doit être entièrement semblable à l'éducation de l'animal. Dans l'éducation catholique, au contraire, nous avons des principes fixes, une base immuable, et ces principes on les fait comprendre à l'enfant. On lui prouve qu'en suivant les prescriptions de la raison et de la foi, il étendra son intelligence, fortifiera l'énergie de sa volonté et que tout en soignant le développement du corps, il ne pourra jamais le faire au détriment de l'âme. La vérité de cette doctrine ne saurait être contestée que par ceux qui ont abdiqué le bon sens. Les catholiques se basent donc, et sur les données de la raison, et sur les données de la révélation., Or, Dieu est, comme nous l'avons vu également, l'auteur et de notre intelligence et de notre foi: l'homme, développé sous la puissance de cette double vérité, réalisera nécessairement l'équilibre idéal que recommande M. Tiberghien, et qui doit exister entre ses diverses facultés. Aussi, loin de s'opposer

Digitized by Google

au développement de l'homme, la révélation nous fournit un puissant secours dans l'éducation. Elle nous fait connaître d'une manière plus approfondie, la nature intime de l'homme; elle lui dit d'où il vient, où il va, et lui montre la route qu'il a à suivre pour parvenir au terme de la perfection. Travailler au perfectionnement de son être, c'est pour le catholique un devoir impérieux, qu'il ne peut négliger, sous peine d'encourir l'inimitié de celui qui l'oblige de faire fructifier son talent et de tendre sans cesse à imiter un modèle qui n'est autre que Dieu même: *soyez parfait comme votre Père céleste est parfait.* Nous vous défions de trouver dans votre doctrine destinée à remplacer nos dogmes le moyen de réaliser cet axiôme tant vanté par vous: *mens sana in corpore sano.* Où rencontrez-vous la force et la beauté du corps unis à l'énergie du caractère et de la volonté, si ce n'est chez ceux qui ont eu le bonheur d'avoir leur enfance confiée à des maîtres chrétiens? Au contraire, demandez aux jeunes gens qui sont loin de posséder ce *mens sana in corpore sano*, à ces vieillards de vingt ans, si c'est la trop grande fidélité à suivre les préceptes catholiques qui les ont précipité, avant l'âge, dans la tombe. Un père de famille croirait sa position désespérée, s'il n'avait d'autre remède à l'inconduite de son enfant que votre système vague, insaisissable du progrès, basé sur l'intégrité et sur l'*incorruption* de la nature humaine. Dans votre théorie, le jeune homme peut regarder l'auteur de ses jours et ses instituteurs comme des ennemis de son développement et les traiter comme tels; on l'autorise à ne voir en eux que des tyrans qui, sous prétexte d'éveiller en lui la vie de l'âme, ne font que mettre des entraves au libre épanouissement de ses facultés et de ses forces.

Tels sont les principes féconds et généreux qui président à l'éducation chrétienne et surtout à l'éducation qui se donne au sein de la famille. La famille crée, pour ainsi dire, l'enfant à son image; si la famille est chrétienne, l'enfant sera chrétien, parce que l'homme, bien que doué des dons naturels de l'intelligence, est avant tout un être enseigné : il est le fils du milieu où il respire. Aussi M. Tiberghien enveloppe-t-il dans le même anathème et l'éducation chrétienne et la famille chrétienne; il veut que la famille

Digitized by Google

moderne soit une *institution naturelle* et *civile*, et non une *institution catholique*, où le *confessional* et les *sacrements* jettent nécessairement le désordre: l'auteur, comme on voit, a lu Michelet.

Le philosophe se trompe croyons-nous, lorsqu'il affirme d'une manière absolue que la famille s'est émancipée de la tutèle de la religion. S'il est dans la civilisation moderne une institution où le catholicisme a laissé son empreinte, son esprit et sa vie, c'est sans contredit la famille. « La famille! cette trinité mystérieuse, où apparaît un si magnifique et si touchant reflet de la puissance de Dieu qui protége; de sa sagesse qui gouverne; de son amour qui inspire et qui soutient! La famille! sanctuaire auguste de l'autorité qui crée, de l'éducation qui élève, de la providence qui perpétue! La famille! foyer vivant et inextinguible des deux plus nobles sentiments qui soient dans le cœur des enfants des hommes: la reconnaissance et le respect. La famille! objet immortel, premier et dernier but des sollicitudes du Ciel et des lois divines, comme elle doit l'être aussi des sollicitudes de la terre et des législations sociales. La famille! c'est-à-dire enfin les noms les plus doux à l'oreille de l'homme: un père, une mère, un fils, un frère, une fille, une sœur, les affections les plus pures; les premières amitiés de la vie; les joies les plus confiantes et les plus vives, les vertus les plus aimables; la simplicité, la candeur, l'innocence. » (1).

Tout ce qu'il y a de beau et de touchant, de grand et d'élevé dans la famille, telle qu'elle est là dépeinte, est uniquement dû à l'influence de l'Eglise. Qu'on se rappelle ce qu'était la famille dans l'antiquité: à Sparte, à Athènes, à Rome! Qu'on se rappelle les prescriptions barbares des législations de Lycurgue, de Solon et de Rome; qu'on se souvienne du honteux enseignement, des ignominieuses doctrines de Platon et d'Aristote sur la constitution de la famille et les droits de ses chefs, et l'on comprendra tout ce que la religion du Christ a dû déployer d'amour et d'énergie pour faire pénétrer dans cette institution fondamentale, mère de la société, l'esprit d'union, d'intimité,

(1) Mgr. Dupanloup, *de l'Education*. — V. la *Belgique* de mars 1857.

Digitized by Google

d'équité, de moralité, de paix, de félicité intérieure qui nous charme et nous ravit. D'abord il fallut rendre à la femme la dignité et les droits que le paganisme ne voulait pas lui reconnaître; il fallut faire comprendre à l'homme que son épouse n'était pas uniquement un instrument de plaisir, mais une compagne fidèle, digne de lui, comme lui, créature libre et image de Dieu (1). Il fallut ensuite proclamer et assurer les droits de l'enfant et les mettre à l'abri de la brutalité ou de l'arbitraire qu'autorisait la loi païenne. D'où vient que nous sommes saisis d'un sentiment d'horreur quand nous apprenons les actions barbares, les abominations que certaines peuplades de l'Amérique, du Nord de Ceylan, de la Nouvelle-Zélande, que le christianisme n'a pas encore éclairées, exerçent envers les enfants? C'est que nos mœurs ont été formées, non par les préceptes des sages, mais par les enseignements de Celui qui avait pris à tâche de relever tout ce que le paganisme avait abaissé, en se faisant petit enfant lui-même dans la crèche de Bethléem, et qui a dit : *Laissez venir à moi les petits enfants* (2).

L'Eglise a fait de la famille un véritable sanctuaire à la garde duquel elle n'a cessé de veiller avec la plus ardente sollicitude; on sait quel soin elle apporta, au risque d'attirer sur elle la colère des princes et des rois, à conserver pures les sources des générations humaines. Dût-elle allumer la guerre entre le sacerdoce et l'empire, elle ne cédera pas devant d'illustres passions: elle résistera à Lothaire, à Henri VIII, à Philippe-Auguste et à bien d'autres. Grâce à son héroïque résistance, l'Eglise a maintenu le mariage à l'abri de la corruption, du caprice et de l'humeur. Et après cela, on ose écrire que l'Eglise est *indifférente à la prospérité des familles!* C'est plus que de la légèreté! Ah! que la religion continue de veiller sur la famille comme une divinité protectrice, et la famille continuera de conserver sa pureté, sa force, sa prospérité, et la société n'a rien à craindre des orages qui l'ont déjà menacée, et que la *famille moderne* fera peut-être renaître un jour.

Mais nous ne savons pas précisément ce que M. Tiber-

(1) Balmès, *le protestantisme comparé au catholicisme.*
(2) Troplong, *Influence du christianisme sur le droit romain.*

Digitized by Google

ghien veut substituer à la famille chrétienne sous le nom de *famille moderne*; nous n'ignorons pas toutefois qu'il réclame pour elle le divorce comme un privilége, privilége, qui, pour le dire en passant, ne prouve pas en faveur de la félicité que l'on goûte au sein de la famille moderne. Cela ne suffit pas néanmoins pour que nous ayons une idée exacte de ce que l'auteur entend par *la famille moderne dont l'idéal n'est plus l'Eglise*. Car on a tant parlé de la famille au XIXe siècle, les libres-penseurs, les philosophes humanitaires, les hommes du progrès sont si peu d'accord sur la notion qu'il faut se faire de l'institution matrimoniale, sur le but, l'organisation qu'elle doit avoir! Il y a la famille, comme l'entend M. Pierre Leroux, celle de Proudhon, celle de Georges Sand : ce sont là autant de formes données par le progrès à la famille moderne. Nous attendons que, dans une nouvelle édition de son livre, M. Tiberghien s'explique clairement sur ce point.

IV.

L'Église, dit M. Tiberghien, est aussi l'ennemie de la prospérité sociale. C'est encore là une calomnie, comme tout le reste. C'est l'Église qui a fait l'Europe moderne, qui a fait disparaître de la terre les ignominies du paganisme et qui a enfanté, par un long et laborieux travail, les splendeurs de la civilisation actuelle. Elle a restauré la famille, aboli l'esclavage, changé les législations, créé des Codes nouveaux; elle a révélé au monde la vraie nature du pouvoir dans la société, formulé sa destination, ses droits et ses limites. Son action bienfaisante et civilisatrice a transformé les mœurs; elle a réussi à enlever à la guerre le caractère barbare, cruel, que le paganisme lui avait donné, et par l'institution de *la Trève de Dieu*, chef-d'œuvre admirable de prudence et de politique, elle est parvenue à arrêter bien souvent l'effusion du sang, à prévenir le retour de plus grandes horreurs.

C'est par ses soins que se sont organisées les corporations de métiers, qui ont donné aux arts le plus brillant essor; en protégeant, en émancipant le travail, l'Eglise a

Digitized by Google

doublé l'activité de l'homme. Partout elle a secondé le mouvement communal. Le commerce reçut une vigoureuse impulsion, prospéra à la faveur des fêtes nombreuses célébrées dans l'Eglise et se développa sur une vaste échelle (1). On sait quel degré de splendeur les républiques de Venise, de Gênes, les communes belges atteignirent, sous la bienfaisante tutèle de l'Eglise, et M. Tiberghien vient affirmer que l'Eglise n'a rien fait pour la richesse publique. Il ose attribuer au catholicisme la décadence de la Belgique sous Philippe II, comme si ce n'est pas la révolution religieuse qui a tari alors les sources de notre prospérité, en entravant la liberté du commerce; il ose parler de l'abaissement de l'Irlande, et il sait que c'est un pays protestant qui la dépouille et qui l'affame.

D'après l'auteur, l'Eglise est nécessairement opposée au développement de la civilisation, parce que de l'aveu même de l'Eglise « *ses intérêts ne sont pas de ce monde* (p. 12); de sorte que les peuples qui professent la religion catholique seront forcément, sous le rapport du progrès et du bien-être, inférieurs aux pays protestants. Ailleurs, quelques pages plus haut, M. Tiberghien félicite Luther d'avoir *restauré la religion sur sa base.....* de *l'avoir maintenue dans les limites des choses spirituelles conformément à cette parole : mon royaume n'est pas de ce monde* (p. 4). Nous demandons s'il est possible de soutenir mieux le pour et le contre, de se contredire d'une manière plus flagrante; n'est-ce pas là se jouer de ses lecteurs et leur offrir une réfutation péremptoire de soi-même? Nous ne nous en plaignons pas, notre besogne est ainsi abrégée, et nous pouvons continuer.

« *Le développement économique des temps modernes est étranger au catholicisme; l'extension de la production et des échanges réclame la sécurité et la tolérance, la liberté des cultes; or, le catholicisme réprouve ces principes* (p. 13). » L'auteur procède ici comme partout en affirmant sans preuves : quand on appartient au libre examen, on ne doit rien avancer sans preuve; quand on ne veut pas qu'une religion s'impose on est mal venu à imposer une doctrine philosophique ou économique. Cela dit, nous défions M. Tiberghien

(1) Namèche, *Histoire nationale*, t. III, p. 909.

Digitized by Google

d'apporter une seule raison qui légitime cette extravagante opinion que le catholicisme est opposé à la *sécurité*. Pour ce qui concerne la *liberté des cultes*, nous nous contenterons de rappeler ce qui a été dit mille fois : le catholicisme ne réprouve que la *tolérance dogmatique* en fait de religion, qui n'est que la proclamation de l'indifférentisme en matière de foi, et la négation de toute religion divinement révélée; il est très-compatible avec la tolérance civile des cultes, comme avec toutes les formes de gouvernement (1). Quant à la tolérance nécessaire aux transactions commerciales, je prierai M. Tiberghien de regarder ce qui se passe et de voir s'il n'est pas aussi loisible aux catholiques qu'aux protestants de s'adonner au commerce et à l'industrie : le peuple belge, par exemple, ne s'en occupe-t-il pas davantage que certains peuples protestants de l'Allemagne? Et pour qu'on ne puisse pas dire que cette tolérance commerciale est une conquête de la réforme, qu'on se souvienne de la grande extension qu'avait pris le commerce de nos Flandres catholiques au XIII^e^ siècle et au XIV^e^ (2). Les Belges à cette époque échangeaient leurs productions non-seulement avec les royaumes d'Angleterre, d'Irlande, de Pologne, de Bohême; les royaumes d'Aragon, de Castille, de Léon, d'Andalousie, de Cordoue, mais même — ce qui doit effrayer M. Tiberghien — avec des infidèles, avec des sectateurs du Coran, avec les royaumes de Ségelmesse (Sahara) de Bugie, de Tunis; avec l'Egypte, la Tartarie, l'Arménie !!! C'est ainsi que l'église pratiquait l'intolérance. Il nous serait impossible de nous expliquer ces accusations de la part d'un homme sérieux, si nous ne savions que la haine et l'orgueil peuvent aveugler même un libre penseur.

C'est ce même aveuglement qui nous fait comprendre qu'on puisse écrire des choses comme celles-ci : *La charité universelle est un principe nouveau incompatible avec un culte exclusif* (p. 4) c'est-à-dire avec l'Eglise. Mais l'idée même de la charité, de la fraternité, d'où est-elle venue? Nest-ce pas l'Eglise qui l'a proclamée et prêchée, alors même qu'une grande partie du genre humain croupissait dans l'esclavage !

(1) V. Balmès. — Mgr. Parisis, *Cas de conscience*.
(2) Voir à ce sujet un curieux document au t. II. de la belle *Histoire nationale* de M. Namèche.

Digitized by Google

Qui est-ce donc qui a fait entendre au monde ces admirables paroles : il n'y a plus ni *Juif*, ni *Gentil*, ni *Grec*, ni *Barbare*, si ce n'est les apôtres, les fondateurs de l'Eglise?.... Apparemment qu'ils ne savaient ce que c'est que la fraternité universelle, les religieux qui entraient librement en esclavage pour rendre à d'autres la liberté ! *Le dogme apporte des restrictions à la charité chrétienne!* Nous avons vu le dogme de la charité universelle formulé plus haut par la parole sacrée. N'est-ce pas en réduisant en pratique le précepte qui ne souffre aucune exception, que l'Eglise envoya ses missionnaires sur tous les points du globe répandre la lumière, de la foi et de la civilisation. Et aujourd'hui encore Rome possède dans son sein une institution, la Propagande, où toutes les langues modernes sont enseignées, pour que ceux que dévore le feu de l'apostolat puissent se mettre en mesure de donner libre cours à leur zèle, et d'aller porter aux nations les plus éloignées et les plus barbares les bienfaits de la parole régénératrice, et *le dogme apporte des restrictions à la charité universelle !* L'Eglise a couvert le monde d'institutions charitables, où toute les infortunes, toutes les misères humaines trouvent un adoucissement; l'Eglise proteste contre l'une des plus infâmes pratiques des temps modernes, la traite des Nègres, et *le dogme apporte des restrictions à la charité universelle !* Ah ! si tous les pays protestants, et leurs amis les libres penseurs, avaient un peu moins de grands mots à la bouche, et un peu plus d'amour dans le cœur, et pratiquaient, comme le catholicisme, la charité universelle, il y a longtemps que la barbarie, avec son sanglant et hideux cortège, aurait disparu de la plupart des pays du monde ; nous n'entenderions plus parler aujourd'hui des horreurs qui se commettent dans la Nouvelle-Galles, la Nouvelle-Zélande. Si les Anglais avaient été appelés dans l'Inde par la voix de la charité chrétienne, et qu'ils se fussent conduits à l'égard des indigènes comme l'eût fait l'Eglise ; si, au lieu de ne s'attacher qu'à exploiter les malheureux Indiens pour en tirer de l'or, on eût pris à tâche d'en faire des hommes et des chrétiens, nous n'éprouverions pas aujourd'hui des serrements de cœur, en lisant les lamentables récits des horreurs et des scènes sanglantes qui se déroulent sous les murs de Delhi!

Digitized by Google

Me voilà dans l'Inde bien loin de mon sujet! J'y reviens, mais pour en finir.

Après avoir épuisé le thème de ses accusations, M. Tiberghien rappelle les circonstances de l'agonie du paganisme disparaissant pour faire place au christianisme, puis il ajoute : « *La situation est la même. La société moderne est rongée par un autre paganisme, escorté de nouveaux Pharisiens.* » L'auteur a raison ; mais où est le paganisme? où sont les Pharisiens?

Le paganisme! il est dans vos livres, dans vos chaires où vous enseignez, comme la philosophie païenne, que Dieu est la même substance que le monde. Le paganisme! Il est dans cette littérature échevelée qui a honni tout ce qui est beau et exalté tout ce qui est hideux, dans les productions malsaines qu'elle jette en pâture à une génération gâtée!

Le paganisme! il est dans toutes ces théories où, au nom du progrès, on attaque les bases mêmes de la société et où l'on promet aux hommes, pour les mener à l'assaut, la satisfaction de toutes leurs passions, de tous leurs instincts.

Et les Pharisiens? Ils se trouvent chez ceux qui aiment à parler du profond respect qu'ils professent pour la *religion de nos pères*, mais qui l'attaquent dans l'ombre, et qui en secret rient de la crédulité des autres. Nous devons reconnaître que M. Tiberghien n'appartient pas à cette catégorie : il est franc, sinon toujours heureux dans ses attaques contre le christianisme.

G. V. H.,
docteur en philosophie.

(*La fin au prochain numéro.*)

Digitized by Google

FRAGMENTS

D'UNE

HISTOIRE DE LA RÉFORME

DANS LA

FLANDRE OCCIDENTALE,

AU XVI^e^ SIÈCLE.

AVANT-PROPOS (1).

D'après MM. Quinet et Sue, l'avenir de la société, sous le point de vue religieux, appartient au rationalisme.

Le rationalisme est le culte de la déesse — la Raison, — tel que les révolutionnaires français de 1792 le préchèrent, moins cependant l'exposition publique d'une prostituée à moitié nue. C'est l'adoration de l'homme par lui-même; l'apothéose de ses plus ignobles et de ses plus dangereuses passions; c'est l'abolition de toute religion, la négation de la Divinité. Le culte de la déesse de la Raison avait toutes les sympathies de M. Sue; il regrettait sa chute, et en voulait d'autant plus à la religion catholique, le seul obstacle que rencontraient les vues de ce

(1) Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs les pages que M. Carton a bien voulu nous communiquer et qui appartiennent à la réfutation qu'il prépare de divers ouvrages sur l'histoire du protestantisme en Belgique et particulièrement en Flandre. Le protestantisme s'est fait l'allié de toutes les sectes politiques qui ont juré haine et guerre à la religion, et celles-ci à leur tour lui prêtent leur appui contre le catholicisme, sans avoir aucune conviction religieuse. Nous avions pensé ajouter quelques notes au travail que nous reproduisons, mais nous avons usé sobrement de cette autorisation. Qu'on lise la *Revue trimestrielle* et le *Chrétien belge*, les pamphlets de Boniface, dom Jacobus, Eenens, &. &, on y trouvera sous des formes différentes les mêmes pensées.—De fait, la Belgique est catholique, mais la raison a tué la religion; la religion dans l'Eglise de Rome s'est changée en un système politique et social qui veut faire reculer la société; la religion catholique est la pomme de discorde, et le protestantisme est seul compatible avec l'organisation des Etats modernes. Parmi les formes du christianisme, s'écrie M. Quinet, l'*Unitarisme* est celle qui se concilie le mieux avec nos temps, car s'il conserve *une ombre* de l'antiquité chrétienne et s'il rassure par là

Digitized by Google

romancier. « Le culte de la déesse *Raison*, dit il, malgré l'incontestable » élévation de l'idée qu'il symbolisait, n'a pu rallier les masses. Il en a » été de même du culte de l'*Etre suprême*... et l'on a vu de nos jours « ce qu'il advint du culte *Saint-Simonien*, malgré le mérite très-éminent » des chefs de cette secte (1). »

Il croyait la religion catholique totalement morte, toute discussion avec elle close, et ses dogmes finis, parce qu'on avait montré la lumière (?) aux hommes, et voilà qu'il s'éveille d'une profonde erreur : le catholicisme, dit-il, est tout vivant.

EDGAR QUINET.

Malheur à nous ! oui, la religion catholique, après toutes nos attaques, conserve son influence et « la philosophie tombe sans bruit, décon- » sidérée, dégradée aux yeux des peuples, et Dieu sait ce qu'il faudra » de merveilles pour la relever jamais ! Les apostats de la libre pensée » sont courbés, agenouillés volontairement aux pieds des hommes de » l'autorité ; les affranchis de la veille se sont eux-mêmes refaits » esclaves. L'opinion se déconcerte, le mépris s'étend sur les idées ; » aux meilleurs, elles paraissent un piège, aux ambitieux une duperie, » aux parvenus un danger, aux penseurs un reproche. Tous s'en » éloignent également par différents chemins avec colère, avec terreur, » avec repentir, avec honte (2). »

EUGÈNE SUE.

« Sommes-nous donc seuls désormais dans l'univers moral (3) ? »

l'esprit tremblant des peuples, de l'autre, il donne la main à la philosophie la plus hardie. De plus, l'unitarisme a l'avantage incomparable d'être, non pas seulement un livre, mais une institution éprouvée sur laquelle repose et s'étend cet édifice merveilleux des Etats-Unis, qui semble croître à vue d'œil pour notre orgueil et nos espérances. L'Europe catholique eût été absolument incapable de produire une pareillle civilisation, répètent à l'envie les admirateurs de Marnix de Sainte-Aldegonde ; brisons le vieux cable qui nous retient encore captif à une vieille religion et l'avenir est à nous. — C'est à ce point de vue qu'on veut écrire l'histoire du protestantisme en Belgique, et il est tout aussi important de mettre à nu les théories de cette école historique que de discuter ses assertions sur les principaux événements du XVIe siècle. C'est ce qui nous paraît avoir été compris avec une haute raison par M. C. Carton, qui a placé en tête de son travail l'*Avant-propos* et l'*Introduction*, dont nous sommes heureux de reproduire quelques fragments.

(Note de la direction de la Belgique.*)*

(1) Lettres sur la question religieuse en 1856, par EUGÈNE SUE, Bruxelles, Meline et Cans, 1857, p. 72.
(2) Ibidem, p. 13.
(3) Ibid. p. 7.

Digitized by Google

EDGAR QUINET.

« S'il en est ainsi, sachons au moins mourir debout (1). Mais regardez » auparavant ce que l'homme a fait des divines clartés de la philosophie ; » l'esprit humain est enterré vivant. Cet être cupide, endurci, sourd, » hébété, avili, qui passe et qui rampe, est-ce bien là l'homme que la » philosophie nous avait promis ? Venez, grands philosophes, donnez-» vous le spectacle orgueilleux de cet abaissement des intelligences ! » Que Pascal aurait aujourd'hui beau jeu, après avoir bafoué l'ange, à » contempler la bête (2) ! Oui, M., nous sommes seuls désormais dans » l'univers moral. Cependant, mon ami, je me souviens que je suis » homme, parlons donc de ce qui les touche le plus (3). »

EUGÈNE SUE.

» Comment arracher un monde à la mort qui l'enveloppe (4) ? »

EDGAR QUINET.

« Il faut détruire la religion. On peut faire disparaître une religion » surannée d'abord par l'autorité, par la force, et ce moyen est le seul » qui ait réussi à anéantir une croyance ancienne (5). »

EUGÈNE SUE.

« Ce moyen serait le plus efficace, mais il est impraticable, car il » suppose la force et l'autorité, c'est-à-dire, les choses qui manquent le » plus à ceux qui pourraient être le plus tentés de l'employer (6). »

EDGAR QUINET.

« Secondement, on peut, au moyen de la discussion, essayer de rem-» placer une religion surannée par une forme nouvelle de cette religion. » Dans ce cas, la force ne semble pas aussi nécessaire, quoiqu'il n'y ait » pas d'exemple au monde que la forme nouvelle ait remplacé l'an-

(1) Ibid. p. 7.
(2) Ibid. p. 8.
(3) Ibid. p. 6.
(4) Ibid. p. 15.
(5) Ibid. p. 16.
(6) Ibid. p. 17.

Digitized by Google

» cienne sans que l'autorité s'en soit mêlée, et sans qu'elle ait fait taire » *au moins un moment*, ceux qui ont pour eux l'antiquité (1).

» Troisièmement, on peut à une religion surannée opposer la pure » lumière de la raison. Ce moyen tout philosophique est le mieux fait » pour séduire. C'est le moins sûr, et vous avez fait preuve d'un grand » sens en l'excluant (2). »

EUGÈNE SUE.

« Je suis invinciblement convaincu qu'un jour, et par suite d'évolu- » tions successives, les masses en viendront aussi à trouver dans leur » raison, des principes suffisants de religion (3). »

EDGAR QUINET.

« Cette issue de la philosophie est la plus difficile et pendant long- » temps encore ne conviendra qu'à un petit nombre; mais, en attendant, » je voudrais que les peuples sortissent en foule de la vieille église » (catholique) par les mille portes que l'esprit des modernes a prati- » quées dans l'enceinte du christianisme. » Allons, messieurs et mes- dames « la voie est ouverte, elle est simple, elle est grande, choisissez » à votre gré. Nul besoin d'attendre un prophète, un révélateur, il ne » s'agit que de passer sur la trace de ceux qui se sont émancipés avant » vous. De quoi avez-vous peur? vous êtes restés les derniers. Que » tardez-vous? Qu'attendez-vous? Marchez donc, avancez et sor- » tez (4), » cela ne coûte rien.

EUGÈNE SUE.

« Si Pascal a bafoué l'ange, vous bafouez encore la bête; c'est ainsi » qu'il faut traiter l'esclave qui adore sa chaîne. Tant que la raison hu- » maine n'aura pas poussé jusqu'aux dernières profondeurs du ciel, » son cri de protestation (contre le Dieu des chrétiens et ses saints); » tant que l'esprit n'aura pas chanté sa Marseillaise (contre le Roi du » ciel), il ne servira de rien d'affranchir les hommes (5). »

(1) Ibid. p. 16.
(2) Ibid. p. 17.
(3) Ibid. p. 71.
(4) Ibid. p. 19.
(5) Ibid. Avant-propos.

Digitized by Google

EDGAR QUINET.

« Nous avions commencé quelque chose de semblable au collége de » France et nous y avons travaillé dix ans; j'en appelle au souvenir de » ceux qui étaient là, ils nous sont tous restés fidèles; mais comme » vous l'avez fait observer ailleurs avec une si rare justesse d'esprit » nous ne pouvons ni exiger, ni attendre du grand nombre un pareil génie (1).

» L'homme ne se décidera pas à traverser la vie sans qu'aucune pa- » role le relie à la société des êtres immortels; il ne veut ni entrer dans » le monde, ni en sortir en secret, comme une feuille des bois qui naît, » qui meurt sans que personne le sache, (quelle noble dignité cepen- » dant dans une pareille destinée)! Mais !... lors même que nous au- » rions fait de l'homme un pareil philosophe, resterait la femme, l'é- » pouse, la mère, qui assurément ne consentirait pas à se priver de » tout lien visible avec la société morale, et les femmes feront ici la loi » aux hommes! elles retourneront infailliblement au passé, si elles ne » sont retenues par un lien nouveau (2). »

EUGÈNE SUE.

« C'est ce que je vous disais, je voudrais dès aujourd'hui l'abolition » de tout culte, mais ne faut-il pas en toutes choses distinguer le dési- » rable du possible et voir les hommes, non pas tels que l'on voudrait » qu'ils fussent, *mais tels qu'ils sont* (3)? »

EDGAR QUINET.

« Sans doute; c'est cependant un spectacle auquel je ne m'accou- » tume pas de voir un ami de la liberté laisser donner le baptême à son » enfant (4). »

EUGÈNE SUE.

« L'intervention de l'Église est complétement inutile; les cérémo- » nies relatives au baptême, à la bénédiction nuptiale et aux funé- » railles, sont aux yeux du bon sens des vanités, des idolâtries (5). »

EDGAR QUINET.

» Ainsi raisonnent les rationalistes : leur raisonnement est parfaite- » ment juste et logique; je l'approuve de tous points (6). »

(1) Ibid. p. 18, 19. — (2) Ibid. p. 19. —(3) Ibid. p. 71.
(4) Ibid. p. 19.
(5) Ibid. p. 67.
(6) Ibid. p. 67.

Digitized by Google

EUGÈNE SUE.

« Il est le mien, et nous avons mission de rationaliser les peuples (1), » mais nous devons tenir compte de l'inexorable loi des *transitions*. » Il serait impossible d'espérer que les masses, telles, hélas ! que » l'ignorance les a faites, plongées à cette heure dans les obscurs bas-» fonds du catholicisme, pussent — de prime saut et sans transition » aucune — s'élever soudain jusqu'au *rationalisme* (2).

» Donc, à mon sens, les hommes de liberté, les radicaux, les rationa-» listes ont peut-être inopinément attaqué le *protestantisme*, sorte de » religion transitoire... *de pont*, si je puis m'exprimer ainsi, et à l'aide » duquel on doit arriver assurément au rationalisme pur, tout en subis-» sant cette fatale nécessité d'un culte auquel la masse de la population » ne saurait encore renoncer (3). »

EDGAR QUINET.

» Les philosophes ne voudront pas du protestantisme même provi-» soirement; dans la tunique déchirée du Christ que les sectes mo-» dernes se sont partagée, il n'est pas un lambeau que les peuples » veuillent retenir; toutes les communions, même celles qui confinent » à la philosophie, ne sont qu'un autre genre de mort; tel est leur » avis (4). »

EUGÈNE SUE.

» Certes, les libres penseurs — et je m'honore de compter parmi eux » — n'accordent pas plus de créance et de fiance au protestantisme » qu'au paganisme, qu'au catholicisme, qu'au mahométisme, qu'au » bouddhisme... L'idéal très-réalisable d'ailleurs (mais avec le temps) » doit être à mon avis — le rationalisme. Pendant longtemps, bien » longtemps encore, les masses ne pourront pas se passer d'un culte, et » le culte de certaines sectes protestantes serait *transitoirement* accep-» table, malgré les vices afférents à toute religion, parce qu'il est su-» bordonné à l'*examen* de chacun, chacun pouvant interpréter à sa guise » les Écritures et être *son propre pape* (5).

(1) Ibid. p. 69.
(2) Ibid. p. 71.
(3) Ibid. p. 73.
(4) Ibid. p. 28.
(5) Ibid. p. 78.

Digitized by Google

EDGAR QUINET.

» C'est vous, le romancier, qui proposez aujourd'hui la politique la » plus positive, la plus pratique, là où tant d'hommes d'Etat de profession n'ont fait le plus souvent qu'un roman... que voulez-vous que » nous fassions (1) ! ! »

EUGÈNE SUE.

» L'heure de L'ACTION est venue..... Donc à l'œuvre sans retard, et » marchons à l'*ennemi*, » mais analysons nos projets, nos moyens, nos espérances, notre but (2).

» Nous avons la mission de travailler à l'abolition de toute religion en » prêchant le rationalisme, c'est l'idéal qu'il faut atteindre. Mais nous, » libre penseur, pénétré des périls inhérents à toute religion, nous » admettons cependant la nécessité d'une religion (transitoire, il est » vrai), d'une espèce *de pont* pour passer l'abyme qui sépare la foi de » l'incrédulité, c'est-à-dire, de l'abolition de toute religion, du » tionalisme (3).

» Le protestantisme fera notre affaire, pourvu qu'il redevienne une » religion d'opposition, de protestants, de gens qui protestent (pour » tout potage religieux) et qui abandonnent tout dogme. Ce protestantisme s'augmenterait de tous les citoyens qui nominalement catholiques, mais complétement étrangers aux pratiques de loi, naissent, » vivent dans la parfaite insouciance, indifférence ou contemption de » ses dogmes; seulement, il faudrait avant tout que le protestantisme » rajeuni comme il l'est par l'*unitarisme* redevint une religion d'opposition (4).

» Il faut donc cesser toute attaque dirigée contre le protestantisme (5). Il y aurait ignorance profonde ou notoire ingratitude à le » méconnaître, le protestantisme a puissamment servi la cause de la » liberté. En niant le *Pape*, il niait implicitement le *Roi*; Luther, en » sapant l'autel, ébranlait les trônes. L'idée de *réforme politique* était » si étroitement liée à l'idée de *réforme religieuse*, qu'au XVI^e^ siècle » plus de la moitié des provinces de la France, soulevée en armes non » seulement contre le *monarque* mais contre la *monarchie*, s'étaient » fédérées sous l'appellation d'*union protestante républicaine* (6).

(1) Ibid. p. 7. — (2) Ibid. p. 105. — (3) Ibid. p. 73 et p. 18.
(4) Ibid. p. 105.
(5) Ibid. p. 70, 73.
(6) Ibid. p. 74.

Digitized by Google

» Quant à la religion catholique, les hommes de liberté doivent se » montrer conséquents avec leurs idées en signalant, sans paix ni trêve, » le parti-prêtre comme l'ennemi.

» Les libéraux en Belgique ont vaillamment suivi cette ligne de con- » duite. Aussi ont-ils obtenu souvent des résultats excellents; ils ont » souvent soustrait à la funeste objurgation cléricale, une notable masse » prolétaire (1).

» Il faut combattre l'inoculation du virus catholique qui prend une » nouvelle et redoutable extension par le fait des envahissement con- » tinuels de l'*éducation* (dite) *religieuse*, imposée aux établissemeuts » laïques (2).

» *L'instruction morale* des enfants doit être complétement en dehors » et distincte de l'instruction religieuse et donnée par les laïques seuls, « car le *catéchisme catholique* ne contient qu'un tissu d'idolâtries et de » mensonges, chaos d'impostures incompréhensibles surtout à l'esprit » des enfants qui se trouve ainsi troublé, faussé ou perverti à ja- « mais (3). »

EDGAR QUINET.

(Élevant la voix à la hauteur de la rage :) » Il faut détruire la reli-

(1) Ibid. p. 65. — On remarque dans cet ouvrage le soin que prend M. Suc de mettre toujours en avant et d'afficher partout le libéralisme au lieu de la maçonnerie. Les noms de *loge maçonnique*, — *travaux de la loge*, — *francs-maçons*, n'apparaissent guère dans cette publication; partout ils sont remplacés par les mots *libéraux*, *hommes de la liberté*, *amis du progrès*; l'ensemble des publications des loges, les discours surtout que l'indiscrétion de l'un ou de l'autre maçon fait de temps en temps connaître au public, prouvent à la dernière évidence, que si la loge se sert des libéraux, les encourage et accepte leur collaboration, c'est qu'elle s'est convaincue que, si le protestantisme est un excellent.... *pont* pour faire passer aux masses l'abîme qui sépare tout culte du rationalisme, le libéralisme est également un *pont* tout fait, pour entraîner insensiblement les peuples de la monarchie à la démocratie.

La *Gazette de Liége* disait, il n'y a pas longtemps : « Le libéralisme recèle » dans ses flancs la démocratie, il travaille pour elle, il l'alimente, l'encou- » rage, il la développe et à un moment donné, *elle en sortira toute armée*. » Le *National* reproduisit immédiatement ces paroles du journal conservateur et y ajouta : « Nous sommes complétement de cet avis; nous nous en éton- » nons peu, c'est la loi du progrès qui doit finir par triompher. Oui, le libé- » ralisme recèle la démocratie dans ses flancs; il n'est pas la démocratie, » mais il en porte le germe qui doit tôt ou tard en sortir ou le remplacer. » C'est la première fois que l'*idée secrète* est avouée si ouvertement.

(*Note de la direction de* LA BELGIQUE.)

(2) Ibid. p. 61.
(3) Ibid. p. 86.

Digitized by Google

» gion catholique, non-seulement la détruire, mais la déshonorer; non-
» seulement la déshonorer, mais l'étouffer dans la boue (1). »

EUGÈNE SUE.

Viens ici, mon digne fils, que je t'embrasse, tu es le sang de mon sang, mais..... pas de zèle!

EDGAR QUINET.

Mais que ferons-nous de la liberté des cultes?

EUGÈNE SUE.

« C'est pour l'État un devoir de salut social de refuser péremptoire-
» ment à ses *ennemis* avoués l'autorisation d'élever la jeunesse (2). »

EDGAR QUINET.

» Mais la liberté d'enseignement est reconnue et garantie par la
» loi (3). »

EUGÈNE SUE.

» Une loi peut défaire ce qu'une loi a fait (4). »

EDGAR QUINET.

« Quelle marche faudrait-il suivre pour obtenir une loi qui exclue le clergé de l'enseignement public (5)? »

EUGÈNE SUE.

« Agiter l'opinion publique à ce sujet par la presse, par des bro-
» chures, par des discussions, et finalement adresser une pétition au
» pouvoir législatif (6), — Le tout afin d'accoutumer l'opinion publique

(1) Introduction aux Œuvres de Marnix.
(2) Lettres sur la question religieuse, p. 68.
(3) Ibid. p. 89.
(4) Ibid. p. 89.
(5) Ibid. p. 89.
(6) Ibid. p. 89.

Digitized by Google

» à envisager résolument le fond en ce qui touche l'urgence et la fer-
» meté des mesures à prendre, afin d'opposer désormais une digue
» invincible au débordement de la faction cléricale (1).

« Ensuite, il faut combattre par tous les moyens de propagande toute
» la religion catholique et empêcher les prêtres de donner l'instruction (2).
» Il faut établir une association spéciale pour combattre la divinité du

(1) Ibid. p. 90. — L'oracle ne s'est pas nettement exprimé sur la nature de cette *digue invincible* à opposer au parti-prêtre, mais la chose ne tardera peut-être pas à être connue. Toutes les mesures projetées, suggérées, conseillées par M. Sue, sont successivement mises à exécution à Bruxelles et dans les grandes villes du pays. Partout *on aboie à la soutane*, au voile religieux, et on court sus à l'*ennemi*. Il ne se passe pas une fête du libéralisme sans que l'on montre aux masses le chemin des couvents et des institutions catholiques. C'est là l'*ennemi*.

Le protestantisme est loué, cajolé comme *culte transitoire*. La propagande contre la Divinité de Jésus et l'inspiration des Ecritures Saintes est très-active dans la capitale. Par les soins de la loge, les statuts de l'association pour l'enterrement *civil* ont été promulgués. M. Edgar Quinet aurait bien voulu laisser à l'église les morts. « Je ne parlerai pas de vos morts, dit-il; » je ne chercherai pas pourquoi vous les donnez à l'église; eux-mêmes peu-» vent l'avoir demandé (et qui ne voudrait pas respecter la parole d'un » mourant?) D'ailleurs, les pleurs, le deuil, la consternation, la terreur qui » enveloppe un pareil jour, tout, si vous le voulez, sera votre excuse. » (Lettres citées p. 23.) M. Sue était plus absolu, il voulait que ses disciples s'engageassent sur l'honneur à repousser les *sacrements religieux quant au décès :* ce romancier entendait par cette absurde réunion de mots *les prières de l'Eglise*. Cette association pour l'enterrement civil aura des membres; la loge ne cesse de crier qu'il ne faut plus qu'il y ait des conversions à l'heure de la mort et elle entoure, lorsqu'elle le peut, le lit du F.·. agonisant pour fermer l'accès au repentir: un maçon n'a ni le droit, ni la liberté de mourir dans la conviction que suggère l'heure si sérieuse de la mort.

M. Sue considérait encore comme la partie essentielle des mesures qu'il croyait devoir infailliblement éteindre toute idée, tout sentiment religieux dans le cœur des hommes, la défense faite au prêtre d'ouvrir des établissements d'instruction, et d'entrer dans ceux que les laïques auront seuls le droit d'ouvrir. — Cette mesure est couvée avec une grande prédilection par la loge et ses instruments.

Tout le système enfin du romancier est accepté par la loge et appliqué en Belgique sous son inspiration, autant qu'on l'ose.

On essaiera un jour, sans aucun doute, d'élever cette *digue invincible*, et il ne serait peut-être pas bien difficile de dire quelle en sera la nature. Mais le Messie de l'abolition de toute religion a reculé devant l'exposé de cette mesure. Or, si à côté des énormités que je n'ai pas osé transcrire, et que M. Sue propose comme des choses toutes simples et pour lesquelles il ne faut avoir égard ni au bon sens, ni aux droits acquis, ni à ceux que tout homme possède en vertu de sa nature, il n'ose pas exprimer nettement quelle est, dans les vœux de cette âme haineuse, la *digue invincible*, il a confié ce secret à la loge, qui sait ce qu'elle veut et qui voudra ce qu'il a voulu!

Mais Dieu se rira de tous ces projets impies; dès à présent, le remède pour toutes ces sinistres machinations contre Dieu et son Christ commence à se révéler: *salus ex inimicis*.

(2) Ibid. p. 87—90.

Digitized by Google

» Christ et la révélation des Écritures (1). Les membres de cette asso-
» ciation devraient s'engager sur l'honneur, à toujours se borner, eux
» et leur famille, à l'observation de la loi civile en ce qui touche la nais-
» sance, — le mariage, — ou le décès; conséquemment à repousser
» toujours les sacrements religieux (2). Le parti clérical compte surtout
» pour auxiliaires grand nombre de citoyens riches ou grands proprié-
» taires qui, — plus ou moins alarmés des doctrines sociales, — regar-
» dent véritablement comme divine la religion; généralement, la classe
» riche appartient au parti-prêtre, les uns et les autres vivent plantu-
» reusement de leur prébende, de leur bénéfice ou de leur opulent
» patrimoine; c'est commode, mais... (3). Surtout, messieurs, plus
» d'alliance ou de coalition des hommes de liberté avec les cléri-
» caux (4). »

Avant de commencer l'examen de quelques écrits protestants, j'ai voulu m'expliquer la cause, la raison de cette recrudescence de zèle protestant à froid, de ce débordement de libelles écrits sans conviction et par des auteurs qui avouent eux-mêmes qu'aucun dogme chrétien ne les intéresse? MM. Eugène Sue et Edgar Quinet, m'ont révélé la philosophie de cette croisade du protestantisme contre les catholiques. La loge a accueilli les conseils de M. Sue; elle met en pratique la politique nouvelle contre nous; le protestantisme devient transitoirement l'enfant gâté de la loge; elle lui accordera les encouragements les plus efficaces, aussi longtemps qu'il se prêtera à servir de ..... pont pour laisser traverser aux masses l'abîme au delà duquel il n'y a plus ni religion, ni désir de revenir à la foi (5). La guerre que l'on déclare en ce moment à la religion catholique est infiniment moins le fruit d'une conviction religieuse, que l'œuvre d'une conjuration maçonnique contre toute religion. La haute direction de la loge ne croit pas plus au protestantisme qu'au boudhisme, qu'au mahométisme, mais une persécution ouverte contre la religion catholique, l'emploi de la forte brutale ne sont plus chose facile, et la philosophie pure est discréditée à jamais. Reste une seule voie; c'est de détruire toutes les religions, tous les cultes en subsidiant quelque secte protestante, que l'on poussera ensuite d'un tour de main dans le gouffre, avec les derniers débris du christianisme. Je voulais vous faire connaître les ennemis que j'ai à combattre, et la nature et le but de leur attaque.

(1) Ibid. p. 100.
(2) Ibid. p. 97.
(3) Ibid. p. 67.
(4) Ibid. p. 63.
(5) Ibid. p. 18.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

La révolution du XVI^e siècle procura à la Hollande une existence indépendante, un gouvernement de son choix, sa nationalité. Déjà depuis longtemps le pays possédait ce qu'il fallait pour devenir une nation libre; il avait une langue à lui, sa population était active et intelligente, elle avait le génie du commerce, une grande idée de sa valeur, l'orgueil national.

Les Hollandais sont glorieux de ce résultat et bénissent la révolution. Ce sentiment est naturel. Être une nation, un peuple qui s'appartienne, ne pas dépendre d'un gouvernement étranger, mais vivre de sa propre vie, se gouverner d'après ses propres vœux et dans son intérêt seul, cela me paraît noble et beau.

Je comprends cela d'autant mieux, que la Belgique, elle aussi, a été longtemps sujette d'autres nations, administrée par des étrangers, froissée souvent dans ses intérêts matériels et moraux, humiliée sans cesse pendant des siècles.

Je parle d'abord de ce que l'histoire nous a conservé des sentiments de nos ancêtres sur cet état de choses, mais je parle aussi de ce qui est arrivé de notre temps, de ce que nous avons vu nous-mêmes.

Lorsque des convenances politiques eurent soumis notre pays à la Hollande, un cri de douleur s'échappa de notre poitrine; l'immense majorité des Belges protesta contre cette réunion; nous espérions l'indépendance, nous étions repoussés sous le joug et ce joug nous pesa horriblement.

Le Roi le savait; il prévoyait que la Belgique s'émanciperait un jour, et pour rendre sa domination plus durable, son gouvernement la rendit plus dure.

C'était un mauvais calcul, les événements l'ont prouvé. La Belgique conquit sa liberté, et une fois délivrés du joug, les Belges apprécièrent d'autant plus haut leur indépendance, que la domination de la Hollande était plus détestée.

Digitized by Google

Nous bénissons donc à notre tour le triomphe de notre nationalité, le bienfait de la liberté. C'est un grand bonheur de se sentir et de pouvoir se nommer Belge, indépendant, après avoir subi si longtemps et si durement la domination étrangère.

Nous étions opprimés; nous voulions notre émancipation, le succès a couronné nos efforts. Nous avions le droit de la désirer et de travailler à l'obtenir; on avait disposé de nous sans nous consulter, et bien évidemment contre nos vœux. Le gouvernement qu'on nous avait imposé devait nécessairement rencontrer, dans l'accomplissement de sa mission, d'énormes difficultés, parce que l'antipathie des deux nations, que l'on avait violemment réunies, était trop profondément enracinée.

J'ignore si un autre gouvernement que celui de Guillaume Ier, aurait mieux réussi dans cette tâche difficile, mais la Belgique entière s'étant convaincue qu'on la sacrifiait à la Hollande et croyant sa religion en péril, la malencontreuse combinaison de 1814 était radicalement compromise.

Le gouvernement n'aurait jamais dû laisser surgir ces convictions et encore moins donner des motifs légitimes de faire soupçonner que telles étaient en effet ses vues politiques, que telles étaient ses intentions.

J'ai vu naître cette révolution, et si j'en bénis le succès, j'ai été convaincu de très-bonne heure, que tous les moyens mis en usage pour la faire réussir étaient loin de mériter une égale approbation.

Les griefs étaient réels; ils suffisaient pour faire repousser un gouvernement illégal, partial, injuste; mais aux raisons justes, aux motifs vrais et réels, les organes de la publicité, les libellistes ajoutèrent des mensonges et des calomnies; on exagéra les torts, on inventa pour rendre le gouvernement ridicule ou plus odieux, et pour le renverser plus facilement; on dit que le succès d'une révolution est à ce prix, c'est un motif de plus pour les détester toutes, et une circonstance qui aggrave singulièrement les torts de ceux qui les provoquent par leurs imprudences, leurs faiblesses ou leurs injustices.

Mais si jamais on a cherché à légitimer impudemment les moyens par le but, à inventer des faits odieux, à outrager sciemment la vérité, c'est bien pendant la révolte du XVIe siècle.

Je n'hésite pas un instant à croire que si le gouvernement espagnol avait, en tout, pris le contrepied des mesures qu'il fit appliquer pour dompter la révolte, les révoltés auraient réussi à donner une interprétation odieuse à ces mesures et à y puiser des prétextes pour le faire

Digitized by Google

détester aussi vivement qu'il l'a été. Le peuple sera toujours dupe du mystificateur et du premier impudent écrivain qui disposera durant un mois de la presse d'un pays, surtout s'il débite des mensonges grossiers, d'odieuses calomnies.

Aucune concession n'aurait fait céder les chefs; ils s'intéressaient infiniment peu aux libertés du peuple et attachaient bien moins d'importance encore à la religion. Ce qu'ils cherchaient, c'étaient des places, des richesses, des honneurs, la domination pour eux et leur famille, le déplacement du pouvoir en leur faveur.

Les chefs adressaient bruyamment au Roi les protestations les plus hypocrites de fidélité, d'attachement, de respect et d'amour, protestations qui trompèrent les simples et les naïfs, mais ni le gouvernement, ni le parti n'en crurent rien; d'Egmont seul peut-être fut sincère.

D'Egmont ne rêva jamais, paraît-il, ce qu'on appelait l'affranchissement politique du pays, ni de Hornes peut-être non plus. Le prince d'Orange poussa d'Egmont à des actes qui compromirent en effet, dans bien des circonstances, les intérêts du Roi.

A Ypres, par exemple, lorsque des députations des communes de la West-Flandre vinrent lui tracer l'horrible tableau des dévastations et des horreurs commises dans un espace de dix jours par les sectaires, et qu'ils demandèrent protection et vengeance contre ceux qui avaient incendié leurs temples, volé leurs vases sacrés, profané leurs tabernacles, leurs saintes reliques, et brisé les statues des saints vénérés depuis des siècles, le comte leur demanda froidement si les statues avaient saigné!

Lorsque les habitants de Menin vinrent à Courtrai lui décrire les dévastations commises dans leur ville par les gueux, et solliciter la permission de repousser l'ennemi par la force et les armes, il leur répondit qu'il le leur permettait, à condition qu'ils ne répandraient pas de sang. Mais il croyait de bonne foi à sa prudence et espérait fermement que le résultat la justifierait. Il avait d'ailleurs une confiance pleine et entière dans les protestations des chefs de la révolte, et, fort de sa noble loyauté, il repoussa longtemps tout soupçon sur la culpabilité de leurs intentions. D'Egmont, c'est connu, fut leur dupe et un instrument d'autant plus dangereux, qu'il était plus respecté dans le pays.

Dans l'histoire, son nom apparaît entouré d'un grand éclat. Un parti l'a loué parce qu'il croyait à sa complicité avec les chefs de la révolution; depuis que la publication de sa correspondance est venue prouver sa fidélité à son serment, cette grande figure serait repoussée dans l'oubli, elle perdrait tout droit à être conservée dans le souvenir des peuples, et elle serait renversée de son piédestal par ceux qui ont trop

Digitized by Google

exalté le comte, si ce piédestal n'était pas un échafaud. Le mot est d'Edgar Quinet, et il est cruel. Cela signifie, en d'autres termes, que si d'Egmont n'avait pas été supplicié parce qu'on le croyait complice du prince d'Orange, on le tuerait à présent moralement parce qu'il est prouvé qu'il a été fidèle à son Roi.

Sort fatal réservé presque toujours aux hommes qui cherchent à composer avec leurs devoirs, à ménager les révoltés : ils se font détester par les deux partis. Les preuves de la fidélité d'Egmont à son serment, qui auraient dû le défendre contre le bourreau et préserver sa femme et ses enfants de la confiscation de leurs biens, lui valent le reproche de trahison de la part des partisans de ceux qu'il a servis sans le vouloir ; il s'est rendu coupable en faveur de ceux qui le nomment à présent traître.

Dans ces jours déplorables, les hommes et les choses, enfin tout ce qui formait obstacle aux révoltés, tout ce qui, sans former obstacle, prêtait à de malignes explications, à des suppositions et à des interprétations odieuses, fut utilisé pour le but que l'on voulait atteindre. On ne recula devant l'emploi d'aucun moyen, si ce moyen offrait une chance de succès. Des milliers de libelles répétaient les fables les plus absurdes, les inventions les plus odieuses, avec tant d'aplomb, avec tant de persistance, que toutes ces machines de guerre révolutionnaire, toutes ces fables, ces calomnies, ces mensonges, sont devenus, dans l'opinion populaire, des faits constants, des vérités historiques.

Les adhérents du prince d'Orange, repoussés de la Belgique, continuèrent à travailler l'opinion de leurs concitoyens ; des années se passèrent avant que le Roi d'Espagne reconnût la république ; elle avait besoin d'entretenir l'animosité contre l'ennemi, de surexciter les esprits afin de nourrir la haine, l'aversion contre ses anciens dominateurs.

D'un autre côté, notre pays qui s'était soumis de nouveau à l'Espagne, déploya exclusivement toute son énergie à se remettre des orages qui l'avaient ravagé, ruiné et presque abîmé. Il se soucia peu de ce que l'on imprimait en Hollande contre l'Espagne ; d'ailleurs les gouverneurs ne permettaient pas que ces écrits incendiaires circulassent dans le pays. Les Hollandais, ayant seuls la parole et parlant sans être contredits, finirent par faire accepter par leur pays et à faire admettre dans l'histoire, comme faits avérés, les inventions les plus saugrenues et les plus odieuses de ces temps de haine et de fureur.

C'est avec infiniment de regret, que je retrouve un tas de ces pitoyables accusations reproduites dans l'ouvrage de M. Janssen, — LA RÉFORME A BRUGES. — C'est son travail surtout que je me propose d'examiner dans ces fragments.

Digitized by Google

Je ne serai pas sévère pour l'auteur ; je sais qu'il faut beaucoup pardonner à tout homme dont l'âme a été imprégnée d'affreux préjugés contre la religion catholique, dès sa tendre enfance. Comme tous ses concitoyens, M. Janssen a rencontré les accusations les plus détestables contre les catholiques dans les livres élémentaires de son éducation première, il les a retrouvées dans ses livres classiques, et il les a entendues retentir dans le temple où il se transportait le dimanche.

Tel est le sort de tous ses co-religionnaires; avant de connaître le symbole de leur foi, ils croient déjà fermement que les catholiques sont des idolâtres, qu'ils renient la Bible, que leur clergé est sanguinaire et qu'il vend à prix d'argent l'absolution des péchés, &., &.

M. Janssen n'a pas échappé à l'influence de ces incessantes répétitions, à cette haine, à cette aversion dont on lui a fait, dès son berceau, un article de sa foi.

Il était excusable alors, mais M. Janssen paraît être un homme savant; il serait digne de lui de ne plus répéter, sans discussion préalable, ces mensonges et ces calomnies, mais de les discuter sans passion, ni partialité, comme il convient à un honnête homme dont le jugement est mûri par l'âge, dont l'intelligence est éclairée par l'expérience des hommes et des choses, et dont le cœur est dirigé par la vérité, la charité et la justice.

Je lui conseille surtout de ne pas suivre l'exemple de son ami M. Rahlenbeck (1), qui sans se gêner, assure que l'impartialité historique le choque et lui répugne : « Nous n'en voulons pas, ajoute-t-il, n'aimant » ni le masque, ni la complaisance, ni la faiblesse, » et fidèle à ses convictions, il a multiplié dans sa publication les preuves d'une partialité sans excuse et d'une haine pour le catholicisme qui revêt dans quelques endroits tous les caractères d'une maladie. Le nom de catholique semble lui donner des crispations de nerfs ; au nom du Pape, il tombe en syncope ; tant de partialité, tant de passion ne conviennent ni au sujet, ni à l'homme.

—

J'ai peu de goût pour la polémique religieuse qui s'agite en public; elle atteint rarement le but, elle n'obtient presque jamais de bon résultat; le résultat d'ailleurs qu'elle obtient quelquefois, par hasard, ne compense pas toujours les dangers qu'elle entraîne.

Si l'attaque est dirigée contre un écrivain en particulier, contre un

(1) *L'Inquisition et la Réforme en Belgique*. Bruxelles, 1857, p. VI.

Digitized by Google

auteur que l'on désigne, ou que l'on nomme, les chances de succès diminuent singulièrement encore, car dès lors l'amour-propre est engagé et il trouve d'inépuisables ressources dans son désir d'échapper à l'aveu d'une erreur : tel est l'homme, et l'on doit des égards aux vivants.

Il y a plus : lorsque de cette humiliation publique peut rejaillir une tache sur la confession religieuse, à laquelle appartient l'auteur, le refus d'avouer un tort, de confesser une erreur, peut aisément, dans sa conviction, revêtir toutes les apparences d'une obligation de conscience, d'un devoir religieux ; la bonne foi, la sincérité de l'auteur peut être aveuglée ou séduite par la crainte de nuire aux intérêts de sa secte.

L'écrivain protestant ou réformé, dans ses discussions, est surtout exposé à ce danger, car il est belliqueux et hardi ; il aime à attaquer ; or, tout protestant est une autorité dans sa confession. Dès que la conviction du partisan d'une des multiples sectes de la réforme s'appuie sur un texte de l'Écriture Sainte, ce texte fût-il compris, expliqué tout autrement par tout autre, sa conviction à lui, constitue sa foi, son christianisme.

Il ne peut avouer aucune autorité au-dessus de sa propre intelligence ; il ne peut même pas reconnaître une église dirigeant son esprit, imposant sa doctrine ou ramenant son intelligence fourvoyée. Pour se former une manière de voir en matière de foi, pour se faire un symbole de dogmes, la Bible seule est, d'après les principes de sa confession, l'infaillible guide et le guide exclusif de sa foi.

Dans le véritable sens du mot, dans le sens de l'Écriture-Sainte, il n'existe pas d'église protestante, ni d'église réformée ; il n'y a que des réformés et des protestants ; tous dénient à ce que l'on désigne par le mot — Église — toute autorité quelconque sur leur foi. Le protestantisme est donc la foi de chaque protestant ; il y a autant de protestantismes qu'il y a de sectaires protestants, et la réunion de toutes ces convictions particulières, contraires, opposées, contradictoires et arbitraires toujours, constitue cet être de raison que l'on nomme protestantisme, église réformée, etc.

De là suit encore que toute erreur d'un protestant prouve contre le protestantisme ; le protestantisme est solidaire de chacune des erreurs de chacun de ses partisans ; dès que l'on a réussi à prouver qu'un protestant s'est trompé en suivant la règle de sa foi, on a renversé le protestantisme, car on a prouvé que la règle de sa foi est fausse ; à moins que Dieu n'ait laissé la foi à sa révélation ou la négation de cette vérité, au libre choix du fidèle et qu'il soit indifférent pour un chrétien d'accepter

Digitized by Google

l'Evangile comme la parole de Dieu, ou de n'y voir que le système d'un philosophe.

On comprend dès lors qu'il serait à peu près impossible d'amener un sectaire à convenir qu'il s'est trompé; derrière lui s'élève ce que l'on nomme l'église protestante ou réformée, qui lui crie qu'il doit se rappeler qu'elle serait souillée de son erreur et que sa méprise la rendrait criminelle. Sans mettre aucunement en doute la bonne foi, la sincérité du sectaire qui se défend, on peut cependant, sans témérité, soupçonner, supposer que dans cette position, son cœur *piperait* aisément son esprit et que cet intérêt mal compris dominerait ou séduirait sa logique.

Ensuite, si ce que l'on combat n'est pas seulement une inconséquence logique, une méprise de raisonnement, mais en même temps l'abus d'un texte, un texte de l'Évangile mal saisi, détourné de son véritable sens, ou qu'un autre passage de la Bible explique ou modifie, la difficulté devient alors insurmontable. L'entendement humain, juge suprême de la révélation, c'est-à-dire, l'Écriture-Sainte, sans enseignement vivant, sans explication orale et traditionnelle qui en fixe le sens, la lettre morte enfin de la Bible offre une infinité de passages que les esprits faux ont, dans tous les temps, invoqués à l'appui de leurs erreurs; tous les hérétiques y ont cherché et trouvé le fondement de leur croyance, la garantie de leur foi, la preuve de leurs bizarres opinions. Luther y trouva le serf arbitre, l'inutilité des bonnes œuvres pour le salut, et des textes pour autoriser la bigamie du landgrave de Hesse; Calvin y lut que Dieu prédestinait fatalement des hommes à l'enfer. Les Ariens, les Unitariens de nos temps y découvrent la négation de la Divinité de Jésus.

La parole de Dieu mise à la merci de la dialectique et de la subtilité humaines, étudiée sans contrôle, sans règle divine, a enfanté toutes les monstruosités dont l'histoire a conservé le triste souvenir, et un fanatisme particulier, une suffisance et des prétentions qui dépassent de cent coudées l'orgueil ordinaire de l'homme. Le plus pitoyable religieux, les prêtres les plus bornés, dont la science et la foi n'ont pas suffi pour modérer et amortir les passions, lorsqu'ils ont jeté aux orties leur froc ou leur soutane, se posent, dès le lendemain, en apôtres et en docteurs de l'église, vilipendant les plus savants pères, les plus profonds théologiens, les écrivains qui font la gloire des siècles chrétiens et l'admiration du monde.

Le ministre protestant qui prend la plume pour défendre sa confession, ou qui monte en chaire pour parler de la religion catholique, participe plus ou moins de cette orgueilleuse manie, mais elle est surtout remarquable dans les ministres réformés : ils sont très-agressifs et plus

Digitized by Google

passionnés encore; je n'en ai jamais rencontrés qui conservassent le calme et la dignité qu'exige une discussion aussi grave que celle dont dépend évidemment la perte ou le salut de l'âme.

D'ailleurs, pour entamer une polémique religieuse, il faut être deux, et de chaque côté, les adversaires doivent se présenter en lice avec un corps de doctrine avouée, un système de dogmes reconnus, un ensemble d'articles de foi qui puissent constituer une confession religieuse, une religion fondée sur la révélation; or, ce n'est certainement pas ici le cas.

D'un côté, il est vrai, je vois l'église catholique qu'attaquaient et calomniaient les réformés et les protestants du XVI^e^ siècle; elle est toujours la même, inébranlable dans sa foi, assise sur le roc sur lequel Jésus l'a bâtie, et au pied duquel viennent se briser tous les efforts de l'erreur, de la violence, de la haine. A présent comme durant les dix-neuf siècles passés depuis son établissement, elle fait le bonheur de ses enfants, elle est leur force dans la vie, leur consolation dans les épreuves, leur espérance à l'heure de la mort. Elle conserve les dogmes qu'elle confessait au XVI^e^ siècle; elle confère encore et toujours les saints sacrements qu'elle distribuait aux croyants dès le temps des apôtres; et les fidèles de ce temps-ci, comme ceux des siècles passés, puisent à ces sources divines, les uns le courage d'aller chercher les pauvres idolâtres au sein de leurs forêts, de partager leurs privations et leurs misères, et de mourir ignorés du monde, pour le salut d'une horde de sauvages dont ils ont fait de fervents chrétiens; les autres y puisent la force plus héroïque encore de devenir humbles, pauvres, dévoués jusqu'à la mort, au soulagement de toutes les infirmités humaines. Toujours la même, éternellement jeune et féconde, la religion catholique a toujours ses apôtres, ses vierges et ses martyrs.

De l'autre côté se présentent, il est vrai, des protestants, des réformés, mais chacun d'eux ne représente que sa conviction individuelle, sa croyance à lui; nul ne peut répondre de la croyance des autres partisans de la secte, dont ils portent le nom; ils n'appartiennent pas à une église, parce qu'il n'existe pas d'église réformée, ou protestante; ils sont simplement protestants ou réformés.

Mais on reste protestant et réformé même en prêchant le panthéisme ou le rationalisme. Le grand nombre en Allemagne, en Angleterre, en Suisse et dans la plupart des pays protestants, en est là. On ne reconnaît plus l'existence personnelle de Dieu; ce dogme chrétien n'est plus admis, pas plus que le dogme de la sainte Trinité.

A Genève, la Rome des calvinistes, la Divinité de Jésus est niée ouvertement par les ministres et le petit nombre de ceux qui y croient

Digitized by Google

encore s'en cachent et n'osent pas confesser le nom de Jésus — l'homme-Dieu — devant leurs concitoyens.

En Hollande, la doctrine contraire à ce dogme est ou a été publiquement enseignée dans les Universités, et l'existence historiqne de Jésus y est, ou y a été niée par des professeurs renommés; les principes de Strauss y ont trouvé des partisans nombreux et l'on ne s'en proclame pas moins, malgré cela, bon réformé, bon protestant.

La foi, la nécessité d'une foi positive, en dehors d'un certain sentimentalisme et de quelques rites extérieurs, l'indifférence complète en fait de religion dogmatique, devient la formule la plus commune, surtout parmi la classe instruite; tous s'y rallieront, la pente conduit là. Ce résultat est dans la nature de ces sectes. On le savait depuis leur origine et cette fin avait été prévue et prédite. Le principe étant admis, cette conclusion est logique, nécessaire, fatalement inévitable.

M. Rahlenbeck, dans son ouvrage intitulé: L'INQUISITION ET LA RÉFORME EN BELGIQUE, dit à ce sujet un mot qui mérite d'être relevé, afin de faire voir dans quelle triste voie les sectaires se sont fourvoyés, et dans quel abîme ils roulent d'erreur en erreur, rejetant successivement toute doctrine, et finissant par croire qu'il n'y a ni vérité, ni erreur; que tout est indifférent. « Nous sommes protestant, dit-il, sans appartenir plutôt » à une secte qu'à une autre (p. VI); » il est chrétien, sans admettre ou rejeter aucun dogme chrétien.

Cette position est peut-être la plus prudente; humainement parlant, elle est la plus raisonnable si l'on rejette la révélation, et certainement la moins compromettante. Cela vous met à l'aise. Les autres admettaient avant-hier trois sacrements; hier, ils n'en confessaient plus que deux; aujourd'hui, leur conviction est pleine, entière et toute fraîche qu'il n'y en a qu'un; demain, ils les rejetteront tous, sans en être moins bons protestants ou réformés. Cette position est cependant gênante, elle expose à passer par des apostasies successives, à changer de croyance comme on change de chaussure. M. Rahlenbeck enjambe par dessus tous ces inconvénients et se posant du premier saut à l'extrême bout de la route dans laquelle se traînent encore péniblement tous les sectaires, il prend en pitié ses frères et leur recommande sa recette : moi, je suis protestant, mais je n'appartiens à aucune secte; il est chrétien, parce qu'il déteste la religion catholique; c'est le seul dogme de sa religion à lui.

Des efforts ont été tentés parmi les chefs du protestantisme et on en fait encore de temps en temps pour arriver à une unité quelconque des sectes, ne fût-elle que nominale. Ces efforts ont souvent donné lieu à des scènes fort peu dignes de l'immense importance de la question, peu édifiantes surtout, mais infiniment instructives pour l'homme qui doute

Digitized by Google

de bonne foi et qui, avec la grâce de Dieu, cherche sincèrement à s'éclairer.

A Genève, en 1835, à l'occasion de la troisième fête séculaire de la réforme, on tint une espèce de concile, auquel assista un nombre considérable de membres. L'histoire de ce concile fut publiée par un ministre protestant. J'en fais la remarque, afin de ne laisser planer aucun doute sur l'impartialité de l'auteur, car plusieurs discours, prononcés dans ce concile et publiés dans ce travail, paraîtraient aux personnes peu familiarisées avec l'histoire des sectes protestantes modernes, tellement exorbitants, que l'on pourrait concevoir des soupçons sur leur authenticité; elle est donc une histoire vraie et les opinions émises dans ce concile appartiennent à des protestants se disant tels et reconnus pour orthodoxes.

Certains docteurs de la réunion furent assez maladroits pour reprocher aux ministres présents qu'ils n'étaient plus les vrais disciples de leurs chefs et qu'ils avaient abandonné les symboles primitifs même dans ce qu'ils contenaient de plus essentiel.

A cette brûlante accusation, on s'attend à voir toute l'assemblée se lever comme un seul homme pour repousser cette accusation, mais pas du tout; le président seul prit la parole et leur répondit : « Personne » ici ne doit être étonné qu'il y ait des dissidences parmi nous. »

L'aveu est une condamnation sans appel, prononcée par l'accusé lui-même qui s'imagine cependant repousser une flétrissure. En effet, nous ne nous étonnons pas de ces dissidences, c'est le propre de l'hérésie de varier sans cesse; mais le président essaie de justifier cette incessante fluctuation de doctrines et de croyances dans sa secte par la plus étrange des raisons, car il en attribue la cause à Dieu lui-même. « Le seul fait » de la différence dans la manière d'entendre certains passages (de » l'Écriture Sainte), ne prouve-t-il pas que l'intention du divin auteur » de l'Évangile était que chacun crût de tout son cœur ce qu'il y voit » et même ce qu'il croit y voir, sans se permettre de refuser le nom » de frère à quiconque voit autrement? »

C'est là un devoir chétien que je connais, dont je reconnais et accepte l'obligation, mais de ce qu'un ordre de Jésus nous oblige à ne pas refuser le nom de frères, même à ceux qui s'égarent, peut-on conclure que l'intention du Christ a été d'autoriser par son Évangile toute erreur; de justifier d'avance toute hérésie, tout schisme; d'accepter pour son fidèle disciple celui qui nie sa Divinité aussi bien que celui qui l'affirme et l'adore; Caïphe pour aussi bon chrétien lorsqu'il s'écrie que Jésus a blasphémé en se disant Dieu, que saint Pierre lorsque, se jetant à genoux, il dit : Vous êtes le fils du Dieu vivant. Ose-t-on sans rougir,

Digitized by Google

assurer que l'Évangile déclare simultanément vraies, ou complétement indifférentes l'affirmation et la négation d'un point de doctrine et que dans l'intention du divin auteur de la religion, l'Évangile est la base, la source de l'indifférentisme le plus absolu et l'excuse des plus absurdes idées. Notre Sauveur n'est donc plus la voie, la vérité et la vie, il n'est pas venu sur la terre pour instruire mais pour égarer les hommes, pas pour éclairer les intelligences mais pour les jeter dans un inextricable labyrinthe d'absurdités et d'erreurs; il se serait incarné non pas pour nous apporter toute vérité, mais pour nous abandonner au milieu du chemin de la vie en proie aux doutes, aux incertitudes dans l'affaire la plus grave de l'homme, de notre salut!

Quelle triste aberration de l'esprit! Les protestants se proclament chrétiens et ils ont perdu jusqu'à la notion de ce qu'est la religion.

Ouvrez le premier ouvrage d'un sectaire qui vous tombe sous la main et vous y trouverez la preuve de ce que je dis.

M. Rahlenbeck, que j'ai déjà cité, commence son ouvrage sur l'Inquisition et la Réforme par une phrase qui analyse assez complétement l'idée que les protestants se forment de la religion ou de ce qu'ils prennent pour telle. « Toute religion, dit-il, émane de l'autorité, du raisonnement, ou du sentiment. »

Nous avons vu, en effet, des échantillons de ces différents genres de religion. La théophilantropie, de ridicule mémoire, émanait du sentiment, ainsi que le culte de la déesse de la raison; mais M. Rahlenbeck n'oserait pas prostituer le nom de religion en l'octroyant à ce sentimentalisme idolâtre. Cela était réservé à la furie anti-religieuse de M. Sue.

Le raisonnement a produit le panthéisme et le rationalisme. L'un et l'autre équivalent à la négation de toute religion. MM. Edgar Quinet et Eugène Sue, qui s'y connaissent, le déclarent nettement; tout doute est d'ailleurs impossible pour celui qui a examiné la chose.

Mais lorsqu'un homme, comme M. Rahlenbeck, dit religion, on doit être autorisé à croire qu'il parle d'une chose d'origine divine et par conséquent d'une révélation de vérités et d'assertions dogmatiques, émanée d'une autorité supérieure à celle de l'homme, et c'est sans doute à cause de cette conviction, que M. Rahlenbeck nomme les Evangiles, « le fondement inébranlable de la morale et de la foi. »

Un fondement inébranlable de la foi ne peut être qu'une autorité incontestable, une autorité qui domine le raisonnement, qui s'impose comme règle à la raison humaine; car, elle ne peut être inébranlable que parce que l'intelligence humaine ne saurait l'ébranler. Tout cela doit paraître évident et tout le monde le comprend ainsi; mais, si rien ne saurait ébranler l'infaillible autorité des Evangiles, comment

Digitized by Google

M. Rahlenbeck, ose-t-il dire que « l'affirmation et l'infaillibilité en ma- » tière de religion ont fait leur temps, Dieu merci. » Est-ce que les Evangiles n'affirment rien, ou bien les Evangiles *ont-ils fait aussi leur temps, Dieu merci?* S'ils restent toujours le fondement de la vraie foi, comment prétendez-vous que l'on peut rester bon protestant en niant toutes et chacune des assertions des Evangiles : la Divinité de l'auteur et du consommateur de notre foi, son existence même, l'inspiration de l'authenticité des Evangiles. Si l'on doute de ce que j'avance ici, qu'on me cite donc un seul point de doctrine *de la foi de leurs pères*, qui n'ait été nié par quelque protestant, restant malgré cela, bon protestant.

M. Harms semblait déjà avoir été très-loin, lorsqu'il assurait « que » l'on pourrait écrire sur l'ongle du petit doigt toutes les doctrines » généralement admises par les protestants; » cependant, un autre réformé, M. Smatz, fut plus sincère encore. « Le protestantime, dit-il, a » poussé si loin le goût des réformes, qu'il n'offre plus maintenant » qu'une série de zéros sans chiffre numérateur. » Et d'après M. Rahlenbeck, les Evangiles n'en restent pas moins toujours l'inébranlable fondement de la foi. Et de quelle foi, s'il vous plaît, M. Rahlenbeck, si les Evangiles autorisent la négation de tous les articles de foi? La conséquence logique que l'on doit tirer de vos assertions, c'est que, d'après vous, les Evangiles sont l'inébranlable fondement de la non-foi.

Un des membres de ce soi-disant concile l'avoue solennellement : « Nous plaçons la Bible sur l'autel, et nous ne voulons tout autour d'elle » que des hommes qui étudient et qui adorent, chacun pour soi (1). Je » place la Bible sur l'autel de la réforme, reprend un autre, et je jure » devant tous, que j'ai foi à la Bible (2). »

« Vous croyez à la Bible, réplique un des pasteurs, mais la Bible » n'est pas un dogme. Nul homme, à ma connaissance, n'a prétendu » jusqu'à présent que ce fût là un dogme et que ce dogme fût suffisant » pour constituer une Eglise. »

Ces discussions duraient depuis plusieurs jours, revêtant tantôt un caractère burlesque, tantôt une forme moitié aggressive, moitié théologique, lorsque M. Grandpierre rappela ses collègues à l'ordre du jour. « Depuis quatre jours, dit-il, que nous sommes ici, personne n'a dit un » mot de Christ et de Christ crucifié, on les passe sous silence, on les » tait, on craint de les aborder de front, on a l'air de ne vouloir pas en » ouïr parler. »

(1) Ibid., page 284.
(2) Ibid., page 314.

Digitized by Google

« C'est vrai, s'écria M. John Harley, la majorité des pasteurs de Ge-
» nève a renoncé aux grandes vérités du christianisme, j'en suis pro-
» fondément affligé... En y renonçant, vous avez ôté la base du chris-
» tianisme. »

En revenant à la Bible que tous assuraient accepter, révérer comme un fétiche, pourvu qu'elle fût muette comme lui, « nous croyons, dit-il,
» que la Bible signifie quelque chose; eh! qu'importe la Bible, si l'on
» n'ose pas dire ce qu'elle renferme (1)!! »

Là-dessus se renouvela une interminable discussion lardée de textes évangéliques dont tout protestant est toujours prodigue, et l'un d'eux proposa enfin cette motion :

« Toute discussion dogmatique est écartée, parce qu'elle n'aboutirait
» à aucune solution (2). »

Le protestantisme n'est qu'une négation constante, il ne saurait rien affirmer; comme confession religieuse, le protestantisme n'est plus qu'un navrant souvenir, le premier pas dans la voie de la négation de toute foi, un anti-christianisme hypocrite qui n'a pas plus que l'ombre d'une foi en Jésus; qui, pour ne pas rompre entièrement avec la tradition, croit à sa divinité comme tel homme du monde croit qu'une ravissante coiffure est divine; comme une statue, un bas-relief sont divins et bien d'autres choses encore moins dignes.

Dans le sixième synode de Berlin se réunirent dix-huit cents réformés, distingués par leur science ou leur position sociale. Partisans de la confession d'Augsbourg, ennemis du Pape et de la messe; ennemis du péché originel et du baptême, ennemis de la divinité de Jésus-Christ, tous les ennemis, en un mot, que le catholicisme ait jamais pu s'attirer, étaient représentés dans cette assemblée.

« Puisqu'il y a entre nous des points de contact, disaient quelques-
» uns, décrétons que l'unité règne. »

« Oui, disaient les autres, il y a unité entre nous, comme entre le feu
» et l'eau, entre le oui et le non, entre la vérité et l'erreur. »

Mais enfin, répondirent les premiers, il s'agit de savoir si nous voulons être ou n'être pas.

» Le catholicisme, dernière ressource des intelligences qui veulent une foi et des cœurs qui veulent une religion, le catholicisme menace de nous envahir. Si nous laissons subsister le vide des croyances qui s'est fait dans les esprits et dans les cœurs des protestants, ce vide ne pourra être comblé que par les doctrines catholiques; le danger est

(1) Ibid., page 340, 341.

(2) J'ai pris ces citations dans une excellente petite revue intitulée : *Une lecture par semaine*, 2e année, 4e liv. Bruxelles, fr. 5, par an.

Digitized by Google

grand, il faut le conjurer. Or, il n'y a qu'un moyen : le peuple a besoin de croire, donnons-lui une doctrine. Dans l'impossibilité où nous serons de nous entendre pour former un symbole, une confession nouvelle, admettons, comme point d'unité, la confession d'Augsbourg, l'une des plus anciennes et des plus généralement admises en Allemagne. »

Un hourra général accueillit cette imprudente proposition ; un chant patriotique couvrit la voix de l'orateur, comme si on se fût trouvé dans une tabagie ; la confession d'Augsbourg fut foulée aux pieds, mise en pièces par tous ceux qui prirent la parole.

« Quoi ! s'écrièrent les séparatistes, souscrire une profession de foi usée par le temps ; tombée en ruines *devant les conquêtes de la raison ;* abandonnée depuis plus d'un demi-siècle par les protestants les plus éclairés et les plus zélés ; une profession de foi dont la fin contredit le commencement et qui, par ce seul fait de son existence, serait un démenti au véritable principe du protestantisme ! Tant que la *raison souveraine* n'aura pas dit son dernier mot, pas de profession religieuse dont personne ne veut plus ! »

Ces dix-huit cents réformés n'auraient pas pu s'accorder sur un seul article de cette confession, et cette révolte unanime contre la confession d'Augsbourg devait, paraît-il, avoir pour conclusion le refus de signer, et de jurer par la signature, cette série de dogmes luthériens : allons donc, cette logique n'est pas protestante. Les membres du synode finirent au contraire, par adhérer à cette confession, mais..... avec une restriction qui annulait complétement leur adhésion. Cette même comédie fut jouée cinq ans plus tard, au parlement anglais. Un débat s'étant engagé sur les trente-neuf articles, un des Evêques répliqua que tous les membres du clergé y croyaient, un autre riposta que personne n'y croyait, et un troisième, qu'il était impossible de les accepter ; sur quoi un quatrième trouva un moyen terme protestant et digne de ce culte : que tous les gens raisonnables, disait-il, les souscrivent et qu'ils se réservent de ne croire de ces articles que ce qui paraît convenable (1). Les ministres soi-disant de l'Evangile jettent au peuple, comme symbole de l'Anglicanisme, les 39 articles, et disent que ce sont autant de vérités révélées ; puis se tournant à moitié, ils protestent devant leurs amis que ces 39 articles sont autant d'erreurs. Quels apôtres que les ministres anglicans !

Quant à la religion réformée en Hollande, Mr Van Vloten, l'ami de Mr Janssen, déclare sans hésitation que le calvinisme est un cadavre que rien n'est plus en état de rappeler à la vie. « Ce que la lumière

(1) Mr Nicolas.

Digitized by Google

» est pour l'œil, ce que l'air est pour les poumons, le calvinisme le
» fut un jour pour notre pays, il fut sa question de vie, la source de
» sa force et de son existence, mais Dieu me garde de croire qu'il en
» est encore ainsi, c'est ailleurs que nous devons aller puiser notre vie
» morale. Le calvinisme a heureusement disparu pour toujours; celui
» qui voudrait le galvaniser, agirait sur un corps qui n'est plus ca-
» pable d'être rappeler à la vie (1).

Les trois grandes branches de la révolte religieuse du XVIe siècle ont donc disparu, il n'en reste plus que trois noms, vides de sens et sonnant creux.

C. CARTON.

1) *Nederland's opstand. J. Van Vloten, Haarlem, 1856, 8°.*

Digitized by Google

ÉPISODE

DE

L'HISTOIRE DE LIÉGE

AU XIV^e^ SIÈCLE (1).

LA MAL SAINT MARTIN.

Pendant que la chevalerie liégeoise se livrait les combats sanglants, dont la lutte des d'Awans et des Waroux fut l'occasion, et s'épuisait ainsi par ses propres excès, le mouvement ascendant des classes populaires ne faisait que s'accroître. La foule était avide de prendre sa part dans le gouvernement de la cité, et les abus reprochés à la classe dominante fournissaient à ses ennemis des motifs tout préparés pour légitimer leur intervention dans le ménage commun. On vit tout à coup, dit Jean d'Outremeuse, les gens des métiers s'enquérir de la manière dont les échevins géraient les affaires de la commune, et oser demander compte de leur administration (2). Les métiers ne cachaient pas le but qu'ils poursuivaient. Obtenir une répartition plus équitable des charges

(1) M. Namèche, vice-recteur de l'Université catholique de Louvain, a bien voulu nous communiquer un nouvel épisode de l'histoire de Liége, qui appartient au V^e^ volume de son *Cours d'histoire nationale*, cette publication si consciencieuse et si utile dont les lecteurs de *la Belgique* ont déjà été mis à même d'apprécier tous les mérites dans le fragment intitulé : *Henri de Dinant*. — Voir le numéro de février 1857, p. 192. — Nous avons encore, comme la première fois, supprimé, avec la permission de l'auteur, quelques citations de Fisen.

(2) Ils comenchont a enquerir comment les nobles avoient governeit leurs biens apartenans a la vilhe, et ou ils les avoient despendus del temps passeis, et y avoient de cheaz qui proposoient que les nobles qui toudis avoient la vilhe governeit, cheaz avoient departis entre eauz les biens, si qu'ilh en voloient ravoir compte. *Jean d'Outremeuse*, cité par M. Polain.

Digitized by Google

publiques, participer d'une manière directe à l'établissement des taxes, et exercer un contrôle sévère sur les dépenses faites avec l'argent de la cité, tel fut le triple résultat auquel ils aspiraient, et qu'ils finirent par obtenir à force de vigueur et de persévérance. Heureux si d'affligeants désordres n'étaient pas venus mêler leurs sombres couleurs à ces brillantes conquêtes !

On sait ce qu'était l'*impôt de la fermeté*. A la suite des troubles excités par le mécontentement populaire, cet impôt avait été réduit, en 1287, à une taxe de huit deniers liégeois sur chaque *aime* de bière (1). En 1302, les échevins firent crier au perron que les revenus de la taxe étant insuffisants, il en serait perçu une autre sur tous les objets de consommation, et, bravant l'opposition, ils se constituèrent eux-mêmes les collecteurs de la nouvelle taxe. La tête couverte du chaperon blanc, signe distinctif de l'aristocratie, on vit les nobles aller de porte en porte exigeant le tribut à main armée, et se livrant à des voies de fait envers les bourgeois récalcitrants (2).

Le chapitre de Saint-Lambert voulut arrêter ces odieuses exactions, et adressa aux échevins d'énergiques représentations. Ceux-ci n'en tinrent aucun compte, et repoussèrent avec mépris les remontrances et les menaces des chanoines. Ces derniers crurent devoir recourir alors aux censures ecclésiastiques. Ils cherchèrent ensuite un autre moyen de défense dans l'union intime du clergé et du peuple. Le doyen de Saint-Lambert, Jean le Beau du Cange, rassembla secrètement les *gouverneurs* des métiers, leur promit l'appui du chapitre, et, au besoin,

(1) Por les fraiz que chils de Liege ont fait en murs, en ponts et en chachyes, ils auront et leveront l'assieze des chervoize jusques XVIII ans venant, et poront prendre ouit denirs ligoiz alle aime et nint plus dedens li citeit de Liege. *Paix des Clercs.*

(2) Supra commemoravimus clericorum pace sancitum fuisse, ut e sola cerevisia octo et decem annorum spatio tributum exigeretur, quod in muros, fossas, vias, pontesque ac alia opera publica impenderetur. Parva fide scabini insumpserunt. Nec alliud ex his pecuniis opus publicum fuit, quam strato silicibus foro, fons apparatu non ineleganti ornatus. Nam etsi ex ejusdem pacis legibus, rationum suarum tabulas exhiberent, eis nulla fides erat. Et si quis auditorum fraudem argueret, scabinorum magister malleolo in mensam incusso silentium imperabat. Hac licentia reliquam pecuniam in usus privastos convertebant. Verum irritata potius cupiditate quam sedata, quasi vectigal e cerevisia collectum sumptibus factis non esset satis, cum jurejurando vetarentur post octodecim annos omne vectigal imperare, statuerunt reliquis qui supererant annis ex omnibus omnino venum propositis exigere.... at vi aliqua opus esse videbatur. Promptissimos quosque e nobilitate juvenes, assumptis colore niveo cucullis, jubent conspirare et tabernas obeundo tributum exigere. Fecerunt illi strenue quod mandabatur, et adolescentes Francos se appelantes, mercatoribus adeo graves erant, ut nullum eis lucrum relinquerent: nemo tamen audebat vel hiscere. *Fisen*, II, 41.

Digitized by Google

celui de l'évêque, leur montra qu'il n'y avait plus de ressource contre l'insolence et le despotisme des nobles que dans une étroite alliance des autres classes de la population, et obtint facilement une adhésion, qui était évidemment dans les intérêts de tous. On se sépara bien résolu, de part et d'autre, à résister vigoureusement à la tyrannie des chaperons blancs (1).

Le lendemain, 24 septembre, un jeune homme, membre de la faction aristocratique, entra dans la halle aux viandes, s'arrêta devant le premier étal qui s'offrit à sa vue, et réclama impérieusement le paiement de la taxe nouvelle. Le boucher s'y refusa catégoriquement. Irrité par cette résistance, le jeune homme l'apostropha durement (2), et tendit la main pour s'emparer de l'argent déposé sur l'étal. Un coup de couperet asséné aussitôt abattit cette main sur l'étal même. La rumeur qui suivit ce coup hardi fut immense. Les nobles accoururent tout armés ; les bouchers, brandissant les instruments redoutables de leur profession, font bonne contenance. Des luttes partielles s'engagent entre eux, et quelques victimes tombent çà et là. Les masses s'agglomèrent peu à peu, et tout semble présager un horrible conflit, lorsque la parole éloquente du doyen du chapitre, en qui heureusement les gens du commun ont pleine confiance, parvient à arrêter le débordement du courroux populaire (3).

Le doyen, s'étant ainsi constitué médiateur entre les deux classes ennemies, sut profiter avec habileté du succès qu'il venait d'obtenir pour amener les nobles à des sentiments plus raisonnables. Il leur fit com-

(1) Or astons chi li capitle qui ne vos falrons mie: franchieses et liberteis chi en droit vos donrons qui approuveront toutes vos fraternités ; et les ferons l'evesque Adulphe confirmeir. Et nos vos aiderons, et vos jurereis chascon de vos por li et son metier que avecq nos demoreis contre les nobles et les esquevins. Et quant les gouverneurs entendent chu, si ont tantost respondut qu'ils le veulent tout enssy faire; car se besogne, chascon vuelt por le capitle morir. *Jean d'Outremeuse.*

(2) Et Gilon Locuelt dist: beais compaings, vas altrepart, car tu nauras rien du mien. Tu puis bien voir ma chavate sur mon banc, mains tu ferois follie si tu prens ma monoie, che toy dis, je nen veulhe eistre faux ne trahitre. — Taiseis, vilains punaise, dist Piron de Naufvice, et a mis sa main vers la chavate. *Ibid.*

(3) Sequenti mane IX Kalend. septemb. cum unus e Francorum Adolescentum factione macellum ingressus, tributum de more extorqueret, manum abscidit lanio quidam. Convenerunt subito plures factionis ejusdem populares, pœnas a lanione repetituri. Sed arma quæ clam tulerant latrones omnes induunt, et Francos nihil tale metuentes facile repellunt, pluribus tamen ex utraque parte sauciis. Clamor exortus cœteros cives conciebat: motusque ad multam cædem venturus videbatur, nisi quievisset populus oratione decani, cui res suas esse cordi sciebat. *Fisen*, 42.

Digitized by Google

prendre que leur influence ne pouvait que s'affaiblir dans ces collisions avec les masses, et qu'il valait mieux céder quelque chose que de tout perdre à force d'obstination. Il ménagea ensuite une entrevue entre les principaux d'entre eux et les gouverneurs des métiers, et mena si bien la chose en un mot, que le 30 août un accord fut conclu à deux conditions, savoir : que les nobles rendraient compte des sommes qu'ils avaient perçues, et laisseraient désormais choisir un des maîtres-à-temps dans la simple bourgeoisie. Cet arrangement fut approuvé par Adolphe de Waldeck. Le premier maître-à-temps, sorti des rangs inférieurs, fut Jean Dupont, dont le nom ne se trouvera que trop souvent sous notre plume dans le cours de ce récit (1).

Après la mort d'Adolphe, et dans l'absence de son successeur, le comte de Looz fut nommé mambour de l'évêché. C'était un homme d'un esprit sage et d'un caractère énergique. Malheureusement il ne sut pas tenir la balance égale entre le peuple et les nobles, et laissa éclater ses sympathies pour le parti de ces derniers. Cette partialité le mit en désaccord avec le chapitre. Le prévôt, Arnoul de Blankenheim, et le doyen, Jean du Cange, crurent devoir resserrer par de nouveaux liens l'alliance du clergé et du peuple, et ce fut alors qu'on accorda aux métiers les bannières où se dessinaient sur un fond rouge le perron étincelant d'or de la cité et les insignes des diverses professions qui les composaient. Jean Dupont se montra alors le courageux défenseur de la cause populaire, et les nobles furent obligés de souscrire à de nouvelles concessions. Le 24 juin 1303, les échevins, traînés sur leur siége avec violence, s'engagèrent, pour eux et pour leurs successeurs, à n'établir à l'avenir, sans l'autorisation du peuple, aucun impôt, à ne créer aucune pension à la charge de la cité, et à ne faire aucun don au prince des deniers publics. La même autorisation leur était nécessaire pour pouvoir mettre sur pied une force armée (2).

(1) Venerunt in cleri conventum postridie primores cum artificum gubernatoribus; atque ut sacra paxque civitati restituerentur, cœptis desistere pollicentur. Neque his acquieverunt plebei; pecuniæ publicæ rationes integra fide recenseri postulant, consulumque alterum e plebe creari... annuerunt... quare III kal. Septembr. creatus e plebe consul Joannes Pontanus. *Ibid.*

(2) Joannes Pontanus consul plebeius totam multitudinem armatam et in sua distributam collegia, quæ numero duntaxat duodecim erant, sub signis, novo splendore, duxit in forum, et loca vicina complevit... armis circumsepti (patritii) reluctari tutum non existimarunt. Deliberationi spatium petierunt ad VIII ante kal. Julias. Verum dicto die cum nulli convenirent scabini, plebs armata sub signis convenit in forum, singulosque effractis eorum ædibus in suum tribunal produxit; propositaque capita probare coegit et sigilla appendere. *Ibid.* 43. — Populares a scabinis quatuor sibi puncta exigunt sigillari: primo quod nunquam de cœtero collectam facient aut exigent firmi-

Digitized by Google

Le nouvel Evêque, Thibaud de Bar, ne tarda pas à arriver à Liége. Ami du bien et zélé pour la paix, ses débuts furent heureux. La tranquillité se rétablit momentanément, et il en profita pour chasser, à l'exemple de son prédécesseur, les usuriers du reste de la principauté (1). Les nobles ne négligèrent rien pour surprendre sa bonne foi et l'attirer de leur côté. Le fantôme de l'anarchie populaire qu'ils évoquaient sans cesse finit par faire impression sur son esprit, et pour conjurer les orages dont on s'évertuait à lui faire peur, il crut devoir contracter une alliance, purement défensive, il est vrai, avec le comte de Looz (1307). Le peuple eut vent de la chose et courut aux armes. Dans la crainte de ce qui allait arriver, les échevins s'enfuirent de la ville. L'Evêque irrité, et voyant ses efforts pour rétablir la concorde complétement inefficaces, prit le parti de se retirer à Maestricht, et d'y transporter avec lui le tribunal de l'officialité.

Après avoir réuni quelques troupes, le prélat fit proclamer un plaid à Voltem pour le 17 août suivant. Il se proposait de s'y rendre accompagné des échevins, et d'y faire décerner des peines sévères contre les fauteurs des derniers troubles. A cette nouvelle, les métiers prirent les armes, et vinrent en bon ordre, sous leurs bannières, se ranger sur le lieu même, en face du perron que l'Evêque y avait fait dresser. Quand Thibaud de Bar aperçut cette multitude armée qui l'attendait d'un air ferme et intrépide (2), il crut opportun de recourir aux voies de douceur, et chercha, malgré l'opposition des nobles, à ménager un accommodement (3). Les chanoines interposèrent leurs bons offices; et la paix fut scellée à Seraing le 20 du même mois. L'Evêque accorda une amnistie

tatem; secundo quod nunquam vendent sine consensu populi pensiones; tertio quod non concedent exercitum; quaro qutod nunquam dona principibus largientur. *Hocsem*, 228.

(1) Leodium venientem ineunte Novembri deduxere Henricus dux Luxemburgi, comites Gueldriæ, Juliaci, Barri, Flandriæ, Hannoniæ, Namurcensis, Lossensis, Viniacensis, Ciniacensis, Retelii, Blesensis. Princeps honesti pacisque studiosus fuit. Rempublicam tot malis fluctuantem magnæ restituit tranquillitati. — Hoii, Dionantique ac Trudone fovebantur fœneratores, nec illis urbibus exemplum valuerat Leodiensium. Tota provincia, æque ac urbe principe, pestem illam sensuit exterminandam Theobaldus. *Fisen*, 44.

(2) Or, me diseiz en bone foi, ne sont cheaz pas Liegeois que je voie la? Ilh dist Johan del Tour: che sont les vilains de Liege qui vos et nos font en cors si grant despit... Par ma foi, dist li evesque, ils sont de grans sens et si bones gens; on le puet parchivoir, car por leur droit a defendre vuelent ils mettre leurs corps et leurs vies. *Jean d'Outremeuse*, cité par M. Polain.

(3) Trestous esteis mes hommes et moy deveis servir, et les nobles et les ignobles, et se je lay une partie ou lautre par ma defalt perir, che seroit mal fait. Entre vos at debas; si vos prie que men lasseis convenir, et je vos accorderey. *Ibid.*

Digitized by Google

générale pour tous les délits passés. Le bon ordre sous lequel son peuple s'était déployé à ses yeux n'avait pas déplu au prince. Il crut voir dans cette circonscription des masses une garantie pour l'avenir, et enfin de la rendre plus complète porta le nombre des métiers de douze à trente-deux (1).

Le pouvoir de la noblesse allait donc s'affaiblissant de plus en plus. Dans cette situation, il fallait demander à la ruse ce qu'on ne pouvait plus emporter de haute lutte, et ce qu'il y avait de plus habile était de se créer des partisans dans les rangs de ses adversaires. La noblesse eut cette habileté, et sa première conquête fut Jean Dupont, celui-là même sur lequel le peuple avait porté son choix pour en faire le premier bourgmestre sorti de la classe inférieure. Nous avons exposé ailleurs les hostilités qui eurent lieu entre Thibaud de Bar et le comte Guillaume de Hainaut à propos du château de Mirewart (2). On raconte que dans cette circonstance Dupont se laissa séduire par l'argent hennuyer, et essaya d'empêcher les milices liégeoises de marcher au secours de la ville de Thuin assiégée par le comte de Hainaut. On ajoute que des pièces authentiques établissant la culpabilité du bourgmestre tombèrent entre les mains de l'échevin Jean Surlet du Lardier, l'un des chefs de la noblesse, et que Dupont, se voyant perdu, racheta son crime par une nouvelle trahison, et mit désormais au service des nobles sa faconde populaire et son esprit retors (3) (1310).

(1) Seranii ad Mosam pax composita est. Omnes noxas vel publico decreto, vel a privatis hominibus atque ad eam diem perpetratas universim dimisit, datis tabulis et sigillo suo notatis XXII kalend. Septembr.... Produntque scriptores delectatum esse Theobaldum spectaculo populi in aciem ordinati, intermicantibus vexillis nuper a clero principe concessis. Ostentabant eas vires præcipui canonicorum; quæ cum ad principis nutum præsto essent futuræ, non audiendos esse scabinos, qui plebem ideo tantum vellent esse depressam, ut suam ipsi etiam supra principem erigerent dominationem.... Quamobrem quando non minus ad exercitus universi robur quam ornamentum faceret digesta majorem in ordinem multitudo, faceret potestatem alia viginti collegia pari cum prioribus prærogativa condendi.... Annuit episcopus, *Fisen, 45.*

(2) Voir notre tome, III, 144.

(3) Ejus (Joannis Pontani) dubia fuerat nonnullis fides Hannoniæ bello, sed nihil authore certo poterat evinci. Donec sequenti februario tabellarius quidam, insignia Hannoniæ præferens, Leodium venit : et medio foro quæsiit quo loco possent consules inveniri. Aderat forte Joannes Surletus scabinus, qui tabellarium subsequi jussum duxit in episcopium, principique persuasit ut perfracto sigillo litteras perlegeret. Scribebat ad consulem ipsa (mater Guhelmi) comes Hannoniæ, querebaturque fidem non fuisse sibi servatam, quam viginti libris emisset, quandoquidem expeditionem Tudiniensem suscepisset populus Leodiensis. Advocatus consul Joannes Pontanus, ut se teneri vidit, consternatus et inops consilii, procumbens ad episcopi genua, veniam rogat ut ne in vulgus spargatur, cujus unius iram timebat : nova

Digitized by Google

Les choses en étaient là, lorsque l'occasion de le mettre à l'épreuve se présenta inopinément pour ses nouveaux alliés. Thibaud de Bar, nous l'avons dit ailleurs, avait suivi l'Empereur Henri VII en Italie avec un dévouement plus chevaleresque qu'épiscopal; il y succomba, les armes à la main, sous les murs du château Saint-Ange, le 13 mai 1312, et ses restes furent inhumés à l'entrée de la vieille basilique du Vatican (1). A la nouvelle de cette mort, le chapitre de Saint-Lambert se mit en mesure de pourvoir immédiatement à l'administration de la principauté par la nomination d'un mambour. Mais les nobles, qui avaient eu soin de rappeler à Dupont ses engagements, prétendirent avoir une part dans l'élection. Le mambour, disaient-ils, peut être appelé à commander l'armée du pays; il est juste que nous, toujours les premiers à exposer notre vie en pareil cas, nous les défenseurs nés du territoire, nous ne restions pas étrangers au choix de l'homme destiné à marcher à notre tête. Les chanoines répondirent que puisque l'élection de l'Evêque leur appartenait, il ne pouvait qu'en être de même de celle de son remplaçant temporaire, et, sans plus tarder, ils élirent Arnoul de Blankenheim prévôt du chapitre.

Blankenheim était un homme populaire et énergique; il en donna une preuve dès les premiers jours qui suivirent son élection. Des chevaliers du lignage des Waroux avaient violé la quarantaine, et fait des incursions sur les terres de ceux d'Awans. Le mambour réunit immédiatement des forces, se transporta de sa personne à Hollogne-sur-Geer, rasa le château de Harluémont (2), fit décapiter trois des chevaliers coupables, et revint hardiment à Liége. L'expédition n'avait duré que deux heures (3).

On comprend combien un pareil acte de sévérité était de nature à exaspérer les Waroux, et la noblesse en général. Les échevins déclarèrent hautement qu'ils ne reconnaissaient point comme valable l'élection du nouveau mambour, et dans une assemblée des nobles tenue à Huy, la mambournie fut décernée au comte de Looz.

perfidia paratus veterem expiare, si quis usus esset ad rem episcopi scabinorumve. Hac lege recipi in gratiam scabini, multitudinemque sperabant coerceri posse ejus opera, qui ferme unus illam erexisset sustentaretque. *Ibid.*, *47*.

(1) Voir notre *Cours d'histoire nationale*, III, 378. — Fisen, 48.

(2) Aujourd'hui dépendance de la commune de Verlaine.

(3) Illis diebus fortasse Warousiorum aliqui violatis induciis Awansios invaserant. Majestatis reos visum est castigare mamburni ducatu. XIII kalend. Augusti duxit Holoniam ad Jecorem: dirutaque turri Harduemontii, tres ejusce criminis reos securi subjecit, secundo post die Leodium reversus. *Fisen*, *49*.

Digitized by Google

C'était le moment pour le clergé et le peuple de montrer l'union qui les unissait, et de se préparer de commun accord à de nouveaux conflits. On fut fort étonné d'entendre, dans une réunion tenue à cet effet, le bourgmestre engager les chanoines à abandonner l'élu du chapître, et déclarer que, quant à lui, il ne consentirait jamais à conduire des masses indisciplinées contre les forces si puissamment organisées de la noblesse. Les reproches de trahison éclatèrent alors de toutes parts, et comme l'élection des maîtres-à-temps était prochaine, on lui signifia nettement qu'il ne devait plus compter sur les suffrages des gens du commun (1).

Le lendemain, jour de la Saint-Jacques (25 juillet), eut lieu l'élection. Bouchard le Foullon, homme de cœur et dévoué aux intérêts du peuple, fut nommé, à la honte et au grand mécontentement de Dupont. Dans son dépit, celui-ci s'empressa d'informer le comte de Looz de ce qui se passait à Liége et de l'état des esprits (2). Une assemblée des échevins de Tongres, de Dinant, de Saint-Trond et de toute la noblesse de l'évêché fut convoquée et se réunit immédiatement à Huy. On y déclara de nouveau nulle et non avenue la nomination du prévôt, et on proclama une seconde fois la mambournie du comte de Looz. Mais ce n'était pas assez de s'être donné un mambour de son choix : la difficulté était de le faire accepter par les masses, et il fut convenu que le comte de Looz se rendrait dans ce but à Liége, et s'y mettrait en relation avec le chapitre. L'arrivée inattendue du comte excita l'étonnement; mais comme il annonçait les dispositions les plus pacifiques, et proclamait hautement qu'il n'était venu que pour aviser aux moyens de rétablir la concorde entre les différentes classes de la principauté, les chanoines l'accueillirent avec des dispositions analogues. Une réunion générale des députés du clergé (3), de la noblesse et de la bourgeoisie inférieure, où l'on délibérerait en commun sur les difficultés du moment, fut fixée au 3 août suivant.

(1) *Ibid.* — Et tant fist li capitle que li peuple fist a li fermement alianche et li capitle a eauz. *Jean d'Outremeuse.*

(2) Postero die, qui sacer erat S. Jacobo, ubi sensit Joannes comitiis consularibus suffragiorum partem meliorem ferri in Buchardum Fullonium, intercessit quanta potuit dicendi facultate. Amicorum numero potentiaque prævaluit Buchardus... Gravis erat dedecoris nota, accendebatque hominem in plebis exitium. Vultu sua consilia dissimulans, Arnoldo comiti Lossensi clam rerum urbanarum et cleri statum nuntiavit. *Fisen, 50.*

(3) Leodio discessit comes Hoïum cum omni nobilitate, eodemque venire jussos Dionantios, Tungros, Trudonenses, urbiumque cæterarum magistratus, icto fœdere sibi adjungit. Communi hic omnium sententia decretum, ut abrogata præposito provinciæ præfectura, comiti Lossensi rata permaneret... Verum quando præpositum non sola unius cleri, sed et plebis voluntate regere

Digitized by Google

L'assemblée eut lieu au jour dit. Le comte de Looz fit un long discours pour prouver que l'office de mambour était héréditaire dans sa famille. Arnoul de Blankenheim prit la parole après lui, et établit que si les comtes de Looz avaient été par le passé plus d'une fois chargés de la mambournie, c'était parce que les prévôts ne s'étaient pas trouvés dans ces cas là en état de s'en charger eux-mêmes, et que ce qui le prouvait mieux que toute autre chose, c'est que, neuf ans auparavant, le comte n'avait été nommé mambour que sur son refus à lui, prévôt de Saint-Lambert. Ces raisons parurent faire impression sur l'esprit du comte de Looz; il demanda que la réunion fut remise au lendemain pour lui laisser le temps de réfléchir, ce qui lui fut accordé sans difficulté (1).

La demande du comte de Looz n'était qu'un leurre; la convocation de l'assemblée, elle-même n'avait eu, dans la pensée des nobles réunis à Huy, qu'un seul but véritable : endormir le peuple dans un repos fatal, et préparer ainsi les voies à un coup de main (2). En sortant de l'assemblée, le comte donna, à voix basse, aux gens de son parti le mot

certum erat... tandem in hanc omnes sententiam venere, comitia Leodii habenda esse pro ordinum concordia, quorum specie nobilitas omnis magno comitatu libere veniret, nulla cujusquam suspicione. Tum factionem adversam nihil tale metuentem levi negotio oppressuros. Præivit Leodium comes cum prima nobilitate; improvisusque in canonicarum cœtum ingressus comitia postulat ad concordiam inter ordines resarciendam... Justa pro publica pace visus est postulare. Clerus annuit ante nonas sextiles. *Ibid.*

(1) Dicta die habita sunt pro more in loco consuetis cleri principis cœtibus destinato. Arnoldus comes Lossensis longa oratione probavit jam ab olim interregni tempore, provinciæ totius præfecturam ad majores suos pertinuisse, non posse sine nota prærogativam eamdem ad posteros non transmittere, nec vero debere, quando provinciæ totius tanta consensione deferretur. Perorrantem excepit Arnoldus Blankenhemius, mirari se aiens tam certo asseverari ad comites Lossenses ab antiquo pertinuisse magistratum hunc, quem sciret sæpius a se jam gestum, at semper episcopi aut cleri deferentis authoritate. Imo vero meminisset ipse, monebat, anno hujus sæculi tertio, præfecturam sibi ante non creditam, quam ipsemet recusasset. Ita nimirum in omni antiquitate usurpatum, ut præfecturam hanc susciperet præpositus : quam, si aliis subinde negotiis, aut forte senio vel ægritudine præpeditus admittere non potuerit, tum denique comitem Lossensem advocari solitum fuisse. Præpositi orationem visus est comes non omnino improbare, eique maturius perpendendæ spatium petiit in crastinum diem, quasi præfecturam volens abdicaturus, nisi jus daret. Sed aliud animo concilium celabat. *Ibid.*

(2) Et fust la a Huy ung conseilhe subtilement pris. Car li comte de Looz at dit premier qu'ilh iroit en capitle, et si seroit requis qui li pays soit mandeis a Liege por faire acorde entre eauz et por eauz a gardeir de perilhes, et al jour qu'ilh seroit assis, li peuple ne seroit garnis contre eauz, ains quideroit eistre en paix. Et adonc sens targier les nobles seront armeis. Si couront sur par nuit les commnnes et les flastront tout jus. *Jean d'Outremeuse.*

Digitized by Google

d'ordre, et tout se prépara pour l'exécution du sinistre projet que l'on méditait (1).

Vers le soir, les chefs de la noblesse se réunirent secrètement chez le mayeur, Guillaume des Changes. On remarquait, parmi les membres de l'assemblée, Jean de Surlet, Thierri de Seraing, Jean de Saint-Martin, et le traître Dupont. Il fallait arrêter un plan d'opérations pour la nuit, et voici le programme atroce qui fut tout d'abord mis en discussion. A minuit, la noblesse en armes devait occuper la place du marché. Puis le feu serait jeté à la boucherie, et, pendant le tumulte produit par l'incendie, on se ruerait sur les gens de la commune surpris et désarmés, et on en viendrait ainsi facilement à bout. Le comte de Looz avait promis, ajoutait-on, d'amener des renforts, et la défaite du peuple n'en était que plus certaine. Cette proposition révolta plusieurs des conjurés, ceux-là surtout qui se distinguaient par leur âge et leur expérience. Mais les plus fougueux, appuyés vivement par l'ancien maître-à-temps (2), qui répondait sur sa tête du succès de l'entreprise, l'emportèrent, et on se sépara pour se réunir de nouveau, à l'heure dite, sur la place du marché (3).

L'horrible complot était habilement tramé. Heureusement le secret fut mal gardé, et le prévôt eut connaissance presque immédiatement de ce qui venait d'être décidé. Sans perdre de temps, il envoie le bourgmes-

(1) Ce sont enssy departis. Et li comte de Looz at dit az esquevins en secreit que ilh somonent et fachent que la grant pestilenche qui est aujourd'hui ordinee soit fait par nuit; et je m'en iray a Louz et vos amonray grant secours. *Idem.* — Conventu discedens, clam voce fracta conjuratores monuit proxima nocte quod Hoii statuerant aggrederentur: adfuturum se opportune cum validis auxiliis, quæ jam collectum iret. Los-castrum abiit. *Fisen, 50.*

(2) Et disoit qu'ilh hayoit plus la commune que mourdreurs, car ilh l'avoient honis et deshonoreit. Apres ilh dest qu'ilh fussent bien garnis d'armes et bien armeis... Et puis arderont mangone; et adonc li peuple venroit tout desroteis, chi XX, chi XXX, chi XL, et enssi les fireis tous jus sens espagnier. Enssi disoit Johans del Pont. *Jean d'Outremeuse.*

(3) Scabinorum primi Joannes Surletus, Jacobus Dacorius, Joannes Sanmartinus, et cum pluribus aliis e nobilitate Joannes Pontanus, sub occidentem solem convenerunt cœnatum ad ædes Godefridi Cangii prætoris, super mensa consilia sua explicaturi. Itum hic in atrocem sententiam. Placuit intempesta nocte forum armatis complere, injectisque flammis in macellum, concurrentem multitudinem trucidare. Inhumanum consilium nec omni periculo vacuum detestabantur seniores... Contra cæco consilio juventus in præceps abibat.... A junioribus stetit, et evicit Joanus Pontanus, pro suo in populum odio. Oblata capite suo asseverabat nullo optimatum periculo multitudinem opprimi posse, quando concurreret potius ad injectas in macellum flammas restinguendas quam ad pugnam. Tum si qui arma sumerent, dispersos et tumulturie pugnam ineuntes facile obtruncandos esse. Placuit igitur hæc sententia. Ad sua discesserunt, dicta hora in armis redituri. *Fisen, 59.*

Digitized by Google

tre Bouchard prévenir les corps des métiers, et leur enjoindre de s'armer avec toute la diligence possible. Les chaînes sont partout tendues dans les rues. Les bouchers, avec leurs couperets et leurs terribles *espafuts*, viennent occuper en silence la halle aux viandes. Les drapiers se renferment également dans la halle de leur métier. Les tanneurs et les vignerons ont ordre de se diriger vers le même point, aussitôt que la *cloche-Henri* fera retentir le tocsin d'alarme. Le prévôt, avec son frère l'abbé de Prüm, les chanoines Gauthier et Guillaume de Brunshorn se tient tout préparé dans sa maison, où il a rassemblé un grand nombre de gens armés. Tout cela se fait avec tant d'ordre, et d'une manière si discrète, qu'aucun soupçon ne s'éveille dans l'esprit des nobles. Quand l'heure fatale approche, chacun est à son poste et attend.

A minuit les conjurés couvraient la place du marché. La halle aux viandes, qu'ils se proposaient d'incendier, était un sombre et vaste édifice en bois contigu à la place. Le calme le plus parfait régnait à l'intérieur, et rien ne paraissait devoir contrarier le projet sinistre qu'on allait mettre à exécution. Bientôt les torches s'allument, et la flamme qui s'élève annonce le commencement du drame fatal, dont le dénouement doit tourner contre ses premiers acteurs. Déjà les nobles s'applaudissent du succès de leur tentative, quand tout à coup les portes de la halle s'ouvrent avec fracas, et les bouchers, poussant d'épouvantables clameurs, se ruent furieux sur les conjurés. Quoique surpris par cette attaque imprévue, ceux-ci ne reculent point. Les épées reluisent, les haches se lèvent, une lutte horrible s'engage : on entend le bruit des coups tantôt sourds, tantôt retentissants, se mêler aux cris de guerre des chevaliers, aux hurlements des bouchers, et aux sons lugubres du beffroi qui retentit avec force, appelant la commune à la défense de ses droits et de sa liberté (1).

Cependant le prévôt avait gagné avec tout son monde l'église cathédrale. Gauthier de Brunshorn, l'un des chanoines qui l'accompagnent, ému de pitié sur les malheurs qui se préparent, conçoit le désir de faire une tentative de paix entre ces habitants d'une ville commune, d'une commune patrie, prêts à s'égorger. Dans cette pensée, il sort de l'église, et s'avançant sur la place : « Seigneurs, crie-t-il aux chevaliers qui l'entourent, pitié pour vous-mêmes et pour ce pauvre peuple ! retirez-vous

(1) Nocte media cum ingenti multitudine prætor egressus domo in forum contendit ; injicere carnario flammas aggreditur. Erant tum carnariæ tabernæ ad dexteram curiæ, qua ad S. Mariæ Magdalenæ templum itur e foro, hodieque loco nomen perseverat. Ergo lanii minime incauti cum armis prodeunt, et fortiter sua tuentur. *Ibid.*, 51.

Digitized by Google

d'ici, et n'attendez pas que le sang fraternel crie vengeance sur la tête de ceux qui vont le verser... » On ne le laisse point achever. Attaqué de toutes parts, Gauthier essaie en vain de se défendre de son épée : il tombe percé de mille coups, noble martyr de son généreux dévouement (1).

Le combat, interrompu un instant, recommence plus ardent. Les bouchers soutiennent la lutte avec avantage. L'un d'eux, Hérembaud de Metz, s'élance au milieu des nobles, armé d'un gros mortier de fer, qu'il lance à la tête du mayeur des Changes. On relève celui-ci blessé mortellement, et on l'emporte, accompagné d'une nombreuse escorte. A peine les nobles qui la composent ont-ils fait quelques pas, qu'ils aperçoivent une multitude armée marchant au-devant d'eux, et commandée par Bouchard, le maître-à-temps. C'étaient les tanneurs, qui habitaient le quartier d'Outre-Meuse, et qui ayant trouvé les avenues de la chaussée Desprez fermées et occupées par les nobles, avaient été obligés de passer la Meuse en bateaux. Réunis aux vignerons, ils venaient de rejoindre les drapiers, lorsque tous ensemble ils rencontrent le mayeur blessé et les nobles qui l'accompagnent. Attaqué vivement, le mayeur tombe au pouvoir de la populace, son corps est mis en lambeaux (2), et l'escorte violemment refoulée jusqu'au marché, qu'en ce moment le peuple entoure de toutes parts.

Le prévôt, apprenant l'arrivée du bourgmestre, fait ouvrir les portes de l'église, et criant : *Notre Dame et saint Lambert*, fond à son tour, avec tout son monde, sur les nobles. Attaqués ainsi de trois côtés à la

(1) Ortus clamor præpositum excivit, et dum quidquid virium inter canonicos esset in templum S. Lamberti cogit, in forum ad optimates venit cum paucis Gualterus Brunshornanus inermis, ut a vi dehortaretur ad pacem. Sed illi dicentem circumsistunt, multisque confodiunt vulneribus non inultum. Nam ut se non audiri, sed ferro peti sensit, stricto ense, quo solo accinctus erat, pluribus obtruncatis, generose occubuit. *Ibid.* — Atant vint la messire Wathier a eaz et a hault voix sescrie en disant : sangnours, aies piteit et de vos et de peuple, je vos en prie, et retourneis arrier. *Jean d'Outremeuse.*

(2) Son corps fust tout decopeis par porches, et ont claweit a sa porte ses piés et ses mains et son chieff, et li remanant jectent illi en brolier. *Ibid.* — Pannifices, ut prætorem cum patriciis in forum tendere senserunt, signum dederant ex consulis imperio. Verum coriarii qui regionem urbis transmosanam incolere solent, cum pontum ab optimatibus interruptum invenissent, navibus transmittere debuerant, ideoque tardius se pannificibus adjunxerant. Eodem convenerunt vinitores : unoque agmine forum petunt, duce Buchardo Fullonio consule. In via prætori occurrunt, quem in capite graviter ictum sui non parvo numero referebant domum ad vulnus curandum. Hic acrius quam pro numero prælium fuit. Donec tandem optimates, cæsis aliquot e suis, in forum ad reliquos compulsi, in populi potestate Godefridum Cangium relinquunt, qui statim vulnerum multitudine laniatus periit. *Fisen, 51.*

Digitized by Google

fois, ceux-ci résistent avec vigueur. Quoique cernés de toutes parts, rien n'accuse la moindre crainte chez ces hommes tout bardés de fer. Parmi les plus intrépides, on remarquait l'échevin Surlet du Lardier, qui avait terrassé le porte-enseigne du prévôt, et lui avait enlevé sa bannière. Au bout de quelque temps le peuple commença à se lasser de l'inutilité de ses efforts, Bouchard s'en aperçut, et expédia sur-le-champ des émissaires pour faire mettre sur pied les gens de la banlieue (1).

Les premières lueurs du jour se montrèrent enfin. Le combat, qui s'était ralenti peu à peu, venait d'être suspendu, et une sorte de trève tacite semblait s'être établie entre les deux partis. Dupont en profita pour se glisser entre les rangs de la multitude, et y répandre les bruits les plus alarmants. Le peuple, selon lui, finirait certainement par être écrasé, et il offrait déjà ses offices pour servir de médiateur, lorsque Bouchard et le prévôt furent informés de ce qui se passait. Ils accoururent, démasquent le traître, et ordonnent de continuer le combat (2).

Les nobles, sentant leurs forces s'épuiser par ces attaques réitérées, et ne voyant pas arriver le comte de Looz, songent enfin à la retraite. Surlet, qui jusqu'ici a eu les honneurs du commandement, indique le Publemont près de l'église de Saint-Martin comme une position naturellement fortifiée, et où ils pourront attendre en sécurité l'arrivée du comte. Cet avis est adopté, les nobles se font jour, en bon ordre et l'épée à la main, à travers la foule, traversent le *Pré de l'Evêque*, et, quoique vivement harcelés, gravissent les degrés de Saint-Pierre. Arrivés près de l'église de Sainte-Croix, ils s'emparent des matériaux entassés pour la construction des bâtiments qui s'élèvent dans ce quartier, et barricadent sur-le-champ l'entrée étroite de la Haute-Sauvenière, où ils s'établissent provisoirement (3).

(1) Præpositus, collecta manu valida, cum e sua familia, tum e reliquo canonicorum collegio, reseratis templi foribus erumpit in primores magno ardore, cum fratre abate Prumiensi. Crevere animi populo qui jam elanguebant : et carnarii qui pro suis lanienis adhuc pugnarant, hostem ultro lacessebant. Et consul magna vi cum suis impetum facit. Atrox hic ortum est prælium. Primo concursu Joannes Larderius scabinus præpositi signiferum prostraverat. *Ibid.*

(2) *Ibid.* — Li prevost escrioit : vostre fin est venue qui creeis ung trahitre qui vos at vendut. Quand li peuple entendit che, si recommenchat lestour : et li peuple toudis cressoit et fort multiplioit. *Jean d'Outremeuse.*

(3) Affluente plebeiis nova semper multitudine, cedendum esse censuit Joannes Surletus. Receptum facilem tutumque esse ostendebat in Montem Publicum ad S. Martini, donec adveniente comitis Lossensis supplemento, certaminis fortunam instauraret. Probarnnt consilium optimates : et servatis ordinibus, per Pratum Episcopi, quod vetus Forum appellamus, montis clivum ad S. Petri conscendere cœperunt, plebem instantem propulsare contenti. Sed ut paucos cum præposito viderunt, ii fere pannifices erant, converso agmine

Digitized by Google

Le prévôt comprend qu'il faut les débusquer à toute force de cette position, et un combat acharné s'engage de nouveau. Blankenheim, emporté par son impétuosité, s'ouvre un passage, et pénètre avec quelques hommes seulement parmi les rangs ennemis. Malheureusement il n'est pas suivi des siens : la trouée se referme, et le prévôt entouré ne conserve plus que l'espoir de vendre chèrement sa vie. Adossé contre une muraille, il se fait un rempart des morts qui s'entassent à ses pieds, et, tout couvert de sang, frappe d'estoc et de taille tout ce qui ose l'approcher, jusqu'au moment où il tombe à son tour abattu d'un coup de hache à deux tranchants lancé d'une main sûre par le terrible Surlet. Un second coup l'achève, et son corps est mis en pièces, malgré les efforts désespérés du peuple pour soustraire le corps de son héroïque défenseur à ce dernier outrage (1).

La nouvelle de la mort du prévôt se répand avec la rapidité de l'éclair parmi les masses populaires. Les métiers furieux n'écoutent plus que la rage qui les anime ; tous les obstacles semblent disparaître à leurs yeux. Armés de tout ce qu'ils ont trouvé sous la main, les uns se précipitent vers les degrés de Saint-Pierre, les autres courent à la Sauvenière, détruisent les barricades, rompent les chaînes de fer, et luttent corps à corps, avec un courage inutile, contre des hommes invulnérables sous leurs pesantes armures. La mort de Blankenheim a d'ailleurs ranimé les espérances des nobles.

Bientôt on aperçoit quelques cents Hesbignons, qui entrent par la porte de Sainte-Marguerite, et viennent renforcer les rangs de la noblesse. A cette vue, les métiers, épuisés par un combat inégal et prolongé, se déconcertent, hésitent, lâchent pied, et sont refoulés jusqu'au milieu de la place aux chevaux. Le triomphe des nobles paraît désormais certain, et c'est le moment que choisit le traître Dupont pour venir avec affectation se joindre aux ennemis du peuple, que cette défection ouverte abat de plus en plus (2).

ad angustias S. Crucis substiterunt, et ne a latere per Sabulonariæ clivum invaderentur, obstruxerunt viam multa materia, quæ ibi forte jacebat parata extruendis quibusdam ædibus. *Fisen*, ibid. — Se nos nos volons deffendre, il nos convient prendre plus fort lieu. Alons vers saint Martin en Publemont ; car por la venrat li comte de Louze a grans gens qui nous secouront. *Jean d'Outremeuse*.

(1) Non tulit præpositus eos substitisse, coactaque promptissimorum quorumcumque manu, in resistentes ferociter invehitur, quo in effusam agat fugam, quos semel cedere compulit. At immoto gradu optimates impetum exceperunt, et præpositum incautius instantem obtruncant. *Fisen*.

(1) *Ibid.* — Quant Johans Del Pont voit que li peuple vat perdant, bien croit qu'ilh soit vaincus et desconfis. Si soy tournat avecq les nobles. *Jean d'Outremeuse*.

Digitized by Google

Cependant Bouchard se consume en efforts pour rallier les bourgeois près du pont d'Isle et les ramener au combat. Prières, reproches, encouragements, tout semble inutile, lorsqu'une formidable clameur s'élève, et vient changer tout à coup la situation des esprits. Ce sont les habitants de la banlieue, prévenus pendant la nuit par le maître de la cité, qui arrivent et apportent au peuple un secours inespéré. Les nobles, brisés par cette lutte affreuse qui dure depuis près de huit heures, voient s'évanouir leur dernier espoir, et prennent une seconde fois le parti de la retraite. Plusieurs cherchent leur salut dans la fuite, et reçoivent un asile dans quelques maisons voisines de l'église de Saint-Hubert. Les plus braves se dirigent, toujours en bon ordre, vers l'église de Saint-Martin, et tiennent à distance, par leur contenance décidée, les masses qui les poursuivent (1)

Pendant qu'ils gagnent péniblement le sommet de Publemont, dans la position semble permettre encore une assez longue résistance, arrivent d'un côté, par *Payen-Porte*, les paysans de Vottem, armés de faux et de tridents, qui ont jeté sur leurs vêtements des chemises blanches pour se reconnaître dans l'action ; de l'autre, par les faubourgs de Saint-Laurent et de Sainte-Marguerite, les houilleurs d'Ans et de Montegnée, précédés de bannières rouges où brille l'image de saint Léonard, leur patron, et munis de leurs pics, de leurs *havresses* et de leurs *rivelaines*. A l'aspect de ces hommes à la figure noircie, semblables à des démons sortant des entrailles de la terre, deux cents nobles, saisis de terreur, se jettent dans le temple (2).

Dupont veut les suivre, mais ils le repoussent avec dédain. Ecumant

(1) Excitare suos, aciemque instaurare, propter pontem Insulæ tentabat consul Buchardus : sed pluribus animi desperatione torpebant : quos ex inesperato erexerunt e suburbanis Transmosanis accita, ut diximus, valida auxilia. Tum vero nobilitas succubuit. Nam iterum in Montem Publicum ex Hippodromo acta, quando ad Sanctæ Crucis pervenit, adeo vires diuturnitate certaminis armorumque pondere sensit attritas, ut nemo unus loci ingenio invitatus ad resistendum se converterit ; sed bona pars quando ad S. Martini pertingere desperaret, in ædes S. Huberto vicinas sese abdidit. Cæteri quibus infractæ minus vires ad S. Martini se receperunt, toto tamen itinere plebi formidabiles ; solo numero, non virtute se vinci satis ostendebant. Nam quoties se convertissent, e plebe nemo cominus audebat congredi. *Fisen*, ibid.

(1) Quidam de Vottem armati, in signum unionis superinduti lineis, in adjutorium cæteris populis accreverunt, et quibusdam carbonum fossoribus per viculum qui de porta S. Margaretæ juxta murum civitatis in præfatam adducit ecclesiam ascendentibus, majores undique se videntes invasos, territi non immerito, cum multitudini resistere diutius non valerent, ad jam dictam ecclesiam confugerunt. *Hocsem*, 356. — Ayant, dit l'historien de Huy Melart, les paysans de Vottem et des environs pour signal et pour s'entrecognoistre mis des surcots et chemises blanches sur leurs accoustrements.

Digitized by Google

de rage, n'attendant aucune merci du peuple, l'ancien bourgmestre saisit une pièce de bois, et la pousse entre les deux battants de la porte qui va se refermer sur lui : « J'en jure par le Dieu des vengeances, crie-t-il d'une voix horrible, puisque la mort m'attend, de quelque côté que je me tourne, je ne périrai point seul : vous mourrez tous avec moi jusqu'au dernier. » A peine a-t-il le temps de proférer ces mots. Mille mains le saisissent, lui arrachent l'aveu de son crime, le massacrent sur le lieu même, et mettent en quartiers son corps défiguré (1).

L'église de Saint-Martin, célèbre dans toute la chrétienté par l'institution de la Fête-Dieu, avait été bâtie, nous l'avons dit, au Xe siècle par l'Evêque Eracle, prédécesseur de Notger. Située à l'ouest de la cité, elle dominait presque tous les points environnants. Le spectacle que présentait en ce moment l'auguste édifice avait quelque chose d'étrange et d'affreux à la fois. Un peuple furibond l'étreint de toutes parts, et fait des efforts inouis pour y pénétrer. Vaines tentatives : les pierres, les poutres, les projectiles les plus lourds lancés contre les portes, les ébranlent à peine. Le feu ! le feu ! crie alors la foule par toutes ses bouches. Aussitôt des amas de bois, de paille. et de toues sortes de matières inflammables, s'élèvent autour du temple ; le feu y est mis aux acclamations de la multitude, et la première proie qu'il dévore est une masse de chair méconnaissable, les lambeaux du cadavre horriblement mutilé de Dupont (2).

Cependant l'incendie a gagné l'intérieur de l'édifice ; bientôt la char-

(1) Inter primos eo pedem inferebat Joannes Pontanus, quo salutem quæreret : sed ingressu prohibitus est, quod sua perfidia nobilitatem in has calamitates conjecisset. Ipse in desperationem actus, quando in pari se apud utrosque odio esse intelligebat, in illos, quam potuit, iram exercere constituit. Portam impresso cuneo sic occlusit, ut nonnisi quam difficillime etiam clavi reserari posset. Ita ejus rabies irritatæ multitudinis furori tot nobilia capita objecit, ac denique in ejusdem ipse potestatem venit. Anquirente consule, postquam totam conjurationis seriem exposuisset, infamem plebes detestata hominis perfidiam, qui exitium in patriam tam immane consul esset machinatus, membratim in quaternas distraxit partes. *Fisen*, 52. —Johans Del Pont quant ilh oit entendut messire Johan Surlet, se lui respondit : Par le Dieu de paradis, puisque enssi est, que li queis qui ait victoire, je ne puis escappeir del mort, si vos ay enconvent que nos en boirons tous a ung hanappe. *Jean d'Outremeuse.*

(2) Subito ligna, et quidquid ad ignem concipiendum aptius occurrit, ad templum ac turrim aggerantur ad miram altitudinem ; stationibusque per ambitum dispositis ne fuga quis elaberetur, facem subjiciunt, nulla loci religione sacrorumque reverentia deterriti. In pyram ardentem membra Pontani immittunt, quo pari cum conjuratis fato absumeretur. *Fisen*, ibid. — Puis prist li peuple de strains et des bois, et le misent entour le mostier et le thour de Sainct Martin. Et la ont ilh ung grand feux espris, et ont ens jetteit les quatre quartiers des corps Johan del Pont. *Jean d'Outremeuse.*

Digitized by Google

pente est entamée ; les murs se crevassent, et des pièces de bois enflammées tombent au milieu des nefs. Une partie des nobles périssent dans les flammes, ou sont étouffés par la fumée. Les autres attendent la mort au sommet de la tour, du haut de laquelle ils promènent encore sur la foule des regards intrépides et dédaigneux. Tout à coup un affreux craquement se fait entendre; l'église entière s'affaisse sur elle-même, et s'écroule avec un épouvantable fracas, ensevelissant sous ses décombres fumants non-seulement les chevaliers qui s'y sont réfugiés, mais encore un grand nombre d'hommes du peuple, qui s'en sont approchés de trop près (1).

C'était le moment où le comte de Looz entrait dans le faubourg. Le bruit des vociférations de la foule ne lui apprit que trop l'affreux dénouement du drame, dont ses coupables conseils avaient préparé les éléments. Il rebroussa chemin au plus tôt; mais harcelé dans sa retraite par les paysans de Grâce, de Saint-Nicolas et de Montegnée, il n'échappa qu'avec peine et en perdant plus de trois cents de ses compagnons (2).

Dans la cité, la vengeance populaire se déchaîna avec une effroyable férocité. Les gens des métiers, ayant su que beaucoup de nobles s'étaient cachés dans les maisons voisines de Saint-Hubert, envahirent ces maisons, et massacrèrent impitoyablement tous ceux qu'ils y découvrirent. Une femme opulente, Marie de Fooz, parvint cependant à en sauver près de cent cinquante, qui s'étaient réfugiés dans sa demeure. Pendant que le peuple fouillait les habitations du voisinage, elle fit ouvrir les portes de la sienne; avec un calme parfait et des paroles de félicitation, elle invita la foule à entrer chez elle, et à s'y restaurer après un combat de si longue durée. On applaudit à son dévouement : ses protégés furent sauvés, et allèrent, pendant la nuit suivante, rejoindre le comte de Looz (3).

(1) Li fumier les estindoit et li feux les ardoit. Et les alcuns furent arses trestous en cendres. Sont li remanans monteis en la thour as cloques, qui se misent as fenestres en montrant fiers regards. Messire Johans Surlet y fust, li quars chevaliers des Surlets, et plusieurs altres y oit; dont che fut grant piteit; car la fleur de la citeit fust la consumée. *Id.* — Populus autem furore commotus, straminibus in ecclesia congestis, ipsam cum suis hospitibus concremavit. *Hocsem.* — Ducenti viri flammis hausti perisse dicuntur, quos ferme patricios et eorum familiaris fuisse existimo; nam paucos ex agraria nobilitate desideratos fuisse conjectura est ex bello, quod inter eos recruduisse mox dicemus. *Fisen.*

(2) Si furent la ochis plus de trois cents hommes de ses gens. Adonc li comte senfuit. *Jean d'Outremeuse.*

(3) Audiunt (urbani) e nobilitate multos in ædes S. Huberto vicinas abditos latitare. Recruduit furor. Ædes fere tricenas perrumpunt omnesque e latebris eductos crudeliter mactant. Ex adverso S. Huberti domum amplam incolebat opulenta matrona Maria Fouxia, virosque occultabat facile centum quinqua-

Digitized by Google

Les actes de violence ne s'arrêtèrent pas là. Le peuple livré à lui-même, et s'excitant par ses propres excès, poursuivit ses ennemis avec un acharnement sans exemple. Les maisons de la noblesse furent livrées au pillage, et les nobles eux-mêmes traqués dans les rues comme des bêtes fauves ; de pauvres malades cloués sur leur lit depuis des semaines entières s'en virent arrachés avec violence, et lancés par les fenêtres, vinrent expirer dans la fange au milieu de la voie publique (1). Telle fut cette journée néfaste du 3 août 1312; elle est restée tristement fameuse dans les annales liégeoises sous le nom de *la Mal Saint-Martin* (2).

Les épouvantables excès dont nous venons de tracer le tableau, provoquèrent une levée de boucliers générale chez les nobles de la principauté. Le comte de Looz, proclamé mambour de nouveau, s'empara du pouvoir partout où l'aristocratie avait conservé la prépondérance, leva les impôts, et plaça des baillis pour administrer en son nom. Le chapitre de Saint Lambert, ainsi provoqué, fit lancer contre lui les foudres ecclésiastiques par l'official, le 8 octobre. Cette sentence effraya le comte : le 3 novembre suivant, il fit lui-même une démarche respectueuse auprès du chapitre, et reconnut solennellement, en pleine assemblée, les droits du premier ordre de l'état. Relevé des censures qu'il avait encourues, le comte dirigea désormais ses pensées et ses efforts vers le rétablissement de la paix, et ne songea plus qu'à trouver le moyen de cicatriser les plaies profondes et toujours saignantes de la commune patrie. Des conférences dans ce but se tinrent à Angleur (3)

ginta. Hæc ubi cives audivit abditissima quæque scrutari, ultro fores aperit, et victoriam gratulata, velut optime de republica meritos, et publicæ libertatis assertores invitat ad curanda potu ciboque corpora post prælium tam diuturnum : et tam liberaliter humaneque tractat, ut illi existimantes fœminam plebis adeo studiosam nihil nobilitatis celare velle, ædes illas omnino reliqueruit intactas. Dimissi noctu qui latebant ad comitem Lossensem abierunt *Fisen*, 52.

(1) Sæviit deinde plebs per reliquam civitatem, ex horrore extremi periculi, quod vix dum evaserat. Nec conspirasse opus fuit. Satis erat de patriciorum esse genere. Qui ægritudine plures hebdomadas lecto fuerant affixi, e fenestris domuum suarum in publicum præcipites dati sunt. *Ibid.*

(2) M. Polain, dont nous utilisons souvent les remarquables travaux, a donné deux explications différentes de cette dénomination. Dans ses *Esquisses ou Récits historiques*, Bruxelles, 1842, il y voit l'équivalent de la *Male Journée*, la mauvaise journée ; mais dans son *Histoire de l'ancien pays de Liége*, II, 1847, il s'exprime ainsi ; « Le mot *mal (mallum)* signifia d'abord une assemblée de justice ; on s'en servit ensuite pour désigner toute espèce de grande réunion populaire. On l'employait encore chez nous, dans ce sens, au dix-septième siècle (la Mal Saint-Jacques, la Mal Saint-Gilles). »

(3) Entre la Meuse et l'Ourthe, à une lieue S. E. de Liége.

Digitized by Google

entre les députés du clergé et du peuple, au nombre de quatre, et les représentants de la noblesse en pareil nombre. Elles eurent pour résultat un traité d'accord, conclu le 14 février 1315, et connu sous le nom de *paix d'Angleur* ou de *paix de Saint-Martin*. Parmi les principales stipulations, figuraient une amnistie générale ponr les faits passés, et le rappel de tous les exilés. Mais la disposition la plus remarquable, celle qui prouve à elle seule l'immense progrès accompli au profit des classes populaires, est contenue dans l'article suivant : *à l'avenir nul ne pourra être membre du conseil de la commune, s'il ne fait partie d'un des corps de métier* (1).

A.-J. NAMÈCHE.

(1) Post multa ultro citroque collecta, clerus cum plebe quaternos designavit arbitros ; quaternos et ipse comes pro nobilitate : in quos compromiserunt XIII. Kalendas Februarias anni decimi tertii. Convenerunt Angleuræ, proximo urbi pago, conventum minime soluturi, nisi pax esset. XVI. kalendas Martias sententiam tulerunt in istum ferme modum : inter partes sincera pax esto his pactionibus : cædium vulnerumque generalis esto amnistia ; ab altero quidquid ablatum est restituitor, si id superest. Quæ in publicam rem absumpta sunt, nemo repetito : porro magistratui hac in re fides habetor. Illa reipublicæ regendæ ratio, quæ nunc est retinetor, quamdiu populo sic visum fuerit. In civitatem redeunto qui pulsi fuerunt, aut etiam et proscripti, et eadem, qua ante, fruantur libertate : *at in senatum non adleguntor, nisi ex artificum collegiis uni nomen dederint*. Cædem Arnoldi Blankenhemii præpositi et Gualteri Brunshornani canonici expiabunt de sententia cleri, comitis et populi : huic arbitratui consanguinei cæsorum acquiescunto : si renuerint, patricios tamen in fidem suam populus Leodiensis recipito, quamdiu intra urbis munimenta fuerint ; secus, si pedem efferant. Ad templum S. Martini reparandum nihil contribuunto ipsi, ipsorumve aut cæsorum posteri. Hac pace fruitor clerus universus : quam qui improbaverint, rejecerintve, cæteri prosequuntor. Si factum Pontifex romanus cognoscere Cæsarve aut episcopus voluerit, sibi factum esse satis partium singulæ affirmanto. Si cui e populo nobiles quidpiam abstulerint restituunto. *Fisen*, 53. — Le texte de la *paix d'Angleur* a été publié pour la première fois dans le *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, I, 452 et suiv. ; il est tiré de l'exemplaire de la *Chronique de Jean d'Outremeuse*, conservé à la bibliothèque royale de Belgique, section des Manuscrits.

Digitized by Google

LES SILICATES SOLUBLES

ET

LEURS APPLICATIONS AUX ARTS ET A L'INDUSTRIE.

En dépit du sentiment qui applaudit intérieurement à la restauration des monuments de la grande époque gothique, je ne puis, je l'avoue, me trouver face à face avec les énormes échafaudages qui les déshonorent, sans éprouver une sensation désagréable, et sans déplorer une fois de plus l'action destructive, incessante et implacable de nos climats du Nord, sur les matériaux de ces vénérables constructions.

Nous ne sommes pas ici, — il faut bien en convenir, — sous ce doux ciel de la Grèce où chaque année, dit Châteaubriand, apporte aux monuments antiques une beauté nouvelle, une nuance plus harmonieuse, une teinte plus chaude et plus dorée ! Notre ciel, à nous, verse sur la pierre tendre et délicate, qui domine dans nos constructions monumentales, des flots de pluie qui la minent et la dissolvent lentement ; puis, viennent les gelées de l'hiver, qui la fendillent; — chaque jour, sous les morsures de l'air, les formes sculpturales s'effacent, les angles s'arrondissent, les contours s'en vont : c'est un travail de destruction continue, une sorte de *consomption* plus triste que tel accident brutal qu'on pourrait supposer. Car enfin, on peut bien admirer la Vénus de Milo, malgré l'absence de bras, mais que voulez-vous admirer dans ces espèces d'ébauches aux formes usées, ternes, amollies, sans signification et sans vigueur, que le temps substitue à l'œuvre piquante et expressive des vieux statuaires ?

Nos monuments sont-ils irrévocablement condamnés à subir cette influence désastreuse et ces injures de l'atmosphère ? Faut-il nous résigner à refaire tous les deux ou trois cents ans ce travail de restauration semblable à la toile de Pénélope, et à redresser sans fin nos échafaudages ? Sans doute, le prix peu élevé des calcaires tendres, la facilité qu'on éprouve à les travailler, leur aspect harmonieux, sont autant de

Digitized by Google

raisons qui doivent les faire préférer; mais n'existerait-il pas du moins quelque moyen, d'une application facile, qui pût leur donner les qualités de résistance et de dureté qui leur manquent, et mettre ainsi les monuments élevés par nos pères, ou ceux que nous construisons nous-mêmes, à l'abri des outrages d'un ciel inclément, de ces dégradations dont nous voyons tous les jours trop d'exemples ? Il me semble que voilà un problème, intéressant à un haut degré la science des constructions, la sculpture et l'archéologie, un problème qui mérite de fixer l'attention du savant aussi bien que celle de l'artiste.

Eh bien ! ce problème, qui jusqu'à une époque voisine de nous, n'avait que peu ou point exercé l'imagination des chimistes, vient, en quelques années, de marcher à grands pas vers une solution complète et définitive, par suite des recherches originales et fécondes de M. Kuhlmann, à Lille; de M. Fuchs, en Allemagne. Les résultats positifs, les expériences concluantes, faciles à répéter, que ces savants n'ont cessé de produire; l'approbation éclairée et unanime qu'ils ont rencontrée dans les académies, aussi bien que parmi les jurys des diverses expositions, la sanction définitive qu'une application déjà fort étendue est venue donner à leurs travaux; tout commande ici la plus sérieuse atttention, tout porte à croire que la question est, sinon résolue, du moins bien près de l'être.

Je crois être agréable aux lecteurs de *la Belgique* en traçant ici l'exposé rapide de ces innovations importantes dans l'architecture monumentale : sur ce sol belge, où l'art religieux du moyen-âge a prodigué ses merveilles, le respect de ces mâles créations est un article du code de l'honneur national, et tout ce qui peut tendre à les rendre impérissables ne saurait, j'imagine, trouver des esprits indifférents. Ces petites précautions prises contre la sécheresse des détails techniques, j'aborde mon sujet.

Rien n'est plus varié que les matériaux dont les hommes se servent pour élever leurs demeures : entre l'immuable granite d'Esné et de Dendérah, qui traverse les siècles, défiant la lime du temps et l'effort des éléments, et l'ardoise dont l'habitant des Ardennes bâtit son humble chaumière, se range une longue série qui embrasse les marbres de Paros, le pentélique, les marbres durs et serrés des Pyrénées, ceux du nord de la France et du midi de la Belgique; le calcaire noir et compacte de la province de Namur, les calcaires siliceux; ces énormes bancs de calcaire grossier où s'approvisionne la ville de Paris, et enfin la craie de la Touraine et de la Champagne. Tout cela est loin d'avoir les mêmes qualités : les marbres et les calcaires compactes, péniblement mis en œuvre, offrent d'admirables conditions de résistance et d'inaltérabilité,

Digitized by Google

tandis que la craie se taille même au couteau. Le calcaire jaunâtre, auquel sont empruntés les matériaux de presque tous les monuments de la Belgique et du nord de la France, est une pierre poreuse, fort tendre au sortir des carrières, et qui n'acquiert sa dureté que par une exposition prolongée en plein air; mais, au bout d'un certain nombre d'années, les influences atmosphériques la rongent, la dissolvent, et produisent les déplorables résultats auxquels nous assistons tous les jours.

Voilà le mal : parlons maintenant du remède.

Tout le monde sait que le verre ordinaire s'obtient par la fusion d'un mélange de sable blanc, ou *silice*, et de ce sel si répandu sous le nom de *potasse*, que les chimistes appellent *carbonate de potasse :* en d'autres termes, le verre est un *silicate* de potasse. Lorsque, dans cette opération, on exagère la proportion du sel potassique, on obtient une substance vitreuse, qui ne diffère pas à la vue du verre ordinaire, mais qui s'en distingue par cette propriété caractéristique, de se dissoudre en quantité notable dans l'eau bouillante; propriété qui lui a fait donner le nom de *verre soluble*, ou, comme disent les Allemands, de *Wasser glas*. Cette dissolution a reçu le nom de *liqueur des cailloux*. Abandonnée au libre accès de l'air, elle présente à son tour une particularité remarquable : par l'action de l'acide carbonique, qui se trouve toujours dans l'air en proportion minime, le carbonate de potasse se reforme au sein de la liqueur, et la silice, rendue à la liberté, se dépose sous forme d'une gelée transparente, qui se contracte de plus en plus, et finit par acquérir une grande dureté, au point de rayer facilement le verre (1).

La substitution de la soude à la potasse ne modifie pas essentiellement les propriétés du silicate soluble, qui servent de point de départ aux recherches dont nous allons parler.

Guidé par certaines observations sur les ciments hydrauliques, M. Kuhlmann eut l'heureuse idée d'imprégner les calcaires tendres et à texture poreuse, qui servent aux constructions monumentales, de les imprégner, dis-je, d'une dissolution plus ou moins concentrée de silicate de potasse ou verre soluble, et, après l'exposition à l'air de ces calcaires, voici le phénomène curieux qui s'offrit à lui :

Au bout d'un temps très-court, la pierre avait pris un grain plus serré,

(1) La nature nous offre un bel exemple de cette modification : les Geysers de l'Islande, ce phénomène unique, ces colonnes d'eau bouillante qui jaillissent d'un sol glacé, sont chargées de silice en dissolution ; sous l'influence de l'air, cette silice se dépose et couvre les roches environnantes de couches dures, transparentes ou opaques suivant que le retrait de la silice se fait avec lenteur ou avec une certaine rapidité.

Digitized by Google

un aspect plus lisse, tous les indices d'une structure plus résistante. En alternant plusieurs fois l'action de la dissolution et celle de l'air, la pierre calcaire finit par acquérir une grande dureté, comparable à celle du marbre, et cela, à une profondeur d'autant plus grande, que sa porosité primitive avait permis l'absorption d'une plus grande quantité de la dissolution siliceuse. — Elle devint en même temps susceptible de recevoir le beau poli du marbre.

L'expérience, répétée sur des calcaires de nature très-variée, tels que la craie, etc... donne toujours des résultats aussi certains, aussi concluants.

Ce fait capital reconnu, M. Kuhlmann en saisit toute l'importance et entre aussitôt dans le vaste champ des applications.

Ainsi, il devient possible, au moyen d'un badigeonnage au silicate de potasse, plusieurs fois répété, de transformer sur une assez grande profondeur les calcaires tendres et poreux en calcaires durs et siliceux, résistant à la pluie et aux actions atmosphériques ; de mettre ainsi les constructions en pierre tendre, à l'abri des détériorations dues à l'influence de l'air.

Ainsi encore, dans les pays tels que la Champagne, où la craie forme pour ainsi dire l'unique (et détestable) pierre à bâtir, la transformation de cette substance en calcaire dur par le silicate de potasse donnera d'excellents matériaux de construction.

Mais il y a plus : les silicates solubles permettront d'utiliser ces immenses amas de craie blanche et pulvérulente, analogue au blanc de Meudon, et qui n'avait paru bonne à rien jusqu'ici : il est vrai que Paris en consomme naïvement une énorme quantité sous les noms trompeurs de sucre blanc, de bougies stéariques, d'amidon, de *blancs* de toute espèce, etc... Une industrie plus honnête, combinant intimement cette craie en poudre avec le silicate soluble, tirera de là un mastic capable d'acquérir une grande dureté et de résister même à l'action de l'eau. Cette même pâte de craie et de silicate, soumise au moulage, pourra servir à fabriquer des ornements, des bas-reliefs, des statuettes, inaltérables, et d'un prix peu élevé : *notez ces deux points-ci*.

La silicatisation s'appliquera de la même manière aux statues ou aux ornements en plâtre (1).

(1) Disons pourtant que l'application des silicates au plâtre ne paraît pas se faire d'une manière aussi avantageuse que sur la craie et les calcaires en général. Mais, en ce qui concerne le plâtre, il semble que la question fasse aussi dans ce moment quelques pas, quoique par une voie différente. Un napolitain, M. Abate, paraît avoir obtenu des résultats dignes d'attention. En étudiant avec soin les diverses qualités de pierre à plâtre que présente la

Digitized by Google

D'autres applications plus modestes se trouveront dans les usages de la vie ordinaire : l'assainissement de ces demeures affreuses où les murs suintent l'humidité, et, suivant une expression énergique, *valent leur pesant d'arsenic ;* la substitution d'un enduit ferme, résistant comme la pierre, à ce plâtras à la chaux qui revêt intérieurement les murs de tant d'habitations pauvres, et qui supporte tant bien que mal, à l'aide de clous infirmes, les ustensiles du ménage, les tableaux, voire les enfants, comme dans certaines provinces françaises (1). Enfin, M. Kuhlmann a indiqué, parmi les usages des silicates, la transformation des craies homogènes en pierres lithographiques.

Mais revenons à notre principale application.

En ce qui concerne le durcissement des calcaires et la conservation des monuments, le temps est venu confirmer, d'une manière aujourd'hui incontestable, les prévisions qui avaient accueilli dans les découvertes de M. Kuhlmann une conquête importante pour l'art de bâtir. Ceux qui ont habité Paris pendant les six mois qui précédèrent l'Exposition de 1855, n'ont certainement pas perdu le poussiéreux et agaçant souvenir de ce *grattage* universel, qui enleva l'épiderme noirci de presque tous les monuments et boulevards de la capitale. Or, en se dépouillant ainsi de son air séculaire, la grande ville ne se mettait pas seulement en frais de coquetterie pour les étrangers qu'elle attendait; elle se préparait aussi à recevoir l'enduit préservateur, la silicatisation, L'ancien Louvre, Notre-Dame, la Monnaie, la caserne Napoléon, ont été soumis à l'épreuve. Les nouvelles constructions du Louvre, les statues qui les décorent, ont également reçu le lavage qui doit les transmettre intacts à la postérité : excès d'honneur peu mérité, il faut le dire, par quelques-unes de ces statues. Appliquée successivement encore à la cathédrale de Chartres, à la Bourse de Lille, à l'Hôtel-de-

nature, il a reconnu que la porosité et le défaut de consistance du plâtre, tel que les arts le façonnent, provient de la trop grande quantité d'eau dont on l'abreuve pendant l'opération du *gâchage*. En se bornant à restituer au plâtre, calciné et pulvérisé, la quantité précise d'eau qu'il renfermait naturellement (l'eau agissant à l'état de vapeur), et en exerçant une forte pression sur le plâtre ainsi préparé, au moyen d'une presse hydraulique, M. Abate a obtenu des reliefs d'une dureté et d'une inaltérabilité comparables à celles du marbre. (*Comptes-Rendus*, juin 1857.)

(1) Le grand géomètre *Poisson* contait souvent que la nourrice à laquelle il avait été confié, obligée de vaquer à ses occupations dans les champs, suspendait à l'aide d'une corde la chaise de son nourrisson à un clou fiché dans le mur, pour l'empêcher d'être dévoré par les animaux immondes qui circulaient dans la maison.

« Ainsi, disait-il, je préludais à mes observations sur le pendule qui devait tant m'occuper pendant ma vie. » — ARAGO, *Vie de Poisson*.

Digitized by Google

Ville de Lyon, à un nombre considérable d'autres monuments publics, la silicatisation a donné les résultats les plus satisfaisants, et comme mon but ici est de chercher à répandre l'usage de ces procédés trop peu connus, je vais citer un témoignage authentique, un extrait du rapport du jury, lors de l'Exposition universelle de 1855 :

« M. Khulmann a constaté que la liqueur des cailloux possède la singulière propriété de durcir et de rendre compactes, en très-peu de temps, les calcaires les plus poreux et les plus friables qui en sont imprégnés. S'agit-il de durcir des statues, des ornements d'architecture, des murs ou même des enduits calcaires dont ils sont parfois revêtus, il suffit d'appliquer au pinceau une solution de silicate de potasse. L'effet qu'on veut obtenir commence à se produire presqu'immédiatement, et les surfaces qui ont été enduites durcissent rapidement, à une profondeur d'autant plus grande que la pierre calcaire est plus poreuse et a absorbé une plus grande quantité de dissolvant. M. Kuhlmann admet qu'il se forme dans cette curieuse réaction du silicéo-carbonate de chaux plus résistant que le carbonate lui-même..... Les procédés de M. Kulhmann, dont la première publication date de 1841, ont déjà reçu la sanction de l'expérience ; leur application devient de plus en plus générale, non-seulement en France, mais encore en Angleterre et en Allemagne. On comprend toute leur importance, au point de vue de la conservation des monuments, des statues, des ornements d'architecture, et de la construction en général ; dans ce moment ils sont appliqués au durcissements des statues du Louvre (1). »

Quant au mode d'application du silicate, il varie avec la nature des travaux à exécuter. Dans les constructions récentes, l'application peut être faite immédiatement, mais dans les constructions anciennes, il faut préalablement nettoyer et même gratter les pierres, afin de faciliter leur pénétration par la dissolution siliceuse. Quand l'objet à durcir, pierre, statue, etc... est de petit volume, le silicate sera appliqué par immersion. Dans les autres cas, on fera usage de brosses molles ou d'éponges imbibées largement de dissolution siliceuse, ou de pompes, ou enfin, comme cela a lieu en Allemagne, de seringues.

Je ne m'arrêterai pas à décrire longuement les divers usages des silicates solubles, ni les services qu'ils paraissent destinés à rendre aux arts et à l'industrie : il me suffit de renvoyer aux instructions publiées par M. Kuhlmann, qui s'est fait le promoteur chaleureux, et ajoutons-le pour n'être point soupçonné de réclame, le propagateur désintéressé de ces agents remarquables. — Mais il est une application qui semble

(1) *Rapports des jurys*, X^e^ classe.

Digitized by Google

présenter une grande importance artistique, et qu'on me permettra de signaler en terminant cet article : je veux parler de l'emploi des silicates dans la peinture murale.

Il y a quelques années, un vent souffla d'Allemagne qui tourna vers cette forme de l'art les esprits des artistes belges : M. Fuchs, de Munich, était parvenu à fixer la peinture à fresque par un procédé nouveau, et son invention, répandue en Allemagne, avait reçu grande illustration des travaux exécutés, dans ce système, par le célèbre Guillaume de Kaulbach au Musée de Berlin. M. Portaels ramena d'Outre-Rhin une colonie d'artistes façonnés à l'usage du *wasserglas*, et couvrit de compositions importantes les murs de la chapelle des Frères, à Bruxelles. M. Van Eyken fit à son tour le voyage de Berlin, ensuite de quoi il décora l'église de la Chapelle des peintures qu'on y admire aujourd'hui; une partie furent exécutées au *wasserglas;* celles du plafond, par un procédé particulier de l'invention de Van Eyken, et dont on peut lire la description dans les *Bulletins de l'Académie*, séance du 9 juin 1852.

Enfin M. Wiertz annonça, dit-on, l'apparition prochaine d'une série de fresques gigantesques sur les murs de son temple de Paestum. — C'était un réveil. Malheureusement ce beau mouvement n'eut pas de suite. Aujourd'hui, M. Portaels consacre son pinceau à de charmantes études féminines, très-peu monumentales. — Van Eyken est mort. M. Wiertz peint des gens mal vêtus qui se suicident, des mères qui font bouillir leurs enfants, des têtes coupées qui se livrent aux réflexions les moins réjouissantes, — il jette ses cauchemars sur la toile et les montre au public par le trou de la serrure; mais de peintures murales, point.

C'est que ce genre de peinture, sans contredit l'une des formes les plus sévères de l'art, outre les qualités particulières qu'il exige, a dans sa partie matérielle des difficultés et des ennuis propres à rebuter les artistes. Dans la peinture à fresque, par exemple, les couleurs sont appliquées sur un enduit de chaux et de sable qui doit être fraîchement établi sur le mur. La combinaison de l'acide carbonique de l'air avec la chaux éteinte, qui détermine la solidification de l'enduit, se fait pour ainsi dire à travers la peinture, qui se recouvre par là d'une cristallisation extrêmement fine dont elle emprunte les plus heureux effets. — Mais il faut, comme on le voit, que la peinture soit appliquée pendant le temps très-court où le plâtras reste mou, ce qui enchaîne désagréablement l'inspiration de l'artiste. En outre, exposée à l'air, ce qui est une condition assez ordinaire de la peinture monumentale, la fresque se dégrade plus ou moins rapidement, surtout sous l'influence de l'humidité : on sait trop dans quel état déplorable ont été retrouvées nombre

Digitized by Google

de belles fresques, appartenant à la meilleure époque de l'art italien, et que rien n'avait préservées de l'action désastreuse des eaux.

On comprend tout de suite de quelle utilité peuvent être les silicates solubles, le silicate de soude principalement, répandus sur une peinture exécutée à fresque, pour la couvrir d'un enduit préservateur. Telle est la découverte de M. Fuchs ; elle remonte à l'année 1847, et a précédé les travaux de M. Kuhlmann sur le même sujet, mais celui-ci a eu le bonheur de vaincre quelques difficultés auxquelles n'échappait pas le procédé de fixation par le *wasserglas*. Il a ouvert une voie plus large à la peinture monumentale, en faisant intervenir directement le *wasserglas* dans le travail même du peintre. Voici comment.

Le mur peut être en pierres nues, et dans ce cas il doit avoir subi la silicatisation : mieux encore, il sera recouvert d'un enduit semblable au fond ordinaire sur lequel s'exécute la peinture à fresque, un plâtras de chaux et de sable fin ; mais cet enduit peut être déjà complétement raffermi, durci ; le résultat est le même que s'il était fraîchement appliqué. Sous ce rapport, on voit disparaître un des grands inconvénients de l'ancienne fresque.

Les couleurs, broyées à l'eau, et mélangées ensuite à une dissolution de silicate de soude convenablement étendue, sont appliquées dans cet état sur le mur préparé : le travail de l'artiste n'est ici aucunement modifié. Toutes les couleurs, cela va de soi, ne sont pas également propres à ce nouveau procédé de peinture : les couleurs végétales, par exemple, en sont formellement exclues, ainsi qu'un certain nombre d'autres qui subissent au contact de la dissolution siliceuse des réactions chimiques brusques, s'empâtent, et deviennent d'un maniement difficile ou impossible. Les blancs de zinc et de plomb sont dans ce cas : pour remédier à ce défaut des bases blanches les plus usitées, le savant chimiste de Lille a imaginé de marier au blanc de zinc le sulfate de baryte artificiel, ou *blanc de baryte*, sans usage jusqu'ici dans la peinture. Ce choix paraît heureux : par son maniement facile et nullement dangereux, par sa non-altérabilité aux vapeurs sulfureuses, par son bas prix, le blanc de baryte semble appelé à jouer un rôle important dans la peinture murale, et en général dans toute espèce de peinture.

Le travail du pointre terminé, quelques couches de silicate alcalin assureront mieux encore la conservation de l'œuvre artistique.

Dans les instructions qu'il a publiées sur l'emploi du verre soluble, M. Kuhlmann a donné quelques détails sur son application à la peinture sur bois, sur verre, etc... On remarque, en effet, que si quelques gouttes de la dissolution sont projetées sur une vitre, et s'y évaporent lentement, une couche de silice adhère fortement au verre aux endroits

Digitized by Google

atteints par le liquide, et aucun lavage ne peut l'en séparer. Dès lors, il est facile de concevoir qu'une peinture sur verre, plusieurs fois arrosée de silicate soluble, se trouvera protégée comme par une glace mince et transparente, contre les atteintes de la pluie, des frottements, etc.

Dans l'intérieur des habitations, la peinture au silicate a son rôle marqué d'avance, mais qu'il faut bien étudier, sous peine de tomber dans d'étranges méprises. On se gardera, par exemple, d'appliquer sur un mortier silicatisé de fraîche date, une couche de peinture à l'huile, sans avoir préalablement extirpé la potasse par des lavages répétés : Il résulterait de la combinaison de l'huile et de cette potasse un véritable savon, et la couleur ne sécherait pas. La peinture au *wasserglas* devra être préférée.

Un genre de peinture où l'usage des silicates est fort avantageux, est celui-ci : les couleurs dont on va se servir sont broyées et délayées dans un mélange d'empois d'amidon et de silicate de soude d'un degré de concentration moyen. Le silicate de soude rend l'empois d'amidon plus liquide et facilite ainsi l'application bien uniforme de la couleur : il a, de plus, l'avantage de fixer celle-ci. Ce mélange d'amidon liquide et de dissolution siliceuse peut être fort utile pour couvrir les peintures en détrempe d'un vernis solide, éclatant, qui paraît d'ailleurs susceptible d'autres applications.

Ces innovations, tant dans les travaux de décoration que dans la peinture murale, ont reçu déjà la consécration de l'expérience. Sous les yeux de l'inventeur lui-même, des artistes choisis ont appliqué les différents procédés dont je viens de donner une analyse abrégée, et, paraît-il, avec un entier succès.

On doit désirer que ces améliorations dans la partie matérielle de la peinture murale, répandues dans le public, raniment chez les artistes le goût de cette belle et haute manifestation de la pensée artistique. Si j'ose exprimer une opinion sur un semblable sujet, rien ne me paraît plus propre, par les études sévères et les qualités solides sans lesquelles il n'est pas de succès possible en ce genre de peinture, à relever l'art de cet abaissement dont on se plaint si haut, et que chaque exposition permet de constater. L'élévation des idées, la majesté des lignes, la parfaite correction des dessins, l'étude approfondie des antiques, c'est là ce qu'on demande, ce qu'on exige des grandes compositions destinées à revêtir l'intérieur ou l'extérieur des monuments — et n'est-ce pas là tout ce qu'il y a de plus opposé aux pratiques banales, aux habitudes de production facile et de travail hâté, qui multiplient aujourd'hui si déplorablement tant d'œuvres où l'ignorance et la

Digitized by Google

médiocrité se dissimulent sous un système, tandis que les créations durables vont disparaissant de jour en jour?

PH. GILBERT,

Professeur à la faculté des Sciences de Louvain.

Note. On trouvera tous les détails désirables sur l'emploi des silicates dans les écrits dont voici les titres :

— *Applications des silicates alcalins solubles au durcissement des pierres poreuses, à la peinture, etc...*, par M. FRÉDÉRIC KUHLMANN. Paris, Victor Masson, 1857 ; in-8°.

— *Instruction pratique sur l'application des silicates alcalins solubles au durcissement des pierres et à la peinture*, par M. FRÉDÉRIC KUHLMANN. Lille, Danel, 1857 ; in-8°.

— *Comptes-Rendus des séances de l'Académie des sciences*, séances du 5 mai 1841, du 25 juin 1855 et suivantes.

— *Jahresbericht über die Fortschritte der Physik und Chemie* von LIEBIG und KOPP, 1855, page 865.

— DINGLER. — *Polytechnisches Journal*, LXXXI, 288. 358.

Un de mes amis, M. Alb. Parent, qui suit avec une activité et une intelligence rares les améliorations que la science apporte chaque jour aux méthodes industrielles, a bien voulu me communiquer plusieurs remarques utiles et intéressantes, résultant de ses propres expériences sur les silicates solubles. Qu'il me permette de lui en offrir ici mes remercîments.

G.

Digitized by Google

NOUVELLE.

LA CHIFFONNIÈRE

DU

FAUBOURG SAINT-MARCEAU (1).

Nous sommes au mois de janvier, l'époque des plus grandes nuits d'hiver. Depuis longtemps les hirondelles ont quitté Paris pour aller chercher sous un ciel moins gris des climats plus doux. De leur côté les riches et les heureux de ce monde ont déserté leurs opulentes villas pour venir ouvrir les portes de leurs somptueux hôtels à l'intrigue, à l'ambition, à l'orgueil, à la sottise en gants jaunes et en bottes vernies, aux passions doublées de crinoline, passées aux patchouli, plaquées de vermillon et de poudre de riz, au mensonge, à la médisance, à la calomnie, au lansquenet rival de la bourse, associé de la ruine, du désespoir, et souteneur de la Morgue.

Musard, le Roi des danses folles, a repris son sceptre et son trône au bal du Grand-Opéra, la salle Valentino a remonté son enseigne de lampions, les théâtres ont rappelé l'élite de leurs artistes en congé, les gourmets ont retrouvé leur place accoutumée à la table de Véfour et des frères Provençaux, la folie a repris sa marmotte et ses grelots ; tout est joie et fête à la surface de cette grande Babylone qu'on appelle Paris. Voyez comme les brillants équipages éclaboussent bien à cette heure la misère livide, jaune et terne qui s'en va mettre son dernier haillon en gage au mont-de-piété, pour ne pas mourir ce soir de faim, ou pour acheter le peu de charbon qui doit mettre fin à ses angoisses. Peu à peu le silence de la nuit a fait place aux bruits du jour, les boutiques des marchands se sont fermées, les torrents du gaz, éclairage aristocratique, ont fait place à des ombres épaisses. Dans les rues dé-

(1) *Les Veillées du Peuple*. de M. Alphonse Balleydier (Paris, Vernet, 1858, in-12.) renfermant 15 récits parmi lesquels nous avons choisi le IXe, pour engager les lecteurs à lire et à répandre cet intéressant volume.

Digitized by Google

sertes les passants marchent vite, on dirait qu'ils ont peur du bruit de leurs pas. Des êtres fantastiques, des formes indécises, vigoureusement teintées, meublent certains coins de rue devant lesquels toute femme honnête doit abaisser son voile et passer en détournant les yeux. Certaines portes entrebâillées se mettent à rire aux éclats, ainsi que le dit Balzac, le grand peintre de la comédie humaine, et il tombe dans l'oreille de ces paroles que Rabelais prétend s'être gelées et qui fondent... Voici l'aspect que présente Paris le soir au mois de janvier.

Il est minuit... Voyez-vous cette femme qui marche comme Diogène cherchant un homme ? Son dos est courbé sous une hotte, réceptacle d'objets sans noms. Elle tient un crochet de fer d'une main, et de l'autre elle porte une lanterne. A la clarté de ce luminaire blafard, remarquez son visage et sa toilette, le malheur plutôt que les années a ridé ses traits. Cependant, sous l'empreinte d'une vieillesse anticipée, elle a conservé les traces d'une de ces beautés rebelles qui résistent à tout, même à l'incessante question de la misère. Ses cheveux d'un blond cendré n'accusent pas une seule marguerite, et ses grands yeux noirs, signes particuliers d'un type rare mais fort estimé, sont encore pleins d'éclat. Elle est coiffée d'un chapeau de paille dont les grands bords déformés doivent lui servir de parapluie quand il pleut ou quand il neige. Son vieux tartan gris noué autour de sa taille, souple encore, effleure avec ses pointes les angles saillants du trottoir; sa robe qui se cache dessous est tellement usée, fripée, qu'on ne saurait dire à quelle espèce d'étoffe elle appartient ou plutôt elle a appartenu. Des bas de laine noire enfouis dans d'énormes souliers complétent l'ensemble de cette toilette dépourvue de forme et de couleur.

Quelle est cette femme ? une chiffonnière. Comment s'appelle-t-elle ? autrefois elle se faisait appeler Mme de Saint-Martin; aujourd'hui on la nomme tout simplement la mère Martin. Autrefois elle avait des chevaux remarqués à la promenade de Longchamps, une loge aux Italiens, des diamants à payer la rançon d'une reine. Aujourd'hui elle cherche chaque nuit dans les immondices de la rue son pain de chaque jour, elle *écrème* les débris immondes jetés aux heures indues au milieu de la voie publique.

Autrefois elle avait un brillant hôtel, une table recherchée, des laquais et des courtisans; aujourd'hui elle occupe un sombre réduit dans une sombre maison d'une sombre rue du sombre faubourg Saint-Marceau. Le jour, couchée sur un grabat qui suinte la misère à pleine couture, elle se repose des fatigues de la nuit... Du faîte des jouissances humaines elle est descendue au dernier échelon de la société, elle est chiffonnière enfin.

Digitized by Google

Mais elle supporte avec courage les épreuves de sa position infime, elle honore même par des vertus écloses à l'ombre de ses haillons son rude métier ; que dis-je, elle le sanctifie par le repentir, l'expiation et la pratique des vertus cachées.

Cette femme, dans sa misère, trouve encore le secret de faire du bien à de plus misérables qu'elle ; cette femme, telle que vous la voyez, a recueilli dans son humble réduit deux pauvres petits enfants, deux jumeaux orphelins par la mort de leurs parents ; elle leur prodigue avec amour les soins et les caresses de la plus tendre des mères ; elles les élève dans la crainte du Seigneur, que trop tard elle-même elle a appris à craindre, à aimer et à servir. Chaque matin, l'hiver, quand elle rentre avec un manteau de neige ou de glace sur les épaules, elle les envoie sous la sauve-garde de la charité publique dans une salle d'asile, d'où elle les retire le soir pour les coucher avant de reprendre l'exercice de son pénible métier. On ne la voit jamais jeter sur la comptoir du marchand de vin les pièces de monnaie qu'elle a gagnées à la sueur de son front courbé ; chaque fois qu'elle passe devant l'établissement de Paul Niquet, elle détourne la tête avec le même dégoût qu'elle éprouve à la vue d'une de ces femmes à la mode qui lui rappellent sa splendeur passée ; elle a conservé dans sa chute les nobles instincts d'une âme d'élite, elle s'est relevée dans la dégradation, et avec la boue du ruis-ruisseau elle a purifié les souillures de sa jeunesse luxurieuse et désordonnée. Son repentir a trouvé pardon et son péché miséricorde. Cette femme a beaucoup péché, mais il lui a été beaucoup pardonné !

Fille d'un officier de l'Empire tombé glorieusement sur un champ de bataille, Noëmi ***, surnommée la mère Martin, avait reçu une certaine éducation ; mais abandonnée fort jeune à elle-même, livrée aux séductions, compagnes ordinaires d'une rare beauté ; exposée sans défense à tous les entraînements du cœur et d'une imagination ardente, elle avait été fatalement précipitée dans une vie d'erreurs et de débordements, jusqu'au jour où, réveillée dans son rêve de bonheur éphémère, elle s'était trouvée face à face avec une sinistre réalité, celle de l'abandon et de la misère.

Entre une place d'ouvreuse de loges à un théâtre, d'ouvreuse de porte à un *cabinet d'eau* et le métier de chiffonnière, elle avait le choix ; elle opta énergiquement pour cette dernière position sociale, sans y être poussée par un autre mobile que celui de l'expiation.

Ce jour-là, elle se rendit chez le respectable curé de Saint-Médard : « Mon père, lui dit-elle, *j'ai été perdue par l'orgueil, je veux me sauver par l'humiliation...* » Touché par l'énergie de sa foi, de sa confiance en Dieu et surtout par la sincérité de son repentir manifesté par d'abondan-

Digitized by Google

tes larmes, le digne ministre du Seigneur lui promit de lui procurer une condition moins avilissante ; elle persista dans ses résolutions...

Elle fit plus encore, elle poussa l'héroïsme du sacrifice jusqu'à vendre quelques bijoux, précieux débris de son opulence passée, et elle en remit le montant au vénérable prêtre pour qu'il en fît deux parts, l'une pour ses pauvres, l'autre pour les filles repentantes.

Il n'y a véritablement que les enfants du peuple pour trouver à une heure donnée l'inspiration et le courage des grandes immolations !

II

La mère Martin poursuivait depuis cinq années, sans autre trêve que celle du repos du jour consacré au Seigneur, sa vie de lutte et d'expiation : elle la poursuivait avec tant de courage et de dignité, que dans ses mains le crochet de fer de chiffonnier paraissait être un sceptre avec lequel, simple et pauvre femme, elle semblait régner elle-même sur la mauvaise fortune.

Par une nuit humide et froide du mois de mars 1856, une pluie intermittente, entremêlée de giboulées précurseurs du printemps, était tombée toute la journée précédente et avait fait des rues de Paris de vastes cloaques. La pauvre reine du repentir, enveloppée dans son vieux tartan gris, explorait selon son habitude les tas d'immondices amoncelées de distance en distance sur la voie publique. Tout à coup, elle aperçut au bout de son crochet un objet étincelant qu'elle reconnut de suite pour une broche de diamants d'une grande valeur. Elle l'enferma soigneusement dans son mouchoir en se promettant de faire toutes les recherches nécessaires pour retrouver la personne qui l'avait perdue. La pensée ne lui vint pas de la porter au bureau de la Préfecture, où sont déposés par les mains fidèles les objets trouvés. Un secret pressentiment lui disait que la Providence lui ferait bientôt rencontrer le propriétaire des diamants qu'elle conservait comme un précieux dépôt. A cet effet, prélevant pendant plusieurs jours de longues heures sur son sommeil, elle explora tous les murs de Paris réservés à la pose des affiches. Le neuvième jour, après des recherches restées infructueuses tout ce temps-là, elle finit par découvrir à l'angle d'une muraille, sur la place des Petits-Pères, vis-à-vis de l'église de ce nom, un placard ainsi conçu :

« Il a été perdu dans la soirée du 14 mars une broche en diamants ; la personne qui l'aurait trouvée est priée de la remettre au suisse de l'hôtel, rue de Lille, 34. Il y aura une récompense honnête. »

Digitized by Google

La mère Martin rentra dans son réduit, revêtit sa toilette des jours de fête, et le front rayonnant de joie elle courut à l'hôtel indiqué. A la vue de cette femme dont les vêtements propres mais délabrés trahissaient la position infime qu'elle occupait dans la hiérarchie sociale, la comtesse de *** ne put s'empêcher de manifester un certain étonnement, surtout lorsque cette femme lui dit : « Madame, je suis heureuse de » vous rapporter les diamants que vous avez perdus. »

Au point de vue de la probité, l'action de la mère Martin était logique, toute naturelle, mais il y avait dans la manière dont elle l'exécutait une délicatesse de forme qui ne pouvait échapper à l'analyse d'un cœur d'élite. La comtesse de*** comprit avec son cœur tout ce qu'il y avait de grandeur dans cette simple expression : *je suis heureuse* de vous rapporter les diamants que vous avez perdus. Ce fut moins l'acte de restitution qu'elle admira que la nuance exquise avec laquelle cet acte était commis par une femme du peuple, par une pauvre déshéritée qui, sous la livrée de la misère, cachait une élévation de sentiments qui ne se trouve pas toujours sous des jabots de dentelles et des corsages de velours.

— Comment vous appelez-vous, ma bonne femme ? lui demanda la comtesse en remettant ces diamants dans leur écrin.

— L'on m'appelle la mère Martin.

— Eh bien ! madame Martin, vous êtes une noble et digne femme.

La mère Martin s'inclina pendant qu'une légère rougeur passait sur son front.

— Vous venez de faire une belle action, reprit la comtesse.

— Vous vous trompez, madame la comtesse.

— Expliquez-vous.

— J'en ai évité une mauvaise en ne conservant point ce qui ne m'appartenait pas.

— C'est juste, mais combien de gens dans votre position n'eussent point agi comme vous ?

— Ils auraient eu tort, et j'ai eu raison de ne point faire comme, selon vous, ils auraient fait peut-être à ma place.

— C'est pour cela que je vous félicite.

— Qui fait son devoir ne mérite point de félicitations... Mais je ne veux pas abuser plus longtemps de vos instants, madame la comtesse, mon intention n'était point de me présenter devant vous, c'est votre suisse qui l'a exigé.

— Et je l'en remercierai puisqu'il m'a procuré le plaisir de serrer la main d'une brave femme. Votre main, madame Martin...

Et dans la main que la mère Martin lui tendit, elle déposa rapidement

Digitized by Google

un billet de banque de cinq cents francs... Mais la mère Martin retirant aussitôt sa main comme si un fer chaud l'eût brûlée, ou comme si elle eût été mordue par une vipère, laissa tomber aux pieds de la généreuse comtesse le billet de banque, en s'écriant : Que faites-vous, Madame?...

— Je vous imite en faisant mon devoir... J'ai promis une récompense à la personne qui me rapporterait mes diamants perdus, vous m'avez rapporté mes diamants, je vous dois la récompense promise.

— Et moi, je la refuse, madame, s'écria la mère Martin avec un air plein de dignité; je la refuse, car, encore une fois, celui qui fait son devoir n'a pas besoin d'autre récompense que la satisfaction de sa conscience. L'offre d'une récompense faite à une personne parce que cette personne n'a pas volé, savez-vous ce que c'est, madame?

— C'est...

— Une insulte, rien de plus, rien de moins.

Elle parlait admirablement bien, cette femme que souvent, sans le savoir, vous avez rencontrée le soir, la nuit, à la sortie d'un concert ou d'un bal; que vous avez aperçue le crochet de fer à la main, la hotte sur le dos, et que vous avez évitée avec dégoût peut-être... Belle à cette heure de cette beauté mystérieuse que la vertu communique aux anges déchus mais repentants, elle écrasait, pour ainsi dire, sous l'éclat de ses grands yeux, sous l'éloquence de son argumentation, et disons-le, sous la supériorité de sa logique incisive, elle écrasait la haute et grande dame du faubourg Saint-Germain...

— Mais, au nom de Dieu, qui êtes-vous donc, Madame? lui demanda la comtesse en joignant les mains; qui êtes-vous donc, ô vous qui pensez, parlez et faites si bien! qui êtes-vous?

— Ce que je suis? répondit lentement la mère Martin, avec un sourire amer...

— Oui, dites, Madame, dites vite...

— Je suis une chiffonnière du faubourg Saint-Marceau.

. . . . . .

— Vous êtes une femme admirable, répliqua la comtesse de ***; et elle ajouta : Honneur et gloire au peuple qui voit éclore en son sein de semblables vertus!

Il y eut alors entre ces deux femmes un moment de silence... de religieux recueillement. La mère Martin le rompit la première.

— Madame, dit-elle à la comtesse en lui rendant le billet de cinq cents francs qu'elle avait ramassé, je ne peux et ne dois accepter que neuf francs, si vous me reconnaissez le droit de vous demander cette

Digitized by Google

rémunération comme le gage d'avances faites pour découvrir le propriétaire des diamants que j'ai trouvés.

Ces avances consistent en une neuvaine que j'ai suivie et neuf messes que j'ai fait dire à cette intention.

— Comment, Madame ! s'écria la comtesse, vous avez songé à faire intervenir Dieu dans cette affaire ?

— N'est-ce pas la meilleure intervention à laquelle nous puissions avoir recours dans toutes les situations de notre vie ? répondit la mère Martin.

— Votre conduite est sublime en tout, ajouta la comtesse. Attendez-moi deux minutes, je vais vous chercher de la monnaie.

Un instant après elle revint et remit à la mère Martin neuf pièces d'un franc toutes neuves.

— Maintenant, Madame, fit la pauvre femme, permettez-moi de me retirer.

— A la condition, répliqua la comtesse, que vous me permettrez de vous accompagner jusque sur le seuil de ma porte; puis, sans attendre une réponse qui peut-être eût été négative, elle s'empara d'un bras qu'on n'osa lui refuser, et descendit un escalier recouvert d'un riche tapis.

Par son ordre, tous les gens de son hôtel, en grande livrée, s'étaient rangés sur deux lignes dans le vestibule. « Mes amis, leur dit-elle en s'engageant dans cette double haie vivante, inclinez-vous devant cette femme pour rendre hommage à la vertu qui passe. »

A la voix de la comtesse, tous les fronts se courbèrent à l'unisson du sien devant la chiffonnière du faubourg Saint-Marceau.

Sur ces entrefaites, la nuit était venue chargée d'ombre et de vapeur.

— Où allez-vous, madame? lui demanda la comtesse en lui serrant une dernière fois la main.

— Je vais, répondit la mère Martin, je vais reprendre ma hotte et mon crochet.

III

A peine la mère Martin eut-elle franchi les portes du somptueux hôtel et disparu dans les vapeurs de la nuit, que la comtesse donna l'ordre à son chasseur de suivre ses pas, et de prendre note de la maison qu'elle habitait dans une rue du faubourg Saint-Marceau. Cet ordre fut fidèlement exécuté.

Digitized by Google

Le lendemain, la mère Martin reçut une lettre ainsi conçue :

« Madame,

» Hier, vous m'avez refusé la juste récompense qui vous était due ; permettez-moi de vous offrir aujourd'hui, en témoignage de ma reconnaissance et de mon admiration pour votre noble conduite, une somme de cinq mille francs. Cette somme représente à peine le quart des diamants que vous m'avez rendus. Je vous laisse libre d'en faire l'usage que vous désirerez. Acceptez-la donc, sinon pour vous, du moins pour les misères cachées que vous pourrez découvrir dans les tristes régions que vous habitez. Dieu, qui de la charité a fait la plus belle vertu du catholicisme, a créé les pauvres pour les besoins des riches, mais il a fait les riches pour l'assistance des pauvres.

» Signé, comtesse de ***. »

Cinq mille francs en billets de banque étaient renfermés sous le pli cacheté de cette lettre.

Le premier mouvement de la mère Martin fut de les renvoyer à la généreuse comtesse ; c'était un mouvement d'orgueil qu'elle réprima aussitôt en pensant qu'elle n'avait pas le droit de déshériter les pauvres d'un secours dont, au refus de son acceptation personnelle, on les constituait héritiers.

Elle en fit deux parts : elle conserva la première pour les enfants jumeaux qu'elle avait adoptés ; et porta la seconde à la sœur Rosalie, cette autre sainte femme, la providence des pauvres et la patronne des affligés.

— C'est la Providence qui vous amène en ce moment, lui dit la Sœur Rosalie en l'embrassant avec une effusion pleine de larmes. Ce matin je suis allée vous chercher à votre domicile, mais vous veniez d'en sortir.

— Qui donc, ma Sœur, vous a procuré mon adresse ? lui demanda la mère Martin.

— Vous ne devinez pas ?

— La comtesse de ***.

— Elle-même, qui ce matin est venue partager avec moi l'admiration qu'elle éprouve pour vous, pour vos sentiments, pour votre conduite.

— Je suis indigne, ma sœur, de tant de bontés... de tant de sympathies ; je ne mérite tout au plus qu'un peu de pitié... La Sœur Rosalie

Digitized by Google

l'attira une seconde fois sur sa poitrine et pressant ses deux mains dans les siennes, lui dit :

— Les trois mille francs que vous m'apportez complètent la somme dont j'avais besoin pour fonder une nouvelle salle d'asile dans notre malheureux faubourg : voulez-vous en être la directrice ?

— Non, ma Sœur.

— Pourquoi ?

— Parce que je me reconnais indigne et incapable de cet honneur... parce que j'ai fait un serment.

— Lequel ?

— Celui de ne déposer ma hotte et mon crochet que le jour où Dieu m'ordonnera de les remettre aux mains de la mort.

— Vous avez fait ce serment devant Dieu ?

— Oui, ma Sœur.

— La puissance de Dieu est infinie comme sa miséricorde ; celui qui délie des péchés peut délier des serments.

— Je le sais, ma Sœur, mais je ne le veux pas.

— Le métier que vous faites a donc bien des charmes pour vous ?

— Oui, ma Sœur, le charme que le repentir trouve dans l'expiation...

— Que peut vous reprocher un cœur si noble, si droit que le vôtre ?

— Les plus belles années de ma jeunesse livrées au vent des passions... l'innocence de mon cœur et de mes lèvres étiolée sous le souffle du déshonneur, le bouquet de ma première communion, flétri d'abord, puis effeuillé sous des haleines empoisonnées... l'amour effréné du luxe et des plaisirs... l'ambition de briller au premier rang de ces femmes sans nom que Satan a choisies pour complices et auxiliaires dans ses œuvres de tentation.

L'orgueil m'a perdue, ma Sœur, l'humiliation me sauvera... vous voyez donc bien que, pour le salut de mon âme, je dois rester chiffonnière.

La Sœur Rosalie écoutait en silence cette confession ardente, réminiscence d'une jeunesse égarée, mais non perdue pour Dieu.

Lorsque la femme déchue, mais relevée par le repentir dans l'expiation, eut cessé de parler, la Sœur Rosalie leva majestueusement sa main droite et la laissant retomber sur le front courbé de la *Madeleine* repentante, elle s'écria d'une voix pleine de larmes : « Que votre volonté soit faite ainsi que celle du Seigneur notre Dieu. Celui qui s'abaisse sur la terre s'élèvera dans le ciel. »

Digitized by Google

IV

Nous sommes au mois de janvier, à l'époque des plus grandes nuits d'hiver. Reconnaissez-vous cette femme cheminant au milieu des rues, à la lueur d'une lanterne blafarde qu'elle tient à la main et courbant son dos sous le poids d'une hotte remplie d'immondices... c'est elle. O vous qui sortez des salons où sa place était marquée par l'esprit, le cœur et la beauté pour en être la reine... découvrez-vous respectueusement devant la chiffonnière du faubourg Saint-Marceau.

ALPHONSE BALLEYDIER.

Digitized by Google

REVUE POLITIQUE.

L'attentat contre la vie de l'Empereur des Français est le fait qui, depuis un mois, domine la situation. Nous arrivons trop tard pour nous faire rapporteur de cet horrible événement. Rappellons seulement, d'après les journaux les mieux informés, que le 14, à huit heures et demie du soir, au moment où la voiture de l'Empereur arrivait devant le péristyle de l'Opéra pour pénétrer dans l'aile droite où se trouve l'escalier conduisant à la loge impériale, trois explosions successives retentissaient ; trois projectiles, espèces de boules fulminantes, éclataient au milieu des roues et des pieds des chevaux, jonchant de blessés et de cadavres le sol ensanglanté. Plus de cent personnes avaient été atteintes par les débris émiettés du métal ; autour de la voiture où se trouvaient l'Empereur et l'Impératrice, un tumulte effroyable, le gaz éteint par la triple commotion, des victimes se tordant dans l'étreinte de la mort, des cris, des gémissements, une terreur épouvantable. Cependant l'Empereur et l'Impératrice avaient échappé, comme par miracle, à ce coup si machiavéliquement monté. Peu d'instants avant l'arrivée de Leurs Majestés, un individu, nommé Pieri, florentin d'origine et porteur d'une grenade, dans le genre de celles qui ont éclaté sous la voiture, d'un revolver à six coups et d'un poignard, avait été arrêté par l'officier de police Hébert. Sans cette heureuse circonstance on ne sait pas ce qui serait arrivé. Les autres individus, arrêtés à la suite de la catastrophe, sont tous italiens. Leur chef est un nommé Orsini. L'instruction, entamée immédiatement après l'arrestation des coupables, se poursuit encore à l'heure qu'il est. Rien ne transpire à cet égard. Depuis le 14, les manifestations se succèdent. Les corps de l'Etat, la magistrature, l'armée, les conseils locaux, les compagnies particulières ont fait parvenir leurs adresses à l'Empereur. Les souverains étrangers ont envoyé à Paris des ministres spéciaux, comme pour donner à leurs félicitations un caractère exceptionnel. La presse de la France et des autres pays a frappé le crime de ce premier verdict de l'opinion universelle. De tous les côtés s'est échappée une même pensée de réprobation. C'est qu'en effet, ajoute le chroniqueur de la *Revue des deux Mondes*, si parmi les hommes, vivant au sein des sociétés régulières, il y a des dissentiments possibles, des divergences de vues et des différences d'appréciations, il n'y a qu'un sentiment sur ces sauvages tentatives, parce qu'au dehors même des idées de justice ou plutôt à cause de ces idées de justice souveraine, le meurtre n'a jamais fait avancer

Digitized by Google

l'humanité. Le premier châtiment de ces crimes le plus souvent, c'est de ne point réussir dans leurs fins ; ils en trouvent un second avant le dernier qui les attend, dans le soulèvement de la conscience publique.

Peu de jours après le funeste événement du 14, la session législative s'est ouverte à Paris, par un discours de l'Empereur. « Dans ce discours, devenu naturellement le programme d'une situation, dit encore M. Ch. de Mazade, l'Empereur ne se borne pas à constater l'état du pays depuis l'an passé, les travaux publics accomplis, les opérations financières réalisées, l'expédition heureuse de la Kabylie, les relations avec les autres puissances régulièrement entretenues et empreintes de cordialité ; il expose encore la pensée de l'empire, la politique du gouvernement ; son intention de faire appel au concours du corps législatif pour réduire au silence les oppositions extrêmes et factieuses et son dessein de maintenir l'autorité d'un pouvoir fort, capable de vaincre les obstacles qui arrêteraient sa marche. Depuis ce moment, diverses mesures se sont succédé, telles que la suppression de deux journaux de couleur fort différente et la division de la France en cinq grands commandements militaires confiés à des maréchaux. D'un autre côté, le dernier attentat a eu pour effet de réveiller une vieille question, celle des refugiés. La Belgique est allée au devant de toute difficulté, en proposant une loi sur les réfugiés ou plutôt le renouvellement d'une loi ancienne, en présentant, d'une façon spéciale aux Chambres, la partie d'un Code pénal nouveau qui punit les tentatives contre les souverains étrangers. Quant à cette même question, telle qu'elle se présente vis à vis de l'Angleterre, elle se trouve nettement posée et résumée dans un discours adressé récemment par l'ambassadeur de France, à Londres, M. de Persigny, aux membres de la Cité qui venaient lui remettre une adresse pour l'Empereur. Il ne s'agit nullement de demander à l'Angleterre de renoncer à son droit d'asile ; il s'agit seulement de savoir si là où le refuge devient un moyen d'organiser des attentats, là où le crime commence, la législation anglaise est suffisamment armée. Au fond aucune demande précise ne semble avoir été jusqu'ici adressée au cabinet de Londres. Toute initiative est laissée à l'Angleterre. » Traitant le même sujet, la *Revue contemporaine*, mieux placée encore pour connaître la vérité, s'exprime à peu près dans le même sens. Laissons aux anglais, dit-elle, le soin de régler eux-mêmes les lois d'intradition et d'expulsion ; leur honneur, comme leur intérêt, y est engagé et plus que nous encore ils sentent le besoin d'appliquer leurs lois s'ils en ont, ou d'en faire de nouvelles, si les anciennes sont insuffisantes.

En dehors de la catastrophe du 14 janvier, l'Europe n'offre en ce moment qu'un intérêt secondaire, au point de vue de la politique générale. C'est sur les Indes et la Chine que se porte principalement l'attention publique. Les affaires de l'Inde, qu'on représentait comme en voie d'un heureux dénoûment, sont loin de s'être relevées, ainsi qu'on l'a prétendu, après la prise de Delhi. L'insurrection, au lieu d'être étouffée, paraît gagner du terrain. Elle s'étend et se propage même parmi la population. Mysore, s'il faut en croire

Digitized by Google

de récentes nouvelles, serait en pleine révolte et les communications deviendraient de plus en plus difficiles entre les divers corps de l'armée anglaise. En Chine, les choses semblent prendre une meilleure tournure. Les opérations sont engagées, et une attaque régulière contre Canton vient, dit-on, d'avoir lieu.

C'est une grave question, sans doute, que celle de l'extension de la civilisation dans l'empire de la Chine. On commence à se familiariser avec l'idée d'une conquête, considérée comme une sorte d'utopie, il y a quelques années encore. Déjà les journaux français font remarquer, avec une insistance significative que la France est la seule puissance maritime importante qui n'ait aucune position dans l'extrême Orient. « Il faut renoncer, dit l'un d'eux, à faire flotter notre pavillon dans ces parages, si nous ne voulons pas y créer d'établissement maritime. Par suite, il faut renoncer aussi à toute influence, à toutes nos anciennes traditions politiques, à la défense de nos nationaux et de notre commerce, abandonner ce noble rôle de protecteur de tous les intérêts religieux, qui est évidemment la mission de notre patrie.

» Le gouvernement n'est assurément pas disposé à répudier ce noble héritage !

» Une fois la nécessité d'un établissement militaire dans l'extrême Asie reconnue, il est facile de voir que pas un ne convient mieux que l'empire d'Annam. Touranne est la plus belle rade des mers de Chine ; le pays fournit tout ce qui est nécessaire aux constructions navales ; les bois de la meilleure qualité se rencontrent dans ces vastes forêts, et les habitants deviennent en peu de temps d'excellents ouvriers en navires.

» Sous un autre rapport, la situation de la Cochinchine est admirable. Ce pays est placé sur la route de tout le trafic avec l'Europe et se trouve au centre de toutes les possessions européennes dans ces parages. »

Ce sont là, on voit, des observations qui indiquent assez que le moment peut n'être pas éloigné où une partie de ce vaste empire sera livrée enfin au zèle évangélique des pionniers de la civilisation chrétienne. Le sang des martyrs dont cette terre longtemps rebelle a été arrosée, portera ainsi ses fruits, et l'Eglise, si cruellement éprouvée en Europe, trouverait, dans ce retour à la foi d'un peuple infidèle, un nouveau gage de la constante protection de Celui qui a dit que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Maintenant si de ces lointaines contrées, nous portons nos regards sur notre propre pays, nous n'aurons pas à constater des faits aussi consolants. Tandis qu'au fond de l'Orient, la religion semble appelée à de glorieuses destinées, nous la voyons, outragée et combattue en Europe et notamment en Belgique, par une secte qui s'est donné pour mission d'anéantir jusqu'aux derniers vestiges des croyances chrétiennes. Les horribles doctrines de ces tristes sectaires ne tarderaient pas cependant à tomber sous la réprobation de nos religieuses populations, si l'esprit de parti ne leur avait imprimé en quelque sorte, le caractère d'un dogme politique. Tel est, en effet, l'aveuglement du libéralisme, dominant chez nous, que de crainte de tomber sous

Digitized by Google

les coups d'un ennemi imaginaire, il a aidé constamment à la propagation des sophismes les plus dangereux et les plus compromettants au point de vue de l'avenir. A peine au pouvoir, il en est déjà à expérimenter cette vérité. Les événements extérieurs et l'état de l'opinion en Belgique l'obligent à toutes sortes de ménagements. Mais telle est la tyrannie de ces hommes dont on avait étourdiment flatté les passions qu'ils se montrent impitoyables ; et après avoir porté au pouvoir les chefs de l'ancienne opposition, ils ne sont pas éloignés de les répudier à leur tour.

Nous n'avons pas à dire grand chose des actes posés jusqu'ici par le cabinet. Ces actes sont tous en opposition avec les idées défendues autrefois par les coryphées du libéralisme. Prochainement la Chambre aura à se prononcer sur la loi Faider, aggravée dans le sens de la poursuite d'office. Cette loi sera votée sans doute, mais en la présentant et en la soutenant, le libéralisme victorieux donnera à l'Europe le spectacle de la plus pitoyable palinodie à laquelle puisse se livrer un parti politique. Voilà donc où devaient aboutir les glorieuses *manifestations* de l'année dernière. Les vaincus de mai sont dès à présent amplement vengés de l'inique conjuration dont ils ont été victimes.

Digitized by Google

DES PORTRAITS DE FEMME

DANS LA POÉSIE ÉPIQUE DE L'INDE.

INTRODUCTION.

DU SORT DE LA FEMME DANS L'INDE ANCIENNE.

Les épopées sanscrites, publiées depuis peu d'années, n'ont pas encore été entièrement traduites dans l'une ou l'autre des langues européennes; mais déjà on a entrepris sur leur texte de patientes et ingénieuses études, afin de retrouver dans ces annales versifiées les linéaments de l'histoire de l'Inde antique. Ce ne sont point, il est vrai, les monuments les plus anciens de la littérature brahmanique : mais ils présentent assurément un tableau fidèle de la civilisation des royaumes fondés par les Aryas dans la plus belle partie de la péninsule indienne; ils dépeignent un état social fort supérieur à celui que les révolutions ont fait dominer dans l'Inde moderne.

On se convaincra à leur lecture combien grande fut la prospérité de ce pays, comment l'ordre y régna à la faveur de ses institutions, et combien il y eut de douceur dans ses mœurs, avant qu'il subît les superstitions du brahmanisme dégénéré et l'oppression du fanatisme musulman. Après les événements dont l'Inde, soulevée contre la puissance anglaise, vient d'être le théâtre, l'histoire du passé offrira de saillants contrastes avec la dégradation actuelle des populations indigènes.

Parmi les divers points de vue auxquels il est curieux d'analyser les grands poëmes nationaux des Hindous, il en est un qui, si spécial qu'il paraisse, doit faire bien juger, ce nous semble, la portée morale ainsi que l'intérêt histo-

Digitized by Google

rique de l'épopée sanscrite : c'est l'examen du rôle qu'elle a donné à la femme, des traits qu'elle a empruntés à son image vivante, des idées et des sentiments toujours nobles qu'elle a exprimés en son nom. Nous avons donc choisi cette partie d'un sujet bien plus vaste, comme offrant un des meilleurs moyens d'apprécier la vie sociale des Hindous dans les périodes primitives de leur civilisation toute religieuse, et en même temps le mérite littéraire de leurs immenses compositions. C'est la valeur morale et esthétique des caractères de femme que nous allons mettre en relief, en demandant aux sources elles-mêmes le dessin et les couleurs qui peuvent conserver à nos esquisses quelque chose de l'éclat ou plutôt de la fraîcheur des modèles. Nous venons de revoir avec un soin particulier les pages que nous avons publiées sous le même titre dans *le Correspondant* (1). Nous avons développé ici la partie générale et historique des préliminaires et, sans parler d'un grand nombre d'extraits récemment traduits, nous avons étendu en plusieurs passages l'intéressant épisode de Nala que nous analysions naguère.

§ I.

L'écrivain qui a le premier attiré l'attention des hommes sérieux sur la littérature savante de l'Inde, Frédéric de Schlegel (2), a déjà signalé au commencement de ce siècle les beautés dont la peinture des mœurs a fourni le sujet aux auteurs des épopées sanscrites; il s'est plu à rendre justice, ailleurs encore, au talent dont ils ont fait preuve en traçant le portrait de leurs héroïnes, emprunté, sans aucun doute, à une connaissance intime de la réalité historique. C'est ainsi que l'illustre penseur dit, dans la *Philosophie de de l'Histoire* (3), que « les gracieux tableaux de la vie des Hin-

(1) Livraison de février 1844, tome Ve, 2e année, pp. 210-230.

(2) Dans son ouvrage bien connu sur *La sagesse et la philosophie des Hindous*, publié à Heidelberg en 1808, et traduit de l'allemand en français, par M. A. Mazure (Paris 1837, in-8o). Voir particulièrement les livres IIIe et IVe, intitulés *Histoire* et *Poésie*.

(3) Leçon IVe (traduction française de Lechat, tome Ier).

Digitized by Google

» doux qui remplissent leurs beaux poëmes, tant anciens » que modernes, nous montrent toute la dignité et le bon- » heur de la condition domestique et sociale des femmes de » l'Inde, dont ils nous dépeignent aussi les mœurs et le » caractère avec une profonde délicatesse de sentiment et » une retenue pleine d'attrait et de charme, qui va jusqu'à » la vénération. » Il n'a pas eu crainte d'ajouter, dans un sens fort général (1), que, « pour la délicatesse du sentiment » et pour tout ce qui tient à l'amour, à la beauté des femmes, » à leur caractère, la poésie de l'Inde n'a pas à redouter la » comparaison avec ce que la poésie des siècles chrétiens a » de plus beau et de plus noble à lui opposer, quoique, à la » considérer dans son ensemble, elle soit plutôt selon le » goût antique, et pour son fonds purement mythologique, » et par ses formes et son langage ordinairement rhythmi- » ques. »

Certes, la femme n'a jamais pu approcher dans l'Inde de la perfection morale que le Christianisme lui a enseignée, ni de la vertu intérieure dont il a fait sa force; elle n'y a pas non plus exercé l'influence légitime qu'il lui a accordée sur les destinées sociales de tous les peuples chez qui il a complétement dominé. Mais, si la femme n'y est pas encore réhabilitée dans l'exercice de ses devoirs et de ses droits, elle remplit du moins, dans l'Inde, sous la protection des lois brahmaniques, une mission conservatrice, digne d'elle, utile à tous : mission inconnue au plus grand nombre des nations payennes. Nous ne nierons pas que le sort de la femme chez les anciens Germains ne soit à beaucoup d'égards une glorieuse exception à l'empire des coutumes et des préjugés funestes, presque universel dans l'antiquité profane. Il y a longtemps qu'on a relevé les priviléges moraux que des peuples réputés barbares ont su conserver aux portes du monde romain, le respect du sexe faible (2), la chasteté conjugale, l'honneur rendu à la virginité. On est resté dans le vrai tant qu'on n'a pas confondu ces généreuses dispositions avec les fortes vertus que le Christianisme

(1) Ibid., leçon VIe.

(2) *Germanie* de Tacite, c. 8. « Les Germains, dit-il, croient qu'il est dans les femmes quelque chose de sacré et de prophétique ; ils ne dédaignent pas leurs conseils et ajoutent foi à leurs prédictions. »

Digitized by Google

seul a pu enseigner aux nouveaux dominateurs de l'Europe (1). Mais peut-être chercherait-on en vain dans l'antiquité germanique ces sentiments, ces égards unanimes qui, dans l'Inde, sont devenus pour la femme des lois protectrices : et de même, dirions-nous, on aurait quelque peine à mettre les hommages rendus par leurs bardes aux reines, aux guerrières, aux prophétesses des peuples du Nord, en parallèle avec ces tributs de vénération que les chantres de la tradition indienne paient à la vertu des femmes dans la personne de leurs héroïnes. Qu'il nous suffise d'affirmer à l'avance, en attendant que nous invoquions tout à l'heure le témoignage formel des faits, que la femme figure toujours avec grâce, avec dignité, quelquefois avec noblesse et grandeur, dans les scènes les plus graves et les plus solennelles de l'épopée sacerdotale.

Si nous remontons jusqu'à une antiquité très-reculée, voisine en quelque sorte de l'origine de la société en Orient, les Hindous se présentent à nous comme un des peuples qui ont eu la plus haute idée des devoirs de l'homme moral : c'est à une puissance surnaturelle, c'est à l'essence divine qu'ils faisaient remonter l'intelligence, comme la prérogative éminente de l'humanité.

Cette notion ne s'est jamais perdue entièrement chez les Aryas de l'Inde, malgré l'ascendant du culte symbolique, mais sensualiste de la nature, dans la première période de leur histoire; c'est ce dont fait foi mainte prière, mainte formule poétique ou liturgique, que nous retrouvons dans la collection des chants sacrés du Véda (2). Les croyances spiritualistes qui avaient éclairé le berceau de cette nation destinée à une existence séculaire rayonnèrent encore avec plus d'éclat sur la constitution politique qu'elle se donna quand elle eût occupé les plus riches contrées de la péninsule; elles étendirent leurs reflets jusqu'à cette multitude de reli-

(2) Lire le troisième chapitre d'Ozanam, intitulé : *Les lois*, au tome Ier de ses *Études germaniques*, et les leçons XIIIe et XIVe sur *La civilisation au Ve siècle*.

(1) Voir sur ce point deux chapitres de notre *Essai sur le mythe des Ribhavas* (Paris, 1847, un v. in-8o), l'un sur la notion de l'homme dans le Véda ; l'autre sur le sentiment moral dans la société indienne d'après les textes védiques.

Digitized by Google

gions et de cultes qui s'élevèrent sur le fond ancien de la mythologie indienne, de même qu'elles pénétrèrent profondément dans toutes les branches de la législation brahmanique (1).

Les doctrines des Hindous sur l'immortalité de l'âme, quoique mêlées de notions erronées, bien qu'altérées par l'abus de quelques symboles, et surtout par l'idée de la métempsycose, exerçaient un empire constant sur le cours de leur vie; elles étaient en réalité la sanction des vertus dont la loi religieuse leur faisait une habitude, en quelque sorte un besoin. La famille indienne était fortement et régulièrement constituée, et ses relations intérieures étaient en harmonie avec les préceptes sacrés qui s'imposaient à chacun de ses membres dans toutes les heures de son existence terrestre, dans le cours entier des années comme dans tous les instants de chaque jour.

Il y avait au sein de la famille un échange continuel de devoirs, de services, d'égards, de prières. Le fils était lié au père par des obligations morales imprescriptibles, comme tout homme l'était nécessairement à son maître spirituel qui lui avait transmis la connaissance des livres révélés; rien n'était plus sacré que la vénération toute filiale commandée envers les auteurs de la vie et ceux de l'initiation intellectuelle. L'époux était de même lié à son épouse par une idée toute religieuse : c'est la femme qui donnera le jour au fils qui doit, par ses prières et ses sacrifices, délivrer du séjour infernal l'âme de son père décédé (2); le petit-

(1) Dans son *Cours familier de littérature*, entretiens 3e et 4e (1856), M. de Lamartine a opposé fort habilement l'antique sagesse de l'Inde à l'école de la perfectibilité indéfinie qui assimile l'enfance de l'humanité à l'état de la brute, et à ce sujet il a plaidé avec une douce éloquence la supériorité des traditions chrétiennes; malheureusement, son langage est resté équivoque sur l'affinité des croyances et doctrines indiennes avec le Christianisme.

(2) Le rédacteur du *Code de Manou* fait valoir cette idée quand il veut expliquer l'étymologie du nom de fils, en sanscrit (liv. IX, v. 38) : « Par la raison que le fils délivre son père du séjour infernal appelé *Pout*, il a été appelé Sauveur de l'enfer *(Pouttra)* par Brahmâ lui-même. » D'autres écrivains indiens soutiennent la même étymologie, si douteuse et même insoutenable qu'elle paraisse.

On interpréterait plus naturellement le nom de l'enfant, comme signifiant *nourri, soutenu*, en tirant le mot *putra* d'une racine analogue à celle d'où dérive le nom de père, *pitri*, c'est-à-dire, soutien, nourricier de la famille.

Digitized by Google

fils est appelé par le même principe à remplacer le fils dans l'accomplissement d'un devoir aussi solennel (1). C'est en vue de cette croyance que le poëte épique a dit (2) : « La » femme est la voie du ciel (la source du salut); la femme » est la souche toujours vivante ou la perpétuité de la » famille. » On le voit par ces passages, le profond respect des Hindous pour les femmes aurait en partie sa source dans l'idée de la rédemption du père par le fils, des ancêtres par leurs descendants mâles : il était juste qu'une part fût faite aussi aux droits de la maternité.

Or, c'est un fait mis hors de doute, qu'un respect, reposant sur d'aussi nobles fondements que celui dont la femme était entourée dans l'Inde, a persisté presque unanimement chez tous les peuples de race aryenne, et que ce respect a passé de leurs croyances religieuses dans leurs mœurs et dans leur législation. Que l'on jette un coup d'œil sur les constitutions sociales des nations anciennes soumises au polythéisme, on conviendra sans peine qu'aucune de ces nations n'a mieux assuré que les Hindous l'heureuse influence de la femme dans la constitution de la famille, et n'a conçu des notions plus pures de ses devoirs et de sa dignité. Le Code des Lois de Manou, qui est au nombre des monuments les plus vénérables de l'antiquité indienne (3), nous en est le meilleur garant: ces lois s'occupent fort longuement du mariage et de ses conditions avec une scrupuleuse rigueur et à l'aide des distinctions de la plus subtile casuistique (4); elles le représentent comme une des grandes institutions qui fournissent à la société brahmanique des garanties d'ordre et de stabilité. Dans tous les rangs du corps social, elles règlent minutieusement l'état intérieur des familles et les relations de leurs membres; mais elles donnent invariablement pour base, à la prospérité des familles, l'accomplis-

(1) Mânava-dharma-Çâstra. Liv. IV, v. 127 suiv., v. 140.

(2) Dans l'épisode du *Mahâbhârata* qui renferme l'histoire de Sacountalâ, VIIIe lecture, dist. 38 (éd. Chézy, appendice). — Voir la *Philosophie de l'histoire* de Fréd. de Schlegel, leçon VIe.

(3) Il serait difficile d'en reporter la rédaction fondamentale au-dessous du Xe siècle avant l'ère chrétienne.

(4) Dans les livres IIIe et Ve. — Mariage; devoirs du chef de famille. — Règles d'abstinence et de purification; devoirs des femmes.

Digitized by Google

sement rigoureux des obligations réciproques imposées aux époux. Notre tâche n'est point ici d'exposer complètement la législation religieuse de l'Inde touchant le mariage. C'en est assez de donner sur cette matière spéciale quelques extraits de nos recherches, et de nous arrêter à l'appréciation sommaire d'une des institutions fondamentales du brahmanisme, qui a déterminé le sort des femmes et les a soustraites au régime de la force ou de l'arbitraire. Déjà une dissertation remarquable de M. Kalthoff a mis en lumière les dispositions des lois indiennes au sujet du mariage, comparées surtout à celles de la loi juive (1); puis, la traduction française du code de Manou, due à un indianiste distingué, feu Loiseleur Delongchamps (2), a rendu accessibles à de nombreux lecteurs ces textes fort curieux d'une antique législation, en attendant que l'on ait mis au jour toutes les œuvres du droit indien qui en contiennent les détails. Il appartiendrait à un compatriote de W. Jones et de Th. Colebrooke d'écrire un livre de droit et d'histoire sur la condition de la femme dans la société indienne depuis les temps les plus reculés, comme l'a fait M. Edouard Laboulaye pour le monde occidental où l'Evangile a facilité la fusion des deux législations aussi bien que des deux races romaines et germaniques, entre lesquels il était partagé (3).

Un double soin a préoccupé, semble-t-il, les législateurs indiens, toutes les fois qu'ils ont parlé de la femme et de l'existence légale qu'ils lui avaient octroyée dans la société domestique. Tantôt ils restreignent sa liberté pour la maintenir dans les habitudes de vertu dont ils lui ont fait une stricte obligation; tantôt ils commandent à ses proches et à tous les hommes indistinctement, des égards et des marques d'honneur qui soient pour elle le soutien, l'approbation et la récompense de sa conduite. Tel est l'esprit des nombreuses prescriptions du livre de Manou sur l'enchaînement des devoirs sérieux qui obligent la femme elle-même et lient aussi tous ceux qui l'entourent ou l'approchent.

(1) *Jus matrimonii veterum Indorum*, &., Bonn, 1827, in-8°.

(2) *Lois de Manou, comprenant les institutions religieuses et civiles des Indiens*, &. (Paris, 1833), et le recueil des *Livres sacrés de l'Orient*, par G. Pauthier (ibid. 1840).

(3) *Recherches sur la condition civile et politique des femmes depuis les Romains jusqu'à nos jours*. (Paris, 1853, 1 vol. in-8°).

Digitized by Google

On découvre aisément dans les sentences et décisions législatives qui concernent les femmes de l'Inde, la pensée d'une protection continuelle dont la société leur est redevable comme au sexe le plus faible, et d'autre part, le droit de direction que les maîtres du pouvoir, dans l'état et dans la famille, sont tenus d'exercer constamment sur leurs personnes. Les sages de l'antiquité indienne, appelés à sanctionner les coutumes et à maintenir les mœurs des premiers âges, n'ont pas perdu de vue ce qu'ils devaient laisser à la dignité humaine; c'est pourquoi ils ont demandé la vertu des femmes à la libre impulsion de la conscience (1), en reconnaissant qu'elles ne peuvent être retenues dans le devoir par des moyens violents, et que « celles-là seulement sont bien en sûreté qui se gardent elles-mêmes de leur propre volonté. » Mais ils ont usé cependant de leur toute-puissance pour apporter certaines restrictions à la liberté presque illimitée dont les femmes avaient joui dans les temps antérieurs à un état fixe et régulier de civilisation; s'ils les ont soustraites aux dangers de la vie errante que quelques groupes de populations rebelles à la loi brahmanique ont longtemps menée dans la péninsule indienne, ils les ont prémunies en même temps contre les séductions du luxe et de la mollesse qui naquirent bientôt de la haute prospérité des monarchies de l'Inde.

L'enfance de la femme est laissée par Manou à l'influence de l'éducation domestique; mais, dans un âge fort tendre, dès l'âge de huit ans, elle est déclarée apte à contracter un mariage légal (2) : évidemment la sollicitude du législateur a été éveillée sur ce point dans l'intérêt des mœurs, par l'influence d'un ardent climat sur le développement physique de la race hindoue. La cérémonie du mariage remplace pour les femmes la cérémonie de l'initiation qui suit pour les hommes, vers l'âge de seize ans, un noviciat passé dans la retraite et l'étude (3) : leur zèle à servir leur époux tient lieu du séjour auprès du *gourou* ou père spirituel, et le soin de leur maison de l'entretien du feu sacré. Cepen-

(1) *Mânava-dharma-Çâstra*, liv. IX, v. 10, v. 12 et suiv.
(2) *Mân. dharma*. Liv. IX, v. 72, 88, 94.
(3) Ibid. Liv, II. v. 67.

Digitized by Google

dant, il est une condition mise à la pleine efficacité du mariage religieux, la virginité : à elle seule sont destinées les *mantras* ou formules des cérémonies nuptiales (1), qui font entrer la femme dans un ordre particulier de devoirs et de vertus, d'après la volonté de Brahmâ dans la création des êtres. Quand le mariage a reçu des prières consacrées sa sanction nécessaire, il devient un pacte complet et irrévocable; aussi tout a été prévu dans les lois écrites, de sorte que cet engagement solennel fût contracté avec des garanties pour la satisfaction personnelle des époux et pour le bien-être des familles ainsi que des classes légalement constituées. On y fait connaître les qualités d'une épouse accomplie et tous les caractères d'un nom doux et favorable; des maux héréditaires qui pèsent sur les familles, le mépris où elles vivent des rites sacrés, des accidents ou des défauts corporels, des noms qui rappellent certains animaux ou des objets effrayants, tels sont les principaux d'entre les signes néfastes dont il est fait mention dans les textes à ce sujet (2). Ce n'est pas assez qu'une femme soit bien faite et gracieuse dans sa démarche; il faut encore qu'elle porte un nom qui soit harmonieux: « Que le nom d'une femme, est-» il dit dans Manou (3), soit facile à prononcer, doux, clair, » agréable, propice; qu'il se termine par des voyelles lon-» gues, et ressemble à des paroles de bénédiction! » Ainsi à la langue sanscrite seule appartient la prérogative de fournir aux classes civilisées de l'Inde des noms féminins aux désinences sonores et doucement prolongées, à l'exclusion de mots plus durs empruntés aux idiômes des barbares ou des peuples des frontières (4).

Quant au choix d'un époux, la femme indienne était en possession d'une assez grande liberté qui n'avait guère d'au-

(1) Ibid., Liv. VIII, v. 226 et 227. Liv. IX, v. 47 et 96. — On ne peut prendre à la lettre ce qui est dit au livre IX, v. 18, comme si « aucun rite sacré n'est pour les femmes, accompagné de prières (*mantras*). » Tout le commencement de ce livre a été rédigé peut-être assez tard sous l'empire de l'appréhension de désordres et d'abus qui ont donné lieu à toute espèce de restrictions législatives; alors la femme a été, dans la loi, taxée d'inconstance et accusée de fausseté.

(2) *Mân. dharma*. Liv. III, v. 7, suiv.

(3) Ibid., v. 10, Liv. II, v. 33.

(4) Les *Mléttchas* et les *Antyas*.

Digitized by Google

tre limite que les priviléges des castes et du pouvoir paternel. Il était ordonné aux hommes de prendre leur épouse dans la caste où ils étaient nés eux-mêmes; seulement dans un second mariage il leur était permis de contracter des liens dans une caste inférieure à la leur. Il y avait déjà en cela une infraction à la première rigueur de la coutume et à son interprétation religieuse, puisque la femme devait être du même ordre que le mari pour être digne de l'union des mains (1), ainsi que pour prendre part légitimement aux sacrifices de la famille. On n'a pas de peine à comprendre les obstacles que les chefs de la société indienne ont apportés au mélange des castes, en raison des conséquences sociales et religieuses qui en découlaient: la production fatale des classes inférieures et viles, l'abandon des sacrifices et des rites appartenant en propre aux familles pures, en un mot, la confusion des droits et des devoirs (2). D'un autre côté, le consentement du père est requis par la législation pour que les filles puissent accomplir l'acte solennel du mariage; elles n'en sont dispensées que si le père ou quelque autre membre de la famille qui le représente n'a point pourvu à leur union dans l'espace de trois années après le terme fixé (3); cependant, en aucun cas, le mariage ne peut être célébré sans les rites religieux consacrés par l'usage et la tradition. Le libre choix d'un époux, appelé *Svayambara* ou « choix personnel », a été de fait le privilége des princesses de l'Inde, si l'on en juge par des exemples tirés de l'histoire héroïque: c'est ainsi que Râma, Krischna, Ardjouna, Nala ont été choisis pour époux, par des femmes de sang royal, dans des solennités que l'on ne voit point avoir été proscrites plus tard par les arrêts d'ailleurs si formels et si minutieux du Brahmanisme (4). Ajoutez à cela que la loi déterminait les degrés de parenté qui apportaient des em-

(1) *Pâni-grahana*, rite essentiel pour les personnes de même classe. — *Mân. dharma*. Liv. III, v. 43.

(2) V. la *Bhagavad-Gîtâ*, lect. I, v. 42-45, et le Code de Manou, livre X, v. 24 suiv,

(3) *Mân. dharma*. Liv. IX, v. 90-93.

(4) Cette élection solennelle dispensait la mariée du consentement paternel donné dans les formes ordinaires et le futur époux du don que le père de la femme avait droit de recevoir: les rites religieux restaient les même

Digitized by Google

pêchements absolus au mariage ; ses prescriptions ne sont pas moins rigoureuses que celles du droit romain touchant les obstacles qui proviennent des liens du sang.

Dans toutes les dispositions qui concernent les alliances permises ou prohibées éclate évidemment la haute prévoyance des pouvoirs conservateurs de la société indienne, prévoyance qui s'étend aux intérêts des familles comme aux conditions de la perpétuité et de la splendeur des castes ; mais, si expresses que fussent les défenses portées dans cet ordre de faits, si terribles que fussent les menaces formulées contre les violateurs de ces défenses, les désordres que l'on voulait prévenir se sont perpétués et se sont même multipliés parmi les populations pures d'origine aryenne. Non seulement une perturbation profonde s'est introduite irrésistiblement dans la vie publique de tous les États quand un nombre presque indéfini de classes dégénérées se fut formé au-dessous des castes réputées immuables dans leur supériorité originelle ; mais encore force n'est point restée aux interprètes et aux exécuteurs des lois sur l'union des familles ou sur les rites du mariage considéré comme acte civil et religieux. C'est au point que les rédacteurs du code de Manou, tenant compte de l'état des mœurs et de l'empire des coutumes, ont consigné dans ce livre huit modes de mariage dont quatre seulement sont conformes à l'esprit des croyances brahmaniques (1). Tandis que les noms des grandes divinités, de Brahmâ, des Dévas, des Richis, des Pradjâpatis, ont servi à sanctionner ces quatre modes d'union légitime, les noms des mauvais génies et des êtres malfaisants, les Asouras, les Rakschasas, les Piçâtchas ont caractérisé les unions illégitimes, fortuites et violentes, et celui des musiciens célestes, les Gandharvas, les unions qui sont le fruit d'une subite et mutuelle passion.

Ce fut la conséquence des révolutions que subit la religion des Aryas de faire prévaloir les conceptions de l'anthropomorphisme sur le naturalisme symbolique des Védas. Il est vraiment curieux de voir comment la force des choses et la fidélité du sens historique ont amené les législateurs à définir ces derniers modes de mariage qu'ils sont tenus de

(1) *Mân. dharma*. Liv. III, v. 21 suiv.

Digitized by Google

flétrir au même instant (1). Promettant des biens en abondance à ceux qui contractent des unions agréables aux dieux et conformes aux rites sacrés, ainsi que des avantages temporels et futurs aux fils qui en naîtront, ils déclarent répréhensibles, exécrables même, les unions qui naissent d'une passion aveugle et brutale, et d'où ne doit sortir qu'une postérité méprisable. Il faut bien rendre hommage à la véracité des légistes et des moralistes du Brahmanisme, puisqu'ils n'ont pas craint de donner à leur tableau des ombres nettement dessinées; est-il permis à la main de la critique de les effacer ou de les adoucir sous prétexte de justice et d'impartialité? Ces mêmes ombres reparaissent dans les récits des poëtes, et, à vrai dire, elles ajoutent de la vraisemblance à l'histoire authentique de la civilisation des Hindous que l'on y cherche aujourd'hui. Qu'il soit bien entendu que si nous retrouvons dans l'épopée sanscrite des figures héroïques conformes au type des plus hautes vertus si bien tracé par la magistrature sacerdotale de l'Inde, nous ne cacherons pas tant d'autres personnages qui attestent le libre jeu, et même l'effervescence et les excès des passions humaines en dehors du cercle où l'action incessante d'une loi religieuse, forte de son antiquité, tendait à les circonscrire.

Il est dans l'histoire héroïque quelques exemples de l'enlèvement de princesses qui sont mêlées désormais aux aventures de personnages du poëme; mais d'autre part les principaux héros épargnent la vie des femmes que le sort des armes fait tomber entre leurs mains, et l'on ne voit point dans les chants tout remplis de batailles le massacre impitoyable des femmes et des enfants qui fut de règle dans la dernière insurrection des Cipayes.

Il est un autre point de législation indienne que nous ne pouvons passer sous silence dans cet endroit de nos recherches: c'est la consécration de la monogamie, comme d'une des bases constitutives de la famille. Il ne peut être douteux que dans les temps anciens, l'unité du mariage ne dominât presque sans exception chez les Hindous: elle nous est attestée même dans leur mythologie par l'exemple des princi-

(1) Ibid., liv. III, v. 37-42. Voir la dissertation citée de Kalthoff, p. 28 suiv.

Digitized by Google

paux dieux, Brahmâ, Vischnou, Çiva, qui n'avaient chacun qu'une épouse, Sarasvatî, Lakschmî, Parvatî. Mais l'infraction à cette loi sociale s'est produite dans la suite des temps quand les poètes se furent permis d'attribuer aux dieux des amours coupables, quand ils chantèrent les artifices des nymphes célestes envoyées sur la terre pour séduire les sages dont la haute vertu portait ombrage et inspirait autant de crainte que de jalousie à tous les ordres des Dévas. Il advint que la polygamie fut tolérée, mais comme une exception, ou comme un désordre contre lequel toute loi écrite est impuissante. Les princes ont les premiers réclamé comme une faveur due à leur rang la pluralité des femmes, qui ne devait pas rester renfermée dans les cours, mais descendre bientôt après jusque dans les classes inférieures (1). La sensualité excitée par l'ardeur du climat a ébranlé un des grands principes de la société domestique, et a étendu toujours davantage une concession faite d'abord aux exigences des grands, la polygamie de luxe ou plutôt d'honneur que les Radjas de l'Inde ont mise en usage, comme les chefs militaires des Germains (2). N'importe la mesure où cette infraction aux lois et aux usages de l'antiquité a prévalu dans les royaumes de l'Inde moderne, il était juste de revendiquer pour la nation indienne l'honneur d'avoir maintenu dans ses lois la monogamie, comme la forme normale de l'union conjugale jusque dans des siècles très-rapprochés du nôtre; il n'est pas indifférent à notre but particulier dans ce travail de signaler l'antiquité de cette disposition légale et le respect sous l'empire duquel elle s'est conservée longtemps après l'âge héroïque des Hindous.

Il ressort, nous osons le croire, des aperçus qui précèdent sur quelques grands principes de la législation indienne, que dans l'état normal de civilisation qu'elle a fondé et soutenu, l'organisation de la famille est demeurée forte et que la

(1) *Mân. dharma.* Liv. VII, v. 219-22. — Voir Dubois, *Mœurs, institutions, et cérémonies des peuples de l'Inde*, tome Ier, p. 287-288 (Paris, I. R., 1830).

(2) Tacite qui a rendu hommage à la vie morale des Germains et à leur observation sévère des lois du mariage, nous fait connaître l'exception : « Nec ullam morum partem magis laudaveris. Nam prope soli barbarorum singulis uxoribus contenti sunt, exceptis admodum paucis, qui non libidine, sed ob nobilitatem plurimis nuptiis ambiuntur. » *Germania*, ch. 18.

Digitized by Google

femme y a joui d'une aussi grande somme d'honneur et de liberté que la prudence et les raisons d'état permettaient de lui accorder. Nous insisterons encore quelque peu sur cette partie assez curieuse de l'histoire sociale de l'Asie, en interrogeant de nouveau les textes qui avaient force de loi dans les siècles florissants d'une grande nation.

§ II.

Que Manou et ses continuateurs prennent soin de rappeler à diverses reprises les marques de déférence qui sont dues aux femmes, c'est ce dont sera infailliblement frappé quiconque lira les livres de lois qui portent son nom et dont l'autorité a reposé sur sa prétendue mission de révélateur; or, ces égards imposés, au nom même de la divinité, à tous les membres du corps social s'étendent à la vie publique comme à la vie privée. Qu'on salue les femmes avec respect sans se nommer, ainsi le veut Manou, mais en leur donnant le nom de *Madame* ou de *Bonne Sœur* (1); c'est en ces termes que tout homme soumis à la loi adresse la parole, soit à l'épouse d'un autre, soit à la femme qui ne lui est pas alliée par le sang. Que chacun se fasse un devoir de céder le passage à une femme, comme il le ferait à un vieillard ou à un Brâhmane: telle est une des autres observances générales recommandées par Manou (2). Mais il importe au sacerdoce de marquer la place d'honneur que la femme doit occuper au foyer domestique; il dira en raison de quelle haute volonté elle doit être l'objet des égards de tous ses proches.

« Partout où les femmes sont honorées, est-il écrit dans » le même livre (3), les divinités sont satisfaites; mais, lors- » qu'on ne les honore pas, tous les actes pieux sont sté- » riles. — Toute famille où les femmes vivent dans l'afflic- » tion ne tardera pas à s'éteindre; mais lorsqu'elles ne sont

(1) « *Bhavati.* » — « *Subhage bhagini.* » — *Mân. dharma*, liv. II, v. 49, v. 123-119. Au lieu de se nommer, l'homme instruit se contente de dire: « C'est moi. »

(2) *Mân. dharma*, liv. II, v. 138.

(3) Ibid., liv. III, v. 56-58.

Digitized by Google

» pas malheureuses, la famille s'augmente et prospère en » toutes circonstances. — Les maisons maudites par les » femmes d'une famille, auxquelles on n'a pas rendu les » honneurs qui leur sont dus, se détruisent entièrement » comme si elles étaient anéanties par un sacrifice ma- » gique. »

Le poète législateur ne se fait pas faute d'entrer dans les détails pour affirmer à quel point l'éclat de la famille entière dépend de l'observation de ces préceptes, et la prospérité des hommes, des égards et des présents dont sont comblées les femmes de leur maison (1). Tout permet de croire, d'ailleurs, que cet état de choses a existé dans l'Inde aux époques anciennes de son histoire, comme le veut une tradition encore vivante de nos jours dans les cours dégénérées de cette contrée (2).

Gardons nous de trop demander aux Aryas de l'Inde sur ce point de la vie sociale; n'ayons pas l'illusion de chercher dans les siècles du polythéisme, ce qui n'est entré dans les mœurs du monde civilisé que par l'action réparatrice de l'Evangile. Mais constatons que le Brahmanisme est resté dans les voies de l'humanité et de la justice, tout en prescrivant à la femme une subordination qui résultait de son infériorité naturelle et religieuse. Il n'a conféré, il est vrai, à la femme aucun droit légal; mais il l'a expressément confiée à la garde des dépositaires du pouvoir, en même temps qu'au respect et à l'affection des siens. Il l'a mise, à tous les âges, dans la dépendance des hommes qui composent avec elle une même famille: « Pendant son enfance, est-il » dit dans Manou (3), une femme doit dépendre de son » père; pendant sa jeunesse, elle dépend de son mari; son » mari étant mort, de son fils; une femme ne doit jamais » se gouverner à sa guise. » Afin de prévenir des écarts que l'insouciance d'autrui semblerait favoriser dans sa conduite, les sages ont invoqué en faveur de la femme l'autorité et la vigilance des personnes qui lui sont données comme ses pro-

(1) Ibid., liv. III, v. 55, v. 59-63.
(2) Voir Rég. Héber, *Voyage à Calcutta*, &., tome Ier, p. 141 (traduction française).
(3) *Mân. dharma*. Liv. V, v. 148. La même sentence est répétée dans des termes presque semblables, au livre IX, v. 3.

Digitized by Google

tecteurs naturels (1). Cette vigilance sera de tous les instants : car, « on doit surtout s'attacher à garantir les femmes des » mauvais penchants, même les plus faibles ; si les femmes » n'étaient pas surveillées, elles feraient le malheur des » deux familles. »

Que promet aux femmes la loi religieuse en retour de cette abnégation qu'elle leur impose devant les représentants du pouvoir social dans la famille ? Elle étend sur elles une protection qui les suit partout ; si elle leur refuse une éducation savante, la connaissance des lois, l'étude suivie des livres sacrés et même la lecture de l'épopée sacerdotale (2), elle leur donne part dans une juste mesure aux actes pieux qu'accomplit le chef de famille.

Aussitôt mariée, la femme tombait sous la puissance de son époux ; mais elle trouvait en lui un protecteur légal, un soutien, non pas un maître absolu : telle était la signification des noms d'époux et d'épouse, l'un marquant l'obligation de soutenir et de défendre, l'autre le droit d'obtenir secours et protection (3). La femme légitime était en communauté de culte avec son mari ; elle participait aux cinq grandes offrandes (*mahâ-yadjnas*), ou actes quotidiens méritoires, que devaient accomplir les maîtres de maison, c'est-à-dire, l'adoration du Véda qui consiste dans la récitation des Écritures, les trois offrandes adressées aux Mânes, aux Divinités, aux Esprits, et l'accomplissement des devoirs hospitaliers envers les hommes. Cependant, bien que le Véda ordonne des devoirs communs qui doivent être accomplis par l'homme de concert avec la femme, Manou n'a pas astreint rigoureusement celle-ci à toutes les pratiques religieuses qui marquent la vie entière des hommes des trois classes supérieures ou des *Dvidjas*, c'est-à-dire, des hommes deux fois

(1) Ibid., liv. IX, v. 2 et 5. — Tout ce qu'il est dit dans ce livre ainsi que dans le livre II (v. 13-15) de la ruse des femmes semble provenir de la rédaction des derniers continuateurs de Manou.

(2) Dans la suite des temps on permit aux femmes la lecture des *Pourânas*, compilations mythologiques qui popularisèrent les croyances et les légendes des premiers âges du Brahmanisme.
Voir la préface de M. Burnouf au *Bhâgavata Pourâna*, t. I, p. XX, et le texte même, I, 4-25, II, 7-46.

(3) *Bhartri*, *Bhartâ*, signifie littéralement soutien (qui sustentat) ; *Bhâryâ*, celle qui doit être soutenue (sustentanda, nutrienda).

Digitized by Google

nés (1). « Il n'y a, a-t-il dit à ce propos (2), ni sacrifice, ni » pratique pieuse, ni jeûne, qui concernent les femmes en » particulier; qu'une épouse chérisse et respecte son mari, » elle sera honorée dans le ciel ! » Ce qui revient à dire que le sacerdoce indien, si exigeant qu'il ait pu être relativement aux actes religieux commandés aux hommes, n'a demandé impérieusement à la femme que la pratique consciencieuse de vertus morales, indispensables à la prospérité de la famille, au maintien de la sociabilité; il est évident que, sous le rapport religieux, dans tout ce qui tient aux choses sacrées, il a placé légalement la femme dans une infériorité marquée.

La tâche toute spéciale que Manou confie à l'épouse dans le culte domestique, c'est la garde, l'entretien du feu sacré devant servir aux sacrifices qui s'accomplissent avec les mêmes rites que les cérémonies de la naissance et du mariage: le même feu, appelé dans la loi feu nuptial, est nécessairement employé pour les offrandes du soir et du matin, pour les cinq grandes oblations, et pour la cuisson journalière des aliments. Cependant, le Brahmanisme a cherché à introduire dans ces prescriptions liturgiques le même symbolisme qu'il a fait dominer dans l'interprétation de ses croyances et de ses pratiques. Un père est l'image du Seigneur des créatures (*Pradjâpati*); une mère, l'image de la terre (3); un instituteur, l'image de l'être divin (*Brahm*). Une soumission respectueuse aux volontés de ces trois personnes est déclarée la dévotion la plus éminente: car, elles représentent les trois mondes, les trois ordres ou états de vie, les trois Livres saints, les trois feux. « Le père est » le feu sacré, perpétuellement entretenu par le maître de » maison; la mère, le feu des cérémonies (4); l'instituteur, » le feu des sacrifices: cette triade de feux mérite la plus » grande vénération. »

En exposant les charges de la maternité, Manou n'oublie

(1) La première fois par le fait de la naissance corporelle, la seconde fois par l'initiation spirituelle ou intellectuelle.
(2) *Mân. dharma*. Liv. V, v. 155.
(3) *Mân. dharma*. Liv. II, v. 225 et suiv.
(4) Ibid., v. 231. Ce feu qui représente la mère est pris dans le premier, et il est placé vers le sud, d'où il est appelé *dakchina*, méridional.

Digitized by Google

jamais d'en faire ressortir les prérogatives : la mère partage avec le père l'autorité qui tombe sur les enfants issus du mariage ; si elle leur doit les soins de l'éducation dans l'enfance, elle obtient une part bien plus grande de leur respect que le père lui-même : « Un père, dit la Loi (1), est plus » vénérable que cent instituteurs ; une mère est plus vénérable que mille pères ! »

L'époux confie à l'épouse une surveillance constante des intérêts de la famille : elle doit veiller à la conservation de la fortune, intervenir quelquefois dans les affaires de la maison et en diriger sagement les dépenses (2). Les femmes qui sont parfaitement heureuses, dignes de respect, et qui font l'honneur de leurs maisons, Manou les appelle les « Déesses de la fortune. » Le nom de maîtresse, *patnî* (3), a marqué dans l'usage familier des Hindous la déférence qui était due à la mère et à l'épouse, en retour de son dévouement à ses devoirs domestiques. Toute femme qui est vertueuse a droit aux bons offices et à la protection de son époux, si celui-ci veut plaire aux dieux. Bien plus, le Brahmanisme étend à la femme fidèle ses promesses de béatitude dans une autre » vie (4) : « Celle qui ne trahit pas son mari, et dont les » pensées, les paroles et le corps sont purs, parvient après » sa mort au même séjour que son époux, et elle est appelée » vertueuse par les gens de bien. »

D'autre part, les Hindous ont réglé tous les points de droit relatifs au divorce dans un sens défavorable à la femme. Ils ne lui ont pas concédé le droit de demander le divorce, de provoquer une répudiation légale, malgré les vices et les excès dont l'époux a pu se rendre coupable. Au contraire, l'époux était en possession de ce droit pour des causes graves que les législateurs ont jugé bon de déterminer : de ce nombre sont certains maux corporels et des désordres entraînant une honte publique. La femme répudiée ou abandonnée retourne chez ses parents, et elle est

(1) Ibid., liv. II, v. 144-145.

(2) Ibid.. liv. V, v. 150 ; liv. IX, v. 27.

(3) Forme dérivée du mot sanscrit *pati*, maître, et que l'on retrouve dans le lithuanien *pati*, épouse, et dans le grec πότνια, nom d'honneur de la femme et surtout des femmes d'une haute naissance et d'un rang élevé.

(4) *Mân. dharma*. Liv. IX, v. 27. —V. ibid., v. 95, Liv. V, v. 165-66.

Digitized by Google

tenue de vivre désormais dans l'isolement (1). En certains cas, l'épouse renvoyée légalement peut renouer des liens légitimes avec celui qui fut son époux et même avec un autre.

Une femme devient-elle veuve, la loi religieuse lui impose l'obligation d'une vie chaste et retirée; elle lui recommande d'éviter tout ce qui serait offensant pour la mémoire de son époux, si elle veut habiter le même ciel que celui-ci (2). Elle définit expressément quel doit être le culte d'une veuve envers le mari qu'elle a perdu (3) : « Qu'elle » amaigrisse son corps volontairement en vivant de fleurs, » de racines et de fruits purs; mais après avoir perdu son » époux, qu'elle ne prononce même pas le nom d'un autre » homme! » — « Que jusqu'à la mort elle se tienne patiente » et résignée, vouée à des observances pieuses, chaste et » sobre comme un novice, s'appliquant à suivre les excel- » lentes règles des femmes n'ayant qu'un seul époux (4)! » De même que plusieurs milliers de Brâhmanes austères, exempts de sensualité dès leur plus tendre jeunesse, la femme vertueuse qui, après la mort de son mari, se conserve parfaitement chaste, va droit au ciel quoiqu'elle n'ait pas d'enfants: nulle part ne lui est assigné le droit de prendre un second époux. L'ignominie en cette vie et des peines infamantes dans d'autres vies sont réservées aux veuves qui ne gardent point cette conduite toujours honorable et pure dont il leur est fait un précepte (5).

C'est assez dire que le Code de Manou ne consacre aucunement les *Satîs* ou *Suttis*, c'est-à-dire, les sacrifices des femmes sur le bûcher de leurs époux, qui s'offrent dans l'histoire comme une coutume réputée légale, particulière à

(1) On verra plus loin, dans l'histoire de Damayantî, la situation particulière que le droit et les coutumes ont faite à la femme indienne séparée de son époux.

(2) *Mân. dharma*. Liv. V, v. 151 et 156.

(3) Ibid., liv. V, v. 157-60.

(4) Les peuples du midi de l'Inde, soustraits à l'empire des lois brahmaniques, ont admis la légitimité d'une seconde union pour les femmes, par ex. les *Bhiltas* et plusieurs nations du Dékhan. V. Lassen, *Antiquités indiennes*, t. I, p. 369.

(5) *Mân. dharma*, liv. V, v. 161-66. Liv IX, v. 47.

Digitized by Google

l'Inde (1). Bien que des textes assez anciens y fassent allusion dans des passages réunis par H. T. Colebrooke (2), il est invraisemblabe que cette coutume remonte aux siècles de l'antiquité indienne dont le véritable esprit se reflète dans le recueil imposant des lois mises collectivement sous le nom de Manou. Elle s'est produite, nous pouvons l'admettre, tout d'abord comme exception : ainsi jugerait-on ces immolations volontaires, signes d'attachement héroïque donnés par quelques princesses à leurs époux, et dont on retrouve des exemples dans les anciens poètes. Qu'on observe toutefois (3), que l'épopée au fond la plus ancienne, le *Râmâyana*, nous montre les veuves des princes leur survivant et traitées par tous avec respect ; puis, que le *Mahâbhârata* nous donne un seul exemple d'une immolation de ce genre, celui de Madrî, la plus jeune épouse du roi Pândou. Il est permis de croire que ces traits d'héroïsme ont été imités de plus en plus fréquemment dans les temps historiques de la société indienne ; c'est au point qu'ils n'étaient plus rares, surtout dans la caste guerrière, à l'époque où Alexandre le Grand a pénétré dans l'Inde, et qu'ils ont dû frapper très-vivement les voyageurs grecs. Il n'en est pas moins vrai, que, pendant bien des siècles, l'immolation dans les flammes s'offrait comme l'alternative laissée aux veuves qui ne voulaient pas se soumettre le reste de leur vie aux prescriptions sévères de la loi. Plus tard seulement, une coutume qui répugnait à l'humanité des religions de l'Inde et à la douceur naturelle du caractère des Hindous est entrée en quelque sorte dans les mœurs, et s'est perpétuée jusqu'à nos jours sous la domination anglaise qui ne l'a combattue qu'avec lenteur et prudence (4).

(1) On nous parle de chefs germains qui donnaient l'ordre d'attacher sur leur bûcher les femmes auxquelles ils avaient fait l'honneur de les faire conduire à leur suite.

(2) *On the duties of a faithful Hindu Vidow*. Mémoire inséré dans les *Asiatic Researches*, tome IV (éd. de Calcutta, in-4°), et dans les *Miscellaneous Essays* du même auteur, tome I, p. 114-22 (London, 1837).

(3) Voir KALTHOFF, dissert. citée, p. 91-94. — LASSEN, *Indische Alterthumskunde*, tome I^er^, p. 493 (*Mahâbhârata*, liv. I, lect. 125).

(4) C'est seulement en 1829 que les *Satis* ou sacrifices des veuves ont été formellement prohibés dans les possessions anglaises, sous le gouvernement de lord W. Bentinck. Lire le *Voyage de Héber* (t. I, pp. 101-104, et t. II, p. 51 et suiv.), et l'*Inde* de M. Dubois de Jancigny, pp. 251-53. — Chez les

Digitized by Google

Parmi les raisons qui l'ont fait prévaloir, il faut compter, par dessus tout, le désespoir que le sort misérable de la veuve a inspiré à un grand nombre de femmes en présence d'une civilisation raffinée (1), l'esprit de vanité et d'ostentation dans la famille des victimes, les honneurs presque divins rendus à leur mémoire, la cupidité effrontée des Brâhmanes et des assistants de la cérémonie funèbre, et enfin le fanatisme dans lequel les chefs des religions et des sectes indiennes ont entraîné une partie des populations. Pour en revenir à ce que cette question a d'essentiel pour notre sujet, nous répéterons que Manou n'a pas autorisé cette sorte de sacrifices humains qui, d'ailleurs, n'a pas été prescrite d'une manière impérative dans d'autres livres indiens, et qui n'a jamais fait partie des institutions publiques (2) : il n'a imposé aucunement aux femmes le devoir de se brûler sur le bûcher de leurs maris ; il ne leur a ordonné qu'un deuil tout intérieur, le culte de la fidélité, l'hommage d'une vie pure et chaste.

L'étude approfondie du Véda a fait découvrir depuis peu d'années quelle a été sur ce point la vraie coutume de l'antiquité brahmanique : elle a servi à rectifier une erreur devenue vulgaire à force d'être répétée. Le plus célèbre indianiste qu'ait aujourd'hui l'Angleterre, M. H. H. Wilson, a tiré d'un hymne du Rigvéda (3), d'abord mal interprété, la preuve que l'immolation n'était pas une loi imposée à la veuve (4), mais que celle-ci, présente aux cérémonies qui s'accomplissaient autour du bûcher où le corps de son époux était livré aux flammes, était ensuite reconduite dans

Sikhs du Pendjab, la coutume hindoue ne fut pratiquée que par exception, comme l'apprend Prinsep dans son livre sur l'origine et la puissance des Sikhs.

(1) C'est justice de dire que les femmes de basse caste ne se brûlaient, pour ainsi dire, nulle part : elles acceptaient la misère à laquelle elles étaient accoutumées.

(2) C'est ce qu'avait démontré, dès l'an 1816, un ancien missionnaire dans le Meissour, M. l'abbé Dubois. Voir l'édition anglaise de son ouvrage célèbre, dont la traduction est intitulée : *Mœurs et Institutions des peuples de l'Inde*, (tome II, p. 19 et suiv.).

(4) Section VII, lecture VI, hymne XIII, st. 7 et 9. — L'hymne est adressé à Mrityou, dieu de la Mort, et se rapporte à la célébration de solennités funèbres.

(5) Voir le *Journal de la Société asiatique de Londres*, vol XVI, part. I, 1854, p. 201 et suiv.

Digitized by Google

sa demeure. La nouvelle interprétation donnée à deux stances de l'hymne cité repose sur la lettre du texte, et sur le commentaire du Rigvéda qui jouit de la plus grande autorité.

Il est dit aux femmes présentes aux funérailles d'un homme des trois classes privilégiées: « Qu'elles prennent » place avec des parfums et du beurre (pour les jeter dans » le feu), ces femmes qui ne sont point des veuves, non, » mais des épouses excellentes! Qu'elles retournent en- » suite, ces mères, sans larmes, sans douleur, dans leur » demeure, les premières en avant (1)! — Lève-toi, femme, » rentre dans le monde des vivants; car tu reposas autre- » fois auprès du défunt. Va; tu obtins naguère la mater- » nité par l'union avec ton époux à qui tu donnas ta » main! »

Un recueil dont l'autorité est de fort peu inférieure à celle du Rigvéda, celui des anciens aphorismes relatifs aux rites domestiques (2), élucide et complète la donnée que M. Wilson a tirée des deux stances précédentes, Il est dit, dans la description des rites des funérailles, que la personne qui s'adresse pendant la cérémonie à la veuve du défunt en récitant les stances susdites, est chargée de l'emmener, de la reconduire dans sa maison: ce rôle appartient tantôt à son beau-frère, tantôt à un novice, tantôt à un vieux serviteur. Ce qu'il y a de vraisemblable dans cette coutume qui rend à la mère la surveillance de ses enfants, reçoit une sorte de confirmation de l'usage d'honorer l'épouse honnête et fidèle qui mourrait avant son mari, par des cérémonies analogues à celles qui étaient pratiquées pour les hommes.

L'époux, maître de maison, était tenu en effet de faire pompeusement célébrer les funérailles de la femme qui lui est toujours restée fidèle, avant de passer à de secondes noces comme la loi le lui permet, ou bien avant de se retirer dans la solitude et de prendre la vie de *Sannyâsî*, c'est-

(1) On avait lu d'abord en cet endroit un mot signifiant *feu, place du feu*, au lieu de la vraie leçon signifiant: « *en tête, en premier lieu.* »

(2) *Grihya-Sûtras*, par *Açvaláyana*. Voir le *Journal asiatique de Londres*, loc. cit. pp. 204, 211-12.

Digitized by Google

à-dire d'ascète et de mendiant (1) : « Tout Dvidja connaissant » la loi, qui voit mourir la première une épouse qui se con- » formait aux préceptes et appartenait à la même classe » que lui, doit la brûler avec les feux consacrés et les us- » tensiles du sacrifice. » On voit dans ce texte que la femme n'était pas privée des honneurs et des rites funèbres réservés à tous les membres des classes pures (2), formant une même société religieuse et politique sous l'empire des croyances traditionnelles de l'Inde.

III.

Nous mettons fin ici à cette esquisse, trop rapide sans doute, mais adaptée le mieux à notre plan, des dispositions légales à l'aide desquelles la sagesse d'une grande nation de l'Orient a voulu fixer le sort de la femme et assurer par cette voie le bien-être de tous les rangs du corps social : qui aura suivi avec quelque attention l'ordre de recherches et de considérations que nous venons d'esquisser, dans ces préliminaires, aura aussitôt reconnu quelle glorieuse exception l'Inde ancienne a proclamée dans sa législation comme dans ses mœurs relativement à la destinée des femmes. La place qui leur a été librement accordée dans le monde social des Hindous est bien supérieure à celle qui leur était faite dans le gynécée chez les nations les plus policées de l'antiquité hellénique ; elle ne l'est pas moins à cette servitude voluptueuse à laquelle les lois musulmanes les ont condamnées dans les harems de l'Asie et de l'Afrique. L'Islamisme, dans le moyen âge, n'a pas subjugué l'Inde entière, et n'y a pas détrôné partout les anciennes croyances auxquelles se liaient si étroitement de nobles doctrines morales. Mais c'est l'Islamisme qui, surtout à partir de la conquête des Mongols, a relégué les femmes indiennes dans l'intérieur des appartements, et qui a porté ainsi atteinte aux mœurs publiques de

(1) *Mân. dharma*, liv. V, v. 167-69.

(2) Voir les curieuses recherches de M. le docteur Müller sur les cérémonies funèbres chez les Brahmanes, au tome IX du *Journal de la Société orientale allemande*, année 1855, pp. XXXIII-IV.

Digitized by Google

l'antiquité (1). Aucun pouvoir n'a pu encore réparer cette déchéance dont gémissent les Hindous fidèles à la foi et aux traditions de leur race. Opposant la vertueuse indépendance des mœurs antiques à la dégradation morale des siècles modernes, un sectateur zélé de Brahmâ, le savant Radha-Kant-Deb, a dû déclarer de nos jours (2) que l'éducation des femmes n'est pas assez bonne pour qu'on leur rende l'ancienne liberté. Au moins nous est-il attesté par des voyageurs dignes de foi qu'au sein des populations brahmaniques de la Péninsule (3), les femmes ne subissent pas une réclusion aussi humiliante et aussi complète que dans les provinces musulmanes.

Nous ne dépasserons pas dans le présent Mémoire les temps de la haute antiquité qui offrent le plus d'intérêt moral et poétique dans l'étude historique de l'Inde des Aryas : peut-être appliquerons-nous un jour des recherches et des observations du même genre à un âge postérieur de l'histoire indienne et de la littérature sanscrite, et alors nous interrogerons plus spécialement le drame, la poésie lyrique dans toutes ses branches, les livres d'apologues, et jusqu'à ces recueils de contes qui pullulent chez les peuples de l'Inde moderne. Ici, nous nous bornerons à la seule exploration des monuments épiques : l'épopée nous montrera l'application d'un précepte social dans les faits et les événements de l'histoire politique; le respect qu'avait commandé le plus ancien code des Hindous pour la femme, fille ou sœur, épouse ou mère, elle l'a également prescrit, elle l'a puissamment célébré par des noms et des exemples; elle s'est plu à rehausser les vertus de la femme que la loi religieuse avait relevée à ses propres yeux et aux yeux de sa famille. Les vertus de la femme ont dû être en effet l'ornement et le soutien des relations sociales dans les siècles héroïques de l'Inde, et c'est pour exprimer leur empire que la poésie a usé si souvent d'une allégorie gracieuse, celle des fleurs de l'Asoca, s'empressant d'éclore sur les pas des femmes. La fidélité et le dévouement ont

(1) Voir le *Mémoire historique et géographique sur l'Inde*, par M. Reinaud, (Paris, I. N., 1849, p. 233), et sa traduction de la *Relation des voyages faits dans l'Inde*, au IX^e^ siècle (Paris, 1849, tome I^er^, p. 153).
(2) HÉBER, *Voyage à Calcutta*, t. I^er^, p. 141 ; t. II, p. 237.
(3) Voir DUBOIS, ouvr. cité, t. I^er^ p. 480 et suiv.

Digitized by Google

découlé naturellement de cet ascendant moral que les croyances encore puissantes assuraient à la femme : c'est à la poésie épique qu'il faut demander les plus beaux souvenirs ; c'est dans ses chants les plus anciens qu'on voit briller d'un vif éclat la vertu et le courage des femmes au milieu des épreuves, et qu'on admire des portraits pleins de vérité, ne le cédant pas en grandeur à ceux des héros et des sages divinisés qui jouent le principal rôle dans l'action générale du poëme.

FÉLIX NÈVE.

(La suite au prochain numéro.)

Digitized by Google

LE CATHOLICISME

ET

LA RELIGION DE L'AVENIR (1).

ÉTUDES SUR LA RELIGION, par M. TIBERGHIEN.
(Bruxelles, Guyot, 1857. In-8°.)

V.

Nous avons examiné les principaux griefs que M. Tiberghien articule contre l'Eglise et ses dogmes au nom du progrès et de la civilisation modernes. Jusqu'ici nous nous sommes tenu, pour ainsi dire, toujours sur la défensive; maintenant nous allons porter l'attaque dans le camp même de l'ennemi. Quelle est donc la forme de religion que M. Tiberghien propose pour remplacer le catholicisme? Que dit la raison des raisonnements du philosophe? La théorie religieuse de l'auteur est une profession ouverte et complète du panthéisme, et d'un panthéisme très-cru et très-nettement formulé. Et pourtant, à ce mot de panthéisme, M. Tiberghien s'irrite et crie à la calomnie! Cette protestation honore M. Tiberghien, et rend témoignage que l'homme vaut mieux que le philosophe. Mais quels que soient les sentiments personnels, les principes sont là. C'est de la doctrine qu'il s'agit; et pourqu'on ne nous accuse pas de la fausser, nous donnerons la parole à l'auteur; nous lui laisserons le soin de nous exposer lui-même sa thèse.

L'être vivant, dit le philosophe, parcourt trois périodes: une

(1) Voir le premier article, numéro de janvier, p. 20.

Digitized by Google

période d'unité qui constitue l'existence embryonnaire où les organes, encore enveloppés et confondus, restent attachés à l'être auquel ils doivent la vie ; une période de diversité qui constitue l'évolution *progressive*, où les organes, apparaissant tour à tour, s'opposent les uns aux autres et croissent en force jusqu'à ce que l'individu ait acquis les instruments nécessaires à sa destination; enfin, une période d'harmonie qui constitue la maturité, l'épanouissement complet de la vie, où tous les organes, pleinement développés, concourent à la réalisation de la nature entière de l'être organique. L'humanité, comme l'individu, parcourt ces trois périodes. L'âge embryonnaire de l'humanité est concentré dans l'Eden, où la spontanéité n'est pas encore violente, *où tout est dans l'ordre,* et la religion est le monothéisme. L'âge de l'évolution progressive embrasse l'enfance et la jeunesse de l'humanité: cette période s'ouvre violemment par l'exaltation de la spontanéité qui jette l'homme hors des voies de l'ordre et de la paix: les empires se forment et le polythéisme règne : l'avènement du Christianisme ne constitue qu'une phase nouvelle de cette période et la Renaissance en est la dernière évolution.

L'âge d'*harmonie* commence à poindre et doit se réaliser dans l'avenir; il indique que l'humanité, pleinement développée dans tous ses éléments, dans la science, dans l'art, dans l'industrie, dans le droit, dans la morale, dans la religion, rassemble ses forces, les dirige en accord les unes avec les autres, et s'élève ainsi à l'unité avec la conscience et le sentiment complet de sa destinée : le principe fondamental de cet âge, c'est *l'organisation.* Le lecteur reconnaîtra sans peine dans cet exposé des traces du Saint-Simonisme, dont l'auteur s'est évidemment inspiré. Comme Saint-Simon, M. Tiberghien veut que l'avénement de l'organisation ou de l'harmonie s'accomplisse par la religion : la mesure de cette religion doit être l'intelligence humaine, mais il faut qu'elle soit basée sur *une nouvelle conception* de Dieu, conception qui le représente, non comme un être *déterminé, extramondain,* mais comme l'être *un et entier.* Il faut *élargir* Dieu, le débarrasser des *langes de la théologie:* mais ce faisant, l'auteur aurait dû prendre garde de ne pas l'ensevelir dans le linceuil de la mort. « Puisque Dieu est tout et pé-

Digitized by Google

nètre tout de son essence, il faut que le sentiment religieux se répande de la cause sur l'effet, et que l'homme enveloppe toutes les créatures dans son amour pour le créateur (p. 65). »

« La religion est ainsi la loi organique de la vie humaine, la condition fondamentale de l'ordre et de l'harmonie, parce qu'elle unit tous les hommes à Dieu et les hommes entre eux (p. 64.). »

Voyons comment l'auteur expose cette conception de Dieu qu'il prétend nouvelle, mais qui est vieille, comme le panthéisme, de quelques milliers d'années, et nous devrons reconnaître que M. Tiberghien a si bien réussi à *élargir* Dieu, qu'il n'a plus laissé de place à d'autres êtres.

« L'être est toute l'essence, l'essence toute entière, tout ce qui est; il n'est pas un pur esprit ou la matière pure, mais le tout d'une manière simple et indivisible (p. 73). »

« De là il résulte que Dieu est sans rapport avec autre chose, il n'y a pas d'extérieur pour lui (p. 74). » Dieu est cause du monde, « mais la cause d'un être n'est pas un être opposé, caractérisé par d'autres attributs, mais un être supérieur, selon l'essence duquel le premier est déterminé (p. 90). » Giordano Bruno et Spinosa ont-ils jamais rien écrit de plus formel pour établir l'unité de substance de toutes choses? Je réponds, non. « Les deux catégories, l'esprit et la nature, sont déterminées conformément à l'essence de Dieu, mais chacune n'en présente qu'un point de vue particulier (p. 5.). »

« Dieu est au monde comme l'unité pleine et entière est à la diversité qu'elle contient, comme *le tout est à la partie*... et la partie est une détermination intérieure, un point de vue particulier de l'essence divine... et de même que le tout est chacune de ses parties, il est permis de dire que Dieu est aussi le monde. » L'enseignement du philosophe est formel, le monde est une partie de Dieu; la substance du monde est donc divine. Ce n'est qu'une détermination de l'essence de Dieu. Or, c'est bien là le panthéisme, ou le panthéisme n'existe nulle part; comprenez-vous après cela les récriminations de M. Tiberghien?

Mais Dieu n'est-il que le monde? Pardon, dit le philosophe, il est encore autre chose. Dieu est supérieur au monde, comme le tout est supérieur aux parties (p. 97.), précisément de la même manière que votre corps est supé-

Digitized by Google

rieur à votre bras, à vos pieds. Dieu n'est donc pas différent en substance du monde, il est simplement *distinct* du monde ; et encore quelle distinction y a-t-il entre Dieu et le monde? Une distinction purement logique, purement abstraite, purement mentale, mais non essentielle, non substantielle, non réelle. L'auteur, du reste, l'affirme partout, et néanmoins il s'imagine, au moyen de cette distinction, échapper aux abîmes du panthéisme. Dieu, envisagé comme tout, est supérieur aux parties et séparé mentalement de chacune d'elles ; donc je ne confonds pas le tout avec les parties, ni Dieu avec le monde, donc je ne suis pas panthéiste. Voilà le raisonnement que fait M. Tiberghien pour prouver qu'on l'accuse à tort de panthéisme. Le lecteur en jugera.

L'auteur, pour expliquer davantage sa pensée, a recours à des comparaisons. « De même, dit-il, que le temps envisagé dans sa généralité contient en soi tous les temps, et par conséquent, aussi le temps actuel ; de même que l'espace entier contient en soi tous les espaces déterminés ; de même enfin, que le moi humain est composé d'esprit et de corps en rapport, et renferme différentes facultés ; de même Dieu contient tout dans son essence et est en même temps, supérieur à chacune des parties dont il se compose (p. 98-99-100.) » Les explications mêmes que l'auteur emploie à sa décharge prouvent contre lui : ces comparaisons montrent en effet, qu'il y a unité de substance entre Dieu et le monde, mais qu'il y a une distinction logique entre le tout et ses parties, la même qui existe entre mon corps et mon bras, par exemple. L'auteur appelle partout Dieu l'être indéterminé ; il cherche à établir une différence entre Dieu, considéré comme l'indéterminé, c'est-à-dire le tout sans distinction, et l'Être suprême, qu'il dit être déterminé : l'être indéterminé représente l'ensemble, le tout sans distinction, et l'Être suprême, est le même indéterminé, que l'esprit détermine « quand il le saisit dans un de ses rapports qu'il soutient avec ce qui est contenu dans la plénitude de son essence ; on le détermine alors puisqu'on s'attache à un point de vue spécial de la nature divine ; comme Être suprême, Dieu est déterminé, sans cesser d'être infini, c'est-à-dire, indéterminé, parce qu'il désigne l'Être infini ou indéterminé, en tant que distinct des créatures (p. 101). » Ce langage n'est

Digitized by Google

pas très-clair, dira-t-on, et l'on n'aura pas tort. Il paraît pourtant qu'en langue vulgaire cela voudrait dire: il existe une substance indéterminée qui en soi n'est rien, et n'a nom dans aucune langue, mais que l'esprit de l'homme détermine et nomme, d'un nom quelconque, quand il la considère individualisée dans chaque être particulier. Ce qui suit est plus clair: « En tant qu'il est le monde, Dieu est aussi l'humanité, il est aussi les êtres raisonnables qui vivent avec nous sur la terre, il est aussi le moi avec toute son essence et toutes ses limites (p. 101). C'est la religion qui exprime ce rapport *intime* de Dieu et de l'homme!

Voilà l'exposé de la doctrine de M. Tiberghien sur Dieu, sur ses rapports avec le monde et avec nous: tout homme dont le sophisme n'a pas perverti l'intelligence verra sans peine que ces pages contiennent un exposé net et franc d'un panthéisme fortement accusé. Nous nous contenterons de répondre à ces trois questions: Que devient Dieu, que devient l'homme, quelle religion est possible dans un pareil système?

VI.

Ceux qui sont au courant du mouvement philosophique et qui ont suivi les controverses qu'a suscitée dans notre pays une philosophie d'importation étrangère, ne trouveront rien de neuf dans notre travail, ils nous accuseront peut-être même de fatiguer les esprits par des redites. Le panthéisme a été cent fois combattu, et toujours victorieusement, en Belgique: M. Nicolas Mœller a dénoncé les grandioses chimères de la philosophie allemande, ensuite M. Tits et M. Ubaghs ont accablé, dans la personne de M. Ahrens, les rêveries d'outre-Rhin s'introduisant dans notre pays; puis M. Laforet a triomphé de ce même M. Tiberghien qui revient aujourd'hui à la charge avec des armes rompues et mutilées. Ces considérations sont si fortes qu'elles devraient engager à se taire et condamner au repos quiconque vise à la nouveauté dans les travaux de l'esprit, quiconque rêve des succès philosophiques et littéraires par une réfutation

Digitized by Google

du panthéisme. C'est précisément parce que nous ne nous recherchons pas nous mêmes dans ce travail que nous osons encore mettre sous les yeux du lecteur des choses qu'il est loin d'ignorer. Puisqu'on ne se lasse pas d'attaquer, il faut qu'on ne se lasse pas de répondre; heureux ceux qui ont pour adversaires des hommes dont les plans d'attaque nouveaux suscitent la nouveauté de tactique pour la défense. Vous connaissez les manœuvres de M. Tiberghien: vous conviendrez que la vieille stratégie suffit pour les déjouer.

Nous posions donc tantôt cette question : Que devient Dieu, que devient l'homme dans le système philosophique de M. Tiberghien? Tout homme de raison saine, tout homme, dont les facultés n'ont pas encore été entamées ou altérées par les arguties du sophisme, possède une idée de Dieu, de l'Être infini, tout-puissant, tout parfait, infiniment au-dessus du monde, souverainement sage et heureux. Cette idée de l'infini qui est la force et l'honneur de l'esprit humain qui est comme le signe glorieux dont Dieu a marqué l'œuvre de sa prédilection, que devient-elle dans le panthéisme? Elle est dénaturée ou plutôt détruite et anéantie. Dieu n'est plus l'infini, c'est-à-dire l'ensemble harmonique de toutes les perfections, il est l'indéterminé, or l'indéterminé en soi est impossible; je vous défie de concevoir un être réel comme indéterminé; l'indéterminé ne s'obtient que par abstraction; tout être réel et existant est déterminé; on peut dire, dans un sens très-philosophique, qu'un être est d'autant plus déterminé qu'il a plus de perfections; de sorte que Dieu, en tant qu'il est l'être tout parfait, serait l'être le plus déterminé. Le Dieu de M. Tiberghien n'est plus l'être tout parfait, puisqu'il renferme dans sa substance la nature, le monde, l'homme, la plante, la brute, tout enfin: on introduit dans le sein de Dieu toutes les imperfections d'ici-bas, on rend son essence participante de toutes les défaillances dont sont frappées les existences contingentes. Le dieu de M. Tiberghien n'est pas tout-puissant, j'ose dire au contraire qu'il est l'impuissance même; il n'est pas un être complet par lui-même, se suffisant à lui-même; il a besoin de tout pour être, il n'existe que par le monde et dans le monde; il commence et il s'achève dans les mille transformations

Digitized by Google

de l'absolu, il nait et il meurt tous les jours dans les manifestations et les évanouissements des phénomènes.

Non-seulement le Dieu du panthéïsme n'est pas créateur, il n'est pas même ce que la philosophie païenne l'a fait par l'organe de ses plus nobles représentants, l'organisateur, l'architecte du monde; car, pour cela, il faudrait qu'il y eût quelqu'un qui organise, et quelque chose à organiser; or, dans le panthéïsme, il n'y a qu'un être qui se développe et qui progresse, qui est le *tout* et dont les choses dans leur immense variété sont les parties. M. Tiberghien ne se comprend pas lui-même quand il appelle son Dieu le Créateur du monde. Qu'est-ce enfin que l'idée de création, si ce n'est l'idée de cause élevée à sa plus haute puissance, portée à son apogée. L'homme, être fini, est cause d'une manière partielle, il produit des phénomènes, des modifications; Dieu, être infini, est cause d'une manière absolue, il doit pouvoir produire en cette qualité, non-seulement des modifications, des manières d'être, mais des réalités, des substances, des êtres même.

La cause envisagée dans sa signification simple, c'est-à-dire considérée dans la plénitude de sa généralité, est première et efficiente. « Comme première, elle n'est point l'effet d'une cause antérieure. Comme efficiente, elle ne produit pas la simple forme ou la modalité de ses effets, mais toute leur substantialité... Or, la cause première et efficiente doit être créatrice, parce que, si elle n'est pas telle, elle ne pourrait pas posséder ces deux propriétés. Elle ne serait pas première, si elle tirait d'ailleurs la substantialité de l'effet produit; elle ne serait pas efficiente, si elle la contenait en elle-même, et qu'elle la produisit au dehors comme formatrice, et non comme créatrice (1). » Donc Dieu, par là même qu'il est l'Etre infini et absolu, doit pouvoir être cause absolue, c'est-à-dire Créateur. C'est à ce seul titre que Dieu est le maître et le législateur du monde. Dans le système de M. Tiberghien, Dieu est plutôt créé que Créateur, parce qu'il *devient* sans cesse. On donnerait une définition philosophique du Dieu de l'auteur, en l'appelant l'être contradictoire. En effet, il est infini et fini, absolu et relatif, éternel

(1) GIOBERTI. *Introduction à la Philosophie*, t. II, p. 186-7.

Digitized by Google

et successif, immuable et changeant, tout et parties; or un Dieu pareil est impossible, et ce qu'on a dit mille fois reste vrai, que le panthéisme n'est qu'une forme déguisée de l'athéisme. Que l'on se fâche, que l'on se récrie, cela nous importe peu : il s'agit du système et non de l'homme.

Je soumets à la méditation de M. Tiberghien, le dilemme suivant emprunté à un libre penseur, à un homme qui n'a pas foi dans la religion révélée, qui aime passionnément la philosophie, mais qui ne s'aperçoit pas que tout ce que ses doctrines ont de grand et d'élevé, de solide et de profond, elles le doivent le plus souvent à l'influence de la foi; parce qu'il écrit sous l'empire d'une raison que dix-neuf siècles du christianisme ont développée, agrandie et fortifiée.

« Vous prétendez, dit M. Jules Simon, dans son livre sur *la Religion naturelle,* que Dieu et le monde sont distincts sans être séparés : c'est-à-dire, en termes précis, qu'ils ne font qu'un par l'unité de la substance. Mais, dans cette connexion nécessaire de deux termes opposés, dont l'un représente le parfait et l'immuable, l'autre l'imparfait et le mobile, quelle part faites-vous à Dieu et quelle part au monde. De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes perdus : car, si vous insistez sur la plénitude de la réalité divine, le fantôme du monde s'évanouit, Dieu reste seul. Si au contraire, c'est la réalité du monde qui occupe votre pensée, Dieu ne joue plus dans votre système que le rôle d'une abstraction. Donc vous n'êtes au fond qu'un compromis sans franchise et sans netteté entre l'Eléatisme et l'Athéisme. » On ne saurait mieux dire. Et ces paroles ont d'autant plus de poids que M. Jules Simon est un philosophe, et pas un théologien : sorte de gens que M. Tiberghien se figure avoir seuls pour adversaires.

Les attributs ontologiques de Dieu s'évanouissent dans *la nouvelle conception* de Dieu; on comprend après cela qu'il n'y a pas place pour des attributs moraux en Dieu, puisque ceux-ci doivent se baser sur ceux-là. M. Tiberghien se demande si Dieu a des attributs moraux; la question est fondamentale, dit-il; et cependant le problème est *tout nouveau* dans la philosophie; le passage des attributs ontologiques aux attributs moraux n'a pas été *soupçonné par la théologie.*

Vous riez et vous avez raison : M. Tiberghien voit du

Digitized by Google

neuf dans tout ce qu'il fait, tellement il est rempli du désir d'en faire : ceux qui ont la jaunisse voient tout en jaune. Est-il permis à un philosophe d'écrire de pareilles inepties. Ouvrez le premier manuel de dogmatique ou de théodicée, et vous y verrez qu'on y traite scientifiquement la question des attributs moraux de Dieu. Mais ce qui eût été neuf, c'eût été de prouver que le Dieu du panthéisme a réellement des attributs moraux : voilà une nouveauté vraiment curieuse : il n'a pas été donné à M. Tiberghien d'y atteindre.

Dieu, selon l'auteur, possède la conscience de soi et le sentiment; par le premier de ces deux attributs, il sait et voit tout comme être un et entier; par le second, il est tout pour lui-même et le rapporte à soi d'après l'essence entière. Or ces deux attributs constituent la personnalité, donc Dieu est un être personnel.

Dieu, a dit le philosophe, est l'être indéterminé : or s'il est impossible que l'être indéterminé existe, il est impossible aussi qu'il sente, qu'il pense, qu'il ait conscience de soi. En effet le sentiment, la conscience, l'intelligence, impliquent des actes déterminés, car il n'y a pas d'acte intellectuel et réfléchi en général, pas plus que de substance en général. Spinosa est conséquent avec lui-même, lorsqu'il dénie à Dieu l'intelligence et la conscience pour ne lui laisser que la pensée abstraite sans détermination d'aucune sorte, c'est-à-dire une activité sourde et irréfléchie. Il n'appartient qu'aux talents supérieurs de pousser jusqu'au bout les conséquences de leurs principes : quand les principes sont faux plus on raisonne juste, plus on s'égare; plus on tire des conséquences rigoureuses, plus on tombe dans l'absurde; plus on va loin, plus on s'embourbe, pour arriver enfin à la décomposition intellectuelle, au néant : c'est l'Odyssée du sophiste. Il est sans doute loisible à M. Tiberghien de discourir, tant qu'il lui plaît, sur la personnalité divine, mais évidemment, c'est un attribut que son Dieu ne saurait avoir. La personnalité suppose premièrement un être à part, c'est-à-dire existant en soi, indépendant de tout autre; or le Dieu du panthéisme, de l'aveu de l'auteur, n'est pas un être à part, il est le tout; la personnalité suppose ensuite la conscience de soi, l'intelligence, la liberté. Or le Dieu du pan-

Digitized by Google

théisme n'a rien de toutes ces qualités. Ce Dieu ne peut pas être doué de liberté; il n'est pas un être indépendant, achevé, complet par lui-même, il a besoin du monde pour être; il est vis-à-vis des choses dans le même rapport que le tout avec les parties : or ce sont ses parties qui constituent le tout, et le tout en dehors des parties n'est rien. Le Dieu des panthéistes est tout ce qu'on veut sauf Dieu. Cette abominable doctrine anéantit Dieu et l'homme du même coup.

L'homme, en effet, que pourrait-il être?... « Dieu, en tant qu'il est le monde, nous a-t-on dit, est aussi l'humanité, il est aussi les êtres raisonnables qui vivent avec nous sur la terre, il est aussi le moi avec toute son essence et toutes ses limites. » Qu'est-ce donc que l'homme? D'une part, il est Dieu, de l'autre il n'est rien; il est Dieu, puisqu'il est un aspect particulier du tout que vous nommez Dieu; il n'est rien, puisqu'il n'est pas un être existant à part; « il n'est pas un autre pour Dieu : » il n'est pas un être individuel. En tant que distinct du tout, il n'est qu'un mode, une manière d'être. N'est-il pas clair alors que l'homme ne peut être une personne? Une personne est un être individuel, agissant par soi, sous sa propre responsabilité, disposant de soi librement. Or, l'homme du panthéisme, être hybride, ne fait rien et ne peut rien faire de tout cela. S'il n'a pas de substantialité propre, il n'a pas de causalité propre; or, s'il n'a pas de causalité propre, il ne peut ni être libre ni être intelligent, ni par conséquent constituer une personne. Dans la philosophie du bon sens, l'homme est un être personnel, composé de deux substances, l'une spirituelle, l'autre corporelle; dans le panthéisme, qui n'admet qu'une seule et unique substance, l'homme ne peut être qu'un double mode des deux grands attributs, la pensée et l'étendue, l'esprit et la nature, de l'être total. L'âme humaine n'est plus en réalité que la succession de ses modifications intellectuelles et sensibles; à chaque instant elle cesse d'être elle-même; variant sans cesse, elle est à un moment donné la somme actuelle de ses impressions et de ses idées. Si elle n'a pas d'existence individuelle et substantielle, elle ne peut donc pas non plus être immortelle; ce qui n'existe pas ne peut pas persister; le moi ne vivant pas ne peut pas survivre. Quand la mort a dissous mon mode, que reste-t-il?

Digitized by Google

Rien. « L'existence présente de l'âme et sa puissance d'imaginer sont détruites aussitôt que l'âme cesse d'affirmer l'existence présente du corps (1). » L'âme rentre dans le tout pour y être absorbée, c'est-à-dire qu'elle retourne dans le néant. Feuerbach, qui est le Spinosa de son temps, panthéiste et conséquent comme le juif hollandais, admet et proclame l'anéantissement de l'homme après la mort.

VII.

Dans un système où la nature, le monde et l'homme sont considérés non comme des *autres* pour Dieu, mais comme des aspects particuliers de l'essence divine, il ne saurait sérieusement être question de religion. L'auteur définit la religion « l'union *personnelle* de l'homme avec Dieu dans la vie. » Puisque dans la théorie qui nous occupe ni Dieu, ni l'homme ne peuvent être des personnes, ni des êtres différents, il eût été plus exact de définir la religion du panthéisme « l'union *essentielle* de l'homme avec Dieu dans la vie. » Et comme cette même théorie détruit Dieu et anéantit l'homme, le philosophe aurait donné une définition rigoureuse, adéquate et conforme à ses principes, s'il avait dit : « *La religion, c'est la confusion de Dieu avec l'homme dans la mort.* » Et qu'on ne s'imagine pas qu'en écrivant cette phrase, nous plaisantons ; nous disons au contraire, que notre assertion est des plus graves, et ce que nous avons écrit plus haut proclame la rigoureuse exactitude de cette formule, expression vraie et complète des rapports religieux basés *sur la nouvelle conception de Dieu qu'on a élargi.*

Il n'y a de religion possible que dans les systèmes philosophiques qui reconnaissent le vrai Dieu, le Dieu vivant et personnel, créateur de toutes choses, mais créateur dans le sens chrétien du mot, c'est-à-dire auteur libre du monde et de l'homme. Dieu, l'être infini, tout parfait, se suffit à lui-même. Son être et son bonheur sont complets sans le

(1) Spinosa. *Ethique.* Partie II, Scolie de la proposition II. — Traduction de M. Emile Saisset.

Digitized by Google

monde. Mais il a voulu manifester au dehors la magnificence de ses attributs. De toute éternité il a vu en lui-même le modèle des choses, conçu le plan de la création; doué de raison et d'intelligence, il a pensé des rapports harmonieux entre les différents êtres qu'il devait faire sortir du néant et appeler à l'existence. A la tête des êtres, dont le monde se compose, il a placé l'homme, créature faite à son image, comme lui intelligente et libre, avec l'obligation de respecter l'ordre et les rapports que sa sagesse a établis. C'est ainsi que la philosophie du bon sens explique la génération de la religion naturelle. On comprend dès lors que l'homme, créature libre d'un Dieu libre, adore son auteur, et l'invoque dans ses malheurs. Mais dans le système de M. Tiberghien, l'adoration et la prière, les deux actes fondamentaux de la religion, n'ont pas de raison d'être :—Qui est-ce que l'homme adorera? qui est-ce qu'il priera? « Dieu, en tant qu'il est le monde, a-t-on dit, est aussi l'humanité, il est aussi les êtres raisonnables, il est aussi le moi avec toute son essence et toutes ses limites. » Eh bien! je le demande, à qui l'homme offre-t-il ses adorations dans un pareil système? Il est l'*essence* de Dieu, il est un *aspect* particulier de Dieu, il est une *partie* de Dieu, il n'est pas un *autre* pour Dieu; donc, c'est lui-même qui s'adorera comme partie dans le tout. Comme partie du tout qu'on appelle Dieu, il a droit à une partie de l'adoration, et pour être assuré d'avoir ce qui lui revient, il s'adorera lui-même. Et puis viennent les conséquences : un orgueil brutal, mais légitime, puisque l'homme est sinon Dieu, du moins une partie de Dieu; en un mot, la destruction de toute morale : tout est divinisé dans l'homme, les pensées, les paroles, les actions, même les plus abominables, car toutes, quelles qu'elles puissent être, elles procèdent d'un être qui est un aspect particulier de la divinité : et l'on ose parler de morale et d'humilité! Et la prière, que devient-elle? Dans le panthéisme, c'est un non sens, de quelque manière qu'on l'envisage. La considérez-vous comme une élévation de l'esprit vers Dieu? alors elle est impossible. Vers quoi l'homme s'élèverait-il? en restant lui-même, il est à la hauteur de la divinité en se concentrant en lui-même, il se replie sur Dieu. Considérez-vous, au contraire, la prière comme une de-

Digitized by Google

mande? Je la comprends encore moins dans votre système.

Qu'est-ce que l'homme peut demander au Dieu de M. Tiberghien? Dans le panthéisme, Dieu a plutôt besoin de l'homme que l'homme n'a besoin de Dieu. Car Dieu, c'est le tout, qui, pour être, a besoin des parties; sans elles il ne pourrait pas se concevoir. L'homme pourra dire avec raison : que demanderai-je au tout, puisque lui-même n'est pas sans moi. Voilà un malheureux qui souffre et qui prie Dieu de le soulager. Supposez un moment que le Dieu du panthéisme, bien que muet par nature, l'entende et réponde, voici tout ce qu'il pourrait dire à celui qui l'implore : « Infortuné tu te trompes, si tu t'imagines que je puisse te soulager; au contraire, tes souffrances, je les éprouve, tes douleurs, je les ressens : oublies-tu que tu es mon *essence,* une *partie* de moi-même, que tu n'es pas un *autre* pour moi ? Il y a plus : je souffre davantage que toi; toi, tu souffres comme partie, et moi je souffre comme tout, en vertu du système de *l'organisation,* basée sur une *nouvelle conception de Dieu;* je suis affecté dans tout mon être à cause de toi, et je ne puis rien y faire; car si le tout renferme les parties, ce sont les parties qui constituent le tout. Ah! si nous pouvions changer de rôle! » C'en est assez et même trop pour prouver que M. Tiberghien aurait pu se dispenser de parler de la prière : sa religion ne le comporte pas. Et puis quelle sanction la religion du panthéisme peut-elle avoir! Ce qui entretient l'espérance et la piété dans l'âme religieuse, c'est la pensée de la vie à venir, ce sont les aspirations vers un monde meilleur. Comparez les récompenses que la religion chrétienne assure à l'homme au-delà de la tombe avec ce que lui réserve la religion nouvelle. La foi nous promet dans la vie future la vue même de Dieu, la vérité, la bonté, la beauté souveraines que l'homme dans son immortalité contemplera, aimera, et admirera; le panthéisme lui réserve l'absorption en Dieu avec l'extinction de la conscience et de la personne, c'est-à-dire l'anéantissement de sa vie individuelle. Cette doctrine est, comme on voit, de nature à encourager la vertu malheureuse et à arrêter le crime triomphant! Mais enfin que voulez-vous que devienne la société si l'on adopte de pareils principes? Toutes les

Digitized by Google

bases de l'ordre social sont sapées, il n'y a plus de lois divines ni humaines possibles et votre prétendue théorie religieuse, au lieu de produire *l'organisation* de la vie dans le monde, n'enfante que la confusion et la mort; sa conséquence immédiate, au point de vue politique, on l'a dit mille fois, c'est le socialisme. Cela est tellement vrai que tous ceux qui sont remontés à des principes métaphysiques pour établir la doctrine pratique du socialisme, partent précisément des mêmes données que M. Tiberghien, c'est-à-dire de l'unité absolue de substance, de l'identité de tout en Dieu. Ainsi a fait Saint-Simon; ainsi ont fait Fourier, P. Leroux, Proudhon et bien d'autres. Et en vérité, s'il n'y a qu'une seule substance, laquelle, dans sa totalité, est Dieu, toutes les manifestations de cette substance que vous appelez les hommes ne sont-elles pas égales, d'une égalité absolue? Elles sont toutes des parties du tout : c'est l'égalité démocratique logiquement déduite de l'unité de substance; si les hommes sont des modifications, des *parties* de Dieu, il n'y a rien au-dessus d'eux, et alors le *gouvernement, c'est l'anarchie, et la propriété, c'est le vol.* Je le répète : les conséquences sont inattaquables quand on a posé les prémisses. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce n'est pas seulement au dix-neuvième siècle que de hardis logiciens ont déduit du panthéisme ces applications sociales.

L'histoire, en effet, nous apprend que plusieurs sectes de l'école d'Alexandrie et en particulier celle d'Epiphane, transportant le panthéisme du domaine de la spéculation sur le terrain des faits, avaient déduit de l'unité de substance, l'unité sociale qui devait se réaliser par la destruction de la propriété et du mariage. Tout le monde sait comment les Gnostiques ont pratiqué ces maximes, et quels ravages leurs passions déchaînées ont fait dans la société d'alors. Et les Mormons, héritiers légitimes des Gnostiques, ne se montrent-ils pas en plein dix-neuvième siècle, à l'endroit de la moralité, les dignes enfants de leurs pères?

M. Tiberghien a rêvé pour l'humanité un âge d'organisation et d'harmonie qu'une nouvelle conception de Dieu doit réaliser : nous osons affirmer, sans crainte d'être démenti, que ses principes métaphysiques ne peuvent le conduire qu'au socialisme, c'est-à-dire à la destruction de tout

Digitized by Google

gouvernement, à l'anéantissement de l'ordre, de la famille, des mœurs. Que l'on se fâche, que l'on s'irrite, cela ne nous inquiète pas; mais qu'on nous montre que la conséquence n'est pas dans les prémisses.

Nous avons dit plus haut qu'il n'y a pas de religion possible dans le panthéisme. Ce jugement trop absolu doit être modifié. Car il y a une religion, mais une seule, compatible avec le panthéisme; c'est le mysticisme, c'est la théurgie. La théurgie, en effet, a pour base l'illumination et l'identification de l'âme avec Dieu : c'est la contemplation de Schelling, l'extase de Plotin; ce sont les pratiques mystérieuses des Gnostiques, les invocations de Celse, Porphyre et Proclus (1). L'Allemagne et la France sont remplies de philosophes qui professent une sorte de théologie transcendante, comme les Alexandrins et les Gnostiques.

Si M. Tiberghien est conséquent, il ira rejoindre tous ces nobles esprits; ce sera la dernière évolution de son talent, la dernière phase de sa philosophie : nous avons assez de confiance dans la loi du progrès pour espérer qu'elle conduira le philosophe jusque-là; alors seulement on sera en pleine possession de la religion de l'avenir; alors surtout on sera en droit de dire que le catholicisme est vieux, et l'on sera d'autant mieux venu à reprocher aux docteurs catholiques de notre époque de ne savoir répéter que la leçon du moyen âge, que l'on aura soi-même une doctrine plus jeune, plus fraîche et plus nouvelle!

VIII.

A la théorie de la religion se rattache, dit M. Tiberghien, la question de la *Révélation*. Ici encore l'auteur n'a pas su être neuf. Il est partout l'humble écho des déistes et des maîtres de l'école progressiste. D'accord avec eux pour répudier toute révélation surnaturelle, il admet comme eux une révélation dégagée de tout élément surintelligible et rentrant dans l'ensemble des moyens humains et naturels;

(1) *Lettres sur l'instruction publique*, par Ad. DESCHAMPS.

Digitized by Google

comme eux enfin, il distingue cette révélation en révélation universelle et révélation particulière. La première a lieu à tous les instants, lorsque Dieu se révèle à toutes les intelligences par les idées et par le spectacle de la nature. La seconde est particulière; elle a lieu quand des hommes supérieurs comme Moïse, Zoroastre, Jésus-Christ, Mahomet, possédant, à un plus haut degré que le vulgaire, la conscience et le sentiment des choses divines, communiquent à leurs semblables les résultats de leur pensée et de leurs études. Et cette révélation-là, surtout la seconde, l'auteur l'aime beaucoup, dit-il; elle a sa mesure dans la raison humaine, mais elle est progressive. C'est la révélation, comme l'entend M. Laurent.

Une chose que le lecteur croira à peine, c'est que M. Tiberghien ait osé invoquer le grand nom de Leibnitz pour appuyer ses opinions, pour prouver que toute doctrine qui s'annonce comme une révélation ne peut rien contenir dans ses dogmes qui dépasse la portée de la raison humaine : c'est une insulte au grand philosophe aussi bien qu'au grand chrétien. Leibnitz est l'un des plus beaux génies dont le christianisme s'honore; c'est une de ces grandes figures qui n'apparaissent sur la scène des siècles qu'à de longs intervalles; il est parmi les philosophes chrétiens, l'un de ceux qui ont mis, avec le plus de succès, la science au service de la foi, et qui ont établi avec le plus de netteté et d'assurance les rapports entre la révélation et la raison. Et M. Tiberghien voudrait en faire un libre penseur! Cela du moins est nouveau; à la bonne heure!

Dans le passage que M. Tiberghien cite, Leibnitz ne dit que ce que tous les philosophes chrétiens admettent et proclament, à savoir qu'une révélation venant de Dieu ne peut pas contenir de dogme *contradictoirement* opposé aux vérités évidentes de la raison humaine : le motif en est simple. Dieu est à la fois l'auteur de la raison et de la foi; par conséquent l'une ne peut nier l'autre, sinon Dieu se nierait et se contredirait lui-même. Tous les philosophes chrétiens soutiennent, comme Leibnitz, qu'un dogme révélé ne peut être contradictoire en soi, ne peut être opposé contradictoirement à une vérité évidente de la raison, bien qu'il soit au-dessus de la raison. Tous les théologiens soutiennent comme lui que

Digitized by Google

la foi ne doit pas étouffer la raison, pas plus que la raison ne doit absorber la foi. A toutes les époques l'Église a condamné les systèmes qui tendaient à confondre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel : il y a de cela plus d'un exemple récent. Il est vrai que M. Tiberghien, en sa qualité de libre penseur, est dispensé de savoir ce qui se passe dans l'Eglise : mais alors pourquoi s'obstiner à parler de l'Eglise et des théologiens ? c'est s'exposer à toute sorte de désagréments.

Pour en revenir à Leibnitz, nous disons que M. Tiberghien dénature le sens du passage du grand apologiste, et pour le prouver, nous allons lui mettre sous les yeux quelques autres paroles du philosophe de Leipsick sur la révélation. « Une révélation, dit Leibnitz, doit être revêtue de certains caractères (que l'on appelle ordinairement motifs de crédibilité), par lesquels on puisse être assuré que ce qui y est renfermé et ce qu'on nous en découvre est la volonté même de Dieu, et non point l'illusion d'un mauvais génie, ou une fausse interprétation de notre part. De là, la nécessité que la droite raison, interprète naturelle de Dieu, puisse juger de l'autorité des autres interprètes de la divinité avant de les admettre. Dès qu'une fois ils ont fait reconnaître la légitimité de leur caractère, *alors la raison elle-même doit se soumettre à la foi.* On le comprendra par l'exemple d'un gouverneur qui commande dans une province ou dans une place au nom d'un prince : il ne recevra pas légèrement celui qui doit le remplacer, mais il examinera avec soin les papiers qui contiennent sa mission, de peur que sous ce titre un ennemi ne s'introduise dans la place. Mais aussitôt qu'il aura reconnu la volonté de son maître, il ne balancera pas à se soumettre à lui, ainsi que toute la garnison (1). » Nous engageons M. Tiberghien à méditer ces paroles, à examiner dans le calme de la réflexion les titres de créance de la révélation chrétienne, et il fera comme le commandant et la garnison dont parle ici Leibnitz.

A propos des rapports de la raison avec la foi, M. Tiberghien se permet contre la Trinité chrétienne une boutade que nous ne voulons pas laisser passer. « Le dogme de la Trinité défigure la personnalité de Dieu en la divisant,

(1) *Systema theologicum.* N° 9-10.

Digitized by Google

dit-il, elle aboutit au trithéisme. Ce dogme est contre la raison, car qui pourrait saisir par voie d'intuition ou de déduction que Dieu n'a qu'une seule nature et trois personnes. »

C'est encore Leibnitz que nous allons invoquer pour punir M. Tiberghien. « Les théologiens de tous les partis, dit ce grand philosophe, théologien lui-même, conviennent au moins qu'aucun article de foi ne saurait impliquer contradiction, ni contrevenir aux démonstrations aussi exactes que celles des mathématiques, où le contraire de la conclusion peut être réduit *ad absurdum,* c'est-à-dire à la contradiction..... Il suit de là que certains auteurs ont été trop faciles à accorder que la Sainte Trinité est contraire à ce grand principe qui porte que les choses qui sont les mêmes avec une troisième sont aussi les mêmes entre elles, c'est-à-dire si A est le même avec B, et si C est le même avec B, il faut que A et C soient aussi les mêmes. Car ce principe est une suite immédiate de celui de la contradiction, il fait le fondement de toute logique, et, s'il cesse, il n'y a pas moyen de raisonner avec certitude. Ainsi lorsqu'on dit que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, que le Saint-Esprit est Dieu, et que cependant il n'y a qu'un Dieu, quoique ces Personnes diffèrent entre elles, il faut juger que ce mot *Dieu* n'a pas la même signification au commencement et à la fin de cette proposition. En effet, il signifie tantôt la substance divine, tantôt une personne de la Divinité, et l'on peut dire généralement qu'il faut prendre garde de ne jamais abandonner les vérités nécessaires et éternelles, pour soutenir les mystères, de peur que les *ennemis de la religion* ne prennent droit là-dessus de *décrier* et la religion et les mystères (1). » Il est inutile après cela de faire remarquer combien l'appel à l'autorité de Leibnitz est fatal à M. Tiberghien.

Nous avons encore deux mots à dire au professeur de Bruxelles au sujet de la Trinité. L'auteur ne peut pas comprendre comment il y a en Dieu unité de substance et trinité

(1) *Systema theologicum,* n° 22. Voir aussi sur ce point LACORDAIRE, *Conférence sur la Trinité.* — LAFORÊT, *les Dogmes catholiques.* — LONAY, *Dissertations philosophiques.* — P. DECHAMPS, *le libre examen de la vérité de la foi.*

Digitized by Google

de personnes; il ne peut s'empêcher de voir là le trithéisme! Vraiment, cela étonne. M. Tiberghien est habitué à comprendre bien autre chose, des choses bien plus difficiles que le dogme de la Trinité. On affirme partout que Dieu est l'Être indéterminé, et que cet être est déterminé comme être suprême, c'est-à-dire comme tout opposé à ses parties; que Dieu est l'Etre infini, tout parfait, mais qu'il est en même temps le monde, la nature, l'homme, qu'il est en même temps absolu et relatif, nécessaire et contingent, à la fois immuable et changeant sans cesse par mille transformations; qu'il est l'être infini, sans limites, et qu'il est l'être fini « *le moi avec toutes ses limites.* » Quoi! votre intelligence est capable de dévorer de pareilles absurdités, et elle ne peut admettre qu'en Dieu il n'y a qu'une seule substance et trois personnes! Cela est étonnant, ou plutôt cela ne doit pas étonner: l'histoire, en effet, nous apprend que tout système philosophique qui détruit les principes de la raison, détruit aussi les principes de la foi; le sophiste est hétérodoxe au point de vue de la raison, avant d'être hétérodoxe au point de vue de la foi; il s'excommunie du bon sens avant de s'excommunier de l'Eglise.

L'auteur finit son livre en faisant l'éloge de l'*Unitarisme*, qui supprime la Trinité, la divinité de Jésus-Christ, la divinité de l'Ecriture-Sainte. On sait que dans ses lettres au *National*, Eugène Sue a recommandé aux adeptes de ce journal de propager l'Unitarisme comme forme temporaire de religion, jusqu'à l'avénement définitif de la religion philosophique. Le rapprochement de ces deux faits est instructif et nous nous bornons à le signaler.

IX.

Nous avons le droit d'être fier de notre foi chrétienne, lorsque nous voyons ses adversaires venir lui opposer, au nom de la science, de telles inepties, et en être réduits à exhumer de la poudre des siècles toutes les vieilleries que le bon sens de l'humanité a condamnées, pour les jeter à la face de l'Eglise comme les oracles du Dieu du progrès. Nos lecteurs savent maintenant ce que c'est que cette religion

Digitized by Google

nouvelle qui doit remplacer les dogmes catholiques devenus trop vieux; comme si la vérité pouvait vieillir, comme si la révélation qui contient nos dogmes, n'était pas l'œuvre de *Celui qui était hier, qui est aujourd'hui et auquel appartiennent les siècles à venir.* Chose merveilleuse! l'Église est immuable, et elle est en même temps la source, et aussi la garantie de tous les vrais progrès.

L'Eglise est immuable comme Dieu, parce que comme Dieu elle est la vérité; la vérité, c'est ce qui est et ce qui dure, ce qui demeure, ce qui résiste aux épreuves du temps, elle ne peut changer sans cesser d'être elle-même. Rester la même au milieu de tout ce qui change, se transforme ou périt, voir tomber les empires et demeurer elle-même au milieu du continuel naufrage des institutions humaines à l'abri des coups du temps, toujours florissante et toujours forte; voir naître et mourir mille systèmes inventés par des prétendus sages qui avaient osé prophétiser sa chute, en conservant intact au milieu des vicissitudes de la pensée humaine, le dépôt sacré de la doctrine du divin maître, voilà l'Eglise. Cette immutabilité n'est-elle pas le signe glorieux, le grand cachet dont Dieu marque ses œuvres spéciales? A toutes les époques, depuis son berceau jusqu'aujourd'hui, l'Eglise a eu à lutter contre la contradiction : *in signum cui contradicetur,* elle a triomphé de tous ses ennemis qui ont passé avec leurs erreurs; et l'attaque dirigée aujourd'hui contre elle, au nom de la religion de l'avenir, basée sur *une nouvelle conception de Dieu que l'on élargit,* ne l'épouvante pas. Elle sait que ce Dieu nouveau et cette religion nouvelle qui devraient un jour être les héritiers de la foi et du Dieu des chrétiens, ne sont pas nés viables. Le panthéisme meurt, de toutes parts on sonne ses funérailles.

L'Eglise est immuable comme la vérité; mais, comme la vérité, elle est féconde, et parce qu'elle est féconde, elle est la mère du progrès. Considérée en elle-même, la religion catholique surpasse infiniment toutes les religions qui l'ont précédée; elle est donc un progrès merveilleux sur le passé religieux du monde, et si vous la comparez aux sectes qui ont pris naissance depuis l'avénement du Sauveur, on doit bien lui reconnaître un caractère de grandeur, une majesté qui la met bien au-dessus de ses rivales. L'Eglise est si peu

Digitized by Google

l'ennemie du progrès qu'elle en proclame elle-même la nécessité par la bouche de son chef. « Le progrès existe, a dit le Souverain-Pontife avec S. Vincent de Lérins, et il est très-grand, mais c'est le vrai progrès de la foi, ce n'en est pas le changement. Il faut que l'intelligence, la science, la sagesse de tous comme de chacun en particulier, des âges et des siècles de toute l'Eglise, comme des individus, croissent et fassent de très-grands progrès, afin que l'on comprenne plus clairement ce que l'on croyait d'abord plus obscurément, afin que la postérité ait le bonheur de comprendre ce que l'antiquité vénérait sans l'entendre, afin que les pierres précieuses du dogme divin soient travaillées, exactement adaptées, sagement ornées, et qu'elles s'enrichissent de grâce, de splendeur et de bonté, mais toujours dans le même genre, c'est-à-dire dans la même doctrine, dans le même sens, dans la même substance, de façon qu'en se servant de termes nouveaux, on ne dira pas de choses nouvelles (1). »

Le dogme est immuable, mais la science religieuse est progressive ; c'est cette ardeur de savoir allumée par la foi *fides quærens intellectum,* qui a produit depuis saint Augustin et saint Thomas jusqu'à Bossuet et le père Gratry, ces immortels travaux qui sont comme le patrimoine de la raison chrétienne. Les adversaires de nos dogmes ont contribué eux-mêmes, par leurs erreurs, au développement de la vérité catholique. Les docteurs de l'Eglise toujours sur la brèche, ont dû se livrer à une étude toujours plus approfondie du dogme, pour le défendre contre les attaques continuelles de l'incrédulité, et pour le mettre à l'abri des erreurs sans cesse renaissantes de l'esprit hétérodoxe. Et ce qu'on ne devrait jamais oublier, c'est que le dogme a élevé et agrandi la raison humaine. Ce que l'on veut bien nommer aujourd'hui l'ordre philosophique, l'ordre de la raison pure, ne porte-t-il pas l'empreinte visible de l'influence chrétienne. Les rationalistes modernes, dans les parties les plus saines de leurs écrits, ne surpassent Platon, Confucius, Zoroastre et les tenants de la philosophie indienne, que lorsqu'ils puisent leurs idées aux grandes sources de la métaphysique chré-

(1) *Bref aux Evêques d'Autriche.*

Digitized by Google

tienne (1). L'Eglise n'est donc pas l'ennemie de la raison, puisqu'elle perfectionne la raison; elle n'est pas non plus hostile à la science, puisque c'est elle qui a sauvé la science dans des jours malheureux, et elle s'arrange parfaitement bien avec le progrès, lorsqu'il est en harmonie avec les tendances perfectibles de la nature humaine; elle fait elle-même son profit de tous les progrès qui se réalisent dans chaque science particulière. Qu'on nous permette de citer à ce propos, et pour finir, une page remarquable du père Lacordaire :

« Le christianisme seul possède la vérité, et avec elle une force d'analyse, de polémique et de synthèse qui lui permet de ne rien craindre et de tout s'assimiler. Que vous touchiez à quoi que ce soit, au ciel ou à la terre, à la métaphysique, à l'ordre moral, à l'économie des peuples, aux questions d'autorité et de liberté, à ce qui est ancien ou à ce qui est nouveau, le christianisme est prêt : toute vérité l'appuiera, toute erreur le grandira. Et c'est pourquoi ce progrès magnifique des siècles, en ajoutant chaque jour aux connaissances du genre humain, ajoute aussi chaque jour à la solidité du christianisme. Tout travaille pour lui. Le physicien qui arrache à la nature le secret de la lumière, croit ne détrôner que le soleil : il confirme la parole de Dieu, disant au ciel avant tous les astres : *que la lumière soit.* Le géologue, en découvrant l'ordre séculaire des couches du globe, croit faire mentir la nouveauté de la création : il confirme la lenteur de Dieu dans son œuvre créatrice et cette succession des époques décrite par Moïse. Le voyageur, en fouillant les sables de l'Egypte ou les ruines de Ninive, croit y rencontrer dans le granit survivant les preuves de l'infidélité de la Bible; il en rapporte en lettres et en images une édition authentique de l'histoire qu'elle a consacrée. La vapeur, en s'attelant à nos chars et en rapprochant les hommes, croit les éloigner de Dieu : elle prépare le grand règne de la fin, le règne où la conscience prévaudra sur la force et où les faux cultes, abrités encore contre la vérité par le fer et le feu, verront s'évanouir, au contact de l'Evangile, les

(1) Le prince de Broglie a très-bien fait ressortir cette vérité dans l'examen qu'il a fait dans le CORRESPONDANT de la *Religion naturelle* de M. Jules SIMON.

Digitized by Google

remparts sanglants qu'ils lui ont opposés jusqu'ici. Car c'est là l'inévitable résultat où marchent ensemble la théologie et la civilisation, ces deux choses sœurs, nées toutes deux des progrès de la science, de la raison et de la foi, toutes deux invincibles par la victoire de cette parole : « *Allez et enseignez toutes les nations* (1). »

L'abbé G. VAN HEESWYCK,
Docteur en philosophie et lettres, professeur au Séminaire de Saint-Trond.

(1) *Discours sur la translation du chef de Saint-Thomas.*

Digitized by Google

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

—

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

EMINENCE,

En nous rencontrant pour la première fois sous le regard de Dieu et le vôtre dans cette grande famille chrétienne privée, l'année dernière, par un malheur sans égal, de son plus grand honneur et de son plus bel ornement, nous éprouvons tout à la fois une grande douleur et une grande joie : une grande douleur en cherchant dans nos souvenirs le père que nous avons perdu, une grande joie en voyant sous nos yeux le père que nous avons retrouvé, L'auditoire de Notre-Dame s'émeut d'une visible émotion en vous voyant apporter au milieu de nous, dans la splendeur de votre présence, ce rare assemblage des plus hautes dignités, rehaussées par l'état de la pourpre romaine ; et l'on dirait qu'il sent rejaillir sur lui-même comme un reflet de ces dignités dont Dieu et les hommes semblent se complaire à poursuivre votre mérite et votre humilité.

Mais ce qui nous émeut plus que toutes ces grandeurs, c'est de trouver en vous ce qui est encore plus grand, l'homme de Dieu, l'homme apôtre, l'homme dévoué, l'homme courageux, qui, en se courbant sous les honneurs que lui imposaient ensemble les volontés du ciel et de la terre, a juré, je le sais, aux pieds de Jésus-Christ, d'élever son dévouement aussi haut que ses honneurs ; l'homme enfin qui, dans les situations périlleuses que la Providence peut amener, saurait, lui aussi, se couvrir d'une pourpre encore plus glorieuse que celle qui vous décore comme prince de l'Eglise.

Eminence, votre illustre prédécesseur, dont la mémoire est pour nous pleine de vénération et de larmes, a donné il y a deux ans la bénédiction de sa main et de son cœur à la prédication d'un sujet qui lui semblait répondre aux besoins de notre temps : ce n'est pas pour ma faiblesse un médiocre soutien de savoir que votre sympathie se rencontre avec la sienne, et de re-

Digitized by Google

cevoir de votre bénédiction, malgré mon indignité profonde, une mission nouvelle pour la continuation d'un apostolat commencé sous une autre.

Après avoir donné à la doctrine du progrès ses deux bases fondamentales par le dogme de l'origine et le dogme de la fin, le point de départ et le point d'arrivée, nous sommes parvenus, en montrant la voie qui mène de l'un à l'autre, à dégager des ombres qui l'enveloppent dans ces jours d'obscurité, cette vérité simple et lumineuse, à savoir que le vrai progrès humain consiste dans le perfectionnement des hommes.

Recherchant ensuite quel est dans l'humanité et spécialement dans notre siècle l'obstacle le plus profond et le plus universel au perfectionnement des hommes, nous avons prononcé ce mot qui résumait nos dernières conférences : la concupiscence : la concupiscenee, ou l'amour retourné contre sa fin ; et par cette déviation radicale, engendrant l'orgueil, le sensualisme, la cupidité et le luxe. Depuis ce temps, le torrent de la concupiscence n'a pas remonté vers sa source ; il a continué de rouler emportant dans son cours des erreurs, des corruptions, des crimes. Et de temps en temps ce mal, toujours vivant au fond de notre siècle, se révèle par des coups qui ouvrent les entrailles de la société, et par des lueurs sinistres qui éclairent nos abîmes.

Devant cette situation, je bénis Dieu qui m'envoya la pensée de vous montrer tout le mal de notre temps résumé dans ce mot : Concupiscence, obstacle à notre progrès, cause de décadence morale.

Mais, Messieurs, il ne se peut que nous en demeurions là. Après avoir montré le mal, il faut dire le remède. Contre ce débordement de la concupiscence, qui arrête le progrès et hâte la décadence, il faut une réaction efficace. Donc la plus grave question nous demeure à traiter. Il s'agit de savoir qui a la puissance de réaliser le progrès moral par le perfectionnement des hommes, et quelle est la force qui, en se substituant à la concupiscence, principe de toutes nos décadences, met au fond de l'âme humaine le principe de tous nos progrès. Cette puissance qui accomplit le progrès moral existe-t-elle? Cette force capable de faire tomber l'obstacle à tous nos vrais progrès par une réaction efficace, qui nous la peut donner?

Ici, Messieurs, je me sens heureux de prononcer devant vous ce nom le plus doux à mes lèvres et le plus cher à mon cœur : Jésus-Christ ! Jusqu'ici nous avons tracé les grandes lignes du sujet, et si je puis le dire, préparé le terrain. Il s'agit de construire ; et c'est mon ambition d'appuyer sur Jésus-Christ Notre-Seigneur tout l'édifice du progrès. C'est ma conviction d'homme, c'est ma foi de chrétien ; quiconque cherche au progrès de l'humanité un autre fondement ne lui creuse que des abîmes. Et parce que le progrès moral est dans cet édifice, la première assise nécessaire pour le soutien de l'ensemble, c'est le premier travail que je veux tout d'abord vous montrer accompli par Jésus-Christ et le vrai christianisme.

Tel est le terrain ferme et éminemment chrétien où se place, cette année, la prédication de Notre-Dame ; elle peut se résumer en ces termes simples : Réaction efficace contre la concupiscence, obstacle au progrès moral, par la

Digitized by Google

sainteté chrétienne, cause de notre progrès moral. J'arriverai plus tard à d'autres horizons que m'ouvre ce sujet ; mais avant d'aller plus loin, il faut une halte ici : il faut que vous entendiez bien que si Jésus-Christ achemine l'humanité sur la voie de tous ses vrais progrès, c'est pour cette souveraine raison, parce qu'il réalise dans les hommes par la sainteté la perfection morale à la plus haute puissance.

Le christianisme produit des saints, et les saints font le vrai progrès du monde.

Je me contente aujourd'hui d'établir cette vérité générale et préliminaire qui doit éclairer les discours qui vont suivre : *Le Christianisme produit des saints*, il est la sainteté même.

Je me contente de définir ici la sainteté dans ses rapports avec le progrès moral. Considérée à ce point de vue, la sainteté peut se définir : la perfection humaine élevée à un degré supérieur. Quelle que soit sa cause efficace et le dernier mot de sa nature intime, la sainteté, dans ses rapports avec le progrès moral, n'est pas autre, une perfection humaine éminente.

Or, je dis que la sainteté ainsi comprise est inhérente au vrai christianisme ; c'est le christianisme vu sous tous ses grands aspects. La sainteté, c'est l'idéal du christianisme ; la sainteté, c'est la vie intime du christianisme ; la sainteté, c'est l'histoire même du christianisme.

I. — Quiconque veut atteindre une perfection et réaliser un progrès, doit tout d'abord avoir un idéal, c'est-à-dire l'idée même de la perfection dont il veut approcher. L'artiste a un idéal, le poète a un idéal, l'orateur a un idéal : tout homme enfin qui, agissant avec intelligence, amour et liberté, veut créer quelque chose, poursuit un idéal, d'autant plus parfait dans ses œuvres qu'il le reproduit mieux dans ses actes. Les chrétiens aussi a un idéal qu'il doit poursuivre et dont la réalisation en lui-même donne la mesure de son christianisme ; d'autant plus chrétien qu'il en approche de plus près et se fait mieux à son image.

Quel est cet idéal? C'est la sainteté en personne, le Verbe incarné, l'Homme-Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Cet idéal, tous les grands maîtres se sont exercés à peindre sur la toile, à le sculpter sur le marbre, à le graver dans la parole, sans pouvoir jamais arriver à se satisfaire eux-mêmes dans la contemplation de leurs chefs-d'œuvre. Cette figure de l'Homme-Dieu, elle est, en effet, si grande et si simple, si douce et si ferme, si austère et si sereine, si majestueuse et si attirante, en un mot, si divinement harmonieuse et si divinement belle, que tout ce que l'art réalise de plus parfait et de plus achevé, quand il veut peindre ou sculpter Jésus-Christ, laisse à l'artiste l'invincible désespoir d'exprimer jamais dans toute sa vérité divine et humaine cette inexprimable beauté. O beauté de l'Homme-Dieu, qui vous a vu dans une contemplation assez pénétrante, et qui a pu vous peindre assez dans son âme pour en tirer un reflet digne de vous et vous montrer à moi dans une image où mon âme puisse vous reconnaître et

Digitized by Google

s'écrier dans son extase et son ravissement : C'est lui ! c'est l'image de celui que j'aime ; c'est le portrait de Jésus-Christ !

Eh bien, ce que le peintre ne peut montrer sur la toile, le sculpteur sur le marbre, le poëte dans ses chants, l'orateur dans ses discours, le chrétien a la vocation de le montrer dans ses actes. Oui, moi chrétien, j'ai cette vocation difficile mais sublime, faire moi-même un portrait de Jésus-Christ. J'entends, j'entends mon Maître qui me crie : Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait ; homme, imitez la perfection de Dieu : or, la perfection de Dieu, c'est moi-même ; moi, l'image de la substance du Père, moi la splendeur de sa gloire, moi le reflet de toutes ses perfections, moi la perfection divine elle-même, qui vient a vous sous une forme humaine : *Habitu inventus ut homo ;* moi, enfin, qu'il faut imiter si vous voulez être parfait. Voilà, Messieurs, voilà, comme chrétien, l'idéal que je regarde, que je salue et que je dois imiter. Quiconque en rêve ou en imite un autre est peut-être un philosophe, un poëte, un artiste, l'homme du génie ; il n'est pas chrétien, il n'est pas l'homme du christianisme. Notre idéal, c'est la perfection divine se révélant à l'âme du chrétien dans le rayon tombé sur elle du visage de Jésus-Christ ; et le chrétien digne de son nom, c'est un homme qui marque son cœur, son âme, son corps, tout son être de la profonde empreinte de Jésus-Christ ; l'homme qui se fait lui-même de plus en plus un tableau, une statue, une effigie de Jésus-Christ, un autre Jésus-Christ enfin.

Ah ! bien différent est cet idéal de celui que poursuivent et exaltent de nos jours des hommes qui se proclament chrétiens, et dont le christianisme n'a plus rien de Jésus-Christ, rien, si ce n'est un simulacre de lui-même. Des rationalistes parlent au XIX^e^ siècle, eux aussi, d'un idéal qu'il faut poursuivre et d'un Christ qu'il faut imiter : mais quel Christ et quel idéal ? Un idéal vide et un Christ imaginaire ; idéal froid comme une ombre, Christ abstrait comme une idée ; l'un et l'autre, au point de vue du perfectionnement des hommes et de la vraie sainteté, stériles comme la mort. Ces hommes, dont les discours et les livres font gémir les chrétiens, s'estiment cependant les meilleurs des chrétiens, et ne se sont pas éloignés de se proclamer saints ; et à vrai dire, d'après les notions qu'ils donnent du christianisme et de la sainteté, on ne peut leur contester le droit de se proclamer tels. Leur doctrine chrétienne et leur science des saints est d'une merveilleuse simplicité ; ils disent en substance, souvent même en propres termes :

« Avez-vous l'amour du beau ? vous avez l'amour du Christ. Cherchez-
» vous l'idéal et le beau ? vous adorez le Christ. Que vous accuse-t-on de
» manquer de christianisme ! vous êtes les vrais chrétiens. Laissez le chré-
» tien du passé adorer ses symboles ; chrétien de l'avenir, adorez en vérité ;
» vous seul avez trouvé la religion du Christ. »

D'après cette théorie naïve du Christianisme et de la sainteté, vous le voyez, tous nos littérateurs sont des saints, tous nos poètes sont des saints, tous nos artistes sont des saints, tous nos maîtres du roman, du feuilleton et du pre-

Digitized by Google

mier Paris sont des saints. Tous ces bienheureux élus de la pensée, de l'art et de la littérature sont incontestablement des saints : n'aiment-ils pas l'idéal? ne sont-ils pas voués par leur génie à l'adoration du beau? et l'idéal, pour eux, n'est-ce pas le Christ? et l'adoration de ce Christ, est-ce que ce n'est pas toute la religion? Christ charmant qui ne demande à ses adorateurs que des fleurs de littérature, des parfums de poésie et le plus pur encens des beaux-arts. Religion commode où l'art tient lieu de culte, où la littérature remplace la vertu, et où le génie compte pour la sainteté. Chrétiens vraiment nouveaux, dont la foi n'est qu'un regard jeté sur l'idéal; dont l'espérance n'est qu'un rêve de gloire, et dont toute l'adoration est à genoux devant la déesse Popularité.

Messieurs, dans la situation grave qui nous est faite par l'abaissement des mœurs, et dans le besoin impérieux de vertu et de sainteté qui nous presse, il ne se peut que nous prenions au sérieux cette moquerie morale et religieuse qui se donne au milieu de vous le masque d'une gravité socratique. Au point de vue de la sainteté véritable et du perfectionnement moral des hommes, que peut, je vous prie, ce culte de l'idéal impersonnel? Suffit-il à sanctionner les philosophes qui s'en réservent le sacerdoce, (ce dont il est permis de douter)? Qu'en conclure pour la morale du peuple, et le progrès général de l'humanité? Que peut, pour créer des vertus et produire la sainteté au sein des multitudes, cette religion de l'idéal que le peuple ne comprend pas, et dont le nom même est pour lui une énigme? Où avez-vous rencontré, au foyer domestique, un père, une mère, un enfant, je ne dis pas sanctifié, mais moralisé seulement par la puissance de cet idéal abstrait et par l'imitation de ce Christ métaphysique? Ah! ce qui est puissant, efficace, fécond, pour créer des vertus et produire des saints, c'est l'idéal déterminé, personnel, vivant : c'est celui que le christianisme montre depuis dix-huit siècles aux regards de l'humanité. Le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous; et le voici dans sa personne vivante, offrant sous une forme humaine, aux peuples qui le regardent, un modèle divin. Le voici, touchant d'un côté à la Divinité, parce qu'il est vrai Dieu; de l'autre, touchant à l'humanité, parce qu'il est vrai homme. Ce modèle qui se fait lui-même à notre ressemblance, pour nous mieux faire à sa propre image; ce modèle qui a un visage pour être vu, et des yeux pour nous voir; ce modèle qui a un corps comme notre corps, une âme comme notre âme et un cœur comme notre cœur, Dieu l'a fait si grand, et il l'a placé si haut, que l'humanité, de partout, a pu le voir et l'imiter.

Oh! dites-moi, l'avez-vous regardée dans sa splendeur auréole, cette grande figure du Christ! La voilà au milieu des siècles et au centre de l'histoire. De tous côtés les générations la découvrent, et en la découvrant se lèvent pour la mieux voir, comme l'astre qui monte à l'horizon des peuples. Oh! qu'elle est belle, cette figure de l'Homme-Dieu! oh! qu'elle est grande, cette figure de l'Homme-Dieu! oh! qu'elle est attractive, cette figure de l'Homme-Dieu! Que son regard est radieux pour éclairer nos âmes; que son rayon est doux pour

Digitized by Google

échauffer nos cœurs ; et que la chaleur qui nous vient avec sa lumière est vivifiante et féconde !...

Aussi, voyez comme les générations se plaisent à la regarder ! comme en la regardant elle l'aiment ; et comme en l'aimant elles se plaisent à l'imiter ! Elles sentent que ce visage du Christ qui rayonne sur elles est vraiment leur soleil, soleil qui leur donne à la fois la lumière, la chaleur et la vie. Ce soleil, qui n'est plus seulement l'œuvre de Dieu, mais Dieu lui-même, elles savent que sans idolâtrie elles peuvent l'adorer, et elles l'adorent ; et parce qu'elles l'adorent, elles ont besoin de l'imiter ; elles subissent sous son regard la divine séduction de toutes ses vertus : elles admirent sa douceur, elles admirent sa patience, elles admirent sa bonté, elles admirent son humilité, elles admirent sa charité, elles admirent son sacrifice, elles admirent sa naissance, elles admirent sa vie, elles admirent sa mort, et elles s'écrient ee l'admirant : « Voilà, au visage du Christ, la perfection de Dieu ; c'est notre modèle, notre » type, notre idéal : il faut l'imiter ; fils de Dieu, il est l'image de la sub- » stance du Père ; disciples du Christ, notre perfection est l'image de lui- » même. » Chacun dit en le regardant : Je l'imiterai ; si je ne puis reproduire en moi la perfection de mon modèle, j'en reproduirai du moins quelque trait détaché. Moi, dit l'un, j'imiterai son humilité. Moi, dit un autre, j'imiterai sa charité. Moi, dit un troisième, j'imiterai son obéissance. Tandis que chacun s'applique à graver en lui-même quelque trait saillant de sa physionomie, tous reçoivent, dans des mesures diverses, l'empreinte de l'ensemble. Chaque fraction de cette humanité chrétienne imite d'une manière spéciale une face de son Christ, mais tous l'imitent, parce qu'imiter Jésus-Christ pour se faire à son image est la première loi des chrétiens.

Or, en imitant Jésus-Christ les chrétiens se font saints dans la mesure même de cette imitation. Jésus-Christ, en se gravant lui-même dans ceux qui le regardent, l'adorent et l'imitent, gravent en eux l'image de la sainteté, la sainteté elle-même. Car plus un homme l'imite, plus il est chrétien ; et plus il est chrétien, plus il est saint.

Ainsi se dégage des obscurités qui l'altèrent dans notre pensée la vraie notion du christianisme et de la sainteté. Le christianisme, c'est l'imitation de Jésus-Christ ; et la sainteté, c'est un agrandissement de notre christianisme, c'est-à-dire l'imitation même de Jésus-Christ dans un degré supérieur. La sainteté est l'aristocratie du christianisme ; les saints ne sont que les meilleurs des chrétiens ; et à le bien définir, le saint est un grand chrétien : chrétien héroïque, ayant le courage de pousser jusqu'au bout les conséquences de l'Evangile.

On se plaît à faire des saints une classe d'êtres à part, une race séparée, une sorte de caste ascétique investie de je ne sais quelles perfections inaccessibles au reste des chrétiens, une exception sublime dans le christianisme. Rien n'est plus faux que cette idée de la sainteté : volontiers on l'invoque pour se débarrasser du souci d'être saint ; c'est la stratégie de la nature. Mais il n'y a là qu'une erreur servant de prétexte à une lâcheté. Sans doute dans

Digitized by Google

la vie des saints des phénomènes prodigieux se rencontrent. Dieu les honore d'une familiarité qui semble parfois les séparer de nous : il laisse tomber sur eux des effusions de son amour dont le miracle nous étonne; et eux répondent souvent à ces dons de Dieu par des immolations d'eux-mêmes qui ajoutent en nous l'effroi à l'étonnement. Là, si vous voulez, les récompenses, les priviléges, les prodiges de leur sainteté; ce n'est pas leur sainteté elle-même. Les saints sont ce que nous sommes, nous, chrétiens; mais ce que nous sommes, ils le sont mieux que nous : nous sommes des chrétiens vulgaires, les saints sont des chrétiens éminents ; nous ne sommes que des soldats, eux sont des héros ; géants du christianisme, grandis par la grâce divine et par leur propre effort jusqu'à la mesure du Christ, et jusqu'à l'homme parfait.

II. — Ainsi s'explique d'abord la puissance du christianisme à créer des saints ; son idéal est la sainteté même personnifiée dans l'Homme-Dieu ; et cet idéal se grave par la puissance de l'imitation dans l'âme des vrais chrétiens pour y représenter Jésus-Christ.

Mais la sainteté n'est pas seulement l'idéal du christianisme, elle est le *besoin* intime de sa vie. Ce besoin de sainteté qui se manifeste en tout christianisme sincère, pourrait s'expliquer déjà par la puissance de cet idéal. Cet idéal, en effet, étant non une idée abstraite, mais une personne vivante, une personne aimée, adorée ; on comprend que sous le rayonnement de cet idéal qui est la sainteté en personne, le besoin d'être saint naisse de lui-même au cœur de celui qui l'aime et qui l'adore. Y a-t-il une ambition plus naturelle à l'âme humaine, que l'ambition de se faire à l'image de ce qu'on aime et de ce qu'on adore ? Et sous ce regard de Jésus-Christ, aimé et adoré par les nations, quel besoin pouvait se produire avec plus de spontanéité que le besoin de ressembler à Jésus-Christ.

Mais ce besoin de sainteté que l'on retrouve en tout vrai christianisme, tient à une raison plus profonde ; il tient à la nature, à l'essence même du christianisme vivant dans l'homme. Toute chose a des besoins conformes à sa nature et à sa constitution. Or, en quoi consiste la nature intime, la substance propre du christianisme ? Qu'est-ce qui constitue dans le chrétien le mystère de la vie chrétienne ? En d'autres termes, quelle est l'essence, ou, si vous l'aimez mieux, la sève de cette vie supérieure et surnaturelle qui fait que l'homme, devenu plus qu'un homme, prend ce nom glorieux, *Chrétien ?* Tout se résume dans cette formule très-simple, *Jésus-Christ vivant dans l'homme.*

Ici le naturalisme, secouant la tête, se prend à sourire et dit : Qu'est-ce que ce mystère que je ne comprends pas ? Cette substance superposée à la vie purement humaine n'est qu'un rêve mystique. Là, au fond de l'âme du chrétien, il n'y a que tout ce qui est âme, l'humain rien que l'humain. Cette autre vie impalpable, ce monde surnaturel que vous croyez découvrir au sanctuaire mystérieux de votre vie intime, n'est qu'un pieux enchantement, religieux mirage qui fait voir au chrétien comme vivant en lui-même le Dieu qu'il adore. Laissez passer sur ce mirage la lumière de la nature ; au pur flambeau

Digitized by Google

du rationalisme moderne, ces songes vont s'évanouir ; et dans le chrétien il ne restera que l'homme, et dans cet homme un nom qui atteste un disciple du Christ.

Ainsi, dans la pensée du rationaliste, le christianisme d'un homme n'a qu'une valeur nominale ; c'est une relation purement dogmatique et historique entre un homme et le Christ ; mais au point de vue de la vie intime, c'est le vide, c'est le néant ; et toute la réalité de la vie du chrétien, n'est qu'une illusion sacrée qui lui montre au fond d'un homme le fantôme de Dieu.

Tel est le naturalisme, cette grande folie des modernes idéologues, l'homme vide de Dieu, la nature solitaire, nue et triste, portant au milieu d'elle comme sa seule lumière, la raison avec ses lueurs vacillantes comme une lampe dans un sépulcre. La nature *dévêtue* du surnaturel, l'homme dépouillé du divin, voilà dans son résumé court, mais véridique, le naturalisme ; insulte solennelle à l'instinct de tous les peuples, démenti audacieux donné à toute religion, et spécialement au christianisme, qui est la vie de Dieu dans l'humanité; panthéisme théorique et pratique, dont l'essence même est la suppression du surnaturel, et la négation radicale du christianisme.

Je n'ai pas à réfuter en ce moment cette grande erreur du XIXe siècle ; peut-être le cours des choses m'amènera-t-il un jour à l'attaquer en face ; je me contente ici d'opposer à la négation rationaliste, l'affirmation chrétienne.

Or, cette radicale et souveraine affirmation, qu'affirme-t-elle avant tout? Elle affirme comme dogme fondamental du christianisme, comme le christianisme même, *Jésus-Christ vivant dans le chrétien*. Jésus-Christ posant sous les regards du chrétien comme modèle de perfection, c'est l'idéal du christianisme ; mais Jésus-Christ vivant en nous, au centre même de notre vie, c'est la substance même, c'est la nature intime du christianisme.

Telle est, par excellence, l'affirmation chrétienne ; elle repousse le naturalisme, comme la lumière repousse les ténèbres. Le naturalisme, c'est l'homme dépouillé du surnaturel et décapité de Jésus-Christ ; le christianisme, c'est l'homme vêtu du surnaturel et couronné de Jésus-Christ. Oui, je le crois, plus haut que cette vie qui fait que je puis dire : Je suis un homme ; il y a en moi une autre vie qui fait que je puis dire : Je suis chrétien. Cette vie, c'est Jésus-Christ vivant en moi ; c'est moi, vivant de la vie de Jésus-Christ ; et comme le grand apôtre ému au contact de cette vie divine, j'ai besoin de m'écrier devant vous : Ma vie, à moi, c'est le Christ : *mihi vivere Christus est*. O Paul, ô adorateur, ô amant passionné de Jésus-Christ, j'en crois au cri de votre âme sentant en elle la vie de Jésus-Christ. J'en crois à l'affirmation, je devrais plutôt dire à l'enthousiasme de mes frères les saints; j'en crois au témoignage de mon âme, qui s'anime pour affirmer devant vous le mystère de sa propre vie ; j'en crois au tressaillement de mes lèvres, qui vibrent en prononçant ces mots au souffle même de Jésus-Christ ; j'en crois enfin à l'assentiment unanime et sympathique de tant de cœurs qui viennent à ma rencontre et semblent me dire en reconnaissant dans cette parole le cri sorti d'eux-mêmes : Oui, la vie du Christ est en nous ; et notre bonheur et notre

Digitized by Google

joie est de nous sentir avec vous dans l'unité de cette fraternelle vie. Frères (quel autre nom puis-je vous donner en parlant de ce mystère où gît le secret de notre fraternité), frères, vous avez raison ; oui, la vie du Christ est en vous; et votre vie et sa vie ne sont pas deux vies, mais une seule vie : *Christus vita vestra.* Nous sommes beaucoup ici, et pourtant nous ne sommes qu'un : *multi unum sumus ;* et le lien divin de cette unité, c'est le Christe : *multi unum sumus in Christo.* Sa vie est en vous, sa vie est en moi, sa vie est en nous tous ; et sa vie est tout en chacun, comme elle est en tout : *omnia in omnibus Christus.* Voilà mon christianisme ; quiconque en prêchera un autre n'est pas chrétien. Et moi, du haut de cette grande chaire ou la vérité chrétienne se pose et s'affirme au nom de Jésus-Christ, je le déclare un *antechrist.*

Ce mystère de la vie chrétienne, caché aux sages de ce monde, vous étant révélé, il vous est facile d'entendre pourquoi la sainteté est le besoin inné de tout vrai christianisme. De là, en effet, naît en tout vrai chrétien un sens vraiment nouveau, sens mystique mais réel qu'on appelle le sens intime du vrai christianisme, sens rigoureusement divin, qui n'est autre que le sens de Jésus-Christ, que saint Paul exprimait par ces mots étonnants : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*

De là dans les vrais chrétiens l'intelligence de leur propre noblesse, noblesse sans égale, qui oblige celui qui la porte à tout ce qu'il y a de plus pur, de plus saint, de plus semblable à Dieu. Le chrétien, uni par ce contact divin à la grandeur de Dieu, comprend la hauteur de sa descendance et l'illustration de sa race : il se sait d'une descendance divine et de la race des saints. Son association mystique à la vie même de Dieu lui révèle à toute heure la grande loi de sa vie et sa souveraine obligation, la loi de la sainteté, et l'obligation de réfléter dans ses actes les perfections de Dieu, comme il en porte la vie au centre de sa propre vie.

De là encore dans le chrétien un tact de la pureté et de la sainteté que la nature ne peut donner, et que la raison elle-même ne nous révèle pas, tact aussi délicat qu'il est sublime et profond. L'ombre seul du mal fait horreur au vrai chrétien ; le soupçon d'une souillure lui donne des épouvantements. Entre ce qui est impur et ce qui est chrétien, il sent de l'âme et du cœur un antagoniste inné et des répulsions profondes ; et entre ce qui est chrétien et tout ce qui est pur, il sent des harmonies intimes et d'inexprimables sympathies.

De là enfin ces aspirations angéliques vers tout ce qu'il y a de plus spirituel, de plus élevé, de plus radieux, de plus céleste, ces essors de la vie vers tout ce qui est parfait comme Dieu, saint comme Jésus-Christ, immaculé comme son auguste Mère ; et pour résumer dans un seul mot ce résultat immense, de là, au fond de l'âme humaine, ce que j'ai nommé le *besoin* d'être saint ! Le besoin d'être saint, voilà ce que je voulais vous montrer caché dans ce mystère intime de la vie chrétienne. Le besoin d'être saint ! est-ce que ce n'est pas la passion de quiconque a senti se remuer en son âme comme en

Digitized by Google

son sanctuaire la vie du saint des saints? Le besoin d'être saint! Mais est-ce que j'en puis éprouver un autre, lorsque je crois que mon âme a épousé Jésus-Christ, et contracté avec la sainteté en substance un mariage deux fois sacré? Le besoin d'être saint! Ah! quand je sens Jésus-Christ vivant au fond de moi-même, c'est le cri de tout mon être; c'est l'élan de mon cœur, c'est l'aspiration de toute mon âme, c'est l'entraînement de toute ma vie; car, que faire, moi chrétien, si je ne suis pas saint, à moins que de chasser Jésus-Christ de moi-même, et de briser par un crime le lien qui m'attache à la sainteté? Moi, chrétien, me séparer de Jésus-Christ! je n'y puis consentir. Donc, quoi qu'il m'en coûte, je veux être saint aujourd'hui, demain et toujours. Comme toute plante appelle sa rosée, toute fleur son soleil, toute vie son atmosphère, mon christianisme appelle la sainteté, et son invincible besoin est de produire, d'agrandir et de développer de plus en plus ce qu'il puise au centre même de la vie de Jésus-Christ.

Voilà pourquoi, dans un homme comme dans un peuple chrétien, la sainteté est le fruit spontané de leur christianisme, et se fait à sa mesure. Partout où Dieu le sème, dans une âme, une famille, une nation, elle est comme sa germinaison propre et sa naturelle croissance.

Avez-vous grandi dans le christianisme? j'affirme que vous avez grandi dans la sainteté; ces deux agrandissements se suivent dans une proportion exacte. Vous êtes plus chrétien; donc vous êtes plus humble, plus chaste, plus dévoué, plus doux, plus patient, plus charitable, plus vertueux, en un mot, plus saint. Votre christianisme grandissant se couvre de la parure et de la fécondité de vos vertus, comme un arbre de la beauté de son feuillage et de l'abondance de ses fruits.

Au contraire, avez-vous baissé dans le vrai christianisme? j'affirme que votre sainteté est descendue d'un même pas et dans une même mesure. Vous êtes moins humble, moins chaste, moins dévoué, moins charitable, moins saint, parce que vous êtes moins chrétien. Vous pourrez recommencer cent fois cette observation, elle ne vous trompera jamais. En vain on veut faire croire à la fécondité des vertus et à la croissance de la sainteté dans des âmes vides du christianisme, je croirais plus volontiers à la fécondité des moissons et à l'épanouissement des fleurs sans la rosée du ciel et le rayonnement du soleil. Quoi! vous dérobez à la nature humaine son atmosphère divine, vous lui ôtez le regard de Jésus-Christ qui est comme son soleil, vous lui retranchez la vie de Jésus-Christ qui est comme sa sève, et vous lui demandez de produire, avec des moissons de vertus, les fleurs célestes de la sainteté? Insensés! vous faites dans l'homme le désert; l'homme produira ce que produit le désert. Ah! la fécondité de la vie séparée de Jésus-Christ, nous la connaissons, nous la connaissons trop; sauf de rares exceptions, cette fécondité n'est autre que la fécondité du vice. Tout homme qui se vante de faire sortir ses vertus des ruines de son christianisme est un menteur qui trompe les autres en se trompant lui-même. Vous prétentez agrandir vos vertus, agrandissez votre christianisme : le christianisme en s'élevant en vous, y

Digitized by Google

élève la sainteté qui sort de lui, et qui n'est autre que lui-même. Et ce que nous disons d'un homme est plus palpable encore quand il s'agit d'une société. Essayez de semer et de faire croître dans un peuple le vrai christianisme sans y faire croître la sainteté, vous n'y parviendrez pas. Tombât-il au milieu de la nation même la plus corrompue, s'il peut y prendre racine, il fera fermenter cette masse de corruption, et sortir de ce ferment divin la sainteté des hommes.

III. — L'histoire du christianisme témoigne en effet, avec une évidence qui s'impose à nous comme la lumière du soleil, que partout et toujours dans l'humanité il a fait sortir de sa propre fécondité des générations de saints. Car l'histoire du vrai christianisme, c'est Jésus-Christ lui-même s'épanouissant dans les siècles et se manifestant lui-même par des prodiges de sainteté dans les chrétiens illustres.

La sainteté, c'est-à-dire la vertu sous toutes ses faces, élevé jusqu'à l'héroïsme, est un fait exclusivement chrétien. L'antiquité eut des grandeurs que nous n'avons aucune raison de nier ; elle a produit des poëtes, des orateurs, des littérateurs, des artistes, des philosophes, des législateurs, des capitaines, des héros dont la gloire brille encore d'un éclat incontesté. Une chose lui a invinciblement manqué, produire des saints. Elle a fait monter des hommes sur ses autels, et leur a donné devant les peuples une auréole céleste. Mais, remarquez-le bien, ce qui faisait monter sur l'autel les grands hommes de l'antiquité, c'était la force, c'était la victoire, c'était la célébrité, c'était le crime quelquefois, jamais la sainteté. Ces demi-dieux debout sur les autels du paganisme, ce n'était pas l'homme élevé vers Dieu, c'était Dieu abaissé jusqu'à l'homme ; ce n'était pas la glorification donnée à l'humanité, c'était l'opprobre infligé à la divinité.

L'antiquité païenne, je le sais, a pu dans un pays fameux compter jusqu'à sept sages. Mais quand on étudie de près la vie de ces saints du paganisme, on se demande si ce nom de sage n'est pas une ironie jetée à ses philosophes par la Grèce railleuse.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'au point de vue de la valeur morale, ces vertueux de l'antiquité ne seraient par même au milieu de nous des chrétiens médiocres. Le chrétien qui fait son devoir, même le plus vulgaire, laisse loin derrière lui les sages de la Grèce. Au fond de leurs vertus on découvre presque toujours un je ne sais quoi qui les corrompt ; l'égoïsme y perce à travers le dévouement, et l'orgueil à travers l'égoïsme.

Le monde antique, avec ses philosophes, ses poëtes, ses orateurs, ses héros, ses législateurs et tous ses plus grands hommes, en était là, lorsque tout à coup un phénomène inattendu étonna, par sa première apparition, ce monde assis avec tous ses illustres au sein de ses corruptions. Qu'était-il arrivé ? Le christianisme venait de naître, et déjà le besoin qu'il portait dans sa vie se révélait dans son histoire. La vie de Jésus-Christ, manifestée par les saints, s'épanouissait dans l'humanité en vertus surhumaines, et l'histoire de la sain-

Digitized by Google

teté, commençant avec l'histoire du christianisme, déroulait dans sa première page des miracles de vertu.

Jamais, depuis cette heure fameuse, le christianisme n'a perdu dans les siècles ce caractère inimitable ; il a gardé ce privilége que Dieu réservait à la seule religion vraie, le privilége de la sainteté, démonstration impérissable de la vérité. L'Eglise catholique en est si convaincue, qu'elle ose donner à qui la cherche ce signe de la divinité ; et à qui ne peut bien entendre la démonstration qui sort de son unité, de sa catholicité et de son apostolicité, il reste cette démonstration à jamais populaire : la puissance indéfectible de produire des saints.

Quand le christianisme, en effet, a-t-il cessé de produire des saints ? Jamais. Suivez dans ses longs siècles le développement magnifique de la vie chrétienne ; à travers le tissu varié de son histoire, où les corruptions de la nature se mêlent encore aux prodiges de la grâce, toujours et partout la sainteté apparaît, comme l'attestation permanente de l'élément divin qui vit dans le christianisme et se produit dans son action. Ah ! cette histoire de la sainteté chrétienne, se serait une longue et prodigieuse histoire ; je ne songe pas à vous la faire ; je vous dis seulement pour vous montrer dans le christianisme la religion des saints. Regardez au commencement, regardez au milieu, regardez à la fin.

Au commencement, quel spectacle ravissant ! Du sein d'un monde qui tombait en pourriture et périssait de la disette des vertus, un mouvement se produit, une régénération morale apparaît que je ne puis bien nommer qu'en l'appelant une explosion de sainteté. Imaginez une humanité vraiment nouvelle, une race d'hommes sans ancêtres et sans précédents se montrant tout tout à coup couronnée de toutes les vertus élevées à un degré qui dépasse la mesure de l'humaine vertu ; des hommes humbles, obéissants, chastes, charitables, doux, patients, résignés, forts, courageux, intrépides, héroïques enfin dans toutes les vertus, comme on ne le fut jamais sur la terre. En faisant ce tableau du christianisme primitif, qu'on croirait une humanité idéalisée, nous avons peint trait pour trait l'humanité chrétienne. Je ne démontre pas en ce moment tout ce qu'il y a de divin dans ce phénomène que rien d'humain n'expliquera jamais, je constate un fait contemporain de la naissance du christianisme ; ce fait, c'est une floraison subite et spontanée de la sainteté, c'est-à-dire de la grandeur morale à la plus haute puissance dans des générations entières.

Direz-vous que ce fait n'est que le résultat naturel de ce prosélytisme ardent qu'on rencontre au berceau des doctrines, des institutions et des religions naissantes ? Alors je vous dirai : Franchissez douze siècles ; vous voilà au milieu de nos siècles chrétiens. Je le demande, à ce sommet d'où l'on découvre à la fois les deux versants de toute notre vie, à ce Moyen-Age enfin où quelques aveugles du XIX^e^ siècle s'obstinent encore à ne trouver que décadence et barbarie, est-ce que le christianisme a perdu sa puissance de créer des saints ? Au milieu de tant de choses mêlées, de tant de races confondues,

Digitized by Google

est-ce que la sainteté ne pousse plus ses racines ? et le christianisme, déjà douze fois séculaire, a-t-il perdu la sève qui fait germer les saints ?

Non, alors encore la race des saints vit et se multiplie dans l'Église de Dieu. Alors, sur les sommets où Dieu se plaît à élever les saints illustres pour jeter de plus haut et plus loin sur les peuples de plus splendides reflets du visage de son Christ, on voit apparaître dans l'auréole de leur sainteté des figures d'une étonnante grandeur ; le monde chrétien voit briller au ciel de l'Église catholiques des femmes comme sainte Elisabeth de Hongrie, et des hommes comme saint Louis et saint Thomas d'Aquin. Et tandis que ceux-ci et tant d'autres avec eux font apparaître sur les hauteurs du monde l'astre toujours brillant de notre sainteté, des milliers d'hommes et de femmes réalisent dans des conditions plus humbles une sainteté non moins sublime. Ah ! c'est qu'au milieu du chaos apparent que semblait former dans cet âge de grande fermentation le mélange de peuples, de races, de mœurs et d'institutions, l'esprit chrétien planait comme le souffle de Dieu au jour de la création; et de ce vaste épanchement de la vie chrétienne au sein d'une société chargée encore de tant d'éléments de corruption humaine, une nouvelle explosion de sainteté s'était faite, et le monde catholique voyait une fois de plus se lever sur lui la grande ère des saints.

Vous reste-t-il, sur l'efficacité persévérente du christianisme pour produire la sainteté, l'ombre d'un doute ? Alors regardez cette phase de l'histoire chrétienne qui touche à nous, et que nous sommes en partie nous-mêmes. Embrassez d'un même regard tout le cycle moderne du christianisme, et dites s'il a rien perdu de son immortelle fécondité ? Ce siècle de déchirements profonds et de secousses violentes, qui ouvrit dans des tempêtes cet âge nouveau du christianisme ; ce siècle qui vit sortir de son sein, contre ce qu'on nommait alors la corruption catholique, cette protestation qui ébranla le monde religieux et prépara les bouleversements politiques ; le XVI^e^ siècle enfin, avait-il vu mourir dans l'Église cette sève que Jésus-Christ qui seule produit les saints ?

Le siècle de sainte Thérèse, de saint Jean de la Croix, de saint Vincent de Paul, de saint François de Sales, de saint Philippe de Néri, de saint François-Xavier, et de saint Ignace de Loyola, fut-il un siècle déshérité de saints ? Ah ! tous vous répondez : Non, mille fois non ! C'est la grande voix de notre histoire ; quinze siècles écoulés, la sainteté chrétienne a fleuri sur ce vieux tronc du catholicisme dont la sève se rajeunit avec les siècles ; et cette Église catholique, accusée en ce temps-là par des enfants en révolte de n'être plus qu'une Babylone prostituée à toutes ses corruptions, a montré à ce siècle corrompu sa pureté virginale, et s'est ornée elle-même, pour confondre ses détracteurs, d'une couronne de saints.

Et aujourd'hui même, au milieu de ce siècle dont je vous ai révélé les plaies profondes et les maladies morales, croyez-vous que nous devions désespérer de la sainteté chrétienne ? Croyez-vous que dans ces jours mauvais nous n'ayons plus de saints ? Des saints ! ah ! le ciel en soit béni ! j'en ai

Digitized by Google

rencontre dans ma vie; et, comme à tous les âges de l'Église, je les ai rencontrés sous tous les costumes, à tous les rangs, dans toutes les conditions, et en reconnaissant en eux des frères héroïques, j'ai dit en souriant à ma mère l'Église catholique : Mère, soyez bénie; vous êtes la religion des saints!

Vous dites : « Où sont les saints? Je n'ai jamais rencontré de saints. » Peut-être; et c'est le malheur de votre vie. Vous n'avez pas rencontré de saints? Sur quels chemins les avez-vous cherchés? Vous courez sur les chemins qui mènent à la gloire, sur les chemins qui mènent à la richesse, sur les chemins qui mènent au plaisir, peut-être sur les chemins qui mènent à la débauche, et vous n'avez pas rencontré les saints! Ah! je comprends; la vie des saints suit d'autres sentiers. Allez sur toutes les routes qui conduisent à la vertu, sur toutes les routes qui conduisent au dévoûment, à l'abnégation, au sacrifice; allez, enfin, au chemin de la croix; là vous trouverez les saints marchant sur les traces du Crucifié, et, avec lui, demandant à son Calvaire le progrès de l'humanité; là vous retrouverez le christianisme tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps et parmi tous les peuples, la religion qui fait les saints. Les saints sont à son berceau; les saints sont au milieu de sa vie séculaire, et les voici encore sous nos regards, montrant dans la sainteté contemporaine les fruits de son inépuisable fécondité, et attestant par la perpétuité de ce miracle, toujours ancien et toujours nouveau, que, comme dans le christianisme, la vérité est indéfectible, la sainteté est immortelle.

Ainsi, tout le révèle et le proclame, *le Christianisme, c'est la sainteté.* J'en atteste l'idéal qu'il poursuit; j'en atteste le besoin invincible qu'il porte au fond de ses entrailles; j'en atteste toutes les grandes phases de son histoire : *le Christianisme est la sainteté.*

Dès lors, messieurs, entre le christianisme vrai et le christianisme faux, le le discernement est facile. Le christianisme vrai produit des saints; le christianisme faux ne produit pas de saints. Et maintenant, regardez autour de vous, où sont les doctrines, les enseignements, les institutions, les hommes, les apostolats qui produisent des saints! Quels sains produisent vos philosophies? quels saints vos académies? quels saints vos athénées? quels sainls vos journaux? quels saints vos apostolats, alors qu'ils ne lèvent pas le drapeau de Jésus-Christ? O littérateurs charmants, ô écrivains déserts, ô adorateurs de la raison, ô apôtres du progrès, ô soldats de l'idée, vous qui vous nommez chrétiens et qui faites la guerre au christianisme qui vous a baptisés, où sont les saints que vous avez produits? où est le jeune homme que vous avez fait humble? où le jeune homme que vous avez fait chaste? où le jeune homme que vous avez fait saint? Qu'est-ce que ce christianisme qui ne produit rien de ce qu'en tout temps et en tout lieu a produit le christianisme?

Il reste des saints de nos jours : ceux qui repoussent l'orgueil du siècle, la cupidité du siècle, le sensualisme du siècle; ceux qui méprisent d'un cœur élevé et foulent d'un pied dédaigneux toutes les idoles du siècle. Ces saints, qui les produits? Le christianisme vrai, le christianisme de l'Église catholique : non ce christianisme faux qui, tout en gardant le nom du Christ, donne

Digitized by Google

la main droite à Mahomet et la main gauche à Zoroastre; christianisme adultère où Confucius et Broudha ont leur rang hiérarchique à côté de Jésus-Christ !...

Entre ce christianisme vrai et ce christianisme faux, il est temps que le discernement se fasse ; il est temps que l'on sache où sont les vrais chrétiens, qu'on les reconnaisse à ce signe, la *sainteté*, et que, comme saint Paul disait aux premiers chrétiens : Aux saints qui sont à Corinthe, aux saints qui sont à Rome, aux saints qui sont à Thessalonique, nous puissions dire, nous aussi, en vous envoyant la parole de Jésus-Christ : Aux saints qui sont en France, aux saints qui sont à Paris.

Brisons avec ce christianisme blasphémateur, où l'on peut nier la divinité de Jésus-Christ sans apostasier la religion de Jésus-Christ. Brisons avec ce christianisme impur où l'on peut satisfaire ses passions sans renier pratiquement la morale de Jésus-Christ ; j'allais dire avec ce christianisme cruel où l'on peut méditer l'assassinat de ses frères sans mentir à la fraternité de Jésus-Christ. Brisons enfin avec ce christianisme où Jésus-Christ Dieu-homme n'est plus ni l'idéal, ni la vie, ni l'action des chrétiens ; impuissant à tout jamais à produire avec la sainteté le vrai progrès moral. Entre le christianisme vrai et ce christianisme faux, l'heure est venue de choisir ; choisissez : l'un est la décadence, l'autre le progrès.

Digitized by Google

LA MÉTAPHYSIQUE

ET

LES MATHÉMATIQUES,

RÉPONSE

A M. LAMARLE, professeur à l'Université de Gand (1).

X

Mais reste un dernier grief, sur lequel je dois encore un mot d'explication. Selon M. Lamarle, après avoir émis des vues paradoxales sur les quantités imaginaires, j'aurais essayé d'asseoir sur ce fondement fragile des systèmes qui me seraient propres.

Ici mon savant adversaire s'abuse. Je n'ai pas la prétention de me faire un système personnel des grandes vues que les princes de la philosophie chrétienne, les Saint Augustin, les Saint Anselme, les Fénélon, les Bossuet, les Malebranche, ont développées sur la nature de nos idées (2). Mais j'ai signalé l'étroite connexité qui existe entre l'attitude du savant en présence des résultats de la science et l'élévation de ses vues philosophiques. Le mathématicien philosophe a, d'une part, des idées justes sur la grandeur et la dignité de la raison humaine, et d'autre part, il sait ne pas méconnaître les bornes nécessaires qui limitent ses

(1) Voir *La Belgique*, tome IV, page 540.

(2) Voir les articles publiés sur cette question dans la *Revue catholique* de 1854-1856. — Voir aussi l'abbé Maret : *Dignité de la raison humaine et nécessité de la révélation divine*, p. 250-272. Paris, 1856.

Digitized by Google

conquêtes. Si pour lui les idées législatrices de l'intelligence qui fournissent les principes de toutes les sciences, ne sont qu'une certaine vue de Dieu ; s'il croit que dans ses recherches, il ne fait que puiser dans l'océan infini de la raison divine, comment voulez-vous que mesurant la grandeur de la science à un point de vue aussi élevé, il s'étonne de voir s'ouvrir devant lui des horizons dont son œil fini ne saurait jamais embrasser l'inépuisable immensité.

Prenez-moi, au contraire, un mathématicien qui ne sait voir que le côté humain de la science; qui n'a même pas la pensée assez ferme pour accorder un assentiment complet aux axiomes les plus évidents, dont il déclare simplement *qu'ils ne paraissent pas contestables;* qui lisant des œuvres philosophiques sérieuses imagine qu'on y parle de *la transformation des quantités en idées;* qui n'a jamais songé combien l'esprit de l'homme est infiniment au-dessous de la plus humble des figures géométriques, le triangle par exemple, comme l'expose parfaitement Malebranche (1) : comment voulez-vous qu'il ne soit pas déconcerté en présence des résultats que fournit la science, et qui surgissant des spéculations de l'homme, viennent lui apprendre ce qu'il ne demandait pas, lui dire ce qu'il ne comprend pas ; comment veut-on qu'il ne s'irrite pas de trouver un mystère pour l'intelligence humaine, dans ce qu'il s'imagine être le produit exclusif de la pensée humaine.

Ah! de grâce, respect à la science. Ne la souillez pas en voulant faire de la fille éternelle du ciel la fille éphémère de la terre. Ne la faites pas descendre au niveau des œuvres mortelles de l'homme. Sachez voir dans nos formules la divine plénitude des richesses intellectuelles qu'elles recèlent, et vous ne vous irriterez plus d'y trouver souvent du mystère, car alors vous saurez avec Bossuet que *nous n'égalons jamais nos idées; tant Dieu a pris soin d'y marquer son infinité.*

XI

Nous avons fini des quantités imaginaires, et M. Lamarle ne pourra se plaindre que nous l'ayons imité. A des déclamations

(1) *Recherche de la vérité*, t. II, p. 66-68. Paris, 1772.

Digitized by Google

gratuites nous avons essayé de substituer le raisonnement. C'est fait. Et maintenant nous le demandons à M. Lamarle lui-même: Que reste-t-il de ce flot d'injures qu'une mauvaise humeur peu tempérée par la courtoisie française, a répandu sur nos idées? Où sont ces *paradoxes les plus inadmissibles*, où est cette exagération de l'erreur *jusqu'à ses dernières limites*, cette erreur *où rien de vrai ne reste*, cette erreur *qui a perdu toute sanction* sauf la mienne? Et tout ce luxe d'anathèmes, n'aurais-je pas le droit de le retourner contre M. Lamarle? Mais non; respectons l'homme de talent jusque dans ses écarts.

XII

Jusqu'à présent, si M. Lamarle ne s'est pas départi d'une certaine gravité de langage, qui est toujours convenable, on avouera du moins qu'il lui eût été difficile d'ajouter quelque chose à la gravité de ses imputations. Loin de moi, du reste, la pensée de m'en plaindre, car, autant que personne, je comprends l'irritation facile d'un homme qui se trouve heurté dans des idées que toute sa vie il a caressées, entravé dans la propagation d'un système dont le triomphe a été le rêve de sa carrière scientifique. Peut-être cependant, à certains égards, M. Lamarle eût-il pu, sans désavantage, adoucir quelque peu des nuances trop vives. Il se donne, en effet, une mission conciliatrice; il veut *prémunir les métaphysiciens contre le danger de leur immixtion dans les questions mathématiques*, et par suite, il vient en parlementaire leur porter des paroles de prudence et de réserve. Or, est-il bien ici un modèle du bon genre dans les relations diplomatiques?

Quoi qu'il en soit, M. Lamarle va, pour un moment, tempérer l'âpreté sévère de sa parole, et nous offrir quelques accommodements. Mais avant de nous occuper de ses offres de transaction, relevons encore une insinuation peu fondée, ce me semble.

Tout à l'heure M. Lamarle me reprochait d'avoir essayé de fonder sur la considération des quantités imaginaires, un système personnel sur la nature de nos idées. Il ajoute maintenant :

Admettons que ces écoles réussissent, ce sera par surprise.

Digitized by Google

Que vaut, d'ailleurs, un pareil succès nécessairement éphémère?

J'avoue à M. Lamarle que l'imputation de surprise, qu'il hasarde ici, me paraît bien peu sérieuse.

Et d'abord, puisque l'observation de M. Lamarle est générale, qu'y a-t-il en ce qui concerne le P. Gratry, qui puisse justifier cette assertion?

Comment! le P. Gratry livre au public des œuvres philosophiques sur lesquelles il appelle l'avis des juges compétents; elles obtiennent un immense retentissement; elles sont du domaine de la libre discussion de tous, et malgré cela, ces œuvres pour lesquelles personne, sans doute, ne réclamera l'infaillibilité, *restent debout dans leur ensemble* comme un des monuments philosophiques les plus remarquables de notre époque. Qu'y a-t-il ici qui ressemble à une surprise?

Et quant à mon modeste *Essai*, ne l'ai-je pas soumis au jugement des hommes capables? Les vues que j'y ai présentées sur les quantités imaginaires, ne les ai-je pas livrées à la libre appréciation de tous, comme je le fais encore? Et dans la réponse que je présente aujourd'hui, n'êtes-vous pas libre de relever encore, s'il y a lieu, les sophismes qui me seraient échappés? Encore une fois, qu'y a-t-il en cela qui ressemble à une surprise?

Sans doute, si, au lieu d'afficher mes idées à la face du soleil, je saisissais une occasion indirecte et étrangère pour faire le procès à M. Lamarle, me gardant même de trop préciser, dissimulant plus ou moins certaines nuances, affirmant simplement sans preuves, sans argument d'aucune sorte, il est évident que si j'obtenais ainsi quelque succès, on pourrait, non sans une apparence de raison, n'y trouver qu'une *surprise*, qu'un succès *nécessairement éphémère*. Le premier réveil de mes adversaires m'aurait bientôt fait expier la vaine ivresse d'un triomphe mal acquis.

Mais, franchement, y a-t-il du côté de l'école du P. Gratry, rien qui soit l'ombre de ces artifices? Que M. Lamarle lui-même nous le dise. Nous osons nous en rapporter à son jugement.

Digitized by Google

XIII

Ce point vidé, voyons les motifs qu'invoque M. Lamarle à l'appui des accommodements qu'il propose aux métaphysiciens.

D'abord, dit-il, *des arguments empruntés aux mathématiques sont au moins superflus pour le plus grand nombre qui ne les comprend pas.*

Soit. Mais aussi la superfluité de ces arguments pour le plus grand nombre, ne les prive en aucune façon de leur valeur intrinsèque. Admettons donc l'assertion de M. Lamarle : ne reste-t-il pas assez de motifs sérieux pour consacrer dans des ouvrages philosophiques, l'union de la science et de la philosophie? Ivre des vapeurs d'une philosophie mensongère, le XVIII^e^ siècle a répandu la nuit, dans les mathématiques comme ailleurs, sur les principes qui servent d'appui aux spéculations de la pensée, et il en résulte que la science, malgré la rapidité et l'étendue de ses conquêtes, ne présente encore que trop souvent, à côté de l'exubérante richesse de ses formules, d'étranges méprises dès qu'il s'agit d'analyser la valeur de ses méthodes, le caractère de certitude de ses lois, la grande signification de ses principes.

Quel est, par exemple, le caractère des vérités mathématiques le plus banal, et qui, semble-t-il, aurait le moins besoin d'être mis en lumière, si ce n'est le caractère de nécessité, d'immutabilité qu'elles revêtent? Étudier les mathématiques, qu'est-ce autre chose que se replier dans les profondeurs de l'intelligence, pour y lire les lois éternelles des rapports des quantités? Les professeurs, les livres sont-ils autre chose que des moniteurs rappelant la pensée à elle-même, et provoquant son éveil sur les relations des grandeurs? Et lorsque le mathématicien sait, qu'a-t-il fait, sinon se mettre simplement en communication avec la vérité? Il la *sait*, parce qu'il la *voit*.

Eh bien! cette vérité banale, cette vérité que nous faisons saisir à l'élève qui ne fait que franchir le seuil de la science, le dirai-je? il se trouve des mathématiciens distingués qui s'oublient parfois à ne pas le savoir. Ils iront avec Bourdon, avec Francœur et bien d'autres, chercher un point d'appui à certaines lois ma-

Digitized by Google

thématiques, dans des conventions chimériques d'où elles seraient issues, ou bien ils croiront faire de l'esprit, en disant avec M. Lamarle, que *l'opinion commune était jusqu'à présent qu'il ne faut de mystères ni en arithmétique, ni en géométrie.* Comme si la question des mystères mathématiques était, à l'instar des questions d'intérêt public qui s'agitent dans nos assemblées délibérantes, un quelque chose qui doit se décider à la pluralité des suffrages, et non pas un simple fait à constater, qui, par conséquent, est parfaitement indépendant de l'avis de ceux qui pensent *qu'il faut* ou *qu'il ne faut pas de mystères* en mathématiques. Ah! encore une fois respect à la science. Elle vous parle le langage de l'éternelle vérité : ne l'humiliez donc pas à n'y voir que les conceptions mobiles de la pensée humaine ou à la faire dépendre des caprices de nos volontés.

Qu'importe donc, si vous le voulez, que les considérations métaphysiques sur les principes de la science, soient superflues pour le plus grand nombre. La science qui groupe autour d'elle tant d'hommes d'élite, ne serait-elle pas en elle-même un but suffisant des travaux d'un philosophe, et le P. Gratry n'eût-il écrit spécialement que pour les savants, ou d'une manière générale pour tous les hommes livrés aux études scientifiques, n'était-ce pas assez pour donner à ses œuvres une importance majeure? Si un nombre toujours croissant de savants a su s'émanciper des traditions encyclopédiques, l'influence d'une philosophie plus saine, la diminution de l'horreur de la métaphysique, une intelligence plus vraie des conditions normales du développement de la science, n'y sont-elles pas pour quelque chose? Gardez-vous donc d'entraver l'œuvre de la philosophie chrétienne; c'est à votre émancipation intellectuelle qu'elle consacre ses labeurs.

L'assertion de M. Lamarle est d'ailleurs exagérée. C'est se méprendre que de gratifier les habitués de la philosophie de cette incapacité radicale à saisir la valeur d'un argument emprunté aux mathématiques. Sans doute, dans un manuel destiné à l'enseignement, si l'on éclaire une question par des considérations mathématiques, elles ne peuvent guère sortir d'un ordre purement élémentaire. Mais lorsqu'il s'agit d'ouvrages qui s'adressent à des hommes qui conservent le culte de la philosophie après le cours ordinaire des études et l'émancipation des examens, trouvez-vous mal que la science se déploie avec plus d'ampleur, et voulez-vous qu'elle rejette comme un aliment impur tout rayon de lu-

Digitized by Google

mière provenant d'une source étrangère? Veuillez m'en croire; dans cette classe choisie de lecteurs, il n'est pas rare d'en trouver qui sachent parfaitement saisir dans tous ses détails un argument mathématique. Certes, plus le lecteur aura de science positive, plus il lui sera facile de s'assimiler des considérations empruntées aux mathématiques, et de là résulte même un des titres particuliers de l'utilité générale de cette science pour toutes les carrières libérales. Il faut cependant bien reconnaître qu'un homme d'intelligence peut souvent, sans être initié à tous les arcanes de la science, saisir le fil et la valeur d'un argument tiré de considérations mathématiques. Laissez donc ces vues étroites sur la séparation des sciences : elles sont peu dignes d'un esprit élevé. Permettez plutôt que les sciences diverses, toutes issues d'une même source, se tendent la main pour se prêter un mutuel appui.

XIV.

Mais ce n'est pas tout.

M. Lamarle sent le vide de l'objection tirée de la prétendue superfluité des arguments mathématiques, et il se hâte de les combattre par une raison plus sérieuse.

A qui peut les comprendre, dit-il, *et voir leur inanité, ils inspirent une sage défiance, souvent même un dédain qui devient injuste à force de s'étendre et de s'exagérer.*

C'est très-bien dit. Dès le moment où il n'y a qu'*inanité* sous un argument, qu'il soit emprunté aux mathématiques, qu'il vienne de l'histoire, qu'il appartienne à la théologie, enfin quelle que soit son origine, il est évident que toute science sérieuse, métaphysique ou non, doit le répudier. Que d'ailleurs des arguments mathématiques sans valeur puissent frauduleusement se produire dans la science, personne ne songera à le nier, et il suffirait, au besoin, d'invoquer l'exemple de Hégel qui prétend asseoir sur l'analyse infinitésimale, le principe essentiel de sa sophistique.

Mais évidemment les assertions de M. Lamarle présentent ici une lacune. L'inanité d'un argument ne se suppose pas : elle se prouve. Lorsque des insinuations de ce genre ont la prétention de frapper certaines idées spéciales, elles requièrent comme

Digitized by Google

l'acquit d'une dette, une preuve à l'appui. *Les mathématiciens*, disait spirituellement Fontenelle, *veulent être payés comptant.* La bonne renommée de la science logique par excellence, subirait des atteintes, si M. Lamarle, spécialement voué à son culte, ne s'exécutait pas sous ce rapport. Nous nous contenterons donc, sans préjudice des preuves qui viendront peut-être, d'accuser réception à notre savant critique, des insinuations qu'il émet sur la valeur problématique des arguments que la philosophie va puiser dans les mathématiques.

Continuons. *Les métaphysiciens*, dit M. Lamarle, *devraient, me semble-t-il, être plus circonspects. S'ils s'abstenaient dans les cas douteux, là surtout où la compétence leur manque et où ils ont contre eux les hommes spéciaux, ils ne s'exposeraient pas au pire des dangers, celui de se discréditer soi-même et de compromettre inévitablement la cause qu'on prétend défendre.*

Je n'hésite pas à reconnaître la sagesse de ces conseils. Il n'est qu'un point sur lequel je me permettrai quelque réserve. Je ne puis admettre que sur une question douteuse, les métaphysiciens doivent s'abstenir. La fécondité des principes de la métaphysique, peut, en effet, jeter souvent une vive lumière sur des questions indécises ou obscures qui appartiennent aux sciences spéciales. Nous devons donc appeler de nos vœux, et encourager les recherches et les investigations que peut tenter la métaphysique dans ce sens. Du reste, il y a lieu de croire que, sur ce point encore, M. Lamarle n'est pas absolu. Lorsque MM. Huet et Bordas-Demoulin ont accueilli avec tant de faveur ses vues sur le calcul différentiel, il paraît s'être prêté d'assez bonne grâce à cet empiétement, sans que sa religion se soit trop émue des conséquences d'un tel fait.

Quoi qu'il en soit, il est évident que les métaphysiciens doivent s'abstenir, lorsque *la compétence leur manque* et qu'*ils ont contre eux les hommes spéciaux.* Ne serait-il pas étrange, en effet, qu'un métaphysicien s'ingérât de trancher des questions mathématiques auxquelles il est étranger, ou dont il n'a qu'une connaissance superficielle?

Mais aussi il importe de préciser, avec exactitude, les conditions auxquelles s'obtient la *compétence* qui fait l'*homme spécial* dans une matière.

Or, sans la métaphysique, il est impossible de porter une

Digitized by Google

analyse sûre dans les principes des sciences. Sous ce rapport, même lorsqu'il s'agit de l'analyse des principes et des méthodes fondamentales des mathématiques, lorsqu'il s'agit de l'interprétation dans les cas difficiles, des formules que donne la science, ce n'est pas assez pour prétendre à la qualité d'*homme spécial* dans ces sortes de questions, d'être un très-habile calculateur, de n'être pas dénué d'invention dans les recherches géométriques, il faut encore s'être initié aux principes d'une solide métaphysique. On peut s'être rendu recommandable par des services réels dans l'enseignement, surtout pour une école d'applications; on peut avoir professé avec distinction un *Cours de construction*, et manquer cependant de ces qualités qui forment l'homme supérieur. Les quelques pages du rapport de M. Lamarle ne trahissent-elles pas çà et là par des expressions dénuées de sens au point de vue métaphysique, les lacunes que présentent sur ce point les études du savant professeur. Sans vouloir en aucune façon, dans un esprit mesquin de récrimination, amoindrir le mérite et l'habileté remarquable de M. Lamarle pour les questions purement géométriques, dans l'acception ordinaire et trop restreinte de ce mot, il nous est impossible de lui reconnaître une compétence sérieuse dans tout ce qui touche au sens métaphysique des théories mathématiques.

Celui-là seul peut être considéré comme un *homme spécial* dans une branche du savoir, qui possède, au moins, les conditions essentielles pour l'approfondir; pour approfondir les principes des sciences mathématiques, il manque à M. Lamarle, qu'elle que soit son érudition dans les détails de la science, ce sens métaphysique que rien ne supplée, qui non-seulement conduit aux résultats, mais sait y lire les affinités qui les rattachent aux grands faits qui dominent la pensée humaine : c'est dire assez que M. Lamarle ne peut être, à nos yeux, un *homme spécial* dans les questions de principes, et si nous osions nous permettre de donner des conseils à sa longue expérience, nous croirions devoir l'engager à s'abstenir aussi de toucher aux questions mathématiques dans tout ce qui ressortit de l'analyse métaphysique. Car, comme il le dit excellemment, celui qui s'ingère dans une question *où la compétence lui manque et où il a contre lui les hommes spéciaux, s'expose au pire des dangers, celui de se discréditer soi-même et de compromettre inévitablement la cause qu'on prétend défendre.*

Digitized by Google

XV

Mais si nous sommes à peu près de même avis avec M. Lamarle, sur les règles de prudence qu'il recommande aux métaphysiciens, et que l'on peut d'ailleurs, avec beaucoup de sagesse, étendre à toutes les classes d'écrivains, il ne nous est pas possible de le suivre dans l'accord prétendu qu'il imagine, entre les idées du P. Gratry et celles de Hégel, relativement aux infiniment petits.

Au fond, je sais fort bien que je touche ici le point délicat qui a provoqué les susceptibilités de M. Lamarle. Le savant professeur, on le sait, n'est guère sympathique à la méthode infinitésimale. Le P. Gratry, au contraire, dans une analyse où la richesse d'un style diapré des plus brillantes images, ajoute un charme enchanteur à la hauteur des pensées, a célébré la rigueur philosophique et l'incomparable fécondité de cette méthode. Or, obéissant à une conviction profonde, j'ai essayé d'aider en Belgique à la vulgarisation des idées du P. Gratry. Voilà le scandale.

Mais les contrariétés de M. Lamarle le dispensent-elles de la loyauté dans la polémique, de l'exactitude dans les assertions? L'autorisent-elles à voiler sous un travestissement mensonger, les idées de ses adversaires, à leur imputer des non-sens qui attestent, tout au moins, une légèreté d'appréciation peu digne de sa haute position officielle? Est-ce ainsi que vous comprenez le respect que vous devez au corps savant qui vous investit de l'honneur de parler en son nom. Vous faites un rapport dans lequel vous mêlez des questions qui ne vous étaient pas soumises et vous vous permettez ainsi de foudroyer des adversaires, sans pouvoir même articuler un argument sérieux pour les combattre, que dis-je, sans avoir même le courage d'une loyale exactitude, lorsqu'il s'agit de préciser ce qu'ils disent et ce qu'ils pensent, et leur prêtant un langage dont, grâces à Dieu, leur science autant que leur bon sens, les met à l'abri.

Mon jugement peut et doit paraître sévère, je le sens mieux que personne; aussi je me hâte de le justifier, et j'ose croire que la tâche n'est pas difficile.

Digitized by Google

M. Lamarle, dont le langage jusqu'à présent, n'a cessé de porter l'empreinte de sombres préoccupations, se prend à craindre, non sans quelque raison, que ses savants collègues de la *classe des sciences* de l'Académie ne le soupçonnent de se laisser aller à l'exagération : il va donc au-devant de l'objection.

On croira peut-être, dit-il, *que nous exagérons. Il n'en est rien. Ne voyons-nous pas, en effet, Hégel et le P. Gratry s'accorder tous deux pour vouloir que l'infiniment petit soit tout à la fois rien et quelque chose, un zéro absolu et en même temps un germe ou au moins une idée.*

Ainsi M. Lamarle n'exagère pas lorsqu'il signale les graves dangers qui menacent l'enseignement mathématique, et ce qui le prouve, c'est que deux philosophes aux tendances les plus opposées d'ailleurs, Hégel et le P. Gratry, en viennent jusqu'à s'accorder à soutenir sur la nature de l'infiniment petit, les plus étranges paradoxes. Examinons la valeur de cette preuve.

Il est très-vrai que pour Hégel, l'infiniment petit est tout à la fois et dans un sens absolu, rien et quelque chose, à tel point que, d'après lui, le concept de l'infiniment petit serait la ruine du *principe d'identité et de contradiction* de la logique. Pour lui, l'infiniment petit, c'est la quantité qui *n'étant plus est encore* (1). Or, c'est bien là, en effet, donner l'infiniment petit comme étant *absolument rien et quelque chose*, et affirmer l'identité de l'être et du néant. Et de peur que l'on ne s'y méprenne, Hégel ajoute bientôt : « La géométrie nous montre que le principe du « temps, du mouvement, de la grandeur et de la force, c'est « *l'identité même de l'être et du néant.* Eh bien ! nous l'affir- « mons, cette identité même, *prise absolument et universelle-* « *ment*, cette identité-là est elle-même le principe de toutes « choses (2). »

Nous avons fait parler Hégel; entendons maintenant le P. Gratry.

Le philosophe français, après avoir terminé l'exposition du système de Hégel, en aborde la critique. Or, dès les premières lignes où il en discute la partie scientifique, nous lisons : « En « ce qui concerne l'élément infinitésimal géométrique, consi-

(1) GRATRY, *Logique*, tome I, p. 245.
(2) *Ibid.*, tome I, p. 246.

Digitized by Google

« déré comme l'identité de l'être et du néant dans la grandeur, « *c'est une absurdité gratuite* (1). » *Une absurdité gratuite !* Voilà donc la teneur de ce pacte d'alliance que M. Lamarle a découvert entre Hégel et le P. Gratry. On le voit, l'adhésion de celui-ci aux vues du sophiste est des plus nettes et des mieux accentuées, l'accord est éclatant, et cet exemple choisi par M. Lamarle lui-même, suffit bien, en effet, pour le mettre au-dessus de tout soupçon d'exagération.

Du reste, l'accord n'est pas moins remarquable dans d'autres passages.

Dans le second volume de sa *Logique*, le P. Gratry reprend encore la théorie hégélienne des infiniment petits. D'après lui, elle est tellement absurde, qu'elle suffit à caractériser Hégel comme *sophiste;* il le compare, sous ce rapport, à un *homme ivre qu'on ne critique pas*, parce qu'il suffit *de le montrer à ceux qui auraient besoin de cette vue.* Aussi pour toute réfutation des vues hégéliennes, le P. Gratry, en cet endroit, se contente de les résumer *avec exactitude*, et il finit en disant simplement : *C'en est assez sur la métaphysique infinitésimale de Hégel* (2).

Encore une fois, l'accord entre Hégel et le P. Gratry pourrait-il être plus éclatant !

Et voilà comment M. Lamarle fait de la science, en pleine Académie ! Oh ! non, M. Lamarle n'exagère pas : *il n'en est rien.*

XVI

Poursuivons.

D'après notre critique, Hégel et le P. Gratry s'accordent encore à vouloir que l'infiniment petit soit *un zéro absolu et en même temps un germe ou au moins une idée.*

Et d'abord, Hégel parle beaucoup, en effet, du *germe infinitésimal*, mais ce germe compris à la manière du rationaliste allemand, est précisément ce que l'illustre oratorien appelle une *absurdité gratuite*. Ce germe ne cadre donc guère avec les vues

(1) GRATRY. *Logique*, tome I, p. 261.

(2) Voir *Logique*, tome II, p. 140-145.

Digitized by Google

du philosophe français qui, tout en répudiant l'existence réelle de l'infiniment petit dans la nature créée, tout en affirmant qu'il s'annule nécessairement en présence des quantités finies, admet cependant qu'il répond à une idée de l'esprit, qui comme toutes les idées a sa souveraine réalité en Dieu.

Mais l'infiniment petit est-il un zéro absolu ? Nous nous trouvons ici en face d'une équivoque qu'il importe de faire disparaître.

S'agit-il de résoudre la question au point de vue de la réalité des êtres, de savoir s'il existe dans la nature créée quelque chose qui soit, d'une manière absolue, un infiniment petit, nous répondrons sans hésiter que l'infiniment petit n'existe nulle part, que c'est un zéro absolu.

Veut-on, au contraire, traiter la question au point de vue des idées pures, il est impossible d'envisager l'infiniment petit comme un *zéro absolu*. Sans doute, l'*infiniment petit*, selon l'expression du P. Gratry, *ne peut être exprimé par aucun nombre, ni aucune grandeur finie* (1). Par conséquent, en prenant le mot *quantité* dans le sens ordinaire, *l'infiniment petit n'est rien comme quantité, quoiqu'il réponde à une idée de l'esprit* (2), et si vous placez l'infiniment petit en présence d'une quantité finie quelconque, il s'annule *rigoureusement*, de même que toute quantité finie comparée à l'infini. Des deux côtés, c'est identiquement la même question, à tel point que l'infiniment petit se représente le plus souvent par le symbole $\frac{a}{\infty}$, qui est tout simplement l'expression abstraite *du rapport du fini à l'infini*. Mais visiblement il n'est question ici que d'une *annulation relative*, de même qu'en métaphysique il est rigoureusement exact de dire que les êtres finis en présence de l'Être infini, sont comme s'ils n'étaient pas puisqu'il est impossible de concevoir que leurs perfections finies, quoiqu'étant des réalités distinctes de Dieu, puissent ajouter quelque chose à l'Être divin qui les renferme toutes éminemment dans sa plénitude. Or, certes, quoique les créatures ne soient rien en présence de Dieu, elles sont cependant quelque chose envisagées en elles-mêmes et comparées entre elles. C'est ce qu'expose parfaitement saint Augustin dans ce texte, cité par le P. Gratry : « Dieu est « de telle manière que, comparé à lui, ce qui a été fait n'est

(1) GRATRY. *Logique*, tome II, p. 140-141.
(2) *Logique*, tome II, p. 124-125.

Digitized by Google

« pas. *Les créatures non comparées à Dieu, sont en effet;* car elles « sont par lui ; *mais si on les compare à Dieu, elles ne sont pas;* car « l'Être vrai, c'est l'Être immuable, et seul il est immuable (1).»

Or, comme le P. Gratry apporte précisément ce texte comme exprimant des idées corrélatives aux formules algébriques $\infty + a = \infty$, et $\frac{a}{\infty} = 0$, il suit que M. Lamarle présente très-inexactement les vues du philosophe français en lui faisant dire simplement que pour lui l'infiniment petit est un *zéro absolu* (2). L'infiniment petit n'est qu'un *zéro relatif*, c'est-à-dire un élément qui s'annule rigoureusement en présence des quantités appartenant à une sphère de grandeurs qui ne peuvent être conçues comme variables par l'addition ou la soustraction d'éléments infiniment petits, le concept de ces grandeurs impliquant qu'elles renferment déjà dans leur plénitude et d'une manière immuable tout ce qui pourrait leur venir de ce chef.

Evidemment, l'annulation des infiniment petits ainsi comprise, rien n'empêche qu'en les envisageant d'une manière absolue ou en les comparant entre eux, ils conservent *des rapports numériquement exprimables*, et voilà pourquoi il est possible sans qu'il y ait en cela l'ombre d'une contradiction logique, de les considérer, *à des points de vue essentiellement différents*, comme étant à la fois rien et quelque chose. C'est ce que j'ai fait dans mon *Essai* (3). Mais cette interprétation, encore une fois, n'a *rien de commun* avec la théorie hégélienne qui prétend tirer du calcul infinitésimal, une preuve de l'*identité des contradictoires*.

XVII

M. Lamarle se méprend donc au plus haut degré sur les vues du P. Gratry, relatives à la nature de l'infiniment petit. Dans tout ce qu'il avance comme résumant la pensée du P. Gratry

(1) Ita enim ille est, ut in ejus comparatione ea quæ facta sunt, non sint. *Illo non comparato sunt*, quia ab illo sunt : *illi autem comparata, non sunt* : quia verum esse, incommutabile esse est, quod ille solus est.

(2) Voir GRATRY, *Connaissance de Dieu*, tome I, p. 248-249.

(3) Page 91-95. — *La Belgique*, tome II, p. 240-247.

Digitized by Google

sur ce point, M. Lamarle ne cesse de se tenir à côté du vrai. Il admettra donc avec nous que nous sommes trop fondé à ne prendre point au sérieux la fin de non-recevoir qu'il oppose aux idées du P. Gratry, lorsqu'il nous dit : *Germe ou idée qu'importe ; l'infiniment petit de ces philosophes n'est pas celui des géomètres.*

Il importe, au contraire, beaucoup.

En ce qui regarde, en effet, le *germe infinitésimal* de Hégel, nous sommes parfaitement d'accord avec M. Lamarle. Selon l'expression du P. Gratry, c'est une *absurdité gratuite.*

Mais quant aux idées de celui-ci, puisqu'à en juger par tout le passage qui nous occupe, M. Lamarle ne les comprend pas, il nous suffirait de le prier de relire avec une attention plus digne d'un homme sérieux, les travaux qu'il incrimine, et nous sommes persuadés qu'après plus mûr examen, M. Lamarle nous saura gré de ne pas insister davantage sur des inexactitudes qui seraient compromettantes, même en dehors d'un *rapport officiel* présenté à l'Académie.

Quoique vous puissiez dire, sans vouloir prétendre qu'il ne soit échappé au P. Gratry, aucune expression peu exacte dans sa longue analyse, l'infiniment petit de ce philosophe est bien celui des géomètres. Le mathématicien qui s'est nourri de la méthode infinitésimale et qui en a saisi l'esprit, n'a rien à apprendre, sous ce rapport, par la lecture des œuvres du P. Gratry. Aussi l'éminent philosophe n'a aucune prétention à la découverte d'une notion spéciale de l'infiniment petit. Mais ce qui lui assure un nom illustre parmi les savants qui ont fait progresser la philosophie mathématique, c'est qu'il a fait ressortir sous un jour éclatant, les affinités étroites qui rattachent la méthode infinitésimale au procédé fondamental de la raison pour s'élever au vrai.

Du reste, l'espèce de réserve que fait ici M. Lamarle en faveur de l'infiniment petit des géomètres, n'est qu'une prudente concession faite à des exigences avec lesquelles il faut transiger. On sait le respect de M. Lamarle pour l'infiniment petit des géomètres, et nous aurons à nous en occuper tout à l'heure.

Pour le moment, constatons encore en passant jusqu'à quel point M. Lamarle réussit à entendre le P. Gratry.

Continuant son analyse, le savant professeur ajoute : « *Prétendre que des quantités qui s'annulent se transforment en idées* « et que ces idées, *à l'instar des quantités dont elles procèdent*,

Digitized by Google

« conservent entre elles des rapports numériquement exprima-
« bles, c'est aller si loin qu'il semble impossible d'être suivi
« par personne. »

Je le crois bien ! Aussi, veuillez tempérer de vaines alarmes : les droits de la raison que vous vengez ici ne sont mis en cause par personne, et certes, nous ne suivrions pas le P. Gratry si, quelque part, il pouvait traiter de la *transformation des quantités en idées*. Un homme est jugé lorsqu'il émet de tels nonsens. Que l'ancien collaborateur de MM. Huet et Bordas-Demoulin évoque quelque souvenir de saine métaphysique, et il verra aussitôt que le langage qu'il prête au P. Gratry, se trouve exclu par des incompatibilités manifestes. L'écrivain français est un métaphysicien : M. Lamarle ne l'ignore pas, et le lui reproche même avec autant d'éclat que d'amertume. Or, visiblement un métaphysicien ne parle pas ainsi.

Gardons-nous cependant de faire un grief à M. Lamarle de la candeur ingénue avec laquelle il nous étale son aptitude *spéciale* à embrasser les questions de philosophie mathématique. Ainsi que nous le disions dans l'introduction de ce travail, nous ne cherchons pas à parer des coups qui toujours portent dans le vide, mais par la discussion de cette note si riche en détails de mœurs, malgré sa brièveté, nous essayons de peindre en miniature toute une école. Or, lorsqu'on voit à quelle hauteur s'élève le sens métaphysique dans l'école encyclopédique, même dans un de ses représentants les plus distingués, ne trouve-t-on pas dans ce fait des enseignements solennels sur l'abaissement nécessaire de la science qui s'isole de la métaphysique chrétienne. Cette étude n'est d'ailleurs qu'ébauchée, et nous espérons que, pour la compléter, M. Lamarle, si désormais il ne dédaigne pas de s'occuper de nous, voudra bien quelque jour nous indiquer le passage du P. Gratry dans lequel il s'agit de la *transformation en idées des quantités qui s'annulent*. Il sera bien instructif de comparer le texte du P. Gratry à l'analyse de M. Lamarle.

XVIII

Mais là ne s'arrêtent point les écarts du P. Gratry et de son école. Ainsi le P. Gratry convient que la méthode infinitésimale

Digitized by Google

est *inintelligible* dans son principe, et cependant il veut qu'elle soit le plus puissant levier qui ait été mis aux mains de la science moderne. Ce n'est pas assez. Le P. Gratry fait école, et de cette école sortent *des émules jaloux de le dépasser* qui vont bien plus loin encore : pour eux, *la foi aux mystères est en mathématiques plus que partout ailleurs la condition du progrès;* que dis-je, pour eux *le plus précieux de tous les avantages des infiniment petits, c'est qu'ils sont inintelligibles.*

Reprenons une à une toutes ces assertions, et voyons encore jusqu'à quel point elles peuvent caractériser l'école que nous combattons.

Le P. Gratry a écrit dans sa *Logique* les judicieuses observations qui suivent :

« Connaître et analyser l'infini n'est pas *comprendre* l'infini. « L'infini est *incompréhensible,* comme Dieu lui-même. L'homme « peut et doit connaître Dieu, et ne le peut comprendre. Nous « ne comprendrons jamais l'infini, lors même que nous par- « viendrons à connaître plusieurs vérités claires sur la nature « de l'infini et sur ses rapports au fini. *C'est pourquoi le côté « incompréhensible du calcul infinitésimal subsiste toujours comme « tel,* lors même que l'on n'y voit comme nous que la simple « et rigoureuse application de l'un des deux procédés de la « raison (1). »

Et, en effet, quoique l'idée de l'infini soit la grande lumière de l'intelligence, quoique même le fini ne soit intelligible que par l'idée de l'infini, et que toute la science se résume dans les rapports réciproques de l'infini et du fini, il n'en est pas moins vrai que, quelque lumineuses que soient ces questions, elles présenteront toujours des abîmes insondables à la pensée humaine, des aspects profondément incompréhensibles. En mathématiques, à la vérité, l'infini est une conception purement idéale, l'examen purement abstrait de l'une ou l'autre des notes dans lesquelles peut se décomposer logiquement l'idée de l'infini absolu. Nulle part dans la nature, cet infini ne se trouve réalisé. Et cependant l'analyse l'applique à tout avec un merveilleux succès pour la solution des problèmes les plus ardus. Or, la raison de cette inépuisable fécondité de l'idée de l'infini en mathématiques, c'est encore que toute la création, dans la mesure

(1) Tome II, note, p. 123-124.

Digitized by Google

de sa participation à l'être, est marquée du sceau de l'infini, et que comme telle, elle ne peut être intelligible à la science, même au point de vue mathématique, que dans la lumière de l'infini.

Et tel est le secret des lumières et des grandeurs sublimes de la science, aussi bien que de ses profondeurs incompréhensibles.

Mais en résulte-t-il, qu'une vérité incompréhensible à certains égards, ne puisse sous d'autres rapports être parfaitement nette et déterminée dans l'esprit? En aucune façon. Ainsi j'ai une idée assez nette de l'infiniment petit pour pouvoir affirmer que rien dans la nature n'est, ne peut être d'une manière absolue infiniment petit, mais je le conçois parfaitement au point de vue idéal, comme n'étant que le rapport du fini à l'infini.

M. Lamarle ne comprend pas ainsi les choses, pour lui, l'infiniment petit est tout simplement inintelligible.

Nous ne discuterons pas sur ce point, la valeur du témoignage de M. Lamarle, en ce qui le concerne. Mais si la méthode infinitésimale lui est *inintelligible* dans son principe, comme nous le pensons bien, n'y a-t-il pas quelque témérité de sa part à venir jeter la boue à une méthode qui, M. Lamarle le sait, a été l'origine d'une révolution scientifique dont les résultats constituent les plus brillantes conquêtes de la science? Un homme prudent ne discute pas, ce me semble, une question dont le principe lui est, de son propre aveu, *inintelligible*, lorsque d'ailleurs ce même principe est déclaré *lumineux entre tous* par des hommes d'une science sérieuse, voire même par des hommes d'un génie supérieur.

Mais M. Lamarle ne se contente pas de dire que l'infiniment petit lui est *inintelligible*, il veut absolument qu'il le soit également aux partisans de la méthode infinitésimale. Il y a plus, M. Lamarle affirme, *appuyé sur le texte même que je viens de donner* (1), que le P. Gratry convient que l'infiniment petit est *inintelligible*. Or, le P. Gratry n'en convient aucunement, et pour le lui faire dire, M. Lamarle a eu le courage peu hono-

(1) M. Lamarle, en effet, dans son mémoire : *Notions fondamentales*, etc., p. v, renvoie à la page 123 du tome II de la *Logique* du P. Gratry comme renfermant cet aveu prétendu. Or, à la page indiquée, si l'on excepte le texte que nous citons, tout le reste, non-seulement ne se prête pas à être dénaturé dans le sens de M. Lemarle, mais exclut, au contraire, avec la dernière évidence, l'interprétation qu'il imagine.

Digitized by Google

rable de faire au texte des corrections qui l'accommodent à ses vues. Il lui a fallu faire une substitution, remplacer le mot *incompréhensible* par le mot *inintelligible*. Mais cette substitution, légère peut-être en apparence pour un lecteur inattentif, altère profondément le sens du texte du P. Gratry. M. Lamarle doit le comprendre mieux que personne, car il nous est une importation de la France savante, et il doit donc mieux que nous Belges, être initié à toutes ces nuances délicates que les familiers de la langue française saisissent si vite, et qui séparent nettement les mots qui semblent le plus rapprochés pour leur signification. Eh bien! qu'il veuille nous dire depuis quand *inintelligible* et *incompréhensible* sont synonymes dans la langue française. Le premier mot n'implique-t-il pas *toujours* défaveur, n'est-il pas *toujours* pris en mauvaise part, tandis que le second peut très-bien être pris en bonne part. Dire qu'une conception est *inintelligible*, n'est-ce pas la répudier comme peu digne de la raison? Au contraire, pour qu'une idée soit *incompréhensible*, il suffit qu'elle soit *trop grande* pour que l'esprit humain puisse l'embrasser dans sa plénitude. Aussi dit-on très-bien : Dieu est *incompréhensible;* mais M. Lamarle ne pourrait me citer un écrivain qui ait jamais dit : Dieu est *inintelligible*.

M. Lamarle fait ici confusion. Nulle part, le P. Gratry ne convient que les infiniment petits soient inintelligibles, mais c'est là le thème essentiel des déclamations de Voltaire contre la méthode infinitésimale, et M. Lamarle qui, dans ses écrits, invoque avec tant de complaisance l'autorité du philosophe de Ferney, a trop généralisé des réminiscences bien étrangères à l'école du P. Gratry.

Et voilà cependant par quels artifices on sait se procurer les fugitives jouissances d'un succès frauduleusement ménagé, lorsqu'on a l'honneur de parler à l'Académie. Voilà comment on comprend le respect qui est dû à une assemblée savante. C'est habile peut-être, mais c'est là une habileté pour laquelle M. Lamarle ne trouvera jamais dans l'école du P. Gratry, *des émules jaloux de le dépasser*, ni même de le suivre.

Digitized by Google

XIX

M. Lamarle a fini des torts qui sont personnels au P. Gratry. Reviennent maintenant les miens. Et quels sont ces torts nouveaux que m'impute M. Lamarle? C'est que j'aurais émis dans mon *Essai* cette proposition : *La foi aux mystères est en mathématiques, plus que partout ailleurs, les conditions du progrès.*

C'est presque exact.

J'avais dit : *Plus qu'ailleurs, la foi aux mystères est en mathématiques la condition du progrès* (1).

M. Lamarle me fait dire : La foi aux mystères est en mathématiques, plus que *partout* ailleurs la condition du progrès.

Nous n'insisterons pas sur le mot *partout* que M. Lamarle a introduit dans le texte. Nous acceptons comme nôtre, la proposition revue et corrigée par lui, que M. Lamarle nous impute, et nous répéterons avec lui : *La foi aux mystères est en mathématiques, plus que partout ailleurs la condition du progrès.* Discutons donc cette assertion; mais auparavant, un mot sur la manière dont M. Lamarle détruit nos arguments.

Aux raisons que j'ai développées à l'appui de ma thèse, qu'oppose M. Lamarle? Cette simple phrase : *L'opinion commune était jusqu'à présent qu'il ne faut de mystères ni en arithmétique ni en géométrie.*

Or, c'est surtout à l'analyse algébrique que j'avais demandé la preuve de ma proposition (2). L'argument que j'avais présenté comme exemple se tire de la génération idéale des nombres à l'aide de racines imaginaires. D'où vient qu'à des considérations que fournit l'*algèbre*, M. Lamarle réponde simplement *arithmétique* et *géométrie*?

Voici le secret de cette singulière façon.

Nous l'avons déjà vu, si M. Lamarle n'applaudit guère à l'immixtion de la philosophie dans les questions mathématiques, sa logique admet, sur ce point, des tempéraments assez larges.

(1) *Essai*, p. 88. *La Belgique*, tome II, p. 244.
(2) *Ibidem.*

Digitized by Google

Voltaire, paraît-il, est à ses yeux *un homme spécial à qui la compétence ne manque pas*, pour trancher une question mathématique.

Or, Voltaire avait dit dans le *Dictionnaire philosophique*, art. *Géométrie : Il ne faut pas qu'il y ait de mystères, ni en arithmétique, ni en géométrie* (1). Et M. Lamarle, par respect pour la parole du maître, la reproduit intacte, en me donnant pour toute réponse : *L'opinion commune est qu'il ne faut de mystères ni en arithmétique, ni en géométrie.*

Que dirait M. Lamarle, si nous nous contentions de lui répliquer : Nous maintenons notre thèse et nous admettons votre proposition?

Qu'importe, en effet, qu'il n'y ait de mystères ni en arithmétique, ni en géométrie, ce que, du reste, nous n'admettons aucunement, si en dernière analyse, le mystère se trouve au fond de toutes les spéculations de l'algèbre? L'algèbre ne pénètre-t-elle pas toutes les branches des mathématiques, n'est-elle pas l'instrument continuel de nos recherches géométriques? Et si, avec elle, dans toutes ses formules, elle vous apporte le mystère, qu'aurez-vous fait pour le chasser de la science, en venant nous dire : *Il ne faut pas qu'il y ait de mystères ni en arithmétique, ni en géométrie.* Est-ce là de la logique?

Il est de mode dans l'école encyclopédique de ne parler qu'avec un profond dédain de la métaphysique. Mais nous ferons remarquer en passant à M. Lamarle que, si la métaphysique est au fond de tous nos débats, la plupart des questions qui nous divisent, et notamment celle que nous avons agitée relativement aux quantités imaginaires, ne ressortissent pas plus de la métaphysique que de la logique. Or, jusqu'à présent, je ne sache pas qu'aucune école scientifique ait prétendu émanciper les mathématiques de la logique.

Reprenons. M. Lamarle ne veut donc pas de mystères en mathématiques, et à nos assertions sur ce point, il se contente, généralisant la sentence de Voltaire, de nous opposer que *l'opinion commune est qu'il ne faut de mystères ni en arithmétique, ni en géométrie.* Eh bien, en face de cette prétendue opinion commune, nous maintenons dans toute son intégrité notre première

(1) Cité par M. Lamarle, *Notions fondamentales sur plusieurs points de trie*, etc., page 5.

Digitized by Google

affirmation, et nous disons que l'assertion de Voltaire est *un non-sens qui atteste la plus profonde ignorance des faits les plus manifestes qui dominent la science humaine.*

C'est d'abord un *non-sens.* Et puisqu'il est une école qui est descendue au point de ne plus le savoir, disons-le encore. Qu'est-ce que la *science des quantités,* sinon une participation de l'entendement humain aux relations éternelles et immuables des grandeurs et des nombres? Il n'est de libre en mathématiques que le choix des symboles. Tout ce qui touche aux quantités en elles-mêmes, à leurs rapports, à leurs qualités intelligibles, tout cela s'impose nécessairement à l'intelligence. Que signifie donc, sous ce rapport, l'inepte et vaine classification des géomètres en deux classes dont les uns qui représenteraient l'opinion commune seraient d'avis qu'*il ne faut pas,* tandis que les autres seraient d'avis qu'*il faut* des mystères en mathématiques. Il s'agit ici d'une seule chose : constater un fait visible, palpable, manifeste, éclatant comme il en fut jamais, ou bien réduire à néant un fait supposé, illusoire, imaginaire, qui ne comporte pas un examen sérieux. Là est toute la question : et vos frayeurs puériles, vos antipathies ne la déplaceront pas.

Nous disons, en outre, que la thèse de Voltaire, patronée par M. Lamarle, *atteste la plus profonde ignorance des faits les plus manifestes qui dominent la science humaine.* Que Voltaire ait écrit cette proposition, je le comprends facilement; mais il est vraiment inconcevable qu'un homme qui a vécu dans le monde des idées mathématiques, s'abuse au point de n'y pas trouver de mystères. Exemple trop éclatant des éblouissements fâcheux, des fascinations étonnantes que subissent les intelligences égarées par l'enivrement d'une science qui s'inspire, quelquefois à son insu, des tendances rationalistes.

Eh quoi! votre intelligence se nourrit dès votre jeunesse de spéculations mathématiques, et vous n'y voyez pas de mystères! dites-vous, et toutes les vérités de la science, quoique profondément empreintes du caractère de l'infini, seraient pour vous sans voile et sans nuages. Illusion! s'il en fut jamais. Dégagez-vous un instant des préjugés, et tout à l'heure vous vous étonnerez vous-même d'avoir pu souscrire à des erreurs aussi manifestes.

Digitized by Google

XX

Lorsque je formulai à peu près la proposition que M. Lamarle tire de ma brochure, j'eus soin d'apporter à l'appui un fait acquis à la science.

« Quoi de plus simple, disais-je, que l'idée de l'unité? Ce-
« pendant, si l'on veut scruter le problème de la génération
« idéale de la notion de l'unité dans l'esprit, on arrive à cette
« étonnante conclusion, que l'unité peut être considérée comme
« dérivant de racines de formes diverses à l'infini, et parmi
« cette infinité de racines *deux* au plus ne sont pas *imaginaires*,
« c'est-à-dire que l'unité peut être envisagée sous une infinité
« de faces qui sont le plus profond mystère. La même conclu-
« sion s'applique à tout nombre quelconque (1). »

A cela que répond M. Lamarle? Rien, sinon la parole de Voltaire, transformée en opinion commune. Or, comme l'immixtion de Voltaire dans les questions mathématiques ne peut en faire une spécialité à mes yeux, elle ne m'empêchera pas de reprendre très-librement la discussion de mon argument, dût l'autorité du fétiche de l'école encyclopédique en subir quelques atteintes.

Examinons donc le fait que j'ai choisi entre mille, pour montrer qu'en mathématiques aussi se présentent des mystères. Est-il vrai, *oui* ou *non*, que l'analyse nous apprend que tout nombre peut être considéré comme dérivant de racines variables à l'infini, et dont *deux* au plus ne sont pas *imaginaires*? Vous est-il possible de contester la rigueur parfaite des raisonnements qui conduisent à cette conclusion? Si par quelque point, ils ne s'harmonisent pas avec les lois de la logique, montrez-nous le sophisme. Vous ne le pouvez pas? Expliquez-nous donc le lien incompréhensible, s'il en fut jamais, qui *rattache dans leur nature intime*, des formes *essentiellement imaginaires* et la notion simple entre toutes, celle de l'*unité*. Y voyez-vous quelque chose? Ah! vous me direz que vous ne vous occupez pas de ces conceptions chimériques qui ne sont qu'une vaine écume, qu'une scorie impure que le flot de la science charrie, mais que dédai-

(1) *Essai sur les examens*, p. 88. — *La Belgique*, t. II, p. 244.

Digitized by Google

gne l'homme sérieux. Mais ne voyez-vous donc pas que vous venez vous briser sur des mystères bien autrement incompréhensibles, que ceux-là mêmes que vous répudiez? Les quantités imaginaires, même au point de vue purement logique, sont des chimères, des absurdités : soit. Dites-nous donc comment il se fait que la raison humaine, recherchant l'origine idéale de *conceptions vraies de l'aveu de tous*, et appliquant à ce problème les lois inflexibles qui assujétissent les opérations de la pensée, arrive ainsi forcément par une infinité de voies différentes, à trouver une solution de la question dans des *chimères*, dans l'*absurde*. La science serait donc fatalement le lieu des chimères et de l'absurde! Ah! n'insultez pas la science.

Il est donc avéré que tout nombre présente une infinité de faces surintelligibles, et sous ce rapport, il nous est permis de défier hautement toute critique.

M. Lamarle objectera-t-il que dans nos combinaisons sur les nombres, nous faisons toujours abstraction de la possibilité de les construire à l'aide de racines imaginaires; que cette possibilité inconnue durant de longs siècles, n'est que le résultat tout moderne du progrès de la science; que d'ailleurs la considération de ces aspects divers d'un même nombre, serait tout à fait stérile.

Eh! sans doute, aussi rassurez-vous. Il ne s'agit pas de vous repaître l'intelligence de la considération de ces aspects insaisissables. La science les constate, en tire les conséquences philosophiques, et tout est dit. Mais qu'importe à la question. Si une idée présente des côtés obscurs, subsistent-ils moins parce que vous en faites abstraction, parce que vous en avez peur et qu'ils vous donnent le vertige. C'est là, en effet, une des plus vaines prétentions de la science rationaliste. Elle rencontre partout le mystère, et toujours elle évite de le regarder en face; elle lui accorde si peu d'attention, qu'il passe devant elle sans guère lui laisser une impression plus durable que ces songes fugitifs qui, comme une vapeur légère, fuient au premier réveil du matin. Et lorsqu'elle s'imagine avoir refoulé loin d'elle le mystère, elle vient avec toute la satisfaction d'un danger évité, nous dire gravement avec Voltaire : *Il ne faut pas qu'il y ait de mystères ni en arithmétique, ni en géométrie.*

Et maintenant nous le demandons à tout homme, qui sait se soustraire à l'empire d'un préjugé : est-ce là de la science? Et lorsqu'après de laborieuses années d'étude, on en est encore à

Digitized by Google

cette science, a-t-on le droit d'en être fier? La vraie science ne consiste-t-elle pas à *savoir jusqu'à quel point on sait*, bien plus encore qu'à *savoir ce que l'on sait?*

C'est à dessein que je me borne au seul exemple cité dans mon *Essai sur les examens;* je veux restreindre ce travail aux exigences de la polémique actuelle. Si cependant nous voulions presser M. Lamarle, serait-ce sans quelque embarras, qu'il pourrait concilier la science que suppose la haute position qu'il occupe, avec sa prétention d'éliminer les mystères de la géométrie?

Et qu'est-ce donc que le rapport du côté d'un carré à sa diagonale? Qu'est-ce que le rapport du côté du triangle équilatéral au rayon de la circonférence circonscrite? Qu'est-ce que le rapport du côté d'un cube à celui d'un cube double, triple, quadruple, quintuple, sextuple, et enfin ainsi à l'infini, si l'on en excepte l'accroissement correspondant aux rares nombres entiers qui sont des puissances cubiques exactes? Sans doute, la considération des infiniment petits que M. Lamarle rejette, éclaire vivement la nature des rapports incommensurables. Mais en somme, pour M. Lamarle comme pour tout le monde, est-il possible d'avoir autre chose qu'une valeur approchée de ces rapports? Par conséquent M. Lamarle, comme tout le monde, ne connaît la valeur de ces rapports que dans les limites de l'approximation. *Au delà de ces limites, il ne connaît rien.* Or, n'est-ce pas bien là le mystère? Un mystère est-il autre chose qu'une vérité intelligible sous une face, obscure et surintelligible sous une autre?

Encore une fois que M. Lamarle me dise *sans mystère,* quel est le nombre π qui revient sans cesse dans nos formules dès qu'il s'agit de courbes élémentaires ou transcendantes? Sait-il autrement que par approximation, c'est-à-dire *dans de certaines limites et rien au delà,* la mesure d'un cercle, d'un cône, d'un cylindre, d'une sphère, d'une ellipse, d'un ellipsoïde et de bien d'autres grandeurs?

A plus forte raison que sait-il de l'aire de l'hyperbole, de la parabole et des volumes engendrés par leur révolution? Comment peut-il dans l'étude de ces courbes non fermées, éliminer le côté incompréhensible de l'infini?

Et que sait M. Lamarle de ces centaines de courbes que l'analyse révèle à la géométrie, et dont généralement la science connaît si peu de chose?

Digitized by Google

Ah! de tout cela, même pour les courbes qui nous sont le mieux connues, M. Lamarle, comme tous les géomètres, sait un certain nombre de vérités claires, et de tout cela aussi, comme tous les géomètres, *il ne sait rien au delà de certaines limites essentiellement infranchissables, puisque toute valeur impliquant un rapport irrationnel reste nécessairement telle.*

Et cependant demandez à M. Lamarle si la géométrie peut être indépendante de mystères, il vous dira : *L'opinion commune est qu'il ne faut de mystères, ni en arithmétique, ni en géométrie.*

XXI

Mais laissons un fait qui ressort avec la plus éclatante évidence de tout ce qui est acquis à la science. Ma tâche cependant n'est pas finie. Et, en effet, je ne me suis pas contenté d'affirmer l'existence d'une infinité de mystères en mathématiques : ma thèse dont je n'ai rien à retrancher, est celle-ci :

Plus qu'ailleurs, la foi aux mystères est en mathématiques la condition du progrès.

Pour justifier ma proposition, évidemment trois conditions suffisent. Il faut, d'abord, qu'en mathématiques comme ailleurs, le progrès amène généralement avec lui une nouvelle irruption de mystères dans la science. Il faut, en outre, que là plus qu'ailleurs, il se trouve des mystères *posés*, acquis à la science. Et enfin il faut que toutes les spéculations mathématiques supposent, au moins, la foi implicite aux vérités-mystères.

Eh bien! toutes ces conditions, en dépit des colères de la science rationaliste, nous osons penser qu'elles se vérifient parfaitement. Certes, il est facile de répandre le sarcasme sur ces prétendues *aberrations*, mais le sarcasme ne nous émeut guère : l'homme sérieux le méprise et demande des raisons. Donnez-nous donc des raisons; sur le terrain où nous sommes, c'est la seule *valeur* qui ait cours légal. En attendant, nous continuons à exposer les nôtres.

Nous disons d'abord que l'histoire de la science nous révèle, ici comme ailleurs, une loi manifeste du progrès humain : *Quelle que soit la sphère des sciences qui est l'objet de ses travaux, l'homme ne grandit intellectuellement qu'à la condition de voir*

Digitized by Google

s'élargir autour de lui l'horizon des mystères. Des hauteurs qu'habite le vrai savant, et en raison même des hauteurs qu'il a su atteindre, il voit s'ouvrir devant lui dans le lointain des perspectives indécises qui lui rappellent la puissance finie de son regard, tout en témoignant de son étendue. Or, cette loi n'est pas étrangère aux mathématiques. Là aussi se vérifie la sentence de l'abbé Maret, *l'inconnu, le mystère, apparaissent toujours au terme de toutes les recherches, de toutes les spéculations de la pensée* (1). Ce n'est, du reste, qu'un simple fait historique à constater. N'est-ce pas le progrès de l'algèbre, n'est-ce pas l'application de l'algèbre à la géométrie, n'est-ce pas la découverte du calcul infinitésimal, qui ont fait surgir en séries inépuisables, tous ces résultats qui, malgré les frémissements du rationalisme, resteront toujours des mystères insondables à la pensée? Car, prenons garde de nous y méprendre, le *pur inconnu* n'est pas un mystère; le mystère suppose une vérité nouvelle qui enrichissant et illuminant l'intelligence, présente une face surintelligible. Eh bien, est-il vrai, *oui* ou *non*, que les mystères *formulés* en mathématiques, se sont accrus sans nombre, par les étonnants progrès qu'a faits la science, par la rénovation complète qu'elle a subie depuis quelques siècles? Et le fait n'est pas si étrange que l'imagine M. Lamarle, car les aspects obscurs ou indécis d'une vérité n'empêchent aucunement qu'elle ne puisse, dans une certaine mesure, rayonner sur l'intelligence et en éclairer les spéculations, de même que le soleil malgré ses taches éclaire le monde des corps. Dans tous les cas, le fait est patent, et le révoquer en doute, c'est déchirer nos annales scientifiques. Prétendre donc à la science, et vouloir tout comprendre, c'est vouloir faire la synthèse d'éléments qui s'excluent.

Mais y a-t-il plus qu'ailleurs des mystères acquis à la science en mathématiques? Oui, et c'est là, ce me semble, un fait incontestable. En mathématiques, en effet, nous n'arrivons pas seulement çà et là à des résultats qui présentent une face insondable, mais, comme je l'ai montré tout à l'heure, nous arrivons souvent à des séries de termes qui tous sont des mystères, et qui se succèdent à l'infini. Or, je pense que ces mille et un résultats sont un des caractères spéciaux des sciences mathématiques, et je ne sache pas qu'aucune autre science puisse leur

(1) *Philosophie et Religion*, t. I, p. 205. Paris, 1856.

Digitized by Google

être assimilée sous ce rapport. La seconde condition ne me paraît donc pas contestable dans une polémique sérieuse, qui ne s'inspire que de l'examen des faits, quelle que soit la conclusion qu'ils imposent.

Quant à la troisième, nous l'avons déjà dit, il ne suffit pas de se distraire du côté obscur d'une vérité, d'en faire abstraction complète, pour avoir éliminé le mystère. Comme disent les logiciens, *il faut que toute pensée se tienne, et rien de ce qui appartient à une idée ne peut lui être enlevé.* Or, toutes les idées que la science combine, présentent en dernière analyse des faces surintelligibles. Lorsque donc, nonobstant leur côté obscur, nous analysons logiquement les rapports de ces idées pour en déduire une loi mathématique quelconque, et que nous acceptons la vérité de cette loi quoique portant essentiellement avec elle le cachet inaliénable de son origine mystérieuse, il en résulte nécessairement pour nous, l'adhésion implicite à la vérité d'idées qui sont des mystères, quand même jamais nous n'y eussions pensé explicitement, quand même toujours par une horreur instinctive du mystère, la seule pensée d'en subir le joug exciterait en nous les frémissements de la colère. Ce sont là, en effet, des lois qui commandent à toute intelligence, et auxquelles, par conséquent, aucun mathématicien ne peut se soustraire, imaginât-il d'ailleurs, sur la parole de Voltaire, *qu'il ne faut de mystères ni en arithmétique, ni en géométrie.*

M. Lamarle peut maintenant reconnaître combien est grande sa méprise, lorsqu'il se persuade que l'école du P. Gratry, a besoin des infiniment petits pour trouver des mystères en mathématiques. Eh ! grand Dieu, la question des mystères mathématiques est bien indépendante de toutes les controverses sur les méthodes qui se disputent la direction des études scientifiques. Sans doute, la cause principale du trouble que vous éprouvez en face de la méthode infinitésimale, est bien le côté incompréhensible de l'infini. Mais c'est en vain que vous vous flattez d'échapper au mystère, en répudiant par impossible, l'infini mathématique. Pour constater le mystère qui partout est le dernier mot des recherches scientifiques, il suffit d'avoir conservé intact l'œil d'une raison droite, il suffit de faire de la science sérieuse, et de ne pas s'asservir à cette science aux pieds d'argile qui, dans l'ivresse de ses triomphes, perd la conscience des faits les plus éclatants contre lesquels elle se heurte sans cesse.

Digitized by Google

XXII

Qu'est-il nécessaire, après cela, que nous nous arrêtions à faire justice de cette vaine analyse qui, au sens de M. Lamarle, prétendrait résumer les motifs de nos préférences pour la méthode infinitésimale. Cependant, puisque nous avons commencé cette discussion, allons jusqu'au bout, et continuons l'étude de mœurs que la note de M. Lamarle nous permet d'esquisser ici. Demandant ses enseignements à cette philosophie en ruines dont l'incroyance lettrée de nos jours ne veut même plus, d'ordinaire, invoquer le témoignage, M. Lamarle vient de nous parler de l'opinion commune, appuyée sur Voltaire, et d'après laquelle *il ne faut de mystères ni en arithmétique, ni en géométrie.* Il ajoute maintenant :

L'école du père Gratry soutient précisément le contraire, et c'est par là surtout qu'elle triomphe dans sa prétention de réhabiliter les infiniment petits.

M. Lamarle opposant ici mes écarts personnels à la réserve relative du P. Gratry, qui, d'après notre critique, loin de *triompher* de l'incompréhensibilité de l'infini, *ne nie pas qu'elle soit un inconvénient,* c'est encore à mon adresse exclusive que va cette sentence.

Ainsi, selon M. Lamarle, je soutiens qu'*il faut des mystères en arithmétique et en géométrie.* Ici encore le savant professeur s'abuse ; qu'il veuille bien me relire avec une attention calme, et il verra aussitôt que je n'ai fait que constater les mystères de la science. A mon avis, formuler cette proposition : *il faut des mystères en mathématiques,* c'est émettre une assertion non moins risible que si l'on dit : *il ne faut pas de mystères en mathématiques.* L'une et l'autre prétention dénotent la même absence de sens ontologique. La thèse que nous impute M. Lamarle nous est donc totalement étrangère, et par conséquent, il va sans dire qu'il est impossible que nous *triomphions par là surtout, dans notre prétention de réhabiliter les infiniment petits.*

Mais en ce qui regarde cette réhabilitation de l'infini, si réellement les traditions encore vivaces de la philosophie en-

Digitized by Google

cyclopédique qui ont réussi à obscurcir le sens du vrai, à émousser le sens du noble et du grand dans de belles intelligences d'ailleurs, si, dis-je, ces traditions peuvent, dans certains cas, réduire à une simple réhabilitation l'exposé des titres glorieux de la méthode infinitésimale, du moins, pensons-nous, le soin de la réhabiliter a été pris bien plus encore par les adversaires de cette méthode que par ses admirateurs. Mieux que toute apologie directe, les inconséquences inouïes de nos adversaires suffisent, je pense, à la réhabilitation des principes et des méthodes qui sont le point de mire de leurs attaques. Et, en effet, voyons quelle est la logique pratique de cette école qui aspire à la régénération des sciences mathématiques, par l'expulsion de l'infini et des mystères qui, à sa manière de voir, en rendent la marche peu exacte et peu rigoureuse.

On déclare la méthode infinitésimale *absurde* dans son principe qui ne serait qu'un *non-sens*. En vain, depuis bientôt deux siècles, la science a répandu d'incomparables lumières sur les phénomènes de la physique terrestre, et jusque dans les profondeurs des cieux, qui semblaient à jamais scellées pour le génie de l'homme, et livrées seulement au jeu mobile de son imagination : on prétend que souvent, tout en étendant ses mains sur le ciel, la science n'appuyait les pieds que sur une base ruineuse, ne se nourrissait en *principe* que de *conceptions chimériques* et *contradictoires* dans leurs conséquences, *pouvant conduire à l'erreur aussi bien qu'à la vérité,* et impuissantes par elles-mêmes à produire autre chose que des résultats problématiques et sujets à contrôle (1).

Ah ! sans doute, tous les adversaires de la considération de l'infini n'en sont pas venus à ces conséquences ; plusieurs se contentent de le repousser instinctivement, sans trop songer aux conséquences logiques. Mais il en est d'autres, et, dans notre Belgique, M. Lamarle se place à leur tête, qui apprécient bien rigoureusement la méthode infinitésimale, comme je viens de le dire. Oui, j'en appelle à M. Lamarle lui-même, malgré ses allures quelquefois un peu embarrassées dans la forme, n'est-ce pas bien là le résumé exact, inattaquable, de sa doctrine sur l'infini ?

(1) Voir les diverses publications de M. Lamarle qui se rattachent à la question.

Digitized by Google

Je n'insiste pas sur la question de savoir si jamais un homme sérieux, fût-il doué du sens le plus vulgaire, peut consentir à admettre que l'introduction en mathématiques d'un principe *chimérique, absurde,* d'un principe qui est un *non-sens,* ait pu être le signal et l'origine d'une ère nouvelle, d'où sont sorties toutes les splendeurs de la science moderne. Je laisse toutes ces considérations, et je demande seulement aux hommes qui pensent, de réfléchir un peu sur les conclusions pratiques de l'école que nous combattons, et de se demander s'il est possible que la raison les accepte. Or, voici ces conclusions pratiques.

Les tentatives faites pour traiter l'analyse transcendante *à un point de vue purement algébrique, sans le secours des infiniment petits,* n'ont pas été précisément couronnées d'un succès tellement brillant qu'elles aient rallié la généralité des géomètres ; le génie même de Lagrange est venu se briser sur cette question. Et qu'en résulte-t-il? C'est que M. Lamarle lui-même n'ose combattre universellement l'emploi de l'infini, qu'il le tolère dans la haute analyse, et qu'il veut bien ne le battre en brèche que dans l'enseignement élémentaire. Ainsi, en deux mots, tel est le système pratique de M. Lamarle : *exclusion rigoureuse de la méthode infinitésimale dans l'enseignement élémentaire, tolérance de cette méthode dans les hautes mathématiques.*

Eh bien, cette transaction de M. Lamarle, je dis qu'elle est une énormité logique sans exemple dans les fastes de la science.

Qu'un homme, tout en considérant la méthode infinitésimale comme rationnelle et vraie, ne veuille pas l'étendre à l'enseignement élémentaire, parce qu'il en trouve les principes d'un ordre trop élevé pour qu'ils soient facilement accessibles à de jeunes intelligences, c'est là une manière de voir que je comprends et respecte. Sans doute, je ne suis aucunement de cet avis. L'idée de l'infini est, en effet, la lumière essentielle de la raison ; seule, soit qu'on y songe explicitement, soit qu'on n'y songe point, elle rend, en dernière analyse, intelligibles toutes nos autres idées. Je pense donc que, si l'enseignement de la géométrie n'est pas donné prématurément, et si, d'ailleurs, le professeur n'est pas étranger à de sérieuses études philosophiques, l'enseignement élémentaire sera d'une fécondité bien plus grande, si

Digitized by Google

on l'éclaire d'abord des rayons de l'infini, qui, quoi qu'on fasse, sera toujours le soleil de la science. Sous ce rapport, je me rappelle volontiers l'opinion d'un savant que je m'estime heureux d'avoir compté au nombre de mes maîtres, et qui, certes, n'a pas passé sans quelque gloire. Pagani, qui fut un des membres les plus distingués de l'Académie de Belgique, s'aidait de la considération de l'infini pour les exercices de géométrie élémentaire, et, d'après lui, la facilité à saisir la légitimité de l'application de l'infini en mathématiques, *est la pierre de touche du vrai géomètre.*

Mais si, dans les conditions que je viens de poser, je comprends que l'on veuille éliminer l'infini de l'enseignement élémentaire seulement, j'avoue que je ne comprends rien à la transaction de M. Lamarle et du petit groupe de professeurs qui gravitent autour de lui. Quoi ! vous trouvez la méthode infinitésimale *absurde* dans son principe que vous déclarez *chimérique, contradictoire, un véritable non-sens*, et vous ne la combattez pas partout ! Vous lui accordez de régner dans les domaines privilégiés de la science ; de sorte que la principale différence qui distinguerait de la haute analyse les éléments de la science, serait que dans ceux-ci devraient régner sans partage la raison et le bon sens, tandis que dans celle-là il serait loisible de se repaître de l'*absurde* et de bâtir la science sur des *chimères* et des *non-sens, qui pourraient tout aussi bien conduire à l'erreur qu'à la vérité.*

Non, non, vous n'avez pas le droit de faire de telles concessions, qui feraient consister dans l'émancipation même du bon sens, la transcendance de l'enseignement supérieur. Quelles que soient les prétendues réserves dont on entoure la considération de l'infini dans les mathématiques transcendantes, tolérer de tels abus, lorsqu'on professe vos principes, c'est faire des concessions qui sont l'outrage le plus sanglant qui ait jamais été lancé à la face de la science. La logique est une dominatrice inflexible ; elle veut toutes les conséquences d'un système. Partout vous devez combattre l'emploi de l'infini. Les avantages qu'il présente dans la haute analyse, vous devez à priori les nier tous : ils sont impossibles dans votre système. Vous dites que les résultats qu'il fait surgir dans la science ne peuvent être admis que sous bénéfice d'inventaire et *sauf contrôle*. C'est encore là une concession impossible. La logique

Digitized by Google

vous commande d'aller plus loin; non-seulement elle exige que vous combattiez partout l'emploi de l'infini, mais elle ne vous permet même pas d'accepter sous bénéfice d'inventaire, les résultats auxquels il conduit. Et qui, en effet, admettra jamais qu'il soit raisonnable d'aller consumer le temps précieux que réclament les travaux intellectuels, à contrôler, pour y chercher du vrai, les creuses spéculations d'esprits malades qui se nourrissent des combinaisons *chimériques* de l'*absurde*? Si Dieu a mis dans l'homme la flamme céleste de l'intelligence, évidemment c'est pour en faire un usage plus sain et plus légitime. Sans doute, répudier absolument tout ce qui nous vient de cette source, ce serait pour ainsi dire anéantir la science. Mais que nous importe; ce n'est pas à nous qu'il appartient d'harmoniser les faits avec les conséquences rigoureuses de vos idées.

Ah! vous reculez devant ces conséquences; la logique d'un système vous fait plus peur encore que la métaphysique. Eh! quoi, vous auriez peur de la logique dans la science qui de tout temps a été considérée comme l'empire privilégié de la logique, dans la science qui par la fermeté et la rigueur de ses procédés, est la plus propre à former l'esprit à l'art difficile du raisonnement. Non, non, encore une fois, vous ne le pouvez pas.

Et cependant les admirateurs de la méthode infinitésimale peuvent vous porter ce double défi : *Vous n'oseriez proclamer ces conséquences, et d'autre part, vous ne sauriez logiquement les répudier.*

Et voilà pourquoi nous sommes profondément convaincu qu'il suffit de faire connaître vos idées, pour réhabiliter les infiniment petits. Avoir exposé un système qui impose de telles inconséquences, c'est l'avoir jugé. Si la raison humaine est quelque chose, elle ne peut sanctionner de telles incohérences.

Ainsi, M. Lamarle le voit, si nous triomphons dans notre prétention de réhabiliter les infiniment petits, ce n'est pas par le côté mystérieux qu'ils présentent.

XXIII

Cependant, ce n'est pas tout. Quel est, d'une manière plus précise encore, le motif principal des préférences de l'école du

Digitized by Google

P. Gratry pour les infiniment petits? Au sens de M. Lamarle, le voici :

On objecte, dit-il, *contre leur emploi qu'ils sont inintelligibles : elle répond que c'est le plus précieux de tous leurs avantages.*

Je l'ai dit tout à l'heure, l'illustre P. Gratry est ici hors de cause, puisque c'est précisément sur cette question que M. Lamarle oppose à la modération relative de l'éminent oratorien, *qui ne nie pas que l'incompréhensibilité* des infiniment petits *soit un inconvénient,* mon langage plus accentué qui va jusqu'à reconnaître dans l'*inintelligibilité* des infiniment petits, *le plus précieux de tous leurs avantages.*

J'avoue que ce n'est pas sans quelque répugnance que je discute encore ce vain persiflage indigne d'une polémique qui se respecte, mais je veux jusqu'au bout répondre aux assertions de mon critique.

Eh bien, à cette affirmation de M. Lamarle, nous opposons le démenti le plus formel, et nous lui portons le défi le plus catégorique de la justifier.

Lorsque vous dites que le P. Gratry et son école admettent que les infiniment petits sont *inintelligibles,* vous dénaturez notre langage, vous affirmez une insigne fausseté.

Lorsque vous dites que le P. Gratry *ne nie pas que l'incompréhensibilité* des infiniment petits *soit un inconvénient,* vous insinuez encore ce qui n'est pas. Sans doute, nous admettons bien, et nous allons le développer plus amplement, que le côté mystérieux d'une vérité n'en constitue pas la perfection relativement à nous. Mais, nulle part, le P. Gratry ne traite de l'*inconvénient* de la méthode infinitésimale à raison du côté mystérieux de l'infiniment petit. Si, en fait, votre phrase avec sa forme négative, est vraie dans son énoncé, elle montre simplement que vous ne manquez pas d'habileté pour faire supposer le faux, sans dire explicitement ce qui est vrai.

Et enfin, lorsque vous nous faites dire que *le plus précieux de tous les avantages de la considération de l'infini, est qu'il est inintelligible,* outre la confusion dans laquelle vous tombez, d'une chose *inintelligible* avec une vérité qui, quoique claire sous certains aspects, est incompréhensible sous d'autres, vous nous prêtez sur le rôle des mystères dans la science, des vues insensées dont, grâces à Dieu, nous espérons n'être jamais

Digitized by Google

coupable qu'auprès de ceux qui sont intéressés à nous les prêter.

Et, en effet, comment la science qui s'inspire des idées chrétiennes, pourrait-elle prétendre que le plus précieux avantage d'une vérité est son côté inconnu ou incompréhensible, puisqu'une de nos espérances les plus chères de la vie future, est que nous aurons alors la vue face à face de l'éternelle vérité. C'est cette attente de la science du ciel qui explique comment le chrétien sait trouver la consolation et la joie dans l'étude de nos sciences, malgré leurs obscurités, tandis que chez les savants même supérieurs qui manquent de nos espérances célestes, il est ordinaire, lorsque dans leurs écrits, ils épanchent leur âme, d'y voir un fond de tristesse et d'amertume. Un illustre géomètre, Cauchy, dont la science pleure encore la perte, exprimait parfaitement mes vues sous ce rapport, dans les paroles qu'il prononçait naguère sur la tombe de Binet.

« La foi vive de notre confrère, disait-il, son ardent amour « pour le Dieu auquel il rendait gloire par ses talents et ses « vertus, par son vaste savoir et son inépuisable charité, doivent « nous inspirer la douce confiance qu'aujourd'hui, plus heureux « que nous, *Binet est allé puiser la lumière à la source de toute « lumière, apprendre des secrets que nous sommes appelés nous- « mêmes à connaître un jour,* en marchant dans la voie qu'il a « suivie. Absorbé par ces hautes pensées, vous me pardonne- « rez, Messieurs, d'en abréger l'expression. La vraie douleur « s'exprime en peu de paroles; et, *à la vue de la croix posée « sur cette tombe en signe d'espérance, je me tais, je vous laisse « franchir en esprit l'intervalle immense qui sépare les sciences « de la terre, si limitées, si bornées en tous sens, même quand elles « sont cultivées par des hommes d'un mérite supérieur, des vérités « sublimes, de la divine science, qui nous seront révélées dans les « cieux.* »

Ce langage du prince des géomètres contemporains est bien celui de la science chrétienne, qui, *sans méconnaître les limites qu'elle rencontre dans tous les sens,* se plaît à espérer dans un avenir meilleur, la jouissance *des vérités sublimes et d'une divine science qui nous seront révélées dans les cieux.* Et quoique M. Lamarle doive regretter que le célèbre Cauchy n'appartienne pas à l'opinion commune consignée par Voltaire, dans le *Dictionnaire philosophique*, il me pardonnera, sans doute, d'avoir sur les

Digitized by Google

mystères de la science, des vues identiques avec celles d'un homme aussi illustre.

Mais s'il ne peut être que déraisonnable et puéril d'aller chercher le plus précieux avantage et la perfection subjective de la vérité, dans le côté obscur ou insondable qu'elle peut présenter à l'intelligence humaine, du moins nous est-il permis de tirer du fait des mystères qui partout inondent la science, un argument qui réduit à néant les vaines prétentions du rationalisme. Si la philosophie chrétienne triomphe ici d'une chose, ce n'est pas de l'inconnu qui évidemment ne peut être l'aliment de la science, mais elle triomphe d'une vérité claire comme le soleil. Et cette vérité claire qui ressort avec une éblouissante évidence pour tout penseur sérieux, c'est celle-ci : *Il y a harmonie parfaite dans les conditions normales du développement de l'intelligence humaine, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel.* Ici comme là, l'homme ne grandit intellectuellement qu'à la condition d'accepter des mystères.

XXIV

Nous terminons les observations qui nous sont suggérées par l'attaque de M. Lamarle. Quoique bien sommaires, elles suffisent, ce nous semble, pour mettre en évidence le caractère peu sérieux de sa polémique. Les méprises manifestes, échappées à un savant aussi distingué, qui depuis tant d'années occupe les positions les plus élevées de l'enseignement officiel, montrent combien il est urgent de retremper les études scientifiques sous l'influence d'une forte métaphysique, qui puise elle-même sa fécondité dans les idées chrétiennes. Sous ce rapport, M. Lamarle, bien involontairement sans doute, vient confirmer notre thèse par un exemple des plus frappants. Certes, M. Huet lui-même le proclame, c'est la plénitude féconde des idées du christianisme qui a amené l'expansion de la science moderne; la pensée payenne était radicalement impuissante à s'élever à de telles hauteurs. Mais si, selon la parole d'une des plus belles intelligences qui aient servi la cause catholique à notre époque, *la métaphysique, l'idée de Dieu, est ce point auquel est suspendu*

Digitized by Google

tout le ciel de nos pensées (1). Pour le soutenir à cette hauteur, il est nécessaire de veiller à ce que ce lien supérieur ne se rompe pas, et par conséquent, à ce que l'esprit de la métaphysique chrétienne ne cesse d'animer la science. Autrement elle fléchi sous le poids de sa grandeur. Et de même que Rome repue des dépouilles des peuples asservis à sa puissance, est venue éteindre dans ses richesses et ses grandeurs, ce mâle caractère et ces mœurs austères qui avaient été le principe de son élévation; de même la science, si elle n'y prend garde, si elle cesse de recevoir son impulsion de l'idée chrétienne d'où elle est sortie, viendra s'affaisser aussi dans l'ivresse de ses conquêtes, et au lieu de déployer ses ailes dans toutes les sphères de l'infini, désormais trop faible pour essayer de cet essor hardi, impuissante même à supporter la plénitude de ses idées, elle redescendra dans les plaines rebattues de la géométrie antique.

Mais nous avons foi dans le progrès des sciences. Si les traditions de l'école encyclopédique n'ont pas disparu de la science, du moins elles n'y règnent plus sans rivales; elles doivent chaque jour compter davantage avec d'autres idées. Elles se discutent, et en ce qui regarde les hommes qui savent juger, libres de préjugés et de passion, nous avons une ferme confiance dans le résultat de la discussion.

Du reste, nos adversaires eux-mêmes ne se dissimulent pas les caractères de la situation scientifique, et, sous ce rapport, j'avoue que j'ai tressailli de joie en voyant M. Lamarle lui-même, avec une autorité qui ne sera pas contestée, signaler la marche ascendante des idées qui nous sont chères. D'après lui, se révèle un danger pour la science en France, en Allemagne et surtout en Belgique. Dieu en soit béni! Nous pensons que les craintes de M. Lamarle promettent un avenir meilleur à la science. Le XVIII^e^ siècle avait réussi à voiler sous une épaisse nuit philosophique, les richesses les plus pures de la science, il avait enchaîné l'essor de la pensée scientifique dans un cercle de fer; ce rideau de ténèbres est dès longtemps déchiré, ce cercle a été brisé. Mais les préoccupations de M. Lamarle nous prouvent que dans la marche progressive de la

(1) OZANAM, *OEuvres complètes*, t. I, p. 395. Citation de M. F. NÈVE; *La Belgique*, tome IV, page 242.

Digitized by Google

science vers cette œuvre de réparation, il n'y a pas d'arrêt. Le jour plus complet et plus pur des grandes idées et des grands principes semble s'annoncer pour l'avenir. Saluons ces symptômes consolants comme l'aurore peut-être d'un âge d'or pour la science.

L'abbé LECOMTE,

docteur en sciences,
professeur au Séminaire de Beaune-Espérance.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

MONSTRUOSITÉS LITTÉRAIRES.

—

Lecteur, je viens vous parler d'un livre que je ne connais guère. Ne vous hâtez point de me blâmer, je le fais sans le moindre remords; et je suis convaincu qu'à ma place vous en feriez autant.

Soyez juge de ma position. Un matin, entrant dans mon bureau, je trouvai sur ma table une lettre et un livre : deux choses que j'aime. Après bien des déceptions, je respecte encore les livres, en songeant aux journaux. — Avant d'ouvrir une lettre, je me plais à rêver à ce qu'elle pourrait contenir. Il m'est arrivé de faire de beaux songes sur l'enveloppe d'une demande de renseignements ou d'une note à payer; les mécomptes n'ont pu me déshabituer d'aimer ce genre d'inconnu.

Cette fois, je ne fus trompé qu'à demi. La lettre renfermait des choses qui me furent très-agréables, mais contenait aussi la prière de rendre compte, pour vous, lecteur, du livre qui l'accompagnait. Je pris le livre sans défiance, et j'y lus avec stupéfaction ce titre prodigieux :

A TOUS LES PEUPLES DU MONDE.

ÉDITION COMPLÈTE.

—

L'UNITÉIDE

OU

LA FEMME MESSIE.

POÈME UNIVERSEL EN DOUZE CHANTS ET EN SOIXANTE ACTES AVEC CHŒURS.

(Chaque chant forme cinq actes.)

PAR

PAULIN GAGNE,

avocat, homme de lettres, auteur du *Suicide*, de la *Monopanglotte* ou langue universelle, rédacteur en chef du journal le *Théâtre du Monde*, etc., etc, etc.,

contenant environ 20,000 vers,

précédé d'un prologue et suivi d'un épilogue,

PAR

Mme GAGNE (ELISE MOREAU DE RUS),

FEMME DE LETTRES, ETC., ETC.

orné de gravures.

J'élève un monument à l'immortalité,
Je dirige le monde à la sainte unité.

—

Ce poème se vend chez tous les libraires de l'univers.

MONTÉLIMAR, IMP. ET LITH. BOURRON.

Digitized by Google

Epouvanté, j'ouvris le volume comme on ouvre la cage d'une panthère; je jetai à l'intérieur un coup d'œil craintif et rapide, et je le refermai plein d'horreur.

Là dedans grouillait pêle-mêle une fourmilière d'êtres hideux aux noms étranges, hommes, animaux, dieux, démons, esprits, que sais-je? L'âne Orchide, le bœuf Démounas,

« Girafes, porcs, renards, lièvres, rats et taureaux.
« Chacals, panthères, ours, cerfs, loups, serpents, crapeauds,
» Chevaux, chiens, boucs, moutons, crocodiles, poux, ânes,
» Ecureuils, hérissons. . . . . .

et le reste; puis Satan, Moloch, Belzebuth et tous les diables;

» Pythagore, Aristote, et Platon et Cousin,
» Sand, Lenormand, Dumas, Hugo, Robert Houdin.

Tebac, Nodourp, Xourel, Narédisnoc, la panthéolatrie, la Vinicultivrogne, la Bestialorgie, Brahma, Jupiter, Monsieur Gagne lui-même en personne, et le bon Dieu brochant sur le tout.

Tout cela se promenait, allait, venait, buvait, mangeait, montait en waggon, lisait le journal, « joignait à son café la forte et fine goutte » se mariait, avait des enfants en grand nombre, qui se carraient dans le livre, à l'exemple de leurs parents, pullulaient, étaient eux-mêmes la souche d'autres générations...

Ce n'est pas sans raison, me disais-je, que les anciens donnaient aux poëtes le nom de *Votes*. A quoi donc songeait Alfred de Musset, quand il écrivait ces vers, si ce n'est à M. Gagne et à M^me^ son épouse?

Je résolus d'écrire, en rentrant au logis
Un ouvrage quelconque, et d'étonner Paris;
De la soif de rimer ma cervelle obsédée
Pour la première fois eût un semblant d'idée.
Je tirai mon verrou. J'eus soin de m'entourer
De tous les écrivains qui pouvaient m'inspirer.
Soixante in-octavos inondèrent ma table.
J'accouchai lentement d'un poëme effroyable.
La lune et le soleil se battaient dans mes vers;
. . . . . .
. . . . . .
Vois combien ma pensée était philosophique:
De tout ce qu'on a fait faire un chef-d'œuvre unique,
Tel fut mon but: Brahma, Jupiter, Mahomet.
Platon, Job, Marmontel, Néron et Bossuet,
Tout s'y trouvait: Mon œuvre est l'immensité même,
Mais le point capital de ce divin poëme,
C'est un chœur de lézards chantant au bord de l'eau.
Racine n'est qu'un drôle auprès d'un tel morceau,
Mais on n'a pas compris mon livre symbolique!
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Il me vint une idée. Je pris mon chapeau et *l'Unitéide*, et je me rendis chez un ami, homme de courage et de dévouement. Mon cher, lui dis-je d'un air indifférent, voici un livre qu'on m'a prié d'analyer; j'ai certaine affaire qui me prend tout mon temps; ne pourriez-vous vous charger de cela? Il considéra le livre avec quelque défiance; et. à la vue du titre, il me dit d'un ton grave :

—Ne faites pas aux autres ce que vous voudriez bien qu'on ne vous eût pas fait. Je baissai les yeux. Pourquoi donc, continua cet excellent ami, user d'adresse avec moi? N'importe! je vous pardonne; partageons ce fardeau; parcourons ensemble cette pénible carrière.

— Oh non! m'écriai-je,

« Oh! ne me traînez plus sur le calvaire en feu! »

Mon ami poussa le dévouement jusqu'à jeter seul, à son tour, un regard dans l'autre.

En combinant nos rapides observations, voici ce que nous crûmes y voir; si vous ne nous croyez pas, lecteur, vous pouvez vérifier :

Le poëte — *Vates* — raconte que vers l'an 2,000 de l'ère chrétienne; (je vous demande pardon des choses que je vais vous dire; il faut pourtant que j'analyse M. Gagne); le poëte raconte donc que vers l'an 2000,

Un jour le bon Dieu s'éveillant
Fut pour nous assez bienveillant,
Il met le nez à la fenêtre :

Et voit que tout va mal en ce bas monde. Le despotisme, l'anarchie, l'archimonde, la presse, presserette, pense-dit-fait-tout, les contemporains ayant pour la circonstance retourné leur noms, *Cnalb*-Blanc, *Urdel-Nillor*-Ledru-Rollin, *Regrev*-Verger, *Dnas*-Sand, et bien d'autres; puis des diables en quantité, le soleil, la lune, des comètes échevelées, l'aurithéocratie, la théophobie, les animaux du Jardin des Plantes, et M. Gagne lui-même en personne font sur notre pauvre terre un sabbat infernal. Dieu veut frapper les hommes coupables. Jésus demande à mourir une seconde fois pour le salut du monde. Voyant cela, le Saint-Esprit se pique d'honneur, et prétend que c'est son tour. — Mais :

« Ce n'était point assez, pour sauver les mortels
» Du sang d'un homme-Dieu trônant sur nos autels;
» Pour bien ressusciter l'esprit, le cœur et l'âme
» Il nous fallait encore l'amour pur d'une femme. »

Or, il faut savoir que le bon Dieu a une fille qui est beaucoup plus

Digitized by Google

jeune que le Christ : (pardon encore; je raconte M. Gagne). Cette fille de Dieu se nomme *Unitéide;* elle demande à descendre sur la terre pour combattre le mal, et se sacrifier, s'il le faut. Dieu n'y consent qu'à moitié;

« Mais elle, en qui l'espoir du Bonheur général
» Parle encor plus haut que l'amour filial. »

S'échappe, et descend sur la terre. Je n'entrerai pas dans les détails de sa lutte avec les vices; elle combat sur le terrain du gouvernement, de la religion, de la liberté, de l'instruction, de la famille, de l'agriculture. Voici le nom des ennemis qu'elle défait dans cette dernière région :

La vinicultivrogne,
La sériculturnûre,
La pataticulture.
La carotticulture.

Mais toutes ces victoires ne suffisent point! Les démons, cramponnés à la terre, l'entraînent par leur poids dans l'abîme. Alors Jésus-Christ, le Saint-Esprit, l'*Unitéide*, ainsi que son époux le *Mérite*, et tous leurs enfants (car, suivant l'habitude des héros du livre, *l'Unitéide* s'est mariée et a beaucoup d'enfants) offrent tous de mourir pour racheter le monde, « mais, dit le Bon-Dieu.

» Mais si vous mourez tous, je ne pourrai pas vivre! »

Aussi, pour ne pas les contrarier, consent-il à mourir lui-même, Dieu le Père commet un Sui-déi-cide! Et le monde est sauvé; les démons lâchent prise et tombent en enfer.

Ces belles choses sont dites dans un style, qui en est digne de tous points, et dont voici quelques nouveaux échantillons pris au hasard.

« Je viens dit l'Anarchide à l'Archimonde,
» Je viens de voyager par le fil électrique
» Dans l'Enfer dans les Cieux, sur la Terre et partout.
. . . . . » J'ai vu tous les damnés
» Hurler, mugir, rugir comme des forcenés.
» Des sept péchés mortels j'ai vu tous les coupables
» Endurer les tourments les plus épouvantables,
» Toujours renouvelés aux danses des démons :
» J'ai vu les *Orgueilleux* avaler des chardons,
» Les *Avaricieux* moucher mille chandelles,
» Les vils *Luxurieux* sucer des sauterelles,
» J'ai vu les *Envieux* manger des scorpions.
» J'ai vu les grands *Gourmands* croquer des hannetons.
» Les colériques secs avaler des fourchettes... »

Si l'on en juge par tout ceci, dans l'opinion de M. Gagne, le principal

Digitized by Google

tourment de l'Enfer consisterait à manger des choses détestables... Peut-être l'auteur a-t-il dîné autrefois chez Flicotteaux. Quelque amer ressouvenir n'aurait-il point guidé son imagination dans l'invention des peines de ses damnés ?

« J'ai vu les usuriers boire des plombs fondus,
» Les vils suicidés fouettés par des pendus ;
» J'ai vu les faux dévots bouillonner dans des cloches,
» Les mauvais rotisseurs embrochés à leurs broches... »

(Décidément, il a dîné chez Flicotteaux.)

« J'ai vu l'industriel, à face rouge et bleue
» Tirer, sans l'arracher, le diable par la queue ! »

—

Du reste, si la queue du diable est solide, il n'en est pas plus fier.

DÉMOUNAS.

« Grand'père, par respect pour votre nom de Sire...

SATAN (l'interrompant).

» Ah ! ne me *sirez* pas ! ce titre me déchire !
» Ce titre vain est bon pour quelques potentats... »

—

Voici maintenant comment l'auteur raconte la chute de Louis-Philippe. Il y a beaucoup de variété dans ce livre.

(La Royauté Sophie donne un bal. Eppilihp Ier (Philippe Ier) abdique en faveur de la duchesse de Snaélro (Orléans).

La Royauté Sophie à la Duchesse de Snaélro :

« Noble femme qui seule est le roi dans ce jour,
» Je couronne ton front avec un saint amour,
» Et pour récompenser ton héroïque vie,
» Je te donne le nom de Royauté Sophie !

LA CANOSMADE.

» Boum tonnéro de Dioum, boum tonnéro de Dioum !

LA FUSILLADE.

» Ratapla pla pla pla rapata pla pla, pleum !

EPPILIHP Ier (égaré).

» Ma foi, moi je m'en vais. Je hais tous ces vacarmes,
» Et les morts dans mes yeux font ruisseler les larmes

Digitized by Google

XUCIMÈRE (Crémieux).

» Sire, j'ai fait venir un très-joli coucou :
» Entrez-y vite afin de vous sauver le cou... »

—

Malheureusement M. Gagne sacrifie quelquefois au faux goût moderne pour l'horrible et l'outré :

(La socialaforce donne un banquet dans l'umtéum. Des assassins déposent des têtes à ses pieds.)

L'ARCHIMONDE (à la socialaforce).

« Pardonne ô ma déesse en ces jours hors la loi
» Tous les esprits sont saouls et bêtes comme toi.
» Mais silence ! Voici des brigands magnanimes
» Qui viennent apporter les palmes de leurs crimes.

AMIFÉROS.

» Je dépose à tes pieds la tête d'un ami,
» Qui m'a paru suspect dans son crime endormi.

FRÉRÉTICE.

» Je dépose à tes pieds la tête de mon frère,
» Qui n'a pas voulu voir rôtir une mégère.

MARATRAS.

» Je dépose à tes pieds la tête de mon fils,
» Qui des *écorcherois* refusa les profits.

FILSANGLANT.

» Je dépose à tes pieds la tête de mon père,
» Qui n'a pas voulu boire un sang de reine altière !

CHRISTICIDE.

» Je dépose à tes pieds la tête de ce Christ,
» Qu'a tranchée à l'autel ma rage d'antechrist. »

En voilà bien assez, je crois....

—

S'il était possible de traiter sérieusement une chose si bouffonne, nous nous attristerions de voir à quel abaissement peut descendre l'idée de Dieu dans une intelligence humaine, chez un homme qui se dit chrétien. Que M. Gagne écrive *le Délire, l'Océan des catastrophes* ou le torrent des calamités, nous le concevons ; son genre de talent semble

Digitized by Google

l'y porter; que ne pouvant arriver à parler le langage de ses compatriotes, il essaie de leur apprendre, ainsi qu'à tous les peuples du monde, la *Monopanglotte*, une langue de sa composition. Mais, pour l'amour de Dieu! qu'il respecte les choses sérieuses et les choses saintes. Et vous Mme Gagne, puisque vous vous êtes résignée à partager la destinée littéraire de cet homme, n'insistez donc point sur les ridicules qu'il se donne.

« Détournez le propos . . . . . .

Et s'il lui arrive de laisser échapper encore quelqu'*Unitéide*, croyez-moi, madame, vous feriez preuve d'esprit et de tact, en feignant de ne point vous en apercevoir.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

LA FAUSSETÉ DU PROTESTANTISME DÉMONTRÉE, par Mgr. J.-B. MALOU, Évêque de Bruges, IIe éd., revue et augmentée, suivie d'une *Réponse* à la Société évangélique ou Église chrétienne missionnaire belge, établie à Bruxelles. — Bruxelles, Goemaere, 1858, un vol. in-18 de 4-VIII-192 pp. — Prix : 60 c.

« Toute la controverse actuelle se trouve résumée, dit Mgr. Malou, dans l'ouvrage que j'ai publié, il y a dix ans, sur *la Lecture de la sainte Bible en langue vulgaire*, mais cet ouvrage est épuisé et il m'est impossible d'en donner maintenant une nouvelle édition... J'offre donc au défenseur de la foi ce petit abrégé de la controverse... je l'offre aux protestants sincères et de bonne foi comme un sujet de méditation bien sérieux... Si je les oppose aux agents des Sociétés bibliques qui ont de grands torts aux yeux de l'Église, ce n'est point dans le but de les blesser ou de les humilier, mais c'est pour confondre leurs erreurs et repousser leurs attaques... J'atteindrais le comble de mes vœux si ces lignes leur profitaient, comme elles profiteront, j'espère, aux autres protestants qui cherchent de bonne foi l'Église de Dieu et aux catholiques qui ne peuvent jamais, sous aucun prétexte, ni la trahir ni la quitter. »

Dans cet opuscule, dont la première édition a été vite enlevée et qui a obtenu, en Belgique et à l'étranger, un véritable succès, Mgr. Malou a démontré, avec cette lucidité et ce savoir qu'on se plaît à lui reconnaître, la fausseté du protestantisme considéré au point de vue de l'enseignment de la foi, et comme institution le principe fondamental du protestantisme est la source et la justification de toutes les erreurs possibles, et il n'existe pas aujourd'hui un seul motif raisonnable pour embrasser le protestantisme, tandis qu'il y en a cent pour le quitter. Il a terminé son utile petit volume, rédigé en quelques jours, par un chaleureux appel aux catholiques et aux protestants.

La première édition avait excité de vives réclamations de la part de quelques protestants et le *Chrétien belge* s'en était fait l'écho : Il s'agissait de savoir s'il existe oui ou non chez les protestants un apostolat d'argent. Mgr. Malou après avoir reproduit à la fin de la IIe édition la délibération du synode de la *société évangélique ou l'Eglise chrétienne missionnaire belge*, a montré par un grand nombre de faits que cet *apostolat* n'est point un phénomène local de la propagande protestante, mais un abus général qui se repro-

Digitized by Google

duit partout. Ce trafic anti-chrétien a excité les plaintes les plus vives à Gênes et à Dublin, il a été constaté par des certificats authentiques à Genève et à Lyon. Il a été ouvertement blâmé à Bruxelles par un ministre anglican qui ne s'y associait pas. Dans l'assemblée nationale des protestants avancés et actifs, qui a eu lieu sous les auspices du Roi de Prusse à Berlin, au mois de septembre dernier, un membre de *l'Eglise chrétienne missionnaire Constantinopolitaine* a avoué que son Église débattait avec les Juifs le prix de leur conversion : cet aveu n'a excité aucun sentiment de réprobation ni de surprise dans cette assemblée des coryphées du protestantisme. Le savant auteur prend acte de la déclaration du synode de Bruxelles qui blâme le prosélytisme simoniaque et s'appuie sur tous les faits qu'il a cités pour montrer combien le synode a eu tort de qualifier des assertions aussi bien fondées, comme il n'a pas craint de le faire, en l'accusant même de calomnie.

FROISSART, *Étude littéraire sur le XIVe siècle*, par M. KERVYN DE LETTENHOVE. Bruxelles, A. Decq, 1857, 2 vol. in-18 de XVI-334 et 4-348 pp. Prix : 7 fr.

Dans un prochain numéro nous nous proposons de donner à nos lecteurs une idée complète de ces *Études*, Sous leur première forme elles ont obtenu une part du prix décerné par l'Académie française. L'auteur s'est livré à un nouveau travail et ses recherches ont été récompensées par la découverte de plusieurs poëmes inédits, dont l'on n'a pas moins de 4,000 vers.

Des deux volumes dont se compose l'ouvrage de M. Kervyn, dit une revue critique de la France, le premier est tout entier consacré à la biographie de Froissart, biographie que l'auteur a, pour ainsi dire, puisée goutte à goutte, dans les chroniques du charmant historien et dans ses poésies ; mais comme on devait s'y attendre sous la plume de l'écrivain belge, cette biographie est presque devenue une histoire du XIVe siècle. Car en suivant son héros pas à pas dans ses courses vagabondes en Angleterre, en France, en Italie, à la cour de Brabant, en Béarn, il devenait naturel de nous faire connaître les seigneurs et les brillants chevaliers, les poëtes et les écrivains illustres avec lesquels il s'était trouvé en relation, les événements auxquels il avait assisté et dont il nous a laissé le récit. Ce volume est d'une lecture aussi instructive qu'agréable. »

Le Froissard *chroniqueur* paraît au critique français avoir été traité avec trop d'indulgence, en ce qui concerne son impartialité et son exactitude. C'est un point qui ne peut être passé sous silence et sur lequel nous ne voulons pas préjuger l'opinion d'un de nos savants collaborateurs. En attendant, il reste vrai de dire que tous ceux qui à l'avenir auront à s'occuper non-seulement de Froissard, mais de l'histoire et de la littérature du XIVe siècle livrent toujours avec intérêt et avec fruit les *Etudes* du savant auteur de l'*Histoire de la Flandre*.

Digitized by Google

MOZART. — *Vie d'un artiste chrétien au XVIII^e siècle*, extraite de sa *Correspondance authentique*, traduite et publiée pour la première fois en français par I. GOSCHLER, chan. hon., ancien directeur du Collége Stanislas. Paris, C. DOUNIOL, 1857, in-18 de VII-351 pp. Prix : fr. 3 50.

« Il y a trois ans, dit M. Goschler, je passai l'hiver à Manheim... La ville de Manheim comme toutes ses sœurs des rives du Rhin, Bâle tristement exceptée, est restée fidèle à la foi catholique et comme ses sœurs, fidèle au culte de la musique et de la poésie : elle n'a pas oublié qu'elle a longtemps abrité dans ses murs Mozart et Schiller. Pour me mettre au niveau des conversations les plus habituelles des excellentes gens avec lesquels je vivais, je me mis à lire les biographies des grands artistes de l'Allemagne et plus spécialement celle de Mozart.

Plus successivement l'élégante traduction allemande de l'original, si barbare du russe Oulibicheff; l'article de Sévélinges dans la *Biographie* de Michaud ; Stendhal (Beyle), qui n'a fait que traduire l'allemand Schlichtegroll ; Fétis qui a tout simplement transcrit et abrégé Stendhal ; mais principalement la grande biographie de Nissen, dans laquelle tous les historiens ont puisé dates, faits et anecdotes sur le musicien de Salzbourg :

« Je dois l'avouer, je cherchais dans ses lectures plutôt l'homme que l'artiste, et tous les biographes me montraient l'artiste bien plus que l'homme. Tous exaltaient le génie, pas un n'appréciait le caractère ; tous analysaient minutieusement les œuvres, aucun ne parlait de l'âme candide de Mozard, de sa foi vive, de sa piété sincère, de son dévouement filial, de son courage simple et héroïque.

Je me trompe, la biographie confuse de Nissen renferme une longue correspondance, entretenue pendant presque tout le cours de leur vie entre Mozart et son père, homme vraiment digne d'un tel fils. Cette correspondance dédaignée par tous les biographes est précisément ce qui m'a le plus vivement intéressé, et j'ose le dire, édifié. Je désire faire partager cette édification aux lecteurs qui, en cherchant quelque innocente distraction pour leur esprit fatigué, sont heureux de rencontrer dans des pages faciles et légères en apparence, de nobles exemples, des preuves touchantes des sentiments qu'inspire la foi chrétienne et des vertus qu'elle engendre. »

Le livre de M. Goschler présente donc pour la première fois en français, la collection si curieuse et si intéressante des lettres du grand artiste, accompagnées de notes sommaires qui en font saisir les particularités. Au milieu de ses graves travaux, le traducteur a rendu un véritable service en mettant sous les yeux de beaucoup de jeunes hommes qui, en cultivant les arts ou les lettres, paraissent trop souvent oublier qu'en Dieu est la source de tout ce qui est beau, grand et durable, le touchant exemple de la vie chrétienne de Mozart, au sein d'une existence toute mondaine, d'une simplicité de mœurs antiques parmi le dévergondage du XVIII^e siècle. Il a mis en lumière cette part de

Digitized by Google

Dieu que Mozart sait si bien faire, avant et après chacune de ses œuvres, de même que son immortel émule Haydn.

En descendant avec lui le cours de la vie, on apprend à son exemple à ne jamais perdre de vue le but même de la vie, la mort, et à la regarder (comme le véritable ami de l'homme, comme la clef de la vraie béatitude, dont l'image, loin d'être effrayante, n'a rien que de doux et de consolant.

Digitized by Google

DES PORTRAITS DE FEMME

DANS LA POÉSIE ÉPIQUE DE L'INDE (1).

ETUDE PREMIÈRE.

DE QUELQUES ÉPISODES ET AVENTURES DU MAHABHARATA.

La plus parfaite des deux grandes épopées sanscrites, le *Râmâyana,* ou l'Expédition de Râma, nous présenterait tout d'abord une matière féconde d'exemples et d'aperçus en rapport avec le but que nous nous sommes proposé dans ces esquisses littéraires : c'est là qu'est retracée l'histoire vraiment touchante de Sîtâ, l'épouse chérie de Râma, qui reste fidèle à son amour quand elle est tombée entre les mains d'un ennemi des Dieux, le cruel Râvana, chef des géants impies dits Râkschasas. Le poëte Valmîki, que les Indiens en disent l'auteur inspiré, a mêlé d'une manière admirable les traits du caractère doux et noble de Sîtâ, aux caractères énergiques et mâles des autres personnages, et il a produit ainsi un contraste toujours heureux au milieu des scènes guerrières, des descriptions de batailles.

Mais c'est là une œuvre complète et bien ordonnée, qu'il est bon de lire d'une haleine, comme on ferait de l'Odyssée. Il nous a donc paru que le *Râmâyana* ayant reçu depuis peu d'années la publicité de versions italiennes et françaises, nous ferions bien d'appeler en témoignage le *Mahâbhârata,* œuvre moins connue et moins facile à saisir dans son ensemble. Cette seconde épopée se distingue par des propor-

(1) Suite, voir notre numéro e février dernier.

Digitized by Google

tions plus vastes (1), et renferme une véritable encyclopédie des dogmes et des traditions brahmaniques, justifiant bien son titre de cinquième Véda. A part la valeur doctrinale de plusieurs de ses livres, le *Mahâbhârata* contient dans le fond primitif de sa composition un grand nombre de généalogies royales qui sont de grand prix pour les études de mœurs, et d'histoires héroïques qui portent l'empreinte des idées indiennes sur la condition et la vertu des femmes.

Avant de faire quelques haltes dans l'immense forêt de traditions et d'aventures que nous offre le *Mahâbhârata*, avant de mettre en œuvre ceux de ses épisodes qui nous ont paru concourir le mieux à notre dessein, nous éclairerons le lecteur sur les événements qui ont fourni à Vyâsa (le collecteur), et à son école de poëtes compilateurs comme lui, l'action dominante qui est l'âme de cette œuvre gigantesque. Il s'entend que nous laissons entièrement de côté en ce moment les questions de haute critique sur l'âge, les auteurs, les rédactions diverses de la grande épopée, questions discutées de nos jours par des hommes d'un admirable savoir (2).

L'action est une guerre longue et fameuse qui n'a pas laissé de souvenirs moins profonds dans l'Inde que la guerre de Troie dans la Grèce antique; elle s'est passée dans les contrées du Nord, au pied de l'Himalaya, et cependant elle a eu du retentissement jusque dans les contrées méridionales, conquises et civilisées bien plus tard que les premières. C'est que la plupart des races royales, d'origine arienne, y ont été engagées, ainsi que toutes les grandes divinités qui ont joui dans ces vastes pays d'une adoration séculaire.

Deux familles princières, les Caûravas et les Pândavas,

(1) Le texte complet monte jusqu'au nombre d'environ cent mille distiques ou *çlokas*, dont vingt-quatre mille paraissent appartenir à la plus ancienne rédaction. Il a été publié intégralement à Calcutta en caractères d'évanagaris (4 vol., grand in-4°, 1834-39) sous les auspices du gouvernement des Indes anglaises et de la Société asiatique du Bengale.

(2) M. le professeur Christian LASSEN les a prises dans toute leur étendue et les a traitées avec une rare sagacité, d'abord dans un recueil périodique d'érudition orientale (le *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, tome I, Goettingen, 1837), puis dans son grand ouvrage sur les *Antiquités indiennes* (publié à Bonn en allemand, t. I, 1847, t. II, part. I, 1849).

Digitized by Google

commencent une lutte acharnée à laquelle prennent part toutes les monarchies d'institution primitive. La postérité de Courou, ancien roi de la dynastie des Bharatides ou descendants de Bharata, régnait au Nord de l'Inde, à Hâstinapoura (1), « la Ville des Eléphants. » Un des plus puissants de ses princes, Dhritarâschthra, étant devenu aveugle, avait remis le gouvernement entre les mains de son frère Pândou. Après plusieurs campagnes heureuses contre les peuples d'alentour, celui-ci rendit fidèlement l'autorité royale à son frère aîné, qui gouverna dès lors avec l'assistance du vaillant Bhîschma. Pândou, qui s'était retiré dans la solitude, y eut cinq fils de ses deux épouses, Kountî et Mâdrî : les traditions, ou plutôt les inventeurs du merveilleux poétique, en font les rejetons, les enfants adoptifs de cinq divinités puissantes, qui voulaient opérer par leurs bras de grands et mémorables exploits. Les Pândavas ou fils de Pândou, Youdischthira, Bhîma, Ardjouna, Nakoula et Sahadéva, personnifient dans l'épopée l'activité humaine puisant des forces dans l'appui d'êtres supérieurs à l'humanité; mais ils représentent avec la valeur des temps héroïques les vicissitudes de la vie terrestre, les persécutions qui atteignent la vertu, et dont la vertu finit par triompher.

Aimés par le peuple, admirés pour leur courage et leurs nobles qualités, les Pândavas ne parviennent pas à se maintenir dans leur souveraineté voisine du royaume de leur oncle Dhritarâschthra. Victimes de la jalousie mortelle des Caûravas, leurs cousins, qui sont au nombre de cent, ils ont perdu au jeu toutes leurs richesses et tous leurs domaines (2) : ils ont cédé à une passion, poussée jusqu'à la

(1) Cette ville, située sur les bords du Gange, aurait subsisté comme capitale d'un antique royaume à peu de distance de la moderne Delhi, dont la partie ancienne, aujourd'hui ruinée, Indraprastha, sur les rives de la Djoumna, fut la capitale d'un autre royaume, celui des Pândavas avant leur exil.

(2) Nous retrouvons chez des peuples de mœurs rudes, mais de noble caractère, cette même passion avec ses conséquences désastreuses pour la dignité et la liberté humaine. Tacite ne l'a point passée sous silence dans son tableau de la vie des Germains : « Aleam (quod mirere) sobrii inter seria exercent, tantâ » lucrandi perdendive temeritate, ut cum omnia defecerunt, extremo ac » novissimo jactu de libertate et de corpore contendant. Victus voluntariam » servitutem adit... » (*Germania*, ch. 24.)

Un peintre non moins grand que Tacite nous a décrit les jeux de hasard qui ont tant d'empire sur les peuples de l'autre hémisphère ; le jeu des osse-

Digitized by Google

fureur, qui avait pris racine au sein des populations guerrières de l'Inde, dans un âge fort voisin de celui de la conquête. Dans la dixième et dernière section du Rigvéda, qui paraît de la composition la plus récente entre toutes celles de ce livre sacré, il y a un hymne adressé à un Dieu nouveau, *Vibhâdaca* (c'est-à-dire distribuant le bonheur), divinité du jeu (1) : dans son emportement, un joueur supplie les dés de lui être favorables, tout en les maudissant. On l'a très-bien dit (2), « la passion du jeu ne saurait trouver des accents plus naturels et plus énergiques. » Aussi, puisque c'est là une des péripéties de l'action du Mahâbhârata, et de l'épisode de Nala, nous citerons en cet endroit quelques stances de l'hymne védique :

« Ces dés qui s'agitent, qui tombent en l'air, et qui roulent sur la poussière, ces enfants du grand Vibhâdaca me » rendent fou. Mon ivresse est pareille à celle que produit » le jus du Soma. Que Vibhâdaca veille toujours sur moi!... » Quand j'y réfléchis, je ne veux plus être maîtrisé par ces » dés; mais je me laisse entraîner par des amis. En tombant, les dés font entendre leurs voix, et je vais à leur » appel comme une amante ivre d'amour..... Les dés sont » comme les crocs dont se servent les conducteurs des éléphants pour pousser leur monture; ils déchirent, ils » brûlent d'espérances, de regrets; ils s'attachent à la jeunesse, tantôt victorieux, tantôt abattus... Ils roulent sur » le sol, ils tremblent dans l'air, et, quoique privés de bras, » ils dominent celui qui a des bras. Charbons du ciel, tombés sur la terre, tout froids qu'ils sont, ils brûlent le » cœur... Mais, traitez-moi en ami, ô dés! ne vous fâchez » pas contre nous, ne venez pas avec un cœur impitoyable; » que votre courroux s'appesantisse ailleurs, et qu'un autre

lets, pour lequel se passionnent les Sauvages de l'Amérique septentrionale, est mis par Chateaubriand au nombre de ces récréations funestes, où l'homme expose sa fortune, son honneur, quelquefois sa liberté et sa vie avec une fureur qui tient du délire; il faut lire dans le *Voyage en Amérique*, jusqu'où les joueurs des tribus indiennes poussent la témérité, et comment ils expriment leur anxiété ou leur désespoir.

(1) *Rigvéda ou livre des hymnes*, trad. par Langlois, t. IV, p. 192-95.

(2) *Des Védas*, par J. Barthélemy-Saint-Hilaire, 1854, pp. 66-68 (articles du *Journal des Savants*, année 1853).

Digitized by Google

« que nous soit dans les liens de ces noirs combat-
« tants! »

Le jeu a porté malheur aux Pândavas : c'est avec la plus grande peine que les princes, subissant la loi de l'exil, échappent aux dangers et aux piéges qu'on a multipliés sur leurs pas. Ils se retirent pendant douze ans dans les épaisses forêts de l'Inde centrale, où ils sont exposés à toute espèce d'aventures, et où ils doivent livrer maint combat. Les histoires du passé, mises dans la bouche des solitaires qu'ils rencontrent sur leur route, viennent s'ajouter continuellement aux faits et gestes qui constitue l'action épique. Plus tard, les Pândavas sont entourés d'une nombreuse armée, que leur ont fournie des princes alliés : ils luttent avec les Caûravas qui les ont poursuivis jusqu'au fond des solitudes avec l'obstination d'ennemis acharnés. Ces luttes sont longues et meurtrières, car les *Dévas* du panthéon indien y interviennent visiblement et prennent parti pour l'une ou l'autre armée dans cette grande querelle dynastique. Le Dieu Vischnou, incarné dans Krischna (1), le pasteur guerrier, se déclare le plus souvent pour les Pândavas : c'est auprès d'Ardjouna que le Dieu humanisé marche et combat, comme une autre Minerve à côté d'Ulysse et de Télémaque. C'est lui aussi qui, au moment d'une action décisive entre des milliers de combattants, instruit son héros favori des doctrines du plus pur idéalisme, et lui enseigne à considérer toutes choses comme illusion (2).

Tant de batailles sanglantes et d'exploits chevaleresques, entassés dans les chants de la Bhâratide, ont un dénouement vraiment terrible : dans un carnage qui dure dix-huit jours, les héros de l'action s'immolent les uns les autres à coup de massues; Krischna lui-même succombe dans cette mêlée épouvantable. Qui ne serait ici frappé des deux tendances auxquelles a cédé le génie des poëtes indiens? Sous l'empire de la même terreur qui lui a fait célébrer sous tant de

(1) Bien que le *Mahâbhârata* ne glorifie pas dans toutes ses parties cette célèbre incarnation de Vischnou, ses derniers rédacteurs l'ont quelquefois nommé livre sacré ou Véda de Krischna *(Kârschna-Véda)*.

(2) C'est l'objet de l'épisode fameux, dit *Bhagavad-Gitâ* ou Chant divin, traduit en latin par G. de Schlegel, et analysé par M. Cousin et par d'autres historiens de la philosophie.

Digitized by Google

formes, le néant de toute existence, il a raconté passivement l'issue fatale de guerres qui avaient entraîné dans l'Inde entière désordre et destruction. Mais, par un retour soudain aux croyances nationales où domine l'élément spiritualiste, il donne une empreinte hiératique à la suite d'effroyables catastrophes qu'il a décrites : il réserve une glorification toute religieuse aux hommes et aux demi-dieux, qui ont été les personnages les plus fameux de l'action; il les montre s'élevant au ciel (1), et, après une brillante apothéose, partageant l'immortalité des puissances divines.

L'action épique est encore à son début quand le sort des héros fugitifs, auquel s'attache le plus d'intérêt en raison de leur malheur, vient à changer par la rencontre de celles des héroïnes qui demeure le plus longtemps en scène. Une princesse, fille de roi, a refusé l'hommage des princes les plus puissants, afin de partager les destinées des Pândavas, pendant leur exil de douze années dans la forêt Câmyaca; Draupadî, associée aux souffrances de leur mauvaise fortune, déploie la plus grande énergie dans les dangers, et reste jusqu'à la fin l'appui des siens par sa fidélité, sa résignation et son courage. Nous avions formé autrefois le projet de retracer, sous forme d'extraits et d'analyses, le rôle départi à Draupadî dans la marche des événements de la grande épopée : mais ce dessein a été rempli en grande partie par le traducteur français des premiers chants où cette héroïne est mise en scène (2), et la tâche assumée mieux encore par l'écrivain distingué qui a fait revivre naguère dans des tableaux fidèles les rois et les guerriers de l'Iliade indienne (3).

Voici quelques traits saillants des aventures dans lesquelles Draupadî est le personnage éminent.

Le roi des Pantchalas, Droupada, fait annoncer au loin la grande solennité qui aura lieu à sa cour à l'occasion du libre choix d'un époux que fera sa fille Krischnâ (ou la Noire): on

(1) Un extrait du XVIIe livre du *Mahâbhârata*, appelé « le grand voyage, » a été traduit en français par M. Ph. Ed. Foucaux, dans le no de juin 1856 de la *Revue de l'Orient et de l'Algérie*.

(2) *Fragments du Mahâbhârata*, trad. du sanscrit par A. Sadous. Paris, Duprat, 1858, in-12. — *Svayambara* ou Draupadî et son enlèvement.

(3) M. Théodore Pavie dans ses *Etudes sur l'Inde ancienne et moderne*. (*Revue des Deux Mondes*, 4e et 5e art., avril et juin 1857.)

Digitized by Google

ne lit en aucun endroit du poëme une description plus brillante et plus exacte de cette cérémonie en usage chez les princes de la race des Aryas sous le nom de *Svayambara* (choix ou élection par soi-même), comme nous le disions dans l'introduction. On ouvre un grand tournoi où tous les concurrents, qui sont de puissants princes ou de robustes guerriers, sont appelés à montrer leur force et leur adresse : il s'agit non-seulement de frapper d'une flèche un but éloigné, mais encore de ployer un arc énorme du bois le plus dur. Les plus vigoureux des royaux athlètes ont échoué, quand un jeune brâhmane ploie l'arc et atteint le but en un clin-d'œil : c'est Ardjouna, un des Pândavas exilés, qui, restant inconnu sous le costume religieux, est déclaré vainqueur. La princesse lui remet une riche guirlande, et le suit à l'instant; après la célébration pompeuse de ses noces à la cour de son père, Krischnâ, qui va s'appeler Draupadî, mène la vie errante qui oblige les fils de Pândou à cacher leur nom et à demander l'hospitalité dans les plus humbles demeures. Mais elle sait quelle est leur noble origine, et elle n'a pas dérogé : « Krischnâ, dit le poëte (1), est comme une touffe éclatante de Lotus qui a passé d'un lac dans un autre. »

On aurait à relever, parmi les traits de mœurs qui marquent chaque moment de l'action (2), la douce et respectueuse soumission de Draupadî à la vénérable mère des Pândavas, qui n'a pas voulu les abandonner dans leur infortune, et qui tient souvent dans des situations difficiles le langage de la sagesse et de l'expérience. La conduite de la jeune princesse est, sous ce rapport, en harmonie avec les préceptes traditionnels imposés à la famille indienne touchant le respect et l'obéissance que l'enfant doit à son père et à sa mère (3) : celle des héros, pieux comme des brâhmanes, n'est pas moins conforme aux mêmes préceptes, sans lesquels leurs œuvres méritoires seraient sans fruit.

L'attitude de Draupadî est tout à fait remarquable dans

(1) *M. Bhar.* liv. I, d 7228.

(2) Nous nous réservons d'examiner ailleurs une des particularités de l'histoire de Draupadî, qui atteste des infractions appotées quelquefois à la loi religieuse du mariage, et justifiées seulement par le merveilleux mythologique.

(3) Voir les lois de Manou, livre II, dist. 229-234, 237.

Digitized by Google

un épisode qui décrit son enlèvement au milieu de la solitude où elle est restée pendant que les Pândavas se livrent à l'exercice de la chasse (1). Elle fait entendre les plus vives protestations, quand un prince puissant qui n'avait pu la décider à prendre la fuite avec lui, l'emmène par force sur son char; elle menace son ravisseur de la vengeance des guerriers fameux à qui elle appartient; elle lui commande le respect par la fermeté de sa parole jusqu'à l'heure où les Pândavas pénètrent jusqu'à elle les armes à la main, et saisissent le lâche guerrier qui a violé les lois sacrées de l'hospitalité. Il est, dans la narration épique entremêlée de dialogues, peu de discours et d'apostrophes d'une plus grande éloquence et d'un effet plus dramatique, que les discours prêtés à Draupadî dans cette situation où sa fidélité et l'honneur des siens sont mis à l'épreuve. C'est une des parties de l'action où il y a le plus de mouvement, et partant, le plus d'intérêt : la langue y montre son éclat et son harmonie, les mesures se succèdent avec une majestueuse ampleur.

C'est à cette phase des aventures de Draupadî et des Pândavas, que les Aèdes indiens ont rattaché un épisode d'une grande beauté : l'histoire du dévouement de Sâvitrî à son époux, racontée par Markandéya, un des sages jouant le rôle de prophète dans les traditions brahmaniques. Cet épisode a été traduit, il y a quelques années, par M. Pauthier (2), et plus récemment, il a été analysé en détail dans un intéressant travail de M. A. Ditandy, qui l'a rapproché d'une histoire fameuse de l'antiquité grecque, celle d'Alceste, et qui a tiré de ce rapprochement de curieuses considérations sur les caractères distinctifs de la civilisation ancienne de l'Inde (3). L'histoire de Sâvitrî offre le modèle du dévouement

(1) Au livre III[e] du *Mahâbhârata*, voir dans la version de M. Sadous, l'*Enlèvement de Draupadî*, p. 85 et suiv., et la traduction de cette scène en vers allemand par M. Fertig (Würzburg, 1841).

(2) Paris, Curmer, 1841, avec vignettes gravées dans le texte (Recueil de légendes et fabliaux intitulé : *la Pléiade*). — La littérature allemande possède le même épisode dans une traduction en prose de M. Bopp, et dans deux traductions en vers, l'une de M. Merkel (Aschaffenburg, 1839), l'autre de M. Holzmann (Karlsruhe, 1845).

(3) *Parallèle d'une épisode de l'ancienne poésie indienne avec des poëmes de l'antiquité classique* (Thèse du doctorat à la Faculté des Lettres). Paris, Le Normant, 1856, pp. 167, in-8°. L'auteur a traduit les extraits de la *Sâvitrî* d'après l'édition du texte donnée en 1829, par M. Bopp, à Berlin.

Digitized by Google

conjugal d'après les idées indiennes; aussi l'héroïne a-t-elle été surnommée *Pativratâ*, c'est-à-dire « dévouée à son époux. » Après avoir relevé les traits saillants de cette histoire, nous ne pouvons mieux faire que de reprendre quelques-unes des réflexions qu'elle a inspirées à son commentateur.

La fille d'un roi fort vertueux du nom d'Açvapati, ayant été invitée par son père à se choisir un époux, se mit à parcourir les solitudes et les hermitages; à son retour, elle déclara avoir fait choix de Satyavân (le Véridique), fils d'un prince détrôné, réduit à habiter une forêt. Sâvitrî n'est pas détournée de sa résolution par la prédiction qui lui fut faite par le divin Narada de la mort du jeune prince au bout d'une année. La généreuse épouse, partageant la retraite et les habitudes des exilés, redouble la rigueur de ses austérités à l'approche du moment fatal; le jour venu, elle suit Satyavân dans la forêt, le cœur oppressé par la crainte. A peine a-t-il porté la hache sur quelques branches d'arbres, le jeune homme s'endort de fatigue, et bientôt il penche la tête, tombe pâle, sans mouvement, entre les bras de sa bien-aimée.

Alors Sâvitrî voit s'approcher un homme d'un aspect effroyable, tout vêtu de rouge : c'est Yama, le Dieu de la mort, venu lui-même pour enlever l'âme d'un mortel aussi vertueux et pour la transporter dans son empire. Déjà le Dieu terrible s'en est allé, quand Sâvitrî le suit éperdue en lui adressant les plus touchantes supplications, en lui rappelant les vieilles maximes en faveur des hommes pieux et bons. Yama s'arrête et se laisse fléchir : il accorde à Sâvitri successivement quatre grâces signalées. Son vieux père recouvrera la vue; il rentrera dans son royaume, et il aura de son épouse une postérité glorieuse; cette dernière promesse est faite aussi à la jeune héroïne. Enfin, une cinquième grâce suit les autres, sur les instances de Sâvitrî; la vie sera rendue à Sâtyavan, qui jouira d'une existence heureuse pendant quatre cents ans. La merveille ne se fait point attendre : Sâvitrî vole auprès du corps inanimé de son époux, qui tout à coup s'éveille comme d'un rêve, se relève doucement et demande ingénument la cause d'un si long sommeil. Déjà la nuit est tombée; la première pensée de Sâtyavan est pour ses parents; faible encore, il regagne leur hermitage,

Digitized by Google

appuyé sur le bras de Sâvitrî, et vers la fin de la route, il l'envoie en avant pour les avertir au plus tôt de son retour. Or, les deux vieillards avaient déjà parcouru les hermitages voisins pour s'enquérir du sort de leurs enfants.

Quand toute la famille est réunie, Sâvitrî raconte ce qui est arrivé dans cette journée; elle explique le douloureux secret qu'elle a si longtemps gardé en son cœur; elle énumère les promesses et les bienfaits de Yama : tous sont émerveillés et rendent hommage à son pieux dévouement. Le Dieu n'avait point parlé en vain ; la vue fut rendue au roi exilé, et bientôt ses sujets le rappelèrent dans son royaume; lui-même, il eut une nombreuse postérité, et quand Sâtyavan lui succéda, il se voyait aussi entouré d'une multitude d'enfants. C'est au dévouement et aux mérites de Sâvitrî que tout le monde attribuait ce retour de la fortune, et ces gages de prospérité.

Les narrateurs d'un tel épisode, inséré comme exemple au milieu de la Bharatide, ont voulu glorifier la fidélité de l'héroïne à son premier choix, à son premier amour; ils ont voulu en même temps montrer l'efficacité des mortifications et des pratiques ascétiques par lesquelles elle espérait conjurer l'événement fatal. Tout dans les actes et les paroles de Sâvitrî est en pleine conformité avec l'esprit de la religion brahmanique et de ses institutions : le sentiment qui domine sans cesse, c'est celui de l'immolation volontaire et constante de l'épouse à son époux (1). Il dicte à Sâvitrî les instances qu'elle poursuit avec finesse et opiniâtreté à la fois auprès du Dieu Yama, « *dompteur des vivants,* » qui déjà emportait l'âme de Satyavân. Il inspire la réserve désintéressée qu'elle observe devant son époux, alors qu'il est rendu à la vie et qu'elle le ramène à travers la forêt vers l'hermitage paternel; il s'étend même à la modestie qu'elle conserve devant ses proches après l'acte de courage qu'elle a accompli. Enfin, il lui suggère des mots d'une étonnante vérité sur le culte de la vertu pour la vertu même et jamais en vue du suffrage des hommes, ainsi que sur la douceur que les bons éprouvent à faire du bien à leurs ennemis (2).

(1) Lire le chapitre II du livre de M. Ditandy, p. 19 et suiv., p. 41-51.
(2) Ce langage, comme M. A. Holzmann l'a fait observer dans les notes de

Digitized by Google

« Le devoir est pour les hommes vertueux la première des choses, » comme dit le poëte; c'est l'idée du devoir prise dans un sens absolu, qui donne la raison du dévouement de Sâvitrî et des femmes de l'Inde que l'on voit déployer la même constance, la même abnégation dans la bonne et la mauvaise fortune. D'autres sentiments expliquent mieux les traits de vertu et de fidélité conjugale attribués à des héroïnes du monde grec, Alceste, Pénélope, sans oublier Andromaque, qui est dans l'Iliade le type même de la mère et de l'épouse, un modèle de vraie sensibilité (1). Une bonté naturelle est plutôt la cause du sacrifice volontaire qu'Alceste fait de sa vie pour conserver celle d'Admète, son époux : le sacrifice d'Alceste est le fruit d'une prompte résolution; sa générosité est moins méritoire peut-être parce qu'elle est « brillante et rapide. » Pénélope est prudente par caractère et par éducation; elle sait, pendant un veuvage de vingt ans, montrer une patience opiniâtre et réfléchie; elle allie la sollicitude de la mère et la finesse ingénieuse de la femme à la fidélité de l'épouse (2). Mais sa vertu, si ferme qu'elle soit, ne vient pas de la même source que celle des héroïnes indiennes, puisque celles-ci conçoivent leur dévouement absolu comme un devoir sur lequel on ne discute pas, et qui se rapporte à une loi inflexible. Si la vertu des femmes célèbres dans les fables helléniques est moins parfaite, elle laisse place dans leur cœur à une lutte qui accroît souvent l'intérêt moral des aventures, et qui a fait découvrir aux poëtes une foule d'émotions et de beautés dramatiques du premier ordre.

Prescrivant aux femmes une vertu plus sévère, le Brahmanisme les élève plus haut dans la vie morale; car il leur propose un idéal divin qui préside à la loi du mariage comme à toutes les autres : mais il restreint leur liberté de pensée et d'action au point de faire violence à la nature

sa traduction, serait plus facile à comprendre dans la bouche d'une chrétienne que dans celle d'une païenne. Voir ces passages traduits par M. Ditandy, pp. 36-37, 39.

(1) Voir le chap. V du travail cité de M. Ditandy, p. 68 et suiv., et le portrait d'Andromaque dans *les Femmes d'Homère*, par M. Camboulin.

(2) V. Camboulin, ouvr. cité, étude sur Pénélope, p. 123-145.

Digitized by Google

humaine (1). Du reste, on ne peut s'y méprendre, l'Inde n'a pas su fixer et maintenir la vraie notion du devoir entendu dans un sens si élevé : le panthéisme qui a pénétré toutes les relations sociales en ce pays, aussi bien que les systèmes religieux et philosophiques, a dû produire ses fruits dans la société domestique (2). Il n'est pas surprenant qu'on ait entendu avec une excessive rigueur l'abnégation recommandée à la femme, qu'on n'ait pas toujours assez ménagé la personnalité de l'épouse et de la mère, et qu'enfin, en poussant à l'excès l'idée du sacrifice, on en soit venu à autoriser ou même à louer l'immolation des veuves sur le bûcher de leur époux. Ce serait donc une erreur philosophique qui aurait paralysé l'effet des enseignements les plus utiles, des sentiments plus ou moins vrais, et qui aurait fait régner le fatalisme dans les relations intérieures de la famille où l'amour n'est vraiment grand et fort que s'il est libre.

A la suite de ces traditions et de ces exemples que la main des indianistes contemporains a heureusement éclaircis, nous allons mettre nous-même en œuvre deux épisodes du Mahâbhârata, qui concourent bien à notre dessein : les aventures de Nala et de Damayantî, et l'histoire de Sacountalâ. On a déjà popularisé l'un et l'autre; mais nous en choisirons et disposerons les tableaux en rapport avec la pensée qui nous a fait entreprendre ces esquisses. On y verra personnifiée, pour ainsi parler, l'influence que la législation brahmanique a donnée à la femme en retour des devoirs rigoureux auxquels il l'a assujétie : si l'on rapproche de ces aventures très célèbres, les autres morceaux que nous avons analysés ci-dessus, on ne peut méconnaître que les réalités de l'histoire sont cachées sous les apparences de fictions d'une surprenante variété.

Mais, quoiqu'il soit vrai que la religion et les lois indiennes aient demandé à la femme la plus grande somme de vertus et de sacrifices, il est, dans le même cercle de

(1) Dans l'antique épopée, la nature reprend ses droits en la personne des aïeules et des mères en présence de sanglantes catastrophes : rien de plus douloureux que les lamentations de Gaudhari, mère des Cauravas, à la vue de leurs corps mutilés. Voir l'épisode dit *Stríparva*, traduit par Foucaux, *Journal asiatique*, ann. 1842.

(2) Cons. les chap. VII et VIII de l'ouv. cité de M. Ditandy.

Digitized by Google

traditions, des traces d'un dévouement quelquefois partagé. Chez les Grecs, la fable peut opposer la sensibilité d'Orphée à l'égoïsme d'Admète, qui cherche en vain autour de lui des victimes volontaires, et qui arrive enfin à Alceste, pour racheter sa propre vie. Dans les préléminaires de la vaste épopée sanscrite, on lit un mythe du même genre que celui d'Orphée et d'Eurydice : un jeune époux fait le sacrifice de la moitié de sa vie pour obtenir de Yama que son épouse, frappée de mort par la morsure d'un serpent, soit rappelée à l'existence et partage son sort. En finissant cet aperçu général sur les épisodes du Mahâbhârata, je citerai ce mythe d'après la traduction aussi élégante que fidèle que mon ami, M. Théodore Pavie, en a donnée dans un recueil de chants servant d'introduction à l'immense épopée (1). On jugera mieux, dans une narration qui se rapproche davantage d'une fable connue, chantée par Virgile, quelles sont les qualités du récit épique dans les rapsodies des Aèdes indiens; seulement, hâtons-nous de le dire, le dénouement du mythe brahmanique est heureux, tandis que celui de la fable grecque est lugubre :

« Il y avait autrefois un grand Richi, austère et savant dans les livres saints, nommé Sthoulakéça, attentif au bien de tous les êtres..... Il vit un jour une petite fille délaissée sur le bord d'une rivière par une nynphe céleste qui lui avait donné le jour; il la prit, touché de compassion, et la nourrit... Comme elle était belle entre les plus belles femmes, douée de qualités morales et extérieures, le grand solitaire la nomma *Pramadvarâ* (excellente entre les belles).

» Rourou vit Pramadvarâ dans l'hermitage du solitaire, et il fut aussitôt blessé par l'amour, lui dont les actions sont vertueuses. Il fit déclarer ses intentions à son père, descendant de Bhrigou : Pramati la demanda pour son fils au célèbre Sthoulakéça qui l'accorda à Rourou...

Or, à quelques jours de l'époque fixée pour le mariage, la jeune et vertueuse jeune fille, jouant avec ses compagnes, ne vit pas un serpent qui dormait profondément, étendu en travers devant elle, et elle posa le pied dessus, comme si

(1) *Fragments du Mahâbhârata, traduits en français sur le texte sanscrit de Calcutta*. Paris, Duprat, 1844, 1 vol. gr. in-8°. — *Mahâbhârata*, livre Ier.

Digitized by Google

elle eût été désireuse de mourir, poussée par le dieu de la mort!

» Le serpent, excité aussi par ce dieu fatal, applique fortement ses dents tout imprégnées de poison sur le corps de la jeune étourdie. Mordue par ce reptile, elle tomba bien vite à terre, sans couleur, abandonnée par la fortune, privée de son éclat, et sans vie; elle n'est plus un objet de joie pour les siens; elle est là, les cheveux épars, inanimée; ils ne peuvent la regarder, elle qui était si belle à voir! Elle est là comme endormie sur la terre... Elle est plus ravissante encore, elle dont la taille est si délicate.

» Son père l'aperçoit, lui et les autres Richis austères, étendue sur le sol, pareille à un lotus : alors tous les excellents brahmanes s'approchèrent émus de compassion..... Mais, dans sa douleur, Rourou s'en alla loin de ces lieux.

» Les brahmanes magnanimes étant assis là, Rourou se lamentait dans la forêt impénétrable, où il s'en était allé accablé de tristesse. Frappé de douleur, il exhale sa peine par des cris de désolation, se rappelant sa chère Pramadvarâ, il dit dans son chagrin : « Elle dort sur la terre, cette jeune » fille au corps délicat, qui cause ma douleur! Quelle plus » grande peine peut-il y avoir pour les siens! Si j'ai fait » l'aumône, si je me suis mortifié par des austérités, si » mes gourous ont été convenablement respectés par moi, » en récompense de ces actions, que ma bien-aimée re- » vienne à la vie; si j'ai été, depuis ma naissance, maître » de mes sens et fidèle à mes observances, que Pramadvarâ » se relève à l'instant! »

» Pendant qu'il se lamentait ainsi, un envoyé céleste, s'approchant de Rourou au milieu de la forêt, lui dit : « Les » paroles que tu prononces dans ta douleur, ô Rourou! » sont vaines, car la vie n'est plus, ô vertueux brahmane, » dans le défunt dont les jours sont écoulés, et la somme » de jours est finie pour cette pauvre fille de l'Apsaras. Ainsi » ne plonge pas ton esprit dans la douleur, en aucune ma- » nière; mais un moyen a été établi jadis par les Dieux » magnanimes, si tu veux l'employer, tu obtiendras de nou- » veau Pramadvarâ. »

» Rourou dit : « Quel est ce moyen trouvé par les

Digitized by Google

» Dieux? Dis-le moi sincèrement, ô toi qui marches à travers les cieux! Après l'avoir appris, je l'emploierai; il faut que tu viennes à mon secours! »

» L'envoyé céleste dit : « Cède la moitié de ta vie à cette jeune femme, ô fils de Bhrigou! et par là, se relèvera Pramadvarâ ton épouse! »

» Rourou dit : « Je donne la moitié de ma vie à la jeune fille, ô toi le meilleur de ceux qui volent dans les airs! Tout ornée d'amour et de beauté, qu'elle se relève, ma bien-aimée! »

» Alors l'envoyé céleste s'approcha du dieu de la mort, roi de la justice, et lui dit : « O Yama! que Pramadvarâ, femme de Rourou, ressuscite pleine de beauté, avec la moitié de la vie de son époux, bien qu'elle soit morte, si tu y consens! »

» Yama dit : « Cette Pramadvarâ, femme de Rourou, si tu le désires pour elle, ô envoyé céleste! qu'elle se relève, ayant à vivre la moitié des jours de son époux! »

» Cela étant dit, la jeune fille Pramadvarâ se releva comme endormie, elle qui est belle, avec la moitié de la vie de Rourou, et l'on vit, dans la suite des temps, la moitié de l'existence de Rourou, doué d'un grand éclat et devenu très-vieux, retranchée à cause du sacrifice fait pour sa femme.

» Ensuite, au jour désiré, les parents des deux fiancés célébrèrent le mariage avec joie, et ceux-ci se réjouirent, désirant d'être agréables l'un à l'autre. Mais Rourou ayant eu enfin son épouse, difficile à obtenir, et belle comme les filaments qui ornent la fleur du lotus, fit un vœu touchant la destruction des serpents, lui dont les vœux sont justes. Tous les serpents qu'il a vus, dans sa colère mordante, il les tue autant que possible, portant sans cesse une arme avec lui. »

FÉLIX NÈVE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

—

M. GERVINUS

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DU XIXe SIÈCLE,

traduite par C. BERNARD.

—

Bruxelles. — F. Claassen. — 1858.

L'histoire ne commence et ne finit nulle part, a dit avec raison un historien éloquent. C'est aussi, paraît-il, le sentiment de M. Gervinus, professeur à l'université de Heidelberg, qui se propose d'écrire le récit des événements qui ont suivi la chute de l'Empereur Napoléon Ier (1815-1851).

Ce savant auteur publie dès aujourd'hui une volumineuse introduction à ce travail prochain, et pour éclaircir son étude, il remonte très doctement à l'an 700 avant Jésus-Christ, sous la domination des Tyrans de la Grèce, qui frayèrent la route à la démocratie.

Voltaire, souvent railleur, racontait un jour qu'Henri IV fut assassiné parce qu'un fakir de l'Inde commença sa promenade du pied droit au lieu de la commencer du pied gauche. Cette spirituelle exagération ne doit pas nous faire méconnaître que la vue nette et élevée de l'histoire est refusée à celui qui ne peut pas embrasser d'un regard de longues périodes de temps, et que s'il est utile de savoir se borner à propos, il faut prendre soin de ne jamais mutiler la science et de ne pas couper les ailes du génie.

Digitized by Google

L'ouvrage que nous avons sous les yeux accuse un esprit d'une haute portée qui a beaucoup médité et qui coordonne ses réflexions avec cette méthode réservée aux seuls allemands. Savant distingué, habile historien, ses erreurs sont la suite d'idées exclusives et de préjugés religieux qu'on s'étonne de rencontrer, avec un caractère étroit et semi-fanatique, dans une intelligence de cette valeur. Une sorte d'obstination et d'attachement aux mouvements politiques des dernières années se réfléchit en plusieurs pages de son livre et contribue également à obscurcir ce jugement naturellement pénétrant et droit.

L'esprit de système n'est pas de nature à rectifier les conséquences fâcheuses de ces écarts. C'est depuis longtemps une forte tentation, chez les philosophes, de soumettre l'humanité à des lois fixes et invariables et d'assujétir les événements à des révolutions périodiques. De même que les astronomes calculent avec une merveilleuse justesse le mouvement des astres et le retour des phénomènes célestes, ainsi voudrait-on trouver et indiquer les lois du développement historique du genre humain et feuilleter le livre du destin. M. Gervinus croit rencontrer dans l'antiquité une marche parallèle au progrès moderne. La forme du pouvoir est d'abord monarchique, puis elle se combine avec l'élément aristocratique pour aboutir à la démocratie. L'analogie se reproduirait même dans les procédés par lesquels s'opèrent ces changements. « Depuis le commencement de » l'ère chrétienne, l'histoire des États de l'Europe présente » un ensemble aussi uniforme que celle des États de la » Péninsule et de ses colonies pendant l'antiquité. A cette » époque, comme pendant l'ère chrétienne, le même ordre, » la même loi préside à la marche de leur développement » intérieur. Cette loi, c'est celle que nous voyons encore se » révéler dans ses manifestations les plus larges dans l'histoire de l'humanité tout entière.

» Du despotisme oriental au gouvernement aristocratique » de l'antiquité et du moyen âge, gouvernement basé sur » l'esclavage et le servage, et de ce dernier gouvernement » au système politique moderne encore en voie de développement, il faut constater le progrès régulier de la liberté, » intellectuelle et civile : cette liberté, d'abord l'apanage

Digitized by Google

« d'un seul, devient ensuite le partage de quelques-uns, et « finit par devenir de nos jours le droit de tous. »

Mais l'opposition des races, suivant l'auteur, joue dans le monde un rôle immense. La nation romaine et la nation germanique remplissent l'histoire de leur dualité. A chacune d'elles est assignée une mission, une fonction dont elle ne se départit jamais. On comprend le péril de cette idée. Il importe à l'historien pour justifier sa doctrine de montrer que chaque race est fidèle au système qu'elle incarne, qu'elle n'en dévie jamais et qu'elle complète sa tâche avec une logique inexorable. Cependant la Providence n'a pas plus créé les nations que les individus tout d'une pièce, agissant avec une rigueur inflexible et parcourant la série des âges et des vicissitudes sans s'écarter d'une voie tracée *à priori*. La liberté humaine oscille entre les écueils et aboutit à des destinées diverses suivant les temps, les circonstances, les vices et le génie des hommes.

La première partie du livre écrit sous cette inspiration est un tableau rapide, une synthèse savante des événements du moyen âge et du XVI^e^ siècle. Tout est mal jusqu'à l'avènement du protestantisme, tout s'améliore à partir de Luther. Une magnifique apologie des sectes protestantes, complète cette étude. L'auteur ne nous apprend du reste rien de nouveau, ainsi qu'il l'annonce lui-même dans sa préface, « à l'exception de quelques grands points de vue et « de quelques digressions tendant à apprécier l'esprit de « l'histoire moderne. » Il est même assez remarquable qu'il ne dédaigne pas de relever et de s'assimiler les vieilles banalités sur la confession, la présence des prêtres au chevet des mourants, la vénalité de Rome et autres lieux communs qui ne laissent pas de faire assez grande figure dans le cadre brillant où ils sont placés.

Rien n'est attrayant comme un système. D'après celui du professeur de Heidelberg, la race romane continue l'unité romaine. La race germanique pousse au fractionnement. La race romane reste fidèle à Rome, à l'unité. La race germanique se jette dans le protestantisme, plus favorable à l'individu, puis dans les institutions fédérales. Cette distinction, vraie à l'origine, devient dans l'espace de quinze siècles plus ingénieuse que réelle. D'ailleurs, lorsqu'on se promène

Digitized by Google

à vol d'oiseau à travers les vastes champs de l'histoire, que l'on est maître de choisir ses événements et que l'on peint à grands traits, il est toujours assez facile de rencontrer des circonstances qui vérifient une théorie plus ou moins aventureuse.

Il ne résulte pas au surplus des faits apportés par M. Gervinus à l'appui de sa thèse que la véritable liberté de l'individu, l'indépendance des États, l'affranchissement politique aient gagné à l'avènement du protestantisme. C'est une proposition qui a été cent fois réfutée. On ne voit pas encore par son récit qu'il y ait eu moins de tyrannie et de despotisme, moins de violation des garanties sociales dans les États réformés. Le protestantisme a-t-il détruit l'aristocratie, comme on voudrait lui en reporter l'honneur? Mais il nous semble qu'il l'a au contraire immédiatement fortifiée, par l'attribution aux princes des domaines ecclésiastiques et des terres sécularisées. C'est même la convoitise de ces riches dépouilles qui a converti aux doctrines nouvelles tant de grands et de puissants du monde. Il nous serait permis de resserrer encore davantage les termes de cette question et de nous demander ce que l'Allemagne a gagné à se faire protestante.

La suite de cette courte étude nous fournira l'occasion d'indiquer de quelle façon s'est produite l'action réellement énervante de la réforme quant aux grands principes sociaux.

Le principe du protestantisme, c'est, répétons-le, la substitution de l'individu à l'autorité. C'est une idée qui n'est favorable à la liberté que dans les apparences et qui tuera les gouvernements vraiment libres. Dans les états modernes, où la liberté doit, à peine de s'effondrer sur elle-même, chercher à se créer un contrepoids, à ses propres excès, elle trouvera dans cette anarchie d'idées, nées de l'infaillibilité individuelle qui devrait lui servir de modérateur, un dissolvant des plus actifs et des plus énergiques.

En se rapprochant des temps modernes, dans la seconde partie de son ouvrage, M. Gervinus formule de nouveau l'une de ses lois historiques, à savoir « la solidarité permanente qui subsiste entre le protestantisme et tous les efforts faits vers l'individualisme et la décomposition de

Digitized by Google

› l'Etat, entre le catholicisme et les tendances centralisa-
› trices cherchant à donner plus d'extension à l'Etat. › Aussi dès l'instant où la doctrine évangélique parvint à s'introduire en France, cette nation fut-elle menacée de l'irruption de l'esprit germanique et partant de son morcellement en petites souverainetés. ‹ Son unité ne put être sauvée qu'en
› sacrifiant le protestantisme; le protestantisme en Alle-
› magne était impossible sans le sacrifice de l'unité. Dans
› toutes les guerres de religion qui désolèrent la France,
› on vit les grands chercher sans cesse à se constituer in-
› dépendants. › L'œuvre d'Henri IV fut d'empêcher ce démembrement. Au contraire le fédéralisme semble être l'apogée de l'idée protestante.

Le plus grand cauchemar de M. Gervinus c'est l'Espagne. Cette pauvre Espagne n'est pas à la veille de recevoir son pardon. Elle a pourtant de nos jours eu assez de *pronunciamientos,* pour expier ses erreurs passées. Elle vient, ce semble, à résipiscence d'une assez belle façon. Cependant le savant professeur n'est pas encore désarmé vis-à-vis de cette puissance déchue : il a contre elle des griefs qu'il faut régler. Sous Louis XIV, dès que la France a suivi les voies de la politique espagnole, elle a été nuisible à la cause de la liberté, elle lui a été utile lorsqu'elle a embrassé l'alliance de l'Angleterre et du protestantisme! et le même fait s'est reproduit sous Louis-Philippe!... L'amour du rapprochement, il faut en convenir, amène des situations assez inattendues.

Grâce au protestantisme, le monde avait échappé à l'influence envahissante de l'Espagne au XVI^e^ siècle. Sans cette intervention opportune, la monarchie absolue, oppressive et catholique étreignait l'Europe. Nous avouons ne pas comprendre la gratitude dont l'Europe fut redevable en cette occurence à la réforme. Tous les grands empires qui se sont établis sur la terre avant Luther ont eu des durées assez courtes et n'ont pas attendu pour s'écrouler l'apparition de la doctrine du libre examen. Nous ne savons pourquoi l'hégémonie espagnole eût fait exception, alors qu'une jalousie très-vivace et très-développée se manifestait déjà de toutes parts. Mais l'auteur ne lâche pas facilement le catholicisme; lorsqu'il le tient, il le poursuit jusque dans l'établissement du système colonial qui date de cette époque.

Digitized by Google

Il oppose avec une satisfaction triomphante les destinées éphémères des établissements romans, catholiques et espagnols, à l'opulence des colonies germaniques et anglo-saxonnes qui nous étonnent aujourd'hui par leur splendeur. Il nous paraît que lorsque des différences de climat, de mœurs, d'activité et peut-être de vices économiques suffisent pour donner la raison de ces diversités, il est tout au moins inutile de faire peser sur la religion une responsabilité qui doit lui demeurer étrangère.

A mesure que l'on avance dans l'histoire moderne « les » intérêts de la religion font place aux intérêts du commerce, lesquels dominèrent la politique, dictèrent les lois, » excitèrent des guerres et des révolutions, remplirent les » clauses des transactions et des traités de paix. »

Cependant nous approchons du XVIIIe siècle et avec cette époque notre attention est rappelée forcément vers la France. Nous y rentrons avec M. Gervinus, qui dit avec infiniment de vérité : « L'esprit indépendant du protestantisme qui » n'avait pu pénétrer chez les nations romanes par la voie » d'une réforme religieuse y pénétra par la voie indirecte » de la littérature, » parole profonde, parole grave, et qui dans sa concision nous montre la véritable origine de la littérature subversive du XVIIIe siècle et la fait découler d'une filtration du protestantisme. Rousseau ne s'arrête pas à mi-chemin. Il tire les dernières conséquences du protestantisme. « A la théorie luthérienne prescrivant l'obéissance passive, » attendu que le courroux de Dieu frappe les mauvais rois, » théorie qu'il avait placée, pour s'en railler, sur le terrain » de la politique, il objecta que si l'on était obligé de souffrir un mauvais maître, il importait avant tout d'en chercher un bon, et que, s'il fallait que le peuple se soumît à » un pouvoir plus fort que lui, il était meilleur encore qu'il » en secouât le joug, s'il en avait la force. Cette thèse était » également soutenue par les calvinistes de Genève. »

Si, avant d'ouvrir le livre de notre savant professeur, l'on s'était demandé ce que pourrait comporter de généralités et d'aperçus philosophiques le titre choisi : *Introduction à l'histoire du XIXe siècle*, la plupart se seraient arrêtés aux caractères et aux suites de la révolution de 1789. Ils en auraient suivi les dernières explosions; ils auraient étudié la mar-

Digitized by Google

che des sociétés modernes incessamment ballottées sans pouvoir se fixer sur une ancre immuable et se seraient enfin enquis des causes de cette mobilité d'individus et de caractères, de ces vicissitudes d'événements auxquelles notre âge semble réservé.

On chercherait aussi à tirer de ce passé l'horoscope des âges futurs, à conjecturer les destinées du monde et à recueillir dans cette échappée sur l'avenir la confiance ou le découragement. Et de toutes les espérances, la plus noble, la plus généreuse, la liberté qui a été le rêve, d'ailleurs assez maladroitement poursuivi, du XVIII^e^ siècle, s'enracinera-t-elle définitivement sur cette terre d'Europe balayée par tant d'orages? L'historien philosophe va-t-il nous donner une réponse décisive à cette question?

En parcourant le livre de M. Gervinus à l'époque contemporaine, nous le trouvons beaucoup trop discret sur cet objet intéressant, mais en revanche nous le voyons en proie à une crainte profonde pour la liberté. Il redoute pour elle l'ennemi du dehors. Le voilà engagé cette fois dans une campagne contre le *panslavisme*. Le voilà parti en guerre contre l'empire du nord, mais pendant qu'il rompt une lance contre ce formidable voisin, il paraît que ses derrières ne sont pas en sûreté. L'occident lui-même menace de s'affaisser et de succomber aux dissolvants qu'il recèle dans son propre sein, à l'instant où notre auteur guerroie contre les moulins à vent des pays lointains.

Le point de vue est donc ici incomplet. Il n'embrasse pas l'ensemble de la situation et néglige tout un côté intéressant de son sujet, à savoir : le maintien et la garantie de la civilisation occidentale en présence des germes morbides renfermés dans ses flancs. C'est là une lacune et un vice capital dans une étude sur le XIX^e^ siècle. « La liberté, » dit M. Gervinus, est pour les peuples un héritage qu'il » leur faut chercher à acquérir et à conserver eux-mêmes. » Mais sur quels éléments, nous demanderons-nous, les sociétés modernes doivent-t-elles s'appuyer pour conserver la liberté? Où sont les forces vitales qui serviront de base à la libre société future? Sur quels fondements assiéra-t-on la cité de l'avenir?

Il est utile de creuser cette idée un peu profondément.

Digitized by Google

On a bientôt dit que les peuples doivent « chercher à » conserver eux-mêmes la liberté ! » Mais où se trouve, dans les sociétés modernes, la force conservatrice de la liberté et de l'ordre? Y a-t-il effectivement une réalité sous ce mot?

Il y a aujourd'hui dans le monde des débris d'aristocratie, une bourgeoisie dont la base est très vaste, et le peuple qui va incessamment retremper et élargir les rangs de la bourgeoisie. L'aristocratie ou plutôt la noblesse de race, dont il est enfin permis de parler avec équité aujourd'hui qu'elle descend dans la tombe, a rendu d'utiles services à la cause de la civilisation : Loyale, prodigue, généreuse, ne marchandant ni sa vie ni sa fortune, elle a fait dans son histoire preuve d'un sens en général droit et sûr. Elle n'avait montré jusqu'au XVIIIe siècle ni grandes défaillances morales, ni notables faiblesses politiques. Ses folies ont daté de cette époque, mais elles ont rapidement pris le caractère d'un suicide et d'une abdication politique. Éprise et enivrée du vertige de ces négations que l'on décorait alors du nom usurpé de philosophie, elle crut de bon goût de prêter l'oreille à l'incrédulité et de désavouer le Dieu des Croisés. Aussi sa mort a-t-elle été peu digne de sa vie, elle a fini dans une orgie, à la suite d'un petit souper, en déraisonnant et en se reniant elle-même. Son rôle comme caste est terminé, elle n'aura plus que l'influence individuelle des membres distingués qu'elle compte encore en grand nombre dans ses rangs.

La bourgeoisie a profité des dernières fautes de l'aristocratie; mais si elle a succédé à la position de celle-ci, elle ne s'est pas toujours montrée une héritière sage et prudente. Son pouvoir est d'hier et il chancelle déjà. Que disons-nous, il a sombré une première fois dans une triste et peu glorieuse aventure!

Il n'est pas d'idée théorique plus belle que celle sur laquelle repose la bourgeoisie : c'est le talent, l'influence, l'esprit, l'industrie, le commerce se produisant sans entrave et arrivant sans obstacle à la plénitude de tous les droits. Jamais démocratie ne fut plus légitime. L'homme se crée lui-même sa place : Sorti de rien, il peut arriver à tout. Il est même remarquable que les vertus domestiques y ob-

Digitized by Google

tiennent, en outre, une considération et un respect qu'elles n'ont jamais eu auparavant.

Mais d'un autre côté la bourgeoisie n'a ni le sens ni l'intelligence politique, elle ne paraît pas même posséder l'instinct des conditions de viabilité des sociétés modernes. Inférieure à son rôle, elle se croit dégagée de tout devoir, lorsqu'elle a acquitté l'impôt et entend bien se réserver le droit de miner et de saper le pouvoir tout à l'aise. Frondeuse par tempérament, elle paraît ignorer quelle est la pierre angulaire de l'édifice social et semble lui demander en quelque sorte de se soutenir malgré elle, seul, isolé et sans appui; la presse, ce ressort si puissant des temps modernes, et dont la bourgeoisie se sert avec si peu de discernement, n'obtiendra son concours et son patronage qu'à la condition d'attaquer sans trêve ni merci les bases essentielles de l'ordre. En un mot l'esprit girondin l'anime toujours de ses agitations vagues, incertaines, frivoles, déclamatoires et impuissantes. La classe dominante, de nos jours, s'en remet volontiers du soin d'être sauvée au prestige d'une formule générale, à la magie de combinaisons savantes et idéales empruntées aux lois de l'équilibre et de sa mécanique. On a attribué de grandes et infaillibles vertus à ces faciles recettes, à ces abstractions métaphysiques! Un procédé aussi commode qui dispense de sagesse et de dévouement, et reporte sur les institutions elles-mêmes la responsabilité des torts de l'humanité, sourit admirablement au décousu et à l'incohérence des idées bourgeoises.

Autrement prudente s'était montrée en ses beaux jours la noblesse de race, et combien plus réfléchie se manifeste encore aujourd'hui, la seule aristocratie qui ne soit pas réellement entamée: l'aristocratie anglaise. Véritables contrepieds de notre bourgeoisie, les lords ont été appelés, comme la classe moyenne de nos pays continentaux, à jeter les fondements de grandes institutions et à servir de points d'appui à l'édifice politique; et l'histoire témoigne que, sous ce rapport, ils n'ont jamais été au-dessous de cette haute mission sociale.

Si cependant la bourgeoisie suivait cette conduite en vertu d'un principe arrêté et d'un but révolutionnaire nettement avoué, l'on ne pourrait accuser son intelligence. Mais elle a

Digitized by Google

précisément employé tous les moyens aboutissant à une fin qui lui est fatale, elle a renversé des gouvernements par une stratégie et des plans de campagne qui ne visaient pas à ce résultat extrême, et l'on est malheureusement trop autorisé à lui refuser tout sens politique et à lui reprocher son imprévoyance. Ainsi, à partir de la chute de la Bastille, et très-certainement avant la fin de l'année 1789, l'histoire de la révolution française ne devient plus que l'histoire des fautes de la bourgeoisie; elle n'avait en effet plus de prétexte dès cette époque, pour paralyser, comme elle s'y est follement appliquée, le pouvoir désormais défini et limité de Louis XVI, transformé en véritable roi de la bourgeoisie.

Les publicistes de la bourgeoisie lui ont fait croire qu'elle trouverait la meilleure garantie de ses droits politiques dans la possession d'une milice citoyenne, rivale de l'armée permanente des gouvernements, et que munie de fusils, elle pourrait à tout jamais défier la tyrannie et consacrer la perpétuité de son pouvoir. On se souviendra longtemps de l'usage que la bourgeoisie armée a fait de nos jours de cette prérogative. Il a été dirigé contre le gouvernement parlementaire qu'elle a tué avec son intelligence ordinaire. Ici, nous donnerons place à une réflexion de M. Gervinus qui nous paraît un véritable paradoxe; suivant lui, « les commotions qui ont éclaté dans notre siècle ont toutes été » profitables à la liberté. » Les mouvements ont été, au contraire, de véritables convulsions. Ils en présentaient les symptômes les moins contestables, et la seule incertitude qu'ils puissent laisser dans l'esprit de l'observateur, c'est de déterminer si ce sont les convulsions de l'enfance ou celles de la caducité. Pour M. Gervinus qui réserve l'une de ses dernières pages à la France en particulier, il ne tranche pas la question quant à cette nation; mais ce qui étonne à ce propos, c'est de le voir invoquer M. de Lamartine comme une autorité en histoire. L'improvisateur brillant, le coloriste harmonieux, le fantaisiste pittoresque, croira-t-il lui-même à cette fortune d'être pris au sérieux par un savant de la docte Germanie?

Le peuple, « la quatrième classe » comme l'appelle M. Gervinus, infiniment trop sobre de développements sur cette matière, « la seconde partie du Tiers-Etat » ainsi que

Digitized by Google

d'autres l'ont désigné, cherche à se placer au niveau de la troisième classe et à entrer en partage des droits politiques. Il existe un mouvement ascensionnel continu qui, grâce à la barrière peu tranchée qui sépare les deux classes, fait incessamment pénétrer l'élément populaire dans la bourgeoisie. Mais l'habile historien est singulièrement dupe de ses illusions, s'il croit que cette ouverture suffit pour dégager l'avenir de toute difficulté. La conquête des droits politiques n'est pas la principale aspiration des masses; leur effort tend vers un but bien autrement intéressant. Le passé nous a montré la jacquerie et la guerre des paysans, le présent a déroulé sous nos yeux des scènes dont le danger réside moins dans le caractère hideux et sanglant que dans la théorie et la glorification qui en sont présentées. Les plus mauvais instincts de la nature, l'envie, la convoitise, le vol même ont été érigés systématiquement en corps de doctrine et réduits en formules rigoureuses et philosophiques. Elles forment aujourd'hui une science qui compte des milliers d'adeptes et qui a trop d'écho et de sympathie dans le cœur qui souffre (et c'est à peu près la condition universelle de tous les hommes) pour ne pas espérer une victoire assurée. Contre cet hôte nouveau et inattendu, il eut fallu un adversaire moins inhabile que la bourgeoisie. De ce côté d'ailleurs, elle n'est pas irréprochable: tutrice naturelle du peuple, elle s'est endormie loin des classes inférieures et ne leur a pas prodigué la nourriture intellectuelle et la nourriture corporelle. Le précepte évangélique a été mis de côté, et l'homme ne s'est plus souvenu de l'unité commune d'origine et de destination.

Aux coups de cette propagande brutale, la bourgeoisie essaie d'opposer l'idée religieuse qu'elle voudrait enraciner dans les masses comme moyen politique. Ce serait en effet, une forteresse inébranlable et la dernière défense d'une société désorganisée. Mais la bourgeoisie incrédule elle-même, sensuelle, égoïste et désunie échouera dans cette tentative. Du moins toujours aura-t-elle fini par comprendre que la perspective d'une vie meilleure, les compensations d'un autre monde, les admirables leçons de patience, de résignation et de souffrance sanctifiée contenues dans le dogme catholique sont les seuls préservatifs contre les em-

Digitized by Google

portements des déshérités de la terre. Mais son éducation vicieuse ne lui a rien appris au-delà de ces premières notions et il faut bien avouer que décidément la bourgeoisie est incurable et qu'elle mourra dans l'impénitence finale.

Il s'agira bien vraiment à l'heure suprême du cataclysme universel de quintessencier sur le panslavisme, de disserter à perte de vue sur la race romane et la race germanique. Franchement, ces exercices fort estimables sont de purs jeux de savants. Laissez à M. Eugène Sue (que nous ne voudrions pas d'ailleurs élever jusqu'à vous par une comparaison dont vous auriez trop le droit de vous plaindre), laissez à l'auteur des *Mystères du peuple* ces oppositions du franc et du gaulois conversant ensemble en l'an de grâce 1849. Ni les différences de race d'origine, ni les séparations de territoire ne le mettront à l'abri du souffle destructeur qui pèsera sur le monde. Ne cherchez plus le Barbare au loin ; il n'est plus à vos portes, il est chez vous-même! Cessez une bonne fois d'avoir peur des revenants, de vous forger des fantômes imaginaires et de détourner la tête du danger réellement sérieux et imminent.

Sous ce point de vue encore, M. Gervinus compterait-il sur les mille variétés du protestantisme pour s'entretenir dans son optimisme? Mais la réforme a ouvert elle-même les portes à ces doctrines redoutables ; en détruisant le principe d'autorité, elle a jeté au vent la semence de cette anarchie d'idées, source du plus grand désordre intellectuel que le monde ait récolté.

« *L'individualisme* protestant, fruit de la décomposition » des croyances, et par suite des intelligences et des âmes, » pousse au socialisme au lieu d'en détourner, et *l'individualité* catholique, au contraire, noble résultante de la » fixité des doctrines, de l'énergie des convictions et de la » fermeté des caractères, lui oppose une insurmontable » digue. C'est le christianisme qui a introduit *l'individualité* » dans le monde en affranchissant la conscience du joug de » l'état, en proclamant la séparation des deux puissances, » grand principe de liberté et de civilisation, caractère des » sociétés modernes. C'est le catholicisme qui l'y a toujours » maintenu en luttant avec héroïsme contre toutes les usurpations tentées sur le domaine de la foi, tandis que le pro-

Digitized by Google

» testantisme, qui n'avait ni principes sûrs ni autorité spiri-
» tuelle pour résister à la tyrannie temporelle, l'a sacrifiée
» à l'Église-État et aux Césars-Pontifes, c'est-à-dire qu'il l'a
» refoulée jusqu'aux âges païens où elle s'est anéantie (1). »

L'influence catholique acceptée sincèrement et loyalement, non comme instrument politique, mais comme religion fidèlement pratiquée par la bourgeoisie elle-même, pourrait seule fournir le contrepoids tant cherché à ces périls prochains. Mais jamais M. Gervinus, qui voit précisément dans l'Eglise romaine le principe d'un grand mal, ne souscrira à l'emploi d'un remède aussi dangereux à ses yeux que le mal lui-même, et encore ne paraît-il pas convaincu de l'intensité de ce mal! Voici au surplus son jugement sur la France, cette grande école d'application qui a expérimenté jusqu'aux gouvernements de la *Raison pure!* « Nous verrons » si les institutions germaniques, qui seules peuvent lui » assurer son indépendance consacrée par la loi prévau- » dront... ou si elle retombera dans la torpeur des nations » romanes... » On sait que par les institutions germaniques, l'auteur entend principalement l'éloignement pour toute espèce de centralisation. Il continue : « La France parle sans » cesse du christianisme et célèbre les horreurs du meurtre » et du pillage, etc., etc. »

Au reste les rapports de la classe influente avec la religion ne peuvent être trop médités; au commencement de son ouvrage, M. Gervinus dit lui-même, que « les progrès » de la liberté ne seraient pas douteux, s'ils avaient pour » fondement la religion. »

Le pouvoir politique de la bourgeoisie a mal commencé sous ce rapport : il a débuté par un divorce avec la religion. La constitution civile du clergé et ses tristes suites pèseront longtemps sur la bourgeoisie comme une faute et comme un remords. Il n'y avait pas d'incompatibilité entre la liberté et la religion : ces deux puissances pourraient vivre d'accord et s'accommoder parfaitement. Mais tel a été l'aveuglement des docteurs de la bourgeoisie qu'ils ont dès le principe dirigé leurs coups vers l'alliée le plus utile et le plus fidèle. Leurs préventions n'ont que trop bien passé

(1) V. Maynard, du Protestantisme, par A. Nicolas.

Digitized by Google

dans toute l'Europe, et aujourd'hui un peuple qui s'initie à la liberté, croirait manquer à la tradition, s'il ne se constituait en hostilité avec l'Eglise. Ce triste malentendu qui remplit notre âge sera funeste à toutes les institutions sorties de son sein. Celles-ci portent le stygmate d'une sorte de réprobation; bâties sur le sable, elles ne s'identifient nulle part avec le sol et disparaissent à la première bourrasque.

Mais il s'est rencontré des esprits plus lents à désespérer et qui ont rêvé la formation d'une nouvelle aristocratie pour servir de pilier aux institutions libérales du XIXe siècle. Emus du vide qui se fait autour des gouvernements modernes, de la facilité avec laquelle ils s'écroulent, quelques hommes supérieurs ont cru pourvoir à ce défaut par la création d'un nouveau patriciat. Mais ce projet ne peut être qu'une nouvelle utopie. Une aristocratie ne sortira pas de la bourgeoisie : celle-ci n'engendrera pas de familles nobles. On ne parviendra pas à hiérarchiser une société sans traditions. La division égale des héritages passée dans les mœurs actuelles disperserait bien vite ces pâles réminiscences de castes et ces fantômes d'aristocratie.

De toutes parts éclate ainsi le vice organique des sociétés modernes.

Frappé lui-même de ce grand travail de décomposition, le vieux Wellington disait un jour avec son flegme historique : « Je voudrais bien savoir comment on s'y prendra à » l'avenir pour gouverner. »

Après cette revue sommaire des éléments de la société moderne, des points d'appui qui manquent à la liberté régulière, nous renouvellerons notre question :

Où est la force conservatrice de la liberté dans les sociétés modernes?

Où est le contrepoids de la Démocratie aveugle?

Il est inutile de faire remarquer, que pour y répondre, on ne peut argumenter de l'exemple de l'Amérique, pays neuf où l'espace offre un salutaire exutoire à tous les mécontents. Cette constitution qui est l'idéal et l'objet des vœux des masses, ne s'est soutenue que par une situation exceptionnelle. Les États-Unis auront leurs crises, comme le vieux continent, dès que la terre à défricher manquera aux esprits

Digitized by Google

inquiets qui veulent faire fortune. C'est sous le bénéfice de ces observations que nous empruntons à M. Gervinus le passage suivant sur ce gouvernement froid et sec comme un chiffre :

« L'exemple du rapide développement de la nation » américaine qui, sans roi, sans aristocratie, sans religion » d'état, fleurit heureuse et libre, a exercé sur les peuples » une merveilleuse attraction ; et son influence, peu remar- » quée dans le principe, est devenue trop puissante pour » qu'on puisse songer à la combattre. La fortune de ce nou- » vel état attire l'attention des peuples européens fatigués » de leurs vieilles institutions. Grâce à la facilité des moyens » de communication, on reçoit des émigrants qui ont réussi » à s'établir les nouvelles les plus attrayantes sur leur » situation prospère, et leurs idées se répandent parmi les » classes inférieures des pays qu'ils ont quittés... »

Étrange constitution pourtant qui menace de se déchirer et de scinder l'union à la seule idée d'abolir la plus inhumaine des institutions : celle de l'esclavage ! Il faut réserver notre admiration pour des causes moins souillées.

Mais ce n'est pas le gouvernement qui est le plus compromis dans l'état moderne, qu'on veuille bien le remarquer, c'est la liberté elle-même qui court les plus grands périls par ses propres excès. Dans les différentes étapes que nous parcourrons avant de rouler dans cet abîme temporaire dont nous sommes peut-être menacés, les peuples auront toujours l'idée instinctive de se donner des gouvernements : il y aura nécessairement un pouvoir, ne fut-ce qu'une tente, un parapluie déployé pour s'abriter pendant la tempête, mais les nations feront à chaque instant litière de leurs libertés, et réduites aux expédients se précipiteront avec reconnaissance au devant de la force énergique qui voudra bien consentir à les recueillir et à les sauver du naufrage.

Ainsi marchent les sociétés qui ont étouffé toute croyance au fond de leurs cœurs, et qui n'ont plus assez de moralité, ni de sagesse, ni de foi pour se servir à elles-mêmes de frein et de sauvegarde.

M. Gervinus, dont le point de départ, on l'a vu, est bien différent du nôtre, constate de son côté, et à son point de vue, avec une sorte de satisfaction, la force et le caractère

Digitized by Google

instinctif des masses populaires : leur universalité et leur homogénéité, et il en conclut : « que la stabilité elle-même » considère sa cause comme perdue... La résistance est » dépendante de l'existence de certains individus et du » hasard d'une vie fragile et tout au plus de l'union de » certains états déchirés intérieurement par l'antagonisme » perpétuel de leurs intérêts, Mais d'autre part, les forces » vitales du peuple subsistent sans jamais être affaiblies : » Le caractère progressif de l'histoire demeure inaltérable. »

De rapides éclairs illuminent ça et là, d'une soudaine lumière, les perplexités du présent et les incertitudes de l'avenir.

Le sphinx qui dresse devant les générations modernes cos redoutables problèmes, s'avouera-t-il vaincu par cette solution plus sonore qu'intelligible « le caractère progressif » de l'histoire demeure inaltérable. » qui renferme elle-même une nouvelle énigme?

ED. PIRMEZ,
Docteur en droit.

Digitized by Google

DE LA CRISE COMMERCIALE

ET

INDUSTRIELLE.

La crise qui vient d'éclater dans le monde commercial et industriel, mérite d'autant plus l'attention des économistes et des hommes d'Etat, qu'elle était inattendue, et que jusqu'ici on est loin d'en avoir apprécié les véritables causes et les effets. Née en Amérique, elle a dû se manifester également en Europe, surtout dans les pays qui ont le plus de relation avec le nouveau monde. Pour en faire connaître l'étendue et la gravité, il suffira de dire d'après les feuilles les plus accréditées, qu'en peu de semaines plus de 100 banques et plus de 1,000 maisons de commerce ont été forcées de suspendre leurs payements. On assure que près de 60,000 ouvriers, dans la seule ville de New-York, qu'on croyait à l'abri des grands coups du paupérisme, sont tombés dans le désœuvrement.

Les *feuilles historiques et politiques* de Munich, dont les idées méritent d'être mentionnées dans cette importante question, ont jeté un grand jour sur les causes morales de ce désastre et sur les effets sociaux qu'il doit avoir.

D'après cette Revue, le chiffre de l'escompte a été de 1 p. c., et dans certains cas, lorsque le danger était grand, de 3 p. c. par jour. Ce qui a déconcerté les hommes les plus versés dans la science, c'est que dans un pays qui possède les mines de la Californie, l'agio sur l'or et l'argent s'est élevé, contrairement à toutes les prévisions, jusqu'à 10 pour cent.

Les journaux se sont rendus les échos des alarmes, que les embarras financiers ont fait naître sur toutes les prin-

Digitized by Google

cipales places de l'Europe. Il faut s'attendre à ce que la crise actuelle, qui perd déjà en intensité, disparaisse bientôt. Nous croyons avec les principaux organes de la presse que cette crise, comme une foule d'autres qui l'ont précédée, ne changera rien au mouvement industriel, et qu'après qu'elle aura fait son temps, en Amérique comme ailleurs, tout rentrera insensiblement dans la situation précédente, du moins en apparence.

Mais lorsqu'on envisage la question industrielle dans ses rapports avec l'ordre moral et social, il est imposible d'admettre, dit *la Civilta cattolica* du 19 décembre, comme le prétendent certains publicistes, que la crise n'aura pas de conséquences ultérieures.

M. Charles Coquelin soutient, dans le *Dictionnaire de l'économie politique* (Paris, 1854, vol. 1, p. 564), que les crises commerciales sont un phénomène propre à notre siècle, et qu'elles suivent une marche assez régulière. Ainsi elles se présentent, pour la France dans la succession suivante : 1811, 1819, 1825, 1830-31, 1837, 1846. Les principes de notre époque ne sont pas étrangers à ce mal périodique.

L'opinion publique de nos jours manifeste dans l'explication des phénomènes industriels, les mêmes tendances au naturalisme et au matérialisme, qui prévalent, à mesure qu'on s'écarte du christianisme, dans la vie physique et intellectuelle des individus. On ne veut reconnaître aucun désordre moral dans cette fureur de spéculation et cet encombrement de produits dont nous sommes témoins; on n'y voit qu'une manifestation de l'ordre naturel. S'il était vrai, comme certains philosophes le prétendent, que le vice, que la prévarication appartiennent au cours régulier de la nature, que cet ordre de choses a été subordonné, dès le principe, à des lois qui lui sont inhérentes, et que ces lois constituent une harmonie qui embrasse le mal comme le bien; il faudrait alors admettre comme vrai la thèse économique, d'après laquelle les crises sont des faits purement naturels, qui se produisent et disparaissent d'eux-mêmes. Il serait donc indifférent que des millions d'hommes fussent précipités dans la plus grande misère et périssent moralement et physiquement. On ne verrait en cela qu'un fait naturel, contre lequel l'homme ne pourrait rien et auquel il n'aurait qu'à se sou-

Digitized by Google

mettre. L'homme lui-même, d'après cette manière de voir, n'est plus qu'une *chose,* un produit de la nature : il n'a donc pas à se plaindre le moins du monde, si par le développement naturel de l'industrie, il se trouve réduit à la misère.

Le simple bon sens s'élève contre cette idée panthéiste, contre ce paganisme moderne, qui se manifeste aujourd'hui au fond de la théorie et de la pratique de l'industrialisme. Ce même bon sens dit que l'homme ne peut être destiné à servir de jouet à la nature, et que des institutions et des situations, qui amènent des crises périodiques, dans lesquelles des milliers d'hommes trouvent nécessairement leur ruine, doivent être pour cela seul, envisagées comme fausses. L'homme, qui est le maître et le Roi de la création, ne pourra jamais reconnaître en aucune manière qu'il puisse être, à raison de certaines institutions industrielles, condamné pour toujours à consacrer son existence à la plus grande production de la plus grosse somme de richesses possible. La justification de cette opposition à la théorie et à la pratique non de l'industrie, mais de l'industrialisme moderne, se trouve dans la doctrine chrétienne. Impossible, en effet, de rencontrer un contraste plus formel que celui qui existe entre la notion de l'industrianisme de nos jours et celle du christianisme. Tandis que, d'après le premier, la nature présente en soi et pour soi, un tout harmonique, que l'industrialisme suit une marche naturelle, dont découlent des maux apparents, et qui se redressent d'eux-mêmes ; tandis que l'industrialisme, en un mot, nie l'influence de la corruption de l'espèce humaine dans le domaine matériel ; le christianisme enseigne, au contraire, que l'ordre originel, dans la nature et dans toutes les situations de l'existence de l'humanité, a été altéré par la faute de l'homme, par le péché, et que la réparation de ce désordre est le but de la Rédemption. Comme le mal, qui est général dans le monde, s'étend à l'humanité et à la nature entière, les conséquences de la doctrine chrétienne doivent être générales aussi dans leur application à l'homme et à la nature, pour faire renaître, par le Rédempteur, avec la coopération du libre arbitre, l'harmonie primitive. Cette doctrine de la nécessité de la rédemption pour toute créature, est la véritable pierre angulaire du christianisme. Il s'en suit

Digitized by Google

dit *la Revue de Munich,* qu'il faut envisager comme antichrétienne, la théorie moderne, qui est le contre-pied du principe que nous venons d'énoncer, et d'après laquelle l'industrie trouverait en elle-même les lois de son développement normal, de manière qu'abandonnée à elle-même, elle serait toujours ce qu'elle doit être, et que par conséquent les pouvoirs publics n'ont pas à se mêler du mouvement industriel, et n'ont, comme disent les économistes, qu'à *laisser faire.*

Nous n'entendons pas par là, quant à nous, que la liberté commerciale, telle qu'elle tend à s'établir entre les nations sur un pied de justice et de réciprocité, ne puisse avoir de grands et d'heureux résultats. Nous croyons même que l'excès de la production qui est une conséquence de cette doctrine, doit porter ces nations, tout en froissant leurs intérêts, par une permission spéciale de la Providence, à la conquête industrielle des pays placés jusqu'ici en dehors de la civilisation, et amener dans ces mêmes pays, le triomphe de la foi et de la morale chrétienne. C'est ainsi que l'anarchie féodale a été un puissant levier pour soulever les peuples du moyen-âge contre les envahissements du mahométisme, pour sauver ainsi l'Europe et étendre la civilisation. On est frappé de l'analogie que présentent ces guerres saintes avec celles qui se font ou se préparent aujourd'hui à l'extrémité de l'Asie. Il y a cette différence qu'au moyen-âge le premier mobile de l'Europe était la foi, tandis qu'aujourd'hui c'est en général l'intérêt; mais le résultat doit être le même, savoir le triomphe et l'extension de la civilisation chrétienne. Aujourd'hui ce sont les nécessités industrielles, l'exubérance des produits, les crises mêmes, qui forcent les grandes nations à se créer constamment de nouveaux débouchés, et à s'ouvrir, dans ce but, les marchés de la Chine, du Japon, et d'autres pays dont elles ont été repoussées jusqu'ici.

« Les continents s'apprêtent, dit *la Revue des Deux Mondes* dans sa livraison du 1er février 1858, à ouvrir des passages nouveaux à l'audace des peuples anciens; les terres les plus lointaines semblent tressaillir à l'approche du génie de la civilisation moderne. Que de richesses promises au travail et à l'industrie! »

Digitized by Google

La production illimitée, qui constitue un grand danger pour les pays industriels, semble être en rapport avec la consommation des cinq à six cents millions d'individus, auxquels on cherche à imposer les goûts et les produits européens. L'Angleterre et l'Amérique sont à la tête de cette croisade nouvelle ; la France et la Russie, guidées avant tout par des vues religieuses ou politiques, ne restent pas étrangères au but commercial. Toutes ces nations sont d'accord pour réclamer la libre admission des navigateurs, des négociants, des industriels. La liberté des opinions, la propagation des idées chrétiennes doivent venir à la suite. La rivalité même qui se manifeste entre les nations civilisées dans ces projets de conquête, leur donne un nouvel essor, en ce que la crainte de se voir supplanter les unes par les autres, stimule chacune d'elles à recourir à des moyens plus prompts, plus puissants, plus efficaces. Telle est la signification providentielle, que l'on ne peut s'empêcher d'assigner à cette lutte à outrance, à cette guerre industrielle, que font naître la concurrence et la production illimitées, basées sur le principe du *laisser faire et du laisser passer*.

C'est un mal, dont la Providence, comme toujours, sait tirer le bien. Il arrivera sans doute un temps où l'on sentira le besoin de renfermer ce mouvement dans les limites tracées par le principe chrétien, dont nous avons fait connaître l'importance dans ses applications à l'homme et à la société. De quelle manière l'harmonie se rétablira-t-elle? Verra-t-on renaître les formes usitées précédemment? remettra-t-on en vigueur les anciennes mesures protectrices de l'industrie, du commerce, du crédit? A ne consulter que l'histoire, on peut hardiment répondre d'une manière négative : dans le développement historique de l'humanité, les formes sociales changent, mais les fondements de la société restent. Comment se fera donc la transformation, et quelles seront les formes qui règleront l'harmonie de la société reconstituée? C'est là un mystère; mais il est probable que l'esprit d'association, qui a sa racine dans la fraternité chrétienne, donnera lieu à des applications nouvelles et inconnues jusqu'ici, comme la solidarité qui présidait aux institutions féodales a arrêté la dissolution qui menaçait la société au moyen-âge. C'est encore ainsi que les corporations, les associations com-

Digitized by Google

munales ont sauvé l'ordre public, et introduit plus tard par l'alliance avec la royauté, la centralisation monarchique, qui fait en partie la base politique et la force des nationalités modernes. En définitive, la reconstitution de la société se fera sous l'influence chrétienne, elle sera un nouveau bienfait de l'Evangile.

C'est le christianisme qui préside, comme tout l'atteste, à la civilisation moderne. C'est donc une idée anti-chrétienne que de subordonner l'homme à l'action des phénomènes économiques, à l'industrie, à la matière. Le christianisme place formellement l'humanité au-dessus de toute la nature physique. L'homme est roi et seigneur, et à ce titre il est, après Dieu, le premier but de la création. Voir dans le chef de la nature un simple moyen de production de richesses matérielles, c'est heurter de front la doctrine chrétienne. L'opinion qui présente la perte spirituelle et corporelle de tant d'êtres humains comme un fait inévitable et par conséquent indifférent, est en contradiction formelle avec le prix infini et les destinées éternelles, que la religion attribue à l'homme et que le christianisme place en première ligne dans le plan du Créateur.

Au point de vue chrétien on doit également reconnaître que de tels systèmes, vu le vice moral qui leur sert de base, renferment leur condamnation, et se détruisent par le fait. C'est là une vérité attestée par l'histoire; des théories, des institutions contraires au bien-être de l'humanité, se sont rencontrées souvent dans le monde, et n'ont pas peu contribué à la chute des Etats et des sociétés. La science économique, telle qu'elle a été conçue par Malthus, J.-B. Say et d'autres, veut s'affranchir du christianisme et de toute autre doctrine morale; elle veut être absolument indépendante. C'est là surtout ce qu'elle a de faux, de dangereux, de contraire aux enseignements de l'histoire.

C'est dans les crises que se manifeste d'une manière éclatante ce que présente d'anormal, au point de vue moral et matériel, la situation actuelle de l'industrie. Les crises révèlent non-seulement les fausses positions que crée l'industrialisme; mais la gravité des embarras permanents ou renaissants que les crises amènent, en fait étudier et apprécier les causes.

Digitized by Google

Les catastrophes industrielles ont presque toujours leur origine dans une disproportion extraordinaire entre l'offre et la demande, entre les moyens de production et les entreprises en voie d'exécution. Ainsi la crise actuelle est due avant tout à ce que l'on s'est livré, dans une proportion inconnue jusqu'ici, à des opérations pour lesquelles les forces financières, dont on pouvait disposer, étaient complétement insuffisantes. Tandis que les entreprises dans lesquelles on se lançait exigeaient des valeurs, qui n'existaient que sur le papier, qui n'étaient que fictives; il arriva que la nécessité de substituer la réalité à la fiction, fit naître des complications générales dans le monde commercial. On se trouva devant l'impossibilité de réaliser les valeurs en portefeuille, et cette impossibilité donna lieu à d'innombrables suspensions de payements.

Sous ce rapport la crise s'explique aisément. Les causes immédiates se laissent si bien toucher du doigt, que dans le monde entier il ne peut y avoir qu'une manière de voir à cet égard. Mais si nous remontons aux causes premières ou éloignées, nous sommes amenés à nous demander comment il est possible qu'une telle disproportion puisse se produire entre les entreprises industrielles et les moyens qu'elles exigent. Comment se fait-il que l'on entreprenne tant d'affaires, lorsque les éléments sont insuffisants? La question posée ainsi devient évidemment morale, de financière qu'elle était d'abord. Pour résoudre ce problème, il faut étudier la situation de la société, et cette étude révèlera des causes, qui dépendent de l'état politique et social des nations.

En examinant cette question politico-sociale, les *Feuilles historiques et politiques* nous font voir dans la soif des richesses, dans la fièvre d'activité, qui domine aujourd'hui presque partout, ainsi que dans l'ambition et le désir effréné de toutes sortes de jouissances, les causes psychologiques et morales des innombrables entreprises industrielles qui nous étonnent et nous inquiètent. Que la passion de posséder et de jouir soit plus puissante aujourd'hui que dans le passé, cela s'explique par la disposition des esprits, par les tendances matérialistes de l'époque. D'un autre côté ces inclinations vicieuses se trouvent renforcées par certaines institutions sociales qui sont dues elles-mêmes à l'esprit du siècle,

Digitized by Google

et qui réagissent naturellement sur les causes qui les ont produites. Il ne suffit pas, pour expliquer cette situation morale, d'invoquer en général la corruption de la nature humaine; on doit se demander : pourquoi cette plaie sociale est-elle plus profonde que jadis? la réponse à cette question ne se trouve, dit la Revue déjà citée, que dans l'état politique et social, lequel, surtout en Amérique, porte les hommes aux jouissances matérielles et favorise l'égoïsme.

D'ailleurs les institutions politiques et sociales de l'Amérique semblent faites pour donner le plus grand essor à l'égoïsme, qui n'y rencontre pour ainsi dire aucune entrave. Là chacun peut spéculer comme il l'entend, en s'appuyant sur un crédit fictif, que les usages des maisons de banque font passer pour solide. Il ne faut donc pas s'étonner que ces innombrables spéculations aient produit cette confusion générale dont nous avons été témoins. Ces entreprises démesurées et sans nombre, conçues sans plan d'ensemble, sans combinaison entre les intérêts opposés, ne peuvent qu'aboutir à une situation industrielle, qui doit engendrer des catastrophes et qui ne peut durer. Ce danger ne saurait être conjuré que par les habitudes de prudence et de moralité, qui caractérisent certaines nations, et qui font surtout honneur à la Belgique, en ce qu'elle a vu passer la crise actuelle d'Amérique en Angleterre, d'Angleterre en Allemagne et dans d'autres pays, sans en être sérieusement affectée. C'est le cas de dire que les mœurs, sans lesquelles, selon Tacite, les lois ne sont rien, résistent chez nous à la pression de l'extérieur, et sont plus fortes que nos propres institutions.

La vie industrielle, considérée dans sa généralité, est devenue pour ainsi dire chimérique chez plusieurs nations et particulièrement chez les anglo-américains. Presque tous les vestiges d'un plan d'ensemble et d'unité ont disparu, il n'y a plus de rapport entre le moyen et le but dans les affaires. Ce n'est pas que nous veuillons prétendre qu'un tel plan ait été systématiquement formulé et mis à exécution autrefois; non, mais la différence entre le temps passé et l'époque actuelle consiste en ce que précédemment ce plan existait de fait et s'appuyait sur les mœurs, comme nous en avons encore un exemple en Belgique. L'industrie, de même que la vie

Digitized by Google

sociale, avait ses lois, qui existaient de fait et d'après lesquelles elle se développait naturellement, comme l'individu se développe d'après les principes de vitalité qui lui sont propres. Si l'existence d'un peuple dépend de certaines conditions qui règlent sa nationalité, l'industrie, qui est une de ces conditions, a aussi ses lois. C'est d'après ces lois que doivent être dirigés tous les mouvements industriels du corps de la nation, si l'on veut le conserver en état de santé; à chaque force individuelle ou particulière est assignée une sphère d'action dont elle ne peut sortir sans nuire à l'ensemble et à elle-même. Il est impossible sans doute d'arriver à la perfection dans cette matière, de réaliser cet idéal pour une nation quelconque, mais on peut en approcher. C'est ce qui a été compris instinctivement par plusieurs nations; mais l'individualisme moderne se place à un point de vue tout opposé, et là est le danger. L'individu veut se soustraire complétement aujourd'hui, en matière d'industrie, comme en matière religieuse et politique, à la règle qui établit des rapports entre lui et la nation à laquelle il appartient; il se met souvent ainsi en contradiction avec le corps dont il fait partie. Il ne s'informe pas si l'entreprise à laquelle il se livre répond à un besoin réel, si elle peut être menée à bonne fin dans les circonstances où il se trouve; mais il se demande s'il y a quelque chose à y gagner pour lui dans le moment actuel. Que la société y perde ou y gagne, cela lui est indifférent. Lorsque cette fièvre de spéculation désordonnée s'empare d'un grand nombre d'individus, qui se mettent ainsi en opposition avec le bien-être général, on conçoit le froissement qui doit résulter de cet antagenisme entre l'intérêt privé bien ou mal entendu et l'intérêt national. Les forces de la nation se trouvent ainsi divisées. Tandis que la puissance réelle, la force productrice existante est appliquée à la réalisation de projets chimériques, ou bien tandis qu'elle se trouve morcelée à l'infini et sans intelligence, il arrive que les véritables besoins ne peuvent être complétement satisfaits, faute de moyens. C'est ainsi que plus d'un progrès qui serait de saison se trouve négligé, parce qu'il ne présente pas un bénéfice immédiat à la spéculation, à la convoitise. Combien de fois n'avons-nous pas entendu émettre des plaintes sur la fausse direction donnée aux capitaux,

Digitized by Google

lesquels, au lieu d'être dirigés vers la production agricole, où ils sont réclamés par les besoins de la population croissante et par l'extension donnée aux cultures industrielles, sont jetés souvent dans des entreprises hasardeuses, qui se présentent sous un aspect séduisant et promettent des succès prompts et brillants? La Belgique est sans contredit un des pays où cet inconvénient se fait le plus sentir; mais on peut dire que c'est le défaut de la plupart des contrées de l'Europe; presque nulle part les progrès de l'agriculture ne sont en rapport avec ceux de l'industrie manufacturière. Les procédés scientifiques, les résultats des découvertes modernes n'ont pas été à beaucoup près appliqués à la terre comme ils l'ont été à l'industrie. Dans l'industrie même certaines branches essentielles sont quelquefois négligées pour d'autres, qui sont moins importantes, mais qui présentent plus d'appas à la spéculation, au lucre immédiat. Si par ces aberrations la marche naturelle et le développement normal de l'industrie agricole et manufacturière, qui s'attachent à la satisfaction des vrais besoins, se trouvent entravés dans les circonstances ordinaires, que ne verra-t-on pas dans des moments où la spéculation excessive fait naître des crises financières? Alors les moyens pécuniaires ne suffisant plus aux entreprises en voie d'exécution, une stagnation est inévitable dans les branches solides de l'industrie. Les crises s'étendent d'ordinaire aux diverses parties du domaine industriel, et en paralysant le travail pour un temps plus ou moins long, elles donnent lieu dans l'avenir à un renchérissement de toutes les choses nécessaires à la vie. Les crises produisent une perte considérable de temps et de forces productives.

Mais cet inconvénient, qui se rapporte à la consommation, n'est, dit la *Revue de Munich*, qu'un côté de la question. En effet ce n'est pas l'avenir seul qu'il faut considérerer ici. Les crises font peser sur les producteurs une véritable calamité, en les privant de travail et souvent de tout moyen d'existence, par un enchaînement de malheurs résultant d'une première infortune. Les centaines de mille individus que la crise actuelle a mis hors d'état de gagner leur pain, tant en Europe qu'en Amérique, n'ont pas seulement à lutter contre les rigueurs du désœuvrement,

Digitized by Google

mais un grand nombre d'entre eux se trouvent frappés à tel point par leur malheureux sort, qu'ils ne pourront plus reprendre à l'avenir leur position précédente et qu'ils seront relégués pour toujours dans la classe des prolétaires. N'avons-nous pas eu en Belgique des exemples de cette calamité, par suite de la crise de l'industrie linière, laquelle, après avoir pesé si longtemps sur les Flandres, a heureusement disparu aujourd'hui; mais dont les effets se font encore sentir parmi les ouvriers, comme nous en avons la preuve dans le grand nombre d'entre eux qui continuent à chercher du travail en France, à plusieurs lieues de leur domicile? Cette crise était le résultat, non de la spéculation, mais d'une révolution industrielle. Les effets n'en ont pas été moins désastreux. Une autre preuve de cet état chronique de langueur et de la présence de germes morbides dans le corps social, après la disparition des symptômes aigus, résulte des inscriptions sur le registre de la bienfaisance, lesquelles sont loin d'avoir diminué en Flandre en proportion avec la reprise du travail. Le paupérisme ressemble à un ennemi, qu'on éloigne assez facilement d'une place forte, avant qu'il y soit entré; mais qu'on ne peut en chasser qu'avec des forces supérieures, une fois qu'il s'y est établi.

L'expérience des contrées déchues en industrie, démontre que chaque crise porte en soi le germe d'une crise nouvelle, que celle-ci contient le principe d'une troisième et ainsi de suite; de sorte que si l'intensité d'un nouveau désastre industriel est la même, le mal va toujours en augmentant, à raison des causes désorganisatrices préexistantes. Il s'ensuit que, plus le mal est invétéré, plus il faut, pour l'extirper dans sa racine, employer de remèdes énergiques. Ces remèdes découlent des principes sociaux, que nous avons exposés. La rigoureuse logique démontre que les crises, en se renouvelant et en accumulant les vices dans la société, doivent mener à l'anarhie, à moins qu'une réorganisation sociale, d'après les lois que la nature a prescrites à la vie industrielle, ne vienne rétablir l'ordre (1).

(1) La *Civilta cattolica*, dans sa livraison du 19 décembre 1857, fait remarquer que l'Italie jusqu'ici ne connaît pas le fléau des crises commerciales. En traitant, comme nous, ce sujet au point de vue moral et chrétien, elle doute qu'en poussant l'Italie dans la voie de l'étranger (*inforestierarsi*), on la fasse

Digitized by Google

La jeune Amérique surtout doit comprendre la nécessité d'entrer dans la voie de modération, que le président Buchanan semble avoir voulu lui indiquer, tout en ménageant les préjugés existants. Les vastes proportions de la crise dans cet immense pays font voir toute la profondeur du malaise, qui s'y dérobe à la vue sous les apparences du bien-être, à tel point que peu de personnes croient à l'existence de l'abîme vers lequel cette société nouvelle semble se précipiter. On ne saurait contester, il est vrai, que l'Amérique possède, dans ses richesses territoriales, des moyens plus efficaces pour combattre le fléau qui la menace, que ceux dont on peut disposer dans la vieille Europe. Mais ces moyens resteront-ils longtemps encore suffisants, pour conjurer le danger des spéculations colossalement hasardeuses, auxquelles se livrent les Anglo-Américains? C'est là une question que l'avenir seul pourra résoudre.

Quoi qu'il en soit, la crise américaine a fait voir, comme le disent très-bien les *feuilles historiques,* quelle est l'influence qu'exercent de plus en plus sur la situation de l'Europe les événements du Nouveau-Monde dans le domaine industriel, influence qui doit aller croissante, à mesure que tous les peuples de la terre se rapprochent par les moyens de communication accélérés, dont nous sommes loin de connaître les derniers résultats. Le formidable ébranlement que la dernière catastrophe financière a produit dans presque tous les foyers de l'activité industrielle, doit faire réfléchir sur la nature et les conséquences du système admis, dont les dangers ne sauraient plus être niés. Il est toutefois certain que ces signes du temps ne produiront guère d'effet dans le monde des affaires. A peine la crise est-elle passée que personne n'y songe plus; au contraire, on ne croit, en général, pouvoir en prévenir le retour qu'en se jetant avec plus de fureur dans les hasards de la spéculation illimitée.

Tous les pays sont aujourd'hui solidaires, quant aux conséquences qu'amènent les crises, et ils le deviennent de plus en plus; mais il s'en faut qu'ils soient tous également

participer aux splendeurs de certains autres pays; mais ce qui lui paraît certain, c'est que l'Italie fera l'expérience des désastres qui affligent d'autres contrées, si elle adopte la marche de celles-ci.

Digitized by Google

téméraires quant à la part qu'ils prennent dans la lutte industrielle de peuple à peuple. La Belgique, nous l'avons déjà reconnu, s'est montrée plus sage à cet égard que la plupart des nations qui sont ses rivales. Nous ne craignons pas même de dire que s'il y a un reproche à lui faire, c'est de ne pas avoir eu assez d'initiative dans les affaires, et d'avoir manqué d'esprit d'entreprise. C'est un défaut dont elle se corrige tous les jours, et qui la préservera, nous osons l'espérer, de l'entraînement presque général, si fécond en catastrophes.

La France aussi s'est montrée plus prudente que d'autres pays. Son génie industriel ressemble à plusieurs égards au nôtre. Pour mieux apprécier l'un et l'autre, par rapport aux circonstances critiques dont nous venons de parler, il ne sera pas hors de propos de citer un passage remarquable de l'article de *la Revue des Deux-Mondes*, du 1er février dernier, que nous avons mentionné plus haut. Voici comment s'exprime l'auteur de cet article, M. Bailleux de Marizy :

« Que toutes les entreprises industrielles ne soient pas sérieusement méditées et pratiquées, on ne saurait certes le nier. La situation des finances publiques dans une grande partie des Etats européens, le déficit des budgets, le nombre des emprunts, émis non-seulement par suite d'événements politiques, mais encore pour suffire à la création de grands travaux entrepris peut-être avec trop de hâte, nous ont révélé déjà un malaise, que de nouvelles complications pourraient changer en une situation des plus graves. — Il est évident que l'Europe entière, Etats et particuliers, doit aviser au classement définitif de tous les titres, représentant des entreprises plutôt en cours d'exécution qu'achevées et donnant des résultats définitifs.

» D'autre part cependant, si l'industrie ne guérit pas, comme la lance d'Achille, les blessures qu'elle fait elle-même, ses progrès sont tels et peuvent s'étendre dans une proportion si indéfinie, que nous avons encore à parcourir une bien longue carrière, avant d'arriver au terme où il convient de s'arrêter. Les chemins de fer, le télégraphe viennent à peine de laisser entrevoir les merveilles que leur diffusion doit produire ; les empires jusqu'ici fermés voient

Digitized by Google

tomber leurs murailles. Devant de telles perspectives un peu trop d'empressement est excusable; d'ailleurs cette précipitation a su se contenir chez nous, dans des limites plus étroites que partout ailleurs, et nous nous sommes signalés par des mérites, qu'il serait injuste de méconnaître. Sans entrer à cet égard dans un examen qui exigerait de longs développements, il suffit pour constater la prudence, l'égalité et le libéralisme de l'industrie et du commerce français, de constater leur tenue dans la crise actuelle, l'amélioration incontestable du sort des ouvriers, les rapports qui deviennent de plus en plus étroits avec les nations voisines, enfin le concours que nous prêtons à l'étranger sous la forme d'entreprises de tout genre, parmi lesquelles l'établissemeet des chemins de fer tient le premier rang.

» Je viens de dire le libéralisme de l'industrie, et ce mot amène à une considération par laquelle il convient de terminer. Non, la France moderne n'est pas livrée tout entière au culte de l'or pour l'or; elle ne cherche pas seulement un lucre facile et immédiat dans les mouvements désordonnés du jeu et de la spéculation; elle s'agite pour un travail réel, et tente la réalisation d'affaires sérieuses, plus que cela, d'affaires propres à séduire l'imagination et à satisfaire les sentiments généreux. En effet, et c'est là ce qui caractérise son génie, ce qui éclate dans ses œuvres les plus imposantes, le but qu'elle poursuit chez elle et loin d'elle, est toujours un but de rénovation et de progrès, d'affranchissement matériel, si l'on peut peut ainsi parler, pour les classes nécessiteuses et les peuples moins favorisés des bienfaits de la civilisation; il semhle même dans ces tentatives multiples, que le bénéfice soit pour elle d'un moindre prix que l'honneur d'avoir conçu une pensée neuve et de l'avoir mise à exécution. Cette disposition de l'industrie française est tellement notoire, qu'on pourraît reconnaître parmi nous une sorte de secte ou d'école de *philosophie* industrielle visant plus encore au renom qu'à la fortune et se parant plus de ses idées que de ses richesses. Assurément cela est bien, mais il faut encore plus. La spéculation sans l'industrie qui la justifie est coupable; l'industrie seule, c'est-à-dire le culte des intérêts matériels sans la poursuite d'un idéal intellectuel et moral plus élevé, ne suffit pas à l'activité

Digitized by Google

d'un grand peuple, et quel que soit le mérite éminent de l'industrie moderne, la France ne peut pas être et demeurer exclusivement industrielle.

« Il lui faut un autre but à atteindre, un autre idéal à poursuivre. Plus heureuse que l'empire des Césars, tombé de la prospérité matérielle la plus avancée dans la plus honteuse décadence, la civilisation moderne a pour remparts la religion du Christ et l'indépendance de la raison humaine, l'autorité et la liberté. Assouplir de plus en plus les âmes au joug nécessaire de la foi, assurer en même temps le libre et salutaire exercice de toutes les facultés humaines, parmi lesquelles les droits de la pensée doivent passer avant tous les autres, tel est l'idéal que nous ne devons jamais perdre de vue. Un moment obscurci, il reprendra bientôt son prestige; les préoccupations matérielles y ramèneront elles-mêmes, on n'en saurait douter. Si l'industrie a besoin de sécurité, elle vit aussi d'indépendance, et l'on pourrait établir que de nos jours les pays où l'industrie est le plus avancée, sont également ceux où la liberté civile et politique est le plus en honneur. »

Nous n'avons rien à revendiquer dans la brillante mission politico-religieuse, que M. Bailleux assigne à la France; mais nous croyons pouvoir nous placer à côté de cette grande nation sous d'autres rapports. La prudence et la moralité dans les affaires distinguent la Belgique au moins autant que sa voisine du Midi. Quant à la liberté civile el politique, qui est une des principales bases du progrès industriel, notre pays peut se flatter de n'avoir à céder le pas, sous ce rapport, à aucune autre nation.

Pour assurer ses succès dans les entreprises matérielles, elle saura, nous l'espérons, conserver les divers éléments de prospérité qu'elle possède, en se pénétrant de plus en plus de l'idée que la civilisation moderne a pour remparts, comme le dit très-bien l'auteur que nous venons de citer, la Religion du Christ et l'indépendance de la raison humaine, l'autorité et la liberté. C'est en combinant ses qualités morales avec ses ressources matérielles, que la Belgique saura maintenir la place honorable qu'elle a conquise dans le monde industriel et accomplir ses destinées.

En restant fidèle à ses mœurs la Belgique saura se pré-

Digitized by Google

server, autant qu'il est possible, des catastrophes financières et industrielles, que la témérité des entreprises fera naître chez d'autres nations, qui en seront les premières et principales victimes. Celles-ci n'achapperont à ces crises que pour autant qu'elles se rapprocheront des principes du christianisme que nous avons exposés dans leur rapports avec l'industrie, et pour autant que ces principes prendront un corps chez elles à la faveur de formes politiques et sociales cachées dans les secrets de l'avenir, mais qui, quant au fond, devront ressembler à celles qui ont été, dans tous les temps, la sauve-garde de la société.

Le Chanoine DE HAERNE,
Membre de la Chambre des Représentants.

Digitized by Google

DE LA VIE ET DE L'INTELLIGENCE,

par **P. FLOURENS**, membre de l'Académie française, etc., etc.

M. Flourens est du petit nombre de ces académiciens, dont Fontenelle fut le père, esprits non-seulement élevés dans les sciences, mais encore aimables et généreux. qui maintiennent entr'ouverte la porte du sanctuaire, afin que les profanes, occupant le parvis, puissent plonger les regards jusqu'au fonds de l'enceinte mystérieuse. Hélas ! nous savons qu'on n'improvise pas les savants solides; nous n'ignorons pas que la connaissance approfondie de la nature ne sera jamais populaire, et le provincial qui a nom Pascal ne put, quoiqu'il dise, devenir *grand théologien tout d'un coup.*

Cependant il est un art de présenter la théorie des méthodes et les résultats de leur application, qui les rend plus abordables à l'intelligence cultivée. Il consiste surtout à mettre en évidence les principes ou les faits généraux de la matière et la forme de démonstration qui lui est propre, et à sacrifier les études préliminaires, les faits de détail ou d'habitude pratique, la synonymie tout l'attirail indispensable à l'homme spécial et qui poursuit les découvertes. L'illustre auteur des *Recherches sur le système nerveux et la physiologie comparée,* le disciple de Cuvier, l'appréciateur le plus excellent de Buffon, M. Flourens, nous donne aujourd'hui un livre sur *la Vie et l'intelligence,* où il déploie les ressources de l'art dont nous parlons, et là, résumant ses expériences personnelles et celles de quelques autres, il s'adresse tantôt au philosophe, tantôt au physiologiste, pour leur donner, dit-il, à tous deux « ce qui leur manque, » au premier *des faits,* au deuxième *des vues* (1). C'est quelque peu bien rude. Toutefois, le philosophe conviendra, qu'à consulter plus scrupuleusement les faits, il ne peut rien perdre, et, l'on rencontre, parmi cer-

(1) M. Flourens a quelques mots de cette sorte, moins adroits que péremptoires. Nous sommes convaincu que l'on apprécie généralement son mérite et ses services. Ça et là, l'empressement qu'il met à les faire valoir ne témoigne pas assez, selon nous, de son estime du jugement public.

Digitized by Google

taines écoles, des physiologistes dont l'esprit étroit, les aperçus timides, paralysent les progrès de la science et circonscrivent son domaine en deçà des limites exigées par une conception large de l'histoire naturelle. Dès lors les uns comme les autres ont des vérités à entendre, et de qui subira-t-on le plus facilement la leçon, si ce n'est de ceux qui en la donnant apportent, comme M. Flourens, des choses neuves et judicieuses ?

Ce sont ces belles choses, cher lecteur, exprimées dans un langage limpide et vivant, que nous allons vous gâter ici. Pardonnez-le nous, en faveur de l'ouvrage qui fait l'objet de cette causerie et que nous vous engageons à lire.

Le livre de M. Flourens comprend deux parties. La première est consacrée à l'étude analytique de la vie et à la distinction physiologique des propriétés multiples qu'elle présente dans l'animal; la seconde est le résumé historique des travaux sur ce sujet important depuis le commencement du XVIII^e^ siècle. Ce coup d'œil historique, que nous résumerons d'abord comme introduction naturelle aux recherches de l'auteur, est traité de main de maître. La naissance de la théorie des propriétés vitales, son développement, ses expériences décisives, ses principaux représentants, tout ce tableau est retracé en 150 pages avec un choix très-heureux de citations, une fermeté de jugement et une précision rares.

L'étude analytique de la vie est née à Montpellier entre les mains de Bordeu. Avant lui, sur les principes qui régissent les phénomènes de la vie, l'école était partagée entre les *archées* de Van Helmont, l'animisme de Stahl et le mécanisme de Boërhaave. Mêlant le raisonnement, l'expérience et la malice, Bordeu se moque des esprits animaux, demande comment l'âme peut régler les fonctions d'un corps qu'elle ignore et renverse la théorie mécanique en l'attaquant sur un point qui prêtait à des arguments victorieux, la sécrétion des glandes. Boërhaave l'expliquait par la compression des parties voisines; Bordeu démontre par une exacte anatomie, qu'il n'est aucune glande où, à considérer sa position particulière, la compression ne soit impossible. La sécrétion d'une glande, par exemple, des glandes salivaires à l'approche d'un mets succulent, indique une source étrangère à la mécanique, mais non pas à l'impression sensible qui la précède. En conséquence, Bordeu posa d'abord la sensibilité générale de toutes les parties du corps comme principe des phénomènes vitaux; au-dessus il admit une série de sensibilités particulières propres aux différents organes : Quant à la mobilité, selon lui, elle n'était qu'une dépendance immédiate de la sensibilité.

Digitized by Google

Adoptées avec enthousiasme par l'école médicale de Montpellier, les théories de Bordeu envahissaient l'enseignement, quand, au milieu du XVIII[e] siècle, le célèbre Haller, professeur à Göttingue, fit et publia ses immortelles découvertes sur le siége spécial et la nature différente de ces deux facultés de la nature vivante, la sensibilité, l'irritabilité. Ce grand homme démontra par d'innombrables expériences que la faculté de sentir réside dans le système nerveux et l'irritabilité (anciennement, *extensibilité, contractilité des tissus*) dans les muscles. Il partagea le corps de l'homme en trois ordres de parties : les parties irritables qui sont les musculeuses, les sensibles qui sont les nerveuses, enfin, les parties qui, par elles-mêmes insensibles et dépourvues de contractilité, jouissent seulement de l'élasticité qui se conserve après la mort. Haller, comme Bordeu, trouva des disciples exaltés, et poussée par cette tendance naturelle à l'esprit des inventeurs qui leur exagère la portée des découvertes, l'école de Göttingue dépassa bientôt la mesure du vrai et opposa son *irritabilité* à la *sensibilité* exclusive de l'école de Montpellier. Tandis que Fouquet, dans les chaires de celle-ci, enseignait que la sensibilité est « l'égout conservateur de la vie, l'animalité par excellence, » Zimmermann, Tissot, approuvés par leur maître Haller, voyaient, dans l'irritabilité, une propriété, reconnue pour la première fois, primordiale, puisqu'elle est commune à tous les animaux et que seule elle constitue et parachève la vie (1). Et cependant, à s'en tenir à ce qui était établi par ses admirables Mémoires, Haller devait comprendre que, d'un côté les parties sensibles du corps n'étant pas irritables et contractiles, de l'autre les parties contractiles n'étant sensibles que par les nerfs qui les pénètrent, la sensibilité et l'irritabilité ne peuvent s'engendrer immédiatement l'une l'autre, et qu'au delà de toutes deux, il est un principe actif qui revêt et exerce ces forces. L'unité de ce principe vital, lien caché, *substratum* de tous les phénomènes apparents de l'animalité, c'est le grand mérite de Barthez de l'avoir reconnu au fort de la querelle des hallériens et des bordeulistes. Au reste, bien qu'admirateur de l'école Newtonienne et nourri des principes de la philosophie naturelle, Barthez dédaignait les tentatives expérimentales; il se contentait de combiner avec une grande force de tête les faits acquis à la médecine ou à l'anatomie, et raisonnant sur eux à perte de vue et sans apporter de preuves, il s'exposa à des méprises, tantôt s'exprimant sur son principe vital de manière à fausser les idées du lec-

(1) Viam sola absolvit. (ZIMMERMANN. *Dissert. physiolog. de irritabilitate*, p. 70).

Digitized by Google

teur, tantôt imaginant sa prétendue force de situation fixe, destinée, selon lui, à maintenir la fermeté des attitudes.

M. Flourens n'avait qu'à retracer ce qui concerne les grands traits de la physiologie humaine; après Barthez, il passe à Bichat, le rénovateur de cette science au XIX^e^ siècle, et il s'applique seulement à sonder les sources où ce dernier puisa le germe de ses idées. Mais il est bon d'observer qu'en général le mouvement scientifique du XVIII^e^ siècle porta singulièrement vers l'étude de la nature physique et que Bichat en recueillit des fruits abondants. Alors, en effet, tandis qu'on poursuivait l'avancement des mathématiques et de la mécanique, renouvelées au siècle précédent, sa vraie méthode scientifique était appliquée à l'observation des êtres animés. Après le créateur de la nomenclature, après Linné, Adanson et surtout les Jussieu saisissent le plan même de la nature dans la série des végétaux, et, grâce à une comparaison plus attentive et plus complète de leurs organes, grâce à l'adoption du principe capital de la subordination des caractères, ils dressent le tableau synoptique des familles naturelles. Buffon s'élève plus haut encore. Il s'inspire des vues larges et philosophiques d'Aristote; il conçoit l'harmonie des êtres entre eux, les rapports qui les unissent au sol, conjecture l'histoire de la terre et se place, malgré ses immenses lacunes et les écarts de son imagination, au premier rang des naturalistes de toutes les époques.

En même temps, Pallas inaugure la paléontologie; Daubauton rassemble les faits et les analogies dont Vicq-d'Azir, Gaertner et Cuvier, dans ses premiers Mémoires, se servent ensuite pour créer l'anatomie comparée; Lavoisier jette les fondements de la chimie moderne, en décomposant l'eau et l'air atmophérique, ces deux conditions essentielles de la vie à la surface du globe; enfin Pinel, dont M. Flourens ne met peut-être pas assez en lumière l'influence sur Bichat, Pinel, reprenant la marche Hippocratique, introduit la méthode naturelle dans l'étude des maladies et devient un véritable naturaliste pathologique. Il faut se rappeler d'ailleurs que ces travaux mémorables avaient beau partir de points en apparence très-éloignés l'un de l'autre; leur objet commun étant la nature, tous aboutissaient plus ou moins aux sentiers de la vie ou du moins en éclairaient les directions. Bichat donc, apparaissant dans l'éclat de la jeunesse et du génie à la fin du Directoire, jouissait d'un avantage incalculable et plus d'une fois refusé aux hommes doués de talents supérieurs, celui de venir au moment le plus propre à les développer et à les faire ressortir. Il usa fort de tant de richesses récemment accumulées et, nous en croyons aisément, à cet égard, M. Flourens et ses irrésistibles citations, il s'en servit plus qu'il

Digitized by Google

ne l'avoua. Ainsi sur la distinction des deux vies organique et animale, il copie, sans le citer, les idées et par intervalle les termes et les images magnifiques de Buffon (1). A propos de sa belle théorie de l'asphyxie et de l'expérience du tube à robinet placé dans la tranchée-artère, qui la rend palpable, il oublie d'avertir que Lower avait pratiqué ce mode 140 ans avant lui. Ces réserves faites, louer largement Bichat n'est que justice. Les vues physiologiques de la 1re partie des *Recherches sur la vie et la mort*, le talent d'expérimentateur accusé dans la seconde, la séparation nette des vies organique et animale, la création de l'anatomie générale ou des tissus, la forme essentiellement physiologique imprimée à l'anatomie descriptive; voilà autant de titres à la reconnaissance ou à l'admiration des hommes, autant de titres soigneusement enregistrés par notre auteur dans un exposé prompt et lucide, et il donne le dernier trait à l'éloge en ajoutant : « Jamais vie si courte n'a été si brillante, et, ce qui est plus caractéristique encore, n'a été si complète. »

Trop préoccupé de sa division des deux vies organique et animale, épris de l'idée de la fonder sur un perpétuel contraste, Bichat prétendit l'introduire jusque dans le moral de l'homme. Il établit dans le cerveau le siége de l'intelligence (vie animale), et dans les viscères (le cœur, l'estomac, le foie) celui des passions, c'est-à-dire, qu'il confondit le siége des passions avec les parties qu'elles affectent. Il méconnaissait donc le rôle du cerveau. Relégué par Buffon au simple rôle de nourricier des nerfs, le cerveau n'était pas encore relevé par Bichat et Pinel à la hauteur de ses véritables fonctions. Gall reprit la physiologie du système nerveux des mains de ses illustres prédécesseurs et, s'aidant tour à tour de l'anatomie, de la physiologie, de l'observation comparée, du raisonnement, du sens intime, il ramena les qualités morales au même organe que les facultés intellectuelles et rangea les maladies mentales que Pinel et Esquirol attribuaient à l'estomac, au foie ou à quelque région de l'appareil digestif, parmi ces perturbations qui affectent le siége reconnu de la raison, le cerveau. Mais après cet effort heureux, Gall décomposa, comme on sait, l'ensemble des facultés de l'esprit en intelligences individuelles, indépendantes, auxquelles il assigna

(1) Nous en donnons un exemple :

« Un végétal n'est qu'un animal qui dort... Mais revêtons cette partie intérieure (par laquelle l'animal n'est que végétal) d'une enveloppe convenable, bientôt la vie animale se manifestera. (*Œuvres* de BUFFON, édit. Flourens, tom. II, p. 313.)

« Il semble que le végétal n'est que l'ébauche de l'animal, et que pour former ce dernier, il n'a fallu que revêtir ce canevas d'un appareil d'organes extérieurs, propre à établir des relations. (BICHAT, *Recherches sur la vie et la mort*, 1re édit.

Digitized by Google

comme organes des parties distinctes de l'encéphale, système vivement soutenu, plus vivement combattu et dont M. Flourens est un des plus célèbres adversaires.

Dans ce long enchaînement de travaux sur le système nerveux, commençant à l'étude des phénomènes les plus généraux et les plus apparents de la vie animale, et amenés par Gall jusqu'à de sérieux essais sur la physiologie du cerveau humain, qu'y avait-il d'acquis à la vérité scientifique? Ceci principalement : que les systèmes cérébro-spinal et ganglionnaire sont l'organe propre de la sensibilité, des perceptions, des passions, de l'intelligence et le principe des mouvements volontaires ou involontaires exécutés par les muscles. Il ressortait en outre, que les propriétés particulières aux différents organes impliquent chez tous une condition nécessaire et mystérieuse, à savoir l'existence de la vie. Or, on devait poursuivre cette analyse, surprendre de plus près le secret rapport de la matière et de la force dans les corps organisés, séparer plus nettement, chez les animaux supérieurs, les propriétés vitales entre elles et celles-ci surtout d'avec l'intelligence, et, il était réservé à M. Flourens d'apporter ici un ample contingent d'idées heureuses et d'expériences concluantes.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'illustre académicien consacre le commencement de son livre à résumer philosophiquement ses expériences sur la formation des os et sur le système nerveux. Par les premières il éclaircit les données de la vie, par les secondes il sépare la vie et l'intelligence.

Citons d'abord deux passages admirables de ses devanciers. — « Ce qu'il y a de plus constant, de plus inaltérable dans la nature, c'est l'empreinte ou le moule de chaque espèce, tant dans les animaux que dans les végétaux; ce qu'il y a de plus variable et de plus corruptible, c'est la substance qui les compose. (1). » — « Dans les corps vivants aucune molécule ne reste en place; toutes entrent et sortent successivement : la vie est un tourbillon continuel, dont la direction, toute compliquée qu'elle est, demeure constante, ainsi que l'espèce des molécules qui y sont entraînées, mais non les molécules elles-mêmes; au contraire, la matière actuelle du corps vivant n'y sera bientôt plus, et cependant elle est *dépositaire* de la force qui contraindra la matière future à marcher dans le même sens qu'elle. Ainsi la forme de ces corps leur est plus essentielle que leur matière, puisque celle-ci change sans cesse, tandis que l'autre se conserve (2). »

(1) *Œuvres* de BUFFON, Ed. Flourens, t. II, p. 521.
(2) CUVIER, *Rapport historique*, etc., p. 200. — Nous ne pouvons nous em-

Digitized by Google

Les expériences de M. Flourens établissent la profonde vérité de ces paroles.

La garance mêlée à l'alimentation possède la propriété de teindre les os en rouge. L'auteur mêle par intervalle cette substance colorante à la nourriture d'un jeune animal et, quelque temps après, sciant les os de cet animal, il les trouve composés de couches alternativement rouge et blanche de dehors en dedans. Si ensuite il interrompt complétement chez l'animal le *régime de la garance*, les os reviennent au blanc normal et les couches rouges intérieures sont résorbées. Que conclure, sinon que la matière osseuse a été entièrement renouvelée entre le commencement et la fin des expériences et que la force plastique de la vie est seule restée.

La matière est *dépositaire* de la force, dit Cuvier. En effet, si l'on coupe la patte d'une Salamandre, cette patte, composée de 23 os grands et petits, d'un réseau de nerfs et de vaisseaux, d'un faisceau de muscles et de membranes, est reproduite en entier par les parties restées vivantes dans l'animal, parties *dépositaires* d'une force vitale qui reproduit les formes perdues en même temps qu'elle gouverne la matière. De même, et ceci s'étend à l'homme, si l'on détruit un os en conservant son périoste externe, l'os est reproduit par le périoste (1). Il est inutile d'insister sur l'importance chirurgicale de tels faits; ils parlent d'eux-mêmes.

En résumé, la matière passe et la forme demeure parce qu'elle dépend de la force qui persiste tant que la vie dure (2). D'ailleurs toute modification dans le mode d'action de la force détermine des propriétés et des formes variées et l'on ne peut détruire l'organe sans anéantir la propriété qui s'y manifeste. De là ces principes de M. Flourens qui ont présidé à ses recherches : — Je sépare les propriétés par les organes.

pêcher de faire observer en passant la beauté du style de Cuvier sous le rapport de la diction scientifique, nous le mettons à côté de Laplace pour l'élégance, la force et la transparence.

(1) Nous nous souvenons d'avoir vu un exemple des opérations de ce genre chez le regrettable M. Thirion, docteur à Namur. Il nous montra une portion de radius cariée et enlevée par lui à une jeune fille. La partie enlevée s'était reproduite entière.

(2) Il se passe à cet égard, chez le même individu, un fait analogue à celui qu'on observe entre les ascendants et descendants de la même lignée. La matière est sans cesse reprise et sans cesse abandonnée par la force invisible qui prend appui sur elle, qui la dompte, la forme, l'anime, la rejette et persiste au-dessus de ce tourbillon. Également la vie, reçue par la matière animée qui va perdre bientôt son principe vivifiant, est transmise à d'autres, puis perdue. Les individus disparaissent, mais l'espèce reste, pourvu que les anneaux se continuent. Voyez sur ce grand sujet le *Cours de physiologie* de M. Flourens, publié par Charles Roux.

Digitized by Google

— J'appelle propriété distincte, toute propriété qui réside dans un organe distinct.

Le premier pas accompli dans cette voie fut la séparation de la sensibilité et de la motricité (pouvoir de contracter le muscle) dans les nerfs. On savait que chaque nerf est à la fois moteur et sensible et peut perdre, par suite de paralysie, tantôt l'une, tantôt l'autre de ces propriétés. Charles Bell constata le premier que les nerfs se rattachent à la moëlle épinière par deux racines ; l'antérieure, insensible, actionne le pouvoir contractile des muscles ; la seconde, postérieure à la moëlle, n'est que sensible. — Cette séparation constatée, M. Flourens entrait dans la carrière et il établit, dès 1822, quatre divisions distinctes de l'encéphale, dont toutes les parties étaient supposées auparavant servir aux mêmes fonctions.

Ces divisions sont : « La moëlle allongée, siége du principe premier moteur du mécanisme respiratoire ; les tubercules bijumeaux (quadrijumeaux chez l'homme et les mammifères), siége du principe de la vision et d'un mouvement particulier ; le cervelet, siége de la coordination des mouvements de locomotion ; et le cerveau proprement dit, les lobes ou hémisphères cérébraux, siége des perceptions et des volitions, en un mot, de l'intelligence. »

La méthode expérimentale consiste à couper l'organe, dont il cherche la propriété particulière, et à observer alors les fonctions vitales qui persistent et les phénomènes qui se présentent.

C'est ainsi qu'en levant le cervelet, il constate la persistance de la sensibilité, des perceptions, des mouvements, de la respiration, mais aussi la perte d'une faculté qui n'avait pas même été soupçonnée, celle de la coordination des mouvements de locomotion, qui réside dans le cervelet. Grâce à cette faculté, les contractions des divers muscles se répartissent et s'équilibrent, de manière à constituer les attitudes et les mouvements réguliers de la station, de la marche, de la course, du saut, du vol, etc. Sans elle, il n'y a plus que des mouvements désordonnés, contradictoires. Si l'on coupe seulement les tubercules bijumeaux, point d'insertion des nerfs optiques, la rétine devient insensible, immobile et la vision disparaît par suite de la paralysie du sens. D'ailleurs, d'après les lois de la mécanique du système nerveux, la section de chaque tu-

(1) La sensibilité ne demeure qu'en partie lorsqu'on retire toutes les couches du cervelet, et même cet organe est considéré généralement comme centre des sensations tactiles. Dans cette section de son livre, M. Flourens est parfois plus absolu que ne le comportent les expériences, et nous devons convenir que plusieurs physiologistes distingués de la France et de l'Allemagne apportent des restrictions à ses vues.

Digitized by Google

bercule entraîne la perte de l'œil du côté opposé. Au contraire, si l'on enlève les hémisphères cérébraux, en conservant le cervelet, les tubercules, la moëlle allongée, l'animal, tombant dans la stupeur, perd ses sens (1), ses instincts, ses volitions. Cependant même alors la respiration continue, la sensibilité et les mouvements persistent et l'iris demeure contractile à l'approche de la lumière vive. Evidemment les impressions du sens externe durent, mais elles ne sont plus recueillies dans l'organe détruit de la perception et de l'instinct. Mais jusqu'ici, en retranchant ou le cervelet, ou les lobes cérébraux ou les tubercules, on ne détruit que telle ou telle propriété de la vie; la vie elle-même subsiste toujours. Veut-on détruire immédiatement celle-ci et anéantir dès lors toutes les propriétés vitales? Il suffit de blesser sa moëlle allongée en un point, situé à l'origine des nerfs de la huitième paire, déterminé pour la première fois par M. Flourens et appelé par lui *nœud vital*. Tout ce qui vit doit se rattacher à ce point qui n'a qu'une ligne d'étendue. Ce nœud détruit, la respiration cesse et le corps est frappé sur le champ de la mort générale.

Pour découvrir aussi sûrement, par l'ablation des parties de l'encephale, la fonction propre de chaque organe, M. Flourens opéra avec une extrême circonspection. Mettant d'abord à nu l'intérieur de la tête par la section du crâne, il guidait la main par l'œil, et ne séparait exactement que la partie dont il voulait connaître l'influence, laissant les autres intactes.

Des expériences mentionnées plus haut, M. Flourens conclut à la séparation complète de l'intelligence et de la vie, de l'intelligence et de la sensibilité. Il s'étend avec une complaisance paternelle sur les conséquences philosophiques de cette distinction par organes; il y voit la réfutation des théories psychologiques de l'Ecole française au XVIII^e^ siècle.

Nous observerons, à cet égard, que l'Ecole sensualiste, appliquée à l'étude des faits de la conscience selon la méthode de Descartes, saisissait, dans ce qu'elle appelait la sensation, un terme complexe, renfermant à la fois un double élément, affectif et représentatif, et, sous l'influence de l'esprit de système et d'une analyse incomplète, elle confondit ces deux caractères distincts. Dans les rapports qui l'unissent au monde externe, l'âme est successivement passive et active. L'observation exacte le montre avec évidence; et, pour réfuter promptement Condillac et ses disciples, il fallait comme eux rester dans la conscience,

(1) Bouillaud et Louget admettent la persistance de la vue, ce qui est fort difficile à concevoir. (Voy. MULLER, *Physiologie*, tom. I, pag. 720, 727).

Digitized by Google

mais recommencer l'analyse des phénomènes qui s'y passent En effet, acharné contre la *doctrine des innées*, le condillacisme voulait tirer à la fois des sensations les idées et les facultés de l'esprit. Or, en suivant la marche indiquée, l'observation du sens intime, il est aisé de découvrir que la sensation ne produit pas les facultés puisque, dès le premier instant de perception et d'attention accordé à l'impression sensible, l'âme de passive devient active. Il est aussi facile de reconnaître, que les notions de cause, d'unité, de substance, etc., que nous trouvons en nous et qui se rencontrent dans nos jugements, ne peuvent être ramenées à des collections de faits ou à des habitudes empiriques de l'intelligence. Telle est la réfutation naturelle de cette philosophie. Mais il nous semble que les expériences de M. Flourens n'eussent pas convaincu les partisans du sensualisme. Ils eussent vu dans la destruction partielle des organes, soit extérieurs, soit intérieurs, une mutilation de l'instrument, et ils eussent protesté d'avance contre toutes les conclusions.

Quant à la distinction complète de la vie et de l'intelligence, comme l'entend M. Flourens, elle prouve seulement que la vie persiste après la destruction de l'organe de l'intelligence. « Il y a donc, dit-il, une ligne de démarcation profonde entre percevoir, se souvenir, juger, vouloir, et d'autre part, vivre, se nourrir, se mouvoir et même sentir. » C'est très-bien; mais nous ne pensons pas que le problème ainsi résolu, *ait occupé tous les philosophes*. Un point qui a occupé nombre d'entre eux et qui a vraiment la plus haute importance, c'est la distinction des natures entre le principe vital et l'âme intellectuelle, et certes les expériences précédentes n'éclaircissent pas cette question. Vous blessez les lobes cérébraux chez un animal, et les fonctions intellectuelles qui lui sont propres sont abolies; la blessure guérie, les fonctions se rétablissent. Il paraît qu'il y a deux choses à conclure. La première que, dans l'état présent, les fonctions de l'intelligence ne se manifestent qu'à la condition d'un certain état sain du cerveau. La seconde, que semblable à tous les autres, cet organe ne montre les propriétés particulières dont il est le siége que s'il est soumis au principe de vie qui préside à toutes les fonctions. En résumé donc, ces beaux travaux reculent les bornes de la science de la vie, ils sont précieux pour la pathologie, ils font honneur à tous ceux qui les ont portée jusqu'au degré où les retrace M. Flourens, mais ils diminuent fort peu la part de la philosophie, dans la solution des problèmes les plus élevés que présente l'étude de la nature humaine.

CH. DE LAVALLÉE-POUSSIN.

Digitized by Google

SCIENCES PHILOSOPHIQUES.

RÉPONSE

A UN

ARTICLE DE M. L'ABBÉ LECOMTE,

INSÉRÉ DANS LE IVe VOLUME DU RECUEIL

LA BELGIQUE.

M. l'abbé Lecomte vient de publier, dans le recueil *La Belgique* (1), une attaque très-vive dirigée contre moi. Le prétexte de cette attaque est un rapport lu à l'Académie de Bruxelles, le 7 mars 1857, et où j'ai présenté les observations suivantes :

« Nous croyons qu'au point de vue géométrique, il est inu-
» tile d'insister. Toutefois nous ajouterons quelques mots, mais
» c'est uniquement pour prémunir les métaphysiciens contre le
» danger de leur immixtion dans les questions mathématiques.
» Ce danger se révèle en Allemagne, en France et surtout en
» Belgique, où il grandit et s'étend avec les écoles de Hégel et
» du père Gratry. Telle est la confiance de ces écoles en leurs
» propres lumières, qu'elles ne craignent pas de soutenir les
» paradoxes les plus inadmissibles. C'est ainsi qu'elles main-
» tiennent pour vraies des conceptions chimériques que les
» géomètres repoussent et répudient. En vain l'erreur est-elle
» en quelque sorte évidente et condamnée presque unanime-
» ment. Elle n'a pas perdu tout prestige ayant encore pour elle

(1) Voir le recueil *La Belgique*, 4me vol., page 340, suite, 5me vol., page 172

Digitized by Google

» l'autorité d'un ou deux noms et une utilité apparente. C'est » assez pour que ces écoles l'acceptent et s'efforcent de la faire » prévaloir. Elles s'en emparent, l'exagèrent, la portent à ses » dernières limites, et, alors que rien de vrai n'y reste, alors » qu'elle a perdu toute sanction, sauf la leur, elles s'en servent » comme d'un appui pour étayer leurs propres systèmes. Ad- » mettons qu'elles réussissent, ce sera par surprise. Que vaut » d'ailleurs un pareil succès nécessairement éphémère? Des » arguments empruntés aux mathématiques sont au moins » superflus pour le plus grand nombre qui ne les comprend » pas. A qui peut les comprendre et voir leur inanité, ils in- » spirent une sage défiance, souvent même un dédain qui » devient injuste à force de s'étendre et de s'exagérer. Les mé- » taphysiciens devraient, me semble-t-il, être plus circonspects. » S'ils s'abtenaient dans les cas douteux, là surtout où la com- » pétence leur manque, et où ils ont contre eux les hommes » spéciaux, ils ne s'exposeraient pas au pire des dangers, celui » de se discréditer soi-même et de compromettre inévitablement » la cause qu'on prétend défendre. »

« L'axiome invoqué par M. Boblin ne paraît pas contes- » table (1). Toutefois, si l'on n'y prend point garde, et qu'on » procède comme l'auteur, on arrive à démontrer que deux » parallèles se rencontrent. Cette conséquence surprendra sans » doute au premier abord; mais il n'est pas impossible qu'en » ouvrant certains traités mathématiques, on y lise que deux » parallèles ont un point de rencontre situé à l'infini. Dès lors » plus de difficulté : une rencontre à l'infini peut être tout ce » qu'on veut, même une *non-rencontre*. Ainsi toute contradic- » tion s'efface, et, *dans l'infini, les contraires deviennent identi-* » *ques*. L'auteur n'a point posé cette conclusion paradoxale, » mais d'autres y songeraient pour lui, et le mal, qu'il s'agit de » combattre, irait en s'accroissant. »

« On croira, peut-être, que nous exagérons. Il n'en est rien. » Ne voyons-nous pas, en effet, Hégel et le père Gratry s'ac- » corder tous les deux pour vouloir que l'infiniment petit soit, » tout à la fois, rien et quelque chose, un zéro absolu et, en » même temps, un germe ou au moins une idée. Germe ou

(1) Voici cet axiome. *Toute chose qui existe et qui auparavant n'existait pas implique nécessairement un commencement.*

Digitized by Google

» idée, qu'importe ; l'infiniment petit de ces philosophes n'est » pas celui des géomètres. Prétendre que des quantités qui s'annulent se transforment en idées, et que ces idées, à l'instar » des quantités dont elles procèdent, conservent entre elles des » rapports numériquement exprimables, c'est aller si loin qu'il » semble impossible d'être suivi par personne. Le contraire a » lieu cependant et ce ne sont pas les prosélytes qui manquent » au père Gratry, ni même les émules jaloux de le dépasser. » Le père Gratry convient que les infiniment petits sont inintelligibles. Il ne nie pas que leur incompréhensibilité soit un » inconvénient. Néanmoins il veut les introduire partout, notamment dans l'enseignement élémentaire. Selon lui, c'est le » vrai, l'unique moyen de simplifier et d'améliorer les études » mathématiques dans une incalculable proportion. Les adeptes » du père Gratry vont plus loin encore : ils affirment gravement, » ils professent avec autorité que *la foi aux mystères est en mathématiques, plus que partout ailleurs, la condition du progrès* (1). L'opinion commune était jusqu'à présent qu'il » ne faut de mystères, ni en arithmétique, ni en géométrie. » L'école du père Gratry soutient précisément le contraire, et » c'est par là surtout qu'elle triomphe dans sa prétention de » réhabiliter les infiniment petits. On objecte contre leur emploi qu'ils sont inintelligibles : elle répond que c'est le plus » précieux de tous leurs avantages. »

« Les aberrations que nous venons de signaler ne sont point » imputables à M. Boblin. Nous disons seulement que la voie » où il s'est engagé, peut y aboutir, et, en cela, elle nous paraît dangereuse. »

M. l'abbé Lecomte considère toutes ces observations comme s'appliquant à lui personnellement, et, par une étrange méprise, il leur attribue un sens qu'elles ne comportent point. N'est-ce là qu'une erreur toute involontaire, ou bien faut-il y voir une de ces tactiques signalées par M. l'abbé Lecomte lui-même, et, *où, pour se ménager les joies éphémères d'un triomphe illusoire, on arrange à sa guise les idées que l'on veut combattre*. Je l'ignore et n'ai pas à m'en inquiéter. Pour repousser l'attaque injuste dirigée contre moi, il suffit que je la montre entièrement dépourvue de fondement réel. Le lecteur prononcera.

(1) Voir *Essai sur les examens*, par M. l'abbé Lecomte, page 88.

Digitized by Google

L'argumentation qui m'est opposée porte exclusivement sur deux points. Au dire de M. Lecomte, je dénierais aux métaphysiciens tout droit, toute compétence à prendre parti dans les questions mathématiques. Je prétendrais, en outre, que les quantités imaginaires sont des conceptions chimériques repoussées et répudiées par tous les géomètres.

Le texte produit pour me combattre consiste, ainsi qu'on a pu le voir, en quelques observations sommaires, où je signale le péril affronté par les métaphysiciens, lorsqu'à l'exemple de Hégel et du père Gratry, ils acceptent et maintiennent pour vraies, dans le domaine mathématique, de pures chimères rejetées et condamnées par les hommes spéciaux.

M. l'abbé Lecomte prétend que ces observations sont toutes à son adresse. Ce n'est évidemment que sous l'empire d'une préoccupation personnelle très-exagérée qu'il a pu s'exprimer ainsi. A l'entendre, il semblerait qu'il s'agit, avant tout, de lui et de ses vues sur les quantités imaginaires. Le fait est que je cite en première ligne Hégel et le père Gratry, puis ensuite leurs adeptes, et, parmi eux, à propos d'un détail, M. l'abbé Lecomte.

Le fait est que je parle en termes exprès, des quantités infinitésimales et que je ne dis pas un mot des quantités imaginaires. Le fait est que, s'il est une métaphysique propre aux quantités imaginaires, je ne m'en suis jamais occupé, ni là, ni ailleurs. Le fait est que rien, dans mes écrits, ne permet à personne de m'imputer les idées toutes paradoxales que M. Lecomte me prête gratuitement et sans la moindre hésitation.

En signalant aux métaphysiciens l'écueil que Hégel et le père Gratry n'ont pas su éviter, je n'ai ni contesté, ni prétendu restreindre leur droit d'intervention dans les débats mathématiques. J'ai voulu seulement les prémunir contre un danger trop souvent méconnu. Étais-je ou non fondé à présenter sur ce point quelques observations? Qu'on en juge par les lignes suivantes, empruntées à l'un de mes écrits antérieurs (1).

« Selon le père Gratry, *l'infiniment petit n'est pas seulement* » *plus petit que toute grandeur donnée. Il est plus petit que toute* » *grandeur possible, ou plutôt il n'est pas petit; il est nul en gran-*

(1) Notions fondamentales sur plusieurs points élémentaires de géométrie, de dynamique et d'analyse transcendante. Réflexions préliminaires, page VII, en note.

Digitized by Google

» *deur. Il est absolument en dehors de la quantité. Il est un infini-*
» *ment petit proprement dit.* (Voir le journal *Le Correspondant*,
» n° du 25 octobre 1855, page 46.) A la page 115 de sa lo-
» gique, tome II, le père Gratry expose que l'infiniment petit
» mathématique est l'*infini en simplicité; qu'il ne peut ni croître,*
» *ni décroître.* Il ajoute à la page 124 : *L'élément infinitésimal*
» *n'est pas une quantité très-petite, ce n'est en aucune façon une*
» *quantité : comme quantité, l'élément infinitésimal est absolument*
» *nul.* Il se demande ensuite ce qu'est l'élément infinitésimal,
» et il répond, page 125 : *c'est une idée, une idée, dis-je, et c'est*
» *assez.* »

« D'un autre côté le père Gratry cite Hégel (Logique, t. II,
» page 144.) *Qu'est-ce que l'élément infinitésimal ? C'est, dit*
» *Hégel, la grandeur décroissant jusqu'à s'évanouir, et prise au*
» *moment même où elle s'évanouit; car avant, ce serait trop tôt, et*
» *après, ce serait trop tard. C'est la grandeur prise au moment*
» *même où, cessant d'être quelque chose, elle n'est pas encore rien*
» *du tout, c'est-à-dire, au moment où elle parvient à la féconde*
» *identité de l'être et du néant.* »

« Que dire à la lecture de pareils paradoxes et ne faut-il pas
» regretter que des intelligences élevées, des esprits éclairés et
» consciencieux, se croient en droit d'invoquer l'appui des géo-
» mètres, pour accepter et professer les théories les plus excen-
» triques, les plus insoutenables. »

« Si des hommes tels que Hégel et le père Gratry ont ainsi
» pu s'égarer, combien d'autres ne l'ont-ils pas fait avant eux!
» Combien d'autres ne le feront-ils pas à leur suite! Et pour-
» quoi ces aberrations, déjà si périlleuses en mathématiques,
» mais cent fois plus encore en philosophie? Pourquoi? Parce
» que, à l'origine du calcul infinitésimal, les explications
» données ont été insuffisantes ou fautives; parce que,
» depuis longtemps, et aujourd'hui même encore, l'emploi de
» l'infini dans l'enseignement mathématique, reçoit une ex-
» tension dangereuse, presque toujours abusive, quelquefois
» même absurde. »

« Puissent de tels exemples servir au moins d'avertissement!
» Au dire du père Gratry, la méthode infinitésimale devrait être
» appliquée partout, en mathématiques. *Ce serait la lumière*
» *introduite dans la masse, la vitesse des nouveaux moyens de lo-*
» *comotion substituée à la lenteur des anciens.* Qu'on en juge au

Digitized by Google

» contraire par le mal qu'elle produit, alors même qu'à l'imita-
» tion d'Ampère, mon professeur et celui du père Gratry, on
» la réduit à un rôle purement accessoire, et qu'on prend
» d'ailleurs, toutes les précautions possibles contre de fausses
» interprétations. Qu'on la juge par l'état de trouble et de con-
» fusion où elle peut jeter des esprits d'élite ; qu'on la juge,
» en un mot, par le père Gratry lui-même, et loin de songer à
» l'introduire dans l'enseignement élémentaire, on compren-
» dra qu'il y a, peut-être, urgence à l'exclure de l'enseignement
» supérieur. »

M. l'abbé Lecomte estime que *le père Gratry a rendu à la science un service inappréciable en l'enrichissant d'une analyse approfondie du calcul infinitésimal* (1). Il voit en même temps dans mes observations une atteinte portée à l'indépendance des métaphysiciens. Qu'il se rassure. S'il lui convient de soutenir, avec le père Gratry et contre tous les géomètres, les paradoxes les plus inadmissibles ; s'il aime à se bercer de rêveries mystiques et qu'il lui plaise de voir dans les infiniment petits *des zéros absolus, exprimant l'infini en simplicité ;* s'il juge à propos d'affirmer, pour son propre compte, qu'*en mathématiques plus qu'ailleurs, la foi aux mystères est la condition du progrès,* je n'y vois rien à reprendre au point de vue du droit des métaphysiciens : je dis seulement que de pareils écarts sont éminemment regrettables et qu'ils nuisent plus qu'ils ne servent à ceux qui se les permettent.

M. l'abbé Lecomte paraît tenir beaucoup à multiplier le nombre des mystères ; il en voit partout, même dans les éléments d'algèbre et de géométrie. *Qui*, s'écrie-t-il (1), *a jamais sondé la profondeur du mystère des quantités irrationnelles et des quantités imaginaires?* A l'en croire, la conception des infiniment petits n'est pas moins mystérieuse. *Si l'on veut,* dit-il (1), *arriver à des résultats élevés, il faut surtout se garder de la crainte des mystères. Que le professeur montre dans chaque question, ses faces sur-intelligibles : qu'il habitue l'intelligence de l'élève à la foi des mystères, sans laquelle l'homme ne fera jamais rien de grand.*

(1) Voir le recueil *La Belgique*, 4me vol., page 541.

(2) Voir *Essai sur les examens*, pages 91 et 92.

Digitized by Google

Je pense que, si M. l'abbé Lecomte avait approfondi davantage l'étude des sciences mathématiques, il aurait vu s'éclaircir bien des obscurités restées pour lui impénétrables. Au delà des régions explorées par les géomètres, il y a l'inconnu dont on peut dire qu'il est mystérieux tant qu'il reste inconnu. En deçà, tout repose sur des axiomes ou des vérités évidentes ; tout d'ailleurs se déduit ou peut se déduire par voie de syllogisme : là donc il n'y a point de mystères, ni rien qui exige de la part des élèves une foi aveugle dans la parole du maître. Je sais qu'on peut mettre de prétendus mystères au lieu et place des conceptions rationnelles qui sont en réalité le seul et véritable fondement des sciences mathématiques. Je n'admets pas qu'un système d'enseignement, où l'on procéderait ainsi, puisse être avantageux, ni qu'étant suivi par les établissements du clergé, il leur assure une supériorité quelconque sur les établissements de l'État.

S'il m'est permis, en terminant, de donner un avis à M. l'abbé Lecomte, je lui conseillerai d'étudier la question infinitésimale autre part que dans les ouvrages du père Gratry.

« Il m'est facile, dit M. l'abbé Lecomte (1), de faire saisir à » tous les lecteurs comment une quantité infiniment petite peut, » tout à la fois, *sous des rapports différents être quelque chose et* » *n'être rien*. Si, par exemple, à cent kilogrammes de houille, » j'ajoute dix kilogrammes de fer, je n'ai pas accru la quantité » de houille. Les dix kilogrammes de fer peuvent rigoureusement » être considérés comme *zéro*, lorsque je ne veux évaluer que » l'accroissement subi par la quantité de houille, considérée » comme *variable*. Eh bien ! précisément la science prétend que, » dans les cas où elle annule l'infiniment petit, il ne peut avoir » plus d'influence sur les quantités auxquelles on le compare, » que n'en peut avoir du fer pour augmenter une quantité de » houille. Voilà le sens de ce principe du calcul infinitésimal, » et c'est ce que savent parfaitement ceux qui ont l'intelligence » de ce calcul. »

En admettant que cette façon de raisonner puisse, en métaphysique, avoir quelque valeur, il me paraît incontestable qu'elle est inadmissible en géométrie. J'en prends pour juges tous les géomètres proprement dits. Ce n'est point par l'essence, c'est uniquement par le degré de grandeur que le fini mathématique diffère des prétendus infiniment petits. Que M. l'abbé

Digitized by Google

Lecomte veuille bien y réfléchir, et lui-même, sans doute, il reconnaîtra que sa comparaison n'élucide en rien la question infinitésimale.

Les lignes qui précèdent étaient imprimées, lorsque j'eus communication de la suite donnée par M. l'abbé Lecomte à son premier article. Dans cette suite, l'attaque dirigée contre moi n'a rien perdu de sa vivacité. Loin de là. Est-elle d'ailleurs mieux fondée qu'elle l'était d'abord? Je n'en crois rien et je laisse au lecteur le soin d'en juger par le détail suivant :

J'ai dit que, selon le père Gratry, l'infiniment petit était tout à la fois rien et quelque chose, un zéro absolu et en même temps une idée. M. l'abbé Lecomte prétend qu'en m'exprimant ainsi, j'ai voilé sous un travestissement mensonger les idées du père Gratry. Mais le père Gratry ne dit-il pas textuellement : *comme quantité, l'élément infinitésimal est absolument nul;* et plus loin, après s'être demandé ce qu'est cet élément, ne répond-il pas : *c'est une idée.* Qu'ai-je donc fait, sinon de reproduire presque littéralement ces mêmes expressions?

J'ai dit encore que l'infiniment petit du père Gratry n'était pas celui des géomètres. M. l'abbé Lecomte pose et maintient l'affirmation contraire. Où est la vérité?

Suivant le père Gratry, l'infiniment petit mathématique *est l'infini en simplicité; il ne peut ni croître ni décroître.*

Suivant les géomètres, l'infiniment petit mathématique *n'est pas l'infini en simplicité : il peut, tout aussi bien que la quantité finie, croître et décroître indéfiniment.*

ERNEST LAMARLE,
professeur à l'Université de Gand.

Digitized by Google

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

EMINENCE,

Le christianisme vrai a un caractère qui le distingue, un signe qui le fait partout reconnaître : la sainteté, la puissance indéfectible de produire des saints. La sainteté est l'idéal du christianisme ; la sainteté est la vie intime du christianisme ; la sainteté est le grand miracle de l'histoire du christianisme. L'idéal du christianisme, c'est Jésus-Christ Notre-Seigneur, c'est-à-dire la sainteté divine en personne, posant devant nos regards sous une forme humaine, et, par là, gravant dans l'âme du chrétien, avec sa propre image, l'effigie de la sainteté, la sainteté même. La vie intime du christianisme, c'est Jésus-Christ encore, mais Jésus-Christ vivant dans le chrétien : donc la vie même de Dieu communiquée à l'homme par l'Homme-Dieu médiateur.

Or, le besoin intime de cette vie divine constituée en nous par Jésus-Christ vivant en nous, c'est tout ce qui est parfait comme Dieu, saint comme Jésus-Christ. De là, dans les vrais chrétiens, le besoin d'être saints.

L'histoire du vrai christianisme, c'est Jésus-Christ toujours, mais Jésus-Christ s'épanouissant dans les espaces et les siècles, et manifestant sa vie par l'action des chrétiens.

Tel est le christianisme : vu sous toutes ses grandes faces, il nous découvre le même caractère : la sainteté, toujours la sainteté. On peut fermer les yeux pour ne pas voir ce grand prodige, comme on peut fermer les yeux pour ne pas voir le soleil ; on peut essayer d'en voiler la splendeur, d'en amoindrir les proportions ; mais il demeure ; il plane au dessus de la région des préjugés, dans son inaltérable éclat et son inviolable majesté.

Cette vérité, Messieurs, est, dans le sujet que nous traitons, d'une portée immense ; car s'il est certain que le christianisme est la sainteté, il est d'une

Digitized by Google

certitude pareille que la sainteté, c'est le progrès : c'est la grande impulsion donnée au progrès moral, et par suite à tous les autres progrès.

Avez-vous jamais médité ce procédé si divinement simple employé par Jésus-Christ pour réformer le monde et inaugurer le progrès des nations ? Jésus-Christ demande tout d'abord à l'homme une seule chose, sa propre perfection : *estote perfecti*. Il ne lui demande pas la perfection dans la science, la perfection dans l'art, la perfection dans la législation, la perfection dans le bien-être. Il ne dit pas : Faites du progrès scientifique, du progrès artistique, du progrès littéraire, du progrès matériel, du progrès social ; il dit : Faites du progrès *humain* ; devenez des hommes parfaits. Rendre les hommes parfaits en les refaisant à l'image de Dieu et les ramenant à leur fin, c'était la mission souveraine du divin réformateur, c'est la préoccupation qui domine toute sa vie ; et vous croiriez qu'il oublie ou dédaigne tout le reste. Cependant, en laissant dans un oubli apparent tous les autres progrès que proclament et prophétisent d'abord tous les réformateurs humains, Jésus-Christ, comme nous le verrons en son lieu, en préparait d'avance, dans le progrès de l'homme même, les germes féconds et l'aboutissement heureux. *Quærite primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis*. Faites du progrès en vous-mêmes, et vous ferez du vrai progrès dans la science, du vrai progrès dans les arts, du vrai progrès dans la législation, du progrès enfin dans tout ce qui est vrai, beau, bon, utile, salutaire ; et tout marchera, dans une grandeur et une harmonie toujours croissante, au but suprême de la création.

Ainsi ce divin architecte a conçu et construit divinement l'édifice du progrès ; il a mis la sainteté à la base, au centre et au sommet, parce que pour lui cet édifice est un temple où lui-même est partout, et dont les hommes parfaits sont les pierres vivantes.

Or, par là, Jésus-Christ a fait une chose décisive pour les destinées du monde, il a placé les saints à la tête du progrès ; vérité élémentaire aujourd'hui trop oubliée, que je vais essayer de mettre dans tout son jour, en montrant, dans ce discours, que les saints sont les vrais promoteurs, les vrais chefs du progrès humain.

Peut-être cette affirmation inattendue étonnera quelques hommes. Dans un siècle où l'on fait si petite la part des saints dans la marche de nos destinées, on trouvera presque nouvelle une idée si ancienne dans le christianisme. Cette vérité, je le sais, n'a pas aujourd'hui l'universelle popularité qui l'environna dans d'autres siècles. Mais ce n'est pas à la popularité, c'est à la vérité que je veux demander toujours la puissance de la parole. S'il fallait, pour vous sauver, dire la vérité impopulaire, je vous dirais, sans hésiter, la vérité impopulaire. Mais, Messieurs, j'apprends chaque jour à vous mieux connaître, et j'estime que cette vérité, en se montrant à vous, sera accueillie de vous tous, non comme une vérité impopulaire, mais comme une vérité sympathique.

Oui, Messieurs, les saints sont sur la terre les vrais conducteurs du progrès de l'humanité. J'en donne cette raison, dont le développement va former ce

Digitized by Google

discours : Les saints sont en eux-mêmes les hommes le plus réellement progressifs ; et le mouvement qui les emporte, se communiquant à l'humanité qui les touche, ils deviennent, par la force des choses, la grande impulsion du progrès dans le monde.

I. — Et d'abord, pourquoi les saints doivent-ils être nommés les hommes les plus progressifs ? Parce qu'ils sont réellement les plus grands hommes de l'humanité, et que leur grandeur est une grandeur dans l'ordre.

Je pourrais dire ici que les saints ne sont, comme tels, étrangers à aucune des grandeurs qui peuvent illustrer les hommes. Ils ne sont pas déshérités fatalement des dons que la Providence laisse tomber dans l'âme des bons comme dans l'âme des méchants. Le génie n'est pas nécessairement uni à la sainteté, mais il n'en est pas non plus nécessairement séparé. Or, lorsque Dieu allume dans l'âme des saints cette flamme invisible qu'on nomme le génie, voici d'ordinaire ce qui arrive. Les saints produisent les plus belles œuvres de l'homme. Ils deviennent les plus grands, même dans ce qui ne constitue pas l'originalité de leur grandeur : les plus grands des philosophes, s'ils sont philosophes ; les plus grands artistes, s'ils sont des artistes ; les plus grands politiques, s'ils sont des hommes politiques ; les plus grands capitaines, s'ils sont des capitaines ; et s'ils sont rois, les plus grands des rois.

Pourquoi ? D'où vient dans les saints cette grandeur éminente, cette incontestable supériorité ? C'est que, le génie supposé égal, les saints ont plus que tous les autres l'instinct du vrai qui fait les grands philosophes, le sens du beau qui fait les plus grands artistes, le génie de l'ordre qui fait les plus grands politiques, le dévouement à la patrie qui fait les grands héros, l'amour des peuples qui fait les meilleurs des rois, la passion du sacrifice qui fait les plus grands bienfaiteurs de l'humanité et les vrais sauveurs des nations.

De l'union du génie et de la sainteté dans le philosophe, naît la plus haute philosophie ; et cette philosophie se nomme saint Augustin ou saint Thomas d'Aquin. De l'union du génie et de la sainteté dans l'orateur, naît l'éloquence la plus puissante, et cette éloquence se nomme saint Bernard ou saint Chrysostôme. De l'union du génie et de la sainteté naît dans les artistes l'art le plus pur et le plus céleste, et cet art se nomme Beato Angelico. De l'union du génie et de la sainteté dans les hommes de guerre et de gouvernement naissent les plus grands capitaines et les plus grands rois, et ces capitaines et ces rois se nomment, en Espagne, Ferdinand le saint ; en Angleterre, saint Edouard, et en France, notre incomparable saint Louis. Enfin, de l'union du génie et de la sainteté dans les hommes qui ont reçu la vocation de secourir et de sauver, naissent les sauveurs les plus illustres et les bienfaiteurs les plus fameux de l'humanité ; et ces sauveurs se nomment saint Léon ou saint Grégoire, tous deux surnommés Grands.

Les saints ne sont donc, comme tels, étrangers à aucune vraie grandeur de l'homme, à aucun vrai progrès du monde. Science, philosophie, arts, littérature, poésie, éloquence, industrie, économie, législation, administration,

Digitized by Google

gouvernement, héroïsme militaire; tout ce qui est vrai, beau, légitime, grand, se concilie avec la sainteté, et a eu dans des saints des personnifications illustres.

Mais, Messieurs, là n'est pas ce qui fait surtout des saints les hommes du progrès. Il y a dans les vrais saints quelque chose de plus grand que toutes ces grandeurs : c'est leur sainteté elle-même. Le saint comme tel est plus grand que le philosophe, plus grand que le poëte, plus grand que l'artiste, plus grand que le conquérant, plus grand que le politique, plus grand que le législateur, plus grand enfin que tout ce qui est de l'homme. C'est que la sainteté, c'est la perfection de l'homme même; c'est le mérite personnel, c'est la valeur humaine agrandie par la grâce divine. Plus un homme est saint, plus, avec le secours de Dieu, il s'élève et se perfectionne, plus il vaut comme être humain, plus il est homme. Les autres grandeurs dont nous venons de parler sont des attributs, des priviléges, des prérogatives, des ornements de l'homme; mais la sainteté, c'est l'homme même, l'homme grand de sa vraie grandeur, l'homme couvert de sa plus haute majesté.

Oui, messieurs, là est la vraie majesté de ces rois de l'humanité : la sainteté elle-même. C'est par là qu'ils constituent cette aristocratie qui les élève plus haut que le niveau de notre humanité, parce que c'est par là, et par là seulement, qu'ils sont les meilleurs des hommes, les véritables grands hommes. Dans un langage consacré par un usage que je ne prétends pas flétrir, les hommes illustrés par la science, la parole, l'art, la littérature, la conquête, le gouvernement, sont appelés les grands hommes. Pour les biens nommer, on devrait peut-être dire : Ce sont de grands penseurs, de grands philosophes, de grands artistes, de grands orateurs, de grands conquérants, de grands politiques; car on peut être ce qu'ils sont, et ne porter pas en soi la vraie majesté de l'homme. Il y a bien des hommes salués du nom de grands, et qui, au point de vue de notre vraie grandeur, seraient trouvés petits; le génie lui-même compte peu dans cette balance où les hommes se pèsent de leur propre poids; et quoi qu'en pense la poésie, la vérité ne dira jamais que le génie soit une de nos vertus.

Donc le véritable grand homme, c'est le saint, parce que le saint est grand de sa grandeur personnelle : il est le plus magnanime, le plus désintéressé, le plus dévoué, le plus charitable, le plus intrépide, le plus patient, le plus fort et le plus doux, le meilleur de toute manière, le plus semblable à Dieu, et, si je puis le dire, l'homme plus grand que l'homme, l'homme le plus divin.

Aussi, voyez comme toutes les grandes âmes devinent dans la sainteté cette grandeur originale. Quand elles se trouvent en présence d'un véritable saint, elles sont averties, par le besoin de respecter qui les envahit, qu'elles ont subi le contact d'une majesté plus vénérable que tout ce que l'on vénère dans l'homme. On sent la grandeur dans les saints, comme on sent la noblesse dans une illustre race. Leur visage même s'empreint, sans qu'ils y songent, du reflet de cette grandeur que la sainteté leur fait au fond de l'âme. Le visage

Digitized by Google

des saints est un spectacle où leur grandeur se trahit aux regards; leur physionomie ne ressemble à aucune autre, elle a une beauté, une harmonie, une majesté que les peuples païens ne lui ont pas connue, et qui a pour l'art des conséquences que peut-être nous examinerons plus tard. Voilà pourquoi les artistes qui ont gardé, je ne dirai pas le sens du pur christianisme, mais le sens de la grandeur humaine, se sentent attirés, par un charme qui ne peut tarir, vers ces incomparables figures; ils voient passer sur ces visages les plus beaux reflets de l'idéal qu'ils poursuivent, et ils sentent, à peindre la physionomie des saints, je ne sais quelles élévations qui transfigurent leur art, et quelquefois transforment jusqu'à leur propre cœur.

Et ce que nous disons ici de la grandeur des saints, dont leur physionomie n'est que le reflet visible, doit se dire de tous les saints, quelle que soit la perspective que le temps leur fait par rapport à nous. J'entends dire que des écrivains diserts, plus ingénieux qu'il ne faut à poursuivre la nuance, distinguent ici entre les saints anciens et les saints modernes. Les saints du christianisme primitif, les saints mêmes du moyen-âge ont de la grandeur, ils posent sous nos regards avec quelque majesté ; ces saints à l'ancienne manière *sont de hautes statues, fièrement posées, représentation du côté idéal et divin de la nature humaine*. Mais les saints des temps modernes sont bien changés : ils ont, à ce qu'il paraît, un air *grêle, mesquin, insignifiant*, et pardonnez le mot, que je ne fais que redire, ils ont l'air *étriqué*. Telle est la ligne profonde qui sépare les saints plus éloignés des saints plus rapprochés de nous.

Nous pourrions peut-être avec quelque justice, demander à notre tour, quelle est dans leur manteau philosophique, au dix-neuvième siècle, la majesté des modernes Platons et des modernes Socrates qui font ces réflexions profondes. Ils n'ont pas au front, pour agrandir nos respects une auréole d'antiquité. Nous ne les estimons pas moins : ce n'est pas leur faute si nous ne pouvons les regarder à travers vingt-quatre siècles. Peut-être Socrate et Platon, marchant sous nos regards au dix-neuvième siècle, ne feraient pas plus grande figure. Mais, alors, pourquoi se plaire à tant abaisser la physionomie des saints modernes? Manifestement, la figure des saints emprunte au lointain des siècles un prestige qui les grandit dans la pensée populaire, et je comprends qu'aux yeux des hommes qui veulent être avant tout littérateurs et artistes, les saints modernes posent avec moins de majesté que saint Paul devant l'aréopage. Mais ce n'est là, dans la grandeur des saints, qu'un point de vue purement esthétique ; et ce serait abaisser au-dessous d'elle-même la dignité du sujet, de discuter ici ces curiosités frivoles. Vus dans la lumière de la Foi et même de la simple raison, mis en face de la question qui nous occupe, anciens ou modernes, canonisés il y a quinze siècles, ou canonisés hier, les saints sont toujours les saints, c'est-à-dire l'humanité agrandie, l'homme élevé plus haut que sa nature.

Que l'homme de la littérature et de l'archéologie, pour le besoin de son art et de sa profession, se montre ingénieux à diminuer ou à agrandir à son gré la physionomie des saints; qu'il les trouve magnifiques, drapés à l'antique, et

Digitized by Google

misérables, vêtus à la moderne, je puis m'en affliger, je ne saurais m'en étonner. Il manque un sens à cet homme, le sens de la grandeur des saints. Il les voit à leur surface, mais leur fond lui échappe, et leur vie lui demeure un mystère. Heureusement ce sens de la grandeur des saints ne manque pas aux peuples chrétiens : de quelque distance qu'ils les regardent, de loin ou de près, ils leur trouvent la même auréole et ils leur gardent les mêmes respects. Les saints de tous les siècles leur apparaissent invariablement les plus grands hommes de l'histoire, dignes d'élever avec eux-mêmes l'humanité entière, en lui communiquant leur propre agrandissement.

Mais au point de vue où nous sommes, grandir ce n'est pas tout; pour être vraiment *progressif*, il faut grandir dans le sens de la destinée ; il faut porter en soi la grandeur, mais la grandeur dans l'ordre.

Les autres grandeurs que l'homme peut réaliser en lui-même, ne sont pas des grandeurs essentiellement progressives, parce qu'elles ne sont pas nécessairement coordonnées par rapport à la fin. Grandeur dans la pensée, grandeur dans l'art, grandeur dans la conquête, grandeur dans le génie, tout peut dévier, et ne dévie que trop de sa fin légitime ; et par ces déviations de la science, de l'art, de la conquête et du génie, l'humanité rétrograde et reçoit de ceux qu'elle salue ses grands hommes des blessures profondes. Savants, artistes, lettrés, politiques, conquérants, tous la blessent de l'arme que le génie met en leur main; et l'humanité, à travers l'histoire, passe couverte des cicatrices que lui laisse pour des siècles la gloire des hommes illustres.

Eh bien, Messieurs, voici une grandeur qui n'a jamais fait rétrograder d'un pas l'humanité ; c'est la grandeur des saints ; voici une illustration qui n'a infligé à l'humanité aucune cicatrice, l'illustration des saints. Pourquoi? Ah ! c'est que l'illustration des saints est une illustration légitime : c'est que la grandeur des saints est une grandeur ordonnée. La sainteté est par essence l'homme dans la plénitude de l'ordre, donc dans la plénitude de la perfection. La sainteté ne peut pas dévier; si elle dévie, elle n'est plus l'ordre ; elle n'est plus sainteté. La sainteté est un agrandissement de l'homme, mais c'est un agrandissement dans le sens de la destinée : c'est une élévation, et une marche de la vie ; une élévation de la vie en elle-même, et une marche de la vie vers son but.

Ceci, messieurs, si vous ne regardez qu'à la surface, peut vous paraître peu de chose, et pourtant c'est tout. Si le progrès demeure pour nous une énigme, un mystère, un mensonge, c'est que nous n'entendons pas assez cette harmonie des choses, si simple et pourtant si profonde. Le progrès est un pas en avant, et un pas en avant, est un pas vers le but : c'est ce que nous avons établi il y a deux ans.

Messieurs, dans ce crépuscule des intelligences qu'ont fait autour de nous les ombres de tant de systèmes et les ténèbres de tant d'erreurs, ah ! je vous en prie, ne perdez pas de vue cette pure étoile de la fin dernière, qui seule vous fait connaître la marche des siècles, comme l'étoile polaire vous fait reconnaître le mouvement des soleils qui marchent dans les cieux. Comme

Digitized by Google

cette brillante armée qui se meut dans les champs de l'espace pour accomplir sa destinée, marcher dans l'ordre pour atteindre votre but et vous reposer en Dieu, oui, c'est la loi du progrès.

Vous avez accepté du progrès cette définition : ***une libre gravitation de l'humanité vers Dieu.*** Dans ce mouvement volontaire et libre, par lequel l'homme, secondé par le souffle de la grâce, se meut lui-même vers le centre qui l'attire, plus l'humanité suit la voie droite, plus son harmonie est belle, plus son progrès rapide. La voie du vrai progrès, c'est la ligne droite qui va de l'humanité à Dieu. Tous les systèmes ne feront pas fléchir cette géométrie que l'on découvre même au fond de la morale, et qui soutient comme une base éternelle tout l'édifice du progrès : le progrès, c'est la ligne droite de l'humanité.

Or, les saints, parce qu'ils sont saints, sont essentiellement les hommes de la ligne droite ; leur vie est un essor vers le but. Alors même qu'ils se plient pour tourner une difficulté, ils ne se détournent pas, ce sont les seuls hommes qui ignorent les ***détournements***. Que de savants se détournent, que d'artistes se détournent, que de conquérants se détournent, que de politiques se détournent de la rectitude qui conduit à Dieu l'homme créé pour arriver à Dieu ! Les saints ne se détournent jamais ; jamais ils ne quittent leur route, et la route que suivent les saints est celle où passe toute vie qui cherche Dieu ; route royale du progrès, où la vie ne peut reculer sans être rétrograde, et où elle ne peut avancer sans être progressive ; route montante, mais droite, tracée à l'homme par le doigt du Créateur à travers les abîmes de la création, que l'on ne peut quitter tout à fait sans rouler de chute en chute jusqu'à l'enfer, terme suprême de toutes les décadences ; et que l'on ne peut suivre jusqu'au bout sans marcher de perfection en perfection jusqu'à l'éternel embrassement de Dieu, terme suprême de tous nos progrès.

Eh bien, cette route, qu'on pourrait bien nommer la grande route de l'humanité, les saints la suivent, sans dévier ni à droite ni à gauche.

Ah ! les voyez-vous d'ici, ces chefs du vrai progrès du monde, ces conducteurs illustres de l'humanité généreuse ? Les voyez-vous, comme ils marchent sans dévier de la route, le regard ouvert sur l'infini, le regard fixé sur l'Éternel ? Ils montent vers leur centre divin ; ils montent, courageux, persévérants, héroïques. Autour d'eux des hommes et des peuples s'écartent ; ils tombent emportés loin du terme au penchant des décadences ; les saints montent toujours ; ils montent, la croix sur les épaules, la route du Calvaire, la seule qui conduit au terme, et ils crient en montant, par la voie de leurs exemples, aux générations qui les regardent : « Allons, frères, donnez-nous » la main ; allons au centre, allons au terme, allons à Dieu, allons au pro» grès. »

Messieurs, répondez à l'appel des saints ; allez, suivez leurs traces ; ils sont vos chefs dans la carrière où vous voulez marcher ; vous les trouverez toujours au chemin du vrai progrès. Acceptez la main qu'ils vous tendent, connaissez, aimez, fréquentez les saints ; touchez de l'âme et du cœur à ces

Digitized by Google

hommes, les plus fraternels et les plus progressifs, qui ne toucheront eux-mêmes à tout ce qui est de vous que pour vous emporter avec eux d'un vol sublime et fort, comme celui de l'aigle, vers la perfection où ils s'élancent eux-mêmes.

Ainsi font en effet les saints. Non-seulement ils sont en eux-mêmes des hommes du progrès : le mouvement de leur vie se communique à tout ce qui les touche ; et c'est par là qu'ils deviennent dans l'humanité la grande impulsion du monde moral, les vrais conducteurs du progrès humain.

II. — Comme les saints, à force de regarder leur divin idéal, se font peu à peu à la ressemblance de Jésus-Christ ; les peuples chrétiens, à force de sentir sur eux-mêmes l'influence de leurs exemples et le rayonnement de leur sainteté, se font à la ressemblance des saints, et montent avec eux, par l'imitation de leur commun idéal, vers une commune grandeur.

Pour faire mesurer dans toute son étendue l'essor prodigieux que la vie des saints a communiqué et communique encore au progrès moral des nations, il faudrait pouvoir vous montrer sous un même regard l'action de la sainteté sous toutes ses formes et dans toutes ses conditions. Ne pouvant embrasser le détail, je me borne à vous démontrer l'influence progressive de la sainteté sous les trois grandes formes qui les résument toutes.

Et d'abord je découvre comme le plus grand ressort du progrès moral des nations chrétiennes, l'action de la sainteté *sacerdotale*.

Le sacerdoce catholique, Messieurs, exige dans tous ceux qui en assument sur eux le fardeau redoutable, la perfection chrétienne dans un degré supérieur, c'est-à-dire la sainteté telle que nous l'avons définie dans son sens le plus général. La sainteté n'est pas seulement pour le prêtre un ornement, une gloire, une auréole ; c'est une condition normale de sa vie. Il porte la sainteté dans son nom, parce qu'il doit la porter en lui-même. Le caractère, la fonction, l'apostolat, le sacrifice et la communion de chaque jour, tout en lui non-seulement appelle, mais suppose la sainteté. Si le chrétien vit dans le divin, se meut dans le divin, respire dans le divin, puisqu'il vit, se meut et respire en Jésus-Christ, que dirai-je du prêtre ? Lui, est la représentation officielle de la sainteté de Dieu parmi les hommes ; lui, est l'ambassadeur du Dieu trois fois saint ; portant sur lui un reflet de la sainteté divine, comme un ambassadeur un reflet de la puissance et de la majesté royale ; lui est, à la lettre, l'homme de Dieu, *homo Dei*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus grand et de plus saint dans l'humanité après l'homme, Dieu lui-même.

Messieurs, telle est la loi de notre vie, je la proclame devant mes frères dans le sacerdoce, et devant vous, mes frères dans le christianisme. Cette proclamation peut nous humilier, mais vous avez droit de l'entendre. Oui notre sacerdoce royal nous fait cette vocation et cette loi : *être des saints*. Vous en êtes si profondément convaincus que quand le prêtre catholique n'a rien à son front qui annonce le saint, il vous apparaît méconnaissable ; et lorsque la vertu lui manque tout-à-fait, tombé plus bas dans votre pensée que le vulgaire des chrétiens, il descend, dans votre estime, même au-dessous de

Digitized by Google

l'homme : il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans le langage, plus de rang dans la création, et dès lors plus de place dans vos respects. Malgré tant de choses vénérables que votre foi découvre en lui, il semble vous destituer par rapport à lui seul de la puissance de respect : et vous le couvrez d'un mépris que vous ne laissez tomber sur aucun autre être avili. Tant le vice dans le prêtre apparaît monstrueux ; tant c'est la conviction de tous que la sainteté est, dans le sacerdoce, la condition normale, une loi de sa noblesse.

Or, je dis qu'il est impossible qu'une pareille institution, venant à couvrir la terre, n'imprime pas à l'humanité une vaste impulsion vers la grandeur morale. Nous sommes, en France, quarante mille prêtres. Combien dans tout le monde catholique ? Je l'ignore. Je suppose deux cent mille. Cela veut-il dire : nous voici deux cent mille saints ? Non : mais cela veut dire : nous voici deux cent mille hommes obligés, en vertu de leur profession, non-seulement à la probité, à la justice, à l'honnêteté, mais à la sainteté ; deux cent milte qui ont fait le serment de ne pas se contenter d'être honnêtes gens, ni même des chrétiens vulgaires ; deux cent mille homme qui ont juré sur l'autel où ils adorent Jésus-Christ de détruire le règne du mal snr la terre, et qui ont acccepté l'obligation de combattre tous les vices et de susciter toutes les vertus. Où y a-t-il au monde une institution si directement et si puissamment organisée pour le progrès moral des nations ?

Vous dites : Chaque prêtre ne réalise pas cet idéal sacerdotal. Vous avez raison, il en est d'une merveilleuse facilité, de réunir de tous les points de l'espace et de la durée des prévarications qui semblent voiler aux yeux la sainteté sacerdotale : c'est un triomphe que se donnent l'impiété et la mauvaise foi pour le scandale des peuples. Mais là n'est pas la question : qu'un prêtre se souille de crimes, l'institution demeure avec son caractère et sa vocation de sainteté ; et étant données la faiblesse de la nature et la pureté de l'institution, voici ce qui doit résulter : d'un côté des prévarications partielles qui font rétrograder des hommes, de l'autre un vaste mouvement d'ensemble qui fait monter l'humanité. Comptez, depuis dix-huit siècles, tous les prêtres fidèles à leur vocation deux fois sainte ; comptez tous ceux qui, par la prière, la parole, le dévouement, les œuvres et les institutions ont travaillé et travaillent encore au perfectionnement moral des générations ; songez que ce sacerdoce catholique a pour se déployer les espaces et les siècles, et qu'il pose au plus intime du cœur, au centre même de la vie humaine le ressort de son action ; et vous serez frappé de l'immensité d'impulsion que l'humanité a dû recevoir vers son perfectionnement moral par la grande et incomparable institution du sacerdoce catholique. En en mesurant l'étendue, la force et la direction de cette influence, vous pourrez entendre ce qu'il faut penser du progrès que nous promettent ceux qui veulent ouvrir sa marche sur les ruines de la hiérarchie catholique, et rêvent de régénérer le monde dans le sang du sacredoce chrétien.

Parallèlement à cette grande institution où la sainteté sacerdotale et hiérar-

Digitized by Google

chique donne au monde moral une si vaste impulsion, une autre se développe et agit au sein du Christianisme, exerçant sur le progrès moral des nations chrétiennes une influence analogue, l'institution de la vie *religieuse*. La sainteté chrétienne, sous cette seconde forme, prend dans le perfectionnement moral de l'humanité une part que je crois digne d'être signalée aux méditations de ce grand et intelligent auditoire.

Sous l'impulsion généreuse que Jésus-Christ a donnée à l'humanité en se posant sous ses regards, et en l'attirant par l'attraction de son cœur à l'imitation de sa propre perfection, des multitudes se rencontrent partout qui ne peuvent se contenter de l'accomplissement du devoir. Faire ce que l'on doit et ne nuire à personne, c'est l'idéal le plus élevé de la sagesse humaine. Respecter le droit et accomplir le devoir, la philosophie païenne ne concevait pas qu'on pût s'élever plus haut; et je pourrais montrer, si c'était mon sujet, qu'elle n'atteignait pas toujours, même dans son enseignement, ce vulgaire idéal. Certes, l'universel accomplissement du simple devoir serait déjà dans un peuple un progrès et une perfection qui ne sont pas à dédaigner. Mais pour que les multitudes consentissent à l'entier accomplissement du devoir, il était salutaire qu'elles vissent passer au milieu d'elles des vertus décidées à monter plus haut. Sur les vestiges de cette minorité héroïque, la majorité devait se sentir entraînée plus efficacement dans la voie du progrès moral.

Eh bien, Messieurs, c'est la réalité de notre histoire chrétienne; partout et toujours cette minorité généreuse s'est trouvée sur les traces de Jésus-Christ, émue par cette parole : *Si vis perfectus esse*, prête à s'élancer avec lui dans la voie du bien par delà les limites du précepte et la frontière du devoir. Sous le charme du Crucifié, qui les avait divinement séduits en leur communiquant la sainte passion du sacrifice, des hommes de toutes les classes et de toutes les conditions se sont rencontrés dans une même résolution. Ils ont dit : Le bien ce n'est pas assez, il nous faut le mieux ; le devoir, c'est trop peu, il nous faut le sacrifice; le courage pour les soldats de Jésus-Christ, c'est vulgaire : à qui veut le suivre de près, ce divin capitaine demande l'héroïsme. Or, nous voulons le suivre, le suivre jusqu'où il veut nous entraîner sur sa trace; et voilà qu'il abaisse devant nous les barrières du précepte entre lesquelles se meut, dans la sphère du devoir, le vulgaire des chrétiens; et ouvrant devant notre ambition le champ illimité de la perfection, il nous crie : Plus loin, franchissez la limite et élancez-vous, sur la trace de mes pas et sous l'attraction de mon cœur, vers cet idéal que je vous ai montré, et qui n'est autre que moi-même. Et ces légions choisies répondent d'une voix unanime : Allons, élançons-nous vers le parfait qui nous appelle ; allons, croissons de toute manière, jusqu'à ce que nous atteignions avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ la plénitude de l'homme parfait. *Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus.*

Messieurs, voilà le religieux, tel que l'Evangile le montre, tel que l'Eglise le demande; c'est l'homme le plus parfait; il est dans la notion même un homme de progrès, un ouvrier de perfection ; la tendance au parfait et sa tendance naturelle ; l'aspiration du progrès est l'aspiration de sa vie. La perfec-

Digitized by Google

tion conquise n'est pas de l'essence de la vie religieuse; mais il est de son essence de tendre à la conquérir. L'élan vers le plus parfait est tellement l'élan naturel de cette vie, que le religieux ne peut le perdre sans s'abdiquer lui-même. Certes, cette tendance demande de l'énergie, et l'on ne peut s'étonner que la nature, en quelques-uns, trompe des résolutions qui furent héroïques; mais le mouvement de la vie est tel, et quelle que soit l'ombre que quelques défaillances jettent sur l'histoire des Instituts religieux, voici ce qui apparaît avec éclat, quand on contemple d'un peu haut la majesté de l'ensemble : des légions d'hommes et de femmes, sous tous les vêtements et sous toutes les bannières, voués par leur état à la poursuite du plus parfait, obligés par leur serment de marcher au progrès, comme les soldats de monter à l'assaut.

Aussi, celui qui ne veut pas être aveugle, celui qui ne consent pas à ce que l'exception lui dérobe la règle, et qui ne permet pas au scandale de quelques hommes de prévaloir dans sa pensée sur les vertus de millions d'hommes, celui-là ne peut pas ne pas voir ce qui brille comme le soleil en son midi, à savoir que la vie religieuse, telle qu'elle fut pratiquée depuis de longs siècles, fut pour le monde une grande cause l'accélération dans le progrès moral. Aujourd'hui encore, sous vos propres regards, les instituts religieux qui ont gardé leur séve produisent cet effet. Non-seulement l'ordre fait effort pour monter vers Jésus-christ, idéal de perfection; il emporte avec lui dans son mouvement progressif des multitudes généreuses imitatrices du parfait.

Il y en a qui soupçonnent dans les affinités fraternelles qui rattachent des générations aux familles religieuses, des arcanes profonds et peut-être des mystères d'iniquité. Messieurs, voici tout le mystère; association volontaire à l'humilité, à l'abnégation, à la pauvreté, au sacrifice. Et tel est le beau spectacle qui s'offre ici à votre contemplation : l'Ordre entier suivant sa loi, tend vers Jésus-Christ, modèle de perfection ; le tiers-ordre suit l'ordre, et le monde lui-même, ému par le contact d'une sainteté dont il ignore la source, entre dans cette marche progressive qui emporte tout vers Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Ainsi, depuis dix-huit siècles, le christianisme exerce sur l'humanité une double action éminemment progressive, l'action de la sainteté sacerdotale, et l'action de la sainteté religieuse.

Entre ces deux saintetés, il en est une troisième qui sort perpétuellement des deux autres, ou qui du moins reçoit d'elles une persévérante impulsion; cette sainteté, qui a des formes et des variétés indéfinies dans son unité sublime, je la désigne par un mot qui abrége tout, je la nomme la sainteté *populaire*. La grande armée de saints que je désigne sous ce nom, qui pourra la compter? *Multitudinem quis enarrabit?* qui pourra dire combien, entre la sainteté sacerdotale et la sainteté religieuse, entre l'apostolat hiérarchique et l'apostolat monacal, animés d'une même vie et marchant à un même but, ont passé et passent encore sous nos yeux de générations de chrétiens, élevées et agrandies par ces deux influences qui n'en font qu'une, pour atteindre

Digitized by Google

leur perfection et conquérir le progrès? Le nombre des saints sortis depuis dix-huit siècles de tous les rangs du peuple chrétien avec l'ambition de devenir des hommes parfaits et de cueillir dans les combats de la vie la palme glorieuse de la sainteté, qui pourra jamais le savoir?

Et cependant, quel recensement plus intéressant au point de vue du progrès, que le recensement de ces grands hommes qui donnent le mouvement au progrès humain? Vous faites, avec un zèle et une patience que j'admire, la statistique de tout. Vous soumettez aux calculs les plus profonds les choses les plus superficielles. Vous pouvez dire avec une exactitude qui défie le contrôle, ce que chaque pays, chaque province, produit dans un temps donné pour le bien-être matériel. Que nous importe-t-il plus de connaître ce que produit le christianisme, cette terre féconde de toutes les grandes choses, pour l'agrandissement et le perfectionnement de notre bien-être moral? Ne pourriez-vous rechercher, dans un calcul approximatif, ce que, depuis bientôt deux mille ans, chaque nation chrétienne produit pour le progrès du monde de véritables saints? Si studieux, si ardents, si infatiguables à mesurer toute valeur que produit l'agriculture, le travail, l'industrie, le commerce, cette appréciation de la sainteté, qui est la valeur humaine elle-même, nous trouvera-t-elle indifférents? Et quelle folie à nous de mettre au-dessus de l'homme et de ses progrès, ce qui n'a de valeur que par rapport à l'homme et à son perfectionnement?

A défaut de calcul exact, partons d'une hypothèse qui demeure sans contredit beaucoup au-dessous de la réalité. Je suppose que chaque siècle chrétien ait produit, en moyenne, un million de saints tout canonisés à Rome, mais de saints qui ont réalisé la perfection dans un degré supérieur, dont Dieu a connu les vertus, dont l'humanité a senti l'influence, et dont Rome canonise quelques uns pour tenir toujours glorifiée et rayonnante aux regards des peuples l'image de la sainteté. Voilà donc dans les siècles chrétiens à peu près vingt millions d'hommes qui ont porté en eux, dans des proportions éminentes, la perfection humaine.

Cela posé comme un fait qui s'impose par sa propre évidence, est-il possible d'imaginer que ce grand fait n'ait pas imprimé au monde un immense mouvement d'ascension morale? Ah! Messieurs, si telle est quelquefois la puissance d'un seul homme pour élever les âmes qui ont touché à son âme, qui dira l'impression que l'humanité chrétienne a reçue du contact séculaire de vingt millions de saints? Dites-moi, avez vous eu une fois ce bonheur dans votre vie? avez-vous rencontré un saint? avez-vous pu contempler son âme dans la lumière de son visage? avez-vous vu de près cette majesté de Dieu descendue sur le front d'un homme? si vous l'avez vue, quelle impression en avez-vous gardée?

Messieurs, supposez que, dans une grande cité, un homme se soit trouvé dont la vertu, du lieu où Dieu l'avait placée comme un flambeau, ait pu luire sur des multitudes, d'un pur et inaltérable éclat; un homme qui ait montré constamment en lui-même une triple représentation de Notre-Seigneur Jésus-

Digitized by Google

Christ en portant devant les âmes la vérité qui les éclaire, la bonté qui les attire et la sainteté qui les édifie ; un homme qu'on n'approchait pas sans se sentir élevé vers quelque chose de plus haut que la terre et qu'on ne quittait pas sans emporter de son contact une impression de son Dieu ; un homme qui, après avoir dit adieu aux grandeurs du monde, a passé comme son maître en faisant le bien, et qui meurt comme il a vécu, en consommant tout le bien qu'il a fait ; un homme qui, après avoir ému et attendri des multitudes par l'onction de sa parole, les tient encore plus émues et plus attendries par la douceur de son souvenir ; un homme qui parle dans sa mort plus haut que dans sa vie : *defunctus adhuc loquitur ;* et jusqu'en son silence continue d'instruire d'émouvoir et de sanctifier tous ceux qui entendent cette leçon de sa mort, suprême discours que l'apôtre mourant fait entendre à la terre ; un homme enfin dont on a pu dire que *le deuil qu'il laisse à ceux qui l'ont connu est mélangé d'allégresse* (1).

Eh bien, je le demande, cet homme passera-t-il dans l'humanité sans donner à tout ce qui l'aura touché un mouvement qui élève et agrandit ? Quelles élévations ne donnera pas à des milliers d'âmes ce passage d'une grande âme ? quels essors vers le bien ne recevront pas des milliers de cœurs du contact de son grand cœur ? Cet homme n'aura-t-il pas sa part dans la purification du peuple, le perfectionnement des hommes et le progrès de la société ?...

Or, s'il en est ainsi de l'influence d'un homme qui a passé portant la couronne de la sainteté ornée de l'éclat du talent, croirai-je que l'humanité, sans en être émue et soulevée, aura vu passer sous ses regards, à travers ses longs siècles, vingt millions de saints ? Ah ! j'en jure par la vérité, j'en jure sur vos cœurs et sur le mien, non, l'humanité ne se contredit pas à ce point ; non, elle n'a pas vu vingt millions de fois passer sous ses regards la perfection à sa plus haute puissance personnifiée dans les saints, sans s'agrandir et se perfectionner elle-même au contact de leur grandeur et de leur perfection ? Ce qui devait se faire s'est fait, la grandeur a produit la grandeur ; le progrès a produit le progrès.

Donc, Messieurs, dites avec moi, de l'âme et du cœur : Gloire aux saints, gloire aux initiateurs ; gloire aux chefs ; gloire aux vrais maîtres du progrès ! Seuls les saints relèvent l'humanité du fond de ses corruptions, et seuls, après l'avoir soulevée, ils la maintiennent encore, au milieu de ses défaillances, à sa hauteur légitime ; seuls ils sont même au milieu des siècles pervertis, le sel conservateur qui empêche la masse de se corrompre tout-à-fait. Les saints sont une vivante et perpétuelle protestation contre les grands désordres qui menacent de prévaloir dans les peuples pour les précipiter vers leur décadence ; ils protestent contre tous les vices par la voix de toutes les vertus. Au milieu de nos abaissements et de nos ténèbres, ils tiennent haute et radieuse l'image vivante de l'humaine perfection ; et toujours une fraction de l'humanité subit

(1) *Univers*, 27 février 1858.

Digitized by Google

le généreux ascendant de leurs exemples : ils font tout ce qu'ils peuvent par la parole, par l'action et par toutes leurs influences, pour opposer une digue à ce torrent de la concupiscence, qui tend sans cesse à déborder dans les nations : s'il ne peuvent l'arrêter tout-à-fait, ils demeurent debout au milieu de son flot : et quand la société, se laissant aller à son cours orageux, menace de tomber aux abîmes, quand le triomphe des méchants les chasse des forums, des temples et des places publiques ; et quand la clameur des peuples fait taire leur grande voix, les saints sont encore là pour faire entendre, usque dans le silence de leurs vertus, le dernier mot de salut.

Ah ! s'il en est ainsi, mon Dieu, envoyez-nous des saints ! Notre monde ébranlé penche, il penche vers de grands abîmes, il voudrait remonter, et il cherche des mains qui le saisissent dans la douceur et la force pour le ramener vers les hauteurs. Mon Dieu, envoyez-nous des saints : qu'ils viennent, par leur humilité, réagir contre notre orgueil ; qu'ils viennent, par leur austérité, réagir contre notre sensualisme ; qu'ils viennent, par leur pauvreté, réagir contre notre cupidité ; qu'ils viennent, par tous les miracles de leur sainteté, réagir contre tous les désordres de notre siècle ; qu'ils viennent enfin, par tous leurs progrès, réagir contre toutes nos décadences. Mon Dieu, envoyez-nous des saints ! Qu'une nouvelle explosion de sainteté se fasse au milieu de nous, que les saints nous viennent nombreux, grands, héroïques, et qu'ils nous ramènent, par leur influence réparatrice, de la ruine à la restauration, et de la décadence au progrès.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

EMINENCE,

Les saints, produit spontané et fruit immortel du vrai chistianisme, sont les plus grands hommes de l'humanité ; et leur grandeur est une grandeur essentiellement ordonnée par rapport au but suprême de la création ; donc ils sont eux-mêmes les hommes les plus réellement progressifs ; car le progrès, c'est la grandeur dans l'ordre. Mais la grandeur des saints n'est pas une grandeur isolée et sans conséquence pour la marche du monde moral : cette grandeur se communique à tout ce qui la touche par l'action simultanée *de la sainteté sacerdotale, religieuse* et *populaire :* et ainsi par la force des choses, les saints donnent au monde moral sa plus haute et sa plus forte impulsion : ils sont les vrais maîtres et les vrais conducteurs du progrès de l'humanité.

Messieurs, je ne sais quoi me dit que cette vérité vous trouve convaincus ; je sens que toutes les grandes âmes prennent ici parti pour la sainteté et se rangent persuadées et résolues sous la bannière des saints, pour marcher où

Digitized by Google

ils vous conduisent, au vrai progrès du monde. Il ne manque pas d'hommes, je le sais, qui veulent donner à l'humanité d'autres guides que ces guides. Ils mettent à la tête du progrès, selon le point de vue de leur pensée ou l'intérêt de leur ambition, des philosophes, des littérateurs, des poëtes, des romanciers, des économistes, des financiers, des politiques ou des capitaines. Volontiers nous reconnaissons à toutes les classes d'hommes que nous venons d'énumérer leur part légitime dans la marche du progrès. Mais il faut le proclamer bien haut, ces hommes, quels qu'ils soient, s'ils ne sont saints, ne peuvent marcher à la tête du progrès.

Messieurs, il est temps de le comprendre, la fonction sans égale de guider l'humanité dans sa marche progressive appartient aux saints ; elle leur appartient non-seulement de droit divin, elle leur appartient aussi de droit naturel et de droit humain. Quoi qu'on fasse pour nier l'évidence et se dérober ici à la souveraineté du vrai, on n'anéantira pas ces deux vérités simples qui défient toute négation ; la première, c'est que les saints sont les plus grands hommes, les hommes les plus complets qu'il y ait dans l'humanité, à la lettre les meilleurs des hommes. La seconde, c'est que la fonction de guider l'humanité et de marcher à la tête de ses progrès appartient de droit aux meilleurs des hommes. Ces vérités s'imposent à nos intelligences par le droit qu'a la lumière de s'imposer aux regards.

Mais, messieurs, étant admis comme un principe que je supposerai désormais, que les saints sont les vrais maîtres du progrès, j'ai hâte d'entrer plus profondément dans les choses, et de rechercher devant vous quelle est la raison souveraine qui fait aux saints ce rôle incomparable. Ici, messieurs, je prononce un mot dont on a beaucoup abusé, et que je vous prie d'accepter dans son sens le plus pacifique et le plus salutaire, la *réaction*. Oui, ce qui fait que les saints marchent à la tête du progrès, c'est une réaction courageuse, persévérante, essentiellement réparatrice et progressive ; la réaction contre la concupiscence, obstacle à tout progrès et cause de toute décadence. Telle est, en effet, dans son abrégé, la vie des saints. Réactionnaires heureux qui, brisant perpétuellement en eux et autour d'eux cet obstacle toujours ancien et toujours nouveau au progrès de l'humanité, ouvrent sa marche laborieuse mais toujours triomphante sur la trace de leur chef, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Pour vous faire mieux entendre comment la vie des saints, par sa réaction contre la concupiscence, détruit l'obstacle au progrès et nous ramène de la décadence, je commence par vous montrer dans cette réaction ce qu'il y a de plus radical et de plus décisif, je veux dire la réaction de l'humilité contre l'orgueil.

I. — Messieurs, depuis la grande transformation que le christianisme a faite dans l'humanité, deux drapeaux apparaissent perpétuellement levés dans les siècles, guidant l'humanité qui les suit dans des directions profondément diverses, le drapeau de l'orgueil et le drapeau de l'humilité. Satan, de tous côtés, rassemble ses légions, légions infernales et légions humaines ; car sous

Digitized by Google

son drapeau il y a des hommes aussi; légions des ambitieux, légions des cupides, légions des voluptueux. Il appelle pour les guider tous ceux qui ont une voix, une parole, une plume, une science, un talent, un génie à mettre à son service; et quand ils sont venus, il leur souffle par le cœur jusqu'au fond de la pensée ce discours digne d'eux et de lui. Il leur dit : « Mes amis, » soyez les maîtres du monde. Possédez les richesses, soyez riches, les plus » riches. Possédez les honneurs; soyez grands, les plus grands. Possédez les » jouissances ; soyez heureux, les plus heureux. »

Or, de cette triple impulsion que Satan donne aux siens, quel est le but, pensez-vous? Richesses, honneurs, plaisirs, est-ce là le terme ou veut aboutir le progrès de Satan? Non. Que cherche-t-il par-dessus tout et comme terme de tout? Le grand abîme de l'humanité, ce qu'un saint nommait bien *superbiæ barathrum*. Oui, Satan pousse l'humanité aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs; mais pour atteindre ce but, pour la précipiter par ces trois courants dans le gouffre de l'orgueil : *Ut demum in superbiæ barathrum deturbari queant*.

Mais, tandis que ce drapeau de superbe et d'orgueil fait le tour du monde, un autre se déploie dans les nations, guidant l'humanité à des destinées bien différentes. Jésus-Christ, lui aussi, rassemble ses légions ; légions des pauvres, légions des chastes, légions des petits. Et, parlant à ceux qui doivent guider ces légions dans la conquête qu'il médite, il dit : « Allez, prenez pos- » session des âmes ; renoncez aux richesses, soyez pauvres, les plus pauvres ; » allez, renoncez aux voluptés, soyez chastes, les plus chastes ; allez, renon- » cez aux honneurs, soyez petits, les plus petits. » Et toutes ces légions, d'un pas accéléré, marchent où les conduit l'esprit qui les pousse, l'esprit chrétien qui n'est autre que le souffle de Jésus-Christ.

Or, ici encore, je le demande, où va ce mouvement nouveau? Pauvreté, mortification, mépris, à quoi ces trois compagnes de Jésus-Christ doivent-elles aboutir, pour faire la volonté du maître et atteindre son but? Au terme suprême de tout vrai christianisme, à l'humilité.

Tels sont, Messieurs, les deux grands drapeaux, ou, comme les nommait un ascétique illustre qui transportait dans les combats de sa vie spirituelle les images empruntées aux combats de sa vie militaire, tels sont, dans l'humanité chrétienne, toujours déployés et toujours rivaux, les deux grands étendards ouvrant la marche à deux progrès diamétralement opposés.

De l'autre côté du Calvaire, le premier de ces deux étendards apparaît seul. Je ne vous dirai pas ici les débauches d'orgueil qui sont l'histoire du monde païen. Il me suffit de constater que le mouvement de ce monde dans son ensemble, c'était l'orgueil, l'orgueil qui, depuis le dernier degré de l'humanité jusqu'à son sommet le plus haut, faisait entendre cette parole : *Ascendam ;* mouvement satanique, donc, mouvement rétrograde.

Pour inaugurer dans l'humanité un progrès nouveau, évidemment, il fallait une révolution radicale ; il fallait renverser les perspectives, changer les directions ; il fallait, si je puis le dire, déplacer l'axe du monde moral, et

Digitized by Google

retourner du tout au tout les deux pôles de la vie. L'humanité s'élevait avec Satan, elle s'élevait pour se précipiter ; l'humanité devait descendre avec Jésus-Christ, mais descendre pour se relever. Les siècles païens roulaient sur cette parole qui préluda à la première insurrection et à la première chute : *ascendam*, je monterai même jusqu'au plus haut sommet de l'être. Les siècles chrétiens rouleront sur cette parole, qui demeurera comme leur inébranlable pivot : *recumbe in novissimo loco*, descendez même jusqu'au dernier rang. Cette parole vous fait déjà pressentir le plan que va suivre, sur les pas de Jésus-Christ, la marche de l'humanité incorporée à Jésus-Christ, et il faut, avant d'aller plus loin, que vous suiviez ici de votre pensée attentive ce mouvement qui doit changer le monde et inaugurer le progrès humain.

Le progrès de l'humanité, d'après les notions déjà données précédemment, ne peut résulter que de l'imitation de Dieu par l'homme. Le premier but de la réparation fut la rédemption de l'homme par Dieu ; le second était l'imitation de Dieu par l'homme. Mais l'imitation de Dieu qui est le principe du progrès, pouvait en s'égarant devenir un principe de décadence, la décadence même. C'est ce qui est arrivé dans le ciel et sur la terre. Deux fois, en voulant imiter la grandeur de Dieu, la créature s'est précipitée. Je serai semblable au Très-Haut, *similis ero Altissimo*. Cette parole, ce fut la chute de Satan et des anges associés à sa révolte. Vous serez comme des dieux, *eritis sicut dii ;* cette parole, ce fut la chute de l'homme et de la postérité associée à son malheur. Ainsi deux fois la créature s'est précipitée en voulant imiter Dieu par l'exaltation insensée d'elle-même. Que fera Dieu pour nous guérir de ce mal originel ? Il va nous demander encore l'imitation de lui-même, mais l'imitation de son propre abaissement.

Voilà le dessein de la réparation humaine, le plan du progrès humain, tel qu'il fut conçu dans la pensée de Dieu et acceptée par son amour.

Et maintenant voyez l'exécution, Messieurs, regardez haut, voyez d'où part ce mouvement qui va changer la marche du monde et les conditions de la vie; et puis voyez où il arrive pour donner naissance au progrès, et ouvrir la grande ère des siècles nouveaux. « Au commencement était le Verbe ; et le Verbe était en Dieu ; et le Verbe était Dieu. Et le Verbe s'est fait chair ; et il a habité parmi nous : *et verbum caro factum est, et habitavit in nobis !* » Le croyez-vous, chrétiens? Oui, nous le croyons. Eh bien ! allez maintenant, cherchez ce Verbe de Dieu restaurateur du monde : cherchez où il tombe pour inaugurer le progrès. Où l'avez-vous rencontré? dans quel palais, sur quel trône, sous quelle pourpre, dans quel berceau digne de Dieu fait homme? *Transeamus usque ad Bethleem ! parvulus natus est nobis !*... Oui, à Bethléem, la plus petite des cités, du plus petit des royaumes : et dans le lieu le plus abaissé de cette plus humble des villes : dans une étable, dans la crèche de de l'étable, et sur la paille de cette crèche ; là, il est né, *parvulus natus, est*, là vous le trouverez petit, petit comme un enfant *invenietis infantem*... C'est lui ; c'est le réparateur, nous l'avons trouvé : *le voilà !* Depuis, toutes les nations sont venues ; elles ont vu, elles ont aimé, elles ont adoré Dieu tombé

Digitized by Google

dans une crèche : et à la lumière qui a jailli de ce berceau à travers l'espace et les siècles, pour faire à toute intelligence l'épiphanie de sa divinité, les peuples ont reconnu le dieu réparateur. Pour quiconque croit ce mystère, tout est dit : et pour quiconque même ne le croit pas, tout est dévoilé dans le mystère du progrès chrétien. Le progrès chrétien part des profondeurs de Dieu, pour arriver aux profondeurs de l'humanité. Du sein de l'infini le Verbe tombe à Bethléem : entre ces deux extrêmes, entre ce point de départ et ce point d'arrivée, un plan se déroule, infiniment incliné, ayant à l'un de ses deux bouts l'infinie perfection de Dieu, et à l'autre bout l'infinie misère de l'homme. Ainsi naît le progrès chrétien ; comme Jésus-Christ qui le personnifie, il naît petit : *parvulus natus est.*

O mystère, ô mystère de l'humilité ; mille fois dans ma vie, je vous ai médité ; vous ai-je compris du moins ? O Béthléem, ô crèche, où repose dans son néant le vrai Dieu que j'adore ! que de fois ma pensée vous a visitée, que de fois mon cœur s'est versé devant vous ! et que de fois devant vous je me suis prosterné ! Mais, ô Dieu de Béthléem, après tant de visions où ma foi cherchait dans votre ombre le secret de l'avenir ; après tant d'effusions de mon amour devant ce berceau où m'apparaissait votre amour, après tant d'adorations ou j'aurais voulu imiter la profondeur de vos anéantissements par la profondeur de mes prosternements ; ai-je compris, mon Dieu ? et me sera-t-il donné de faire entendre dans ma parole un mot, ne fût-ce qu'un mot de cet ineffable mystère ? Ah ! dans mon impuissance de comprendre et de dire, une révélation m'est donnée : A travers ces profondeurs infinies, j'ai vu, brillante comme l'étoile qui guida les Mages, une vérité se dégager pure de toute ombre dans ce silence, cet abaissement et cet obscurité ; j'ai trouvé le mot de l'énigme qui tourmentait ma pensée ; et j'ai cru entendre comme une voix qui chantait dans mon âme : Le progrès, le voici qui commence, le progrès c'est l'*humilité.*

Qu'ai-je besoin de suivre davantage la marche de mon divin réparateur sur ce chemin où il va descendre toujours jusqu'à ce qu'il ait touché le fond de ses insondables humiliations ? Après avoir dit sa naissance, qu'ai-je besoin de dire encore, et le mystère de sa vie et le mystère de sa mort ? Sa vie, je la connais ; c'est une course où il se précipite, comme d'étape en étape, de l'anéantissement à l'anéantissement. Et sa mort, ah ! qu'est-ce, si ce n'est la consommation de l'anéantissement, *exinanivit semetipsum* : anéantissement à Béthléem ; anéantissement à Nazareth ; anéantissement au Calvaire ; anéantissement partout, anéantissement toujours.

Ainsi a marché du ciel à Béthléem, et de Béthléem au Calvaire, celui qui voulait emporter l'humanité dans son propre mouvement : chutes infinies qu'un Dieu seul pouvait faire, et qui ne se peuvent mesurer que par la grandeur de celui qui tombe.

Eh bien, je le demande, Jésus-Christ, dans ce movement qui l'a fait descendre de l'infini jusqu'au *néant*, est-il demeuré seul ? ou bien a-t-il réellement déterminé dans l'humanité un mouvement descendant ? Le Dieu de

Digitized by Google

l'humilité a-t-il pu créer pour le suivre la génération des humbles ? Messieurs, l'histoire ici vous répond ; elle dit à ceux qui l'interrogent : Oui, Jésus-Christ a déterminé dans l'humanité, qui s'est incorporée à lui, le mouvement qui l'emporte lui-même. Oui, il y a, depuis cette descente de Dieu, une humanité qui tend à s'abaisser. Oui, depuis dix-huit siècles, il y a un peuple des humbles, imitateur passionné de son Dieu anéanti.

De l'autre côté du Calvaire, je vois une humanité qui crie en passant dans les siècles : « *Ascendam* : montons, montons encore, et s'il se peut montons jusqu'à Dieu même. » De ce côté je vois une autre humanité qui passe en s'écriant : « Descendons, descendons encore ; et s'il se peut, abaissons-nous jusqu'au néant. » Autrefois pour imiter Dieu, on croyait qu'il fallait monter ; et l'humanité s'exaltait jusqu'au délire, et s'évanouissait dans ses propres vertiges ; aujourd'hui pour imiter Dieu, l'humanité croit qu'il n'y a qu'à descendre et elle descend en effet, sur ce plan incliné où marche le Réparateur. Comme le monde païen aspirait à toutes les exaltations, il y a un monde chrétien qui aspire à toutes les humiliations. On se précipitait dans la gloire; on se précipite dans le mépris. Des multitudes traversent les siècles en montrant la seule ambition qui soit digne d'elles, l'ambition de s'abaisser. Je vois des capitaines tout rayonnants de gloire, et qui rejettent d'eux les insignes de la gloire : je vois les plus illustres de la terre tout resplendissants de l'éclat des honneurs, et qui rejettent d'eux tout l'éclat des honneurs ; je vois des princes et des princesses, à qui le monde prépare des triomphes et qui rejettent les triomphes que leur prépare le monde ; ils laissent, pour être inconnus, cachés, méprisés, des châteaux, des trônes, des sceptres, des palais, et demandent à l'obscurité d'un nom, le secret de voiler en eux la splendeur de la naissance. On dirait que les conditions de la vie sont retournées : l'abaissement volontaire, si répulsif toujours à l'humanité superbe, exerce sur cette humanité nouvelle une fascination mystérieuse. On ne sait comment cette passion de l'abaissement a pris possession des âmes, mais elle les possède. Vraiment l'humanité est soulevée, la grande révolution est faite : le miracle que nous appellions tout à l'heure est accompli : l'humanité est changée ; elle est *humble*. Sans doute, au sein de cette humanité qui a vu l'humilité de Dieu, la superbe de l'homme subsiste encore ; la nature survit à cette grande défaite de l'orgueil, et lui rend perpétuellement la force de tenir déployé le drapeau de Satan ; mais, le mouvement est donné ; et ce mouvement ne s'arrêtera plus ; une chose nouvelle a paru dans l'humanité, elle y subsiste depuis dix-huit siècles dans les vrais disciples du Christ, et pour cette chose inconnue, il y a un mot que l'on ne connaissait pas, et ce mot est celui-ci : *humilité*. Et ce qui est encore plus prodigieux, ce mot *humilité* est devenu le signe de la grandeur et le drapeau du progrès.

Oui, Messieurs, par une contradiction apparente qui est l'harmonie profonde du christianisme, ce mot *humilité*, signe du volontaire abaissement de l'homme, est devenu le signe de son agrandissement. Au fond de toute restauration, au commencement de tout progrès, le christianisme pose comme

Digitized by Google

condition première le volontaire abaissement de l'homme. Ainsi il réagit contre l'orgueil, principe de nos décadences, par l'humilité, principe de nos progrès. Satan veut entraîner l'humanité dans son propre mouvement : il s'est élevé, et il est tombé; il pousse l'homme à l'imitation de son orgueil, pour l'entraîner à l'imitation de sa chute ; exalter l'homme pour le précipiter, c'est la stratégie de Satan, c'est la devise écrite sur son drapeau. Jésus-Christ, lui aussi, veut entraîner l'humanité dans son mouvement : il descend, et il unit à ses abaissements divins toute humanité qui le suit, mais pourquoi ? pour nous élever jusqu'à sa propre grandeur. Cet enfant, parti de cet abaissement infini, va grandir dans ses langes; il va croître jusqu'à la plénitude de l'homme parfait ; puis se dilatant lui-même, dans son corps mystique à travers l'espace et le temps, il emportera l'humanité incorporée à lui dans sa divine croissance.

Ecce mysterium vobis dico ! Voilà, Messieurs, dans le progrès tel que le comprend le christianisme, la vérité-mère, le dogme-principe. Jamais le christianisme n'a cherché, jamais il ne cherchera pour l'humanité un autre secret d'agrandissement, une autre voie de réhabilitation. L'opposé de Babylone, cité de l'orgueil, bâtie pour l'orgueil, et s'élevant dans l'orgueil pour tomber bientôt d'une irréparable décadence et d'une irrémédiable ruine, le christianisme est la cité de Dieu dans l'univers, et son fondement, c'est l'humilité : il grandit, il s'élève par l'humilité et dans l'humilité, appuyé sur Jésus-Christ qui s'abaisse jusqu'au néant pour lui servir de fondement, mais pour tout relever avec lui-même jusqu'à la perfection, la béatitude et la grandeur de Dieu. Tel est notre science du progrès ; elle se résume toute entière dans cette contradiction sublime : *s'abaisser pour s'élever, se diminuer pour s'agrandir.* C'est le dogme et la pratique tout ensemble. Le christianisme dogmatique, c'est Dieu abaissé jusqu'à l'homme ; le christianisme pratique, c'est l'homme qui s'abaisse avec Dieu, mais pour remonter avec lui, car celui qui remonte c'est celui qui est descendu, et toute humanité qui descend avec lui dans son humilité, monte avec lui dans sa gloire, et trouve dans son abaissement le secret de sa grandeur : *qui se humiliat exaltabitur.*

Peut-être il y en a un parmi vous qui, en entendant ces paroles qui déconcertent l'humaine sagesse a la tentation de me dire, ce qui fut dit à un apôtre il y a dix-huit siècles : *Nous vous entendrons un autre jour parler sur ce sujet.*

Ah ! si vous me disiez cela, Messieurs, à mon tour je vous dirais : Non pas un autre jour, non pas demain, non, c'est aujourd'hui même qu'il faut entendre cette révélation chrétienne du progrès. Car, ce qui m'épouvante, quand je regarde autour de moi ce siècle si ardent à poursuivre le progrès, c'est l'oubli presque totale de ces premiers éléments de la vie chrétienne qui sont aussi les conditions de la vie progressive. Quand je vois sous mes yeux l'orgueil dans la science, l'orgueil dans les lettres, l'orgueil dans les arts, l'orgueil dans l'industrie, l'orgueil dans l'économie, l'orgueil dans la matière, je me prends à trembler, et j'ai besoin de m'écrier : Messieurs, prenez-y garde,

Digitized by Google

on médite au milieu de nous le progrès de Satan ; on veut faire parmi vous de la grandeur renversée et du progrès à rebours. Comme les anges rebelles, vous cherchez tout d'abord ce qu'il y a de plus haut : prenez garde, qui commence comme Lucifer, n'achèvera pas comme Jésus-Christ, et qui construit comme Babylone n'édifiera jamais la vraie cité de Dieu.

Messieurs, devant ces deux doctrines si profondément séparées, il est temps de nous décider : entre ces deux voies de progrès si diamétralement opposées, il est temps de choisir. Voulez-vous être pour Lucifer qui bâtit sur l'orgueil ; voulez-vous être pour Jésus-Christ qui bâtit sur l'humilité tout l'édifice du progrès ? Voulez-vous être chrétiens ou voulez-vous être Babyloniens ? Chrétiens sortant de l'humilité d'une crèche pour conquérir le monde et réaliser le progrès de Jésus-Christ ? Babyloniens, montant aux plus hauts sommets pour préparer les plus profondes chutes, élevant de grandes murailles pour préparer de grandes ruines.

Sachez-le bien, Messieurs, la question du progrès est là tout entière, entre la Babylone païenne et la Jérusalem chrétienne, entre Lucifer et Jésus-Christ : Lucifer qui, sur un trône superbe, environné de ténèbres, envoie ses suppôts porter partout le vertige de l'orgueil ; Jésus-Christ, qui du haut d'une humble colline, le front rayonnant de lumière, envoie les petits porter au monde le mystère de l'humilité.

Ne m'accusez pas, je vous prie, de déplacer la question. Je la laisse où Dieu la pose, et je vous dis : Si vous ne bâtissez avec nous, quoique vous disent les adulateurs des folies de ce temps, vous bâtissez sur l'orgueil, vous êtes des Babyloniens : vous tomberez où tomba Babylone : *Cecidit Babylon magna.*

Au contraire, si vous voulez bâtir avec nous sur l'humilité de Jésus-Christ, eh ! alors, salut, à vous ; frères, je vous reconnais : vous êtes chrétiens, vous êtes chrétiens, vous avez ce signe de mon Dieu : vous ferez du progrès, du progrès dans l'homme, du progrès dans la société ; vous réaliserez avec la grandeur et la puissance humaine, la force et l'harmonie sociales.

II. — L'humilité chrétienne, Messieurs, est pour nous le premier principe du progrès, parce qu'elle est le premier point de départ de notre grandeur et de notre puissance. Saint Augustin a enseigné cette doctrine dans les paroles admirables, que je regrette de devoir abréger. Vous voulez être grand, dit-il, commencez par ce qu'il y a de plus petit. *Magnus esse vis ? a minimo incipe.* Vous méditez d'élever à une grande hauteur l'édifice de votre perfection, songez d'abord à poser le fondement de l'humilité. *Cogitas magnam fabricam construere altitudinis, de fundamento prius cogita humiliatis.* Plus grand est l'édifice, plus profond doit être le fondement creusé par l'architecte : *quanto erit majus ædificium, tanto altius fodit fundamentum.* La construction descend avant de monter : *fabrica ante altitudinem humilitatur :* et le faîte de l'édifice ne s'élève qu'après son abaissement et *fastigium post humiliationem erigitur.*

Telle est la pensée de Saint Augustin sur le progrès moral de l'homme ;

Digitized by Google

c'est la vraie philosophie de toute humaine perfection, il ne peut y en avoir d'autre. Oui, plus un homme s'abaisse dans son propre néant, plus il élèvera haut et splendide le sommet de la grandeur humaine. Tant qu'un homme n'est pas arrivé à deviner quelque chose de ce mystère, le secret de notre grandeur morale lui échappe, et il ne parvient pas même à comprendre l'essence de la vertu. Les premiers éléments lui manquent ; sa science morale, s'il fait de la science morale, balbutie l'inconnu ; et sa pratique elle-même est condamnée à l'impuissance, parce qu'elle se heurte à l'impossible.

Cette impossibilité radicale du progrès moral sans l'humilité est la conséquence de ce qui fut dit l'année dernière. L'orgueil est le principe de toute décadence morale, parce qu'il est l'homme s'arrachant à Dieu et retourné vers lui-même. L'humilité est le principe de tout progrès moral, parce qu'elle est l'homme sortant de lui-même pour retourner à Dieu.

Aussi j'admire, je l'avoue, de toute ma puissance d'admirer, cette sagesse vraiment divine, qui commence, dans l'homme, par un abaissement volontaire, toute restauration morale. Le retour au bien, dans l'Eglise, s'accomplit par la confession : or, la confession est une double humiliation ; elle abaisse le corps dans une prostration, et l'âme dans un aveu. Par cet acte, l'homme dégradé se réhabilite, il se relève devant Dieu, devant les hommes, devant lui-même. Par là, vous pouvez juger de l'aveuglement des réformateurs qui, en supprimant la confession, ont supprimé ces abaissements sublimes qui rendent à l'homme, même après ses dégradations, toute sa vraie grandeur. Ah ! regardez sur nos autels ; voici des pécheurs et des pécheresses transfigurés par le miracle de leur repentir ; ils sont grands de tous leurs abaissements ; ils vous disent, du milieu de la gloire qui resplendit autour de ce front qu'a prosterné leur humiliation : *qui se humiliat exaltabitur*. Ils étaient notre scandale, ils sont devenus notre édification ; ils étaient des personnifications de la décadence morale, par le prodige de leurs prévarications, ils sont devenus les modèles de notre progrès moral par le prodige de leurs vertus : pourquoi ? Pour cette seule raison : ils se sont abaissés.

Messieurs, j'ai vu de près bien des âmes ; je les ai vues au dehors, mieux encore au dedans ; je dois à la vérité ce témoignage qui s'impose à ma sincérité : je n'en ai jamais vu, même une seule, entrer sérieusement dans la voie de son progrès, que sous la sauvegarde de son humilité. Lorsqu'un homme, ayant reçu de Dieu une âme élevée, un large cœur, une intelligence capable de concevoir l'idéal, et une volonté capable de l'atteindre, n'avance pas dans la voie du progrès, on peut affirmer qu'une révélation lui manque, la révélation de l'humilité.

Au contraire, quand l'humilité est descendue dans une âme, elle l'attire vers le centre d'où elle est descendue pour lui venir, c'est-à-dire vers Dieu : et toujours dans une même âme et un même cœur, j'ai vu ces deux mouvements simultanés, un élan vers l'humilité et un élan vers la perfection. C'est le fait frappant dans la vie de tous les saints : le progrès dans la vertu et le progrès dans l'abaissement, se rencontrant dans une harmonie parfaite. On

Digitized by Google

se demande avec surprise comment ont fait les saints illustres pour croire à leur néant? Dignes de tant de respects, d'où leur venait l'ambition de tant de mépris? Si grands par leurs vertus, et souvent par leurs œuvres, comment arrivaient-ils à se trouver petits? Comment le miracle de leur sainteté n'effaçait-il pas en eux le miracle de l'humilité? Messieurs, à cette question, il y a une réponse: leur sainteté était leur humilité même: l'une croissait avec l'autre, parce que l'une sortait de l'autre, ou plutôt parce que l'une était l'autre. La vue de leur imperfection et l'ambition d'être parfaits, le sentiment de leur vide et la passion de la plénitude, la conviction de ce qui leur manque et le besoin de se compléter, croissent et se développent ensemble dans la vie des saints. Ils sentent l'harmonie profonde de ces deux paroles de l'Evangile: *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait: Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Ils entendent Jésus-Christ qui leur révèle au plus intime de l'âme ce secret profond de leur progrès: Apprenez à descendre dans l'abîme de votre misère et de votre néant pour entrer par moi et avec moi dans la perfection, la grandeur et l'infini de Dieu.

Voilà, Messieurs, sur notre progrès moral, le point de départ de notre philosophie chrétienne: et, sachez-le bien, vous n'en avez pas de meilleure. Là est la pierre angulaire, et la vérité vous porte le défi de poser sur un autre fondement la perfection des autres et de la vôtre. Le malheur, le grand malheur de beaucoup d'hommes de notre temps, si vous voulez le savoir, le voici: c'est d'ignorer encore, après dix-huit siècles de christianisme, ce premier élément de perfection chrétienne.

Comme nous, et avec nous, vous voulez le progrès moral de l'humanité. Eh bien! je vous adjure de répondre ici à la vérité qui vous interroge: que vous manque-t-il par dessus tout pour entrer dans cette voie, et y entraîner les autres après vous? Pour féconder en vous-même tous ces germes de grandeur que Dieu a laissé tomber de son sein au fond de vos riches natures? Une seule chose: l'*humilité*. Un acte d'humiliation volontaire, un seul, ferait de plus de mille d'entre vous des prodiges de vertus et des instruments de progrès. L'humiliation volontaire du repentir ferait en vous cette transfiguration par où il faut passer pour monter au progrès. Mais on ne le veut pas; on se croit trop grand pour s'abaisser dans l'aveu de sa misère, et cette conviction superbe fait qu'on ne sortira jamais de sa misère. Il y a des hommes ici qui portent dans leurs âmes la semence des plus vastes choses, en qui me montrent dans la majesté de leur front le signe d'une vocation sublime. Le miracle de l'humilité et ferait de grands hommes dans le plus beau sens de ce mot, des hommes dont les générations baisent avec amour les vestiges généreux, et qu'elles n'ont qu'à suivre pour trouver leur progrès: s'ils ne veulent entendre cette force grandissante de l'humilité, la persuasion insensée d'une grandeur fausse les fera s'éteindre et mourir au sein d'une médiocrité pour ne pas dire d'une bassesse réelle. L'un poussera l'effort de son génie jusqu'à l'illustration du roman corrupteur; un autre ensevelira son nom dans la gloire du feuilleton malfaisant; un autre emploiera son beau génie à creuser des abîmes de doute

Digitized by Google

au fond de l'âme humaine; un autre ouvrira au plus profond des cœurs des abîmes de perversion, usant à pervertir des hommes toute sa mâle énergie; une autre arrivera à ne rien faire du tout, trouvant sublime et digne d'un homme bien né de passer toute sa vie à s'occuper de soi.

Eh bien, tandis que tous ces illustres qui ont une parole, une plume, un pinceau, mieux que cela, une âme, un cœur, un génie capables des plus fécondes choses, sont glorieusement occupés à diminuer nos vérités et à ravager nos vertus; tandis que toute cette éloquence, et toute cette poésie, et tout ce génie, et tous ces trésors des grandes âmes se verseront à flots sur les peuples pour aboutir à la stérilité du bien ou à la fécondité du mal, un homme au milieu d'eux passera ignoré du monde et méprisé de lui-même: ayant le sceau de la grandeur, mais voilé de son humilité; fuyant la gloire et poursuivant le bien: cet homme à force de réflexion sérieuse, de prière ardente et de luttes héroïques est arrivé à ce résultat singulier mais immense, la conviction de son propre néant. Cet homme accomplira dans sa vie les plus grandes choses: de ce néant d'un homme sortiront pour le bonheur et le progrès de l'humanité des créations puissantes: il formera à la pureté au dévouement, à l'honnêteté, à la justice, à toutes les vertus, des générations sans nombre: il sera le père d'un million d'orphelins, le consolateur d'un million d'affligés, le protecteur d'un million de délaissés, le restaurateur moral d'un million d'êtres dégradés, le nourricier d'un million d'affamés; l'un de ces hommes, enfin, tels qu'il n'en faut que dix pour empêcher, non-seulement une cité, mais un peuple de périr; un de ces hommes qui, même sans faire de miracles, guérissent ceux qui le touchent, par le contact de cette vie qui est par sa puissance un perpétuel miracle; un de ces hommes qui à eux seuls font plus pour le vrai progrès du monde que tous les philosophes, tous les littérateurs, tous les poëtes et tous les politiques ensemble. Et pourquoi cette force, cette fécondité, cette puissance dans un seul homme? Parce que cet homme a été *humble*.

Quelle qu'en soit d'ailleurs la raison profonde, c'est la plus grande lumière qui jaillit depuis dix-huit siècles des œuvres accomplies par les hommes. L'histoire de l'Eglise catholique pardessus tout, raconte, par des témoignages dont la voix ne peut plus se taire, la puissance créatrice de l'humilité. Prenez tous les saints qui ont marqué leur passage dans l'humanité par des œuvres fécondes; la grandeur de leurs œuvres a pour mesure la grandeur de leurs abaissements, J'affirme qu'il n'y a pas dans le christianisme une chose vraiment grande et vraiment efficace qui n'ait été produite par des humbles. Peut-être il y a des superbes à la surface, mais au fond il se trouve des humbles: les superbes font le bruit en recueillant la gloire; les humbles font les choses peut-être en recueillant l'opprobre: c'est que seuls, ils ont le germe de la fécondité: et célèbres ou ignorés, applaudis ou insultés, vainqueurs ou vaincus, ils produisent: et leurs œuvres sont le progrès du monde. Vaincus! les saints le paraissent souvent; mais en définitive, ils triomphent toujours: car Dieu est avec eux, assurant au sein de leurs plus apparentes défaites leurs plus

Digitized by Google

réelles victoires. On dirait que tout cède à leur empire ; leur humilité est une souveraine qui se fait obéir. Les créatures font ce qu'elle veut, et le Créateur lui-même semble attendre ses ordres. Dieu ne résiste pas à cette attraction de l'humilité qui attire en elle sa fécondité, pour le glorifier par des œuvres qui ont le cachet de sa puissance et le sceau de sa perpétuité. Les créations des humbles ont en effet ce caractère, elles demeurent après qu'ils ne sont plus, parce qu'ils n'ont pas bâti sur eux-mêmes, et que Jésus-Christ, sur lequel ils construisent, demeure éternellement ; au contraire, les œuvres des superbes eux morts, ne sont que de la cendre ; leurs ruines ne demeurent que pour attester leur impuissance à faire des choses qui durent. O puissance, ô fécondité, ô miracles de l'humanité chrétienne ! Ah ! je crois entendre ici quelque chose du dessein de la divine sagesse. Dieu veut que l'homme jusque dans les œuvres de ses mains atteste encore la création de Dieu. Sa puissance est d'autant plus manifeste dans les créations humaines que l'homme crée davantage de son propre néant. Quand l'homme s'avoue faible, Dieu le fortifie ; quand l'homme s'abaisse, Dieu l'élève ; quand l'homme se vide, Dieu le remplit : et quand à force d'humilité il se fait néant, alors son infinité l'envahit de tous côtés, et sa puissance de créer se verse en lui avec plénitude pour en jaillir en œuvres fécondes.

Ainsi, ce Dieu des humbles, en abaissant sa divinité jusqu'à notre néant pour produire le salut du monde, a proclamé à tout jamais la puissance créatrice de l'humilité ; il a condamné les œuvres de l'orgueil à sécher sur leur racine, comme des plantes qui ont perdu avec leur sève le germe de la fécondité ; et il a voulu que l'humilité s'épanouit au soleil des siècles chrétiens en fleurs pleines de parfums et en fruits pleins de saveur et d'immortalité.

Tel est, ô Dieu des humbles, ô roi des petits, le mystère de la vie sorti deux fois des trésors de votre infinie fécondité, dans la première création qui fit le monde de la nature, et dans la seconde qui fit le monde de la grâce. Vous vous abaissez pour créer ; vous avez voulu que les créations humaines fussent soumises à la loi qui régit les créations divines ; c'est la gloire du christianisme et la grande illumination de votre Calvaire, de révéler au grand jour des siècles nouveaux ce mystère caché depuis le commencement du monde. O Dieu des humbles, je me prosterne avec amour devant ce mystère que le monde ne connaît pas et dont il ne veut pas entendre les divines harmonies ; et je vous remercie d'avoir fait au plus petit et au plus incapable la vocation de proclamer devant les plus grands et les plus habiles, la puissance des humbles et la fécondité de l'anéantissement !

Mais l'humilité ne produit pas seulement la perfection dans l'homme et la fécondité dans les œuvres : elle produit l'harmonie dans la société. L'harmonie sociale est ébranlée, l'ordre est menacé. A ce mal social qui travaille le monde, il y a bien des causes ; mais il y en a une qui me paraît plus profonde, plus universelle, plus active. Quoi donc ? l'horreur d'obéir. Un esprit satanique a ressaisi notre société moderne : cet esprit se reconnaît partout au même signe, l'horreur d'obéir, plus de dépendance, plus de soumission, plus

Digitized by Google

d'obéissance, donc plus d'autorité ; — telle est la voix sourde mais distincte qu'on entend passer dans les bruits de notre temps. Ce ne peut plus être un mystère pour nous : et personne ne peut trouver mauvais que nous dénoncions du haut de cette chaire ce passage de l'esprit de Satan à travers des populations qui ont encore au front le signe de Jésus-Christ. On en veut à l'*autorité*, parce que l'autorité engendre la dépendance. On en veut à l'autorité, non parce que l'autorité porte ce nom, lève ce drapeau, impose ce commandement, a commis cette faute ; on en veut à l'autorité, parce qu'elle est l'autorité.

Aussi tout ce qui, dans la société moderne, a la puissance de faire l'ordre ; tout ce qui personnifie en soi l'autorité est poursuivi par ces haines implacables, dans la mesure même où il la représente. Pour la tuer plus sûrement, on la vise au cœur ou à la tête ; et si Dieu était à la portée des méchants, ils frapperaient Dieu. Oui, à l'heure qu'il est, si Dieu se montrait sur un trône visible, avec un sceptre dans sa main, prêt à exercer lui-même le gouvernement des sociétés humaines, j'affirme qu'autour de ce trône de Dieu on verrait conspirer des hommes : l'enfer, contre ce roi du ciel venu pour gouverner la terre, ferait éclater ses machines. Ce gouvernement de Dieu, le plus parfait qu'on puisse imaginer, serait, pour des fils de ce siècle, le plus insupportable des gouvernements, parce que ce gouvernement serait la sagesse, l'ordre et la justice à la haute puissance. Voilà pourquoi le gouvernement qui ressemble le plus à celui de Dieu sur la terre, parce qu'il en est la plus haute manifestation, le gouvernement pontifical, a ce privilège incommunicable des haines sataniques. Si vous saviez ce qui se remue, en certains cœurs, de fureurs sourdes contre le successeur de Pierre, vous en seriez épouvanté.... Mais rien dans cette haine n'a droit de vous étonner.... Satan est contre Dieu, et les représentants de Satan sont, par la force des choses, armés contre les représentants de Dieu. Rome, le grand centre de l'autorité ; Rome, l'autorité la plus haute, la plus permanente et la plus universelle, objet des plus profondes, des plus permanentes et des plus universelles haines ; et cela ne vous instruit pas ?....

Voilà le fond du mal social : et quiconque parmi vous a eu la vocation d'exercer une part d'autorité, ne peut plus l'ignorer. Prince, pontife, magistrat, fonctionnaire, de quelque nom qu'il se nomme, il a contre lui des haines toutes prêtes ; et il sent passer sur lui ce vent d'enfer qui souffle dans les âmes la haine de l'autorité. Oui, Messieurs, la conspiration contre l'autorité, la conspiration dans la nuit, et la conspiration au soleil ; la conspiration au fond des âmes et la conspiration à la surface. Et dans cette grande conspiration contre l'autorité, de tous côtés, un individualisme superbe, un égoïsme monstrueux, qui se traduit dans des discours, des livres et par des mots dignes de l'enfer qui les inspire : *l'indépendance ou la mort*.

Voilà le mal, Messieurs, à quoi bon le cacher tout à fait ou le voiler à demi ?.... A ce mal, voulez-vous un remède, non pas un remède qui vous guérisse immédiatement, mais qui vous guérisse infailliblement ? Oui, nous

Digitized by Google

le voulons. — Ce remède, quel sera-t-il ? Messieurs, n'ayez pas peur, je ne demanderai pas à la violence le secret de l'harmonie sociale, ni à l'empire de la force matérielle de réprimer le désordre moral ?.... Ce que je vous demande, Messieurs, et ce qui doit vous guérir, et ce que tous vous pouvez m'accorder, c'est la réaction chrétienne contre le mal de l'orgueil qui seul engendre ce mal satanique de l'indépendance ; et la réaction contre l'orgueil c'est l'*humilité*. O humilité, mère de l'harmonie, du bonheur et de la paix, venez, descendez au milieu de nous, apportez au mal qui nous dévore votre remède divin.

Mais comment l'humilité est-elle à notre mal social un remède efficace ? C'est que l'humilité chrétienne descendue dans toutes les âmes est, par sa nature même, la suppression de ce grand mal des âmes. En effet, la haine de l'autorité, éternel obstacle à l'harmonie sociale et maladie spéciale de notre temps, n'est au fond que l'horreur de la soumission et de la dépendance. Or, l'humilité est en essence soumission et dépendance, soumission cordiale et dépendance respectueuse. Et voilà ce qui vous montre tout d'abord au fond de l'humilité chrétienne le remède souverain au mal de la société. L'harmonie ne se conçoit que par la soumission et la dépendance : et la soumission et la dépendance sont de l'essence même de l'humilité. Le premier degré de l'humilité n'est que le premier degré de la dépendance devant l'autorité divine, et la consommation de l'humilité est la consommation de la dépendance devant le domaine absolu de Dieu ; et cette dépendance et cette soumission volontaires, l'humilité la porte et la maintient inviolable devant toutes les autorités qui dérivent et relèvent de cette suprême autorité.

Voilà pourquoi là où tous sont humbles, tous sont soumis ; donc tous vraiment sujets, car un sujet, n'est qu'un être soumis. Au contraire, là où tous sont orgueilleux, tous veulent commander, personne ne veut obéir ; là, personne n'est soumis, donc personne véritablement sujet ; il n'y a que les sujets de la force et les serviteurs soumis de la fatalité. Là, on ignore la soumission volontaire et la dépendance respectueuse ; et l'harmonie sociale fuit de ces peuples superbes qui ne savent plus être que l'une de ces deux choses : révoltés ou esclaves, cruels ou rampants.

Aussi, pour gouverner un peuple d'orgueilleux, lorsque ces orgueilleux n'acceptent pas la servitude, le plus grand génie politique ne suffit pas, fût-ce le plus petit des peuples. Pour gouverner la société des humbles, un homme vulgaire, c'est assez. Car les humbles vont d'eux-mêmes où l'ordre les appelle, et si pour eux il faut une autorité, ce n'est pas pour les contraindre, c'est pour leur faire signe.

Et de ces hommes spontanément soumis et volontairement sujets, n'attendez rien de servile. Le peuple formé aux enseignements de Bethléem et du Calvaire est soumis, mais il est grand : soumis sans servilisme, grand sans orgueil, fier sans insolence ; sa fierté n'est en lui que le sentiment de la justice, qu'il estime d'autant plus qu'il s'idolâtre moins lui-

Digitized by Google

même. Ces hommes si soumis devant toute légitime autorité sont les seuls qui au jour des grandes épreuves, ne courbent pas la tête devant le triomphe des méchants, les seuls que les tyrans trouvent debout au milieu du servilisme et de l'abaissement universels. C'est que la même raison qui les fait s'incliner sous l'autorité les rend inflexibles devant l'usurpation; et quand l'homme aspire à prendre dans leur obéissance la place de Dieu, ce sont eux qui crient même sous la menace de la mort : *Sachez qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*. Agneaux devant l'autorité, ils sont des tyrans devant la tyrannie.

Telle est l'immense portée sociale de l'humilité chrétienne, Messieurs, vous reléguez superbement au fond des cloîtres comme un mysticisme vain la pratique de l'humilité ; apprenez tous, vous surtout qui gouvernez des hommes, le secret divin de la grande politique. Vous demandez à la législation, à l'administration, aux constitutions, au génie ou à la force, le secret de résoudre en vos mains habiles le problème difficile de l'harmonie sociale ; ah ! connaissez enfin où gît l'obstacle ou le secret du gouvernement des peuples ; apprenez ce que c'est que l'orgueil, et ce que c'est que l'humilité. L'orgueil, c'est l'indépendance ; l'humilité c'est la soumission. L'orgueil, c'est la révolte ; l'humilité, c'est l'obéissance. L'orgueil, c'est la révolution ; l'humilité, c'est la restauration. L'orgueil, c'est l'anarchie ; l'humilité c'est l'ordre. L'orgueil, c'est le socialisme ; l'humilité, c'est la société. L'orgueil, c'est la haine de l'autorité qui rend les peuples ingouvernables et le gouvernement impossible ; l'humilité, c'est l'amour de l'autorité qui facilite le gouvernement et fait le bonheur des gouvernés. L'humilité, ah ! ce n'est pas seulement l'obéissance à toute autorité légitime, le respect de toute vraie grandeur, elle est l'amour aussi, l'amour de l'autorité qui lui commande et de la grandeur qu'elle vénère. Car elle porte à jamais dans son sein ces trois choses indissolublement unies, l'obéissance, le respect et l'amour. Oui, Messieurs, l'humilité fait ce miracle qui est un des plus grands secrets de l'harmonie sociale : elle sait aimer partout au-dessous d'elle, si elle est supérieure, au-dessus, si elle est inférieure; à ses côtés si elle est égale ; supérieure, elle exerce un empire fort comme la paternité, doux comme la maternité ; inférieure, elle accorde une soumission filiale et une obéissance où le respect et l'amour se confondent et font ce mélange exquis dont le christianisme seul a su trouver le secret ; égale, elle embrasse tous ses frères et se donne à chacun dans la mesure de ses besoins; si elle regarde en haut, ce n'est pas pour jalouser ; si elle regarde en bas, ce n'est pas pour mépriser ; et si elle regarde à ses côtés, ce n'est pas pour haïr : jalousie, haine, mépris ; ah ! l'humilité ignore à jamais ces trois enfants de l'orgueil, éternels ennemis de l'ordre ; elle embrasse comme une mère ses propres fils, ces trois choses qu'elle engendre partout et toujours, obéissance, respect, amour : et au sein de ces trois choses, elle fait s'épanouir la fleur suave de la fraternité, et le fruit généreux de l'ordre social qui fait les générations heureuses et les peuples progressifs.

O Dieu de la paix, auteur de l'ordre et centre de l'harmonie, ah ! laissez-moi

Digitized by Google

voir avant de mourir une image au moins de ce que j'ai entrevu en méditant au pied du Calvaire dans la lumière de votre visage, la société des humbles sur la terre ! O soumission, ô respect, ô amour, ô unité, ô harmonie, ô idéal que le Christ nous a montré au fond de cette parole, *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur;* et qui fuit toujours sous nos yeux, obscurci par les nuages qu'autour de nous soulève l'orgueil ; oh ! cachez-moi ces sociétés livrées à l'esprit de Satan, en proie au démon de l'orgueil, où je ne vois que des hommes, ardents à se mépriser, se jalouser, se haïr ; et pour me consoler par l'espoir de l'avenir, des spectacles du présent, montrez-moi parmi les hommes, dans la mesure du moins que comporte la terre, cet idéal social que seul le christianisme a pu nous révéler et que seul il peut réaliser parmi nous. Oh ! qu'elle est belle cette société des humbles : oh ! que les princes y sont dévoués, et que les sujets y sont soumis ; que le maître y est doux et le serviteur obéissant ; que le riche y est éternel ; que le pauvre y est résigné ; comme tout est à sa place ; comme ce qui est en haut touche avec harmonie à à ce qui est au milieu, et comme ce qui est au milieu s'unit sans le blesser à ce qui est en bas : dans cette société d'où l'orgueil s'est retiré et où l'humilité règne en souveraine, oh ! comme tout est ordre, justice, bonté, résignation, patience amour, fraternité ?

Ah ! mon Dieu n'est-ce pas un rêve que je fais, et pourquoi cette vision qui passe devant mon âme et m'arrache en passant ce salut de sympathique amour? Ah ! Messieurs, je vous entends d'ici murmurer dans vos âmes : Illusion ! illusion ! Cette vision qui passe devant vos yeux ravis, cette société que vous peigniez des couleurs que lui donne votre amour, ce n'est pas la terre, c'est le ciel !,.. Oui, vous avez raison : ce règne souverain de l'humilité parmi les hommes, son règne parfait, perpétuel, universel, ce serait la société du ciel !... Oui, mais de ce ciel, si nous le voulons, un reflet peut luire sur la terre ; si l'humilité chrétienne peut redevenir populaire quelque jour, l'enfer social s'enfuira de nous et nous laissera quelque ombre de la société des cieux. Je ne sais pas ce qui doit arriver, mais un pressentiment invincible me dit que la société moderne sera sauvée par des petits. Les orgueilleux nous ont perdus, les humbles nous sauveront. C'est notre foi, c'est le rêve de notre amour pour tant de frères que nous voulons sauver. Aussi, quoique fasse Satan, pour déployer sur nos murs, dans nos forums et dans nos places publiques le drapeau de Babylone, nous tiendrons debout l'étendard de Jérusalem. Tandis qu'il poussera par la richesse, les honneurs et les voluptés au grand abîme de l'orgueil, nous pousserons avec Jésus-Christ, par la pauvreté, l'austérité et le mépris du monde, au règne de l'humilité, véritable règne de Dieu parmi les hommes.

Et maintenant, Messieurs, avant de quitter cette enceinte, ah ! donnez à ma foi un gage d'avenir, et à ma parole un gage de succès : faites un acte d'humilité. Sous cette bénédiction qui va tomber sur vous, prosternez vos corps, et vos âmes surtout ; et puis relevez-vous, emportant dans vos âmes une grandeur égale à la profondeur de vos prosternements... Vous êtes plus

Digitized by Google

de trois mille ici, et avec trois mille humbles, puisant dans leur abaissement volontaire l'intelligence de la vraie grandenr, on peut relever le niveau moral de cette grande cité : que par la puissance de vos exemples, Paris soit nommé non plus une Babylone, mais une Jérusalem nouvelle. Fils du Calvaire, abaissez-vous, et que par votre abaissement s'élève la cité du progrés, la vraie cité de Dieu ?

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

HISTOIRE D'UNE CONSCIENCE.

La mort révèle les secrets du cœur.
LAMARTINE.

La mort est triste, mais ce qui est plus triste peut-être que la mort, ce sont les circonstances mercantiles dont elle est entourée. Il est triste de voir le dernier combat de la nature, la sueur de l'agonie, le regard fixe, épouvanté, des yeux qui vont se clore pour jamais; il est triste de voir succéder sur un visage aimé, à l'animation de la vie, la froideur sévère de la mort; il est triste de suivre un cercueil, d'entendre les psaumes des funérailles, et d'écouter tomber la terre sur le cœur glacé de ce qu'on aima... Mais il est plus triste de rentrer dans la maison vide, de voir les choses habituelles, affaires, repas, visites, reprendre leur cours, comme si rien n'était arrivé qui dût troubler les vivants; et il est triste d'entendre sur une tombe à peine fermée des discussions d'argent, et de débattre ses *intérêts* à propos de la succession de ce père, de ce frère, qui n'est plus aux yeux de la loi que le *défunt*. Alors commence la revue de la fortune; alors on livre à l'examen tous les secrets du foyer; alors on abandonne aux étrangers le *sésame* de la vie intime; alors les cœurs les mieux doués sentent s'éveiller en leur profondeur un germe de cupidité et d'égoïsme.

C'est au milieu de ces scènes tristes et sordides à la fois que la vie humaine apparaît dans son incurable mélancolie : oublis du cœur, fragilité des souvenirs, pouvoir du temps, *qui entraîne tout*, qui nous entraîne nous-mêmes, et ne nous laissera pas une mémoire plus longue et plus chérie que celle qu'ont eue nos prédécesseurs. *O mort !* s'écriait le Sage, *que ton conseil est bon ! O mort !* comme tu nous apprends à nous connaître ! quelle lumière tu jettes sur tout ce qui nous captive ici-bas,

Digitized by Google

et de quelle splendeur inattendue tu éclaires parfois des œuvres admirables qui semblaient vouées à une obscurité éternelle!

La mort avait passé dans une antique maison de la rue Famars à Valenciennes. Elle avait enlevée une vieille demoiselle nommée Christine Deschamps, qui menait là, dans une chambre, une vie uniforme et cachée. On ne s'était pas grandement ému de cette mort, car le vide s'était fait depuis longtemps autour de la pauvre fille; elle avait dans le quartier un bon renom de piété, d'exactitude, et de politesse, et on s'était répété de maison en maison dans la rue Famars : — Mlle Christine est morte... Elle n'était pas très-âgée cependant. Elle laissera quelque chose à *ces Messieurs* Deschamps...

Les Messieurs Deschamps, frère et neveux de Mlle Christine, s'étaient réunis dans sa chambre une huitaine de jours après le décès, en compagnie d'un notaire, et procédaient à l'inventaire. Le mobilier promettait peu, car, bien que la défunte eût laissé dans sa demeure l'empreinte d'un ordre parfait, d'une propreté minutieuse, cet ordre et cette propreté ne pouvaient parvenir à déguiser la vétusté des meubles, leur petit nombre, et leur manque absolu d'élégance et de confort.

Un lit d'une forme ancienne, un secrétaire à cylindre, en noyer, à baguettes de cuivre; une table et des chaises très-simples, formaient les principales pièces de ce mobilier. Sur la cheminée on voyait une antique statuette de la sainte Vierge, placée dans une espèce de petit temple à colonnes, en bois de Sainte-Lucie; de lourds flambeaux de cuivre, et deux grands coquillages nuancés de fauve et de carmin : le chambranle portait deux portraits en miniature, représentant l'un un homme d'un d'un âge mûr, l'autre une femme à la fleur de l'âge, tous deux dans le costume qu'on portait à l'époque du Consulat; près du lit, un crucifix, un bénitier, annonçaient les pieuses habitudes de l'habitante de cette chambre; au-dessus du bureau on voyait une copie de Notre-Dame-de-Grâces de Cambrai, madone byzantine peinte sur fond d'or, et qu'on trouve dans beaucoup de maisons du nord de la France. Quelques livres de piété, des fleurs séchées placées sur la fenêtre, complétaient l'aspect de la chambre; deux cabinets plus modestes encore, formaient, le premier une petite cuisine, le second un cabinet de toilette, où depuis longtemps les caprices de la mode n'avaient pas eu d'accès.

L'inventaire ne fut pas long; mais un grand désappointement se manifesta chez les assistants lorsqu'on eut visité tous les tiroirs, revu tous les papiers, secoué les boîtes, les portefeuilles, et qu'on se fut pleinement convaincu qu'il n'existait nulle part ni testament ni titres de propriétés. Cependant Mlle Christine avait possédé, on le croyait, sinon une grande fortune, au moins une honnête aisance. A la part d'héritage que

Digitized by Google

ses parents lui avait laissée était venu se joindre un legs de 30,000 fr.; elle jouissait en outre d'une rente viagère de 800 francs; et ses besoins, peu compliqués, avaient dû lui permettre d'économiser quelque peu sur ses revenus. Il semblait que cette fortune eût disparu dans un gouffre, car on n'en retrouvait nulle trace; tout annonçait la pauvreté dans cette étroite chambre, où la vie de la vieille fille s'était écoulée et où ses modestes habitudes semblaient avoir laissé leur empreinte. Non-seulement on ne trouvait ni argent, ni papiers, ni dispositions testamentaires, mais l'inventaire n'avait mis au jour aucune de ces richesses que les personnes isolées se plaisent parfois à accumuler. La toilette était plus que médiocre; aucun bijou ne se cachait dans les tiroirs profonds du secrétaire; on n'avait trouvé d'autre argenterie qu'un vieux couvert et une timbalie de pension, tous deux usés par un long service.

Le frère et les neveux se jetaient des regards surpris et mécontents; le notaire, à bout de ressources, se prit à dire :

— Je ne saurais douter, Messieurs, que Mlle Deschamps n'ait disposé de ses biens d'une manière qui ne nous est pas connue : aucun de vous n'aurait-il reçu d'elle avant sa mort une communication verbale ?

— Ma sœur est morte subitement, d'une attaque d'apoplexie, répondit M. Deschamps.

— Raison de plus, Monsieur; si Mlle Christine n'a pas eu le temps de faire ses dispositions, on devrait trouver au moins ici les titres de ses propriétés.

— Ma sœur ne voyait personne; elle vivait dans une retraite absolue.

— Aurait-elle eu..., pardonnez-moi..., le goût des jeux de bourse ?

— Ah ! Monsieur, elle ne savait ce que c'était : elle ne vivait qu'en Dieu.

— Précisément, murmura un des neveux, assidu lecteur du *National*, elle aura passé son bien au parti prêtre : on la reconnaît là !

M. Deschamps ne répondit pas. Mille souvenirs réveillés en son cœur à la vue de cette chambre combattaient le mécontentement involontaire qu'il ressentait; il se leva et s'approcha de la cheminée... Il regarda avec attendrissement les portraits qui étaient ceux de son père et de sa mère, et se souvint du temps où, vivant sous le toit paternel, sa sœur et lui n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre. Il revint vers le secrétaire, prit et referma les livres de piété, qui s'ouvraient d'eux-mêmes à quelques endroits plus souvent consultés; il rouvrit machinalement un des tiroirs, et trouvant quelque résistance, il y plongea la main... Au fond du tiroir, engagé entre les planches déjointes du vieux meuble, se

Digitized by Google

trouvait un cahier dont M. Deschamps reconnut aussitôt l'écriture. C'était celle de Christine. Il y jeta les yeux avec empressement, et après avoir lu quelques passages, il dit au notaire et aux neveux :

— Je crois avoir trouvé ici l'explication de ce qui nous étonne; mais je désire d'abord prendre une ample connaissance de ce cahier. Je le communiquerai à toute la famille. Maintenant notre séjour ici devient inutile. Nous achèverons cette affaire dans peu de jours.

Tout le monde se retira; et M. Deschamps, rentré chez lui, se renferma dans sa chambre, où il lut le cahier rempli par la main de sa sœur. L'écriture avait subi l'influence des années : au commencement du cahier elle était légère et jolie; plus loin elle devenait plus ferme et plus arrêtée; à la fin de ses pages elle était ingrate et tremblante. La dernière date avait précédé de quinze jours la mort de Mlle Christine. Voici quelques extraits de ce journal.

JOURNAL DE CHRISTINE.

Valenciennes, juin 1817.

Voici le premier instant de liberté que je goûte depuis quinze jours, depuis mon retour dans la maison de mon père, et je veux le consacrer à mon journal. Quelles que soient mes occupations, je ne négligerai pas ce premier confident de mes impressions, ce miroir de mes pensées, que je consulte lorsque je veux me corriger. Il est si bon, au milieu des plaisirs et des affaires, de se replier un peu sur soi-même, de s'examiner au calme tribunal de la conscience, d'y faire apparaître ses actions et ses sentiments, et de se juger ainsi avant que Dieu nous juge! Oui, tous les matins je tâcherai d'arranger ma journée, de prévoir le bien à faire, le mal à éviter, les travaux à accomplir; et tous les soirs je me demanderai des comptes... Puis j'écrirai ce qui en vaudra la peine. Si ma bonne mère vivait, je n'écrirais rien, mais je lui dirais tout... Son cœur serait mon confident et mon conseiller.

Oh! combien elle me manque!

—

Octobre 1817.

Je suis tout à fait à la tête du ménage, et je tâche de suppléer ma mère autant qu'il est possible. Mes relations avec mon père, avec mes frères, et leurs femmes, sont bien douces, et j'espère bien que rien ne viendra changer mon sort...

—

Octobre 1817.

Mon père, à qui j'exprimais le même vœu, m'a dit en souriant qu'on

Digitized by Google

pourrait, sans changer mon sort, y ajouter quelque chose. Puis il m'a parlé de mon cousin Albert; il m'a dit que notre mariage avait été un des désirs de ma mère, qui aimait tendrement le fils de sa sœur.

— Il n'est pas riche, ajouta mon père; mais avec ta dot, Christine, il pourra se frayer un chemin. — Mon Dieu! disposez de moi selon votre volonté; je viendrai souvent vous consulter dans la prière, afin de savoir si c'est votre bon plaisir que je devienne la femme d'Albert...

—

Janvier 1818.

Le désir de ma mère s'accomplira, je crois... Mon mariage avec Albert est fixé au mois d'avril. Mon père ne nous quittera pas... C'est une douce perspective... Dieu est bien bon pour moi... Sa miséricorde infinie veut que je le serve au milieu du bonheur.

—

5 février 1818.

Hélas! l'espérance de la veille n'est pas le bonheur du lendemain! Mon père est malade, et je suis bien inquiète; je n'ose pas dire même à ce papier tout ce que je crains...

—

6 février 1818.

Mes frères Édouard, Amédée, ont tous deux l'air consterné... Le médecin me répond d'une manière évasive, et mon père, il y a une heure, m'a dit qu'il voulait voir le curé de la paroisse. Quoique cet ordre sonnât à mes oreilles comme un arrêt de mort, j'ai obéi... Je passerai cette nuit auprès du cher malade... O mon Dieu! que votre bonté daigne me le conserver!

—

10 février 1818.

Tout est fini; oui tout... Mon pauvre père est mort!

—

12 février 1818.

Il est mort, et l'avenir se ferme devant moi! Adieu! projets de bonheurs auxquels j'ai souri un instant; adieu! il faut rompre, il faut renoncer... O mon Dieu! soutenez-moi; vous savez que je ne suis qu'une âme faible et sans courage; j'ai grand besoin de vous... Mon Dieu, venez à mon aide! hâtez-vous de me secourir!... Je continuerai demain... Je veux écrire tout!

—

10 février 1818.

Pendant la dernière nuit que je passai auprès de mon bien-aimé père,

Digitized by Google

il me parut triste et inquiet... Je crus que sa situation l'alarmait, et je voulus le rassurer.

— Mon enfant, me dit-il, je mourrais sans peine si le souvenir d'une injustice irréparable ne venait troubler ma dernière heure...

Je l'écoutais, je le regardais, effrayée, ne concevant rien à ce que j'entendais...

— Christine, poursuivit-il, ne te laisse pas abuser par de faux résonnements durant ta vie ; on les paie trop cher au moment de la mort !

— Mon père, expliquez-vous, m'écriai-je, et peut-être pourrai-je réparer ce que vous nommez votre injustice.

— Si cela se pouvait, répondit-il d'une voix faible, comme un homme écrasé par un lourd fardeau, si cela se pouvait ! Écoute : Te souviens-tu du procès que j'ai soutenu il y a douze ans contre mon ancien associé Dumetz ?... Ce procès n'était pas juste, et cependant je l'ai gagné... Je me suis follement applaudi de ce succès ; mais combien maintenant il m'accable !... Dumetz, presque ruiné, a quitté le pays... Il est mort, et je vais mourir, et il m'accusera au tribunal du juge qu'on ne peut pas tromper ! Que je souffre ! Encore si l'on pouvait réparer !

— On le pourra, mon père, dis-je en me mettant à genoux et en appuyant mes lèvres sur sa main froide ; on le pourra !

— Qui ? Tes frères, mes fils ? Ils sont mariés, engagés dans les affaires ; ils ne pourraient sans ruiner leurs enfant réparer l'injustice dont j'ai profité !

— Je ne suis pas mariée, moi ! repris-je avec un élan surnaturel : soyez en paix, mon père, je prends tout sur moi !

Il se souleva avec effort, me regarda et dit d'une voix altérée par les larmes :

— Je ne veux pas te forcer à cela, mon enfant ; mais, si tu le fais, puisses-tu être bénie de Dieu comme tu l'es de ton père !

Je lui serrai la main ; il parut plus calme... Au lever du jour il reçut les sacrements... Une heure après il n'était plus. Il est mort en paix, rassuré par ma promesse... O mon père ! je ne vous tromperai pas !

—

20 février 1818.

Il n'y a qu'un seul parti à prendre, je le vois... Il faut renoncer à la fortune, il faut renoncer à Albert... Je ne puis pas lui porter en dot ma pauvreté, l'arrêter dans sa carrière, le dévouer à une vie de travail, de privations, et de sacrifices... D'ailleurs il faudrait lui confier le secret de mon père, cet aveu échappé à ses lèvres mourantes, et voilà ce qu'aucune puissance humaine n'obtiendra de moi... On ne saura rien, et je ne me marierai pas. Mais Albert !... mais ma conscience ! O Dieu ! vous voyez mes combats ; ne m'abandonnez jamais !

Digitized by Google

15 mars 1818.

Tout est fini... Tout est brisé... Mon cœur aussi est brisé... Allons, courage ! Dieu me voit !

—

17 mars 1818.

J'ai remis au confesseur de mon père toute ma fortune, dont j'avais fait opérer la liquidation. Il enverra cette somme à la famille Dumetz, sans me nommer, sans nommer personne, disant seulement qu'on veut réparer en partie une injustice involontaire. Je dis *réparer en partie*, car je dois encore près de trente mille francs... J'ai donné tout ce que j'avais ; il ne me reste plus que la rente de huit cents francs, que je ne puis aliéner. J'ai dit à mes frères que je ne voulais pas me marier, et que je les chargeais de faire part de ma résolution à Albert. Ils ont paru surpris à l'excès ; j'ai subi leurs instances ; j'ai subi celles d'Albert, qu'ils ont amené.,. et toujours, toujours j'ai dit : *Non*... Je ne croyais pas qu'il fallût tant souffrir ici-bas... Mes frères sont offensés et me blâment ouvertement ; Albert m'a témoigné un sentiment contenu, mais blessé... Il m'oubliera.

—

1er mai 1818.

Depuis longtemps je n'ai pas le courage d'écrire. Ma vie est toute changée... Profitant de la liberté que me donnent mes vingt-un ans, je me suis installée seule dans la rue Famars ; j'y ai apporté quelques meubles de la maison paternelle, et je vis depuis un mois dans une absolue solitude... Je me suis mise en relations avec un marchand d'ornements d'église, et mon travail ajoute à ma petite rente !... Je puis vivre sans trop de privations... Qu'importe d'ailleurs !

—

8 mai 1818.

Je ne vois personne ; Édouard, Amédée, me négligent... Tout le monde me blâme. On croit que j'ai rejeté Albert par avarice, parce qu'il n'est pas riche, et que je vis ainsi toute seule, loin des miens par égoïsme et par misanthropie... Dieu me préserve de jamais juger mal de personne : je vois trop sur quoi sont basés les jugements humains !

—

Juin 1818.

La famille Dumetz est heureuse au moins ; elle a écrit au curé... Cette lettre m'a fait bien... Ah ! que les jours sont longs !

—

Juillet 1818.

Il est triste de voir se lever le soleil, de le suivre en son cours durant

Digitized by Google

les longues heures d'un jour d'été, sans qu'aucune des minutes qui composent ces heures amène pour vous un moment de joie, la visite d'un ami, le serrement de main d'un frère ou d'une sœur. Je suis toujours penchée sur mon métier, toujours seule... Non, mon Dieu, je me trompe, je ne suis pas seule : vous êtes là, mon tendre père, vos regards me suivent et m'encouragent; et, si mes pas ne me conduisent plus au seuil de la maison de mes proches, au moins, tous les jours, ils franchissent les marches de l'église, votre maison à vous, et notre maison à tous... Ah ! quand donc m'arrêterai-je dans la demeure de l'éternité !

—

Décembre 1818.

Je serais ingrate de me plaindre... La solitude aussi a ses douceurs. Quelle paix dans mon âme ! Il me semble que je repose entre les bras de la Providence comme un enfant dans les bras de sa mère. L'avenir ne m'effraie pas, et la mort ne me paraît pas redoutable. Il y a des jours où la vie, une longue vie, me fait plus peur que la mort. Mais dans la vie elle-même il y a des moments doux : la prière, la lecture d'un bon livre, l'aspect d'un jour pur, la pensée active, quoique solitaire me rendent encore heureuse, et je jouis en silence du bonheur d'aimer ceux qui ne m'aiment plus.

—

Janvier 1819.

J'ai vu mes frères, mes sœurs, mes neveux... Qu'ils étaient froids pour moi, et que de reproches déguisés, de sourde ironie, au fond de leurs paroles ! S'il savaient !

—

Septembre 1819.

Albert se marie... Je devais le prévoir... Puisse-t-il être heureux ! Le vœu de ma mère ne sera pas exaucé.

—

Avril 1825.

Que d'années enfouies depuis que j'ai commencé à écrire ce journal ! mais les années ont beau passer, elles me retrouvent toujours à la même place, toujours dans une silencieuse petite chambre, auprès de mon métier, n'attendant ni ne recevant de visites, enfermée dans ma solitude comme dans une prison. Je soupçonne, aux discours qui s'échappent parfois en ma présence, qu'on me croit aussi riche qu'avare. Si l'on connaissait le fond de mon cœur et celui de ma bourse, on serait bien étonné...

—

Digitized by Google

Juin 1830.

J'ai trente-trois ans; la jeunesse est passée; mes cheveux ont blanchi, le chagrin a mis des rides à mon front, le cœur seul est resté jeune... O mon Dieu! je vous le consacre ce pauvre cœur, afin que vous le revêtiez d'une éternelle jeunesse, et que vous l'enrichissiez d'un amour qui ne doit point finir...

—

Août 1834.

Mon pauvre frère Édouard est mort, lui qui était si heureux... Ah! Seigneur, pourquoi ne suis-je pas morte en sa place? Mais les destinées ne s'échangent pas ainsi.

—

Février 1839.

Le notaire de la famille vient de me demander à son étude. Il m'échoit une succession de 30,000 fr., du chef de notre oncle Dailly, de Saint-Omer. Quel bonheur! les Dumetz pourront être entièrement payés!

—

Mars 1839.

Toute la dette de mon père est acquittée, je n'ai plus rien... Je puis mourir en paix.

—

Juillet 1839.

Non, je n'aurais pas cru qu'après vingt ans écoulés le souvenir du passé pût m'être aussi pénible! j'ai revu mon cousin Albert, marié, père de famille... Il est venu me voir, après quelques préliminaires il m'a expliqué franchement le but de sa visite. — Les relations de parenté qui existent entre nous, me dit-il, m'encouragent à vous demander un service. Mes affaires sont en souffrance, et si je ne puis faire face à quelques engagements, je perdrai mon crédit, je ruinerai mon avenir et celui de mes enfants. Il me faudrait vingt-cinq mille francs. J'ai pensé à vous, ma cousine... Votre vie retirée, solitaire, vous permettra peut-être de me prêter cette somme sur vos économies... Consentirez-vous à me rendre ce service?

Ah! que j'ai souffert en ce moment! j'ai dû refuser, et refuser sans m'expliquer... Albert m'a quittée, triste et offensé, m'accusant au fond du cœur d'avarice et d'égoïsme. J'ai lu le mépris dans ses yeux... Vieille fille défiante et dure! semblait-il me dire...

Jamais le calice n'a eu de goutte plus amère que celle-là!

—

Digitized by Google

Juillet 1839.

Mon Dieu ! et vous, mon père, ma mère, mes vrais amis du ciel, vous me connaissez, et vous avez pitié de moi ! Ah ! toute mon âme s'élance vers vous...

—

Octobre 1844.

Ma vue commence à baisser ; je ne travaille presque plus... Heureusement j'ai peu de besoins, et il me reste quelques petits bijoux dont je puis disposer. Que Dieu est bon d'avoir rompu d'avance tous mes liens, de m'avoir empêchée d'aimer la terre et ce qu'elle renferme... Mourir me sera bien facile : je ne quitte rien, et je trouverai tout...

—

Mai 1850.

J'ai de fréquents éblouissements ; le retour de la belle saison me fait mal. Dieu m'appellerait-il bientôt ? O mon père, mon époux, mon confident, mon unique ami, me voici prête...

Ces mots étaient les derniers qu'eût tracés la main affaible de tante Christine. Peu de jours après, elle était allée recevoir le prix de ses longs sacrifices, et Dieu avait révélé à ses élus les combats et les triomphes, si longtemps ignorés, si souvent calomniés, de cette âme généreuse. Et depuis ce temps-là toute la famille vénéra les vertus de *Tante-Christine*.

MATHILDE TARWELD.

Digitized by Google

LITTÉRATURE FLAMANDE.

LETTEROEFENINGEN VAN HET TAELMINNEND GENOOTSCHAP OPGERIGT ONDER DE LEERLINGEN VAN 'T KLEIN SEMINARIE TE SINT-TRUYDEN. — 2e bundel. Brussel, 1857. In-8o.

Il y a quelques mois, nous avons rendu compte dans ce recueil d'un choix de poésies publié par la Société de littérature française du Séminaire de Saint-Trond. Nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur le zèle et le succès avec lequel les belles-lettres sont cultivées dans cet important établissement.

Aujourd'hui nous sommes heureux de leur en fournir une preuve nouvelle. A côté de la Société de littérature française, et développant ses travaux et ses efforts parallèlement avec celle-ci, il existe à Saint-Trond une Société de littérature flamande, créée sous la devise: *Utile Dulci*. Elle soutient dignes ment la lutte avec sa rivale dans ce pacifique tournoi des rivalités littéraires, La langue de Van Maerlant et de Vondel, si éminemment adaptée au rhythme. à l'harmonie et aux beautés poétiques, a trouvé à Saint-Trond des talents jeunes, mais déjà distingués qui se vouent à son étude et à son culte.

Le premier choix des travaux de la Société parut en 1852. Il fut accueilli et par la critique et par le public avec une faveur méritée. De justes applaudissements saluèrent ces remarquables essais de jeunes gens presque au début de leurs études littéraires. Le second recueil qui vient de paraître, est digne, comme le premier, de l'attention générale. Non seulement la société *Utile Dulci* maintient sa réputation, mais elle a fait d'incontestables progrès. Ce volume de 300 pages présente un grand nombre de pièces de poésie, marquées au coin du bon goût et du talent, d'une lecture attrayante et variée.

Parmi les auteurs se distinguent d'abord les noms déjà favorablement connus de MM. Leynen, Truyens et Van Schillebeek, dont l'âge et l'expérience

Digitized by Google

ont mûri et développé les heureuses dispositions. A côté de ces hôtes déjà connus de l'Hélicon limbourgeois, nous voyons surgir plusieurs autres jeunes gens, pleins d'espérance et d'avenir, qui s'élancent avec courage sur les pas de leurs devanciers. Eux aussi, ont leur part à revendiquer dans les lauriers et les palmes que les Muses doivent à l'excellent recueil dont nous nous occupons.

Ce 2e volume des exercices littéraires de la société *Utile Dulci* se divise en deux parties: la 1re comprend un choix de poésies appartenant à divers genres; la 2e une composition dramatique en prose intitulée: *Louis de Nevers*. Parlons d'abord des poésies.

Dans un cadre restreint, ces pièces présentent une variété singulière. Les unes ont pour objet de célébrer les hautes qualités de personnages éminents; d'autres, et c'est le plus grand nombre, chantent les beautés de la nature, les plaines et les rivières du Limbourg, ou bien traitent un des côtés poétiques de notre culte, ou encore développent, sous une forme imagée et séduisante, tantôt un thème burlesque, tantôt uue idée grave et profonde.

Le Prélat distingué, qui est à la tête du diocèse de Liége, le monarque, qui depuis vingt-six ans gouverne notre pays et que l'histoire proclamera un grand roi, le directeur dévoué du Séminaire de Saint-Trond, sont tour à tour l'objet des sympathiques louanges de nos jeunes poétes. L'allégorie intitulée: *Moïse et Josué* développe d'ingénieux rapprochements entre les deux législateurs d'Israël et les deux Evêques qui se sont succédé sur le trône de Saint-Lambert: Mgr. Van Bommel et Mgr. de Montpellier. L'*Ode au Roi*, ce pilote dont l'énergie et l'habileté préserva du naufrage le navire qui porte notre fortune et notre nationalité, expose avec bonheur les combats que nos pères livrèrent pour la liberté depuis les guerres de Jules-César jusqu'à Waterloo, depuis la bataille des Epérons jusqu'à la mort de Frédéric de Mérode à Berchem; les péripéties orageuses de 1830 et de 1848, l'enthousiaste affection des Belges pour leur souverain, l'éclat de son règne, où toutes les sources de la prospérité publique nous versent leurs bienfaits, où « le splendide cortége des beaux-arts se range avec allégresse autour du Trône, et encouragé par la munificence royale, tresse une couronne de gloire pour la Belgique. » Ce n'est pas sans une émotion douloureuse qu'on relit aujourd'hui ces pages célébrant un glorieux passé, que les journées de mai 1857 ont souillé d'une tache ineffacable. Avons-nous encore le droit d'être fiers de notre esprit d'ordre et de liberté; nous est-il encore permis de répéter, sans restriction, ces vers simples et nobles que Bilderdyk n'eût point désavoués?

Wyl, rond ons Belgie, Etna 's koken,
De aerdbodem schudt, de zeevlaeg holt,
Ineen gestorte puinen roken,
Is't stil in 't ryk van Leopold!

Digitized by Google

« Tandis qu'autour de notre Belgique les volcans grondent, le sol tremble, » la tempête mugit, tandis que partout fument les ruines amoncelées, le » calme règne dans les Etats de Léopold ! »

Les morceaux de poésie champêtre et descriptive, dus à MM. Nelissen, Nouwen, Van Schillebeek, Spaas, Caels, Boelen et autres, révèlent en général des aperçus délicats, des pensées fines et neuves, de gracieux sentiments. Dans ces riants paysages, la nature est dépeinte avec ce coloris brillant et harmonieux, avec cette fraîcheur candide d'images et de tons dont les églogues de Virgile resteront toujours le ravissant modèle. A côté de la coupe légère des pièces : *Les bords de la Meuse, le mois de mai, une image de Marie, la soirée d'été, le bocage,* &, on s'arrête avec intérêt sur la cadence majestueuse de la pièce *de Heide,* dont les longs alexandrins conviennent merveilleusement à la description de nos incommensurables bruyères. Nous avons cru y reconnaître comme une teinte de la versification virile et concise de Vondel et d'Helmers, et de la hardiesse expressive d'épithètes qui distingue les pages de ces grands maîtres.

Les amis de la belle et forte poésie auront noté des expressions comme celles-ci : « Geen *zangrig* boschje *omkranst* den hemeltop.... 't Roerloos schip vergeefs *naer d'aêm* der winden *hygt*.... De valk.... met *onbewogen* vlerken reeds zyn proei bestarend... De hemel, die als een *grootsche tent zich tintlend* openspreidt.

Comme transition entre le genre descriptif et le genre religieux pur, notons les strophes mélodieuses sur la *Cloche* et sur l'*Orgue,* ces deux grandes voix du culte catholique qui nous excitent à la prière, interprètent tour à tour nos joies, nos alarmes et nos douleurs et les purifient d'un parfum mystique et religieux.

Entrés dans l'enceinte du sanctuaire, nous avons la bonne fortune d'y entendre les modulations de l'hymne de Sion, d'y admirer les pompes du temple de Jérusalem, retracées par M. Menten en un style qui, par intervalles, soutient la comparaison des plus beaux endroits du *Salomon* de Vondel ; les lugubres accents de l'agonie divine au mont Golgotha, où fut planté le signe divin de la liberté « des vryheids godlyk teeken » et les sou- » pirs de l'âme aspirant vers ces régions bienheureuses où jaillissent les » sources de la félicité sans fin et où brillent les splendeurs de l'éternelle » vérité. »

Parmi ces pièces de poésie sacrée se distingue cet appel plein de pieuses ardeurs, adressé par M. Caels à l'enfant qui se réveille le jour de sa première communion : « Lève-toi, quitte ta couche, enfant fortuné, et salue le Sei- » gneur de tes tendres prières. Viens, doux Jésus, ne tarde pas plus long- » temps ! » Mais : « l'heure solennelle a sonné ; approche, ô enfant, vois, ta » mère essuie une larme de ses joues, ton père sent son cœur battre avec

Digitized by Google

» force; et, se voilant de leurs ailes, les anges se prosternent autour de toi,
» désireux de partager ton bonheur. »

Et ces lignes émouvantes, où M. Van Schillebeek retrace la dignité du sacerdoce *(une première messe)*: « Il va se reposer entre vos doigts, Celui » devant lequel tremblent les légions des anges, Lui qui voit devant son » trône se mouvoir les étoiles, comme les lampes se balancent devant le » sanctuaire. »

Toutes les touches du clavier poétique sont tour à tour parcourues par les élèves de Saint-Trond, depuis les modulations les plus hautes jusqu'aux plus gaies et aux plus réjouissantes. Ainsi les lecteurs nous pardonneront si, sans ménager de transition, nous passons des sujets élevés que la religion inspire, à une spirituelle boutade intitulée : *la pipe de kermesse de Jupiter*. La lecture en eût fait pâmer d'aise le vieux Scarron, cet impitoyable démolisseur du fatras mythologique. Le roi de l'Olympe, métamorphosé en un paysan de la Campine limbourgeoise, a pour compagne une Junon dont le sceptre est un balai, tandis que la longue pipe est l'emblême de la royauté du père des dieux : Cérès, Vulcain, Minerve, Momus et d'autres divinités jouent divers rôles dans ce drame qui nous initie aux mœurs et au langage campinois. Un chat noir, l'Hélène de cet Iliade, brise la pipe de gala du *baes*. Momus répare le dégât à sa manière et remet en place le sceptre brisé : après le festin des dieux ou des paysans, comme il vous plaît, Jupiter prend sa pipe, la bourre, et, voyant qu'il est dupe d'une supercherie, s'enflamme de ce courroux qui jadis faisait trembler le ciel et la terre : que vois-je ? La foudre brille dans la main du roi de l'Olympe ; cette foudre vengeresse est devenue dans la main du Jupiter campinois un paquet d'allumettes chimiques dont il atteint le malheureux chat. A la vue de la bagarre qui s'en suit, la colère de Jupiter s'apaise, Junon lui apporte sa petite pipe journalière, le ménage redevient calme et serein, *en alles blyft blauw-blauw*. M. Truyens a fait là une œuvre pleine d'originalité et de verve. Rien de plus piquant que sa description de la prise de tabac et de la tabatière même de Jupiter. Le genre qu'il a choisi ne sourira pas également à tous les esprits sérieux ; mais une fois le genre admis, et des antécédents célèbres le justifient, on ne peut se dispenser d'accorder à l'auteur des félicitations méritées.

Enfin, certaines productions, roulant sur un sujet national ou historique, complètent le cycle des essais de la société *Utile Dulci*. Telles sont la *Légende de Franco van Zeelhem* avec ses épisodes intéressants, *la Chasse*, *la Bataille d'Antioche*, et ses tableaux habilement tracés, *le Manoir féodal*, *l'Ermite*, &. Telles sont encore *l'Ode à Charlemagne* de M. Joseph Wynants ; *le départ des Croisés belges* par M. Caels et leur *Chant de guerre* par M. Ulrix, *le vieux soldat* par M. Caels, &. Le même sentiment patriotique avec une nuance plus locale, plus particulièrement flamande et limbourgeoise, a inspiré à

Digitized by Google

M. Bamps son *Elégie à la mémoire de Willems ;* à MM. Leynen et Nauwen, diverses pièces charmantes, vivifiées par l'amour de la langue maternelle et du sol natal.

« Waer nederduitsch naest godsdienst bloeit. »

A cette dernière catégorie se rattache la pièce *le merle savant*, où M. Nauwen, joignant l'exemple au précepte, déploie les ressources d'harmonie imitative que notre langue, comme tous les idiômes germaniques, possède à un si haut degré.

Ce n'est pas seulement, en effet, par le choix des sujets, la beauté des pensées, l'élévation ou la délicatesse des sentiments que se distinguent les travaux de la Société de Saint-Trond ; le côté pour ainsi dire matériel de l'art, la netteté des termes, la correction des rimes, la facture du vers, l'agencement des strophes, tous ces éléments, trop dédaignés aujourd'hui du vrai succès littéraire, ont obtenu l'attention qui leur est due. Et avant de nous séparer de cet excellent recueil, qu'on nous permette de citer encore un peu au hasard quelques vers qui attestent une entente parfaite du rhythme et de l'harmonie. Les premiers sont empruntés au même morceau *le merle savant*, page 169.

« Hef aen met forsche stemme
Het meerlen lied
Dat zuiver vliet
Uit dynen gorgel,
Niet aengeleerd op eenen wuften orgel ! »

En voici d'autres, extraits de la pièce *Moïse et Josué*, page 6 :

« Zie de zee *splyt open, steigert*
Tot zyn doortogt zywaerts op ;
't Blanke manna *vlokt* zyn zoetheid
Over dal en hemeltop.
't *Gudsend* water schiet en klatert
Eensklaps uit de harde rots ; »

Notons, en passant, la métaphore élégante et neuve :

« *'t Manna vlokt zyn zoetheid.*

Ce n'est pas à dire que, à ce point de vue de la forme, tout le volume porte le cachet d'une irréprochable perfection. Çà et là se rencontrent des épithètes dont le choix pourrait être plus heureux, des vers un peu rudes, des expressions hasardées. Mais ces défauts sont rares et peu sensibles : leur présence ne peut nullement nous déterminer à rétracter ni à retrancher quoi que ce soit des éloges mérités que nous croyons de notre devoir de décerner

Digitized by Google

tant aux jeunes poëtes de Saint-Trond, qu'aux maîtres instruits et expérimentés dont la sagesse guide avec tant de succès leurs pas novices.

Il nous reste à dire un mot du drame qui termine le volume et qui porte pour titre *Louis de Nevers*. Ce drame a pour but de mettre en lumière une institution qui joua un rôle important dans l'histoire de la Flandre : c'est le *Vehm*, tribunal secret dont les membres, liés par des serments étroits, s'occupèrent principalement de rechercher et de châtier les crimes de l'aristocratie. Les statuts de cette association redoutable sont indiqués avec précision et ses rouages mis en scène d'une manière saisissante. Le fait qui sert de thême au drame amène la suppression de cette institution singulière, contrepoids violent imaginé pour refréner la violence de la noblesse féodale.

Voici en peu de mots la trame de la composition. Le châtelain Siger De Moor se rend coupable d'une tentative d'empoisonnement contre le comte de Flandre, Robert de Béthune ; et grâce à une intrigue perfide, détourne les soupçons sur Louis de Nevers, fils du comte. Le jeune prince est maudit par son père et proscrit par le tribunal le *Vehm*, qui charge de l'exécution de la sentence un de ses membres, Vertino, convaincu pourtant de l'innocence de Louis. Le criminel Siger avait déjà réussi à faire emprisonner le prince. Une évasion, ménagée par le dévouement du jeune Guido, le propre fils de Siger, qui joue à peu près le rôle de Jonathas dans la lutte entre David et Saül, n'avait pas réussi à sauver Louis de Nevers ; sa perte paraissait assurée.

Le dénouement est amené avec beaucoup de vigueur. Vertino, préférant sa conscience à ses serments, ne peut se résoudre à frapper son prince. Mais le danger n'a pas disparu par là. Siger survient et lève déjà le bras sur Louis, lorsqu'un chevalier masqué, toujours le généreux Guido, les sépare. En ce moment, le comte Robert, désabusé, paraît à la tête d'une troupe de vaillants Brugeois au cri de *Flandre au Lion !* Le traître reçoit le châtiment qu'il mérite, et les juges du *Vehm* sont déliés à jamais d'un serment dont les suites auraient pu être si fatales.

Du mouvement, de l'entrain, des caractères bien tracés, des pensées nobles, des tableaux rapides et émouvants recommandent cette pièce à la sympathique attention des lecteurs. On remarquera surtout la scène où le loyal Vertino déclare au président du tribunal de sang qu'il préfère risquer sa propre vie que de porter la main sur son jeune maître ; l'entrevue de Louis de Nevers en prison avec son confesseur Garnier ; enfin la scène où Siger trouve son propre fils à la place de Louis de Nevers, échappé par les soins de Guido.

L'espace et le loisir nous manquent pour pousser plus avant ce compte-rendu. Nous en avons, au reste, dit assez pour faire apprécier à nos lecteurs la valeur de la publication que nous venons de parcourir. Elle est digne de prendre place à côté du choix de poésies de la Société de littérature fran-

Digitized by Google

çaise. C'est par de tels travaux que le Séminaire de Saint-Trond conserve sa renommée déjà vieille et maintient son rang élevé parmi les établissements d'instruction moyenne. Il n'y a pas de meilleure réponse aux accusations irréfléchies ou malveillantes auxquelles les Colléges dirigés par l'autorité ecclésiastique sont de nos jours en butte. De même qu'au moyen-âge l'Eglise raviva partout l'amour des lettres, de même au XIXe siécle c'est à l'ombre du sanctuaire que la poésie voit éclore quelques-unes de ses fleurs les plus exquises et les plus suaves. Qu'on compare, sans parti pris, les essais des jeunes élèves de Saint-Trond avec les platitudes de la plupart des soi-disant poëtes qui pullulent sur notre sol, avec les productions dévergondées et impies du *Noord en Zuid* de Gand, et qu'on juge de quel côté est la supériorité d'idées et de langage. A coup sûr, ce n'est pas Saint-Trond qui prépare une génération de crétins ; et si une nouvelle irruption de barbares menace notre civilisation orgueilleuse, elle viendra d'ailleurs.

J. J.

Digitized by Google

DES PORTRAITS DE FEMME

DANS LA POÉSIE ÉPIQUE DE L'INDE (1).

DEUXIÈME ÉTUDE.

HISTOIRE DE NALA ET DE DAMAYANTI.

« C'est une sorte de poëme, moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude.... »

CHATEAUBRIAND, *Préface d'Atala.*

Il est un épisode qui, inséré dans le *Mahâbhârata* comme récit d'un vénérable solitaire à un prince malheureux, forme un tout en lui-même au point de vue de l'art, une épopée dans de plus petites proportions : c'est celui qui porte le nom d'*Aventure de Nala* (2), et qui renferme le récit des malheurs où la fidèle Damayantî fut entraînée avec ce prince; il fait partie du livre IIIe intitulé : « Livre de la Forêt, » parce qu'il est consacré aux diverses aventures des Pândavas dans la forêt Camyaca.

J'ai fait choix des principaux chants de cet épisode où figure Damayantî, pour en donner ici la traduction ou l'analyse; la beauté idéale de son caractère y ressort dans toute sa pureté et sa naïveté; le récit épique a pris tout à coup le ton gracieux de l'idylle, et le calme de l'âme humaine y brille d'autant plus qu'il offre un perpétuel contraste avec les scènes grandioses, mais quelquefois effrayantes, de la nature orientale. On est transporté par les tableaux de cette partie du *Nala* à une distance de plusieurs siècles, au sein

(1) Suite, voir notre numéro de mars dernier.

(2) Le *Nalopakhyânam* forme un des parvas, le sixième du IIIe livre dit *Vanaparvan*, v. 2013-3089 (édition sanscrite de Calcutta, t. I, p. 480-517). L'épisode, qui renferme environ deux mille vers, est partagé en vingt-six *lectures (adhyâyas)* que je citerai d'après l'édition classique du professeur Franz BOPP de Berlin. (Londini, 1819, in-8o. — ed. altera, Berolini, 1832, petit in-4o.) La Bhâratide de Calcutta nous donne un texte presque identique à celui qu'avait établi le savant allemand. Le dernier éditeur, M. BOEHTLINGK, ne l'a que peu modifié par le retranchement de quelques vers. (*Sanscrit-Chrestomathie*, Saint-Pétersbourg, 1845, pp. 1-80, p. 275-99.)

Digitized by Google

d'une antique civilisation, sous le ciel rayonnant de l'Inde, en présence des merveilles qui abondent dans ces riches et ardents climats. C'est surtout aux touchants monologues de Damayantî abandonnée dans la forêt, aux ingénieux artifices qui amènent la reconnaissance de son époux, que peuvent s'appliquer les paroles décisives d'un des plus célèbres critiques de l'Allemagne, Auguste-Guillaume de Schlegel, dans la *Bibliothèque indienne* (1).

« Je dois avouer, dit-il en parlant du *Nala*, qu'à mon » avis ce poëme peut difficilement être surpassé sous le » rapport du pathétique et de la valeur morale des caractères, du pouvoir entraînant des passions, de la hauteur » et de la délicatesse des sentiments. Tout est fait dans ce » poëme pour plaire à tous les âges, à tous les rangs, pour » attacher les vrais connaisseurs de l'art et ceux qui jugent » d'après leur sentiment naturel. Aussi cette histoire est-» elle populaire dans l'Inde et se trouve-t-elle répandue, » sous différentes formes, dans ses dialectes modernes. La » fidélité et le dévouement héroïques de Damayantî sont » aussi célèbres dans toutes les contrées de l'Inde, que la » vertu de Pénélope l'est parmi nous; ils sont dignes aussi » de devenir célèbres dans notre Europe qui donne un asile » hospitalier aux productions de tous les temps et de tous » les âges. »

Commençons par dire ce que l'Inde elle-même a fait pour perpétuer dans les siècles inférieurs de sa littérature l'histoire si touchante à laquelle l'épopée avait donné une première et universelle popularité. Sans parler de la copie qui en fut faite tour à tour dans les divers idiômes des provinces de la Péninsule, nous ferons mention d'œuvres poétiques dont les auteurs se sont efforcés de renchérir sur le contenu de l'épisode épique, et qui sont toutes marquées au coin de ce travail minutieux de style et de versification propre seulement à enfanter l'ennui ou l'obscurité (2). Tel est le

(1) *Indische Bibliothek, eine Zeitschrift von* A. W. von SCHLEGEL. Bonn, 1820 (tome I, p. 98. — A propos de la première édition du Nala, publiée par M. BOPP en 1819).

(2) Voir le Mémoire de COELBROOKE *on sanscrit and pracrit poetry* (*Misc. Essays*, t. II, p. 84, p. 104-106), et l'*Inde ancienne* de M. de BOHLEN (t. II, p. 348 et suiv.).

Digitized by Google

poëme de Srî Harscha du Cachemire en vingt-deux chants, intitulé : « Aventures du prince de Nischadha (1), » poëme surchargé de descriptions de mauvais goût, destinées à flatter ou à exciter la sensualité des populations dégénérées de l'Inde. Telle est encore l'histoire légendaire de Damayantî, composé par Trivikramabhatta, dans un langage poétique mêlé de vers et de prose (2). Telle est enfin l'œuvre bizarre attribuée, à tort sans doute, au fameux poëte dramatique Calidâsa, le *Nalodaya* ou la Fortune de Nala (3). Sans tenir compte des ressources que lui offrait la véritable histoire, l'auteur a consumé tout son talent dans des artifices de langage qui ôtent au fruit de son travail opiniâtre toute valeur poétique; on n'y peut plus chercher autre chose qu'un exemple prodigieux du système le plus compliqué de rimes, d'assonnances et d'allitérations qui fût jamais dans les langues de la famille indo-européenne.

Nous ajouterons à ces détails que la même histoire de Nala et Damayantî a fourni à des écrivains asiatiques la matière non-seulement de poëmes, mais encore de romans en prose (4), et qu'elle a enrichi la partie déjà si considérable des productions romantiques de la littérature persane. Est-il besoin de le faire remarquer? Cette histoire a dû une si étonnante perpétuité avant tout aux sentiments vrais, aux traits touchants qui sont bien compris dans tous les temps et à tous les degrés de civilisation; mais nous dirons que l'art raffiné des poëtes ou l'imagination des romanciers n'a rien ajouté en beauté réelle à la narration épique qui nous est venue de la bouche des anciens rhapsodes de l'Inde.

N'oublions pas de rendre hommage ici au talent de plusieurs littérateurs et savants qui ont réclamé tour à tour les suffrages du public européen en faveur du plus bel épisode du *Mahâbhârata*. L'Allemagne a mis au jour depuis vingt ans cinq traductions poétiques du même ouvrage : le célèbre

(1) *Naischadhiya-tcharita*. Le texte (en 3 volumes) a été publié avec les commentaires d'un pandit à Calcutta, de 1836 à 1855.

(2) *Damayanti-Katha*, poëme du genre dit *Champou*.

(3) Le texte en a été publié avec des scholies sanscrites et avec une traduction latine par Ferd. BENARY (Berlin, 1830, in-4°).

(4) Voir l'*Histoire de la littérature hindoui et hindoustani*, par M. GARCIN DE TASSY, t. I (Paris, 1839), p. 398 et 488.

Digitized by Google

orientaliste de Greifswald, M. J.-G. Kosegarten, en a tenté le premier une imitation en vers allemands dans le mètre de l'original qui est le *Çloka* ou distique de deux vers égaux, affecté à l'épopée (1); il a joint à cette version des remarques de littérature comparée qui attestent son érudition d'ailleurs bien connue dans le vaste cercle des études orientales. Le premier éditeur du *Nala* en Europe, M. Bopp, malgré les patients et utiles travaux qu'il a poursuivis sur la grammaire comparée des langues affiliées au sanscrit, s'est imposé la même tâche et l'a remplie avec quelque succès (2). Plus tard une imitation du même genre a été tentée par M. Ernest Meier dans un recueil d'études poétiques qui doit comprendre les poëmes classiques des Hindous (3), et par M. Ad. Holzmann, dans un choix de traditions indiennes, librement remaniées en vers (4).

Ces imitateurs habiles ont eu pour émule un de leurs compatriotes qui a enrichi la littérature allemande de ses emprunts faits de main de maître à toutes les littératures anciennes et modernes: Frédéric Rückert, dont la plume a donné une vie nouvelle à plusieurs des œuvres originales de l'esprit oriental, a jeté l'histoire de Nala et Damayantî dans le moule des mesures rapides et des rimes musicales dont il a le secret, et il a ainsi communiqué à cette histoire indienne le prestige et la popularité d'une création moderne (5); c'est merveille à voir comment l'orientaliste éminent, tour à tour grammairien et poëte, s'est joué librement dans les brillantes images de l'œuvre sanscrite, et comment il l'a transformée par son pouvoir d'enchanteur en une magnifique ballade, naïve et gracieuse, vive et touchante, comme celles des bardes du moyen âge germanique.

(1) *Nala, eine indische Dichtung von Vyasa*, u. s. w. Iena, 1820, in-8°, pp. 346.

(2) La traduction n'a été imprimée en entier qu'en 1838 : *Nalas und Damayanti, eine indische Dichtung* (Berlin, 1 vol. in-12).

(3) Ier Theil. Epische poesie : *Nal und Damayanti* (Stuttgard, 1847, 1 vol. in-12).

(4) *Indische Sagen*, Th. III. Karlsruhe, 1847, in-12. — Nouvelle édition, 1854.

(5) *Nal und Damayanti, eine Indische Geschichte, bearbeitet* von Friedrich RUECKERT.—Trois éditions, publiées à Francfort-sur-Mein (1828, 1838, 1845, ont propagé cette œuvre favorite du public allemand.

Digitized by Google

L'Angleterre a payé son tribut au même poëme, à l'exemple de l'Allemagne, par une traduction en vers qui suit fidèlement le texte original; M. H. X. Milman l'a reproduit avec cette vérité d'expression et cette rigueur de versification que comporte le génie de la langue anglaise (1). Dans les dernières années d'autres langues du nord et du midi de l'Europe eut eu le même privilége : M. Kellgren a donné à Helsingfors une traduction suédoise du *Nala;* le docteur Schleicher, à Prague, une traduction bohémienne, et M. Ascoli, une traduction italienne imprimée dans un recueil de philologie orientale (2).

La plupart de ces traductions de l'épisode de Nala et Damayanti, n'existaient pas encore, il y a quatorze ans, quand nous publiâmes pour la première fois en français l'analyse et des passages choisis de cet épisode (3); nous nous assurâmes qu'à cette époque il n'était pas suffisamment connu des lecteurs français. Il n'en est plus de même aujourd'hui : on a donné au public une notion du sujet de l'épisode sous plus d'une forme (4). L'an dernier, M. de Lamartine a retracé la même histoire dans une brillante esquisse, au milieu des pages d'un coloris séduisant, mais d'un dessin fort vague, qu'il a consacrées à l'Inde, dans son recueil de conversations mensuelles en prose poétique (5). Dans le cours de la même année, M. Emile Burnouf, professeur à la faculté des lettres de Nancy, neveu de l'éminent indianiste du collége de France, publiait la première traduction complète du *Nala* en français avec quelques notes (6). On trouvera dans la prose de cette version le naturel et la limpidité

(1) M. Milman en avait donné un résumé poétique dans le *Quarterly Review* (vol. XIV); plus tard il en a publié la traduction complète : *Nala and Damayanti and other poems translated from the sanscrit into english verse,* etc. Oxford, Talboy, 1835, pet. in-4°.

(2) *Studj orientali e linguistici* (1854 et 1855).

(3) Voir *le Correspondant*, tome Ve, livr. de février 1844. — Ce morceau avait été lu à la *Société littéraire* de l'Université de Louvain, le 6 mars 1842.

(4) Voir les aperçus de César CANTU sur la littérature des Indiens dans son *Histoire universelle* (éd. de Paris, t. I, p. 354-58).

(5) *Cours familier de littérature,* quatrième entretien, 1856 (livraisons gr. in-8°).

(6) NALA, *épisode du Mahâbhârata,* trad. du sanscrit en français. Nancy, 1856, p. 94, in-8° (extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas).*

Digitized by Google

qui sont des qualités infiniment précieuses dans l'imitation des ouvrages orientaux.

Malgré cette grande publicité donnée récemment à l'épisode indien, nous n'avons pas balancé à reproduire la *réduction* que nous en avons faite autrefois en vue d'un recueil périodique. On voudra bien se souvenir que nous n'avons pas la prétention d'en offrir une version à la fois élégante et littérale : les extraits que nous avions réunis à l'effet d'en tirer une étude de mœurs et de caractères, nous les avons revus avec grande attention, et, tout en les augmentant en quelques endroits, nous leur avons conservé la couleur d'une analyse poétique qui convenait le mieux à notre dessein primitif.

§ Ier.

DÉBUT DE L'ÉPISODE DE NALA.

Youdhischthira, l'aîné des princes, fils de Pândou, habitait avec les siens les paisibles et fraîches solitudes de la forêt Camyaca; il attendait avec impatience le retour de son frère Ardjouna, qui avait été appelé dans le monde céleste par le roi des dieux, Indra, pour y recevoir le fameux arc Gandîva, gage et instrument de la victoire. Le prince dépouillé de son royaume par les résultats funestes du jeu, condamné à un long exil, s'abandonnait à la douleur et aux regrets: toutes les nuits il entendait la voix de ses anciens amis; toutes les nuits il pensait à tous ceux qui lui étaient chers.

Un jour, Youdhischthira accorde l'hospitalité dans sa cabane rustique au grand Rischi Vrihadaçva, et il s'empresse de faire connaître à son hôte par quel coup fatal il a été naguère dépouillé de tout et chassé de son royaume. Touché de sa profonde affliction, le solitaire veut lui raconter l'histoire d'un prince qui jadis fut plus malheureux encore (1) et, pour le consoler au milieu de ses épreuves, il

(1) L'exemple invoqué par le solitaire prouve que la passion du jeu était fort ancienne chez les familles hindoues (voir ci-dessus, *Première Etude*), et que des scènes semblables à celles qui sont ici racontées, s'étaient déjà renouvelées plus d'une fois dans leur histoire : le jeu avait en quelque sorte pour les princes les mêmes chances et les mêmes suites qu'une bataille. Aujourd'hui, dit-on, les Malais risquent au jeu tout ce qu'ils possèdent, et enfin leurs familles et leurs personnes.

Digitized by Google

lui fait le récit des malheurs déjà célèbres parmi les hommes d'un roi et d'une reine qui avaient nom Nala et Damayantî.

Il y avait un jour, à la cour du pays des Nischadhas, un jeune prince accompli, Nala, fils vaillant de Vîraséna, souverain de cette contrée: beauté, science, véracité, vertu, habileté dans les armes, telles étaient les qualités qu'il possédait à un degré éminent. Chez les Vidarbhas vivait dans le même temps une noble princesse, vantée pour les grâces de sa personne, la belle Damayantî, fille du vénérable Bhîma, monarque redouté dans les pays d'alentour (1). Un heureux destin voulut qu'ils ne restassent point inconnus l'un à l'autre: des cygnes voyageurs portèrent jusqu'aux oreilles de Damayantî, dans les jardins de son père, les louanges du prince des Nischadhas. Le message des oiseaux avait tellement frappé l'esprit de la jeune princesse, qu'elle sollicita de son père la prompte célébration d'un *Svayamvara*, cérémonie où, selon l'usage des dynasties indiennes, elle choisirait librement un époux dans la foule des nobles et valeureux prétendants (2). Au jour fixé, des guerriers et des fils de rois, parés eux-mêmes de superbes guirlandes, remplissent le pays des Vidarbhas et la capitale Coundina, du bruit de leurs éléphants et de leurs chevaux, du fracas de leurs chars, tandis que leurs escortes armées se déploient autour d'eux. Les dieux, appelés *Lokapâlas* « protecteurs des mondes » Indra à leur tête, se rendent sans appareil dans cette assemblée resplendissante, afin de se tenir cachés aux yeux de tant de héros dont ils veulent être les compétiteurs. Mais rien n'empêchera Damayantî de désigner hautement quel est l'époux de son choix, préféré par elle aux souverains les plus fortunés et aux dieux eux-mêmes.

Frappés de la beauté de Nala, et tenant ce prince pour

(1) Les deux royaumes des Nischadhas et des Vidarbhas étaient deux états voisins situés au sud-est de l'Inde, non loin des monts Vindhya; il en est fait mention comme d'anciennes monarchies dans les derniers livres du Rig-Véda. Les royaumes de Tchédi et de Kôsala, cités plus loin, étaient placés au nord des deux premiers.

(2) Nous ne savons si l'on a déjà rapporté de cet usage la coutume qui existait chez les Salyes, peuples qui occupèrent la Provence avant les Phocéens : là les filles choisissaient pour époux, dans un banquet solennel, celui des convives à qui elles présentaient une aiguière d'eau.

Digitized by Google

véridique en ses discours, les Dévas, Indra, Agni, Varouna, Yama (1), l'avaient chargé d'annoncer à la fille de Bhîma leur présence à la solennité du *Svayamvara* et les intentions qui les y amèneraient. Nala n'a point caché aux maîtres du monde qu'il se rend dans le même but à la cour des Vidarbhas. Cependant, il veut leur obéir et, grâce à l'appui merveilleux qu'ils lui prêtent, il pénètre, sans être aperçu, dans l'appartement de la princesse, devant laquelle il se fait connaître et annonce l'arrivée des Immortels. Aussitôt Damayantî qui a reconnu dans Nala cette perfection de beauté que les cygnes lui ont vantée, et qui a senti son amour pour lui croître avec une nouvelle violence, déclare à Nala que c'est lui seul qu'elle prend pour époux.

« Après avoir adressé une adoration aux dieux, Damayantî lui dit en souriant : « Épouse-moi, comme tu en as eu la confiance ? ô Roi, que puis-je faire encore pour toi ? Moi-même » et les biens qui m'appartiennent à quelque titre, tout cela » est à toi : conclus donc ce mariage en toute assurance, ô » mon seigneur ! Les paroles qu'ont fait entendre les cygnes » me consument d'amour ; c'est en vue de toi, ô héros, que » j'ai fait appeler ici tous ces rois. Si tu repousses mon affection, toi, maître de l'honneur, j'aurai recours à cause de » toi à la corde, au poison, à l'eau, à la flamme même ! » —

« Nala répondit à ce discours de la princesse des Vidarbhas : » Quand les gardiens des mondes, tu le sais, doivent être » présents, comment portes-tu tes désirs sur un homme ? » Que ton esprit se fixe plutôt sur ces créateurs, ces arbitres magnanimes de toutes choses, devant lesquels je suis » moins que la poussière de leurs pieds ! Car il est puni de » mort, le mortel qui fait quelque chose de contraire à la » volonté des dieux. Sauve-moi, ô femme irréprochable ! » Choisis quelqu'un d'entre ces divins dominateurs ; alors » tu jouiras, par la faveur qu'ils t'accorderont, de vêtements purs de toute poussière, de guirlandes d'un éclat » céleste et de joyaux d'un prix incomparable !.... » —

(1) De ces grands dieux de l'Olympe indien, le premier était réputé souverain du ciel ; le second, dieu du feu ; le troisième, maître des eaux ; et le quatrième, dieu et juge des morts.

(2) *Nala*, lecture IV^e^, éd. Bopp, v. 1-8.

Digitized by Google

Puis Nala énuméra les attributs de la puissance des quatre Dévas. Damayantî lui répondit, les yeux mouillés de larmes que lui arrachait un violent chagrin, qu'elle rendrait hommage à tous les dieux, mais qu'elle le choisirait seul pour époux. Nala voulut encore lui résister, en invoquant la promesse qu'il avait faite aux Dévas, d'être leur messager auprès d'elle. Mais Damayantî, un doux sourire sur les lèvres, laissa entendre ces paroles d'une voix entrecoupée par les larmes (1) :

« Il est un remède trouvé par moi, ô maître des peuples, » un moyen sans fraude, et grâce auquel aucune faute ne » retombera sur toi. Le voici : toi, le meilleur des hommes, » ainsi que les dieux ayant Indra parmi eux, venez tous » ensemble au lieu où sera célébrée pour moi la cérémonie » du choix d'un époux. Alors je te choisirai en présence des » maîtres du monde, ô puissant prince! De cette manière » aucune transgression ne sera commise. »

Quand il eut entendu ces paroles, Nala alla trouver les dieux qui l'avaient envoyé : il leur déclara de quelle façon mystérieuse il avait pénétré dans le palais de la princesse des Vidarbhas, et quelle volonté elle lui avait manifestée en le congédiant.

« Le temps propice étant arrivé, au jour pur marqué par le cours de la lune, à l'heure favorable, le roi Bhîma convoqua les gardiens de la terre pour le *Svayamvara* de sa fille. A cette nouvelle, tous les maîtres des pays voisins arrivèrent avec empressement, poussés par l'amour, pour briguer la main de Damayantî. Tels que des lions redoutables s'élancent vers une montagne, ces princes entrèrent dans l'enceinte admirable, par un portique étincelant formé de colonnes d'or. Là prirent place sur des siéges divers tous les souverains parés de guirlandes parfumées et de boucles d'oreilles ornées de perles brillantes; on voyait dans cette foule des bras semblables à des massues, beaux et souples, tels que des serpens à cinq têtes; de même que des constellations dans le ciel, on voyait briller les visages de ces rois surmontés de belles chevelures, rehaussés d'un grand éclat par la beauté des yeux et des sourcils. Quand se fut

(1) Lect. IV, v. 19-21.

Digitized by Google

formée cette assemblée de rois, remplie par les plus vaillants de hommes, comme la caverne ténébreuse des montagnes l'est par les tigres, tout à coup entra la belle Damayantî, attirant à elle par l'éclat de ses traits les yeux et les cœurs de tous les assistants. Les regards de ces spectateurs magnanimes étant tombés sur ses membres, y étaient fixement attachés, et ne pouvaient plus s'en détourner (1). »

» Tandis que l'on proclamait les noms des rois, la fille de Bhîma aperçut dans l'assemblée cinq hommes entièrement semblables l'un à l'autre. Voyant qu'il n'était pas possible de les distinguer chacun par sa forme, la princesse des Vidarbhas ne parvint pas, dans sa perplexité, à reconnaître à l'instant le roi Nala. Chacun de ceux qu'elle regardait tour à tour, elle le prenait pour Nala. Alors toute absorbée dans ses réflexions, elle se demanda : « Comment reconnaîtrai-je » les dieux? Comment reconnaîtrai-je le roi Nala? » Puis, la la princesse affligée se mit à repasser dans son esprit les insignes des dieux, qu'elle avait appris naguère à connaître : « Les signes distinctifs des Dévas que j'ai entendu décrire » par les vieillards, je ne les reconnais en aucun de ceux » qui se tiennent ici debout sur la terre! » Quand elle eut encore réfléchi, quand elle eut tout examiné à diverses reprises, elle crut que le temps était venu de recourir aux dieux eux-mêmes; après qu'elle leur eut témoigné sa vénération en esprit et de vive voix, les mains encore jointes ensemble, elle leur tint en tremblant ce discours :

« Comme il est vrai qu'après le message des cygnes le » prince des Nischadas a été choisi par moi en qualité » d'époux, en raison de cette vérité, veuillent les Dévas le » montrer à mes yeux! — Comme il est certain que je ne » commets aucune transgression ni en paroles, ni en pen- » sée, en raison de cette vérité, veuillent les Dévas le mon- » trer à mes yeux! — De même que le souverain des » Nischadhas m'a été destiné pour époux par les Dévas eux- » mêmes, en raison de cette vérité, que les Dévas veuillent » le découvrir à mes regards! — De même que j'ai formé » ce vœu solennel pour honorer Nala, en raison de cette » vérité, veuillent les Dévas le découvrir à mes regards! —

(1) Lecture Ve, v. 1-9.

Digitized by Google

» Que les puissants dominateurs, maîtres des mondes, re-
» prennent leur forme, afin que je reconnaisse Pounyaçloka,
» le maître des hommes (1)! »

« Quand ils eurent entendu ces plaintes lamentables de Damayantî, quand ils eurent reconnu sa haute et sincère résolution, la pureté de son âme, sa belle intelligence, son amour et son attachement passionné pour le prince des Nischadhas, les Dévas satisfirent au désir qu'elle avait exprimé en reprenant tout à coup les signes distinctifs de la puissance divine. Damayantî vit alors tous les immortels levant des fronts sans sueur, tenant les yeux immobiles, parés de fraîches couronnes et de vêtements purs, demeurant suspendus sans toucher la terre : d'un autre côté apparaissait la personne de Nala, doublée par son ombre, posant les pieds sur le sol, les paupières agitées d'un léger mouvement, parée de guirlandes fanées, couverte de sueur et de poussière (2). Après qu'elle eut considéré les uns et les autres, la fille de Bhîma, usant de son droit, se déclara pour le prince des Nischadhas. La princesse aux grands yeux saisit en rougissant l'extrémité de son vêtement, et déposa sur ses épaules une magnifique couronne de fleurs : ainsi cette femme excellente choisit-elle Nala pour son époux. Aussitôt les souverains firent entendre leurs acclamations, en criant : « Ah! ah! » Les Dieux et les Rischis, stupéfaits, s'écrièrent : « Bien! bien! » pour saluer le roi Nala. En même temps, le fils de Vîraséna, l'esprit pénétré de joie, consolait ainsi Damayantî à la belle taille : « Puisque tu m'honores de ton
» choix en présence des Dévas, ô femme excellente, sache
» que tu as en moi un époux fidèlement attentif à tes pa-
» roles! Tant qu'un souffle de vie animera mon corps, ô
» femme au doux sourire, aussi longtemps je demeurerai
» avec toi : c'est une vérité que je t'affirme (3)! »

Nala et Damayantî, ayant reçu leurs serments mutuels et

(1) Lect. V, v. 10-22. — *Pounyaçloka*, surnom de Nala, signifie celui « qui est célébré dans des *vers purs*, dans des poëmes sacrés. »

(2) C'est à des signes du même genre que l'on reconnaissait la nature humaine suivant les fables grecques : le devin Thespesius fut reconnu à son ombre pour un vivant dans la région des âmes (Plutarque, *des délais de la justice divine*). A son entrée dans le paradis, Dante conserva deux signes distinctifs, le clignotement des yeux, et l'ombre projetée par son corps.

(3) Lect. Ve, v. 23-33.

Digitized by Google

accompli la cérémonie de l'union des mains, se miren à implorer le secours des Dévas. Les maîtres du monde, qui avaient assisté au *Svayamvara,* voulurent, avant de remonter au ciel sur leurs chars, accorder à Nala huit faveurs signalées, huit facultés surnaturelles; c'étaient, par exemple, celles d'avoir une perception claire de ce qui est visible dans les cérémonies sacrées, de se mouvoir et de se transporter en tous lieux à sa guise, de faire jaillir les eaux partout où il le voudrait, de discerner la vraie saveur des aliments, de jouir de fleurs du plus délicieux parfum, enfin d'être inébranlable dans sa haute vertu. Après le départ des dieux et des rois, Bhîma fit célébrer pompeusement les noces de Nala et de Damayantî dans sa résidence royale; puis les deux époux regagnèrent le royaume des Nischadhas. Là tout fut d'abord prospérité pour eux : Nala vivait heureux avec Damayantî, comme le dieu du ciel, Indra, avec la divine Satchî : chéri de son peuple, fidèle à accomplir les grands sacrifices, le héros gouvernait sagement son royaume et protégeait la terre au comble de l'abondance.

Cependant le mauvais génie Cali qui voyait avec rage le bonheur de Nala, résolut, malgré les instances que lui firent les dieux, de tirer vengeance de ce prince, parce qu'il avait été préféré par Damayantî aux habitants du monde céleste : s'associant à un génie aussi pervers que lui, Dvâpara (1), il jura d'enlever à Nala son royaume et de le séparer de sa fidèle épouse. Après douze années d'attente, Cali parvint à le surprendre en faute, parce qu'il avait négligé d'accomplir une des purifications commandées à certains moments du jour, et, étant entré aussitôt dans son esprit, il s'en empara complètement : il lui inspira une passion irrésistible pour le jeu de dés, et l'excita à jouer contre son frère Pouschcara. Malgré la défense expresse que la loi faisait aux princes (2), Nala se laissa entraîner par le perfide Cali à cette passion devenue tout d'un coup dominante; il ne lui arriva jamais de toucher sans quelque perte les dés dans lesquels était entré

(1) Dvâpara, compagnon de Cali dans cet épisode, est un démon qui personnifiait pour les Indiens le troisième âge du monde; Cali, dont le nom signifie guerre, discorde, représentait le quatrième âge, celui d'une complète décadence, que les anciens ont nommé âge de fer.

(2) *Mânava-dharma-çastra,* liv. IV, v. 74; liv. VII, v. 50.

Digitized by Google

Dvâpara (1), le second de ses ennemis. Dans un jeu qu'il poursuivit plusieurs mois avec le même acharnement, il risqua et perdit tour à tour ses joyaux, ses vêtements, ses chevaux, ses biens et enfin tout son royaume.

C'est en vain que la ville entière le supplia de renoncer à ce jeu fatal : c'est en vain que Damayantî lui fit entendre sa voix (2). Les conseillers du royaume virent bien que Nala n'était plus maître de lui-même ; Damayantî reconnut que ce n'était pas la faute du magnanime Nala, s'il n'avait pas plus écouté ses exhortations que celles du peuple. Il vint alors à l'esprit de cette femme dévouée l'idée de mettre en sûreté Indraséna et Indraséna, les deux enfants qu'elle avait eus de Nala, en les envoyant à la cour du roi son père : c'est à l'écuyer du prince, Vârschnéya, qu'elle confia le soin de les conduire sur un char jusqu'à la ville de Coundina, dans le royaume des Vidarbhas (3).

(1) Ce démon avait pris la figure du taureau *(Vrischa)*, la principale pièce d'entre les dés qui sont appelés vaches *(gâvas)*.

(2) Voir les lectures VII^e^ et VIII^e^ du *Nala*.

(3) Vârschnéya lui-même entra, d'après les intentions de Damayantî, au service d'un autre prince, Ritouparna, qui régnait à Ayodhyâ, l'Oude des modernes, capitale de l'ancien royaume de Kosala au nord de l'Inde.

(*La suite au prochain numéro.*)

FÉLIX NÈVE.

Digitized by Google

DES FAITS

ET

DE LA MÉTHODE HISTORIQUE

EN ÉCONOMIE POLITIQUE.

PRINCIPES D'ÉCONOMIE POLITIQUE, par M. **Guillaume ROSCHER**, professeur à l'Université de Leipzig, traduits et annotés par M. **WOLOWSKI**, membre de l'Institut. 2 vol. in-8°, Paris, 1857.

Ce ne sont pas les livres qui manquent en économie politique; ils abondent, depuis quelques années surtout, et ce n'est ni une médiocre fatigue, ni un médiocre appui que de se tenir au courant de tous ces écrits, où l'on ne trouve la plupart du temps que la répétition assez monotone et très peu originale, des théories formulées depuis une cinquantaine d'années par les économistes en renom. Si le livre dont nous avons placé le titre en tête de ces pages n'était qu'une de ces publications sans caractère et sans portée, que chaque année la littérature économique voit naître et mourir en si grand nombre, nous aurions cru inutile d'en parler dans une *Revue* qui n'est pas spécialement vouée aux études d'économie politique, mais l'œuvre de M. Roscher, dont M. Wolowski a publié il y a quelques mois la traduction, est d'une tout autre trempe, et nous la croyons destinée à exercer une influence qui marquera dans l'histoire des sciences sociales.

L'auteur du livre, M. Roscher, est connu, dans le monde savant de l'Allemagne, autant par ses travaux de philosophie et d'histoire que par ses écrits sur les sciences économiques.

Digitized by Google

Son ouvrage sur *la vie, les travaux et le siècle de Thucydide,* est un livre classique. Le traducteur du livre, M. Wolowski, membre de l'Institut de France, professeur de législation industrielle au Conservatoire des arts et métiers, joint aussi à la science la plus élevée et la plus sûre dans les matières économiques, toutes les qualités du légiste et de l'historien. Il n'est personne, parmi les hommes qui s'occupent sérieusement d'études juridiques, qui ignore quels services il a rendus en France à ces études par *la Revue de législation,* dont il était le directeur et l'un des écrivains les plus féconds et les plus solides. On voit qu'il y a entre le traducteur et l'auteur une affinité naturelle d'études; il y a aussi entre eux une étroite affinité de principes; tous deux appartiennent à la grande école historique qui a provoqué depuis une quarantaine d'années une si profonde rénovation dans la science du droit. C'est sans aucun doute, à l'habitude de considérer, de haut et d'ensemble, les questions que fait naître le développement des sociétés humaines, que tous deux doivent d'avoir apporté à l'examen des faits économiques une élévation et une solidité de vues, que l'on regrette de ne pas rencontrer toujours chez les écrivains exclusivement économistes.

L'originalité du livre de M. Roscher, c'est précisément l'application de la méthode historique à l'économie politique.

La préface que M. Wolowski a placée en tête du livre, a pour effet de faire ressortir ce qu'il y a de neuf dans le procédé de M. Roscher; de montrer comment il répond à la nature même de l'économie politique, sainement comprise, et comment il mène, par la voie de l'observation et de l'expérience, au but que l'on doit se proposer dans toute recherches sur les lois du perfectionnement matériel : accroître la richesse des peuples pour accroître leur puissance morale, laquelle est la source de toute prospérité vraie et durable. Cette introduction où M. Wolowski développe ses vues propres sur la méthode historique est une étude succincte mais complète, qui jette sur la question une vive lumière.

Rœderer disait de la politique : « c'est un champ qui n'a été parcouru qu'en aérostat; il est temps de mettre pied à

Digitized by Google

terre. » Ce mot n'est que trop applicable à l'économie politique. Il est temps que cette science, qui est si essentiellement positive par son objet, et qui l'est si peu par la méthode que lui ont imposée le plus grand nombre des économistes, descende des abstractions et des conceptions *à priori*, où elle se complait, pour prendre pied dans les réalités de la vie. L'un des écrivains les plus remarquables que possède aujourd'hui l'école économique en Angleterre, M. Senior, affirme que l'économie politique repose bien plus sur le raisonnement que sur l'observation. C'était aussi de cette façon que l'entendait Ricardo. Ses plus célèbres théories sur la distribution des richesses et la détermination des prix, ne sont qu'un enchaînement de formules, coordonnées entre elles avec une rigueur mathématique irréprochable et bien faites, par là même, pour séduire les esprits absolus et bornés dans leur horizon. Mais ces formules, transportées dans le domaine de la vie pratique, n'offrent plus qu'erreur et impossibilités, périls même pour l'ordre social. Quoi qu'on fasse, l'économie politique ayant nécessairement en vue l'application, on est toujours conduit à tenter de faire passer dans les faits les conséquences de la doctrine.

De là des mesures en opposition directe avec ce que réclament les besoins réels de la société; ou bien une inaction systématique souvent aussi fâcheuse que l'action la plus mal entendue. N'est-ce pas aussi la manie de tout réduire en abstractions et de tout résoudre par formules générales, qui a conduit Ricardo à ces fameux axiômes, desquels résultait une opposition radicale d'intérêts entre les propriétaires fonciers et toutes les autres classes de la société; une hostilité irrémédiable entre les capitalistes et les travailleurs. On sait le profit que les socialistes ont tiré de ces axiômes, qui leur ont permis de placer, sous l'autorité d'un économiste conservateur, les extravagances et les iniquités qui forment leurs systèmes.

Certes les économistes à qui l'on peut reprocher de n'avoir pas donné à l'observation des faits et au côté essentiellement variable de la vie sociale tout ce qu'exige la vie scientifique, n'ont pas tous été aussi loin dans les abstractions que Ricardo et M. Senior. Il y aurait injustice, par exemple, à mettre sur la même ligne que ces théoriciens

Digitized by Google

absolus, Adam Smith et Malthus. Ces économistes éminents avaient compris que leur science ne pouvait trouver de base solide que dans l'étude du passé des sociétés. Leur méthode était historique à son point de départ; mais leur tort est d'avoir trop facilement généralisé sur des observations qui n'avaient été ni assez étendues ni assez approfondies; d'avoir trop promptement accepté, comme des phénomènes existants et universels, des faits dont une étude plus complète et plus attentive du passé leur aurait révélé le caractère contingent et variable; d'avoir enfin posé, comme l'idéal à poursuivre et à réaliser à tout prix, tel système, telle combinaison dont on pouvait prévoir et souhaiter la réalisation dans l'avenir, mais dont un sens historique plus sûr aurait montré l'impossibilité et le danger dans le présent. Ce sont les torts que leurs successeurs ont exagérés et poussés parfois jusqu'au plus extrême abus. Il faut aujourd'hui faire sortir l'économie politique de la fausse voie où ses fondateurs l'ont engagée, et c'est à cette entreprise que les travaux de M. Roscher et de M. Wolowski apportent un puissant concours.

Rien n'a plus contribué à déconsidérer l'économie politique et à diminuer l'influence qu'elle pourrait utilement exercer sur la société, que l'abus des abstractions et l'amour des réformes inconsidérées. Pour les économistes purs, la tradition est peu de chose; pour quelques-uns mêmes, elle est toujours, *à priori*, suspecte d'erreur. Cette aversion de l'école économique pour la tradition se manifeste, dès l'origine, avec éclat, dans les écrits des physiocrates. Ce qu'ils poursuivent, c'est la réforme de la société par l'application de ce qu'ils appellent les lois de l'ordre naturel; or, cet ordre, c'est tout simplement la constitution de la société en vue de la satisfaction et par le mobile de l'intérêt personnel. C'est, en un mot, la théorie complète et rigoureusement logique du matérialisme social. Mais le matérialisme est essentiellement radical. Les satisfactions matérielles ne sont-elles pas, en effet, chose tout à fait passagère et individuelle? Pour celui qui a mis toutes ses visées dans la richesse et les jouissances qu'elle donne, qu'importent les destinées de l'humanité? qu'importent ses épreuves dans le passé et sa grandeur dans l'avenir? Ce qu'il poursuit, et ce qu'il doit

Digitized by Google

réaliser à tout prix pour atteindre sa fin, c'est l'extension de son bien-être; et comme ce bien-être n'est que de cette vie, et que cette vie est courte et incertaine, il faudra se hâter d'accomplir cette destinée en franchissant ou en renversant tout ce qui peut y faire obstacle. Rien de plus incommode aux impatiences des appétits matériels que les longs desseins et les efforts multipliés par lesquels les peuples qui comprennent et acceptent, sous la conduite de la Providence, leur rôle dans l'ordre moral, s'acheminent vers l'accomplissement de leurs destinées supérieures.

Ajoutez qu'un orgueil intraitable accompagne inévitablement la passion du bien-être. Alors même que l'homme s'efforce de renfermer sa destinée dans le monde de la matière, il ne lui est pas donné d'abdiquer absolument sa dignité native; l'instinct de sa supériorité survit dans son abjection et s'en accroît. Affranchi du frein de l'ordre supérieur, il se révolte contre tous les obstacles, et prétend régir despotiquement, au profit de sa cupidité, ce monde inférieur dont il sait qu'il est le roi. C'est alors que l'on voit éclater cette fièvre de rénovation et de renversement, mélange effrayant de toutes les passions orgueilleuses et sensuelles, surexcitées jusqu'au délire, dont le travail tantôt lent et caché, tantôt débordant en soudaines et horribles violences, mais poursuivi toujours avec une implacable ténacité, constitue ce que de nos jours on appelle la révolution. Sans doute, nous avons hâte de le dire, l'école économique est dans ses intentions bien loin de toute complicité avec la révolution, et il y aurait une souveraine injustice à mettre en oubli les efforts généreux que ses écrivains les plus distingués ont opposés à la propagation des doctrines subversives de l'ordre. Mais il n'en est pas moins vrai que si ses intentions sont droites, ses principes la placent néanmoins dans une solidarité des plus fâcheuses avec l'école révolutionnaire. Le bon sens de la partie saine du public ne s'y trompe pas et c'est ce qui la met en défiance vis-à-vis de l'économie politique.

Pour ramener l'économie politique au véritable esprit de conservation et de restauration que réclame notre temps, il faut la ramener au bon sens par les faits. A la place du mépris du passé et de l'indifférence pour l'histoire qui en

Digitized by Google

recherche les traces, il faut mettre le respect de la tradition, et la connaissance sérieuse de tout ce qu'ont tenté nos devanciers dans la route du progrès, où nous marchons après eux, et où parfois nous pourrions bien être, sans nous en douter, moins avancés qu'eux. Cette transformation sera l'œuvre de l'école historique. Elle rendra à la tradition ce qui lui appartient, sans rompre pourtant avec l'esprit de progrès. Ces deux tendances, le respect de la tradition et le désir du progrès, sont également légitimes et également nécessaires. Unies, elles se font mutuellement contrepoids; en imprimant aux esprits le mouvement, elles leur donnent aussi la règle; et de là cette force contenue qui est, dans la vie des sociétés comme dans celle des individus, la source des vrais succès et des grandeurs faites pour durer.

M. Wolowski s'attache particulièrement dans sa préface à faire ressortir la nécessité de ces deux éléments de toute science vraie et complète de la vie sociale. Il rectifie sur ce point certaines vues de M. Roscher, qui semble parfois disposé à accorder trop à l'autorité du fait et pas assez aux principes absolus et éternels qui dominent le monde moral.

« Nous croyons, dit-il, au droit naturel, et nous regrettons que cet avis ne soit pas partagé par M. Roscher, du moins qu'il n'y donne pas un assentiment assez explicite, ni une application assez large..... Il est un droit indépendant de la loi positive et locale, qui n'est pas l'expression d'une volonté arbitraire, mais une émanation de la nature des choses. De là viennent ces traits communs que nous rencontrons partout, et puis ces formes variables qui se développent en harmonie avec les conditions spéciales de chaque société civile..... L'histoire et la philosophie se pénètrent et se complètent l'une l'autre. »

Mais si M. Wolowski maintient avec fermeté les droits de la philosophie et des principes absolus de la vie humaine, il fait aussi vivement ressortir le danger des théories radicales:

« Le mépris du passé se joint à la passion des réformes : on s'occupe de détruire, alors qu'il faudrait transformer. On condamne sans réserve tout ce qui a été et l'on s'élance vers un autre avenir; les souffrances qu'on a traversées aigrissent l'esprit et le troublent. Parce qu'on a tout renversé, on croit qu'il est facile de tout créer; et l'on construit des systèmes comme si le monde devait recommencer. L'orgueil de la liberté et des actions humaines devient le principe de la science, et, comme tout principe nouveau, il prétend

Digitized by Google

à une domination exclusive et absolue. Le rationalisme domine, la philosophie méconnaît la tradition et les exigences de la vie des peuples ; il n'y a plus, comme en géométrie, que des principes et des déductions.

» Le monde n'est plus qu'un vaste laboratoire, dans lequel on se croit appelé à multiplier les expériences les plus téméraires ; l'humanité n'est qu'une pâte flexible, que chaque prétendu penseur veut pétrir à son gré, en la maniant arbitrairement sous les faux dehors d'émancipation et d'indépendance..... Rien de plus naturel que de voir les excès provoquer un excès contraire.... Le passé est opposé au présent, non comme enseignement dont on doit profiter, mais comme modèle qu'il faut se hâter d'accepter, et l'on devient révolutionnaire à rebours..... Le véritable esprit historique consiste à bien discerner ce qui appartient à chaque époque : son but n'est nullement de rappeler les morts à la vie, mais d'expliquer pourquoi et comment ils ont vécu ; d'accord avec une saine philosophie, l'histoire assigne aux écarts de la volonté arbitraire une limite que celle-ci ne peut pas dépasser. Elle ramène sans cesse des hauteurs de l'abstraction aux faits et aux choses positives. Dans les créations systématiques on n'oubliait qu'une chose : les hommes, que l'on traitait comme des chiffres. Car le despotisme intellectuel a cela de commun avec toute autorité despotique. »

L'esprit de système et le culte des formules mathématiques ont tellement aveuglé beaucoup d'économistes qu'ils paraissent à peine se douter qu'il y eut avant le XVIII^e^ siècle des idées arrêtées et une pratique raisonnée sur la question économique. Aussi est-ce avec autant de raison que d'opportunité que, sans généraliser l'accusation, M. Wolowski a pu dire, en parlant des tendances actuelles de l'économie politique :

« Il faut abdiquer cette singulière idée que des milliers d'années ont pu s'écouler sans laisser aucune trace de ce que les hommes éclairés ont pensé et élaboré en fait d'économie politique, parmi tant de nations ; et que les peuples eux-mêmes n'aient point songé à cultiver ce riche domaine intellectuel, tandis que dans toutes les autres directions il nous est facile de remonter, par une voie toujours frayée, jusqu'à l'antiquité la plus reculée..... Sans doute ce n'est pas sous la forme moderne qu'on rencontre dans le passé les éléments de la doctrine économique. Mais quand on parvient à réunir les membres épars et morcelés, quand on pénètre dans les coutumes, décrets, ordonnances, capitulaires, lois, règlements ; quand on surprend pour ainsi dire, la vie des peuples, dans les documents les plus naïfs, les plus intimes, dans ceux surtout qui la traduisent de la manière la plus fidèle, parce qu'ils en sont le simple reflet, on est étonné des résultats. Là, où l'on ne croyait recueillir qu'une satisfaction d'érudit, on fait ample moisson de leçons, et cette moisson est d'autant plus belle que la recherche a été plus désintéressée.

Digitized by Google

» Nous devons donc feuilleter ce livre du passé et étudier l'aspect économique, comme on a étudié l'aspect politique, littéraire, etc. Il faut suivre les diverses périodes de développement des nations vivantes et approfondir les causes de la destruction des nations mortes..... On peut, en se rendant compte de l'immense variété des *phénomènes* qui relèvent de *l'application*, et pour lesquels rien n'est absolu ni permanent, tout est au contraire relatif et successif, acquérir le tact sûr et le coup d'œil droit, qui sont la plus précieuse conquête de la science. Ce serait se tromper fort que de croire que la doctrine simplifie les solutions pratiques; loin de fournir une sorte de formulaire, elle fait mettre le doigt sur nombre de difficultés, elle fait surgir ces aspects multiples, ces considérations fécondes et variées, dont l'examen est la mission du véritable homme d'État et du législateur. »

La méthode historique s'offre si naturellement à tout esprit droit, comme la seule qui réponde à l'objet même de l'économie politique, qu'il est besoin de réflexion pour comprendre comment on a pu lui substituer les procédés abstraits et la méthode de déduction *à priori* que vantent et que pratiquent la plupart des économistes. Deux raisons expliquent cette aberration : d'abord la préférence accordée à la science facile sur la science difficile; puis l'intérêt qu'ont les sectateurs du sensualisme à se renfermer dans le monde imaginaire des formules, où il leur est loisible de tout disposer pour les besoins de leur doctrine, sans craindre les démentis que lui donnent les faits.

Etudier l'économie politique au point de vue des faits est chose longue et difficile. Les principes généraux sont faciles à saisir : ils reposent d'abord sur les grandes lois de l'ordre moral, lesquelles sont, grâce à l'enseignement chrétien, à la portée de tous; ils tiennent ensuite à ce qu'il y a d'essentiel dans les rapports de l'homme avec la nature, c'est-à-dire aux faits les plus élémentaires de notre vie de chaque jour. Mais le plus important n'est pas de connaître ces lois générales, qui comptent sans doute parmi les données essentielles de la science, mais qui par elles seules ne fournissent la solution de rien. Il faut les voir en action et les étudier dans leurs conséquences. Ces lois se combinent avec tous les accidents et toutes les diversités de la vie sociale, qui ont leur source dans l'expansion du libre arbitre de l'homme et dans l'action des causes naturelles sur le mode d'existence des peuples.

Digitized by Google

Les principes sont communs, mais les conditions dans lesquelles il faut les appliquer varient considérablement de contrée à contrée, d'époque à époque. Les principes généraux tracent le cercle dans lequel se meut l'activité des peuples; mais ce cercle est vaste, et laisse à l'activité propre de chaque société une immense latitude. La mission de l'économiste est précisément de reconnaître les conditions particulières dans lesquelles doivent s'appliquer les lois générales et de déterminer, d'après ces conditions, la direction qu'il convient d'imprimer aux volontés, pour les conduire aux meilleures solutions possibles, dans l'état donné des choses.

C'est ici l'éternelle question des rapports de l'absolu et du variable, qui se rencontrent partout dans le monde et dans la vie humaine; mais comme l'économie politique tient par son objet, qui est la richesse, à l'ordre où domine le relatif et le variable, ses principes et toutes les questions dont elle cherche la solution se trouveront toujours profondément compliqués de cet élément changeant et divers. Le tact de l'économiste consistera à démêler, au milieu de mille accidents qu'embrasse l'existence d'un peuple à une époque donnée, ses intérêts dominants, les chances de l'avenir, les progrès compatibles avec son caractère et sa position parmi les autres peuples. Prétendre se renfermer dans des solutions générales, applicables à des hommes et à des sociétés qu'on n'a vus nulle part, et qui seraient dépouillés de tout ce qui fait le mouvement et la réalité même de la vie, ce sera faire peut-être une théorie ingénieuse où brillera la subtilité et la fécondité d'esprit de l'auteur, mais ce sera n'avoir rien fait, ou très-peu de chose, pour parvenir à tracer la loi du développement de la richesse sociale. Car la richesse est chose essentiellement relative à l'homme; elle n'a de valeur qu'autant qu'elle l'aide à accomplir sa destinée, dans les conditions diverses où la Providence le place en ce monde. La science pure de la richesse ne sera donc pas la science vraie et complète de l'économie politique, pas plus que l'anatomie et la physiologie ne sont la science réelle et complète de la médecine.

Mais ce tact de l'économiste, cette entente de la vie et du mouvement même des sociétés, il faudra, pour l'acquérir,

Digitized by Google

des observations longuement et péniblement répétées, une étude à la fois d'analyse et de synthèse, qui est une des plus difficiles auxquelles l'intelligence puisse s'appliquer. Ce n'est pas seulement le présent qu'il faut contempler et approfondir; ce ne sera qu'en scrutant le passé qu'on parviendra à se rendre compte du cours probable de faits contemporains; à se fixer sur ce qu'il faut craindre ou espérer, accepter comme possible et utile, rejeter comme impossible et dangereux; à savoir si, de ces deux forces qu'on ne peut jamais séparer de la vie sociale, l'autorité et la liberté, il faut faire intervenir activement la première, ou bien se contenter de laisser l'autre accomplir seule et spontanément son œuvre.

Pour celui à qui l'histoire a révélé quels sont en pareille matière la multiplicité et la complication des faits, la profondeur et l'obscurité des causes, l'inattendu et la gravité des résultats, ces questions semblent n'avoir jamais été assez étudiées, et les efforts accomplis pour en saisir tous les éléments, jamais assez énergiques ni assez complets.

Toute autre est l'œuvre de l'économie politique pure. Elle est aussi simple et aussi facile que celle de la science sérieuse est rude et longue. Ayez le talent de vous emparer de quelques axiômes clairs comme deux et deux font quatre et que personne ne conteste, tirez de ces axiômes, à tort et à travers, des conclusions absolues; appliquez-les, avec une imperturbable logique, à tous les faits et à toutes les situations, en déclarant que hors de ces conséquences de la pure doctrine il n'est point de salut; aiguisez le tout d'une certaine pointe de mépris railleur pour tout ce qui ne subit pas le joug de l'école: et on vous délivrera, parmi les adeptes, un brevet de haute science économique. Cette science ne vous aura pas coûté grand'chose, mais que vaudra-t-elle? La science véritable est à plus haut prix; mais on comprend que beaucoup hésitent devant les sacrifices qu'elle impose, et trouvent plus commode le chemin tout uni des abstractions et des chimères.

Il est une autre cause plus sérieuse et plus profonde que la première, qui retient le grand nombre des économistes attachés à la science pure. La doctrine du développement indéfini des satisfactions domine la plupart des théories économiques. Il y a des exceptions, mais elles sont rares. La

Digitized by Google

passion du bien-être comme mobile, l'intérêt personnel comme règle, une progression indéfinie dans la jouissance de cette terre comme destinée suprême de l'humanité, tel est le fond de la philosophie facilement acceptée, ou expressément formulée, dans presque tous les livres d'économie politique. Mais tous ces rêves de progrès matériel, incessant et indéfini, ne supportent pas un instant la confrontation avec les faits. L'histoire nous montre depuis six mille ans l'humanité courbée sous la peine, et en lutte continuelle avec la misère. Tout ce qu'elle a pu faire aux époques les plus heureuses, ç'a été d'alléger le joug sans parvenir jamais à s'en affranchir. Les annales humaines ne sont que le récit des souffrances de toutes les générations.

Lorsque un peu de repos est accordé aux hommes, c'est que le sacrifice volontaire de la vertu a payé la dette qu'acquittent, à son défaut, des misères et des calamités toujours d'autant plus lourdes que l'orgueil et la sensualité font plus d'efforts pour s'y soustraire. Souffrance, sacrifice, expiation, voilà les mots que nous trouvons écrits à toutes les pages de l'histoire. Ceux de jouissance et de glorification de l'homme, dans les choses matérielles, ne s'y rencontrent que comme l'annonce des calamités, destinées à rappeler les hommes au sentiment des infirmités et des épreuves de leur exil. Le matérialisme économique sent d'instinct que la méthode historique n'a pour lui que des démentis, et c'est pourquoi il la repousse avec tant d'obstination (1).

Les fruits spiritualistes et chrétiens de cette méthode se

(1) *Le Journal des Economistes*, dans son numéro de janvier 1858, contient un compte-rendu du livre de M. Roscher, par M. de Fontenay. Tout en reconnaissant les mérites du livre et de la préface que M. Wolowski y adjoint, chose qu'il eût été difficile de nier, M. de Fontenay s'efforce de jeter des doutes sur le véritable caractère de la méthode de M. Roscher. Il s'efforce, en outre, de faire croire qu'il n'y a dans la préface de M. Wolowski qu'un malentendu; qu'au fond l'auteur est d'accord avec les économistes, qui ont toujours reconnu les droits de la méthode historique. D'où il suit que le savant académicien aurait tout simplement combattu des chimères.

Tout ceci ne prouve qu'une chose : c'est que le sensualisme économique a senti le coup que M. Wolowski lui a porté. M. de Fontenay a publié, il y a quelques années, dans *le Journal des Economistes*, à la louange d'un livre de M. Pelletan, *la Profession de foi du XIX^e^ siècle*, un article en forme de dithyrambe. Or, ce livre, auquel M. de Fontenay donne une si chaleureuse adhésion, est, d'un bout à l'autre, la glorification d'un panthéisme matérialiste effronté, emprunté aux plus dangereuses théories socialistes de l'Allemagne. Cela explique tout.

Digitized by Google

font déjà apercevoir dans le livre dont nous nous occupons. Comment en serait-il autrement? Le christianisme, c'est le fait universel, c'est la vie même de l'humanité. En lui et par lui se meuvent les individus et les sociétés. Ceux même qui le combattent et le nient, vivent, sans le savoir, de sa substance ; leurs armes ils les tiennent de la puissance qu'il a donnée à l'esprit humain, et la haine persévérante dont ils le poursuivent, ne sert qu'à attester le fait triomphant de sa surnaturelle durée. Remontez aux origines; cherchez dans le ciel les lois de la chronologie; fouillez la terre pour en extraire les débris où les plus antiques sociétés ont laissé empreintes les traces de leurs prospérités et de leurs malheurs; demandez aux peuples modernes comment ils ont fait sortir, de la ruine et de la barbarie, les splendeurs de la civilisation contemporaine; descendez dans votre propre cœur, étudiez le fait intime et mystérieux de votre âme, ses aspirations, ses inquiétudes, ses joies, son repos; toujours vous rencontrerez le fait universel, le christianisme Ramener la science aux faits, c'est la ramener au christianisme.

Les passages suivants de la *préface* de M. Wolowski, nous montrent comment, dans son esprit, le spiritualisme en économie politique se rattache au fait :

« L'histoire seule peut éclairer des questions qui ne sont pas une simple curiosité de notre pensée, qui plongent au plus profond des intérêts vivaces de la société. Elle confirme les nobles enseignements de la philosophie, en montrant de quel invariable tissu de rapports notre vie est faite, et comment l'homme, s'il peut nuancer les dessins et varier les couleurs, est impuissant pour renouveler la trame. Elle nous apprend à ne rien admirer et à ne rien dédaigner outre mesure; elle nous éclaire sur les questions compliquées..... Le travail n'est pas autre chose que l'action de l'esprit sur lui-même ou sur la matière. De là vient la dignité et la grandeur; de là vient aussi la difficulté des études économiques : c'est les abaisser et les mutiler singulièrement, que de n'y voir que de simples problèmes de production matérielle; que d'oublier que les produits sont fait pour les hommes et non pas les hommes pour les produits; que de méconnaître les liens intimes qui rattachent sans cesse ces investigations fécondes à l'ensemble des sciences morales.

« Du moment où il ne s'agit que de l'homme et de l'action de l'esprit; du moment où le but n'est pas *la puissance matérielle*, mais *l'élévation morale*, les questions deviennent plus complexes, mais aussi leur solution devient plus féconde. La richesse n'apparaît plus que comme une des forces de la

Digitized by Google

civilisation ; d'autres intérêts que les intérêts matériels occupent le premier plan... Du moment où c'est l'esprit *qui produit* et qui gouverne le monde, le perfectionnement intellectuel et moral devient à la fois la cause et l'effet du progrès matériel : « *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît.* »

Parlant des préoccupations du peuple, dans le temps présent, M. Wolowski dit un peu plus loin :

« Il n'y a plus de sécurité stable pour le monde que dans le contentement des âmes ; il n'y a plus de repos que si chacun comprend les conditions de sa destinée, que si, au lieu de courir, toujours insatiable et jamais assouvi, après la coupe enivrante des jouissances matérielles, on se plie à la loi du sacrifice, et si l'on exerce la plus noble des facultés dont le Créateur nous ait dotés : l'empire moral. »

Le sacrifice ! voilà le mot auquel conduit l'étude de l'économie politique en fait. Et ce mot, le passé le crie aussi haut que le présent. Les économistes, même ceux qui professent franchement le spiritualisme, comme M. Wolowski, n'ont fait jusqu'ici que l'entrevoir. Nous avons la conviction qu'à mesure que l'on pénètrera davantage sur le terrain des faits et de l'histoire, l'évidente nécessité de ce principe apparaîtra de plus en plus, dans les temps écoulés pour les expliquer, dans le présent pour le sauver.

Le livre de M. Roscher renferme le plus riche ensemble des faits économiques, classés sous la meilleure méthode, et appréciés d'ordinaire avec un discernement supérieur. C'est ce qui nous le fait considérer comme éminemment propre à préparer le retour de la science à la vérité. M. Roscher n'est pas toujours suffisamment net dans l'expression de ses doctrines ; c'est là, du reste, un défaut qui lui est commun avec beaucoup d'écrivains de l'école allemande. Ses tendances sont incontestablement spiritualistes et chrétiennes, mais il y a, dans l'abondance même de ses données et de ses vues, une certaine confusion qui, parfois, ressemble à de l'hésitation. Souvent il met sur la voie des conclusions chrétiennes, mais sans y aborder lui-même. Nous trouverons la preuve de cette assertion dans ses considérations sur les lois somptuaires.

Disons d'abord que, dans son histoire du luxe, M. Roscher distingue trois périodes. La première comprend les siècles

Digitized by Google

de culture, rude encore, les commencements de la civilisation, voisins de la barbarie; c'est le temps de la féodalité pure. Le luxe de cette époque est grossier et l'ostentation s'y révèle plus par la quantité que par la qualité. Vers la fin de cette période, après le grand mouvement des croisades du XIII^e^ au XVI^e^ siècle, les sociétés font un pas marqué dans la richesse et atteignent ce que l'auteur appelle une demi-civilisation. Dans la deuxième période, où fleurit la pleine civilisation, et à laquelle répondent les temps modernes, le luxe vise à rendre l'existence douce et facile; il pénètre toute la vie et toutes les classes de la société, et porte dans tout son caractère social quelque chose d'égalitaire. La troisième période se rapporte aux temps de décadence. Le luxe y prend un caractère marqué de déraison et d'immoralité; le beau et l'agréable cèdent la place aux goûts tourmentés et efféminés. C'est Rome qui fournit, au temps de l'empire, le plus signalé et le plus lamentable exemple de ce genre de luxe. Le cadre dans lequel l'auteur renferme le développement du luxe étant ainsi tracé, voyons comment il apprécie les lois somptuaires :

« S'agit-il de dire jusqu'à quel point les lois somptuaires peuvent avoir un effet salutaire, il faut distinguer entre les trois périodes que nous avons décrites. Vers la fin de la première, les lois qui tendent à diminuer les excès du moyen âge ont leur utilité, car elles facilitent l'avénement du luxe généreux et rationel de la seconde période. Une pareille législation peut également, dans la troisième période, avoir au moins l'avantage de refouler dans l'ombre les manifestations les plus odieuses et les plus immorales du dérèglement des mœurs, et d'en diminner ainsi l'influence contagieuse. Ce n'est pas une considération à dédaigner, qu'à Rome les empereurs les plus dignes de respect se sont constamment efforcés de réformer le luxe. Mais on ne saurait se permettre un résultat bien sensible à l'aide de ces procédés législatifs. *Intra animum medendum est; nos pudor in melius mutet,* au moins faut-il que que l'exemple donné d'en haut vienne leur prêter un appui salutaire, comme le fit celui de Vespasien, par exemple, qui sut poser une certaine digue au débordement du luxe des Romains. Les nations chez lesquelles la prospérité n'a pas éteint la vigueur morale n'ont pas besoin de ces lisières, et s'il est quelque mauvaise excroissance à extirper, elles s'en occupent d'elles-mêmes. C'est ainsi que les sociétés de tempérance peuvent, malgré l'exagération dont elles ne savent pas toujours se préserver, exercer une influence utile, et raffermir l'empire des mœurs par la solennité de l'engagement qu'elles font prendre et par le contrôle mutuel qu'exercent leurs membres. »

Digitized by Google

On remarquera tout d'abord que l'auteur s'abstient de tout jugement absolu sur les lois somptuaires, et qu'il se distingue en cela de la plupart des économistes qui les condamnent toutes, pour toutes époques sans distinction. Le sens de l'histoire a révélé à M. Roscher qu'il est des états de civilisation où, la force morale faisant défaut, il faut que la loi civile supplée, par la contrainte, à ce que la loi morale est impuissante à accomplir. C'est un des traits les plus marquants de la puissance sociale du christianisme, d'avoir rendu aux âmes cette vigueur qui permet de les gouverner par la seule force de la conviction, en des choses qui tiennent au plus intime et au plus essentiel des relations sociales, et sur lesquelles la contrainte ne peut presque rien. C'est la puissance de l'esprit de renoncement qui a opéré cette merveille, en détachant les hommes des satisfactions matérielles; et c'est parce que les sociétés païennes ne le possédaient pas qu'elles étaient obligées de recourir aux lois somptuaires, à la censure, et à toutes les institutions qui font pénétrer l'autorité civile dans un ordre de faits que les sociétés chrétiennes laissent à la liberté. Comme le dit M. Roscher, cela n'est possible que pour les nations chez lesquelles la prospérité n'a pas éteint la vigueur morale. Mais la prospérité ne laisse intacte la vigueur morale qu'autant qu'elle trouve son contrepoids dans un esprit de renoncement assez puissant pour pénétrer et dominer souverainement les âmes; c'est-à-dire dans l'esprit de renoncement tel qu'il est toujours vivant dans les institutions de l'Eglise, constamment prêché et pratiqué par ce petit nombre, que l'Evangile appelle le sel de la terre, avec d'autant plus d'ardeur que la société semble l'oublier et le mépriser davantage. C'est parce que ce ressort manquait aux sociétés païennes qu'on les a vues, avec toute leur puissance matérielle, s'abîmer dans la plus effroyable décadence; et c'est parce que les sociétés chrétiennes le possèdent qu'on les voit sortir toujours plus brillantes des temps de corruption, où il semblait que devaient périr toute vertu et toute civilisation. On le voit, M. Roscher est ici au seuil de la vérité catholique, et c'est l'histoire qui l'y a conduit. Un pas de plus dans l'étude des faits, par la comparaison des temps païens avec les temps chrétiens, et le seuil est

Digitized by Google

franchi, et l'édifice apparaît dans toute la puissance et toute l'harmonie de son plan vraiment divin.

Dans la question qui résume, on peut le dire, toute l'économie politique, la question du développement de la population et de ses limites, M. Roscher termine par des conclusions, qui sont le dernier mot de sa doctrine. On y voit clairement comment l'intelligence du fait conduit à rejeter les utopies de l'école du progrès matériel indéfini, et lui fait pressentir que l'avenir de notre civilisation repose sur le christianisme. Voici en substance, et dans les termes mêmes de l'auteur, les traits essentiels de ses conclusions :

« Qu'aucune économie publique ne peut se développer à l'infini, il est aussi facile de le croire en général qu'il est difficile d'assigner les limites infranchissables dans chaque cas particulier..... On peut aussi peu démontrer que contredire en général, l'inévitable nécessité qui atteindrait les peuples comme les individus, et qui les menacerait de vieillir et de décliner après qu'ils ont atteint l'époque florissante de la maturité..... En tout cas on ne saurait, comme beaucoup l'ont fait, admettre en principe, sans que celui-ci ait besoin d'autre preuve, *l'immortalité des nations* dans ce monde, pourvu qu'elles suivent un régime convenable; ni condamner comme fausse une science (la physiologie de la médecine des nations) parce qu'elle avoue ne posséder aucune recette pour empêcher de vieillir..... Le problème de la décadence s'explique par l'influence énervante de la possession et de la puissance; un petit nombre d'hommes d'élites peuvent seuls y échapper..... Souvent les influences qui ont accéléré le progrès et fait atteindre l'apogée de l'existence sociale, finissent par agir en sens contraire et par précipiter la chute. Chaque effort humain est atteint d'un vice : limité par sa nature, il ne saurait produire ses dernières conséquences, Sur cette terre, tout ce qui grandit porte le germe de la destruction! Du reste, pour raffermir le sentiment de la liberté humaine, il suffit de dire avec assurance qu'aucun peuple n'est tombé tant qu'il a su conserver les liens les plus précieux, en maintenant le culte des idées morales et le sentiment religieux.

» Les divers peuples qui ont vécu les uns à côté des autres et qui se sont succédé, forment dans leur ensemble l'humanité. Pourrait-on nier qu'il est un point suprême qui permet d'embrasser l'humanité comme un seul tout, où la diversité infinie des manifestations se coordonne sur un plan immense, en obéissant à un ordre admirable, fruit merveilleux de la volonté divine. Mais qui serait assez audacieux pour prétendre qu'il a su saisir cet aspect!...

» Cependant il est certains faits, qui tiennent du domaine exclusif d'un peuple, constituent le caractère national, et permettent à quiconque possède une imagination quelque peu active, de rechercher quelle a été la mission spéciale, assignée par la Providence, à une nation en particulier. Nous ne saurions

Digitized by Google

croire que ces faits suffisent pour formuler un système complet. Du moins ils nous préservent d'une application inexacte de prétendues analogies, et de l'indolent fatalisme qui pousse à exagérer le nouvel axiôme : *Rien n'est nouveau sous le soleil !*

» C'est presque devenu une affaire de mode de comparer à notre époque celles de la décadence des républiques grecques et de l'empire romain. Terrible parallèle, qui méconnaît les différences les plus profondes et les plus essentielles, pour se rattacher à de petites similitudes d'une portée douteuse ! Est-ce que la suppression de l'esclavage, complétement accomplie chez les peuples plus civilisés de l'époque actuelle, n'est pas une chose nouvelle et n'exerce pas la plus grande influence sur les mœurs aussi bien que sur les relations économiques ? Est-ce que la richesse, fruit du travail et de l'épargne, peut avoir quelque chose de commun avec celle qui était due à la violence et à la spoliation ? Personne n'est en mesure de calculer la somme des avantages que promet aux générations futures le simple développement des conquêtes de l'intelligence et notamment celles que les siècles auront accomplies dans le domaine des sciences naturelles.

» La découverte presque terminée des diverses régions du globe et ses conséquences naturelles, les bienfaits de la civilisation, dont profitent tous les peuples qui pèsent dans la balance des destinées du monde, écartent le danger auquel étaient exposés les états civilisés de l'antiquité, menacés sans cesse de destruction par l'invasion des hordes barbares. On ne saurait non plus méconnaître l'importance du droit public européen, qui s'apprête à devenir le droit universel. Les Macédoniens n'auraient pas si facilement subjugué la Grèce et la Perse, si les grandes puissances de l'Occident étaient intervenues en temps opportun. — Enfin nous avons le christianisme, dont la grâce assure à tous et partout la renaissance morale ! »

Nous ne prétendons pas faire connaître par des citations incomplètes, un livre qu'il faut lire et méditer pour en apprécier la haute portée. Nous voulons seulement le signaler à l'attention des catholiques qui ne sauraient rester indifférents aux évolutions qu'accomplit de nos jours la science de l'économie politique. Il y a dans cet ordre d'idées un mouvement dont on essaierait en vain de nier l'importance, et qu'expliquent parfaitement l'état de la société et la direction présente des esprits. Chaque époque a ses préoccupations; la nôtre est dominée par deux idées, qui sont devenues deux passions ardentes et souvent intraitables : l'indépendance et le bien-être. C'est par les sciences sociales, et surtout par l'économie politique, que ces passions destructrices s'efforcent de s'enraciner dans les consciences sur l'autorité des principes. C'est là qu'il faut les saisir pour

Digitized by Google

les faire rentrer dans les limites de la vérité sociale, c'est-à-dire de la vérité chrétienne.

Ce serait la plus grave des fautes que de laisser les adversaires de l'Église s'emparer sur ce point de l'opinion publique, de façon à donner aux inclinations perverses d'une société malade la sanction apparente de la science. Il y a pour les catholiques plus qu'un intérêt, il y a un devoir de se mêler activement aux luttes que l'esprit de révolte et de cupidité livre aujourd'hui, par la science sociale, à tout ce qui fait la force, le repos, l'honneur des peuples. Ces luttes sans doute sont pénibles à affronter; les progrès y sont lents et jamais accomplis qu'au prix des plus rudes labeurs. Pour s'y soutenir, il faut savoir remonter le courant des idées reçues par la foule et des préjugés passés à l'état d'axiômes; il faut savoir tenir ferme contre le torrent d'erreurs et de violences dans lequel ce siècle impétueux et troublé, menace d'emporter avec les plus simples vérités du bon sens, les fondements mêmes de la vie. C'est là certes une œuvre de renoncement et de sacrifice; mais que les catholiques se souviennent qu'en toutes choses le combat est leur vie, le renoncement et le sacrifice leur loi. Rien de plus utile à répéter aujourd'hui que cette parole si profondément vraie, par laquelle M. Roscher termine son livre : « L'abnégation seule peut ouvrir les voies de la vérité. »

CHARLES PÉRIN.

Digitized by Google

DE L'ABOLITION DU SERVAGE

EN RUSSIE.

L'édifice féodal russe, cet édifice à la fois si simple et si compliqué, vient de recevoir les premiers coups qui doivent le ruiner. Tous les amis du progrès ont vu avec joie la noblesse des gouvernements de ce vaste empire prendre, sous les auspices de son bienveillant souverain, l'initiative des délibérations de la réforme du servage; c'est en effet un heureux indice de sagesse, c'est une preuve de plus que la Russie tend aujourd'hui à rentrer dans le cercle des pays civilisés.

Depuis la guerre d'Orient surtout le gouvernement du Czar fait de nobles efforts pour effacer les derniers vestiges de barbarie qui entravent encore sa marche. Ses généraux ont vu en Crimée ce que valaient ces hommes qui ont à la fois le sentiment de l'obéissance et celui de l'individualité, qui savent combattre pour leur drapeau et pour eux-mêmes, auxquels tous les grades sont offerts, auxquels toutes les grandeurs sont promises. La Russie a dû reconnaître la supériorité des autres nations de l'Europe, elle s'efforce de se mettre à leur niveau.

Alexandre II, en donnant l'impulsion à l'affranchissement des paysans, s'est fait le promoteur d'une mesure dont l'avenir seul nous dira la portée et l'étendue. Dans la réalisation de cette œuvre grandiose, il a compris qu'il fallait une sorte de conciliation entre les seigneurs et leurs feudataires, et il cherche avec raison à garder pour lui l'affection de la noblesse, tout en se ménageant la reconnaissance des serfs.

Digitized by Google

Aussi les documents relatifs à cette réforme importante sont-ils remarquables par leurs dispositions, ils n'ont pas la teneur d'un ukase, mais celle d'une proposition faite par le gouvernement à la noblesse.

Observons ici que tout travail de réorganisation sociale peut devenir l'occasion ou le prétexte d'une violence impétueuse que ne maîtriserait aucune force de discipline. Pour éviter ce danger il importe que le gouvernement russe imprime à sa réforme un caractère de lenteur qui la dégage des ébranlements où périraient peut-être ses antiques institutions. Il ne faut donc pas mener le serf immédiatement à la liberté, mais lui faire entrevoir les avantages de la propriété, base de toute indépendance. On commencera avec lui l'œuvre de l'avenir en lui permettant l'acquisition et la possession de la chaumière paternelle, et c'est assurément la meilleure manière si l'on veut que la liberté ne devienne pas l'anarchie et le désordre.

Au point de vue économique, l'émancipation des paysans est surtout désirable. Elle serait un immense avantage pour l'agriculture qui se trouve en Russie dans un état de souffrance difficile à décrire. Il est prouvé que le travail des paysans à la corvée est généralement le moins productif. Cela s'explique par le peu d'intérêt qu'ils ont à bien employer les journées dues aux propriétaires, par les habitudes de paresse et de négligence qu'ils y contractent, et qui influent d'une manière fâcheuse sur leurs propres exploitations. Les exceptions sont rares et s'expliquent presque toujours par la présence du seigneur dans ses terres ou par une participation active et éclairée qu'il prend dans la conduite de ses biens.

Dans ces conditions, quelques seigneurs sont parvenus à vaincre l'inertie de leurs serfs à la corvée, à les intéresser au succès de leurs travaux, et par suite à augmenter leurs propres revenus tout en améliorant notablement le sort de leurs paysans. D'un autre côté, le travail obligatoire donne lieu à des embarras inextricables dans l'administration des propriétaires fonciers. La rente supposée est toujours problématique, car le prix du travail ne peut être déterminé, ni partant celui du blé. Dans ce fait git la cause du peu de progrès réalisé par l'agriculture en Russie.

La réforme que l'on poursuit aurait encore pour consé-

Digitized by Google

quence de mettre un terme à l'arbitraire qui préside aux rapports entre seigneurs et paysans. Il est arrivé maintes fois que les propriétaires ne se faisaient aucun scrupule de confisquer les biens légitimement acquis par les serfs de leurs domaines. Quant à l'article des punitions, on peut dire qu'il dépasse de beaucoup les conditions de l'asservissement à la terre. Naguère encore le seigneur avait le droi exorbitant d'envoyer ses paysans en Sibérie, et de les déchirer à coups de verges pour la moindre infraction à ses ordres. Il importe cependant de remarquer que les mœurs européennes et la civilisation ont adouci d'une manière sensible ces cruelles lois, lois qu'on croirait datées d'une époque où le caprice du maître suffisait pour faire mettre en croix de malheureux esclaves.

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

Gardons-nous toutefois d'assimiler le servage russe, tel qu'il existe aujourd'hui, à l'esclavage des républiques de Rome et d'Athènes, ce serait la plus aveugle des méprises; sans doute, sous l'empire de cette institution, l'homme n'appartient pas à l'homme, il appartient à la terre, mais par contre aussi on peut dire que la terre lui appartient puisque le propriétaire ne saurait l'en arracher. Loin d'être voué à une servitude arbitraire, le paysan garde sa liberté propre et constitue autour de lui une famille sur laquelle il exerce une autorité réelle. Bien plus, de la réunion des diverses familles, établies sur un territoire déterminé, dérive un système communal qui possède des usages, des droits, des lois mêmes que nous envierions peut-être dans notre organisation politique. Voici à cet égard un passage d'un savant ouvrage publié à Berlin :

« Le terme de mir, dit le baron de Harthausen dans ses études sur la » Russie, est sinonyme du mot français commune ; il désigne l'ensemble des » individus habitant le même endroit, l'enceinte administrative d'une ville, » d'un bourg ou d'un village... Le sens primitif de ce mot indique quelque » chose de vénérable et de saint. »

Dans les proverbes russes se trouve solennellement reconnu le droit de la commune.

« Dieu seul est le juge du *mir* (commune).

Digitized by Google

» Le *mir* est quelque chose de grand.
» La larme du *mir* est liquide mais corrosive.
» Le soupir du *mir* fait éclater le roc.
» Tout ce qu'a décidé le *mir* doit être fait.
» Le *mir* est le rempart du pays. »

Plus loin le judicieux auteur des études sur la Russie, en nous initiant aux antiques institutions de la société slave, répand une nouvelle lumière sur la question que nous traitons :

« L'unité de famille et la communauté de biens, dit M. de Harthausen, » formaient le caractère primitif de la société slave... La famille avait son » centre d'unité dans son chef, dans le père ; elle ne pouvait exister sans » chef, car une égalité absolue régnait entre les autres membres de la » famille... Si le père n'existait plus, le frère aîné prenait sa place, revêtu » de la même puissance paternelle, et si par quelque accident, la transmis- » sion naturelle de l'autorité paternelle était interrompue par suite de la dé- » mence de l'aîné ou par suite de son entrée dans l'ordre religieux, les autres » membres de la famille devaient élire un autre chef ou père. Si leur choix » tombait sur le plus jeune, celui-ci était néanmoins appelé l'*ancien* ou le » père, auquel tous obéissaient sans réserve. Ce droit qui découle des mœurs » et des sentiments populaires, se trouve exprimé dans beaucoup de proverbes, » par exemple : « L'opinion du plus âgé est toujours juste ; là où est la vieil- » lesse, là est la raison ; les frères cadets doivent respecter leur aîné à l'égal » d'un père.

» ..... Avec le progrès du temps, ajoute l'écrivain, les membres de la » famille augmentant en nombre, il devient impossible de maintenir l'unité » de la maison commune. Les membres particuliers commencèrent à former » avec leurs femmes et leurs enfants des groupes à part. Ils s'élevèrent des » maisons et autres dépendances, mais sur le sol commun et en restant dans » la communauté soumise au chef de famille. Ils formèrent alors la commune » primitive des villages slaves, c'est-à-dire la commune de la famille, dont le » chef était appelé l'*ancien*, *Starik*, *Starschi*, *Starschina*, *Starosta*. La propriété » du sol resta commune...

» Il est évident, dit enfin M. de Harthausen, que ces conditions sociales » étaient incompatibles avec les progrès de la civilisation, et surtout de » l'agriculture ; cependant elles donné naissance dans toute la Russie proprc- » ment dite, à une espèce d'organisation rurale qui repose, encore actuelle- » ment, sur le principe de la propriété et de la possession commune. »

Les serfs russes sont soumis les uns à la corvée, les autres à une redevance connue sous le nom d'*obroc*. Cette distinction a son importance, car les serfs à l'*obroc* jouissent d'une liberté beaucoup plus large que les corveables, quoi-

Digitized by Google

que leurs charges soient assez lourdes à acquitter; généralement les paysans, astreints à ce mode d'impôt, vivent dans le bien être, parfois même dans l'opulence. C'est du sein de cette classe que sortent les industriels entreprenants et laborieux qui, tout en restant *in manu domini,* se livrent aux opérations commerciales avec les plus grands succès. Ainsi se sont formés en Russie les districts manufacturiers où diverses industries sont exercées par ces hommes dont, avec peu de raison, on déplore la triste destinée. Les lois ne s'opposent pas à ce qu'ils quittent leurs villages pour porter leur activité au milieu des grands centres de population : là ils s'inscrivent sur la liste des bourgeois et acquièrent souvent une fortune colossale, soit dans le commerce, soit dans l'industrie. La position du serf en Russie n'a donc rien de commun avec le sort de l'esclave dans l'antiquité.

La réforme que poursuit le gouvernement du Czar en est-elle moins urgente? Evidemment non, lorsqu'un peuple désire s'émanciper, il serait imprudent de lui rendre la liberté impossible. D'ailleurs, il importe de proscrire l'arbitraire dans les rapports de paysan à seigneur, c'est là un élément antisocial qui doit disparaître dans tout Etat civilisé.

Avant de continuer notre étude, arrêtons-nous un instant à l'origine du servage sur le sol moscovite; sur ce sujet on lira avec plaisir les détails suivants extraits d'un travail *sur l'abolition du servage en Russie.*

« Avant la domination tatare, le paysan payait au trésor un impôt par feu, et une redevance pour la jouissance de la terre au propriétaire foncier qui pouvait être le souverain, le propriétaire domanial ou le propriétaire temporaire. Cette ancienne organisation s'est conservée jusqu'à présent dans les domaines de l'État, avec cette différence seulement que l'impôt par feu est remplacé par l'impôt par tête, par âme (podouchnaïa) comme on dit en Russie. Dans les propriétaires particulières la redevance pour la terre a été remplacée par la bartschma, c'est-à-dire par le travail semi-hebdomadaire et obligatoire. Chaque paysan stipulait, dans ce dernier cas, avec le propriétaire foncier, de la quantité de la redevance territoriale et choisissait naturellement le propriétaire qui lui offrait les conditions les meilleures et les plus avantageuses.

» La domination tatare a beaucoup modifié cet état de choses. Voyant les émigrations continuelles de la classe agricole, et se trouvant en même temps dans l'impossibilité de percevoir le tribut imposé à une population entière-

Digitized by Google

ment libre, les tatares en firent le dénombrement et l'attachèrent à la terre qu'elle habitait. Il est à remarquer que ce dénombrement ne se fit que dans les propriétés de l'État ; les paysans habitant les terres appartenant à des particuliers ne furent pas compris dans ce recensement, car c'est le propriétaire qui seul était responsable du payement régulier du tribut imposé. Il résulte donc de ce fait que les paysans des domaines de l'État furent asservis 425 ans avant ceux habitant les terres des particuliers. Cette dernière partie de la population agricole continua à jouir de la liberté d'émigration, avec cette seule différence que cette liberté était limitée aux terres appartenant aux particuliers, car les domaines de l'État étaient habités par les paysans recensés attachés à ce domaine par des Tatares, et, en outre, par les *slobojuné* et les *pocadskée* qui formaient une classe à part et étaient libres.

» A la fin du XV^e^ siècle, (en 1497), commencèrent à apparaître les premières mesures législatives concernant la migration des paysans sur les terres appartenant à des particuliers. Les serviteurs de l'État se plaignaient de ce que les paysans quittaient leurs propriétés sans avoir réglé leurs comptes, que les champs restaient ainsi incultes, ce qui les empêchait de remplir leurs propres obligations envers l'État, c'est-à-dire de fournir le nombre voulu des combattants, etc. Le grand duc Jean III publia alors une ordonnance portant que les paysans ne pourraient changer de résidence qu'à des époques fixes, à la St.-Georges ; que tout paysan serait astreint, avant son départ, de payer au propriétaire foncier, soit en argent, soit en nature la location de son terrain, location déterminée par la loi ; qu'il restituerait au propriétaire les instruments aratoires que ce dernier lui aurait prêtés ; qu'il payerait toutes ses dettes, etc., etc., et dans le cas où le paysan s'en irait sans avoir rempli tous les engagement, qu'il serait considéré, de droit, comme vagabond et que le propriétaire conserverait alors le droit de contrainte par corps pendant quarante années consécutives.

..... » Ainsi dans le cours de deux cents ans, à peu près, à commencer au codex de 1497, le servage s'établit peu à peu de fait, sans qu'aucune loi spéciale et directe ne le sanctionnât, et rien que par suite de l'abus de droit de poursuivre les vagabonds et de la confusion des mesures adoptées par le gouvernement contre le vagabondage, qui avait atteint, surtout sous les faux Demetrius et immédiatement après des proportions vraiment prodigieuses. L'asservissement se fit donc graduellement, néanmoins les paysans ne restaient pas sans protester contre de pareilles mesures.

...., » Le XVII^e^ siècle a donc vu naître le servage ; mais ce n'était alors que la moitié du servage actuel, car les paysans n'étaient qu'attachés à la terre. Ce n'est que quelque temps après que se manifestèrent les premiers symptômes d'asservissement à la personne du propriétaire. La loi permit la transmission, la vente du droit de poursuite contre les vagabonds, et, en général, la transmission du droit sur le paysan et sur son travail. Pierre-le-Grand fit inscrire tous les paysans sur des rôles de recensement ; l'impôt devint personnel, et commença à être prélevé par âme ; la valeur d'une propriété fut évaluée par

Digitized by Google

le nombre de paysans mâles ; en un mot le paysan servait de mesure au prélèvement de l'impôt pour l'État, et à l'évaluation d'un particulier. Enfin le recrutement fut établi d'après le nombre d'âmes ; les petites propriétés furent réunies en section de recrutement ; l'un des petits propriétaires de la même section présentait la recrue et les autres les remboursements, leur part en argent d'après la taxe établie par le gouvernement.

..... » Nous avons tout lieu d'admettre que vers la fin du XVII[e] siècle, sous le règne de Catherine II, plusieurs personnes comprirent ce que la possession des paysans présentait de dégradant. Quelques hommes d'une haute intelligence et d'un grand savoir, entre autre *Korikoff*, publièrent des écrits contre l'arbitraire des propriétaires fonciers.

..... » La mesure la plus nuisible adoptée par l'impératrice Catherine fut l'introduction du servage dans la Petite-Russie, en 1785. Continuellement en lutte avec les Tartares et les Polonais, les cosaques, qui s'intitulaient eux-mêmes « chevaliers » avaient conservé de temps immémorial l'égalité la plus complète entre les diverses classes de leur société. Les agriculteurs cosaques s'établissaient sur les terres en vertu d'un accord fait avec les propriétaires fonciers, et étaient loin de penser qu'on leur appliquerait les modifications qui avaient eu lieu dans la Grande-Russie. En 1785, on fit un recensement ordinaire, par suite duquel tous ceux qui s'étaient réunis à eux seraient définitivement considérés comme cosaques, et jouiraient de tous les droits leur appartenant. Aussi tout le monde sans distinction s'empressait-il de se faire inscrire, l'homme libre sur les terres d'un des membres de sa famille, le propriétaire sur celles d'un autre propriétaire, etc. Mais à peine ce dénombrement terminé, tous ceux qui étaient inscrits furent déclarés serfs. Par suite de cette mesure, un homme devint le serf de son neveu, ou d'un autre membre de sa famille, un propriétaire devint le serf d'un autre propriétaire. L'absurdité de la nouvelle mesure était criante. La moitié des cosaques s cruellement trompés quitta la Petite-Russie et s'enfuit vers la mer Noire, ou dans les terres des cosaques du Don, etc., l'autre moitié subit son sort ; mais aussi nulle part les révoltes des paysans ne furent si fréquentes que dans la Petite-Russie. Les pères des Petits-Russiens actuels étaient des hommes entièrement indépendants, des « chevaliers » qui guerroyaient pour leur religion contre les Polonais et les musulmans, et qui défendaient la Russie dans les moments de danger,

» Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vrai qu'à partir de 1785 le servage enveloppa toute la Russie. »

Il s'agit donc aujourd'hui d'émanciper vingt-deux millions d'individus attachés à la glèbe. C'est là un projet grandiose et digne en tous points d'un prince qui travaille à s'acquérir des titres à l'admiration de la postérité. Malheureusement, la Russie est exposée à ne pas trouver en elle-même la force nécessaire pour opérer une réforme aussi

Digitized by Google

radicale; son œuvre d'affranchissement peut devenir dangereuse et difficile, si elle prétend la réaliser par les expédients accoutumés de la politique ou par les lumières des savants qui auront répondu à son appel.

Jusqu'ici le gouvernement du Czar a fait fausse route en croyant trouver sa force dans la sujetion de l'Eglise. Entraîné par cette fatale erreur il s'est fait l'aspha et l'oméga de toute ordination dans la société. Ainsi l'ordre est devenu une pure question de force, et la force elle-même a été réduite à nn pur état d'arbitraire. Dès lors l'Eglise, veuve de toute influence *sui generis*, n'a plus eu d'autre appui que l'Etat, d'autre soutien que le glaive, et elle a perdu sa plus belle prérogative : sauvegarder les peuples contre la tyrannie des grands, et les grands eux-mêmes contre l'indiscipline des peuples. Or c'est là un sujet grave de réflexion pour les hommes intelligents de la Russie. Quel secours l'Etat trouvera-t-il dans son Eglise, si jamais les doctrines révolutionnaires venaient à déborder sur son territoire. Et ceci n'est pas une vaine hypothèse en présence des transformations qui doivent ouvrir l'empire des czars à toutes les idées de l'occident. Telle est aussi l'opinion du père Gagarin dans sa remarquable brochure : *La Russie sera-t-elle catholique?* Prenons-en quelques passages, c'est le livre entier qu'il faudrait lire et citer :

« Catholicisme ou révolution, voilà le terrible dilemme, que les hommes d'état de la Russie semblent ne pas apercevoir encore, mais qu'ils sont condamnés à voir se dresser devant eux au bout de toutes les questions avec une évidence toujours croissante....

» Il commence d'être de mode aujourd'hui en Russie, de blâmer les innovations et les réformes de Pierre Ier, et de vouloir rétrograder aux temps qui l'ont précédé. Je suis loin de prononcer une condamnation absolue sur cette réaction de l'opinion publique, je la trouve légitime dans une certaine mesure. Les réformes, toujours violentes et souvent superficielles, de Pierre Ier ont froissé le sentiment national, elles ont froissé quelquefois le sentiment chrétien. Mais il serait puéril de ne pas tenir compte d'un fait accompli qui a une portée gigantesque et qui comptera bientôt deux siècles de durée.

» Pierre Ier, quoi qu'il en soit des mesures qu'il a prises, a introduit la Russie dans la société des nations européennes. Une politique d'isolement était possible, alors qu'aux yeux des princes et des peuples de l'Europe, le grand duc de la Moscova apparaissait aux extrémités du monde comme un être à peu près fantastique, avec le sophi de Perse, le grand Mogol et le prêtre

Digitized by Google

Jean. Mais ces temps sont loin de nous : la Russie est sortie de son isolement, elle est bien décidée à n'y pas rentrer. A l'intérieur comme à l'extérieur, elle se trouve mêlée au mouvement des idées et des intérêts qui agitent l'Europe tout entière. C'est dans une mesure plus ou moins grande, c'est sous l'influence de circonstances particulières, qu'elle est associée à ce mouvement, mais enfin elle y est associée et il ne dépend de personne de l'en retirer.

» Or quel est le fait qui domine aujourd'hui toute la situation ? N'est-ce pas la révolution ? Et quel est le principe social diamétralement opposé au principe révolutionnaire, si ce n'est le principe catholique ? C'est en vain qu'on cherche à nous faire croire qu'il s'agit ici de castes privilégiées résistant aux exigences du droit commun, d'une lutte entre le pouvoir et la liberté. Plus on ira au fond des choses, plus on sera amené à conclure qu'il n'y a de véritable lutte qu'entre le catholicisme et la révolution. Lorsque en 1848 le volcan révolutionnaire effrayait le monde de ses mugissements, et faisait trembler la société ébranlée dans ses fondements, le parti qui s'est voué à défendre l'ordre social et à combattre la révolution n'a pas hésité à inscrire sur son drapeau *Religion, Propriété, Famille*, il n'a pas hésité à envoyer une armée pour rétablir sur son siége, le vicaire de J.-C. que la révolution avait forcé à prendre le chemin de l'exil. Il avait parfaitement raison, il n'y a que deux principes en présence : le principe révolutionnaire, qui est essentiellement anti-catholique et le principe catholique qui est essentiellement anti-révolutionnaire. Malgré toutes les apparences contraires, il n'y a dans le monde que deux partis et deux drapeaux. D'un côté l'Eglise catholique arbore l'étendard de la croix qui abrite le vrai progrès, la vraie civilisation et la vraie liberté, de l'autre se dresse le drapeau révolutionnaire, autour duquel se groupe la coalition de tous les ennemis de l'Église.

» Or que fait la Russie ? D'un côté, elle combat la révolution, de l'autre, elle combat l'Église catholique. A l'extérieur comme à l'intérieur vous retrouvez la même contradiction. Je n'hésite pas à le dire, ce qui fait son honneur et sa force, c'est d'être l'adversaire inébranlable du principe révolutionnaire. Ce qui fait sa faiblesse, c'est d'être en même temps l'adversaire du catholicisme.

» Et si elle veut être conséquente avec elle-même, si elle veut franchement combattre la révolution, elle n'a qu'un parti à prendre, se ranger sous l'étendard catholique et se reconcilier avec le saint-siége.

» ..... » Sous l'empereur Alexandre, les idées de liberté qui fesaient fermenter tant de jeunes têtes en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, ne sont pas restées étrangères à la Russie, et les sociétés secrètes ont commencé dès lors à devenir nombreuses et puissantes ; sous le règne de Nicolas, les progrès de l'esprit révolutionnaire, pour être moins apparent, n'en ont pas été moins rapides et moins terribles. La philosophie allemande et surtout les idées de Hégel, dans ce qu'elles ont de plus radical et de plus extrême, se sont propagées en Russie à l'aide de l'enseignement universitaire et sous la protection du gouvernement lui-même. . . . . .

Digitized by Google

« Au commencement du règne, on s'était vivement préoccupé de la pensée d'exclure de l'enseignement tout élément étranger pour y substituer l'élément national. On manquait de professeurs ; il fallait en former. Il n'y avait qu'un seul moyen d'y parvenir, c'était d'envoyer un certain nombre de jeunes gens étudier à l'étranger. Mais quel pays choisir ? D'un côté, les pays constitutionnels, de l'autre, les pays catholiques étaient suspects. Les futurs propagateurs de la science et de la civilisation furent donc envoyés à Berlin. Ils ne tardèrent pas à devenir des adeptes fervents des idées hégeliennes. On fit bien parvenir à Saint-Pétersbourg des avertissements sérieux sur la direction funeste que prenaient ces jeunes gens ; mais, par suite de circonstances qui seront peut-être expliquées un jour, on n'en tint aucun compte. Bientôt les chaires des principales universités furent livrées à ces dangereux enthousiastes, et leur propagande fit de rapides progrès. Les maîtres d'écoles, les professeurs, les journalistes, les écrivains qui s'étaient formés dans les universités devenaient, à leur tour, les apôtres des doctrines qu'ils avaient adoptées. Ni la censure, ni la douane, ni la surveillance active d'une police ombrageuse et inquiète, n'ont pu arrêter la propagation des idées révolutionnaires, protégées quelles étaient par des formules bizarres, inintelligibles pour tous ceux qui n'étaient pas dans le secret de la secte.

» Ce n'est qu'en 1848 que le gouvernement commença à ouvrir les yeux, mais il n'avait aucun moyen efficace à sa disposition. Il multiplia les entraves qui s'opposaient à la diffusion de la science et des idées ; mais il ne put substituer à son enseignement malsain des principes salutaires. Ce système d'éducation nationale, qui avortait si misérablement, on lui avait donné pour base l'orthodoxie, l'autocratie et la nationalité, et il aboutissait au triomphe des idées allemandes, à l'athéisme de Feuerback, au radicalisme et au communisme le plus effréné. »

Ces réflexions, en dévoilant la gravité du mal dont la Russie est atteinte, nous révèle les écueils que rencontrera l'abolition du servage : déjà nous voyons les socialistes s'emparer de la réforme et formuler leurs vœux dans une espèce de requête adressée à l'Empereur Alexandre II. Ce document a paru dans l'*Etoile polaire*, revue radicale russe, en voici la traduction :

« Sire, votre règne s'est ouvert sous d'heureux auspices. Vous n'êtes pas couvert de tâches sanglantes, ni troublé par les remords de la conscience.

» Ce n'est pas par la bouche de ses assassins que vous avez appris la mort de votre père. Vous n'avez pas dû traverser la place publique, couvert de sang russe, pour vous asseoir sur le trône ; votre avénement n'a pas été promulgué par des condamnations.

Digitized by Google

» Vous trouverez à peine un seul exemple, dâns les annales de votre famille, d'un commencement sans tache.

» Mais ce n'est pas tout.

» On attend de vous la douceur ; on espère que vous aurez un cœur humain. — Votre bonheur est surprenant ! Le sort, le hasard, tout vous a entouré d'un je ne sais quoi qui parle en votre faveur. Vous êtes le seul des vôtres qui êtes né à Moscou, et au moment même où cette ville, après avoir été brûlée, ressuscitait d'une nouvelle vie.

» A peine les canons de Borodino, encore tout couverts de la poussière parisienne, étaient-ils revenus de l'étranger, qu'ils ont annoncé du haut du Kremlin votre venue au monde. Je les ai entendus, enfant de cinq ans, je les ai entendus, je ne les ai point oubliés.

» Votre berceau inspira à Riléeff les vers les plus doux ! Quelle voix mystérieuse lui avait donc prédit qu'un jour votre jeune tête se courberait pour recevoir la couronne.

» Vous fûtes élevé par un poëte que la Russie aimait.

» Au jour de votre émancipation, le sort de nos martyrs fut allégé. Oui, vous êtes vraiment heureux !

» Ensuite vient votre voyage par la Russie, dont j'ai été témoin et dont je me souviendrai toujours. Grâce à votre intercessiou, mon sort d'exilé fut amélioré ; de Wiatka, je fus transporté à Wladimir. — Je ne l'ai point oublié.

» Relégué dans une ville éloignée, en admirant l'amour naïf que vous témoignait le pauvre peuple allant à votre rencontre, je me disais : « Quelle sera donc la récompense de cet amour ? » — Le moment de l'acquittement de la dette est arrivé ! Cet acquittement ne vous est point difficile.

» Ne retenez point l'élan de votre cœur. — Vous aimez sans doute la terre de Russie — et vous pouvez tant faire pour la nation qui la couvre.

» Je l'aime aussi cette nation ; c'est par suite de cet amour que je l'ai quittée ; je ne pouvais pas voir, en silence, les bras croisés, les horreurs que lui faisaient souffrir les propriétaires et les employés.

» Quoique éloigné à présent, je n'ai point changé de sentiments ; au milieu des étrangers, au sein de passions hostiles que la guerre a rallumées, je n'ai pas déserté mon drapeau. Y a-t-il longtemps que les Anglais saluaient en moi unanimement le peuple russe ?

» Sans doute, mon étendard n'est point le vôtre ; je suis un implacable socialiste, vous un Empereur tout-puissant ; mais une chose rend nos drapeaux communs, c'est l'amour pour le peuple, dont je vous ai parlé.

» En son nom je suis prêt à faire le plus grand sacrifice. Ce que ni les longues persécutions, ni les prisons, ni les exils, ni les tristes courses d'un pays à un autre n'ont pu faire, je le ferai uniquement par amour pour le peuple.

» Je suis prêt à attendre, à m'effacer, à changer de sujet, pourvu que j'aie ce vif espoir que vous ferez au moins quelque chose pour la Russie.

Digitized by Google

» Sire, rendez la liberté à nos discours. Notre esprit est trop à l'étroit ; notre pensée, manquant d'espace, envenime notre cœur ; elle gémit dans les fers de la censure. Laissez-nous un libre cours à la parole... Nous avons bien des choses à dire à l'univers et aux nôtres.

» Cédez la terre aux esclaves, elle leur appartient même déjà. Effacez de la Russie cette tache si honteuse de la servitude ; fermez ces plaies sanglantes sur le dos de nos frères, ces marques atroces du mépris pour l'homme.

» A son lit de mort, votre père — ne craignez rien, je sais que je parle au fils — avoua qu'il n'avait pu achever tout ce qu'il s'était proposé pour le bonheur de ses sujets... Au dernier moment l'esclavage s'est dressé devant ses yeux comme un remords de conscience.

» Son règne de trente ans ne lui a pas suffi pour abolir la servitude.

» Hâtez-vous donc ! Préservez les esclaves des crimes futurs, sauvez-les du sang qu'ils devront peut-être verser plus tard...

» .....Je rougis à l'idée que nous nous contentons de si peu ; nous voulons des choses de la justice desquelles vous ne doutez point vous-même.

» Mais pour le moment nous ne désirons pas davantage. — Peut-être, du haut de cette puissance où vous êtes placé, entouré d'une foule de flatteurs, vous vous étonnerez de mon audace ; peut-être même vous ne manquerez de sourire à la vue de cette parcelle, perdue au milieu de septante millions d'autres parcelles qui forment votre piédestal de granit.

» Mieux vaut ne point rire ; je vous parle seulement de ce qu'on fait chez nous. C'est pourquoi j'ai placé sur une terre libre la première imprimerie russe ; elle est comme un électromètre qui indique l'activité et les efforts d'une force comprimée.

» Quelques gouttes d'eau, ne trouvant plus d'issue, suffisent pour déchirer un rocher de granit. Sire, si ces lignes parviennent jusqu'à vous, lisez-les dans la solitude et le calme ; ensuite, réfléchissez. — Vous n'entendrez pas souvent la voix véridique d'un Russe libre.

» 10 mars 1855.

» ISCANDRE. »

Jetons maintenant un regard sur l'état interne de l'église russe : il nous donnera la mesure des désastres que peut produire l'abolition du servage, si l'esprit de secte de religieux se faisait politique.

Il serait impossible, dit l'auteur des études religieuses et politiques sur la Russie, de dresser une liste complète des sectes qui pullulent dans l'empire, personne ne le sait exactement.

Il y a deux grandes divisions parmi les sectes russes, l'une est celle qui provient de l'élément étranger, l'autre

Digitized by Google

est d'origine nationale. Ces divisions peuvent être classées en branches dont les unes précèdent l'établissement du synode et les autres ont pris naissance après la mort de Pierre Ier.

Les sectes étrangères sont peu nombreuses; elles se distinguent des autres par une tendance sceptique, gnostique et immorale; ce sont des hérésies de la pire espèce, d'un fanatisme farouche, d'un cynisme révoltant.

La secte la plus importante est celle des doukhobortzy, *lutteurs spirituels*. On peut dire qu'elle est la mère de toutes les autres. Les doukhobortzy sont les disciples des hérétiques de l'Occident, la plupart venus de l'Allemagne, terre classique des rêveries, alors toutes chaudes des querelles théologiques que Luther y avait suscitées par sa révolte contre le Saint-Siége. Ces mécréants ont enfanté une multitude de ramifications plus ou moins sceptiques dont la dernière expression fut l'anabaptisme.

Les doukhobortzy passent de la rêverie à des pratiques infâmes, aussi si ces doctrines ne sont pas bientôt extirpées, si elles se propagent parmi le peuple, il est à craindre que les plus grands désastres viennent ébranler non seulement l'église orthodoxe, mais encore ce trône de tzars qui aujourd'hui semble reposer sur des bases inébranlables.

Nier les puissances, c'est nier tout gouvernement, tout peuple, toute association, toute famille; nier la prêtrise, c'est nier toute Eglise, tout culte, toute foi. Aussi malgré le spiritualisme de leur langage les doukhobortzy, partagés en branches, qui toutes se détestent, sont-ils pour la plupart fort dissolus dans leur manière de vivre. Ne croyant pas aux sacrements, ils croupissent dans un dégradant concubinage et s'adonnent avec fureur à d'horribles orgies. Telle est chez eux l'oblitération du sens moral qu'ils finissent par excuser le meurtre sous prétexte de nécessité. D'un autre côté la croyance de la métempsycose engendre parmi ces fanatiques de tristes conséquences. Combien d'innocentes victimes ne sont-elles pas immolées sous l'empire d'une superstition qui considère la mort comme le simple passage de l'âme d'un corps dans un autre! Enfin l'esprit de ruse et de mensonge entre déjà dans les relations habituelles des sectaires avec la société, c'est ainsi qu'ils se conforment aux

Digitized by Google

préceptes de l'Eglise officielle pour échapper à la vindicte du pouvoir civil justement alarmé de tant d'infamies.

Les doukhobortzy s'appelaient primitivement quakers, c'est sous ce nom qu'ils donnent naissance à plusieurs dérivés, dont les principaux sont les malakany, les flagellants, (chlesty) et les mutilés scoptzy.

Les doukhobortzy ont toujours persisté dans l'exclusion des femmes de leurs réunions religieuses, les malakany, au contraire, les ont admises aux cérémonies, ou pour mieux dire, aux saturnales de leur culte. Il s'en est suivi des scènes de désordre qui ont enfanté les flagellants plus corrompus peut-être que tous leurs coreligionnaires. Dès lors les orgies ont été marquées d'un tel cynisme que les sectaires eux mêmes se sont efforcés de mettre un frein à ces honteuses débauches; dans ce fait se trouve l'origine probable des mutilés.

Le signe de convention adopté par ces hérétiques pour se reconnaître consiste à prononcer certains mots ou à se frapper de la main sur la cuisse droite entourée d'un mouchoir ou d'un drap rouge, indication de leur baptême de sang et de feu. Dans leurs réunions, ils sautent en croix et balancent le corps à l'image d'un navire tourmenté par les flots, c'est le moyen, paraît-il, de faire venir l'inspiration.

Mais rien ne surpasse l'horreur de leurs mystères qui se célèbrent toujours pendant la nuit; là il se passe des scènes qui feraient pâlir les orgies de l'antiquité. Ainsi ils communient avec un pain qui a été renfermé dans le cercueil d'un des leurs réputé saint, et s'il faut en croire M. Haxthausen, à la solennité de Pâques, c'est le sein d'une jeune fille fraîchement coupé en morceaux qui sert d'aliment à leur horrible festin.

Le savant auteur des études religieuses et politiques sur la Russie fait encore mention de deux ouvrages fort rares et très curieux qui donnent la description des affreux mystères et en général de toutes les pratiques impies et barbares de ces sauvages hérétiques. Le premier a été écrit pour l'empereur Nicolas, en 1834, et contient la déposition des sectaires eux-mêmes qui avaient été saisis par la police et exilés au couvent de Sovoletski. A cette époque l'archimandrite, chef ne la communauté, était un de ces furieux schismatiques qui eut volontiers mis à la torture le monde

Digitized by Google

entier, si le monde eut entendu la vérité autrement que lui.

Il mit les sectaires à la plus rude de tortures, celle de la soif et de la faim, après les avoir nourris pendant plusieurs jours de harengs salés. Les révélations furent notées par les moines du couvent à mesure qu'elles étaient faites et l'on en composa un beau volume manuscrit avec des vignettes imitant parfaitement les gravures sur bois des missels du moyen âge. Le second ouvrage a été publié depuis peu de temps, sur l'ordre du gouvernement, par un professeur de l'université de Saint-Pétersbourg. C'est une enquête statistique, historique et politico-religieuse sur les sectes et particulièrement sur les mutilés et les flagellants; elle révèle pleinement les horreurs que ces sectaires commettent dans les pratiques de leur culte. On frémit d'indignation et de pitié à la pensée qu'à côté d'une Eglise chrétienne, il puisse encore subsister un désordre aussi fatal à l'entendement des peuples soumis à cette Eglise.

Les doctrines sociales des mutilés sont aussi peu rassurantes que leurs croyances : ils rejettent les sacrements et nient la légitimité du mariage, de la famille et de l'hérédité. La commune est mère des enfants : tel est le principe sur lequel pivote ce mormonisme européen. A Moscou il se trouve tout un quartier habité par des sectes qui pratiquent à la lettre la vie communiste.

Dans quelques villages les skoptzy commencent par se marier à l'Eglise, mais sans plus de conviction, du reste, que lorsqu'ils pratiquent les autres sacrements, leur but alors est d'avoir un enfant de cette union, un héritier avant de se mutiler!

Telle est la situation de l'Eglise orthodoxe, tout homme intelligent y verra un danger, un immense danger : ces sectes en effet sont le germe des sociétés secrètes qui n'attendent qu'une étincelle pour faire éclater les terribles menaces qu'elles cachent dans leurs flancs.

Si le gouvernement du tzar se raidit dans le schisme, il est à craindre que la réforme du servage ne devienne un puissant levier entre les mains de la révolution. On nous objectera peut-être que l'autocratie est suffisante pour conjurer ce péril? Nous ne le croyons pas, car le salut des sociétés n'est pas uniquement dans la force qui les protége,

Digitized by Google

parce que la force peut également les détruire : c'est là une vérité inscrite en caractères de sang et de feu dans les annales de l'histoire. Ni les verges, ni le knoud, ni l'extermination en masse ne saurait avoir raison des doctrines subversives dans les pays où l'autorité morale fait défaut. La Russie en a fait une triste expérience. Quels moyens n'a-t-elle pas mis en œuvre par le ministère de son Eglise pour venir à bout des sectes immondes et dépravées qui la rongent? Certes rien n'a manqué à l'énergie de la répression du XVe au XVIIIe siècle, et pourtant aujourd'hui encore elle s'efforce, mais en vain, de se débarasser du poison qui la tue.

Sans doute la Russie est appelée à être l'instrument de la Providence dans le renouvellement du monde moderne, mais pour jouer ce rôle sublime, elle a besoin d'une force qui lui a manqué jusqu'ici. Nous voulons parler de la force ayant empire sur les âmes, et non de cette force brutale qui, pour atteindre son but, brûle et extermine tout ce qui l'arrête dans sa course.

Il est temps que le gouvernement du tzar fasse un retour sur lui-même, non pas par les expédients accoutumés de la politique, mais par le désaveu du schisme qui l'a miné. Que la Russie se rapproche du Saint-Siége, qu'elle reconnaisse dans le Pape le seul vicaire de Jésus-Christ et elle trouvera ces garanties de stabilité et de sécurité qui sont les plus forts soutiens des trônes et de l'ordre dans la société. Nous ne craignons pas de le proclamer hautement, ce n'est qu'en s'arrachant à l'anarchie des sectes que ce vaste empire triomphera avec certitude de l'anarchie des factions. Pour se retremper dans d'utiles réformes, il a besoin d'une force supérieure, qui tout en les secondant maintienne la subordination et en désarmant la tyrannie affermisse l'autorité. A l'Eglise indépendante incombe cette admirable mission, parce que seule elle est capable de tempérer et de régler les instincts d'un peuple qui aspire à la liberté : sous son égide le servage tomberait de lui-même et une ère nouvelle s'ouvrirait à la Russie, ère de grandeur et de véritable civilisation.

JOSEPH PROOST.
Docteur en sciences politiques et administratives.

Digitized by Google

COURTISANS
ET FAVORIS DU PEUPLE.

BÉRANGER.

I.

Vous le connaissez, lecteur. Qui ne le connaît? Il se montre, se pavane, s'étale avec complaisance, parle haut, discute, interrompt, disserte, dogmatise partout et sur tout. Il se nomme Légion. S'il est jeune, il est libertin et s'en vante; il s'en vante même s'il ne l'est pas; j'en ai vu qui étaient Tartufes de corruption, et hypocrites d'intempérance. Il a, sur les femmes, des opinions qui font peu d'honneur à celles qu'il a connues; il est vrai que souvent ce sont des idées qu'il a reçues toutes faites, des romans qu'il a lus, ou d'une sorte de tradition que ceux de son espèce se transmettent fidèlement. Il vous parlera de son expérience : ne vous y fiez pas trop. Il généralise aisément un fait particulier, et de là que les portes des auberges sont ouvertes, il nie les serrures. « Les maris le font toujours rire. » Pourtant, avec l'âge, il prend femme aussi, et continue à rire, le malheureux!

Il vieillit et devient sage. Cependant, pour peu qu'il ait bien dîné entre hommes, il aime, au dessert, à rappeler ses anciennes gaillardises; il fredonne une gaudriole, et dit à ses vieux camarades : Si nous refaisions de nos farces? Il trouve que les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont guère jeunes; « de mon temps, dit-il, c'était autre chose! »

Jeune ou vieux, il est incrédule. Ses opinions philosophiques sont bien simples. Il méprise fort toute recherche métaphysique. « Vaine scholastique du moyen-âge, » dit-il.

Digitized by Google

Aussi s'est-il bien gardé de lire Hegel ; il est Voltairien tout bonnement : c'est si commode ! Il s'amuse quelquefois à faire de l'impie, à blasphémer un peu, pour faire peur à sa femme et à sa servante. Du reste, il est bon enfant, c'est-à-dire de relations faciles mais superficielles : très-haut, il forme vite des camaradès. Sa nature n'est pas assez élevée pour atteindre à l'amitié.

C'est un joyeux compagnon, rieur d'habitude, mais avec des instants de désespoir Byronien. Parfois il se drape dans le manteau fatal de Lara. Mais, rassurez-vous, ce n'est qu'une coquetterie d'attitude qui ne lui ôte pas l'appétit.

Ordinairement folâtre, il a des moments de doctorale gravité : alors il vous lâche du même air des vérités dont eût rougi M. de la Palice, et d'impertinents paradoxes, qu'il a mis, à force de s'en servir, au rang des banalités.

Il n'est guère capable de respect : il raille les grands hommes, méprise les princes, et trouve que son père radote. Une seule chose peut-être excite en lui le sentiment de *l'admiration* : c'est la force matérielle d'un conquérant ou d'un dictateur. En France, la gloire militaire l'émeut quelquefois ; chez nous, hélas ! il affiche sans vergogne, souvent, la passion exclusive du repos et de l'embonpoint.

Il a des idées, ou plutôt des sentiments politiques très-prononcés ; ils varient, mais toujours tendent à un changement. Il se laisse entraîner par le premier chef venu ; jeune, on le prend par la vanité, vieux, par l'intérêt : il est d'une incroyable crédulité. L'injustice le révolte, à moins que ses passions favorites ne soient en jeu : mais alors, il nie tout droit à ses adversaires, et les met hors les lois divines et humaines.

Il a des idées historiques qu'il prend dans son journal ou dans les romans. Le moyen-âge n'est que ténèbres et chaos : Le réveil de l'esprit humain commence à la Réforme, mais la raison n'est que d'hier, le XVIII^e^ siècle l'a vue naître. — Ce sont les prêtres qui ont rendu la révolution nécessaire. — Les bûchers, le saint office, la Saint-Barthélemy, Galilée, la papesse Jeanne, lui servent d'argument ordinaire contre le Catholicisme. Il parle aussi d'un certain Père Escobar, espèce de croquemitaine dont on ne sait guère que le nom, et pour cause.

Digitized by Google

Le droit du seigneur lui plaît beaucoup : il en parle d'un ton à demi-indigné, à demi-railleur. Il n'ose trop faire parade de vertu, car il exerce lui-même bien un peu ce droit sur qui dépend de lui. Henri IV, voilà son homme! C'était un roi goguenard et mécréant, qui disait : Ventre-saint-gris! Paris vaut bien une messe! C'était un vert galant, et Gabrielle une luronne; c'était un grand buveur et un grand guerrier, témoin l'histoire de son panache blanc; il passait toujours des amours à la gloire, de la gloire aux amours. C'était un gaillard! ce qui, comme on sait, est le comble de l'éloge.

Il a ses historiens, ses philosophes, qui lui répètent ses propres idées; en les lisant, il dit : je suis savant. Il a du reste des connaissances en physique, en astronomie, en géologie surtout, qu'il a puisées dans l'article *Variétés* de son journal; et il prouve fort doctement par les fossiles, que le monde est plus vieux que ne le dit la Genèse.

On l'entend pérorer à table d'hôte, au café, dans la rue, au théâtre; il se développe et pullule dans la vie d'auberge. On le rencontre un peu partout, dans notre époque d'auberge, où l'on vit hors de chez soi. Il est désœuvré, négociant, officier en garnison, touriste, commis, rhétoricien qui s'émancipe, vieux garçon retiré du libertinage, père de famille, journaliste, avocat, poëte avorté, commis-voyageur surtout. Il y a longtemps qu'on parle de commis-voyageur, et ce qu'on en a dit est éternellement vrai.

Tel est-il, ou plutôt tels ils sont. Dans les races humaines, à mesure que l'on s'élève du nègre à l'européen, le type devient plus flexible, l'individualité prend dans l'homme une plus large part. De même Guizot et Montalembert se ressemblent fort peu, mais deux rédacteurs (ou deux lecteurs) du *Siècle,* pris au hasard, se ressemblent comme deux hottentots.

II.

C'est le public de Béranger, et son maître. Ce public a ses favoris, bien moins nombreux que ses courtisans; car il a des sympathies, des répugnances, parfois des caprices, et

Digitized by Google

tous ses flatteurs ne lui plaisent pas également. Il en est qui, pour captiver le maître, ont été jusqu'à se faire les courtisans de ses courtisans; il en est dont les bassesses n'ont été payées que de mépris, et qui ont dû regretter bien amèrement d'avoir sacrifié au vain espoir de plaire à cette tourbe leur glorieuse impopularité.

Béranger fut le favori le plus aimé de ce peuple, il en est resté l'idole, il n'a pas de rival, et l'attaquer est un blasphème. Si quelqu'homme de goût ose lever sur le fétiche une main sacrilége, tout ce peuple se lève, de Louis Jourdan à Louis Huart; le *Charivari* en perd la tête, et s'échappe à parler sérieusement. C'est que jamais courtisan ne fut aussi habile à copier les moindres gestes de son maître, que Béranger a su deviner, pour les flatter, tous les instincts de son public. Et chez lui ce n'est pas seulement imitation, c'est surtout ressemblance : il était vraiment de ce peuple-là, il en était le type le plus complet, à tel point que quand je vous en traçais tout-à-l'heure l'esquisse rapide, je me dedais si je ne faisais pas le portrait de Béranger? comme il le dit de Manuel :

« Cœur, tête et bras, tout était peuple en lui. »

Cœur et tête, au moins : car :

« Exempt d'impôt, déserteur de phalanges, »

Béranger n'eut jamais rien d'un homme d'action.

C'est dans sa vie, dans son éducation, dans le milieu où se passa son enfance et sa jeunesse, que l'on trouve l'explication, non de ses idées, il est « bien moins homme de doctrine qu'homme de sentiment, » (1) mais de ses instincts et de ses passions. Nous ne demandons qu'à lui-même les éléments de notre appréciation : laissons de côté les tristes éloges que font de lui des admirateurs qui le déshonorent; ouvrons ses mémoires, et voyons le poëte tel qu'il consent à se laisser voir.

Votre biographie, lui disaient ses amis peut devenir le meilleur commentaire de vos chansons. — C'est vrai, et nous essayerons de le prouver.

« Si l'on choisissait son berceau, dit-il, j'aurais choisi Paris. J'y vins au

(1) *Ma biographie*, par Béranger, ainsi que les citations suivantes.

Digitized by Google

» monde le 19 août 1780, chez mon bon vieux grand père Champy, tailleur, » rue Montorgueil, dans une maison encore debout aujourd'hui.

Et il ajoute immédiatement :

« A me voir naître dans une des rues les plus sales et les plus bruyantes, » qui eût pensé que j'aimerais tant les bois, les champs, les fleurs et les » oiseaux ?

Pour moi, j'en doute. Béranger a quelquefois affecté d'aimer les champs et les bois ; mais alors, l'inspiration lui manque. La campagne, pour lui, c'est la guinguette de la banlieue, où il va faire « une partie ; » et si « les champs ont *aussi* leurs amours » c'est qu'il les y amène de la rue de Bréda... Il n'aime véritablement que Paris ; rien ne surpasse en lui

« Cet amour incroyable
» Pour ces murs dont le diable
» A fait son Paradis !

On a dit de Béranger qu'il était un type de l'esprit français : il serait peut être un peu moins faux de dire qu'il personnifiait le peuple de Paris : « Il a, dit M. Montégut, toutes les qualités et tous les défauts de cette population, une des plus vives et des moins poétiques qui existent. » Il y a en lui beaucoup du bourgeois de Paris, et un peu du peuple des faubourgs ; il en a l'esprit essentiellement frondeur et goguenard, le vieil esprit de Villon ; il a aussi malheureusement beaucoup de « ce pâle voyou » sans croyance et sans pudeur, dont parle Auguste Barbier.

Le père de Béranger, grand faiseur de mauvaises affaires, fut successivement clerc d'épicier, notaire, banquier ; sa mère, dit-il, était « vive, mignonne, bien tournée. » Quand Béranger vint au monde, elle était séparée de son mari ; elle demeurait chez ses parents, le vieux tailleur Champy et sa femme ; après être resté trois ou quatre ans en nourrice aux environs d'Auxerre, ce fut là qu'il revint : ces bonnes gens sont les seuls vrais parents qu'ait connus Béranger. Sur la première éducation que, tout enfant, il reçut alors, laissons parler le poëte lui-même :

« Je me rappelle ma grand'mère lisant les romans de Presvôt et les œuvres » de Voltaire ; et mon grand-père commentant à haute voix l'ouvrage de

Digitized by Google

» Raynal, qui alors jouissait d'un succès populaire. J'ai pu douter depuis que » ma bonne grand-mère comprit quelque chose à ces lectures, qui pourtant » la passionnaient. Elle citait sans cesse M. de Voltaire, ce qui ne l'empê- » chait pas, à la Fête-Dieu, de me faire passer sous le saint sacrement.

M. de Voltaire lui-même n'agissait pas autrement, quoique par d'autres motifs sans doute.

« Ma mère ayant quitté sa famille pour vivre seule, j'allais de temps à autre » passer huit ou quinze jours auprès d'elle près du Temple, ce qui apportait » un étrange changement à la vie que je menais rue Montorgueil. Souvent » elle me conduisait aux théâtres du boulevard ou à quelques bals et à des » parties de campagne.

» J'écoutais beaucoup et je parlais peu. J'apprenais bien des choses, mais » je n'apprenais pas à lire. »

Vers neuf ans, il fut mis en pension au faubourg Saint-Antoine. Là, du haut des toits de la maison, il vit prendre la Bastille, « c'est à peu près, dit-il, le seul enseignement que j'y reçus. » Au collége, Béranger fut très paresseux, mais point bruyant ni joueur : aussi fut-il gratifié de la croix de sagesse, qui lui valut mille brocards de ses condisciples, Ces petites scènes de pension sont racontées d'une manière aimable. Malheureusement ce temps dura peu :

« Bientôt las de payer ma modique pension, mon père, qui était devenu » notaire à Durtal, m'envoya à Péronne, chez une de ses sœurs, sans l'avoir » prévenue.

» Je me vois arrivant, avec une vieille cousine, ma conductrice, à la petite » auberge de *l'Épée royale*, que cette tante tenait dans un des faubourgs de » Péronne et qui était toute sa fortune. Je ne la connaissais pas : elle m'ac- » cueille avec hésitation, lit la lettre de mon père qui me recommandait, puis » dit à la cousine : « Il m'est impossible de m'en charger. » Ce moment m'est » présent encore. Mon grand-père, frappé de paralysie, et retiré avec un » revenu insuffisant, ne pouvait me garder. Mon père rejetait le fardeau et » ma mère n'avait nul souci de moi. Je n'avais que neuf ans et demi, mais » je me sentais repoussé de tous. Qu'allais-je devenir? De pareilles scènes » mûrissent vite la raison chez ceux qui sont nés pour en avoir un peu. »

Pauvre enfant! quand on songe à cet abandon du premier âge après de si tristes exemples, on sent plus de compassion que de colère, et l'on serait tenté de pardonner à l'homme qui a tant insulté la femme et la mère de famille : il se vengeait.

L'hôtesse de *l'Epée royale* finit cependant par se laisser

Digitized by Google

attendrir : Béranger fut accueilli. Je passerai rapidement sur son séjour chez cette tante « républicaine et dévote. » Le petit Pierre de Béranger se montra fort rebelle à la dévotion, bien que sa tante « l'eut forcé » de servir la messe d'un prêtre de sa connaissence « auquel, dit-il, frère Jean des Entommeures m'a fait souvent penser. » Il conte de ce prêtre des anecdotes, où peut-être il entre un peu de fantaisie, ou d'ignorance. N'oublions pas pourtant qu'on était en 1792, et qu'il s'agit d'un prêtre assermenté. Quoiqu'il en soit, il ne put supporter longtemps les étourderies de son enfant de chœur : ce dont Béranger fut enchanté. « Il lui plaisait bien plus d'entendre parler politique : » En cette matière, les idées de sa tante eurent sur son esprit une plus grande influence.

Béranger fut ensuite apprenti chez un pauvre orfèvre « qui lui parlait de ses amours » plus que de son métier; puis il devint clerc, et plus tard élève de M. de Bellenglise, juge de paix à Péronne. Arrêtons-nous un instant et regardons ce monsieur de Bellenglise : il en vaut bien la peine :

« M. Ballue de Bellenglise, disciple fervent de Rousseau et partisan chaleureux de la Révolution, fut appelé à l'Assemblée législative. Revenu à Péronne, à la fin de sa mission, il y fonda des écoles primaires gratuites sur un plan digne peut-être d'un examen sérieux.

» Plus désireux de former des hommes que des savants, M. de Bellenglise avait voulu que les élèves se disciplinassent eux-mêmes. Ils élisaient entre eux des juges, des membres de district, un maire, des officiers municipaux, un juge de paix, qui devaient tous fonctionner dans un cercle de pouvoirs conforme aux besoins d'une association de marmots dont le plus âgé avait peut-être quinze ans. Il y avait une force armée qui se composait de tous les élèves, divisés en chasseurs, grenadiers et artilleurs, faisant aussi l'élection de leurs chefs. Nous portions en promenade nos piques et nos sabres, et traînions un caisson avec une petite pièce de canon, que nous apprenions à manœuvrer. Si les fusils nous manquaient, c'est qu'alors on n'en fabriquait pas assez pour les douze armées qui défendaient la République.

» Nous avions aussi un club, dont les séances attiraient la foule des Péronnais de tout âge. Quant aux études, le latin en était banni par le fondateur, docte latiniste pourtant; et malgré ses représentations, nous donnions peu d'attention à la grammaire que nous enseignait un vieux prêtre, pour qui cet établissement était, pendant ce temps de crise, un refuge bien utile. Les chants républicains avaient plus d'attrait pour nous que les leçons de langue..... »

Il y avait en ce temps là des chansons étranges. Que

Digitized by Google

chantaient donc ces pauvres petits? Est-ce l'éloge de Murat.

Pleurez, pleurez, patriotes
Pleurez cet homme divin?
. . . . . .
Murat sut réunir par un accord sublime
L'esprit de Juvénal et l'âme de Caton.

n'était-ce pas plutôt de ces chants religieux :

Ces édifices gothiques
Longtemps nommés le saint lieu
Ne servent plus de boutique
Pour vendre ou pour croquer Dieu.
Des autels le peuple chasse
Les héros du saint métier
Et son amour y replace
Murat et Lepelletier !

Quoi qu'il en soit :

« C'est sans doute alors qu'est venu en moi le goût de la chanson. J'aurais dû aussi contracter l'habitude de parler en public ; car, toujours nommé président de notre club, j'étais obligé de faire des allocutions aux conventionnels qui passaient à Péronne et je prononçais des discours de ma composition dans les cérémonies nationales où nous avions notre place marquée. Ajoutez que, dans les grandes circonstances, on me chargeait de rédiger des adresses à la Convention et à Maximilien Robespierre.

« Notre Lycurgue avait étendu l'application à l'éducation des jeunes filles, en la subordonnant toutefois aux convenances de leur sexe. »

Il faut avouer que voilà d'admirables choses. Si elles avaient été mises en pratique en France, quelle génération en seraient sorties! Mais :

« Malheur à l'homme supérieur condamné à vivre dans une petite ville, surtout s'il y est né ! le moindre inconvénient pour lui est de n'y trouver personne qui le comprenne ; la sottise et la jalousie s'acharnent à lui susciter des ennemis. »

Aussi :

« La fondation de M. de Bellenglise n'eut qu'une courte durée : on clabauda, et elle fut bien vite abandonnée. »

Béranger caresse avec amour le souvenir de M. de Bellenglise ; il nous peint son regard, sa lévite brune, son cha-

Digitized by Google

peau à larges bords, ses deux petits chiens, ses fleurs et ses oiseaux. Puis il finit par ce trait :

« Cet homme, c'était Fénélon républicain. »

O Fénélon ! que de fois, depuis cinquante ans, n'as-tu pas cruellement expié les lois de Salente et les sages paroles de Minerve cachée sous la figure de Mentor !

Vers 1796, Béranger, quittant l'imprimerie, où M. de Bellenglise l'avait placé à Péronne, vint à Paris rejoindre son père, pour l'aider dans des opérations de banque. M. de Béranger avait, comme on sait, des prétentions à la naissance ; noble ou non (il reste, malgré la chanson du *vilain*, quelque doute sur ce point), il était royaliste ardent, et fit de vains efforts pour convertir son fils. Si nous en croyons sur cet homme un fils respectueux, les motifs mesquins de son attachement à la cause des Bourbons, les moyens qu'il rêvait pour la faire triompher, les raisons qu'il donnait à l'appui de ses opinions, expliquent la résistance du jeune Béranger aux remontrances paternelles. Mais je n'oserais m'en rapporter à lui sans réserve : il est trop bon républicain.

En 1798, la maison de banque croula. Béranger trouva des ressources passagères dans un cabinet de lecture, connut la misère, usa trois ans à chercher un emploi. C'est vers ce temps-là que le poëte s'éveille en lui ; il se consolait en faisant des chansons pour ses amis de Péronne, *de bons vivants*, qu'il allait revoir de temps en temps.

« Les plaisirs de la table sont les seules distractions des petites villes : belle occasion pour égayer par des couplets le dessert, qui souvent ne finissait qu'à minuit. »

Nous avions donné à notre réunion le nom de *Couvent des Sans-Soucis*, et je fis ces couplets sur l'air de *Lætamini :*

Un couvent va renaître
Couvent du Sans-Soucis.
Frères, il nous faut être
Douze au plus au moins six.

Proclamons en buvant
La règle du couvent. } BIS.

Digitized by Google

Sous cette règle austère
Si l'on veut demeurer
Ce n'est qu'au monastère
Que l'on doit s'enivrer.

Proclamons, etc.

. . . . . .

Vers le commencement de 1804, Béranger, à bout de ressources, écrivit à Lucien Bonaparte en lui envoyant deux poëmes lyriques, *le Rétablissement du culte* et *le Déluge*. Lucien Bonaparte lut ses vers, le fit venir chez lui, l'encouragea et lui promit sa protection. Bientôt après, à son départ pour Rome, il donna au jeune poëte sa procuration pour toucher le traitement de l'Institut, qui lui servit à attendre.

Un an plus tard, Béranger entra dans les bureaux du peintre Landon, où il rédigea le texte de son *Musée;* puis, quand ce travail lui manqua, il obtint, grâce à l'appui d'Arnault, un bien modeste emploi dans les bureaux de l'instruction publique : ce fut là que se fixa, jusqu'en 1821, sa fortune vagabonde.

Pendant le consulat et l'empire, Béranger, avide de succès littéraire, hésita, oscilla entre la fadeur classique de l'école impériale et la verve bouffonne de Désaugiers. Si Lucien Bonaparte, son protecteur, le poussait vers l'ode, l'élégie et le poëme héroïque, son cœur l'entraînait vers la gaudriole. Il faisait alors *le Rétablissement du culte* et *Madame Grégoire, les Gueux,* et le poëme épique de *Clovis*. Il faisait même des idylles, dignes du temps de l'*Almanach des Muses* et *des Saisons du Parnasse*.

LE VIEILLARD ET LA JEUNE FILLE.

UN VIEILLARD.

Jeune fille au riant visage,
Que cherches-tu sous cet ombrage?

Digitized by Google

LA JEUNE FILLE.

Des fleurs pour orner mes cheveux.
Je me rends au prochain village
Avec le printemps et les jeux ;
Bergers, bergères, amoureux,
Vont danser sur l'herbe nouvelle ;
Déjà le sistre les appelle.
Glycère est sans doute avec eux :
De ce hameau c'est la plus belle ;
Je veux l'effacer à leurs yeux.
Voyez ces fleurs, c'est un présage...

LE VIEILLARD.

Sais-tu quel est ce lieu sauvage ?

LA JEUNE FILLE.

Non, et tout m'y paraît nouveau.

LE VIEILLARD.

Là repose, jeune étrangère,
La plus belle de ce hameau :
Ces fleurs, pour effacer Glycère,
Tu les cueilles sur son tombeau.

Mais, certes, ce n'était pas là sa veine. Son goût et son talent le portaient vers ce qui est bas et trivial. Cela est tellement vrai, à tout point de vue, qu'il eut toujours horreur de ce que, malgré toutes les déclamations démocratiques, égalitaires ou réalistes, nous continuerons d'appeler la bonne compagnie.

« J'avoue que mes principes n'étaient pas tout à fait conformes à ceux qu'affiche la *haute société*, qui allait m'attirer dans plusieurs de ses salons. »

Aussi préférait-il dîner dans une arrière-boutique ou dans une mansarde, « dans l'intérêt de la libre langue qu'il voulait parler. » Longtemps après, il revient sur cette idée dans une lettre au duc de Larochefoucault-Liancourt :

« Monsieur le duc, ce n'est point, croyez-moi, une ridicule humeur démocratique qui m'empêche de me rendre à vos instances. Je sens l'honneur que vous me faites ; mais j'ai un dictionnaire différent de celui qui est en usage

Digitized by Google

dans vos salons. Jusqu'à ce que j'eusse feuilleté le vôtre, je ne serais chez vous qu'un sot ou qu'un muet. »

Le retentissement du *Génie du christianisme* renouvela les hésitations de Béranger. Il suivit un moment le courant d'idées que semblait mouvoir le puissant effort de Châteaubriand :

« Avec un fond inébranlable de cette foi que nous appelons déisme, foi si fortement gravée dans mon cœur, qu'unie à tous mes sentiments, elle irait jusqu'à la superstition, si ma raison le voulait permettre ; avec les dispositions mélancoliques, nées du malheur, et sous l'influence des ouvrages de Châteaubriand, je tentai de retourner au catholicisme ; je lui consacrai mes essais poétiques, je fréquentai les églises aux heures de solitude, et me livrai à des lectures ascétiques, autres que l'Évangile, qui, malgré ma croyance arrêtée, a toujours été pour moi une lecture philosophique et la plus consolante de toutes. Hélas ! ces tentatives furent vaines. J'ai souvent dit que la raison n'était bonne qu'à nous faire noyer quand nous tombions à l'eau. Toutefois, j'ai eu le malheur qu'en ce point elle se soit rendue maîtresse au logis : la sotte ! elle refusa de me laisser croire à ce qu'ont cru Turenne, Corneille et Bossuet. »

Il me semble que dans cette lutte contre les idées chrétiennes, la raison n'était pas sans auxiliaires :

« Et puis, ma sagesse en herbe n'était pas de celles qui bannissent toutes les joies : il s'en fallait bien. Peut-être n'ai-je jamais parfaitement connu ce que nos romanciers anciens et nouveaux appellent l'amour ; car j'ai toujours regardé la femme non comme une épouse ou comme une maîtresse, ce qui n'est souvent qu'en faire une esclave ou un tyran, et je n'ai jamais vu en elle qu'une amie que Dieu nous a donnée. J'ai triomphé d'une secrète disposition à l'humeur noire, dont les retours devinrent de moins en moins fréquents, grâce aux femmes et à la poésie. Il me suffit de dire, grâce aux femmes, car la poésie me vient d'elles. »

Mais d'un certain genre de femmes surtout, ainsi que le prouvent ses chansons. Béranger, différent en cela de l'école romantique, ne se donne pas la peine *de réhabiliter par l'amour* la fille de joie : il la trouve bonne comme elle est. La femme, chez Béranger, a toujours le même caractère, et ce n'est pas un caractère, c'est un métier :

« J'ai su depuis qui payait sa toilette. »

Il était vaincu, le poëte de ces femmes-là ! Aussi :

. . . . . Digne prix de son art
On a déjà chanté de ses vers... quelque part ;

Digitized by Google

Et jamais, non jamais ni Racine ni Corneille
En France n'obtiendront une vogue pareille (1) !

Madame Louise Colet raconte qu'un jour Béranger, déjà très-vieux, entra, par hasard, à *la Closerie des lilas,* il y fut reconnu :

« Bientôt ce fut une avalache de fleurs et de jeunes filles, à l'ensevelir; les plus jolies *Bernerettes* de l'endroit grimpèrent littéralement sur lui. L'une lui embrassait les cheveux, l'autre les mains, l'autre le visage ; on déposait sur ses genoux une charge de bouquets qui s'amoncelaient en forteresse odorante autour de lui. Cependant l'orchestre joua les airs des plus célèbres chansons de Béranger. »

Madame Louise Colet était, dit-elle, divertie et pourtant attristée de ce spectacle. C'est en effet quelque chose d'assez tristement bouffon que les cheveux blancs de *ce bon vieil drôle,* comme dit Olivier Basselin, couronnés par les filles auxquelles il a consacré sa muse.

Pendant les guerres de l'Empire, Béranger profita de sa calvitie précoce, qui lui donnait l'air vieux, pour échapper à toute réquisition. Nous ne voyons pas, à cette époque, la moindre trace de cet enthousiasme guerrier qui éclata chez lui pendant la Restauration. Je me trompe : à l'époque de la première invasion, tous les membres du *Caveau* furent invités à faire des chansons « pour ranimer l'esprit public. » Béranger, qui en était, fit *les Gaulois et les Francs.*

Gai ! gai ! serrons nos rangs
Espérance
De la France
Gai ! gai ! serrons nos rangs !
En avant Gaulois et Francs !

Renonçant à ses marais
Le Cosaque
Qui bivouaque
Croit sur la foi des Anglais
Se loger dans nos palais

Gai, gai, etc.

(1) M. Benoît Quinet. *Dantan.*

Digitized by Google

Ces vins que nous amassons
Pour les boire
A la victoire
Seraient bus par des Saxons !
Plus de vins, plus de chansons !
Gai, gai, etc.

Pour des Calmouks durs et laids
Nos filles
Sont trop gentilles
Nos femmes ont trop d'attraits
Etc. . . . . .

Cette chanson est bien faible. Béranger a plus de verve dans celle-ci :

« Faut-il aller guerroyer dans le Nord
» Priez pour moi ! je suis mort ! je suis mort !
» Que près du feu, l'un l'autre se bravant
» On trinque assis derrière un paravant
» Je suis vivant, très-vivant, bien vivant !

Lorsque le *mort vivant* fut publié dans le recueil du *Caveau moderne,* en 1814, ce couplet fut supprimé; de même, dans diverses chansons publiées sous l'Empire, tout ce qui ressemblait à une velléité d'opposition fut retranché. (Le 4e couplet de l'âge futur par exemple.) *Le roi d'Yvetot* courut, il est vrai, manuscrit; mais il ne fut imprimé qu'à la Restauration.

Le Caveau moderne, dont je viens de parler, était « une » réunion de chansonniers et de littérateurs qui avaient » pris ce nom en mémoire du caveau, illustré par Piron, » Panard, Collé, Crébillon père et fils. » Ce caveau paraît avoir eu sur Béranger une fâcheuse influence. C'est une tentation à laquelle on ne résiste guères, que celle d'un succès facile : de tous les *francs lurons* que présidait Désaugiers, et qui faisaient de si terribles efforts pour s'amuser, Béranger était de loin le plus spirituel. Mais encore fallait-il se soumettre au genre : il n'y était pas permis de se dispenser d'être obscène.

Jamais Béranger ne se dégagea complètement de cette influence du Caveau, à laquelle, du reste, il était si bien

Digitized by Google

préparé; mais ses chansons les plus « lestes » datent de cette époque; et il a soin de nous avertir, en y revenant par deux fois, « qu'il en fit alors de bien plus folles, dont il » n'oserait, sage qu'il est devenu, rapporter les plus gaies. » — Juste ciel! qu'était-ce donc?

Béranger n'a pas pour excuse la fougue aveugle du tempérament; il n'est pas de ces libertins passionnés qui se jettent à corps perdu dans le plaisir; si parfois il s'écrie :

« Gloire, trésors, santé, jeunesse
» Sacrifiez tout.....
» En peu de jours usant toute la vie
» On en retranche les vieux ans ;
» C'est mon avis, moi de qui la sagesse
» A fait tomber tous les cheveux.

Ce n'est là qu'une bravade de bourgeois en goguette : au fond; « sa sagesse » est de ménager sa santé et sa bourse; ses passions calmes, ne prennent que ce qu'il leur veut bien donner; c'est avec méthode qu'il est débauché, sans excès, sans combats, sans remords.

» Maîtres de tous nos désirs
» Réglons les sans les contraindre
» Plus l'excès nuit aux plaisirs
» Amis, plus nous devons le craindre...

—

» Du philtre qu'amour te verse
» Il faut boire à petit coups...

—

» Ne nous incommodons pas
» Et soyons fous avec sagesse...

A plusieurs reprises, Béranger a essayé de se justifier du reproche d'immoralité. — Voici une de ses explications :

« Il est une observation que je dois faire ; les chansons mises à l'index ont été faites sous l'Empire. Or, il est remarquable que c'est habituellement à des époques de despotisme qu'on voit naître de pareilles productions. L'esprit a un tel besoin de liberté, que, lorsqu'il en est privé, il franchit les barrières les moins bien défendues, au risque de pousser trop loin cet élan d'indépendance. Les gouvernements adroits s'en arrangent ; celui de Venise protégeait les courtisanes.

Béranger, qui ne pouvait se passer de franchir des bar-

Digitized by Google

rières, et qui en même temps était un homme prudent, franchissait donc les barrières les moins défendues. Si cette explication ne vous suffit pas, en voici une autre :

« Je dirai seulement, sinon comme défense, au moins comme excuse, que ces chansons, folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, ont été des compagnes fort utiles données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin, ni aussi bas, ni même aussi haut; ce dernier mot dût-il scandaliser les vertus de salon. »

Voilà qui est clair. « En vérité, comme dit Pascal, il y a bien à profiter auprès de vos docteurs. » Mais Béranger ne ferait-il pas ici du machiavélisme rétrospectif? Il semble donner pour une habileté ce qui ne fut, je crois, qu'un goût; il ne songeait guère, quand il fit ses premières chansons, au rôle politique qu'il jouerait un jour. Peut-être y a-t-il un calcul dans la réimpression obstinée de ces « folles inspirations de jeunesse » et dans les compagnes qu'il leur donna plus tard. Mais qu'est-il besoin de supposer un calcul? La débauche et l'irréligion ne s'allient-elles pas sans avoir besoin de traité? les idées politiques de Béranger ne les comptent-elles pas toutes deux au nombre de leurs soldats?

L. DE MONGE.

(La suite au prochain numéro.)

Digitized by Google

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

EMINENCE,

La première réaction progressive que le christianisme accomplit contre la concupiscence, obstacle au progrès, c'est la réaction de l'humilité contre l'orgueil. Le progrès par le christianisme s'appuie sur cette contradiction apparente : s'abaisser pour s'élever, se diminuer pour grandir. L'homme s'est élevé avec Satan, et il est tombé ; l'homme descend avec Dieu, et il se relève : l'imitation insensée de la grandeur de Dieu l'a perdu ; l'imitation de l'abaissement de Dieu le restaure. La question du progrès est là dans sa racine première : progrès babylonien bâtissant avec Satan sur l'orgueil, progrès chrétien bâtissant avec Jésus-Christ sur l'humilité, la vraie cité de Dieu sur la terre.

Or, de ces deux progrès, le second seul est véritable. L'humilité produit l'agrandissement de l'homme et de la société : elle donne à l'homme l'élévation dans sa personne et la puissance dans ses œuvres : elle donne à la société le secret de l'harmonie sociale, parce que l'humilité est par son essence même la soumission et l'obéissance : elle une dépendance devant l'autorité, principe conservateur de tout ordre et de tout progrès social.

Messieurs, vous ne pouviez entendre sur la question du progrès qui nous préoccupe tous, d'enseignement plus radicalement chrétien ; et je me réjouis sous les regards et dans le cœur de Jésus-Christ, qu'un tel enseignement ait reçu de vos intelligences et de vos cœurs un assentiment dont le témoignage n'a pu m'échapper tout à fait. Je ne puis désespérer de vous lorsque je vous vois si attentifs et si sympathiques à la doctrine qui produit tous les biens et sauve de tous les maux.

Mais le drapeau de l'orgueil n'est pas le seul qui conduit les sociétés sur le penchant de la décadence : avec le drapeau de l'orgueil, il y a le drapeau du

Digitized by Google

sensualisme, et à sa suite les plaisirs, les voluptés, les débauches et les orgies de la chair, torrent impur qui entraîne à l'abîme l'humanité qui roule dans son flot. Contre cet autre courant, il faut une autre réaction ; la réaction de *l'austérité chrétienne*. C'est ici d'ordinaire que se trahit l'impuissance des réformateurs humains. Un vice commun les atteint, et condamne toutes leurs tentatives à d'inévitables avortements ; ils n'osent pas. Ils n'osent toucher à cette force rétrograde, si profonde, si délicate, et si puissante dans l'humanité. Devant la concupiscence de la chair, les uns sont incertains, les autres sont timides, tous sont lâches, et ils n'osent l'attaquer.

Le christianisme l'ose ; c'est sa miraculeuse hardiesse, c'est sa divine audace ; il ose opposer résolument à la concupiscence de la chair la loi de l'austérité. Ici, comme dans le mystère de l'abaissement, brille la divinité de sa sagesse et la vérité de son progrès. Le sensualisme, avons-nous dit, emporte l'humanité de haut en bas : le christianisme, venu pour rétablir la loi du progrès, devait réagir contre cette tendance et le ramener de bas en haut. Pour qu'il pût y avoir un agrandissement de l'homme supérieur, il fallait une diminution de l'homme inférieur. Le progrès humain par la diminution de l'homme charnel, telle est la loi du christianisme dont nous avons aujourd'hui à pénétrer le mystère. Par une contradiction apparente qui est ici encore le fond de l'harmonie chrétienne, la mortification est posée comme un principe de vie. Nous disions dimanche dernier : s'abaisser pour s'élever, se diminuer pour s'agrandir ; nous disons aujourd'hui : se mortifier, c'est-à-dire se faire mourir pour vivre. A la lettre, dans le vrai christianisme, l'homme se fait mourir, il se mortifie, mais pour vivre davantage ; car il fait vivre en lui l'homme spirituel de toute la mort qu'il donne à l'homme charnel, c'est-à-dire qu'il fait mourir en lui l'homme de la décadence, pour faire vivre en lui l'homme du progrès.

Tel est le second mot de notre mystère : *ecce mysterium vobis dico*. Ici encore le progrès chrétien s'appuie sur une contradiction : se mortifier pour vivre; mais c'est par ces contradictions que le christianisme met partout l'harmonie. Et, sous ce rapport, ce que le christianisme prêchait au commencement, nous le prêchons encore aujourd'hui : c'est la prédication de Jésus-Christ crucifié, c'est le Verbe de la croix qui sauve tous ceux qui croient en lui. C'est la prédication du progrès véritable. Ce qui a fait le progrès du monde il y a dix-huit siècles, ce fut le triomphe de la mortification chrétienne sur le sensualisme païen ; et ce qui doit, au dix-neuvième siècle, lui donner un nouvel essor, c'est un triomphe pareil sur un paganisme nouveau. C'est tout le sujet de ce discours.

I. — Et d'abord, Messieurs, il faut bien entendre comment la mortification chrétienne fut contre le sensualisme païen une réaction progressive.

Sauf de rares exceptions qu'on pourrait nommer monstrueuses et dont il n'y a pas à s'occuper, tous les hommes qui ont réfléchi sur ce sujet conviennent aujourd'hui qu'à l'époque où le christianisme prit possession du monde, une réaction contre le sensualisme païen était nécessaire. La prépondérance

Digitized by Google

des sens sur l'esprit était universelle, permanente, incontestée. Le corps régnait en souverain : son empire était une tyrannie contre laquelle on ne songeait pas même à protester ; et ce sensualisme pénétrant dans toutes ses profondeurs la civilisation païenne, avait fait éclore même au milieu de la société la plus polie, la plus savante et la plus lettrée, des mœurs que nous ne pouvons caractériser qu'en leur infligeant comme leur propre appellation ce mot de l'Écriture, *abominables : Abominabiles facti sunt in studiis suis.* Ceux mêmes qu'on nommait sages n'échappaient pas à cet universel entraînement qui emportait à l'opprobre les plus grands peuples de la terre ; et leur philosophie n'arrivait pas à les dérober à ces passions d'ignominie que nous ne pouvons pas même nommer. Saint Paul a pu les dire dans des mots que les chrétiens sortis récemment des impuretés du paganisme pouvaient encore entendre comme des évocations de leurs propres souvenirs, mais que nos mœurs, transfigurées dans la lumière des siècles chrétiens, ne nous autorisent plus à traduire devant vous.

Ces mœurs sont peintes par des auteurs païens, témoins et coopérateurs de ses sensuelles débauches, et qui ne songeaient pas même, en les décrivant, à déshonorer le paganisme devant la postérité. Ils ont raconté ces abominations dans une langue plus hardie que la nôtre à dire les hontes de l'homme. Je ne referai pas ici ces peintures des mœurs païennes tracées par des mains habiles. Ces tableaux d'ailleurs sont inutiles pour achever vos convictions. Tous, vous admettez cette chute profonde du genre humain dans l'opprobre des sens, à l'époque où le christianisme se présenta pour le purifier. Oui, tous, même ceux qui accordent le moins possible à la transformation morale opérée par le christianisme, conviennent que le sensualisme païen débordait, et que contre ce déluge qui submergeait le monde, une vaste et profonde réaction était devenue nécessaire.

Oui, la réaction contre le sensualisme était le seul moyen de salut pour ce vieux monde qui, pareil à un homme tué dans l'orgie, se mourait de débauche. Mais cette réaction, il fallait la faire ; il fallait en avoir l'idée, il fallait en avoir le courage, il fallait en avoir la force. Le christianisme eut cette idée, ce courage, cette force ; il eut tout cela sans système préconçu, sans programme tracé d'avance ; ces trois choses qui échappaient au monde entier, il les eut, si je puis le dire, de nature et d'instinct ; et c'est quand on veut y réfléchir, une magnifique démonstration de sa divinité. Le christianisme se présenta tel qu'il était, et il se trouva qu'il était lui-même par lui-même la réaction efficace contre le sensualisme païen.

Mais par quel procédé, par quelles mystérieuses influences cette réaction s'est-elle accomplie? Ici encore laissons les détails, et, si je l'ose dire, les surfaces. Allons chercher au plus profond du paganisme l'idée-mère qui engendrait toutes ses dégradations. Et puis allons chercher au fond du christianisme l'idée génératrice des réparations dont il porte en son sein l'énergie cachée.

Quelle était, pensez-vous, l'idée-mère du paganisme, quel était son prin-

Digitized by Google

cipe, son terme et son centre? Tout peut s'abréger dans cette pensée prise au cœur du paganisme : le paganisme avait mis la divinité dans son plaisir, et il l'avait adorée. L'homme, quoi qu'il fasse, est voué à l'adoration ; s'il ne cherche la divinité, la divinité le poursuit ; s'il n'adore le Dieu du ciel, il adore les divinités de la terre ; mais bon gré mal gré, il faut qu'il adore. Ses efforts même d'athéisme ne le dérobent pas à la nécessité de l'adoration qui est au fond de sa nature essentiellement adoratrice, et toujours prosternée, ne fut-ce que devant un simulacre ou une ombre de Dieu. Ce besoin d'adorer qui n'est dans l'homme que sa naturelle aspiration de l'infini, le paganisme l'égarait et le faisait tomber à ce qu'il y a de plus éloigné de Dieu. Il tournait aux sens les adorations de l'homme. Sa chair était devenue divine, son plaisir adorable : et il les adorait. En un mot, l'adoration de l'homme était tombée dans sa chair : le plaisir, à la lettre, était devenu Dieu.

Telle était l'idée païenne qui condensait en elle le paganisme tout entier. Dès lors, le moyen de réaction contre le sensualisme païen se trouvait indiqué par l'excès même de ses aberrations, et le remède sortait du plus profond de son mal. Le paganisme faisait adorer le plaisir ; le moyen de réaction le plus efficace était de porter ses adorations au point le plus opposé à celui où il les avait placées, et il n'y avait pour le guérir qu'à lui faire adorer la douleur. Le monde païen tenait au plaisir par son invincible besoin d'adorer, c'est-à-dire par les plus profondes racines de la nature humaine ; il suffisait de reporter jusqu'à la souffrance même ce besoin d'adorer, et de faire de la souffrance, si abhorrée, si exécrée, non une divinité factice, comme tous les dieux qu'adorait l'ancien monde, mais une divinité réelle, comme le Dieu qu'allait adorer le monde nouveau. Le païen adorait en lui et autour de lui jusqu'aux plus grossières émotions de sa chair ; il se prosternait, non-seulement passionné, mais adorateur, devant une chair vivante, émue au souffle des plaisirs et tressaillante de toutes les voluptés, devenues saintes et sacrées. Quel remède plus efficace pouvait trouver Dieu pour nous guérir, que de faire lui-même adorer sa propre chair, mais sa chair frappée de tous les coups, et pénétrée de tous les aiguillons de la douleur, sa chair flagellée, meurtrie, sanglante, et de faire adorer avec elle la souffrance, la souffrance devenue sacrée, la souffrance devenue adorable, la souffrance devenue Dieu. Essayez de concevoir un plan plus directement réactionnaire et plus efficacement réparateur; vous n'y parviendrez pas, et déjà il nous est manifeste que la divine sagesse est au fond de cette pensée. Le Verbe incarné, la sagesse de Dieu fait homme est là : le résultat ne peut être douteux.

En effet, ce plan de réparation venant à se réaliser, voici ce qui devait arriver. Par la force des choses, une adoration succéderait à une adoration, un culte à un culte, une religion à une religion ; et dès lors un monde pourrait succéder à un monde, car le mouvement du monde suit invinciblement ses adorations : il monte si elles montent, il descend si elles descendent. L'adoration humaine allant d'une extrémité à l'autre, un changement radical pouvait s'opérer dans les mœurs : cette chair déchirée, ce corps flagellé, em-

Digitized by Google

blème et réalité de la souffrance adorée, pouvait exercer sur le cœur des générations nouvelles un empire efficace. Par là, la décadence morale atteinte dans sa racine pouvait s'arrêter, et le progrès pouvait marcher. Entre le plaisir et la douleur se disputant les adorations de l'homme, bientôt un grand duel devait avoir lieu dans l'humanité. Mais la souffrance devait vaincre ; car si Dieu était avec elle, s'il l'avait prise en lui, s'il l'avait faite lui-même, son triomphe était assuré : il devait, par la divine attraction de ses souffrances, arracher les générations païennes à ces autels immondes où elles se précipitaient pour adorer le plaisir. Et une fois ce mouvement donné, une fois les adorations humaines changées, la révolution morale devait commencer, et pousser dans les siècles l'humanité purifiée à un perfectionnement qui n'aurait plus d'autre terme que la pureté même de cette chair adorée.

Messieurs, ce que je viens de montrer comme un plan de restauration efficace et progressive, ce que je viens de dire comme une simple supposition, ce fut la miraculeuse invention du christianisme ; invention vraiment divine, que l'homme seul n'eût pas même imaginée. Et son invention, ce fut son entreprise ; et son entreprise, ce fut son succès ; et son succès, ce fut la restauration du monde. Le christianisme, debout au milieu des siècles, a pris dans ses deux mains la chair meurtrie de son Dieu crucifiée, il l'a élevée assez haut pour que l'humanité pût la voir de partout, et il a dit : Nations, adorez-la, et les nations l'ont adorée.

Chose admirable, le christianisme, qui venait dans le monde pour y anéantir le règne de la chair, se trouva, dans sa substance même, n'être autre chose que l'adoration d'une chair, mais d'une chair brisée et humiliée par son contact avec toutes les souffrances. Devant la crèche, devant le Calvaire, devant l'autel, c'est l'adoration de la chair ; à Béthléem, adoration d'une chair qui naît dans la douleur ; au Calvaire, adoration d'une chair immolée dans la douleur ; à l'autel, adoration d'une chair chaque jour naissante et chaque jour immolée. Cette chair unie à la personne divine, la voilà frappée, meurtrie, immolée de toute manière ; et cette chair, c'est tout à la fois, la rédemption, le modèle et le Dieu de l'humanité ; elle est la rédemption de l'homme tombé dans la servitude de Satan : et elle est le modèle de l'homme appelé a reconquérir, en l'imitant, la liberté des enfants de Dieu ; elle est le Dieu de l'homme appelé à vaincre en lui-même l'adoration du plaisir qui fut sa décadence, par l'adoration de la douleur qui sera son progrès.

Voilà, Messieurs, le christianisme : c'est, si vous voulez, son côté austère et sa face lugubre, mais c'est lui : la religion du crucifiement, de la flagellation et de la couronne d'épines ; la religion de la douleur ou l'adoration de la souffrance a succédé à l'adoration du plaisir, et où la chair voluptueuse, adorée dans des dieux factices, est remplacée par une chair souffrante adorée dans un Dieu réel. Sans doute, ce Dieu-Homme, meurtri, flagellé, crucifié, il ressuscitera ; et, derrière son Golgotha, il montrera des ouvertures lumineuses qui laisseront voir rayonnants les sommets du Thabor ; mais ce qui demeurera comme modèle de cette vie d'épreuve, où chaque disciple du Christ cher-

Digitized by Google

che son calvaire sur les pas du crucifié, ah! ce sera cette chair divine, immolée, flagellée, sanglante ; en un mot, l'Homme-Dieu crucifié, se proposant à l'univers et comme le vrai Dieu qu'il faut adorer, et comme le vrai modèle que tous doivent imiter.

Or, Messieurs, étant admis que le christianisme, tel que je viens de le résumer devant vous, a prévalu dans le monde, et que cette adoration de la souffrance personnifiée en Jésus-Christ a été acceptée comme le dogme et la pratique du vrai christianisme, il est impossible que vous ne compreniez pas le coup profond qui fut frappé au cœur de l'humanité chrétienne, et ce qui est résulté de son contre-coup pour l'élévation de l'homme.

Par cette substitution du nouveau à l'ancien, voici ce qui devait arriver. L'homme avait imité dans sa chair ce qu'il adorait dans ses dieux : il va continuer d'imiter ce qu'il adore ; mais son Dieu est changé. Les autels de Vénus impudique et de Jupiter adultère sont renversés ; ces dieux de chair sont tombés avec eux, écrasés sous leurs temples. Sur les débris purifiés de ces temples abattus et de leurs dieux pulvérisés, un autre Dieu s'élève, comme les dieux anciens s'apprêtant à faire à son effigie l'humanité qui l'adore... L'humanité est venue, elle a regardé son Dieu crucifié, flagellé, meurtri : elle s'est, devant son image, prosternée jusqu'à terre dans une adoration ardente et sympathique ; que dis-je? cette image adorée, elle l'a prise dans ses mains ; elle l'a pressée sur son cœur, et elle a dit en l'arrosant de ses larmes : « O » Dieu du Calvaire, marque-moi de ton empreinte, et que je demeure à jamais » ornée comme de pierres précieuses de tes stigmates divins. »

Et quand l'humanité se relevait de cette prostration où elle avait adoré son Dieu flagellé, elle était transfigurée ; ce n'était pas la transfiguration du Thabor ; non, ce n'était que la transfiguration du Calvaire. Mais l'humanité se voyait dans une lumière nouvelle ; elle sentait naître dans son cœur des ambitions qu'elle ne s'était jamais connues, ambition de la flagellation, ambition du couronnement d'épines, ambition du crucifiement, en un mot, ambition de faire sa propre chair à la plus grande ressemblance de cette chair adorée dans son Dieu crucifié.

Quelle qu'en soit, du reste, la raison dernière, c'est un fait ; le prodige s'est accompli au grand jour de l'histoire. Une humanité s'est rencontrée partout dans les siècles chrétiens, prise contre sa propre chair d'une cruauté sainte. On eût dit que le plaisir et la souffrance avaient soudainement perdu, l'un ses charmes, l'autre ses horreurs ; que le plaisir était devenu la souffrance, et que la souffrance était devenue le plaisir. Du moins est-il certain qu'ils avaient changé de place dans l'estime et l'amour de cette humanité nouvelle. Et cette ambition de la flagellation, et cette passion du crucifiement, ce n'était pas un rêve de philosophie stoïque, c'était un élan d'adoration. Ce n'était pas un orgueil hypocrite disant à la douleur : « Tu n'es rien ; je te méprise parce que tu n'atteins qu'une chair que je dédaigne. » C'est un amour naïf qui disait à la souffrance : « Je t'aime, parce que tu me représentes Jésus-Christ que j'adore. »

Digitized by Google

Jusqu'où les saints ont-ils porté cette ambition de souffrir? Jusqu'où est allée, dans ses rigueurs passionnées, cette ambition qui armait les Saints contre leur propre chair? Ici, Messieurs, si je voulais seulement vous résumer l'austère histoire de la vie des Saints, vous m'opposeriez peut-être la raison de l'impossible : mon discours, pour être vrai, serait forcé de n'être plus vraisemblable. Si je vous disais ce qu'ont osé contre leurs corps, non-seulement les martyrs, mais les anachorètes, les solitaires, les pénitents de tous les rangs et de toutes les conditions, cent fois plus flagellés et plus broyés par leurs propres mains et par les inventions de leur amour que les martyrs ne l'étaient par la main des bourreaux et par les inventions de la tyrannie ; si j'étalais devant vous, dans toute sa vérité terrible, le spectacle de leurs macérations, leurs jeûnes, leurs veilles, leurs cilices, leurs chaînes de fer, leurs disciplines, et ce vêtement de blessures et de cicatrices dont ils enveloppaient leurs corps ensanglantés ; si je peignais tout cela dans sa réalité vive, beaucoup d'hommes qui s'estiment intrépides prendraient, entendant ces récits, des frayeurs d'enfant, et ils diraient : « Non, la faiblesse humaine n'a pu monter jusque-là. » Quoi qu'il en soit, voici le fait dans son résumé véridique : les Saints ont épuisé dans leur corps la puissance de souffrir. Je sais me disait un médecin célèbre de cette capitale, je sais tout ce que la maladie peut amasser de douleurs physiques dans le corps humain, eh bien, j'affirme que le courage des Saints a surpassé sous ce rapport la puissance de la maladie ; ils ont épuisé, à la lettre, toutes les ressources de la douleur. Je le comprends. Les païens avaient épuisé la volupté ; les chrétiens ont épuisé la souffrance.

Mais, ce qu'il importe ici par dessus tout de bien comprendre, c'est l'essor nouveau qu'a communiqué à l'humanité chrétienne cette passion de la douleur. Qu'en ont ressenti les âmes, les corps, l'homme tout entier? Sans doute, dans ce mouvement nouveau qui entraînait les saints sur la trace de leur Dieu flagellé, il y eut de pieux excès, où, dans des prodiges de force, la faiblesse de l'homme se trahissait encore ; je n'ai pas à m'occuper de ces exceptions, je n'ai à constater, au point de vue du progrès général, que l'effet d'ensemble ; et l'effet d'ensemble, le voici dans sa réalité éclatante : la force morale et la force physique se sont l'une et l'autre et l'une par l'autre retrempées dans la douleur.

Il se forma à tous les rangs de la société des légions d'hommes et de femmes qui, armés contre eux-mêmes du fouet de la flagellation et du glaive de la mortification, s'exerçaient toute leur vie à ces combats généreux : vaincre les corps pour agrandir les âmes. Les saints voulaient d'abord une chose : embrasser le plus possible la douleur physique, pour ressembler le plus possible à leur chef flagellé ! Mais de ces luttes devenues populaires, combats de géants où les âmes étaient aux prises avec les corps pour diminuer l'homme sensuel et agrandir l'homme de l'esprit, les âmes sortirent plus grandes en effet. L'âme humaine retrouva dans ces combats une élévation qu'on ne lui connaissait plus ; elle reprit avec toute sa force, sa pureté, sa générosité, sa

Digitized by Google

dignité, sa liberté; elle reprit surtout, dans cet asservissement du corps soumis à des flagellations vengeresses de ses révoltes, sa véritable royauté.

Et l'agrandissement des âmes, rejaillissant sur le visage de l'homme, y imprima comme un sceau d'incomparable grandeur. Une physionomie se révéla dans l'humanité, portant, avec le signe du Crucifié, un trait de majesté inconnue à l'antiquité païenne. On vit paraître des visages que l'art antique n'a pu peindre parce qu'il ne les avait jamais rencontrés, visages austères et doux, visages aux saillies majestueuses et aux regards sereins : amaigris, non plus par l'excès des voluptés, mais par l'usage héroïque de l'austérité ; portant sur leur front un sillon généreux où la majesté de l'homme se réflétait tout entière. Le corps lui-même, associé par ses douleurs à cette rénovation de l'homme, reprit une force et une élasticité nouvelles. Dans ces flots de sang versés par l'austérité libre et volontaire, le corps humain se retrempa, se purifia et se fortifia tout ensemble; et effaçant de plus en plus en lui le signe de la bête, il prit dans des multitudes transfigurées quelque chose d'angélique. Le corps, si je puis le dire, moins pesant et plus éthéré, entra avec souplesse et agilité dans le mouvement de l'esprit; et affranchies de ces servitudes charnelles, les âmes non-seulement portaient, mais enlevaient leur corps dans ce vol sublime qui les emportait à Dieu. Ce prodige de transformation humaine alla si loin, que l'on put voir dans quelques saints comme une restauration de toute notre grandeur primitive ; l'âme délivrée de l'esclavage du corps, avait repris sur lui quelque chose de son premier empire, en lui faisant sentir la domination de la Croix.

Ainsi l'austérité chrétienne, en diminuant l'homme par un côté, l'avait rehaussé par toutes ses faces. De ce creuset de la douleur, un homme nouveau était sorti, et c'était un homme plus grand que l'homme ancien. De cette terre vivante de l'humanité fécondée par la souffrance, arrosée des eaux du sacrifice et du sang du martyre, mille fleurs nouvelles avaient germé et s'étaient épanouies sous le visage du Crucifié pour embaumer de leur parfum ce monde régénéré : et parmi elles, une fleur plus belle et plus suave que toutes les autres, apparaissait de tous côtés, comme le produit spontané de la mortification chrétienne : la fleur incomparable de la chasteté. Oui, comme le sensualisme païen produisait de lui-même et faisait sortir de son fond la fleur de la volupté, l'austérité chrétienne faisait épanouir au milieu de ses rigueurs la fleur céleste de la chasteté, comme une rose qui fleurit au bout d'une tige hérissée par des épines. O divine chasteté, le monde ne vous connaissait plus, et pour vous retrouver il fallait remonter au ciel où fleurit éternellement, dans la cité de Dieu, la pureté des esprits. Aussi, ce fut une grande époque dans la vie de l'humanité, un signe éclatant du progrès qu'elle avait fait en marchant dans la douleur, lorsque du sein de tant de corruptions accumulées sur les vestiges de la religion nouvelle, on vous vit reparaître comme un beau lys sortant du fond des ruines pour s'épanouir au soleil.

Ah ! quand je regarde d'ici ces chœurs de vierges de tout sexe et de toute condition sortant, voilés de pudeur et ornés de sainteté, de ces temples où de

Digitized by Google

ces catacombes où leur corps vient de toucher la chair du Dieu crucifié ; quand je vois surtout des vierges comme sainte Lucie, sainte Agathe, sainte Agnès, sainte Cécile, triompher tout à la fois des attaques de la cruauté et des attaques encore plus redoutables de la volupté, avec une force et une aisance dont on ne croyait pas même l'humanité susceptible; oh ! alors je sens le besoin de m'écrier devant ce spectacle que me montre l'histoire : le plaisir est détrôné, la souffrance a vaincu ! L'âme a retrouvé sa grandeur, la physionomie sa majesté ; le corps lui-même a repris avec sa force sa pureté virginale : l'empire de l'austérité a remplacé l'empire de la volupté, comme l'empire de l'humilité a succédé à l'empire de l'orgueil. Gloire à Dieu ! le monde est changé ; l'humanité est agrandie, le progrès marchera ; il marchera comme il a commencé, dans la souffrance et dans l'austérité chrétienne. Les philosophies sensuelles les poésies sensuelles, les littératures sensuelles, viendront semer notre route de fleurs, de parfums, de plaisirs et de voluptés ; elles séduiront une heure l'humanité rétrograde et trompée. Mais toutes les fois que l'humanité désabusée voudra vraiment se relever, ah ! je sais bien ce qu'elle fera ; elle rejettera ces fleurs, ces parfums, ces charmes que les passions et les erreurs sèment au chemin des peuples qui descendent ; elle reprendra, pour les combats de sa vie ascendante, la forte cuirasse de l'austérité ; elle découvrira le visage de son Christ voilé par des doctrines voluptueuses, et prenant dans sa main ce drapeau séculaire qui l'a guidée jusqu'ici à toutes ses conquêtes, la croix, toujours la croix, elle dira : « Fils du Calvaire, poursuivons notre route : anathème au plaisir ; à nous l'austérité : le plaisir est rétrograde, l'austérité est » progressive. »

Voilà, Messieurs, ce que l'humanité chrétienne, à partir du Calvaire, a fait à l'heure de toutes ces grandes crises ; elle a repris dans sa main le drapeau de la croix et dans son cœur l'amour de l'austerité : et elle a marché dans le progrès.

Eh bien, ce qu'elle a fait il y a dix-huit siècles, ce qu'elle a fait à toutes ses grandes phases, il faut qu'elle le fasse aujourd'hui au dix-neuvième siècle ; notre progrès est à cette condition : une réaction nouvelle contre le sensualisme.

II. — Déjà, l'année dernière, je vous ai signalé par un coup-d'œil rapide le sensualisme comme résumant les tendances générales de notre siècle. Aujourd'hui, pour bien établir la nécessité urgente d'une nouvelle réaction chrétienne contre le sensualisme du siècle, je dois dégager de ce fond sensuel une idée indirectement opposée à la doctrine que je prêche, et qui est elle-même la plus complète expression du sensualisme contemporain.

Il existe, Messieurs, à l'heure où je vous parle, dans l'Europe moderne, et surtout dans notre France, je ne sais combien de sectes nouvelles, portant des noms divers, mais toutes se rencontrant dans cette idée commune : le progrès de l'avenir par la substitution d'un christianisme nouveau au christianisme ancien. Ces sectes renouvelées de Marcion, de Cerinthe, de Valentin ou de

Digitized by Google

Carpocrate, affectent pour cause, un langage nouveau et une science obscure. Véritable gnosticisme rajeuni de dix-sept siècles, ces sectes qui protestent de leur respect pour l'Evangile montrent pour la mortification évangélique une horreur qu'elles estiment sainte : et dénonçant la mortification devant la raison de ce siècle passionné pour le progrès, elles disent : L'austérité chrétienne, c'est l'obstacle à notre progrès, c'est le principe de nos décadences. Le christianisme, il y a dix-huit siècles, avec son Calvaire et sa croix, fut un progrès dans le monde ; mais aujourd'hui l'austérité chrétienne est la grande plaie de l'humanité ; c'est le point d'arrêt de nos progrès, et ce qui fut alors force progressive est aujourd'hui force rétrograde.

A entendre, en effet, les apôtres voués à la propagation de ces doctrines, la mortification chrétienne fut salutaire autrefois comme réaction contre le sensualisme païen, et elle détermina dans le monde un progrès véritable ; mais cette réaction, au point de vue du progrès général de l'humanité, n'a pu valoir que comme une transition. La mortification chrétienne, exagération de l'empire de l'esprit au détriment de l'empire du corps, doit disparaître pour faire place à une morale plus élevée, plus complète, surtout plus harmonieuse ; car c'est le rêve le plus aimé de cette philosophie charmante, de tenir l'humanité sur la ligne du devoir dans un équilibre parfait, entre les excès du sensualisme païen et les excès de l'ascétisme chrétien.

Un progrès doit s'accomplir au dix-neuvième siècle, mais par un procédé diamétralement opposé à celui que jusqu'ici a suivi le christianisme. On dit que le christianisme a le tort impardonnable d'outrager la nature et d'exterminer la chair, et que les austérités des saints précipitent notre décadence. Là est le mal de notre temps, et l'heure est venue de le combattre. Il faut se hâter d'arrêter dans les multitudes que le christianisme gouverne encore l'excès des jeûnes, des abstinences et des macérations. Il faut guérir, par le charme oublié de la vie des sens, ce goût dépravé que gardent les chrétiens pour les joies du Calvaire. Surtout, il faut de la part de tous les hommes et de toutes les femmes libres ou qui aspirent à l'être, une grande et fraternelle conspiration contre cette tyrannie que le christianisme fait peser si injustement depuis dix-huit siècles, sur les droits méconnus du corps et de la chair. Le christianisme, assurément, est une grande religion : on veut bien reconnaître le principe d'amour qui est le fond de sa vie, la sublimité de sa morale, la puissance de son unité et l'ordre splendide de sa hiérarchie. On va même jusqu'à consentir à admettre la plupart de ses dogmes, sauf à les expliquer ou à les réformer notablement. On reconnaît qu'il n'existe pas à l'heure qu'il est de doctrine plus complète ni d'institution plus forte que la doctrine et l'institution du catholicisme ; et l'on consent à ne pas détruire tout à fait le christianisme. On lui demande des concessions, non-seulement dans l'ordre dogmatique, mais par-dessus tout dans l'ordre moral. On demande au christianisme de rabattre un peu de la sévérité chrétienne : on supplie cette religion de l'esprit d'être moins intraitable envers la chair : « Au nom de » l'humanité, prenez un peu pitié de notre chair humaine. Il y a dix-huit

Digitized by Google

» siècles que vous la tenez captive ; l'heure de l'affranchissement a sonné pour » elle : nous proclamons les droits de la chair ; nous demandons comme » gage du progrès de l'avenir, dans la société, l'égalité du souverain et des » sujets ; dans la famille, l'égalité de l'homme et de la femme, et dans » l'homme, l'égalité de la chair et de l'esprit. Et nous levons sur nos têtes ce » drapeau généreux qui doit guider les peuples à la conquête du progrès : » *Réhabilitation de la chair.* »

Telle est la doctrine qui fit naguère beaucoup de bruit en faisant peu de mal, et qui fait aujourd'hui beaucoup de mal en faisant peu de bruit : elle circule, elle s'étend ; elle gagne comme un cancer les âmes amollies, ouvertes d'avance aux enseignements malsains. Du fond de ses formules confuses, toujours une même chose se dégage : la chair. Affranchissement de la chair, égalité de l'esprit et de la chair, harmonie de l'esprit et de la chair, droits de la chair, dignité de la chair, réhabilitation de la chair. La chair, toujours la chair. On n'a pour quoi que ce soit plus d'égards, plus de considération, plus de sollicitude, plus d'amour, plus de tendresse. Qui croirait, Messieurs, que cette doctrine, si adulatrice de la chair, soit descendue des hauteurs de la métaphysique ? Cependant, rien n'est plus palpable ; à travers cette morale, si bonne aux faiblesses, si facile aux passions, et où l'on sent passer tant de souffles de volupté, le panthéisme laisse percer son visage. L'égalité pratique de la chair et de l'esprit n'est qu'un corollaire de son dogme fondamental. L'esprit et la chair, en effet, dans la doctrine panthéistique, sont les deux grandes manifestations de l'être divin dans la nature humaine ; l'une et l'autre ont dans l'homme leur plus haute, leur plus complète expression. Dès lors, l'une est aussi légitime que l'autre ; les droits de l'esprit et de la chair ont, dans leur commune divinité, la raison de leur égale légitimité. Les instincts et les tendances de l'esprit sont tournés vers le monde intelligible. Les instincts et les tendances de la chair sont tournés vers le monde matériel. Or, le monde intelligible, c'est Dieu, et le monde matériel, c'est encore Dieu ; dès lors, pourquoi Dieu opprimerait-il Dieu ? pourquoi, entre le divin et le divin, une lutte, un antagonisme, une dépendance ? Et pourquoi les droits de la chair, qui est divine aussi, seraient-ils immolés en holocauste à la divinité de l'esprit ? Ainsi, vous le voyez, des sommets de l'ontologie panthéistique aux profondeurs de cette morale épicurienne, il n'y a que la distance de deux syllogismes.

Messieurs, vous voudriez peut-être qu'à l'exposé de ces doctrines je misse des noms propres, ne fût-ce que pour donner aux maîtres ou aux disciples le droit de réclamer. Je n'en ferai rien du tout. Je me prends aux idées, non aux personnes ; de quelque nom que ces erreurs se signent, peu importe à la question. Je garde mon estime et mon amour aux hommes placés par leurs erreurs sous le coup de la parole qui frappe les idées, mais je n'en frappe pas moins les idées. Et quand à l'idée dont il s'agit ici, *égalité de la chair et de l'esprit, réhabilitation de la chair*, je laisse tomber sur elle ce mot qui est sa naturelle flagellation et son stigmate mérité : *dégradante, rétrograde !...*

Digitized by Google

Les propagateurs de cette idée ne comptent pas avec la chute originelle : car l'idée elle-même exige, pour se soutenir, que le péché originel n'existe pas ; et ils font une facile justice de ce *mythe* de l'Eden que les peuples ne seraient faits que pour se consoler de la misère présente par le souvenir d'une félicité perdue. Mais au moins faut-il bien qu'ils comptent avec la réalité vivante de la nature humaine au dix-neuvième siècle. Quoi qu'il en soit d'Adam et de l'Eden, notre vie actuelle n'est pas un mythe ; vous n'êtes pas pour moi un mythe ; je ne suis pas pour vous un mythe ; vous voilà et me voici, portant un esprit qui se connaît, enchaîné à une chair qui se sent. Eh bien ! de quelque cause que cela provienne, c'est un fait dont la connaissance est pour nous infaillible comme le sentiment de la vie ; cette chair qu'on nous demande d'affranchir et de réhabiliter, est une chair qui se révolte et qui a des exigences insolentes. Le corps humain est un égoïste et un révolté, comme les égoïstes et les révoltés de tous les temps et de toutes les conditions, il exagère ses besoins et il prétend que ses besoins sont des droits : c'est se moquer par trop solennellement du bon sens du genre humain, de demander des réhabilitations pour cet esclave insolent qui mérite le châtiment. Ah ! au lieu de reprocher à l'esprit sa tyrannie sur la chair, il faut bien plutôt reprocher à la chair ses révoltes contre l'esprit. Car, sachez-le bien, vous qui parlez de progrès, si l'homme se dégrade, ce n'est pas pour tenir trop ferme l'empire de l'esprit, c'est pour se montrer trop faible devant les rébellions de sa chair.

Vous voulez anéantir dans l'homme le despotisme de l'esprit, et vous demandez l'affranchissement de la chair, la libre expansion de la chair. Avec ce principe, essayez l'éducation d'un enfant, essayez l'éducation d'un peuple : savez-vous ce que vous ferez, et dans cet enfant et dans ce peuple ? Vous conduirez l'un et l'autre à la dégradation, si ce n'est à la destruction. Abandonnez un enfant aux exigences de son corps ; livrez-le, affranchi des répressions de l'esprit à la libre expansion de sa chair ? Que deviendra-t-il ? que fera-t-il ? il se dégradera, il s'énervera, peut-être il s'exterminera lui-même. L'animal s'arrête d'instinct à la limite du besoin, l'enfant la dépassera ; il tournera son esprit à la ruine de son corps ; et ramenant aux grossières satisfactions de sa chair l'immensité naissante de ses désirs, il brisera ce frêle instrument, assez fort pour les susciter, trop faible pour les rassassier. Ah ! si vous en doutez, interrogez ceux qui savent. Demandez aux disciples d'Hippocrate qui ont retenu la leçon du maître, ce que peut devenir un enfant livré à cette éducation homicide, qui se vante, en réhabilitant la chair, d'agrandir l'humanité ! Et un peuple, imaginez-vous, Messieurs, ce que pourrait devenir un peuple marchant à son progrès sous ce drapeau d'ignominie, *réhabilitation de la chair !* Ce qu'il deviendrait ! ah ! je n'ose le dire. Si grand fût-il, il irait d'un pas précipité où sont allés et où iront à jamais tous les peuples qui pratiquent cette formule, à l'état sauvage, à la barbarie du moins. Car, ne l'oubliez pas, la réhabilitation de la chair, si elle se faisait, emporterait dans l'homme la destitution de l'esprit. Et la destitution de l'esprit, la déchéance de l'âme dans la nature

Digitized by Google

humaine, qu'est-ce que c'est, je vous prie ? Tout vous répond : Barbarie ! état sauvage ! Plus s'étend dans les peuples comme dans les hommes le règne de la chair, plus se resserre et diminue le règne de l'esprit. Cet équilibre parfait, cet harmonieuse égalité de l'esprit et de la chair n'est qu'un démenti donné au plus pur christianisme ; et ce démenti, donné au christianisme, n'est égalé que par celui que donnent à l'histoire ces systèmes humanitaires qui n'ont pas même le vulgaire mérite de connaître un peu l'humanité. Le christianisme, ah ! Messieurs, c'est cette parole de saint Paul, dont la vérité est immortelle : *Caro concupiscit adversus spiritum, et spiritus adversus carnem :* et l'histoire, c'est le contre-coup de cette lutte dont chaque homme entend le bruit au-dedans de lui-même, comme on l'entend partout retentissant dans l'univers : égalité de l'esprit et de la chair, roman de l'humanité et dégradation des peuples; lutte de l'esprit contre la chair, histoire de l'humanité et progrès des nations.

Mais, Messieurs, laissons de côté un moment ce qui ne regarde que l'humanité en général ; mettons cette doctrine face à face avec les besoins de notre siècle, car c'est de notre siècle qu'il s'agit ici ; et demandons-nous en regardant, telle qu'elle nous apparaît, l'humanité contemporaine, si cette doctrine est celle qui nous peut sauver, et si ce drapeau peut être vraiment pour nous un drapeau de progrès.

Ah ! Messieurs ! quand je considère ce qui se passe autour de nous, aujourd'hui que le christianisme, entraînant encore après lui l'humanité généreuse, tient si ferme et si haut au milieu des nations le sceptre de l'esprit, je me demande ce qui arriverait si cette grande royauté de l'esprit venant à disparaître tout à coup avec tous ceux qui l'acceptent, il ne restait plus au milieu de nous, pour faire marcher la société dans la voie de son progrès, que la royauté de la chair et ceux qui se proclament ses sujets. Dites-moi, je vous prie, où est, à l'heure où je vous parle, dans la France et dans toute l'Europe, le danger de l'humanité et la cause de décadence ? On demande la répression de l'empire de l'esprit et l'agrandissement de l'empire de la chair ; mais est-ce donc que l'esprit règne trop aujourd'hui sur les multitudes, et que la chair ne règne pas assez ? Quoi les droits de l'esprit sont trop reconnus, les droits de la chair trop oubliés ? Quoi ! l'esprit est trop exalté et la chair trop humiliée ? Quoi ! l'esprit est trop respecté, la chair trop méprisée ? et voilà notre danger ? Vraiment, ce qui menace de nous corrompre, de nous perdre, de nous dégrader, c'est l'excès de nos jeûnes, de nos abstinences, de nos flagellations, et de toutes nos austérités ? et le danger du siècle, ce sont vos cilices, vos haires, vos disciplines et tous ces affreux instruments par lesquels votre ascétisme lugubre tourmente, flagelle et démolit vos corps ? Ah ! vous ne le croyez pas ; et votre sourire, en entendant ces mots, me dit assez que, dans votre pensée comme dans la mienne, le danger est ailleurs. Non, ce qui nous menace, ce n'est pas l'excès de l'austérité chrétienne, c'est son absence : ce qui perd l'humanité de nos jours, non, ce n'est pas le règne exagéré de l'esprit, c'est la domination immodérée de la chair. Je rencontre autour de moi des

Digitized by Google

corps brisés et courbés avant la vieillesse ; mais ces corps, qui les a brisés ? Je rencontre des vies caduques et flétries avant le temps ; mais ces vies, qui les a flétries, et qui leur a infligé l'opprobre d'une caducité précoce ? Je vois paraître des visages amaigris et pâles, même au printemps de l'âge ? mais cette pâleur, d'où vient-elle ? Cette maigreur qui l'a faite ? est-ce l'excès de la pénitence ? est-ce l'excès de la débauche ? Peut-être !.... Et parmi ces êtres ravagés, dévastés, défigurés, qui tombent du théâtre du monde au fond des hôpitaux, rendez-vous de toutes les douleurs, combien sont tombés là, ruinés par les excès de l'austérité chrétienne ? Pas un. Et combien y sont tombés par l'excès de la volupté et de la débauche païenne ? Ah ! je n'ose répondre. Et ce règne de la chair qui signale son passage dans la vie par d'irréparables outrages, et quelquefois par d'ineffaçables stigmates de décadence et d'opprobre, on trouve qu'il n'est pas assez grand ! et l'on demande pour elle des droits nouveaux, des réhabilitations nouvelles, un empire nouveau !

Ah ! Messieurs, les droits de la chair sont assez reconnus, ils le sont trop : ce que l'on méconnaît, ce que l'on viole, ce que l'on outrage aujourd'hui, ce sont les droits et les prérogatives de l'esprit. La chair est flattée, caressée, adulée ; la chair est parée, embellie, parfumée ; elle est, permettez ce mot familier, choyée de toute manière. Ce n'est pas assez, la chair aujourd'hui est exaltée, glorifiée, chantée par des génies en renom ; il ne lui manquait plus pour nous ramener au paganisme que de se faire adorer, et il y en a qui l'adorent. Oui, dans un monde dont ma parole ici ne pourrait peindre les mœurs, après dix-huit siècles de christianisme, l'idole de la chair s'est relevée, et elle trouve des adorateurs !

Et ceux-là même qui reconnaissent encore, avec le règne du vrai christianisme, la royauté de l'esprit ne se font que trop les très-humbles et très-obéissants serviteurs de la chair. Il y a un monde chrétien qui a horreur de l'austérité chrétienne : la mollesse de notre temps se trahit de toute manière ; et la vie contemporaine, au point de vue où nous sommes, devient par trop étrange. A Paris, trois mois de plaisir, de fêtes, de spectacles, de bals, de danses, de festins, le tout pour le plus grand honneur et à la plus grande satisfaction de la chair. Trois autres mois à refaire aux brises du rivage et à retremper dans les vagues de la mer une chair amollie dans l'atmosphère des plaisirs, ébranlée au contact des jouissances de la terre. Trois autres mois à chercher, comme les oiseaux qui fuient l'aquilon, des soleils chauds et des climats sans rigueurs. Le reste, passé dans le rien faire à bercer sa paresse dans de doux loisirs et à se retrancher au fond de sa demeure contre l'injure des frimas. Telle est, Messieurs, l'orbite fortunée où la vie contemporaine de beaucoup de gens accomplit sa révolution annuelle ; éternel printemps où tout est arrangé, non par la providence de Dieu, mais par la mollesse des hommes, pour que le corps ne rencontre plus ni une privation qui l'éprouve, ni un souffle qui le blesse.

Eh bien, après tant de ménagements, d'industries et d'inventions imaginées par le génie de ce siècle pour conserver au corps, sa sève sa fleur, sa

Digitized by Google

beauté, sa force, l'austère carême revient avec ses rigueurs toujours plus plus adoucies ; pour porter le poids du jeûne, tous les corps sont trop faibles : et la minorité assez robuste encore pour accepter ce fardeau, se resserrant de plus en plus, devient pour notre siècle une sorte de race athlétique, et leur austérité une vertu héroïque que le vulgaire des chrétiens doit désormais renoncer à imiter. O progrès ! Et tandis que, dans les énervements de la chair, le jeûne périt chaque jour, que devient l'abstinence ? Autrefois, quand l'austérité chrétienne était dans sa vigueur, on dit que le végétal seul suffisait à faire vivre soixante-dix ans, et la pensée ne venait à personne que manger la chair des animaux fût devenu pour l'homme une condition de vitalité. O temps ! ô mœurs ! L'Église catholique, demandant durant l'année une application de la loi de mortification, dit aux siens : « Deux jours de la semaine vous ne mangerez pas la chair des animaux. » Et dans beaucoup d'endroits déjà où le progrès du siècle a marché davantage, la loi de l'abstinence se réduit à un seul jour : un seul jour sur sept, ne pas manger de chair ! L'Église catholique ose encore le demander ; mais notre siècle n'ose plus l'accomplir ; il répond : *impossible*. Allez voir les chrétiens rangés le vendredi autour de la table où viennent s'asseoir ceux qui reconnaissent l'obligation d'honorer par une abstinence le souvenir de leur Dieu crucifié : quelle dérision et de la loi de l'Église et de la passion de Jésus-Christ ! La prévarication est tellement supposée comme le fait universel, qu'on ne tient plus même compte de la possibilité d'une exception ; des chrétiens imposent à des chrétiens, et des catholiques à des catholiques la nécessité de violer leur loi et d'outrager leur Dieu. Ainsi le veut le siècle ; le festin n'est préparé que pour les violateurs de la loi de Jésus-Christ. Et s'il paraît là un chrétien des anciens jours qui ose protester par son abstention contre l'universelle violation, on regarde avec surprise ce revenant d'un autre âge ; et tous les heureux disciples du progrès sensuel disent avec étonnement : quel est ce barbare qui peut vivre tout un jour sans manger de la chair ? O progrès !

Vous dites peut-être en entendant ce discours : « Vous oubliez que nos corps n'ont plus la même vigueur qu'ils avaient autrefois. » Ah ! vous avez raison ; nos corps n'ont plus la vigueur qu'on voyait dans nos chrétiens des anciens jours ; je l'accorde, et je suis bien loin de l'oublier ; mais je le demande, de cette différence quelle est la cause ? Pourquoi êtes-vous moins robustes que vos pères ? Et pourquoi vos enfants s'annoncent-ils comme devant être plus faibles que vous-mêmes ? Là est la question. Pourquoi nos corps vont-ils s'affaiblissant de jour en jour ? Parce que tout conspire autour de vous à les amollir et à les énerver de plus en plus ; parce que l'atmosphère où ils vivent et se développent est une atmosphère essentiellement énervante ; parce qu'enfin vous ôtez de plus en plus aux corps, comme vous travaillez à ôter aux âmes, l'aiguillon de la douleur, le nerf de l'austérité et le fortifiant de la privation ; parce que ce que l'on nomme aujourd'hui d'un nom qui n'aura jamais tout à fait, j'espère, l'honneur de devenir français, le *confortable*, n'est, par une dérision du langage, que l'universel affaiblissement des âmes

Digitized by Google

accéléré par l'amollissement des corps ; si bien que tandis que d'un côté nous nous autorisons de la faiblesse de nos corps pour échapper à la loi de l'austérité, le rejet de la loi de l'austérité contribue de plus en plus à l'affaiblissement de nos corps.

Voilà le cercle doublement vicieux où notre siècle emporte, à travers tous les ménagements de la chair, nos générations amollies. Et pour nous arracher à ce cercle, pour nous dérober à ce désordre toujours croissant, où, comme en tout désordre, l'humanité ne trouve qu'affaiblissement et décadence ; pour nous restituer la force et nous replacer dans l'harmonie, on vient nous proposer de réhabiliter la chair ! on ose nous demander de faire à la chair une plus grande part dans la vie et de diminuer peu à peu, pour arriver bientôt à les supprimer tout à fait, ce qui a fait notre force et notre restauration, le ressort de l'austérité et la loi de mortification ! O folie, ô dérision, ô aveuglement ! et sans sentir se soulever notre dignité d'homme et notre conscience de chrétien, nous avons lu les livres et entendu les discours qui insultent à ce point et le christianisme et l'humanité !

Ah ! Messieurs, si vous voulez savoir comment vous pouvez sortir de ce cercle fatal où l'erreur médite de vous enfermer à jamais, je vous le dirai d'un seul mot : Vous en sortirez par le chemin du Calvaire. Le sensualisme païen vous dégrade ; seule, l'austérité chrétienne aura la puissance de vous relever. Je disais dimanche : l'orgueil nous a perdus, l'humilité nous sauvera. J'ajoute aujourd'hui : la mollesse païenne nous perd, l'austérité chrétienne nons sauvera. On vous demande la réhabilitation de la chair ; nous vous demandons, nous, la réhabilitation de l'esprit. Car, ce qui est captif de nos jours, ce qui est humilié de nos jours, ce qui est abaissé enfin, je vous le redis parce que vous ne le comprendrez jamais assez, ce n'est pas la chair, c'est l'esprit.

Donc, que l'esprit se relève au milieu de nous, qu'il reprenne son empire au XIX^e^ siècle, et qu'il le reprenne comme il l'a repris au commencement, en faisant toucher son sceptre à la croix de Jésus-Christ et en appuyant son trône sur le rocher du Calvaire. Certes, Messieurs, je ne vous demande pas, comme loi de votre vie, la pratique des plus grands chrétiens. Je ne vous dis pas de vous couvrir de haires, de cilices, de chaînes de fer ; je ne vous dis pas de retremper, comme ces hommes héroïques, l'énergie de vos âmes dans le sang de vos blessures ; mais je vous dis : acceptez dans une mesure la loi qui est la vôtre, la loi de l'austérité. Prenez votre part de la vie du Calvaire, et gardez pour les héroïsmes que vous ne pouvez imiter une sincère admiration et d'inépuisables respects.

Ah ! je le sais, la pénitence corporelle, le jeune, l'abstinence, la discipline et la flagellation des saints prêtent à rire à des penseurs de ce temps, trop sages pour pratiquer de telles folies. Ils ont plus d'égards pour la chair, plus de respect et surtout plus d'amour pour le corps ; et ils disent en souriant à l'austérité chrétienne : ascétisme, Moyen-Age, fanatisme, démence !... La vérité est que, châtier volontairement son corps pour venger la dignité de l'âme outragée par ses révoltes, est une sainte et sublime chose. La vérité est,

Digitized by Google

quoi qu'en pensent les faux sages, que réduire, comme saint Paul, sa chair en servitude, non-seulement pour n'être pas un réprouvé, mais ne fût-ce que pour être bien sûr qu'on ne deviendra jamais son esclave, sera toujours un acte de courage et de magnanimité. La vérité est que, pour accorder à son corps le plaisir, il suffit d'être lâche : et que pour infliger à son corps la douleur volontaire dans un but de restauration morale, il faut être courageux, il faut être vraiment grand. La vérité est enfin que cette race de mortifiés, mieux que toute autre, maintient à sa vraie hauteur le niveau de l'humanité, et tient dans sa main intrépide, avec le fouet dont elle se frappe elle-même, le drapeau du progrès!

Ah! le Ciel en soit béni, cette race héroïque n'est pas éteinte encore, et je suis heureux de vous apprendre, si vous aviez le malheur de l'ignorer, que ces héroïsmes et ces merveilles de l'austérité chrétienne ne sont pas à jamais relégués dans le domaine de l'archéologie sacrée. C'est de l'histoire vivante encore. La tradition du Calvaire n'est pas oubliée tout à fait, et les orgies d'un paganisme nouveau n'ont pas étouffé au dix-neuvième siècle les saintes austérités de la croix. Il y en a parmi vous qui, sous un vêtement qui satisfait aux exigences du monde, en portent un autre qui satisfait aux exigences du Calvaire et réjouit les yeux du Crucifié. A ceux-là je crie de toute mon âme : courage, courage à toutes les victimes-volontaires; courage à tous les flagellés; courage à tous les couronnés d'épines; courage à tous les stigmatisés de Jésus-Christ; oui, courage à vous tous, héros de l'humanité qui remonte, précédez-nous dans la voie du Calvaire, Si nous ne pouvons vous suivre de près, nous vous suivrons de loin; car vous seuls êtes au chemin qu'il faut suivre, le chemin du progrès, comme celui du Calvaire, est un chemin douloureux : nous le gravirons avec vous, portant dans les luttes de la chair et les agonies de l'esprit, le drapeau qui seul peut nous guider à des progrès nouveaux, le drapeau de l'austérité chrétienne, qui triomphera une fois de plus dans le monde du sensualisme païen.

Digitized by Google

DES PORTRAITS DE FEMME

DANS LA POÉSIE ÉPIQUE DE L'INDE (1).

§ II.

INFORTUNE DE NALA.

Tout était perdu pour Nala : son heureux rival poussa l'audace jusqu'à lui demander quel serait son dernier enjeu, jusqu'à lui offrir de jouer pour Damayantî. A ces mot l'infortuné Nala se sentit le cœur brisé de douleur, il ne lui répondit pas. Il déposa sur le champs tous ses ornements et, enveloppé d'un seul vêtement, il quitta son palais : la seule Damayantî à demi vêtue le suivait. Alors, repoussé par tous les habitants de sa capitale sur l'ordre inflexible de leur nouveau maître, Nala qui avait passé trois nuits sans abri se vit forcé d'errer dans les forêts voisines. Quand bientôt la faim le pressa, il fut réduit à l'eau de la source, à des fruits et des racines sauvages : tout à coup le seul manteau qu'il portait lui fut enlevé par les oiseaux qu'il voulait saisir comme une proie assurée, mais que le perfide Cali avait envoyés à dessein sur son passage (2). Mais ce fut en vain

(1) Suite. Voir notre numéro d'avril.

(2) Les esprits malfaisants qui avaient passé naguère dans les dés avaient pris cette autre forme trompeuse.

Digitized by Google

que Nala, accablé par le sort, supplia Damayantî de regagner les Etats de son père : en vain lui montra-t-il les routes diverses qui conduisaient au midi, l'une vers la ville d'Avantî (dite plus tard Oudjdjayinî) et le mont Rikschavat, l'autre vers la chaîne du Vindhya et le cours du Payoschnî dans le voisinage de pieuses solitudes (1). Plus d'une fois il lui répéta les mêmes paroles en indiquant les chemins qui menaient au royaume des Vidarbhas ou à celui de Kosala; cette femme courageuse voulut partager jusqu'au bout les souffrances de son époux et, par sa présence, adoucir pour lui les rigueurs de l'exil. La voix étouffée par ses sanglots, l'âme déchirée par la douleur, Damayantî tint au prince de Nischadha ce discours attendrissant (2) :

« Mon cœur est agité, tous mes membres s'engourdissent de stupeur, ô prince, à la seule pensée d'une telle résolution! Après la perte de ton royaume et de tes biens, quand tu es sans vêtement, quand tu es exposé à de cruelles privations, comment pourrais-je partir et t'abandonner dans une forêt déserte? Si tu succombes de faim et de lassitude, si tu regrettes ton bonheur passé, je serai à tes côtés en ces lieux affreux, ô mon maître, pour te consoler dans l'abattement. Est-il un remède inventé par les sages qui soit comparable à une épouse dans toutes les douleurs? c'est une vérité que je te répète! »

« C'est comme tu le dis, ô gracieuse Damayantî! lui répondit Nala. Il n'est point pour l'homme affligé de remède aussi puissant que le cœur aimant d'une épouse. Non, je ne veux pas te quitter. Quel motif as-tu de craindre encore, ô femme timide? Ce n'est pas toi, mais moi-même que j'abandonnerai en me séparant de toi, qui es au-dessus de tout reproche! »

« Damayantî repartit avec inquiétude : « Si tu ne veux pas me quitter, ô grand roi, pourquoi me montrer la route du royaume des Vidarbhas? Je le comprends bien!... Ah! tu

(1) Comme ce n'est pas le lieu de nous étendre sur des questions de géographie, nous ne pouvons mieux faire que d'indiquer le savant commentaire que M. Lassen a consacré à l'itinéraire de nos deux personnages. (*Antiquités indiennes*, t. I, p. 572-75.)

(2) *Nala*, lect. IX, v. 25-36, éd. Bopp.

Digitized by Google

ne dois pas m'abandonner! Ce n'est que dans un égarement d'esprit que tu pouvais y songer. Tu me montres le chemin à diverses reprises, ô le meilleur des hommes! aussi tu ne fais qu'augmenter ma douleur, toi qui es semblable aux Immortels! Si c'est ton dessein bien arrêté que je retourne chez les miens, ah! nous irons ensemble, nous gagnerons tous deux le pays des Vidarbhas. Le roi Bhîma t'y comblera d'honneurs, et tu seras heureux, ô prince, en habitant notre maison! » (1).

» Nala répondit alors à Damayantî : « Ce royaume qui appartient à ton père, m'est ouvert, je n'en doute pas; mais je n'irai point là dans l'infortune où je suis réduit. Quand j'y ai déjà paru dans l'éclat de la richesse, comment y reviendrais-je pauvre et malheureux, devenu la cause de ton chagrin, au lieu d'être encore la source de ta félicité? »

» C'est en ces termes que Nala cherchait sans cesse à consoler la belle Damayantî. Après avoir erré longtemps couverts d'un seul vêtement qu'ils se partageaient (2), ils arrivèrent épuisés par la faim et la soif, au seuil d'une cabane; ils y entrèrent, et l'ancien roi des Nischadhas s'y assit sur le sol avec la princesse des Vidarbhas. N'ayant pas même trouvé une couche de gazon, Nala, couvert de poussière et de boue, s'y endormit de fatigue et d'accablement sur la terre nue. Damayantî ferma bientôt ses yeux appesantis par le sommeil; cette femme douce et résignée avait connu la douleur! »

Cependant Nala s'éveilla au bout de quelques instants, l'âme agitée par les plus vives angoisses. Repassant dans son esprit ses premiers malheurs, la perte de son royaume, l'abandon de ses amis, sa fuite précipitée, envisageant d'ailleurs les souffrances qu'il doit attendre encore d'une vie errante, il conçoit la résolution d'abandonner Damayantî dans la forêt, pour qu'elle échappe à tant de vicissitudes et

(1) Lect. X^e^, v. 1-7.

(2) Ce trait ne rappelle-t-il pas Paul et Virginie marchant, pendant l'orage, enveloppés presque en entier de la même couverture?

Digitized by Google

qu'elle puisse rejoindre ses proches. Il se disait (1) : « Que m'adviendra-t-il si je le fais, que m'adviendra-t-il si je ne le fais pas? que vaut mieux pour moi, ou la mort, ou le complet abandon des hommes? C'est à cause de moi que cette femme qui m'est si dévouée tombe dans un état d'infortune; en mon absence, ne regagnerait-elle pas quelque jour sa famille? Auprès de moi, il n'y a point de doute, elle ne trouvera que le malheur; séparée de moi, peut-être, retrouverait-elle le bonheur quelque part! »

Nala revint plusieurs fois sur ses pas et contempla en pleurant l'innocente Damayantî, qui allait se trouver seul, sans soutien, sans protecteur, sans autre défenseur que l'éclat de sa personne, dans cette solitude effrayante. Sans cesse rappelé par l'amour qu'il lui portait, mais entraîné de nouveau par le perfide Cali, son cœur était douloureusement partagé. Enfin, les yeux inondés de larmes, il fit à Damayantî ses adieux (2) :

« Celle que jamais ni le vent, ni le soleil n'avait aperçue, ma bien-aimée dort maintenant au milieu de cette cabane sur la terre nue, comme un être sans protecteur. Cette femme au gracieux sourire, que deviendra-t-elle en se réveillant, l'esprit frappé de stupeur? La noble fille de Bhîma que j'abandonne, comment se guidera-t-elle seule dans cette forêt affreuse habitée par les serpents et les bêtes sauvages? Ah! puissent te garder les *Adityas*, les *Vasavas*, les *Roudras*, les deux *Açvinas* avec les troupes des *Maroutas* (3)! O femme aux grandes destinées, tu es protégée par ta vertu! »

Nala quitta, en gémissant amèrement, en pleurant d'une manière lamentable, sa fidèle épouse encore endormie sur le sol, et il s'enfonça dans les profondeurs de la forêt.

(1) Lect. X^e^, v. 9-12. — Dans l'hymne védique cité ci-dessus, le poëte fait dire au joueur :

« Ma femme ne me maltraite pas; elle ne m'injurie pas; elle a toujours été bonne avec mes amis comme elle l'est avec moi; et moi pour un dé qui d'un seul coup peut tout ruiner, je laisse une si tendre épouse! »

(2) Lect. X^e^, v. 21-24.

(3) Les trois premiers noms désignent trois ordres de génies subordonnés aux grandes divinité du ciel indien, mais présidant au jeu des éléments et aux destinées des mortels. Les *Açvinas* sont les jumeaux célestes invoqués comme médecins et comme cavaliers; les *Maroutas* sont les enfants d'Eole auxquels l'Inde a voué un culte plus sérieux que la Grèce : génies des vents, ils dispersent les nuages qui répandent la fertilité avec la pluie, le premier des bienfaits pour les régions tropicales.

Digitized by Google

§ III.

DAMAYANTI DANS LA FORÊT.

« Quand Nala fut parti, la belle Damayantî, soulagée par le sommeil, s'éveilla pleine d'effroi, au sein de la forêt sauvage. N'apercevant plus son époux, elle fut pénétrée de douleur, et elle se mit à crier à haute voix (1) :

« O grand roi! ô mon protecteur, ô roi, mon maître, pourquoi m'abandonnes-tu? Hélas! je suis perdue, je meurs! — J'ai peur dans une forêt déserte! — N'est-tu pas attaché à ton devoir, fidèle à ta promesse? quand tu m'avais donné ta parole, comment as-tu pris la fuite pendant mon sommeil? comment es-tu parti en abandonnant une épouse fidèle et dévouée qui n'est point la cause de ton malheur? Pourrais-tu, ô prince des hommes, tenir envers moi en toute vérité le même langage que tu as tenu naguère devant les dieux maîtres des mondes?... Certes, la mort ne vient pas pour les hommes sinon au terme fixé d'avance, puisque le moment où tu abandonnes ta bien-aimée n'est pas le dernier instant de sa vie! »

« Mais non, c'en est assez de ce jeu... Je tremble encore, héros invincible; montre-toi, ô mon maître! — Je te vois, oui, je te vois, tu es découvert, prince des Nischadhas! Tu t'es caché dans le feuillage... Pourquoi ne pas répondre à ma voix? — Quoi, cruel! tandis que je me lamente ici, tu ne parais pas, tu ne viens pas me rassurer? — Ce n'est pas moi que je plains; mon chagrin n'a pas non plus une autre cause... Que feras-tu seul, ô roi? oui, c'est de toi que j'ai pitié!... que deviendras-tu le soir, au pied des arbres, abattu par la faim et par la soif, épuisé de fatigue, quand tu ne me verras plus? »

« Alors, saisie d'une violente douleur, le cœur brûlant d'inquiétude, Damayantî court çà et là en pleurant amèrement. Tantôt elle s'élance avec impétuosité, tantôt elle re-

(1) Lect. XI^e, v. 1-12.

Digitized by Google

tombe comme égarée; tantôt elle est anéantie par la peur, tantôt elle crie, elle fond en larmes. Consumée par ses angoisses, elle pousse sans cesse de douloureux soupirs; la fille de Bhîma, fidèle à son époux, fait entendre ces paroles, au milieu des pleurs et des gémissements :

« Que l'être par la malédiction duquel le roi des Nischadhas est tombé dans le malheur, éprouve un malheur plus grand encore que notre malheur! Que le pervers qui a mis dans l'affliction Nala au cœur innocent, soit réduit à une vie sans félicité (1)! »

« L'épouse de Nala, après s'être ainsi lamentée, cherche ce prince magnanime dans la grande forêt, séjour des animaux sauvages; elle court de tous côtés en gémissant, comme hors d'elle-même; elle répète sans cesse les mêmes cris: « Hélas! ô roi, hélas! » Damayantî faisait entendre des gémissements et des cris lamentables pareilles à ceux de la femelle de l'aigle; elle ne faisait que pleurer et se plaindre, quand tout à coup elle fut attaquée dans sa route par un serpent affamé, un boa aux immenses replis. Saisie par le monstre, c'est encore Nala qu'elle fit l'objet de ses plaintes; c'est vers Nala que se reportèrent toutes ses pensées.

« O mon protecteur, disait-elle, que n'accours-tu vers moi, qu'a saisie ce terrible serpent, au milieu d'une affreuse solitude?... Mais que vas-tu faire, ô souverain des Nischadhas, en te souvenant de moi, quand plus tard, délivré de la malédiction, tu auras recouvré ta raison et retrouvé tes richesses? O prince des rois, qui te soulagera désormais dans tes fatigues, dans ton abattement et tes angoisses (2)? »

Un chasseur qui traversait l'épaisse forêt entendit les pleurs de Damayantî; il accourut promptement vers elle et l'aperçut tout enlacée par l'énorme serpent : aussitôt, d'un de ses traits aigus, il le perça sans qu'il remuât davantage. L'audacieux chasseur, frappé de la beauté de celle qu'il venait de délivrer, lui présenta des aliments; puis il se mit à l'interroger en disant : « Quelle est ton origine, femme aux yeux d'antilope? comment es-tu venue dans cette forêt? comment est-tu tombée dans cette grande infortune, femme

(1) Lect. XI^e, v. 13-17.
(2) Ibid., v. 18-25.

Digitized by Google

excellente? » Après avoir appris de la bouche de Damayantî toute la suite de ses malheurs, il osa lui adresser d'une voix douce des paroles dictées par l'amour; mais la fidèle Damayantî, comprenant la pensée de cet homme pervers, fut enflammée de colère et d'indignation, et elle lui lança cette imprécation terrible : « Comme il est de toute vérité que je ne songe à aucun autre qu'au prince des Nischadhas, que ce vil chasseur tombe à l'instant sans vie! » Ces paroles à peine prononcées, le chasseur fut renversé par terre, inanimé, tel qu'un arbre consumé par les flammes (1).

» Alors la jeune femme aux yeux de lotus s'avança dans l'épaisseur de la forêt immense, retentissant du bruissement des grillons, remplie de troupes de lions, de panthères, de daims, de tigres, d'ours et de buffles, embellie par des milliers d'oiseaux de tout plumage, habitée aussi par des voleurs et des races barbares (2) : cette forêt était couverte des arbustes les plus variés, et ornée de plantes de tout genre, les *Salas*, les *Vénous*, les *Dhavas*, les *Asvatthas*, les *Ingoudas*, les *Kinsoucas*, les *Djambous*, les *Amras rouges*, les *Khadiras*, les *Cadambas*. Damayantî rencontra sur sa route des montagnes riches en métaux divers, des bosquets animés par des chants mélodieux, de vastes avenues, des rivières, des étangs, des lacs d'un aspect merveilleux, elle vit une multitude de quadrupèdes et d'oiseaux, beaucoup de génies d'une forme horrible, des *Piçâtchas*, des *Ouragas*, des *Rakschasas* (3); elle aperçut de tous côtés des sommets de montagnes, des fleuves, des étangs, des cataractes admirables à voir. La fille du roi des Vidarbhas découvrit, rassemblés en troupes immenses, des buffles, des sangliers, des ours, des serpents, hôtes féroces de cette solitude (4). Réunis-

(1) Fin de la lect. XI^e^, v. 26-39 (analyse).

(2) Le nom de *Mlétchas* qui leur est donné désigne des races impures, étrangères à la race ancienne de l'Inde et parlant des idiomes particuliers.

(3) Les *Râkschasas* sont des géants impies, ennemis des dieux et ravisseurs des offrandes sacrées; les *Piçâtchas*, des êtres malfaisants qui vivent dans les forêts sous la forme de nains et de vampires; mais les serpents dits *Nâgas*, *Ouragas*, sont des demi-dieux, habitant les régions souterraines, sans être méchants par nature.

(4) Cette peinture négligée d'un paysage indien nous reporte en imagination à ces forêts américaines, à ces savanes du nouveau monde, que nous ont décrites tant de relations de voyages.

Digitized by Google

sant en sa personne l'éclat, le courage et la félicité constante de la vertu, la princesse, fille des rois, est seule dans la forêt, cherchant toujours Nala; mais elle n'a la crainte d'aucun être. Au sein de cette solitude effroyable, Damayantî, tourmentée par les malheurs de son époux, se lamente ainsi sur un rocher, où elle s'est réfugiée (1) :

« Prince à la robuste poitrine, aux bras vigoureux, souverain des peuples de Nischadha, où es-tu allé, me laissant seule dans ces lieux déserts? Après avoir accompli le sacrifice de l'*Açvamédha* et tant d'autres (2), sacrifices fournis de nombreuses offrandes, comment peux-tu ainsi me tromper? Souviens-toi, ô le meilleur des hommes, du langage que tu as tenu autrefois en ma présence. Prends en considération les paroles que les cygnes messagers t'ont jadis fait entendre et les paroles qu'ils m'ont adressées, ô maître de la terre! Oui, les quatre *Védas*, avec les *Angas* et les *Oupângas* (3), lus et étudiés dans leur ensemble, c'est bien une seule et même vérité! Ainsi, maître des hommes, destructeur de tes ennemis, tu dois accomplir la promesse que tu as faite naguère en ma présence! Ne suis-je pas ta bien-aimée, ô héros pur de toute offense? Pourquoi ne me réponds-tu pas dans cette solitude effroyable? Le tigre féroce, le roi terrible de la forêt, pressé par la faim, viendra, la gueule béante, me dévorer... Ah! que ne viens-tu me secourir? Tu répétais sans cesse : Aucune autre que toi ne m'est chère! Rends donc vraies ces paroles que tu prononçais naguère, ô prince accompli!... Ah! mon maître désiré, que ne réponds-tu pas à la voix d'une épouse qui se lamente

(1) *Nala*, Lecture XII^e^, v. 1-11. Nous n'avons rien retranché de cette description un peu surchargée d'après les habitudes du goût indien, mais servant très-bien au poëte à représenter la scène où il a placé Damayantî pendant le long et touchant monologue que nous traduisons en entier (v. 12-59 de la même lecture).

(2) Le sacrifice du cheval, dit *Açvamédha*, est le plus solennel des sacrifices offerts par les rois à l'occasion de graves événements : il est une des institutions propres à la caste guerrière.

(3) Les *Angas* ou *Védângas* sont les « membres » ou branches de la science sacrée contenue dans les *Védas* et leurs livres supplémentaires dits *Oupavédas* : quant aux *Oupangas*, ce sont quatre autres branches considérées comme accessoires des précédentes, et comprenant les traditions épiques et puraniques, ainsi que les systèmes principaux des écoles religieuses de droit et de philosophie.

Digitized by Google

éperdue et qui est chérie de toi? J'erre ici, malheureuse, pâle, amaigrie, couverte de fange, à demi vêtue, seule, semblable à l'antilope aux grands yeux séparée de son troupeau, et tu ne viens pas prendre ma défense, tandis que je pleure et je me lamente, ô toi, destructeur de tes ennemis! Seule dans la vaste forêt, c'est moi qui t'appelle, c'est Damayantî qui te parle... Pourquoi ne réponds-tu pas à ma voix? toi, le meilleur des hommes, doué de naissance et de beauté, gracieux dans tous tes membres, ne te reverrai-je pas aujourd'hui autour de cette montagne, dans cette forêt habitée par les lions et les tigres? Ne te retrouverai-je pas couché ou assis, debout ou marchant, toi qui as augmenté ma douleur!

» Exténuée par la douleur que j'éprouve pour toi, à qui donc vais-je faire cette question : « As-tu rencontré par hasard dans la forêt le roi Nala? » — Qui me fera découvrir aujourd'hui dans cette solitude ce roi beau, magnanime, vainqueur de ses ennemis? — « Le roi Nala, aux yeux de lotus, que tu cherches... il est ici! » Ah! de qui pourrai-je entendre une si douce parole?

» Je vois s'approcher le tigre, roi de la forêt, aux dents menaçantes, aux énormes mâchoires... Je m'avance vers lui sans trembler : Tu es le roi des quadrupèdes, tu es le souverain de cette forêt; pour moi, sache que je suis Damayantî, la fille du roi des Vidarbhas, l'épouse de Nala, prince des Nischadhas, l'exterminateur de ses ennemis; je le cherche, seule, malheureuse, déchirée par la douleur. Rassure-moi, ô roi des solitudes, si tu as vu Nala; ou bien si tu ne sais rien de Nala, dévore-moi, délivre-moi d'une telle souffrance!

» Je le vois, au bruit de mes gémissements, le roi de la forêt lui-même s'en va vers le fleuve aux eaux limpides, qui se rend dans les vastes mers...

» J'aperçois cette montagne pure, dont les sommets élancés qui touchent le ciel, brillent d'un vif éclat et réflètent les plus riches couleurs; cette montagne, remplie de métaux variés, ornée des perles les plus précieuses, s'élève comme l'étendard de cette immense forêt; elle est peuplée par des troupes de lions, de tigres, d'éléphants, de sangliers, de gazelles; résonnant de tous côtés du chant des oiseaux, traversée par de nombreux ruisseaux, elle est couverte d'ar-

Digitized by Google

bustes et de plantes aux fleurs magnifiques, les *Açôcas*, les *Vacoulas*, les *Pounnagas*, les *Karnikâras*. Je vais interroger le roi des monts sur le sort du maître des hommes (1).

» Hommage à toi, vénérable Montagne, admirable par l'aspect divin de tes cîmes aériennes, Montagne céleste qui offres un asile assuré! Je te salue en t'abordant... Apprends-le : je suis la fille, la bru et l'épouse des rois; j'ai nom DAMAYANTI. C'est mon père qui règne sur les Vidarbhas, le héros Bhîma, protecteur des quatre castes, fidèle à accomplir les sacrifices solennels, le meilleur des rois, religieux, véridique, incapable d'une malédiction, noble de caractère, plein de vaillance, doué de félicité, attaché à ses devoirs, pur de toute faute, gardien de son peuple, vainqueur de ses ennemis; sache-le, je suis sa fille, ô vénérable Montagne! Chez les Nischadhas est mon second père, le meilleur des hommes, célèbre sous le nom de Vîrasêna; le fils de ce roi, le héros heureux et fort qui gouverne le royaume paternel, le prince au visage d'un teint foncé, porte le nom de NALA, et il est aussi appelé *Pounyaçlôka;* il est religieux, savant dans les *Védas*, éloquent, pur, assidu aux sacrifices, buvant le jus du Sôma, dans les libations, nourrissant le feu sacré, généreux et vaillant, en un mot digne en tout de commander. Sache-le, je suis son épouse, et privée d'un soutien, plongée dans le malheur, je cherche mon époux, le meilleur des hommes!

» O toi, la plus haute des Montagnes, Nala n'a-t-il pas été vu dans cette forêt terrible par toi dont les sommets innombrables s'élancent dans les airs? N'a-t-il pas été aperçu par toi, le prince des Nischadhas, Nala, mon glorieux époux, sage, véridique, vaillant, impétueux, doué de la force des éléphants? O Montagne vénérable, dans mon isolement et mon trouble, que ne me consoles-tu par ta voix, comme ta fille affligée? — O Nala! héros, maître de la terre, fidèle à tes promesses, montre-toi, si tu es dans cette forêt; parais toi-même! Quand entendrai-je la voix du roi des Nischadhas,

(1) Des allocutions de ce genre sont tout à fait dans le génie de l'épopée indienne; ses héros contemplent la nature dans l'extase et conversent avec elle, Avant de monter au ciel d'Indra, Ardjouna adresse de touchants adieux au mont *Mandara* qui avait été sa retraite et le lieu de ses épreuves ascétiques (*Mahâbhârata*, liv. IIIe, épisode traduit par M. Bopp).

Digitized by Google

grave et sonore, pareille au bruit de la foudre? Quand entendrai-je cette voix aussi douce que l'Ambroisie (*Amrita*), m'appelant du nom de « *princesse des Vidarbhas*, » cette voix à qui la tradition sacrée est familière, voix heureuse qui seule peut dissiper mon affliction? O roi, ami de la vertu, rassure-moi dans ma crainte, console-moi... »

Après avoir tenu ce langage à la montagne, la fille des rois, Damayantî se mit en marche vers le nord de la forêt immense. Quand elle eut marché trois jours et trois nuits, cette femme accomplie aperçut une solitude de pénitents qui avait l'aspect incomparable d'une forêt céleste; elle était peuplée par des anachorètes, semblables aux fameux Rischis Vasischtha, Brighou et Atri, par des pénitents austères, doués de tempérance et de pureté, se nourrissant d'eau et de feuilles, ou vivant seulement de l'air, maîtres absolus de leurs sens, heureux de leur destinée, désireux de la voie du ciel, vêtus d'écorces d'arbre ou de peaux d'antilope. Damayantî contempla cet agréable séjour des anachorètes, cet hermitage qui donne abri à tous les animaux sauvages de la forêt et à des troupes de singes et de gazelles. A cette vue, elle respira et se sentit soulagée. Alors la pieuse Damayantî, la perle des femmes, à la belle chevelure, aux beaux sourcils, aux yeux grands et noirs, répandant autour d'elle un vif éclat, entra dans l'enceinte sacrée de l'ermitage. Après avoir salué ces hommes riches en mortifications, elle resta modestement inclinée. « Sois la bienvenue! » Ainsi fut-elle saluée par tous les anachorètes. Quand ils lui eurent rendu les honneurs consacrés par l'usage et l'eurent fait asseoir, ils lui dirent : « Parle, que ferons-nous pour toi? »

« Fortunés solitaires, hommes innocents, reprit la gracieuse Damayantî, êtes-vous pleinement heureux dans vos pénitences, dans vos devoirs, dans vos pratiquees, dans vos cérémonies, dans les êtres qui vous entourent?

» O bienheureuse, répondirent-ils, tout est bien autour de nous! Mais, dis-nous, beauté accomplie, qui tu es, dis-nous ce que tu veux faire. A la vue de ta beauté parfaite et de l'éclat qui t'environne, l'admiration s'est emparée de nous. Sois rassurée, bannis toute inquiétude!... Es-tu la déesse de cette forêt? Es-tu la déesse de ce fleuve ou de cette montagne? Dis-nous la vérité! »

Digitized by Google

Damayantî répondit aux sages : « Je ne suis point la déesse de cette forêt, je ne suis point la déesse de cette montagne ou de ce fleuve, ô brâhmanes ! Sachez que je suis une simple mortelle, hommes riches en mortifications (1) ! »

Alors elle raconta aux solitaires comment elle était la fille du roi Bhîma et l'épouse du vertueux Nala ; comment son époux avait eu le malheur de perdre au jeu son royaume et ses richesses. « Je parcours, leur dit-elle, les forêts, les montagnes, les lacs et les fleuves ; j'erre dans les vastes solitudes, toujours en proie à ma douleur, cherchant mon époux, le généreux Nala, habile dans les armes, expérimenté dans les combats ! N'est-il pas venu dans cette retraite charmante, asile de la pénitence, le roi Nala, pour qui je parcours la forêt effrayante, horrible, remplie de tigres et de bêtes sauvages. Ah ! si dans quelques jours je ne revois pas le roi Nala, j'atteindrai la félicité en me délivrant de ce corps misérable. Quel intérêt s'attache encore pour moi à la vie sans ce maître des hommes ! Comment existerais-je, accablée du poids de mes regrets pour un époux que je pleure ? »

La fille de Bhîma se lamentait ainsi dans la forêt ; ces pénitents, doués d'une infaillible prescience, dirent alors à Damayantî : « L'avenir sera heureux pour toi, ô femme accomplie ! Nous le prévoyons par la force de notre dévotion... Tu reverras bientôt le souverain des Nischadhas, Nala, le destructeur de ses ennemis ! Tu reverras, fille de Bhîma, le meilleur des hommes vertueux, délivré de toute entrave, libre de tout péché, gouvernant de nouveau cette ville, et paré des plus riches joyaux ; tu reverras ton époux, ce prince d'illustre origine, la terreur de ses ennemis, le consolateur de ses amis ! »

A ces mots, tous les les anachorètes s'évanouirent, et avec eux disparurent le feu sacré, les offrandes et l'ermitage tout entier. En présence d'un si grand prodige, la belle Damayantî resta stupéfaite ; enfin elle se demanda : « Est-

(1) Lect. XII^e^, v. 60-75. — Les mêmes formules de salutation se retrouvent dans bien des passages des épopées indiennes : nous ne citerons que le colloque de Viçvâmitra et de Vasischtha dans l'épisode célèbre du *Râmâyana*, qu'a traduit feu Jacquet, orientaliste belge, enlevé trop tôt à la science. (*Journal asiatique*, 1839, t. VII, 3^e^ série, p. 152-53.)

Digitized by Google

ce un rêve qui s'est offert à mes yeux? Est-ce quelque effet du hasard? Que sont devenus tous ces anachorètes? Où est ce vaste ermitage? Où est ce fleuve délicieux, aux ondes pures, visité sans cesse par les oiseaux? Où sont ces arbres charmants ornés de fleurs et de fruits? » Absorbée dans la réflexion, Damayantî, au sourire pur, était là, le visage pâle, tout entière à sa douleur (1).

Damayantî se dirigeait vers une autre partie de la forêt, les yeux inondés de larmes, quand elle aperçut l'Açôca chargé de fleurs et de boutons et comme paré d'autant de perles précieuses (2). « Hélas! s'écria-t-elle, cet arbre est heureux au milieu de la forêt, il est resplendissant de ses guirlandes de fleurs, comme s'il était le roi de la montagne! *Açôca,* dont la vue est si belle, délivre-moi bientôt de ma peine : toi qui es dit « privé de douleur, » as-tu vu le roi Nala, l'époux chéri de Damayantî, mon bien-aimé, couvert d'un lambeau de vêtement, doué de grâce et de souplesse dans ses membres? N'as-tu pas vu ce héros accablé par le malheur dans les chemins tortueux de cette forêt? *Açôca,* fais que je m'en retourne sans douleur; que ton nom soit vrai! L'*Açôca,* oui, c'est le destructeur de la peine (3). » Alors Damayantî fit le tour de l'arbre merveilleux; puis elle pénétra dans une contrée plus sauvage encore.

Après avoir fait un long chemin à travers les monts et les vallées, le long des fleuves et des lacs, d'un aspect admirable, Damayantî au doux sourire aperçut une grande caravane de marchands mêlée de chevaux, de chars, d'éléphants. L'épouse de Nala se présenta, la chevelure en désordre et à peine vêtue, le visage pâle, le regard troublé, au milieu des hommes de cette caravane, et sa vue les remplit de sur-

(1) Lect. XII^e^, v. 85-100.

(2) Le nom sanscrit d'*A-çoka* (*a* priv.) signifie littéralement *sans douleur.* C'est à ce sens qu'il est fait ici allusion par un jeu de mot toléré et même fort goûté dans la poésie indienne : il reparaît aussi dans la légende relative à la naissance et au nom du roi Açoca, fameux dans les annales bouddhiques de l'Inde. (V. BURNOUF, *Introduction à l'histoire du Buddhisme indien,* tom. I, p. 360.) — Jones a déjà remarqué que peu d'arbres offrent un aussi beau coup d'œil que l'*Açoca* (qu'on a nommé *Jonesia Asoca*), quand il est complètement en fleur. Les poëtes n'ont pas manqué de le célébrer dans leurs descriptions : ils le représentent, par exemple, dans le *Méghadûta* (ou le Nuage messager), étalant en abondance ses fleurs aux teintes éblouissantes.

(3) Lect. XII^e^, v. 103-108.

Digitized by Google

prise ou de peur : les uns s'enfuirent, les autres restèrent immobiles ou se mirent à crier; les uns lui prodiguèrent le mépris et les injures, les autres, au contraire, lui montrèrent de la pitié et lui demandèrent de se faire reconnaître à eux, déesse, génie, ou bien simple mortelle. Quelques-uns allèrent même jusqu'à implorer sa protection comme celle d'un être tutélaire, de la déité qui règne dans cette contrée sauvage. Damayantî se dit la fille du roi des Vidarbhas et l'épouse de Nala, qu'elle cherche en ces lieux. Quand elle apprit du chef de la caravane qu'il n'avait vu aucun homme du nom de Nala, elle se décida à le suivre dans les Etats de Soubâhou, roi de Tchêdi (1).

« Après une longue route, les gens de la caravane aperçurent au sein d'une superbe forêt un grand lac, aux bords charmants, aux eaux fraîches, rempli de lotus odorants, et dont les rives étaient couvertes d'herbes touffues, de bocages épais, et ornées de fleurs et de fruits. Comme leurs chevaux succombaient de fatigue, ils résolurent de se reposer auprès de ce lac aux eaux limpides et pures qui répandaient partout une fraîcheur délicieuse. Avec l'assentiment de leur chef, ils entrèrent dans la vaste forêt et la nombreuse caravane alla passer la nuit sur la rive occidentale du lac. Vers le milieu de la nuit humide et silencieuse, tandis que la caravane entière était profondément endormie, un troupeau d'éléphants s'avança pour se désaltérer vers le fleuve de la montagne, dont les eaux avaient déjà été troublées par le suc découlant de leurs tempes. Ils aperçurent bientôt la caravane.

» A la vue des éléphants apprivoisés, tous les éléphants sauvages de la forêt, transportés de fureur, se ruèrent sur eux avec impétuosité pour les mettre à mort. Le choc de ces animaux lancés à l'attaque était irrésistible, comme celui des cimes se détachant de la crête d'une haute montagne et retombant avec fracas sur la terre. Après la course rapide des éléphants, les routes de la forêt furent obstruées aussitôt par les arbres renversés de toutes parts. Alors la

(1) Lect. XII^e, v. 111 et suiv. (analyse). — Le royaume de Tchédi, un des plus anciens de l'Inde, était situé au nord de la Péninsule, dans la contrée appelée *Bandéla-Khand* par les modernes.

Digitized by Google

troupe d'éléphants se jeta sur la caravane endormie autour du lac des lotus, et broya tout en un clin d'œil, sans résistance, sur la surface du sol. Poussant des cris d'épouvante, la plupart des hommes se mirent à courir vers les taillis de la forêt pour s'y réfugier; mais ils étaient encore aveugles de sommeil. Les uns furent frappés par les défenses des éléphants, les autres saisis par leurs vastes trompes; beaucoup d'autres furent écrasés sous leurs pieds énormes. Ceux dont les chameaux étaient morts se trouvèrent mêlés à la foule, et, courant dans leur effroi de tous côtés, il se frappèrent et se tuèrent les uns les autres. Jetant des cris horribles, ils tombèrent tous çà et là sur la terre, brisés contre le tronc des arbres ou renversés dans le creux des ravins. C'est ainsi que ces éléphants, amenés par le destin, mirent en pièces la riche caravane. Le tumulte fut épouvantable, et répandit la terreur dans les trois mondes (1).

Au milieu de ce carnage lamentable, Damayantî s'éveilla terrifiée; elle se leva, ne respirant plus de stupeur et d'effroi à l'aspect d'un tel massacre; elle entendit même quelques hommes échappés à la mort l'accuser d'avoir attiré ce désastre par des prestiges et des maléfices, l'appeler une Rakschasî portée au mal, et la menacer de leur vengeance, et d'une fin cruelle, si jamais ils la revoyaient. Damayantî, à ces paroles, s'enfuit effrayée dans l'épaisseur de la forêt. Elle se lamentait par crainte d'une faute semblable: « Hélas! disait-elle, le courroux du destin contre moi est grand et terrible! Le bonheur ne suit point mes pas... De quelle mauvaise action ce désastre serait-il le fruit? Je ne me souviens pas de la plus petite offense faite à personne, en action, en pensée, en paroles. Quelle peut être la cause d'un tel malheur? Ce sera quelque faute énorme commise dans une autre vie... Ah! je suis arrivée au point extrême de l'infortune! Mon époux est dépouillé de son royaume et séparé de ses proches; je suis éloignée de mon époux et séparée de mes deux enfants; je suis errante, sans protecteur, dans une forêt peuplée de serpents. De quelle faute ai-je été coupable?—Ainsi Damayantî revenait-elle sans cesse à se

(1) Lect. XIII[e] du *Nala*, v. 2-16. — Les trois mondes sont le ciel, la terre et l'enfer ou monde inférieur, *svarga, bhûmi, patala*.

Digitized by Google

plaindre. — « Que ce grand rassemblement d'hommes que j'ai rencontré au sein de la forêt ait péri sous les coups d'une troupe d'éléphants, c'est là sans doute une suite de la mauvaise fortune qui s'attache à moi! Certes je ne suis point encore au bout de mes douleurs; les vieillards n'ont-il pas pas dit : « Aucun homme ne meurt avant le temps fixé? » C'est pourquoi, malheureuse, je n'ai point été moi-même en ce jour broyée sous les pieds des éléphants! On le sait, rien n'arrive aux hommes, si ce n'est par une volonté suprême. Et cependant dans les années de mon enfance, je n'ai commis aucune faute en action, en pensée, en parole, au point d'attirer sur moi une telle douleur! Il est bien vrai, les dieux maîtres du monde étaient présents à la cérémonie du *Svayamvara*, et j'ai résisté à leurs vœux en faveur de Nala; c'est par leur toute-puissance, sans aucun doute, que je souffre maintenant cette cruelle séparation (1)! »

Cependant Damayantî rejoignit les pieux brâhmanes échappés au massacre de la caravane, et, semblable au croissant de la lune d'automne, elle se remit de nouveau en marche à travers l'immense forêt. Elle arriva enfin vers le soir à la capitale du vertueux Soubâhou (2). Quoique couverte de misérables haillons et dépourvue d'ornements, tous distinguèrent en elle les signes d'une beauté supérieure et d'une noble origine : semblable à l'éclair qui brille au milieu des sombres nuages, plusieurs ne reconnurent point en elle la forme d'une femme mortelle. Quand elle approcha du palais, suivie par la foule, la mère du roi qui l'aperçut du haut de la terrasse, la fit appeler, et, apprenant quelle était son infortune, sans savoir encore son nom et son rang élevé, elle lui offrit un asile à la cour de Tchédi; Damayantî l'accepta jusqu'au moment où elle aurait retrouvé son malheureux époux, le héros qu'elle n'a pas voulu nommer, mais qu'elle a déclaré chercher partout, comme l'ombre suit le voyageur sur une route :

« C'est à ces conditions, dit-elle à la vénérable princesse (3), ô mère des héros, que je puis consentir à demeu-

(1) Lect. XIII^e, v. 31-35, v. 37-42.
(2) Les peuples des Tchédis avait *Çaktimati* pour ville principale.
(3) Lect. XIII^e, v. 67-71.

Digitized by Google

rer auprès de vous : que je ne mange jamais les restes des aliments, que je ne fasse aucune course à pied, et que je n'adresse la parole à des hommes en aucune circonstance. Si quelqu'un ose m'exprimer un désir, qu'il soit châtié par votre ordre, que le malheureux quelquefois soit puni de mort : tel est le vœu que je forme. Mais, afin de me mettre à la recherche de mon époux, qu'il me soit permis de voir des Brâhmanes. Si ce désir vous agrée, j'habiterai volontiers en ces lieux; mais là où il en serait autrement, aucun séjour ne peut m'être agréable! »

La reine-mère consentit au désir de Damayantî; puis, elle la présenta comme une ouvrière habile, comme une amie et une compagne de même âge, à sa fille, la princesse Sounandâ qui la fit entrer dans les appartements du palais.

§ IV.

RECONNAISSANCE DES DEUX ÉPOUX.

Mais revenons quelques instants vers Nala qui, après avoir quitté Damayantî, avait précipité sa course dans une autre région de la solitude : ses aventures ne sont pas moins étranges et moins merveilleuses que celle de sa malheureuse épouse.

Ayant aperçu un grand embrasement au milieu de la forêt, Nala vit en s'approchant un immense serpent qui réclama son secours par des sifflements aigus; Carcotaca,—ainsi se nommait ce roi des serpents, — lui déclara qu'il l'attendait comme son libérateur, selon la prédiction du sage Nârada qui l'avait naguère voué à l'exécration et condamné à rester immobile à une même place. Lorsque Nala, obéissant à sa prière, l'eut tiré du milieu des flammes, Carcotaca le mordit au talon, et lui communiqua ainsi sur le champ une autre forme sous laquelle il devînt méconnaissable à tous les hommes; en même temps pour récompenser son sauveur, il rendit inoffensif le génie mauvais qui s'était emparé de l'innocent Nala en lui transmettant le poison brûlant de son venin, cause perpétuelle de supplice, jusqu'à ce que

Digitized by Google

ce génie fût sorti des membres du prince. Enfin Carcotaca conseilla à Nala d'aller se présenter comme un homme entièrement inconnu au roi d'Ayodhyâ en qualité d'écuyer, et d'obtenir de lui en retour de ses services la connaissance des secrets du jeu, un des plus sûrs moyens de recouvrer son royaume; après lui avoir donné un double vêtement céleste à l'aide duquel il reprendrait sa première forme, le roi des serpents disparut tout à coup aux yeux de Nala (1).

Dix jours après, Nala caché sous le nom de Vahouca entrait au service de Ritouparna, roi d'Ayodhyâ (2), avec le titre principal de chef des écuyers, sans parler d'autres charges qui lui furent confiées, et prenait sous ses ordres les deux serviteurs de ce prince, Varschnéya et Djîvala. Il vivait comblé d'honneurs dans cette ville florissante, mais se reportant sans cesse en pensée vers la princesse de Vidarbha; tous les soirs il répétait ce même vers par lequel il lui faisait appel : « Où est jetée maintenant cette femme vertueuse, souffrant de la faim et de la soif, pensant encore à cet insensé?... Auprès de qui habite-t-elle en ce jour? » Comme ses compagnons l'entendaient continuellement répéter ces paroles, Nala ne put s'empêcher de leur raconter sa propre histoire en la mettant sous le nom d'un autre; au moins fut-il ainsi soulagé en faisant l'aveu de la faute qu'il avait commise (3).

Cependant le roi Bhîma avait envoyé des centaines de Brâhmanes dans tous les royaumes voisins pour chercher sa fille qui l'avait jadis instruit de sa fuite en compagnie de Nala. L'un d'entre eux, Soudéva, s'étant présenté à la cour de Tchédi, y reconnut Damayantî malgré la maigreur qui défigurait cette princesse exilée : « Cette femme charmante, se dit-il (4), a bien la même figure avec laquelle je l'ai vue

(1) Lect. XIV^e^, v. 1-26 (analyse).

(2) Capitale de l'antique royaume de Kôsala, *Ayodhyâ* (l'invincible), qui s'élevait sur les bords du Sarayou, passait pour avoir été bâtie par le premier Manou : elle était la patrie de Râma, le héros populaire des Hindous. C'est la moderne *Oude* dans la principauté du même nom voisine du Népal, qui n'a été réunie au territoire anglais qu'en 1856, et qui a été un des foyers de l'insurrection en 1857.

(3) Lect. XV^e^, v. 1-20 (analyse).

(4) Lect. XVI^e^, v. 10-20.

Digitized by Google

autrefois. Maintenant ma mission est remplie, puisque j'ai aperçu cette princesse chérie des hommes comme la déesse Çrî (1), dont le visage est semblable à la pleine lune, et le teint foncé; cette reine illuminant de son éclat toutes les régions de l'espace, aimée du monde entier, douée d'yeux grands et beaux comme des fleurs de lotus, telle enfin que l'épouse de Manmatha, le dieu de l'amour. N'est-elle pas comme la tige délicate du lotus, arrachée par le destin du lac de Vidarbha, et souillée de boue sur toutes ses tiges?... Dans sa misère, dans sa douleur au sujet de son époux, n'est-elle pas comme un fleuve aux ondes taries? N'est-elle pas comme un lac de lotus dont la verdure s'est desséchée, dont les plantes ont été broyées par la trompe des éléphants? Cette femme délicate, gracieuse dans tous ses membres, digne d'une demeure enrichie de perles, digne des plus beaux diamans, je l'aperçois brûlée par le soleil, dépourvue de toute parure, telle que le croissant de la lune enveloppée dans le ciel de sombres nuages; je l'aperçois privée des délices d'un tendre amour, séparée de la foule de ses proches, soutenant misérablement son corps, toujours animée qu'elle est du désir de revoir son époux! Un époux en effet, c'est le plus bel ornement de la femme sans qu'elle ait besoin d'autre parure : celle-ci abandonnée par le sien ne brille pas de tout l'éclat naturel qu'elle possède. Elle pratique la plus difficile des vertus, en soutenant elle-même son existence loin de Nala, en ne se laissant point succomber à sa douleur!... »

Soudéva ne resta point plus longtemps sans consoler lui-même la fille de son roi qu'il a contemplée quelques moments avec une douloureuse tendresse (2); il lui apprit que son père, sa mère, ses frères, ainsi que ses deux enfants vivaient à Vidarbha, et répondit à toutes les questions dont elle le pressa touchant sa famille et son pays natal.

En présence de la reine-mère, protectrice de Damayantî, le vénérable Soudéva fit connaître le sang illustre auquel appartenait cette princesse, et les circonstances qui avaient amené ses récentes infortunes; il avoua aussi à quel signe

(1) C'est le nom de la déesse Lakschmî, épouse de Vischnou : nom signifiant à la fois bonheur, grâce et beauté.

(2) Fin de la lect. XVI^e^, v. 27 et suiv.

Digitized by Google

particulier il avait reconnu la fille de Bhîma : c'était une tache de beauté que Damayantî portait au milieu d'un des sourcils, mais qui n'était pas visible à d'autres yeux qu'aux siens. Quand sa royale compagne, Sounaudâ, lui eut lavé le front, la tache y reparut dans tout son éclat, comme le disque de la lune dans un ciel serein. Une autre reconnaissance s'accomplit au même instant : la vieille reine des Tchédis se déclara la tante de Damayantî, dont la mère était, comme elle, fille de Soudâman, roi des Dasarnas. La fille de Bhîma rendit grâces à cette vénérable femme pour l'hospitalité et la protection qu'elle lui avait généreusement accordées; mais elle la supplia de la laisser retourner sur le champ à Vidarbha après un trop long exil : « Il est, dit-elle, il est pour moi, après ce séjour agréable, un séjour plus agréable encore ! » Damayantî eut bientôt regagné les états de son père sous l'escorte d'une armée que le roi Soubâhou lui donna en signe d'honneur : son premier soin, quand elle a retrouvé les siens, quand elle habite le palais paternel, est d'envoyer de nouveau des Brâhmanes dans toutes les contrées voisines pour y chercher le roi Nala : par son ordre, ils devront répéter en tous lieux ces mêmes vers (1) : « Où t'en es-tu allé, joueur, après avoir coupé la moitié de mon vêtement, et m'avoir abandonnée dans la forêt pendant mon sommeil, moi ta bien-aimée, ô mon bien-aimé? Elle t'attend, cette femme fidèle à son devoir, le cœur consumé de douleur, couverte de la seule moitié d'un vêtement ! » Damayantî confie encore à ces Brâhmanes d'autres paroles de pardon qu'ils feront entendre au prince désolé : « L'épouse doit toujours être soutenue et protégée par l'époux; comment cette double vérité n'est-elle plus rien pour toi qui connais si bien tes devoirs? Toi, dont on a toujours vanté la sagesse, la noblesse et la pitié, tu serais devenu sans miséricorde, je le crains, à cause de la ruine de mon heureuse fortune... Montre-moi donc de la tendresse, ô prince des hommes! La bonté est le plus grand des devoirs : c'est le mot que j'ai tant de fois entendu de ta bouche ! »

Les Brâhmanes envoyés par le roi Bhîma à la prière de sa fille se mirent à parcourir les villes et les royaumes, les

(1) Lect. XVII^e^, v. 37-38, et plus loin, v. 41-43.

Digitized by Google

bourgs, les cabanes et les ermitages. Quand ils avaient longtemps voyagé en vain, il arriva à l'un d'entre eux, Pârnada, de rencontrer à la cour d'Ayodhyâ, un écuyer fort habile, mais petit de taille, du nom de Vahouca. Parnâda revint en toute hâte auprès de Damayantî, pour lui rapporter les étranges discours que cet homme avait tenus en sa présence : « Les femmes de naissance, avait-il dit au milieu des soupirs et des pleurs (1), tombent-elles dans l'infortune, se gardent par elles-mêmes dans la vertu, acquérant ainsi le ciel pour récompense : il n'y a point de doute en cela. Même abandonnées par leurs époux, elles n'en conçoivent point de colère; ces femmes excellentes continuent à mener une vie dont la cuirasse est la vertu de leur conduite! » L'infortuné semblait implorer en même temps la miséricorde d'une femme ainsi offensée en faveur de l'insensé qui l'avait naguère abandonnée sans pitié... A cette nouvelle, Damayantî devina la présence de Nala caché sous le personnage de Vahouca dans les palais d'Ayodhyâ, mais elle obtint de son père qu'un appel fût fait aux princes voisins pour la cérémonie d'un second *Svayamvara* (2), afin que Nala eût lui-même l'occasion de se faire reconnaître par elle.

Quand la solennité annoncée par les ordres du roi Bhîma est connue dans la ville d'Ayodhyâ, le souverain des Kosalas, Ritouparna, se décide à s'y rendre en personne, pour briguer la main de Damayantî : il ordonne à Vahouca de l'accompagner pour conduire son char avec la plus grande rapidité. Nala obéit, l'esprit frappé toutefois de la résolution étonnante qu'a prise une épouse qu'il croit encore lui être fidèle et dévouée. Il fut si heureux dans la conduite du char royal et dans la direction des coursiers magnifiques qu'il y avait attelés lui-même, que le prince en fut saisi d'admiration, et que le second écuyer Varschnéya reconnut la main habile de son ancien maître, caché à ses yeux sous la forme d'un écuyer étranger de petite stature (3).

(1) Lect. XVIII^e^, v. 8-9.

(2) Les lois défendaient un second mariage aux princesses comme aux autres femmes; mais ici la cérémonie est un stratagème à l'aide duquel Damayantî veut ramener son époux dans le lieu même où elle l'a choisi une première fois.

(3) Lect. XIX^e^, v. 1-37 (analyse). — En devenant *Soûta* ou écuyer, Nala, déchu de sa caste, était entré dans la première des classes dégradées, formée des rejetons d'un Kschatriya et d'une brahmine.

Digitized by Google

Charmé de la prodigieuse adresse de Vahouca, le roi Ritouparna lui demanda pendant la route de lui communiquer les secrets de son art dans l'attelage et la conduite de ses chevaux. Vahouca y consentit, quand le prince lui eut promis de l'initier à toutes les difficultés de la science des nombres : car, Ritouparna avait en partage une telle promptitude dans le calcul, qu'il était capable, en traversant rapidement une forêt, de dire à l'instant le nombre de feuilles et de fruits d'un arbre quelconque. Vahouca reçut en effet du roi d'Ayodhyâ une véritable et complète tradition de la science du jeu, comprise dans celle des nombres, et à l'instant, le mauvais génie Cali sortit invisiblement du corps du héros qu'il avait persécuté. Nala devenu de nouveau maître de lui-même, n'avait plus d'étranger que la forme nouvelle dont le serpent Carcotaca l'avait revêtu par sa morsure : c'est à la faveur de ce déguisement qu'il parvint à la capitale du pays des Vidarbhas sans être reconnu de la foule (1).

Cependant, quand le char de Ritouparna entra dans Coundina, son illustre écuyer fit retentir d'un fracas inaccoutumé par le roulement de ce char toutes les parties du sol, toutes les régions de l'espace. Les chevaux de Nala, à ce roulement, trépignèrent de joie, comme jadis ils le faisaient en présence de leur maître. Damayantî écouta ce même roulement avec surprise, comme le bruit tonnant d'un nuage enflammé au choc d'un autre nuage. Quand ils l'entendirent à leur tour, les paons dans la cour du palais, les éléphants dans leurs vastes écuries, poussèrent de longs cris d'étonnement. C'est alors que Damayanti s'écria (2) :

« Ah! que le fracas de ce char, qui remplit en quelque sorte le monde entier, fait de bien à mon âme! C'est bien Nala le maître de la terre! Si je ne revois pas aujourd'hui Nala dont le visage est semblable à la lune, ce héros doué d'innombrables vertus, certainement, je périrai si je ne puis me jeter aujourd'hui dans la douce étreinte des bras de ce héros, sans aucun doute, je n'existerai plus. Si le prince des Nischadhas ne vient pas vers moi avec le retentissement d'un nuage qui s'approche, j'entrerai dans les flammes aux cou-

(1) Lect. XX^e, v. 1-44 (analyse).
(2) Lect. XXI^e, v. 8-15.

Digitized by Google

leurs d'or. S'il ne vient pas vers moi, le prince des rois, ayant le courage d'un lion et la force d'un éléphant dans l'ivresse, je périrai sans nul doute. Non, je n'ai souvenir d'aucun mensonge, d'aucune offense, dont il aurait été coupable; je n'ai point non plus souvenir d'une parole vaine qu'il aurait prononcée. Le prince des Nischadhas qui m'appartient est bien supérieur à la plupart des rois en noblesse de sentiments, en patience, en valeur, en générosité, et il est incapable de jamais accéder même secrètement à des pensées basses. Oui, quand je pense à toutes ses vertus, moi qui lui suis attachée, et le jour et la nuit, mon cœur est déchiré par le chagrin en l'absence de son bien-aimé! »

Bientôt après Damayantî était montée sur la terrasse du palais pour mieux observer les conducteurs du char royal : elle aperçut Vahouca, l'un d'eux, occupé à dételer les chevaux, tandis que Ritouparna allait rendre ses premiers hommages à Bhîma. La fête à laquelle un message particulier l'avait invité n'étant point célébrée à Coundina, le roi d'Ayodhyâ se disposait à partir après avoir accepté l'hospitalité du souverain de cette ville; déjà Vahouca avait rassemblé les coursiers, et avait pris place sur le siége du char en face du magnifique attelage qu'il devait diriger, quand Damayantî, plongée dans une désolante perplexité, résolut d'envoyer une de ses suivantes auprès de cet écuyer inconnu sous les traits vulgaires duquel elle croyait découvrir la personne de Nala.

La belle et prudente Kéçinî, fidèle aux recommandations de sa maîtresse, aborda le conducteur du char et le pressa de questions sur le but du puissant roi des Kosalas dans ce voyage. Ritouparna s'est rendu en toute hâte à Coundina, traîné par ses meilleurs coursiers qui ont la vitesse du vent, afin d'assister au second *Svayamvara* de Damayantî qu'un Brâhmane était venu lui annoncer. Celui qui se trouve à ses côtés, c'est un de ses nouveaux serviteurs, Varschnéya, l'ancien écuyer du roi Nala qu'il n'a quitté qu'au moment de la fuite de ce prince. Le conducteur du char lui-même, Vahouca, se dit un maître fort habile et fort célèbre dans la conduite des chevaux, qui a pris service auprès de Ritouparna en cette qualité et à la fois en celle de cuisinier et d'artiste. Telles sont les premières réponses que la sage

Digitized by Google

Kéçinî obtient de cet écuyer qui avait fixé les regards de la noble princesse. Quand elle lui demande si Varschnéya ne sait rien sur le sort de Nala, son ancien maître, Vahouca lui répond qu'il ne sait pas plus sur ce point qu'aucun autre homme, que Nala erre sans doute dans le monde sous une forme qui n'est pas la sienne, et qu'il n'a jamais fait connaître les signes distinctifs de sa personne. Kéçinî insista auprès de Vahouca : rapportant les vers que le brâhmane Parnâda a prononcés naguères devant lui au nom de Damayantî (1), elle le supplie de venir répéter devant cette princesse les vers qu'il a fait entendre en ce moment au fidèle Brâhmane (2). Ce ne fut pas sans larmes que Vahouca répéta en présence de Kéçinî l'éloge qu'il avait fait de la fidélité des femmes vertueuses tombées dans le malheur, et les paroles de supplication qu'il avait adressées à une femme malheureuse au nom d'un époux qui l'aurait offensée et trahie. Alors Kéçinî s'en retourna en hâte vers Damayantî pour lui rapporter cet entretien tout entier et lui décrire la vive émotion à laquelle Vahouca était en proie en répondant à ses questions (3).

Persuadée que Nala est près d'elle, mais caché à ses yeux par une forme empruntée, Damayantî envoya de nouveau Kéçinî auprès de Vahouca, afin qu'elle l'observât dans tous ses mouvements. Bientôt sa fidèle messagère vint lui faire part des choses merveilleuses qu'elle avait remarquées dans la conduite de l'étranger (4). Ainsi, jamais Vahouca ne se baisse devant une porte; mais, à son approche, la porte s'élève suivant son bon plaisir; lui apporte-t-on des vases pour laver des aliments, ils se remplissent d'eau à son seul regard; présente-t-il une poignée d'herbe au soleil, la flamme y jaillit à l'instant; par une plus grande merveille encore, le feu qu'il touche ne le brûle pas, et l'eau qui s'est écoulée revient promptement à sa voix : enfin, prodige bien plus étonnant que les autres, les fleurs qu'il a broyées de ses mains se relèvent aussitôt plus fraîches et plus parfumées.

Frappée par le récit de toutes ces merveilles, Damayantî

(1) Lect. XVII^e, v. 37-38. V. plus haut, p. 432.
(2) Lect. XVIII^e, v. 8-9. V. plus haut, p. 433.
(3) Lect. XXII^e, v. 1-31 (analyse).
(4) V. la Lect. XXIII^e, v. 8-17.

Digitized by Google

ne douta plus que l'écuyer mystérieux ne fût Nala à qui les Dieux avaient dispensés autrefois des dons éminents et des facultés surnaturelles avant de remonter au ciel d'Indra. Cependant elle voulut le soumettre à de nouvelles épreuves avant de le reconnaître publiquement pour son époux (1). Ainsi, Kéçinî lui apporta une des viandes préparées par Vahouca ; à peine Damayantî en eût-elle goûté, qu'elle tomba dans la plus vive agitation et poussa un grand cri.

Revenue à elle, elle envoya, sous la conduite de Kéçinî, ses deux enfants auprès de Vahouca qui les embrassa et les pressa contre sa poitrine : tandis qu'il les tenait à ses côtés, il ne cessa de pleurer douloureusement, et il dit à Kéçinî en les lui remettant : « Ces deux enfants, ô femme excellente, sont tout à fait semblable aux miens, c'est pourquoi, dès que je les ai vus, j'ai versé des larmes (2). »

C'en était trop : Damayantî ne pouvait plus résister au désir de se trouver elle-même en présence de Vahouca. Ayant fait part de ses intentions au roi Bhîma et à sa vénérable mère, elle le fit entrer dans le palais. A la vue de Damayantî, Nala, pénétré de douleur, resta immobile le visage inondé de larmes; à la vue de Nala, cette femme excellente fut de son côté saisie de la plus vive tristesse. Vêtue d'une robe rougeâtre, les cheveux en désordre, la figure encore souillée de boue, Damayantî la première lui adressa la parole (3) :

« N'avez-vous jamais rencontré, Vahouca, un homme instruit de ses devoirs qui s'en est allé en abandonnant au milieu d'une forêt une femme plongée dans le sommeil? Qui fuirait loin d'une épouse innocente, chérie, épuisée de fatigue au sein d'un désert, si ce n'est Nala dit Pounyaçlôka? Quelle offense ai-je donc pu commettre depuis ma tendre jeunesse envers ce maître de la terre, pour qu'il soit parti en me délaissant dans la solitude, vaincue que j'étais par le sommeil. Celui que j'ai choisi autrefois pour époux, en présence de

(1) « Une série d'épreuves naïvement ingénieuses, tentées sur le cœur de son époux par Damayantî, pour forcer Nala de confesser son vrai nom. rappelle celle que Pénélope fait subir à Ulysse, dans l'Odyssée, avant de le reconnaître pour son époux. » (De Lamartine.)

(2) Lect. XXIII^e^, v. 27. — Analyse des v. 23-24 de la même lecture.

(3) Lect. XXIV^e^, v. 10-14.

Digitized by Google

tous, sans égard aux Dévas, comment a-t-il pu m'abandonner, moi, son épouse dévouée, pleine d'amour pour lui, moi, la mère de ses enfants? Tandis que naguère, nos mains s'étant unies au-dessus du feu sacré, il m'a fait entendre ces paroles : Je serai ton époux! c'est la vérité! Qua-t-il donc fait de sa promesse? »

Damayantî ne put tenir ce langage de reproche, sans verser en abondance des larmes que lui arrachait sa profonde douleur. Nala ne fut point capable de supporter longtemps le spectacle de ces pleurs qui s'échappaient des beaux yeux noirs de Damayantî, sans se faire connaître à elle et sans lui avouer la source de ses fautes et de ses malheurs. La perte de son royaume, l'abandon de son épouse, ainsi osa-t-il le lui affirmer, ce sont des actes de la vengeance de Cali; mais ce génie pervers qu'a atteint la malédiction prononcée par Damayantî dans sa détresse n'a trouvé dans le corps de Nala qu'un lieu de supplice où il était consumé comme dans un foyer de flammes; enfin, vaincu par ses œuvres et par sa pénitence, il en est sorti et a pris la fuite. Nala déclara ensuite à Damayantî que, devenu libre de ce joug, c'est en vue d'elle seule qu'il est arrivé à Vidarbha. Mais il lui demanda comment, oubliant un époux dévoué, elle s'est résolue à en choisir tout à coup un autre, puisque la proclamation faite par ses messagers a amené le roi d'Ayodhyâ dans la capitale de son père. A peine Damayantî eût-elle entendu ces plaintes de Nala, qu'elle lui dit en joignant les mains, tremblante d'émotion et fortement agitée de crainte (1) :

« Ne me soupçonne jamais, homme excellent, coupable d'aucune faute! N'est-ce point moi, prince des Nischadhas, qui t'ai choisi pour époux, sans prendre garde aux Dévas présents? Puis, pour te ramener vers moi, des Brâhmanes s'en sont allés de tous côtés, chantant sur certains modes mes paroles et les répétant aux dix régions de l'espace. Bientôt un sage Brâhmane, Parnâda, te rencontra, ô prince, dans le pays de Kosala, dans le palais de Ritouparna. Quand il eut fait entendre ces paroles et reçu la réponse qui leur était faite, c'est moi qui ai découvert cette ruse pour t'amener ici, ô prince de Nischadha! Après toi il n'est personne dans le

(1) Lect. XXIVe, v. 26-39.

Digitized by Google

monde, souverain des hommes, qui soit capable de parcourir avec des chevaux cent *yodjanas* en un jour (1). En témoignage de cette vérité, que je touche tes pieds, maître de la terre, de même qu'il est vrai que je ne me sais coupable d'aucun mensonge même en pensée!

» Voilà ce Vent (*Vayou*) qui parcourt le monde en témoin perpétuel des êtres : qu'il m'ôte le souffle de vie, si je commets une offense! De même que l'astre aux rayons ardents ne cesse de poursuivre sa course au-dessus de l'univers créé : qu'il m'ôte le souffle de vie, si je commets une offense! La lune (*tchandramas*) s'avance comme un témoin permanent au milieu de tous les êtres : qu'elle m'ôte le souffle de vie, si je commets une offense! Ces trois divinités soutiennent constamment les trois mondes dans leur universalité : qu'elles proclament la vérité, ou qu'elles me retirent l'existence en ce jour! »

En réponse à cette invocation de Damayantî, le dieu Vayou fit entendre ces paroles du milieu des airs : « Non, elle n'a commis aucune transgression, ô Nala! C'est une vérité que je te dis. Râdja, le riche trésor de sa vertu a été bien gardé par Damayantî : pendant trois années nous avons été les témoins de sa vie et les protecteurs de sa personne! C'est en vue de toi qu'elle a imaginé elle-même ce stratagème sans pareil; car, quel homme, si ce n'est toi, parcourrait cent *yodjanas* en un jour? Tu as rejoins la fille de Bhîma, et la fille de Bhîma t'a retrouvé, ô maître de la terre! Tu ne peux plus balancer : sois uni de nouveau à ton épouse! »

« Tandis que Vayou parlait ainsi, une pluie de fleurs tombait du ciel, les tambours de la cour des Dieux retentissaient, et un zéphyr agréable répandait son souffle sur la terre. A la vue de ce prodige, le roi Nala chassa de son âme tout soupçon funeste contre Damayantî. Aussitôt, attentif à la recommandation que lui avait faite le Roi des Serpents, il se couvrit d'un vêtement pur de toute poussière, et il reprit à l'instant sa première forme. Apercevant soudain son époux sous ses traits véritables, la fille de Bhîma se mit à

(1) Les *yodjanas* sont des lieues indiennes qui valent chacune comme huit milles anglais d'après la moyenne des calculs : l'épopée sanscrite ne connaît guère d'autre mesure des distances.

Digitized by Google

crier avec force et le serra dans ses bras. De son côté, le roi Nala, resplendissant du même éclat qu'autrefois, embrassa la fille de Bhîma, et fit à ses deux enfants de douces caresses (1).

Nala et Damayantî conversèrent longtemps, tantôt avec des larmes et des soupirs, tantôt avec le sourire serein qui attestait la joie de leur âme; ils se racontèrent leurs aventures de la forêt, leurs courses errantes dans plusieurs royaumes, et ils habitèrent ensemble le palais de Coundina après une séparation d'environ quatre années. Damayantî, rendue à son époux, croissait en grâce et en éclat semblable à une terre dont la rosée fait grandir les tendres moissons : son âme était dilatée par la joie la plus pure, accompagnant la satisfaction de ses plus chers désirs.

Le roi et la reine des Vidarbhas comblèrent d'honneurs et de consolations celui qu'ils aimaient comme un fils chéri, l'époux de Damayantî : Nala, de son côté, leur rendit les hommages qui leur étaient dûs et leur renouvela ses serments. « Dans la ville de Coundina, les joyeuses acclamations de tous les habitants accueillirent le retour du jeune prince; ses édifices furent ornés d'étendards et de banderolles; ses rues royales furent arrosées et parées des guirlandes les plus fraîches; le seuil de toutes les portes fut jonché de fleurs, et il ne resta aucun autel qui ne fût honoré d'offrandes (1). »

Quand Ritouparna apprit que c'était le roi Nala, lui-même qui était demeuré auprès de lui caché, sous l'apparence de son écuyer Vahouca, il le félicita sur l'heureux événement qui l'avait rendu à son épouse, et il alla même jusqu'à s'excuser auprès de lui de ne pas l'avoir traité en prince dans son royaume, faute de pouvoir le connaître. Nala remercia son royal maître de la généreuse hospitalité et de la noble confiance qu'il lui a longtemps accordées, et il lui communiqua avec joie la science de conduire les chevaux, dont il avait fait l'objet d'une promesse solennelle. Possesseur de cette science précieuse, le roi d'Ayodhyâ

(1) Lect. XXIVe, v. 40-44.
(2) Lect. XXVe, v. 5-7.

Digitized by Google

regagna promptement sa capitale en compagnie d'un autre écuyer (1).

Après un mois de séjour à la cour de Bhîma, Nala se dirigea vers le pays des Nischadhas avec un petit nombre de serviteurs, monté lui-même sur un char qu'entouraient seize éléphants, cinquante chevaux et six cents fantassins. Arrivé en toute hâte dans son domaine royal, le fils de Viraséna alla droit à son frère Pouschcara; il le somma de recommencer le jeu de dés en y exposant lui-même les grandes richesses qu'il avait acquises, mais en y engageant la possession du royaume qu'il avait perdu jadis : si Pouschcara ne voulait point accepter le jeu, Nala le provoquait à un combat singulier où ils se disputeraient la victoire l'arc à la main (2). « Qui a triomphé d'un autre, disait-il, en lui prenant soit son royaume, soit des richesses, doit lui donner la chance d'une revanche : c'est pour lui un devoir rigoureux! » Comptant sur un succès assuré, Pouschcara accepta le défi, et se vanta insolemment sur le champ d'avoir conquis avec les nouvelles richesses de Nala la belle Damayantî pour laquelle il avait toujours gardé un amour passionné au fond de son cœur. Mais à peine le jeu s'était-il engagé, que Nala devenait maître des joyaux et des trésors de Pouschcara, et bientôt après du beau royaume de ses pères : quand il eut déclaré à son frère insensé que Cali seul était l'auteur de l'ancienne victoire qu'il avait remporté, le magnanime Nala lui fit grâce de la vie, et tandis qu'il avait le droit de le garder à sa cour comme esclave, il voulut le laisser en possession d'une part convenable dans les biens héréditaires de leur famille. Prenant l'attitude d'un suppliant, Pouschcara se prosterna à ses pieds, en lui faisant des souhaits de longue vie pour tant de clémence et de longanimité; puis il partit, avec sa suite, pour la cité qui lui était assignée comme résidence (3).

Alors Nala, au comble du bonheur, fit son entrée avec pompe dans la capitale des Nischadhiens décorée partout

(1) Lect. XXV^e, v. 8-19 (analyse).

(2) A ce trait, nous nous rappelons Ulysse se posant seul avec son arme devant la troupe des amants de Pénélope, avant de les percer tour à tour de ses flèches.

(3) Lect. XXVI^e, v. 1-30 (analyse).

Digitized by Google

des plus riches ornements. Habitants de la ville et habitants de la campagne, tous vinrent vers lui dans des transports d'allégresse, et s'écrièrent en élevant les mains : « Aujourd'hui, ô roi, à la ville et à la campagne, nous sommes dans le bonheur et la sécurité : nous venons de nouveau vers vous pour vous rendre hommage, comme les Dévas le font à Çatakratou (1)! » Quand les premières réjouissances furent terminées, Nala ramena dans sa capitale Damayantî que son père ne laissa point partir sans la combler de présens. Entouré de la princesse de Vidarbha et de ses deux enfants, Nala vivait heureux dans son royaume, comme le Roi des Dieux dans les jardins merveilleux du *Nandana* (2). Célèbre bientôt entre tous les souverains de l'Inde, ce prince gouvernait de nouveau son royaume avec une gloire éclatante, et offrait constamment, selon les rites prescrits, de nombreux sacrifices pourvus de riches offrandes.

Nous n'ajouterons que peu de mots au récit que nous venons de faire de cette aventure héroïque. Il n'est pas besoin, pour vanter le mérite du poëme indien, de le surfaire à l'aide de comparaisons ambitieuses comme celles qu'un premier coup d'œil a suggérées à M. de Lamartine : on ne sait à quel propos il met en cause la Bible, Homère et Milton; on se demande s'il a pu sérieusement porter jusqu'à trois fois à Dante le défi de produire de plus hautes conceptions, de plus belles scènes (3). Voici la vérité sur ce chant épique qu'il est permis d'admirer, mais qu'on ne peut appeler avec le poëte français « une immense conception! » L'épisode de *Nala* appartient, par sa forme, au style classique de l'épopée sanscrite, style d'une noble simplicité et d'une naïve négligence qui n'est pas sans charme; la composition en est irréprochable : point de surcharge, peu de redondances. Le fond du même épisode nous représente avec fidélité l'état moral de la société brahmanique, tirant sa force de ses lois religieuses; il est emprunté à

(1) Lect. XXVIe, v. 34.—*Çatakratou*, « possesseur de cent offrandes, » est un des surnoms d'Indra, le Jupiter de l'Olympe indien.

(2) *Nandana*, « lieu de plaisance, » est le jardin du ciel d'Indra, qui a pour centre le mont Mérou, pour capitale *Amarawatî* (l'Immortelle), pour palais *Vaidjayanta* (l'Etendard victorieux).

(3) *Cours familier de littérat.*, 4e entretien, pp. 294, 299, 303.

Digitized by Google

l'histoire des plus anciennes dynasties, dont les bardes indiens aient pu nous transmettre le souvenir. Nous ne dirions pas avec M. de Lamartine que « *Nala* est un héros aussi beau et plus doux que l'Achille d'Homère, et Damayantî, « l'Eve d'un autre jardin. » Mais l'histoire de Nala et de Damayantî, nous ne craignons pas de le répéter, est un des exemples qui caractérisent le mieux la douceur et même la délicatesse des mœurs dans les hautes castes, la place donnée à la femme dans la famille et la société, et l'idéal des portraits de femme qu'il a été donné à la poésie indienne de réaliser. Faisant allusion à l'histoire de la jeune Brâhmine Sâvitrî, analysée ci-dessus, M. Ditandy remarque avec raison(1) que « la femme du Kshatriya, plus passionnée que la femme du brâhmane, est non moins inébranlable qu'elle dans l'observation de cette loi, tout indienne, du dévouement absolu de l'épouse à l'époux, » qu'elle s'identifie sans cesse, par l'esprit et le cœur, à son époux absent, et que « son caractère inaccessible à toute faiblesse l'est également à la vanité. » Se dévouer, être sublime est chez elle un acte aussi naturel que de marcher ou de respirer.

Ce morceau, et tous ceux qui portent le cachet du même âge, peuvent donner la mesure de la véritable influence sociale du Brahmanisme; ils nous rendent raison de cette puissance de conservation qui lui a valu une sorte de perpétuité dans l'histoire. L'étude des traditions épiques, ainsi considérée, revient donc à l'étude de la législation brahmanique dans les faits, et elle embrasse, à ce titre, les périodes les plus anciennes et les plus belles de la vie des Hindous.

FÉLIX NÈVE.

(1) *Parallèle*, etc., chap. V, p. 70-72, p. 86 et suiv., p. 93.

Digitized by Google

ADRIEN VI

ET SON SECRÉTAIRE HEZIUS.

NOTICE SUR LES PAPIERS D'ÉTAT DU PAPE ADRIEN VI, TRANSPORTÉS A LIÉGE VERS 1526, ET SUR SON SECRÉTAIRE THIERRI HEZIUS, PAR MGR. DE RAM (1).

Le désir de pouvoir publier un jour un essai historique sur *le Pape Adrien VI et ses contemporains* m'a engagé depuis longtemps à consacrer des recherches et des études à un sujet plein d'intérêt pour l'histoire de l'Eglise en général et pour celle de la Belgique en particulier, pendant les premières années du XVI^e^ siècle.

Dans ce but, j'ai tâché de mettre à profit mes séjours à Rome, en 1844 et en 1854. Grâce à la bienveillance de S. E. le Cardinal Maï, de Messeigneurs Laureani, Marini et de San-Marzano et du Père Theiner, j'obtins de précieux renseignements, et je parvins à recueillir plusieurs documents inédits sur le pontificat d'Adrien VI.

Les papiers secrets et la correspondance particulière de ce Pontife devaient être à Rome l'objet de mes investigations ; mais elles restèrent sans résultat. Ni à la bibliothèque ni aux archives du Vaiican, il n'existe plus rien de cette catégorie de documents, comme j'ai pu m'en convaincre par mes propres recherches et par celles du Père Theiner qui a succédé à Mgr. Marini dans les fonctions de préfet de l'*Archivio Vaticano*.

Le savant continuateur de Baronius nous a communiqué une pièce qui explique l'insuccès des recherches faites jusqu'ici à Rome. C'est une lettre extraite des *Regesta Gregorii XIII, an. III, epist. 227, fol. 229*, reproduite dans le deuxième volume de la continuation de Baronius, n° 97, par laquelle le Pape Grégoire XIII prie l'Evêque de Liége, Gérard de Groesbeek, de faire toutes les recherches nécessaires pour découvrir les actes et les écritures (*scripturas omnes*) d'Adrien VI, transportés

(1) Cette NOTICE a été lue par l'auteur à la dernière séance de la commission royale d'histoire.

Digitized by Google

après sa mort à Liége, par son ancien secrétaire Thierri Hezius. Voici le texte de cette lettre ou, pour mieux dire, de ce bref :

Venerabili Fratri Episcopo Leodiensi.

GREGORIUS PP. XIII.

Venerabilis Frater, salutem et apostolicam benedictionem. Theodoricus quidam istius tuae ecclesiae canonicus et decanus obiit circiter annum MDXL. Is fuit secretarius felicis memoriae Hadriani VI. Abstulit hinc secum ejus pontificatus scripturas omnes ; quae ubi sint, ignoramus. Iis magnopere indigemus, quotidieque accidit, ut aliquid nobis ejus temporis ac pontificatus cognoscendum sit, et quidem in rebus gravissimis, maximeque ad res publicas et quae Dei sunt pertinentibus. Facies nobis gratissimum, si omnem diligentiam adhibueris in scriptis reperiendis atque ad nos mittendis. Idque ut facias, quantum possumus, postulamus. Eo autem nobis gratior erit tua opera, quo vehementius scripta illa desideramus. Datum Romae apud sanctum Petrum sub annulo Piscatoris die XII februarii MDLXXV. Pontificatus nostri anno tertio.

Ant. Buccapadalius, secret.

Malgré une sollicitation si pressante du Pape, malgré les motifs si légitimes sur lesquels elle s'appuie, les recherches faites à Liége, en 1575, par Gérard de Groesbeek, restèrent stériles, ou au moins, comme me l'a déclaré le père Theiner, rien ne fut renvoyé à Rome, et les archives du Vatican ne mentionnent aucun fait ni aucune circonstance propres à nous renseigner sur le sort des documents en question. S'ils n'ont pas péri, ils existent peut-être encore quelque part en Belgique ou en Allemagne : la découverte récente d'un recueil manuscrit de lettres de Charles-Quint et d'Adrien VI, conservé à la bibliothèque de Hambourg (1), nous défend de renoncer à l'espoir qu'on parviendra à les retrouver un jour.

Le secrétaire d'Adrien VI, désigné dans le bref pontifical par son nom de baptême (*Theodoricus quidam*), est Thierri Hezius ou *Hesius*, né au village de Heeze, près de Eindhoven (2). Il fut distingué par Adrien pendant le cours de ses études à Louvain, et il l'accompagna comme secrétaire en Espagne et à Rome. Par sa protection, Hezius obtint un canonicat de la cathédrale de Saint-Lambert à Liége, dont il devint plus tard non pas doyen, comme dit le bref, mais vice-doyen.

Le secrétaire avait gagné par son savoir et par la modestie de son

(1) *Bulletins de la Commission royale d'hist.*, t. IX, 2e série, pp. 9 et 389.

(2) Voyez Coppens, *Beschryving van het bisdom van s'Hertogenbosch, III deel, eerste afdeeling*, p. 94.

Digitized by Google

caractère toute la confiance de son maître. Aussi Paul Jovius, écrivain ordinairement plus porté au blâme qu'à l'éloge, le nommé *Vir optimarum literarum notitia et christiana modestia insignis* (1); et l'Espagnol Blaise Ortiz, dans son *Itinerarium Hadriani VI*, nous le dépeint sous les traits suivants : *Virum timoratae conscientiae, qui benigna quadam et dulci conversatione studiosus omnes virtutes confovebat* (2). Au témoignage de ces deux écrivains qui ont connu personnellement Hezius nous pouvons ajouter encore celui d'un autre contemporain. Gérard Moringus le proclame un homme pieux et érudit, *vir pius simul et eruditus* (3). Érasme le comptait au nombre de ses amis les plus intimes, comme il conste par la lettre suivante qu'il lui adressa de Bâle en 1524 : « Mitto ad te collationem *de libero arbitrio*, quam his diebus edidi, non ignarus quam non versarer in mea arena, quantamque tempestatem concitarem in caput meum ; attamen declarare volui, mihi certe promptam voluntatem non deesse. Favor Lutheri in dies latius serpit. Jam Galli quidam magis insaniunt quam ulli Germani. Omnes habent in ore quinque verba : evangelium, verbum Dei, fidem, Christum et spiritum. Et tamen hic tales video multos, ut non dubitem quin agantur spiritu satanæ. Utinam hic tumultus a Luthero excitatus, veluti violentum pharmacum, adferat nobis aliquid bonæ sanitatis. Texuissem tibi longam historiam rerum, quæ hic geruntur per Lutheranos, ut vocantur, quum hoc etiam cognomine sint indigni, si vacasset. Cura valetudinem tuam, vir optime. Basileæ 2 septembris an. 1524 (4). » Plus tard, cette intimité sembla se refroidir. Érasme s'en plaint quelquefois dans ses lettres ; mais l'inconstance de son caractère et certaines complaisances à l'égard des novateurs nous portent à croire que les torts venaient de son côté. Hezius était un homme sévère dans ses mœurs comme dans ses principes, et quoique animé d'un remarquable esprit de douceur et de modération, il ne lui fut pas toujours possible d'approuver tout ce que le célèbre restaurateur des lettres croyait pouvoir se permettre impunément.

Après l'élévation d'Adrien au souverain pontificat, Hezius continua à remplir près de sa personne les fonctions de secrétaire, et il l'accompagna pendant son voyage de Vittoria à Rome, où le nouveau Pontife lui conserva constamment toute son ancienne confiance. Selon le père

(1) *Burmanni Analecta hist. de Hadriano VI*, p. 123.
(2) *Ibid.* p. 169.
(3) *Ibid.* p. 70.
(4) *Op. Erasmi, tom. III, part. I*, p. 809, édit. de Jean le Clerc.

Digitized by Google

Fisen, Adrien l'avait choisi pour son confesseur, et il usait de ses conseils dans les affaires les plus importantes de l'Église (1).

Adrien était encore à Saragosse lorsqu'il prit les premières dispositions pour l'organisation de sa cour pontificale. Le 1er mai 1522, il fit publier dans l'église métropolitaine de cette ville de nouvelles règles pour la chancellerie romaine (2), et il nomma en même temps une commission de quatre prélats chargée provisoirement de faire l'examen préparatoire des affaires qu'on s'empressait de lui adresser. A la même époque se rapporte la nomination de Hezius à l'éminente fonction de *dataire* (3).

Cette charge et bien plus encore l'affection et la confiance du Pape devaient lui ouvrir les voies des dignités ecclésiastiques et même du cardinalat. Mais Hezius était sans ambition ; se contentant de son titre et de ses laborieuses fonctions de secrétaire du Pape, il résigna avec plaisir une charge qu'il n'avait remplie que provisoirement, et qu'Adrien, après son arrivée à Rome, confia à un autre de ses compatriotes, Guillaume Enkevoirt, qui reçut avec la dignité de dataire l'évêché de Tortose, et devint ainsi le successeur du pontife sur ce siége, un des plus riches de la monarchie espagnole.

Ces deux belges, le dataire Enkevoirt et le secrétaire Hezius, exercèrent une influence prépondérante pendant la trop courte durée d'un pontificat destiné à aplanir les immenses difficultés qui dominaient le gouvernement de l'Égise. Enkevoirt était aussi comme Hezius une ancienne connaissance qu'Adrien avait faite à l'Université de Louvain ; mais il était plus âgé que Hezius, qui vit Rome pour la première fois lorsqu'il y arriva à la suite du Pape. Enkevoirt s'y trouvait établi depuis longtemps (4), et il s'y était formé à la pratique des affaires, en remplissant, sous Jules II et Léon X, les fonctions de *scriptor cubicularius* et de *scriptor apostolicus*. Une connaissance plus complète des hommes et des habitudes de la cour pontificale lui donnait certaine supériorité sur

(1) « Qui *(Hezius)* quondam Adriano pontifici a secretis et sacris confessionibus fuerat, imo cujus consiliis ille suum pontificatum rexisse dicitur. » *Fisen, Flores eccl. Leod.* part. 2, p. 350.

(2) « Prima vero die maii regulas cancellariae a se noviter editas in metropolitana ecclesia *(Caesaraugustana)* publice et solemniter promulgari jussit ; per quas omnes reservationes et exspectativae, ut in ipsis continetur, revocabantur, atque a die illa negotia undecunque sub annulo... expediebantur. » *Ortizii Itinerarium Hadriani VI, apud Burmannum*, p. 167.

(3) Le *dataire* est un prélat député par le Pape pour recevoir toutes les requêtes qui lui sont présentées touchant la provision des bénéfices. En vertu de sa charge, le dataire peut accorder, sans la participation du Pape, les bénéfices d'une moindre valeur déterminée ; pour les autres il faut que les provisions soient signées par le Pape qui lui donne audience tous les jours. Lorsque c'est un Cardinal qui est dataire, on le nomme *Prodataire*.

(4) *Qui*, dit Paul Jovius, *quum pontificia in aulâ ab ineunte aetate honesta cum laude solertis industriae versaretur*. Burmanni op. cit. p. 96.

Digitized by Google

celui avec lequel il partageait l'intime confiance du Pape et qui, d'ailleurs, par la douceur de son caractère aimait à restreindre le cercle de son action. Par là même, Hezius excitait moins la jalousie et les préventions des Italiens contre les Flamands auxquels le Pape semblait accorder une préférence trop exclusive. Cette préférence cependant n'avait pas empêché Adrien d'accorder aussi une grande influence au Cardinal Jules de Médicis, qui avait déjà eu sous Léon X le maniement de la plus grande partie des affaires et qui avait une affection toute particulière pour Hezius.

Jamais aucun Pape ne s'était montré plus réservé dans la collation des dignités ecclésiastiques (1). Adrien voulait toujours savoir par lui-même à qui il confiait les emplois; il procédait à ces choix avec une conscience scrupuleuse et même avec tant de lenteur que, presque au moment de mourir, il n'avait encore rempli aucune des nombreuses vacatures du sacré collége. Peu de jours avant sa mort, arrivée le 24 septembre 1523, le cardinal Jules de Médicis et l'ambasseur de l'Empereur, le duc de Sessa, l'engagèrent à faire une promotion de cardinaux. Le choix du Pape, déterminé par la considération de ne pas laisser après lui sans quelque puissant protecteur les Flamands attachés à sa personne (2), déterminé surtout par les services que lui avait rendus un ancien ami (3); le choix du Pape, dis-je, se borna à une seule promotion, celle de Guillaume Enkevoirt auquel il donna le titre cardinalice des SS. Jean et Paul, qu'il avait porté lui-même avant son élévation au pontificat.

Les instances du duc de Sessa favorisèrent cette nomination (4), peu agréable à la majorité des membres du sacré collége (5). Jules de Médicis, d'accord avec presque tous les cardinaux ou au moins avec quelques-uns d'entre eux, avait hautement manifesté le désir que la préférence du Pape fût accordée à Thierri Hezius (6).

(1) Ranke, *Histoire de la Papauté pendant le XVI^e^ et XVII^e^ siècles* t. I, p. 138, *édit. de Paris, 1838.*

(2) « Et cum familia Flamingorum mortem pontificis per aliquot dies antea praesensisset, illi instabant, ut dominum Guilliermum Hincfort, tum datarium et Dertusensem episcopum, Cardinales crearet, ne omnino manerent diserti in casu (quod Deus averteret) piissimus pater nutu divino ex hac luce emigrasset. » *Ortiz, op. cit.* p. 216.

(3) « Et licet papa, sive persuasione familiae, sive alias ardenter hoc pro curaverit. » *Ibid.*, p. 217.

(4) « Tandem nostri Caesaris oratore instigante... triduo ante mortem Papae numero Cardinalium praedictus dominus Guilliermus Hincfort Dertusensis conjunctus est, ditatusque multis beneficiis ac officiis, quibus eum pontifex donaverat. » *Ortiz, loc. cit.*

(5) « Tum quia Hincfort exosus habebatur... tum vero quia paulo ante cognitus in tenui officio, eorum *(Cardinalium)* consortio indignus putabatur. » *Id. loc. cit.* Remarquons ici qu'Ortiz est en général très-mal disposé à l'égard d'Enkevoirt.

(6) « *Et ferme omnes*, dit Ortiz (loc. cit.), affectabant magistrum Theodoricum a secretis pon-

Digitized by Google

La mort empêcha Adrien d'exécuter la résolution qu'il avait prise de conférer aussi la pourpre à son secrétaire (1). Si celui-ci ne reçut pas le chapeau en même temps qu'Enkevoirt et si sa nomination dut être ajournée, ce ne fut que par un motif fort honorable pour lui : Hezius depuis si longtemps le confident et en quelque sorte l'homme nécessaire d'un maître qui avait gouverné l'Espagne et qui devint le chef de l'Eglise, se trouvait encore, à l'époque de la mort d'Adrien, dans une si médiocre position de fortune qu'il lui aurait été impossible de soutenir convenablement le rang du cardinalat (2).

La mort d'Adrien VI brisa les liens qui l'attachaient à la ville de Rome ; le désir de revoir sa patrie et surtout le désir de finir ses jours dans la retraite et loin des honneurs l'engagèrent à hâter son départ. Après avoir secondé pendant quelque temps le Cardinal Enkevoirt, auquel Adrien avait confié la charge d'exécuteur testamentaire, il quitta Rome et vint se fixer à Liége où il remplit d'une manière exemplaire, jusqu'à la fin de sa vie, ses modestes fonctions de chanoine.

Le Cardinal Jules de Médicis, devenu Pape sous le nom de Clément VII, n'avait pas oublié ses anciennes relations avec Hezius. Il l'engagea instamment à revenir à Rome. En lui présentant le chapeau de Cardinal, Clément VII semblait vouloir s'acquitter d'une dette contractée par son prédécesseur, et réaliser un projet dont la mort avait arrêté l'exécution (3). C'était un hommage rendu par le nouveau Pontife à la mémoire d'Adrien VI et aux vertus de Hezius. Mais celui-ci déclina

tificis ipsorum conventui agregari et loco datarii Dertusiensis eligi. » Gérard Moringus, dans la vie d'Adrien (*Burman, op. cit.* p. 77), modifie ce *ferme omnes* de la manière suivante : « *Nonnullis agentibus ut eo ipso pileo Theodoricum Hezium... decoraret.* Le continuateur de la vie des Papes de Platina, Onuphre Panvinio, copie Moringus et reproduit le même passage. V. *Historia Platinae de vitis Pont. Romanorum*, édit. de Cologne, 1856, in-fol., p. 382.

(1) « Honoreque pilei coccinei, dit Paul Jovius, Theodoricum Hetium *(Hezium)*, quum primum novi Cardinales in senatum legerentur, exornandum destinarat. » *Loc. cit.* Le père Fisen, cité ci-dessus, dit aussi : « Quem *(Hezium)* propter integritatem vitae splendoremque doctrinae, nisi mors intervenisset, in aplissimum Cardinalium collegium cooptasset. »

(2) Moringus (*Op. cit.* p. 77) après avoir parlé de la démarche faite par quelques Cardinaux en faveur de la promotion immédiate de Hezius, ajoute : « Quod et fortassis factum fuisset, si modo viro illi optimo ad dignitatem eam tuendam aliunde satis prospectum fuisset. » Onuphre Panvinio s'exprime dans les mêmes termes.

(3) « Hadriano mortuo Leodium secessit, et licet Clemens VII saepius eum Romam revocaret, et amplos honores sponderet constanter tamen recusavit. » *Burman, op. cit.* p. 70, not. 3. Le père Fisen (*op. cit.* p. 350) confond peut-être un peu les dates, mais dit cependant avec raison : « In Cardinalium collegium adscisci potuerat, nisi perraro modestiae exemplo sacram quietem in S. Lamberti collegio *(Leodii)* maluisset... Hoc profecto nemo negat, a morte pontificis *(Adriani VI)* eam illi fuisse animi magnitudinem, ut humanum omnem splendorem contemneret. » Citons encore le père Foullon qui dit dans son *Hist. Leodiensis*, tom. II, p. 202 : *Quem cum pontifex* (bien certainement Clément VII) *in patrum purpuratorum senatum adlegere voluisset, ipse insigni modestia dignitatem defugit, canonicatu Lambertiano contentus.*

Digitized by Google

humblement les offres les plus brillantes, et rien ne put le décider à quitter son canonicat de Saint-Lambert. Sa vie s'éteignit à Liége, le 10 mai 1555, au milieu de la pratique des bonnes œuvres et des devoirs de son état. Une inscription, qui se trouvait sur sa tombe dans l'ancienne église cathédrale de Saint-Lambert, en consacra le souvenir dans les termes suivants (1) :

Hic jacet eximius Theodoricus Haesius ille,
Candor et integritas istius ecclesiae.
Doctus et a summa famatus relligione,
Inque hostes fidei fortis athleta Dei (2).
Qui cum magnus erat, et major evadere posset,
Cunctis posthabitis maluit esse latens.
Pauperibus largus, sibi strictus, semper in horis
Inque piis causis, omnibus expositus.
Hic decus ergo tuum Campina et Legia tellus,
Hic jacet, hic recubat Haesius ille tuus.

Une haute piété caractérisait Hezius, à tel point que sur le fin de ses jours il s'était proposé de quitter le monde pour entrer dans une congrégation religieuse. Après une retraite qu'il fit à Louvain sous la direction du Père François Strada, d'après les conseils du Père Pierre Favre, le premier des compagnons de saint Ignace, il prit la résolution de se faire jésuite. Il fallut l'intervention du père Favre lui-même, pour l'engager à renoncer à l'exécution de ce projet : ce saint religieux qui contribua tant à la rapide propagation de son ordre, estima néanmoins que Hezius était trop avancé en âge, et que, eu égard à la considération dont il jouissait à Liége, il lui serait plus méritoire de ne pas changer d'état et de continuer à être à Liége un modèle d'édification pour le peuple et pour le clergé (3).

Les sentiments de piété, dont il faisait profession, sont consignés dans

(1) Chapeaville, *Gesta pont. Leod.* t. III, p. 376.

(2) Ce vers se rapporte aux fonctions d'inquisiteur de la foi que Hezius remplit pendant quelque temps sous George d'Autriche.

(3) Voici ce que dit le père Fisen (*op. cit.*, p. 342) à ce sujet : « Is *(Hezius)* quum in has mentis exercitationes esset ingressus, singularis hanc sui fructus significationem egressus dedit, ut ad collocandum in tuto salutem suam totum se Fabro crederet, omnemque vita cursum tota voluntate permitteret. Faber tamen et aetatis et personae ratione habita quarum altera inclinata jam erat, altera sua sponte spectatissimis ornata moribus, alienis adminiculus non egebat; tum vero Leodiensis ecclesiae bono, non ei censuit vitae genus institumque mutandum. Suasit potius, ut quae possidebat in vita bona, et quae regebat in republica munera, pergeret ea prudenter administrare, ad Dei scilicet gloriam et proximorum utilitatem, esseque in nobili illa civitate probitatis exemplum propositum ad imitandum, cum populo universo, tum clero praecipue. Amplexus est vir egregius totis praecordiis salutare consilium, et adoptatem actionem reliquo vitae spatio sobrie, pie justeque traducto, tamquam bonus fidelisque discipulus revocavit. »

Digitized by Google

l'épître dédicatoire d'une traduction flamande de l'Imitation de Jésus-Christ, imprimée, à Anvers, en 1552, chez la veuve de Henri Peetersen de Middelbourg, comme il est marqué au bas de la dernière page du volume qui a pour titre : *Van die werelt te versmaden ende Christum te volghen, een deuoet Tractaet, vol goeder leeringhen; wylen gemaect bi eenen deuoten Regulier, ghenaemt heer Thomas Hamerken van Campen, wele boecxken men pleech te noemen :* QUI SEQUITUR ME. Au verso du titre se trouve la dédicace datée d'Anvers, le 7 septembre 1548. La rareté de ce livre nous autorise à citer ici presque en entier cette dédicace (1).

« Den eerweerdighen welgheleerden ende deuoten heere H. Theodoricus van Hese, protonotaris des stoels van Roomen, canoninck ende vice deken van Sinte Lambrechts te Ludick, Henrik Peetersen vā Middelburch.

» Eerweerdighe heere, tis eenen corten tyt gheleden dat ick was te Louen, by eenen religiosen persoon, mynen goeden vrient, die welc mi seyde, hoe dat ghi onlancx seer van hem begeert haddet, dat hi soude wille van nyeus in duytschen wt den latyne overstellen dat seer goet boecxke, welc men ghemeynelyck noemt *(Qui sequitur me)* in gemeynder Brabandscher talen, het welcke om zyn seer goede leeringhen in voortyden ouergestelt is in verscheyden talen, als in italiaensche, spaensche, walsch en duytsche, maer nergens en waert (na u goetduncken) qualicker ouergestelt dan in duytschen. Aldus want hi dat na uwer begheerten ende zyn vermoghen voldaen hadde, so begheerde hi van mi dat ick dit soude wille prenten, met sommighe andere deuote tractaetkens, welcke die selue ooc wten latyne verduytschet hadde, het welcke ick seer gheerne ontfanghen hebbe te doen, hoe wel dattet selue boecxke seer dicmael geprent is gheweest in duytschen, goet betrouwen hebbende, dattet selue meer behaghen sal veel gheestelycke personen, aenghesien dat van uwer eerweerdicheyt so sonderlinghen ghepresen wort, ende so neerstelyck besorcht is om wederom beter ende claerlycker verduytsch te worde in ghemeyn brabansch duytsch, dwelck te vore int sticht van Wtrecht of daer ontrent verduytsch is gheweest. Dus hebbe ict na myn beste correctelyck ende suyverlyck geprent, hopende oock mede deelachtich te worden der deuocien van den ghenen die daer wat beter verstant oft smaeck in vinden sullen dan si te voren deden, als zyt in haer eyghen tale lesen moghen, het welcke vol goeder leeringhen is.... ghescreuen ontrent ouer hondert jaren, niet van den eerweerdighen Cancelier van Parys Johannes Gerson, als dye tytels van sommighe gheprente exemplaren in latyn en duytsch inhouden, maer (als uwer eerweerdicheyt kenlyck is) van eenen seer deuoter religioes ghenaemt heer

(1) Cette dédicace n'est pas l'œuvre de l'imprimeur Peetersen, comme semble le faire croire la suscription, mais elle a été écrite par l'auteur de cette traduction, Nicolas Van Winghe, ami intime de Hezius, chanoine régulier de Saint-Martin à Louvain, auquel on doit une traduction flamande de la Bible, imprimée à Louvain en 1548, et qui mourut en 1552. Cette lettre dédicatoire, qui est datée de Louvain le 7 août 1548, et dans laquelle le nom de Peetersen est ici substitué à celui de Van Winghe, se trouve avec le nom du véritable auteur à la 3e page de la jolie petite édition illustrée de l'*Imitation*, imprimée à Louvain en 1628, par Jean Maes.

Digitized by Google

Thomas Hamerken van Campen, wylen regulier van Sinte Augustyns oorden, int cloostere van Sinte Agnetenberghe bi Zwolle, dye oock noch meer dierghelycke deuote tractaetkens gemaect heeft (1)... Aldus, eerweerdighe heere, bid ick u, dat ghi in dancke wilt neme onsen dienst, te weten des ouersetters ende myns des prenters, die beyde desen arbeyt van scryven ende prenten sonderlinghen gheerne aengenomen hebben, om uwer eerweerdicheyt te believen, ende uwer deuoter begheerten te voldoen... (2) »

Hezius fut un des premiers bienfaiteurs du collége du Pape Adrien VI à Louvain. Il y fonda une bourse pour l'étude de la théologie, en faveur de ses parents et à leur défaut en faveur des originaires de Heeze ou des natifs de Leerdt, Geldorp et Mierlo. Dans l'acte de fondation il se nomme *Theodoricus Adriani Hezius*, ce qui dénote que son père s'appelait Adrien, et il porte, comme dans la dédicace de la traduction de l'Imitation, le titre de protonotaire apostolique (3).

Hezius appartenait à une famille dont plusieurs membres se sont distingués. Cyprien Hezius, nommé quelquefois à tort *Hosius*, obtint la première place de la promotion générale de la faculté des Arts à Louvain, en 1517. Lambert Hezius fut le quatrième de la promotion de 1526 et Jean Petri Hezius le deuxième de la promotion de 1550. Il y eut deux Jésuites du même nom, l'un Jean Hesius, mentionné par Ribadeneira (4) et l'autre Guillaume Hezius qui a laissé des poësies latines (5).

(1) Cette espèce de protestation en faveur de Thomas à Kempis contre Gerson mérite d'être remarquée. Le traducteur, l'imprimeur et celui qui accepte la dédicace de la traduction s'accordent à attribuer à Thomas à Kempis le livre de l'*Imitation*. Pectersen mourut en 1548, Nicolas Van Wynghe en 1552 et Hezius en 1555, tous les trois à un âge très-avancé, de sorte qu'ils peuvent être considérés sinon comme presque contemporains de Thomas à Kempis, mort en 1471, au moins comme ayant eu des rapports avec ceux qui l'ont connu personnellement.

Mgr. l'évêque de Bruges, dans ses savantes *Recherches historiques et critiques sur le véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ*, p. 69, a fait ressortir combien la preuve, tirée des éditions de 1472 à 1500, est concluante en faveur de Thomas à Kempis. Les anciennes traductions flamandes et allemandes confirment cette preuve.

(2) La dédicace de Van Winghe se termine ainsi :

« Hier mede blyfte gode bevolen. Eerw. Heere ende besondere vrient : in alles bereyt tot u Eerw. wat ic vermach. Geschreven te Loven, in S. Martens clooster, in 't jaer 1548, den 7 august.

By al uwen vrient en dienaer B. N. WINGHIUS. »

(3) Dans un ancien registre des fondations du collége du Pape on lit l'extrait suivant : « Theodoricus Adriani Hezius, canonicus et vice-decanus S. Lamberti Leodii, pronotarius et secretarius Adriani VI, fundavit bursam 36 florenorum (ponuntur 16 in computu reddito an. 1631 octob. 9 per heredem Antonii Polters D. L. Maximilianum Troostenberghe), in qua voluit caeteris paribus vel fere paribus, praeferri consanguineos, dummodo idonei fuerint ; 2° conterraneos, ex Hees, 3° ex Leerdt, 4° Geldorpios, 5° Mirloenses ; habito respectu non solum ad excellentiam ingenii et promotionis, sed etiam multum ad probibatem indolis ac maturitatem et gravitatem morum. Collator est praesidens *(collegii)*, qui juxta statuta confert sicus alias bursas. Bursarius debet esse pauper et studens in hoc collegio *(pontificio)*. Habet haec fundatio annue in diversis reditibus 26 flor. 2 stuf. juxta computum Gostart de an. 1674. Haec bursa conferenda theologiae studioso. » Cette bourse, réunie à d'autres, a été rétablie par un arrêté du Roi Guillaume I^er^. Voyez H. Jamart, *fondations de bourses d'études*.

(4) *Illustrium scriptorum religionis societatis Jesu catalogus*, p. 119.

(5) Voyez Foppens, *Bibl. Belg.* t. I, p. 406.

Digitized by Google

Mais celui qui illustra le plus cette famille, ce fut un des martyrs de Gorcum, le père Nicaise Hezius, fils de Jean Adrien qui était le propre frère de notre Thierri Hezius. Nicaise après avoir terminé son cours de philosophie à Louvain, y continua ses études théologiques au collége du Pape, et se fit remarquer comme un des élèves les plus distingués du docteur Martin Rythovius qui devint Evêque d'Ypres. Aussitôt qu'il eut pris la grade de bachelier en théologie, il renonça au monde pour entrer dans l'ordre des Récollets. En 1572, ayant à peine atteint sa cinquantième année, il reçut la couronne du martyre (1).

Il nous reste à ajouter encore un mot. On demandera peut-être comment Thierri Hezius parvint à se trouver en possession de tous les papiers d'Adrien VI, *scripturas omnes*, comme dit le bref de Grégoire XIII? Adrien lui-même ou son exécuteur testamentaire le Cardinal Enkevoirt peuvent avoir pris des dispositions pour laisser entre les mains de l'ancien secrétaire du Pape ses papiers et ses correspondances qui, selon la coutume de cette époque, formaient une partie intégrante de la succession du pontife défunt. Adrien près de mourir se préoccupait de ceux qui l'avaient servi en Espagne et à Rome. Sans oublier quelques pauvres parents qu'il avait à Utrecht, il eut soin avant tout de sa *famille*, mot par lequel on désigne le corps de *Familiers* ou serviteurs intimes qui composent la maison d'un prélat ou d'un Pape (2). Dans la famille pontificale d'Adrien, presque entièrement composée de Flamands, Hezius occupait le premier rang sinon par ses fonctions mêmes de secrétaire, au moins par la confiance et par l'affection qu'Adrien lui témoigna avant comme après son élévation au pontificat. Hezius eut donc, à titre d'héritier, une part dans la succession du Pontife et tout porte croire qu'au delà de cette part il recueillit comme legs confidentiel tous les papiers de celui qui, dans ses hautes fonctions, n'avait jamais eu de secrets pour un serviteur dont l'intégrité et le dévouement lui étaient connus depuis tant d'années.

(1) Voyez notre édition de Bruxelles des Vies des Saints de Butler, t. IV, p. 84.

(2) Voyez dans Burman, p. 505, la lettre écrite de Rome le 22 septembre 1523 par Guillaume de Lochorst au chapitre d'Utrecht sur la mort d'Adrien VI. Dans cette lettre on lit les passages suivants concernant les dispositions testamentaires d'Adrien : *Moriens testamento edixit, donavit et legavit... familiae suae antiquae descriptae bona sua mobilia, ante papatum acquisita, ex Hispaniis ad urbem Romam asportata, asserens illis sobrie esse provisum juxta modum laborum et periculorum, seque noluisse abuti bonis ecclesiae seu sacerdotiis ad heos ditandum... Insuper commisit reverendissimo Cardinali Enckevoert, nescio an pluribus, dispositionem omnium bonorum mobilium et immobilium, per eum relictorum, Trajecti et Lovanii ad pios usus, et praesertim pro alimentatione pauperum affinium, ac dotibus pro salute animae suae.*

Digitized by Google

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

EMINENCE,

Le progrès par le christianisme n'est pas seulement la réaction de l'humilité contre l'orgueil, il est encore une réaction de l'austérité contre le sensualisme. Le paganisme adorait le plaisir; le christianisme fit adorer la souffrance; par là le monde fut transformé : une adoration succéda à une adoration; et dès lors un monde put succéder à un monde : car l'humanité va où vont ses adorations. De la pratique de l'austérité chrétienne, puisée dans l'adoration de son Dieu flagellé, une humanité sortit plus grande par l'âme et par le corps que l'humanité païenne. La mortification produisit cet effet : elle fit vivre davantage, elle diminua l'homme inférieur, l'homme de la décadence, mais elle agrandit l'homme supérieur, l'homme du progrès.

Or, la réaction qui s'accomplit il y a dix-huit siècles doit s'accomplir encore aujourd'hui pour réaliser le progrès au dix-neuvième siècle. Des doctrines profondément sensuelles restaurent de nos jours, sous des formules chrétiennes, un paganisme nouveau : on demande l'égalité de l'esprit et de la chair, la réhabilitation de la chair. Le mal du temps serait l'exagération du règne de l'esprit et l'oppression de la chair; et le progrès devrait se réaliser par un agrandissement des droits de la chair, et une répression de la domination de l'esprit. Or, toutes les réalités de la vie contemporaine prouvent au contraire que la chair règne trop, et que son règne croissant nous menace de la barbarie. Donc, si un progrès doit avoir lieu, il se fera par l'austérité chrétienne, c'est-à-dire par la diminution du règne de la chair, et une rénovation du règne de l'esprit.

Mais nous n'avons pas fini avec la réaction chrétienne contre les concupis-

Digitized by Google

cences. Je vous ai signalé, l'année dernière, un autre obstacle à notre progrès, la *cupidité*. La manifestation de ce mal vous a trouvé tous convaincus que là, dans la cupidité, il y a un immense obstacle au progrès. Humainement, vous n'avez pas de remède pour nous guérir de ce mal ; ce mal, vous le voyez, vous le déplorez, et vous ne pouvez le guérir.

Eh bien ! Messieurs, ici encore nous avons le remède dans la réaction chrétienne ; et la réaction chrétienne contre la cupidité, c'est la pauvreté. Le christianisme a mis dans le dépouillement le principe du progrès ; l'homme arraché à Dieu et retourné vers la terre, la veut posséder outre mesure et s'y attache avec fureur ; le christianisme pour le mieux ramener au Créateur le détache du créé. Par là il ramène l'équilibre, et a refait l'ordre dans l'homme. Il n'appelle pas les hommes en masse à réaliser au milieu d'eux le règne de la misère ; il réagit contre les débauches de la richesse et les orgies de la cupidité, montrant aux générations l'exemple des pauvretés volontaires et des abnégations héroïques. Comme il réagit contre le sensualisme par l'austérité, il réagit contre la cupidité par la pauvreté.

Par là, au grand étonnement de la nature et de la sagesse humaine, Jésus-Christ a inauguré dans le monde, livré aux corruptions de la cupidité, le vrai progrès des nations, parce qu'il réagit divinement contre une cause profonde et universelle de désordre et de dégradation morale. Par là le christianisme fait deux grandes choses pour le progrès du monde : il met dans l'homme une grandeur incomparable, et dans la société une force immense. La pauvreté chrétienne est tout à la fois un agrandissement de l'homme et un rempart pour la société.

I. — La réaction de la pauvreté évangélique contre la cupidité est, dans l'humanité, un moyen de progrès, parce que c'est un agrandissement de l'homme.

Mais d'abord, il faut définir et préciser ce que nous voulons entendre par ce mot, la pauvreté évangélique. La pauvreté évangélique est le terme opposé à la cupidité humaine. La cupidité est l'amour exagéré de la possession : la pauvreté évangélique, c'est l'abdication volontaire de la possession ; c'est la libre désapprobation du créé par amour pour le Créateur. La cupidité attache l'homme au créé en le détachant du Créateur ; la pauvreté fait exactement le contraire ; elle détache l'homme du créé pour l'attacher au Créateur ; elle est dans son essence le volontaire dépouillement de la richesse par amour pour Jésus-Christ ; c'est l'âme dégagée et libre de tout autre lien que celui de l'amour divin.

La pauvreté, telle que nous la comprenons ici, n'exprime pas simplement le résultat du dépouillement ; elle en exprime surtout l'amour et la volonté ; ce n'est pas un fait purement matériel consistant dans la privation des biens créés, c'est une tendance et une affection de l'âme consistant dans le détachement du créé et le suprême attachement au Créateur, et comme telle, elle peut exprimer une vertu dans le chrétien qui en fait acte, ou un état dans le religieux qui en fait profession. Elle s'applique non à une classe d'hommes

Digitized by Google

exclusivement, elle s'applique à tous ceux qui, dans des mesures diverses, pratiquent le volontaire dépouillement des biens créés.

Telle est la pauvreté que le christianisme enseigne, et que l'amour de Jésus-Christ fait pratiquer pour le perfectionnement de l'homme et le progrès du monde. Par là encore le christianisme est en contradiction totale avec les tendances et les doctrines qui repoussent le vrai progrès par la même raison qui leur fait repousser le vrai christianisme. Ce détachement du créé que demande l'Évangile, comme un agrandissement de l'homme et un progrès de la société, on le repousse aujourd'hui comme une mutilation de l'homme, et comme un obstacle au progrès social. Le progrès, d'après des doctrines modernes, doit s'accomplir non par le détachement, mais par un attachement progressif aux biens de ce monde. Je comprends la raison secrète de cette erreur anti-chrétienne. Dieu étant supprimé comme terme et possession de l'homme, il reste pour terme et possession de l'homme, la nature, rien que la nature, la terre, rien que la terre. Dès lors l'homme ne saurait trop s'identifier à la nature, et s'attacher à la terre. Plus il s'unit à la nature, plus il s'assimile tout ce que produit la terre, plus enfin il résume en lui-même, comme disent ces idéologues, les essences des choses créées, plus il se perfectionne, et plus il s'agrandit. Ils appelent cela sacrilégement communier avec la nature : et cet épicuérisme déguisé est toute l'eucharistie de ces chrétiens nouveaux.

Mais les apôtres de la cupidité humaine ont beau faire entendre le bruit de leur éloquence malfaisante, ils ne feront pas taire dans l'humanité la prédication de la pauvreté chrétienne : nous n'abaisserons pas devant eux l'étendard de Jésus-Christ dépouillé volontairement pour produire l'amour du volontaire dépouillement. Nous continuerons d'opposer la parole à la parole, et la doctrine à la doctrine. Nous dirons dans un enseignement qui ne se taira pas jusqu'à la consommation des siècles : le détachement du créé, c'est la vie vraiment chrétienne, c'est le vrai christianisme; et ce christianisme est le progrès, parce qu'il est l'agrandissement de l'homme.

Que le vrai christianisme personnifié en Jésus-Christ soit le volontaire dépouillement, c'est-à-dire la pauvreté en essence, et que ce volontaire dépouillement de Dieu ait suscité dans les siècles chrétiens des imitations généreuses et créé tout un monde de pauvres volontaires autour de cette crèche où l'Enfant-Dieu paraît dans un dépouillement suprême, c'est ce qui brille à la pensée de tous avec une clarté trop radieuse pour que je demande ici à la parole de démontrer l'évidence. Voici la troisième face de notre mystère : *Ecce mysterium vobis dico*. Dieu incarné, Dieu naissant, vêtu de sa seule pauvreté, provoque le volontaire dépouillement en se dépouillant lui-même de tout. Il est par essence le bien suprême et la souveraine richesse, et il se fait lui-même la pauvreté en personne. *Cum esset dives, egenus factus est* (II Cor. 8, 9). Le Maître de toutes choses ne possède plus rien. Tel est le christianisme : Dieu créateur de tout, se révélant dans le dépouillement de tout. Jésus-Christ est né pauvre; Jésus-Christ a vécu pauvre; Jésus-Christ est mort pauvre : il

Digitized by Google

eut pour naître la crèche de Bethléem; il eut pour grandir la maison de Nazareth; il eut pour mourir son trône du Calvaire : pauvre au commencement de sa vie, n'ayant pas même de langes pour se couvrir; pauvre au milieu de sa vie, n'ayant pas même où reposer la tête; pauvre surtout à la dernière heure de sa vie, où il parut dans un absolu dépouillement, épousant sur la croix la divine pauvreté. Eh bien! c'est là, c'est au sein de ce dépouillement absolu de tout ce que lui-même a fait dans la première création, que le Verbe incarné se pose pour créer autour de lui ce monde nouveau dont lui-même va demeurer le fondement, le centre et le couronnement. Et je crois voir d'ici mon Dieu dépouillé qui s'apprête à conquérir le monde et à transformer l'humanité; il lève aux regards des grands et des riches de la terre, l'étendard de la pauvreté, *vexilla regis prodeunt*, et il crie en faisant appel à tout ce qui veut le suivre : « *A moi les pauvres!* Vous voulez conquérir le progrès, et » vous vous précipitez à la conquête de la possession et à l'agrandissement de » vos domaines; arrêtez : vous vous trompez; je suis le vrai restaurateur du » monde, voyez mon drapeau, regardez mes armes, regardez moi-même. » Maître de tout. Je n'ai plus rien. Vous voulez être mes soldats, soyez ce » que je suis; je suis pauvre, soyez pauvres. Jetez loin de vous ce lourd far- » deau de la richesse, ce luxe des peuples amollis et cette cupidité des na- » tions corrompues, et comme moi et avec moi, marchez sous le drapeau de » Bethléem, dans la privation et le dépouillement à la rénovation de tous les » peuples de la terre. Satan a vaincu par la richesse, venez avec moi, nous » vaincrons par la pauvreté. »

Vous savez, Messieurs, si cet appel fut entendu : de quelque manière que vous l'expliquiez, le charme de la pauvreté sorti de la crèche de Nazareth et du Calvaire a vaincu dans le cœur de multitudes sans nombre les attraits de la richesse : de tous les rangs de la société, de toutes les profondeurs des siècles, des bataillons se sont levés, sortis de terre comme par un enchantement divin, ayant pour seule armure le dépouillement de tout, rangés autour de cette humble crèche devenue pour l'Enfant divin le char du conquérant; ils ont dit par leur action encore plus que par la parole : « *Vexilla Regis pro-* » *deunt;* voici l'étendard du Roi; à nous le Roi des pauvres! O divin capi- » taine, entraîne-nous sur ta trace à la destruction de la cupidité, et que par » toi, et avec toi, la pauvreté règne à jamais! »

Voilà, Messieurs, une des plus vastes révolutions qui se soient accomplies dans l'histoire; et je vous demande pardon de résumer en si peu de mots un si grand fait historique. Mais, ce qui est surtout de mon sujet, c'est de montrer, ici encore, quelle fut la portée de ce fait au point de vue du progrès humain. Or ce qui me frappe ici tout d'abord, c'est un agrandissement prodigieux de l'homme lui-même, comme résultat de son volontaire dépouillement des biens créés.

C'est le penchant de la nature humaine de chercher à s'agrandir soi-même par l'agrandissement de la possession. Il semble qu'à mesure que l'homme étend sur la terre où il marche le cercle de son domaine, il étend autour de

Digitized by Google

lui la sphère grandissante de sa personnalité : le mot même de propriété aide l'homme à cette illusion par laquelle il se figure ajouter à sa personne tout ce qui, portant son nom, lui devient propre et en quelque sorte personnel. L'homme, en voyant s'étendre le domaine de sa propriété et s'élever l'édifice de sa fortune, dit d'abord dans son exaltation naissante : « Ceci est à moi; » cette fortune m'appartient, cet héritage est mien ; il est marqué du sceau » de ma personne et de la splendeur de mon nom. » Or, quand l'homme a dit : Ceci est à moi, ceci est mien, il a la tentation de dire bientôt, dans un vertige d'orgueil : Ceci, c'est moi-même ; cette fortune, c'est ma personne qui s'élève ; ce domaine, c'est ma personne qui grandit. Il se figure en effet que la limite du moi recule avec la limite de son domaine et que la personnalité monte en lui avec le faîte de sa fortune.

Ce penchant est dans l'homme si enraciné et si fort, qu'il ne se rencontre pas un homme sur mille capable de maintenir bien séparées, dans sa pensée, ces deux choses si profondément séparées dans la réalité : la grandeur qui vient du dedans et la grandeur qui vient du dehors, l'excellence de la personnalité de l'excellence de la fortune. Il n'y a peut-être pas un seul homme ici qui, venant à apprendre ce soir qu'un hasard heureux vient de le faire possesseur de plusieurs millions, ne se réveille demain matin avec le sentiment d'une grandeur qu'il ne se connaissait pas la veille, et ne se dise tout bas dans la conversation qu'il tient avec lui-même : « Décidément, nous » sommes une grande personne, nous avons droit à des respects égaux à la » grandeur qui nous est faite. « Cette illusion de la grandeur imaginaire que donne à l'homme le vertige de l'orgueil s'exaltant dans la possession, est trop facile dans notre état de déchéance ; et le besoin de la nature, et la tyrannie du préjugé, et la ruse de Satan ne conspirent que trop à donner à notre pensée ce mirage de la majesté fausse et de la grandeur renversée.

Le christianisme ici encore prend le contrepied de nature : il agrandit l'homme par le volontaire dépouillement ; il élève en lui la personnalité en diminuant autour de lui la propriété, et il lui ajoute, si je puis le dire, par le dedans, tout ce qu'il lui fait volontairement et librement retrancher par le dehors : et la désappropriation libre de la possession du créé le fait entrer dans la possession d'une grandeur qui le fait de plus en plus semblable au Créateur.

C'est ce qui parut dans les siècles chrétiens au grand étonnement de ce monde païen, trop accoutumé à mesurer la grandeur de la personne sur la grandeur de la possession. Quand le prestige inconnu de la pauvreté unie à Jésus-Christ sur la croix par un mariage sacré, eut provoqué dans l'humanité chrétienne des imitations infinies ; quand Jésus-Christ eut montré aux siècles ce prodige évidemment sorti de lui-même, comme le rayon sort du soleil, des multitudes incalculables, prenant comme signe d'une aristocratie nouvelle la livrée de Dieu pauvre ; quand enfin, on eut vu sur tous les chemins du monde tous les représentants de l'humanité passer couverts de la bure, les pieds nus, la corde aux reins, avec cette étrange passion qui

Digitized by Google

dominait en elle toutes les autres passions, la passion de ne rien avoir pour ressembler davantage à leur Dieu dépouillé ; alors, il fut manifeste pour tous ceux qui avaient compris le sens et suivi le mouvement de cette transformation, qu'une grandeur nouvelle était descendue dans l'âme humaine avec cette pauvreté qui se plaisait à dépouiller les hommes de toute splendeur, et de toute majesté qui ne fût pas la splendeur et la majesté de l'âme elle-même.

En effet, le premier trait de cette grandeur retrouvée dans la pauvreté chrétienne, c'est ce qu'on peut nommer, au sens le plus rigoureux, la magnanimité, la vraie grandeur de l'âme : la grandeur humaine ramenée en son lieu natal, c'est-à-dire dans l'âme elle-même. Le plus grand obstacle qu'oppose la cupidité à la grandeur en dehors du domaine de l'âme : grandeur dans la possession, grandeur dans l'héritage, grandeur dans le patrimoine, grandeur dans le capital, toutes les grandeurs, excepté la grandeur de l'âme. La pauvreté évangélique a renversé cet obstacle ; elle a fermé autour de l'homme tous les horizons des grandeurs étrangères à lui même ; elle l'a réduite, en certains hommes volontairement dépouillés, à la possession du corps, et du corps soumis à des flagellations qui entamaient même le domaine de la vie personnelle ; mais en même temps elle ouvrait à l'homme, au fond même de son être, des horizons infinis où la grandeur de l'âme se retrouvait tout entière, parce que Dieu y rentrait d'autant plus que le monde en sortait davantage et cessait de l'emprisonner dans les limites du créé. C'est le signe d'une âme grande, de fouler sous ses pieds tout ce qui est mortel : *Magni et excelsi animi est calcare mortalia.* La pauvreté a fait ce prodige · elle a posé sur la terre l'homme foulant d'un pied sublime tout le domaine de la mortalité, et cherchant, de son âme plus sublime encore, les régions où habite l'Immortel ; dédaignant la création pour embrasser le Créateur : s'élevant au-dessus du fini pour s'étendre dans l'infini ; et dans cet élan, qui arrachait l'homme à la création et l'emportait détaché et vide du créé à la possession de son Créateur, l'homme a retrouvé dans sa plénitude ce caractère dont le monde païen gardait la trace dans ses mots, mais dont il ne pouvait plus offrir dans l'homme le type depuis longtemps effacé : la vraie magnanimité, l'homme grand par son âme, et rien que par son âme.

Avec ce caractère de grandeur, un autre fut rendu à l'homme par la pauvreté évangélique : la liberté, la vraie liberté dans le sens le plus légitime et le plus sublime de ce mot : l'homme libre du créé et affranchi de tout ce qui n'est pas Dieu. Une doctrine bien différente tend à prévaloir daus les esprits, pratiquée et préconisée par des hommes qui se proclament libres, et qui semblent avoir perdu jusqu'à la première notion de la liberté humaine. Si vous les en croyez, la richesse est le plus grand élément de liberté humaine : plus l'homme est riche, plus il s'assure de loisir, et plus il a de loisir, plus il a de liberté ; et plus il a de liberté, plus son génie verse sur les générations les trésors de sa fécondité libérale. La conclusion de cette théorie fort séduisante est qu'il faut que tous, et spécialement les hommes de lettres, amassent beaucoup d'or, afin d'avoir beaucoup de liberté ; l'or est le dieu qui leur crée

Digitized by Google

des loisirs ; l'or est le rédempteur qui paie aux créanciers la rançon du génie captif de la misère ; l'or est, en un mot, le vrai père de la liberté. Dans ces théories si chères à de grands hommes de ce temps, on n'oublie qu'une seule chose, une seule : la vérité. On oublie que la liberté de l'âme consiste à n'avoir pas d'entraves, et que pour n'avoir pas d'entraves, le secret est unique : ne tenir à rien et n'être retenu par rien. Quiconque se lie à une chose est esclave de cette chose ; quiconque s'attache à la possession est esclave de la possession, et quiconque tient à l'or est esclave de son or. Et j'affirme qu'il n'y a rien de moins libre sur la terre que l'homme voué par sa passion au service de l'or : plus esclave que tout esclave, il se fait une servitude plus abaissée que toutes les autres : car ce qu'il sert, ce n'est pas même un homme, c'est une chose. La pauvreté chrétienne affranchit ceux qui l'épousent de cet esclavage mille fois plus ravalé que la servitude d'Egypte : en brisant tous les liens qui les attachaient au créé, elle en a fait, à la lettre, les véritables hommes libres. La pauvreté chrétienne a obtenu de ceux qui possédaient un amour de préférence pour l'auteur de toute possession ; et pour mieux réaliser au milieu des chrétiens ce type de liberté royale qui convient aux rois de la création, elle a opéré dans un grand nombre la séparation effective et absolue de la possession ; et détachant leur âme encore plus que le corps des liens qui pouvaient leur laisser une trace de captivité, elle a placé au sommet les plus hauts de l'humanité ces types achevés de l'humaine liberté ; elle a montré souverainement libre dans l'exclusive possession de leur Dieu, ces bienheureux affranchis de la création, assez sûrs de leur liberté pour défier tout ce qui est créé de leur donner jamais des chaînes, et assez sûrs de leur force et de leur intrépidité pour défier toute puissance de leur envoyer la peur.

Tel est, en effet, le troisième caractère du vrai pauvre de Jésus-Christ, une intrépidité à l'épreuve de tout. L'homme qui a la passion de la richesse est un homme qui a peur ; une peur s'attache à lui comme le remords au coupable, la peur de déranger ou de perdre sa fortune ; un bruit, un souffle, une ombre lui donne l'épouvante ; et parce que la peur fait des lâches, l'homme attaché aux richesses est lâche ; pour garder sa fortune, il est prêt à toute lâcheté. Pour échapper à toute peur et aux lâchetés qu'elle entraîne, il y a un secret bien simple : ne rien désirer et ne rien posséder. Dans une âme sans désir, le peur n'a plus de place. Quiconque ne possédant rien ne désire rien, ne peut plus avoir peur de rien. Celui qui ne désire plus rien, même la vie, ne peut plus rien craindre, même la mort. Et c'est la situation du vrai pauvre de Jésus-Christ. Que peut-on lui ôter dont la perte l'épouvante ? Sa richesse ? il n'a plus la richesse. Son héritage ? il n'a plus d'héritage. Son foyer ? il n'a plus de foyer. Sa patrie ? le monde entier est sa patrie, ou plutôt le monde lui est un exil ; et mieux que le sage de la Grèce, si on lui demande quelle est sa patrie, il peut dire en levant la main : « Ma patrie, c'est le ciel ! » Qui pourra l'épouvanter ? la mort ! mais la mort abrège son exil et ouvre devant lui la seule patrie que cherchent ses désirs. O puissances du

Digitized by Google

monde, n'espérez pas effrayer la grande âme du pauvre! son âme est tout entière à celui qu'il ne ne peut perdre, et son cœur est là où vos coups ne sauraient plus l'atteindre.

Une seule chose pourrait l'épouvanter, perdre Jésus-Christ : « Pour gagner » Jésus-Christ, vous dit-il, j'ai méprisé tout le reste. Jésus-Christ est ma ri- » chesse, Jésus-Christ est mon héritage, Jésus-Christ est ma patrie; Jésus- » Christ est mon père et ma mère, et mes frères et mes sœurs; Jésus-Christ » est mon Dieu, Jésus-Christ est mon tout : *Deus meus et omnia*. Et je sais » que vous ne pouvez m'arracher Jésus-Christ. Tout ce qui me persécute me » rapproche de lui; tout ce qui me dépouille me revêt de lui; tout ce qui me » fait plus pauvre m'enrichit mieux de lui; tout ce qui peut m'affamer me ras- » sasie de lui; et le glaive qui frappera mon corps, dernière propriété de » mon âme impatiente de le posséder seul, ne fera que renverser la barrière » qui me sépare encore de lui. » Tel est, sans effort, sans emphase et sans insolence, le pauvre de Jésus-Christ; il est par excellence l'homme sans peur, l'homme qui ne tremble pas. Et si, depuis que vous êtes au monde, vous n'avez partout rencontré que des hommes qui tremblent, sachez-le bien, c'est que, comme cet empereur qui n'avait pas encore rencontré un évêque, vous n'avez pas encore rencontré un vrai pauvre de Jésus-Christ.

Ainsi, la pauvreté chrétienne, en dépouillant l'homme du prestige des grandeurs qui ne sont pas lui, l'agrandit lui-même au-dedans et lui imprime un caractère dont n'approchent pas même de loin les plus grandes figures du monde païen. Et il est à peine besoin de vous dire que cette grande armée de pauvres volontaires portant sous son humble livrée toute la majesté de l'homme, l'humanité ne l'a pas vu passer sans en être émue, et il faudrait plaindre celui qui ne comprendrait pas l'immense et salutaire secousse que le monde en a ressentie pour son agrandissement général.

Ah! Messieurs, les pauvres de Jésus-Christ n'eussent-ils fait autre chose en passant sur la terre, ils y ont fait du moins cette chose incontestable, et dont le retentissement se prolonge dans les espaces et les siècles; par le spectacle de leur volontaire dépouillement ils ont élevé contre les débauches de la cupidité une protestation solennelle; et ils ont exercé contre les dégradations qu'elle entraîne une réaction immense et vraiment progressive. Ils ont maintenu dans son inaltérable majesté le caractère de l'homme, au milieu des abaissements et des ignominies de la cupidité; et par là, ils ont empêché et ces ignominies de prescrire, et ces abaissements de devenir le niveau et l'état normal de notre humanité.

Or, ce que ces pauvres ont fait une première fois dans les premiers siècles chrétiens, et tant de fois depuis le christianisme, ils le font encore aujourd'hui; et cette protestation, et cette réaction, aujourd'hui plus nécessaire que jamais, ne sera ni moins pressante ni moins efficace pour relever les âmes qui penchent. Le siècle, si abaissé qu'il soit par le règne de la cupidité contemporaine, se dira forcément en la voyant passer : voilà des hommes convaincus qu'il y a une grandeur humaine qui ne relève pas de la matière; voilà des

Digitized by Google

hommes qui estiment qu'il y a pour l'homme ici-bas quelque chose de plus sublime que de toucher des monceaux d'or ou de rouler dans un carrosse doré ; — alors surtout que ces hommes sont des riches volontairement devenus pauvres ; alors surtout que le monde peut revoir ce spectacle qui le relève, des illustres de la fortune et des princes de la terre passant devant ses regards, sous le vêtement d'un petit Frère, je dis que ce passage de l'illustration dépouillée et de la richesse devenue pauvre est pour le siècle qui en est témoin, une révélation de grandeur qui l'empêche de descendre à certaines ignominies qui ne peuvent paraître et surtout prescrire que chez les peuples tout à fait dégradés.

Aussi, faites ce que vous voulez ; si le spectacle de la pauvreté volontaire vous demeure, comme un don de cette Providence qui ne vous manque jamais à l'heure de vos suprêmes beeoins, j'affirme que les débauches de la cupidité contemporaine, dont je ne vous ai pas dissimulé l'opprobre, ne prescriront jamais dans ce grand pays de France. A l'heure qu'il est, la cupidité étale encore sous vos yeux des spectacles honteux. Oui, mais je les défie de se montrer à vous sans que vos âmes leur attachent des stigmates d'ignominie. Oui, face à face avec ces dégradations païennes, un sens chrétien vous demeure, qui vous force de stigmatiser du fond de vos âmes les cupidités les plus heureuses et les plus applaudies. Cherchez ce qu'il y a au fond de vos âmes demeurées chrétiennes pour ce que vous nommez le *chercheur d'or*, pour l'homme qui vous apparaît tel, l'*homme d'argent*, rien que l'*homme d'argent* : il y a là en vous, peut-être malgré vous, des montagnes de mé-

Qui vous a appris cela ? qui vous a appris à mépriser si noblement ce qu'un certain monde adore si servilement ? qui ? ah ! Messieurs, le christianisme ; le christianisme qui vous illumine, vous pénètre et vous gouverne encore même dans l'absence de la pratique : le christianisme, qui seul vous montre encore, par l'exemple de ses pauvres de toutes les conditions, où gît la vraie grandeur de l'homme.

Donc, laissez passer dans vos rues, où toutes les magnificences ont leur libre passage, le vêtement de la pauvreté ; ne craignez pas de voir reparaître au milieu de vous, sous toutes ses formes, les saintes légions de la pauvreté chrétienne. N'ayez pas peur de la robe du Capucin, du Dominicain, du Carme, du Franciscain : ce spectacle est une compensation à tous ceux que vous donnent les cupidités qui nous dégradent : ils vous empêcheront d'oublier vous-même la pauvreté de Jésus-Christ ; et tous ensemble nous montrerons au monde, sauvegardée et maintenue sous la bannière de Jésus-Christ, la vraie *grandeur de l'homme*.

II. — Mais la pauvreté n'est pas seulement pour l'homme un principe d'agrandissement, elle est un boulevard pour la société.

J'ai déjà dit que l'humilité chrétienne est une grande force sociale, parce qu'elle est, par son essence, soumission à l'autorité; aujourd'hui, mettant aussi la pauvreté chrétienne en face des nécessités sociales, je dis qu'elle est un des plus forts remparts de la société au XIX^e^ siècle.

Digitized by Google

Avec le principe d'autorité nécessaire au maintien de tout ordre social, un autre est d'une nécessité non moins absolue : c'est le principe de la propriété. La propriété est le point d'appui de la stabilité sociale. Sans la propriété, il n'y a plus de société ; la famille elle-même ne se soutient plus et l'ordre moral est ébranlé.

Je n'insiste pas sur ces éléments : vous admettez tous comme inattaquable le droit de propriété. Mais vous avez besoin de bien comprendre aujourd'hui où sont les fermes remparts et les vrais défenseurs de la propriété menacée.

Je ne traite pas ici spécialement de la propriété ; je ne la considère que sous la face qui regarde mon sujet : et je dis, Messieurs, que l'un des plus forts boulevards de la propriété, c'est la pauvreté chrétienne, et que les plus grands défenseurs du droit des propriétaires sont les pauvres de Jésus-Christ. Cette affirmation inattendue peut, à son premier énoncé, vous apparaître comme un paradoxe ; mais je compte assez sur la droiture de votre sens et sur la force de la vérité pour oser espérer que cette affirmation vous laissera convaincus.

En effet, si vous voulez considérer ces deux choses, et dans leur nature intime, et dans leurs destinées historiques, vous verrez qu'elles sont unies dans la nature par les rapports les plus profonds, et dans l'histoire, par le parallélisme le plus saisissant.

La pauvreté volontaire, considérée dans ses rapports intimes avec la propriété, fait pour elle ces deux choses qui aboutissent à un même résultat : elle supprime au fond de l'âme humaine le principe qui l'attaque et lui donne une consécration qui la raffermit ; elle écarte ses ennemis et elle lui donne des défenseurs.

Quelle est, pensez-vous, la cause secrète qui fait du fond des âmes la guerre à la propriété ? D'où viennent tant de théories nouvelles où le droit de propriété se trouve sinon radicalement détruit, du moins profondément ébranlé ? En lisant tel livre, ou en entendant tel discours où tous ceux qui possèdent sont dénoncés aux vengeances populaires comme les tyrans de ceux qui ne possèdent pas, vous pourriez croire que les auteurs de ces livres et de ces discours sont des hommes d'une abnégation parfaite et d'un désintéressement qui ne laisse rien à désirer, et que peut-être ces hommes consentiraient pour leur part à être les moins riches des biens de ce monde, pourvu que l'humanité entière entrât en possession de la richesse, Vous vous trompez : ces hommes ont l'ambition de posséder. Ils voudraient faire croire qu'il y a contre la propriété au fond de leur métaphysique sociale des raisons dont la profondeur se dérobe au vulgaire des humains : ces raisons ne nous ont pas échappé tout à fait : des désirs immodérés de la possession et des passions impatientes de jouir : telles sont ces raisons profondes.

Rien n'est plus certain : ce qui fait chanceler dans les intelligences le droit de propriété, c'est l'amour de la possession qui se remue dans les cœurs. Les bases de la propriété plongent dans la profondeur des siècles et dans la pro-

Digitized by Google

fondeurs de l'âme; mille fois, la science du droit a vérifié ses titres : les peuples l'ont consacrée par un assentiment universel et une pratique séculaire. D'où vient donc que cette question revient se poser de temps en temps devant la raison populaire : *Pourquoi y a-t-il des propriétaires?* Certes, à cette question : *Pourquoi y a-t-il des propriétaires?* la justice a répondu, l'ordre a répondu, les sociétés ont répondu, les siècles ont répondu, et le bon sens des nations répond éternellement. Eh bien ! malgré cette réponse unanime, toutes les fois que le souffle de la cupidité vient à remuer les âmes, quand la passion de posséder est devenue la passion de tous, aussitôt cette question toujours vivante au fond des instincts cupides, remonte à la surface. On fait des systèmes, on rêve des théories ; on pose des problèmes où les droits, les institutions, la société elle-même sont remis en question. Et pourbuoi ? Qu'y a-t-il au fond de ces théories, de ces systèmes, de ces utopies ? Y a-t-il là quelque chose de vraiment sérieux ? Oui, Messieurs, il y a là quelque chose de très-sérieux. Quoi donc ? Y a-t-il dans ces intelligences de grandes idées ? Non; il y a dans ces cœurs de grandes passions ; et, entre toutes, la passion qui fait les ennemis de la propriété, la passion de posséder. Ces hommes parlent de fraternité ; oui, mais ils cherchent la possession ; de liberté, oui, mais ils cherchent la possession ; de dévouement, oui, mais ils cherchent la possession. En vérité, je vous le dis, une chose importune ces grands ennemis des propriétaires : ils ne sont pas eux-même assez propriétaires.

Étant admis comme une vérité incontestable que le grand ennemi du droit de propriété est le désir immodéré de la possession, il n'est pas difficile de comprendre, en regardant au fond des choses que la pauvreté évangélique est le plus ferme rempart du droit de propriété.

En effet, le premier résultat de la pauvreté est d'amoindrir ou de supprimer dans les cœurs le désir de la possession. La pauvreté est, avons-nous dit, un amour substitué à un autre amour : l'amour du dépouillement substitué à l'amour de la possession. C'est le détachement du créé par amour de préférence pour le Créateur. Je n'explique pas ici comment ce second amour se substitue au premier ; je constate que la pauvreté implique cet amour et est cet amour lui-même. Donc la pauvreté, dans son essence, affaiblit ou tue tout-à-fait dans l'homme l'ennemi de la propriété. Dès que l'homme a mis son cœur plus haut que le créé, dès qu'il fait du Créateur même son patrimoine et son héritage ; dès qu'il a dit avec le Prophète *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei*, et quand il a dit à Dieu avec un pauvre de Jésus-Christ : Donnez-moi votre amour et je suis riche : *da mihi amorem et dives sum satis ;* je le demande, qu'est-ce qui pourrait du fond de son cœur conspirer contre les propriétaires ? D'où lui viendrait la tentation de contester et de nier un droit dont l'accomplissement ne peut plus le blesser ni l'atteindre ? Des hauteurs où l'élève son amour en l'attachant au Créateur, il assiste avec sérénité à cette perpétuelle bataille où les hommes sont aux prises pour se disputer les morceaux de la terre. Tandis qu'autour de lui les cupides tourmentent le bon sens, la justice et l'histoire, pour trouver des raisons contre

Digitized by Google

un droit établi par l'histoire, la justice et le bon sens, lui n'a rien à dire contre ce droit dont la vérité lui apparaît dans la lumière de son jugement désintéressé. Il voit les ombres que les cupidités accumulent autour de la clarté du droit ; mais le droit pour lui ne cesse pas de briller plus haut que les nuages ; les éclairs qui sillonnent et les coups de tonnerre qui ébranlent l'atmosphère où se remuent les convoitises ne le trouvent pas ému : lui, regarde le soleil toujours brillant dans ce pur éther qu'il habite ; d'autant plus propre à décider du droit, que, comme la justice, personnifiée dans un magistrat intègre, il ne peut plus avoir de passion contre le droit.

En effet, la passion qui proteste au cœur de l'homme contre la propriété, c'est, entre toutes les autres, la jalousie, ennemie née de toute possession qui n'est pas sienne : la jalousie qui se fait un malheur de la félicité d'autrui, un opprobre de sa gloire, une humiliation de sa grandeur et une pauvreté de sa richesse. De nos jours surtout, les ambitions se tournant du côté de la matière, les jalousies se sont retournées spécialement de ce côté. Nous sommes déchus, même dans nos passions. Nos jalousies autrefois allaient à la gloire, et l'honneur surtout avait en France le privilége de faire des jaloux. Nous sommes bien déchus aujourd'hui : pour faire des jaloux, que faut-il posséder plus que son voisin. Cette jalousie qui se dit légitime et se proclame justice, qui se montre ici la haine dans l'âme, là la menace aux lèvres, ailleurs le poignard à la main, c'est la grande menace de la propriété.

Eh bien, y a-t-il un moyen de guérir les générations nouvelles du mal de la jalousie qui envie la propriété d'autrui? Oui, ce moyen existe ; diminuer dans les cœurs l'amour du créé et l'ambition de posséder. Détachez l'amour de la terre, la jalousie en tombe d'elle-même. Cela n'a pas besoin de démonstration.

Ainsi cet amour retourné vers le Créateur cesse de conspirer par ses désirs contre les possesseurs du créé, et le pauvre de Jésus-Christ, arraché par son amour à cette arène formidable où les cupidités se disputent la terre est pour le droit de propriété un ennemi de moins et un défenseur de plus.

En effet, l'homme qui embrasse la pauvreté volontaire non-seulement détruit en lui la passion de posséder, qui menace la propriété ; il confirme, par son abdication de la possession, le droit de posséder et lui donne en se dépouillant librement la plus généreuse consécration.

Le pauvre de Jésus-Christ en pratiquant cette parole : « Allez, *vendez ce que vous possédez et donnez-le au pauvre*, » évidemment confirme le droit de posséder en se dépossédant lui-même. Pour vendre, il faut être propriétaire, pour donner il faut avoir. L'homme qui se voue à la pauvreté, évidemment prétend faire une abdication, et pour faire une abdication, il faut avoir un droit. Un jour un homme dit : Voici mon patrimoine ; ce château est à moi ; ce domaine est à moi ; ce capital est à moi, tout cela est à moi : c'est la sueur de mes aïeux, c'est le travail de mes ancêtres : tout dans ce domaine est à moi. Le lendemain, cet homme dit en toute vérité : Je n'ai plus un grain de poussière, je suis un pauvre. Comment cela s'est-il fait ? par

Digitized by Google

une translation de domaine. Cet homme a tout donné. Mais, remarquez-le bien, en laissant son héritage aux pauvres, cet homme n'a pas dit : « Reprenez votre bien : je croyais posséder, je me suis trompé : j'oubliais qu'entre frères tout est commun ; rentrez dans vos droits en entrant dans le partage de mes biens. » Non, l'homme qui voue à Jésus-Christ dépouillé son propre dépouillement, ne dit rien de pareil ; il dit : « Je pouvais garder ce bien, je ne le veux pas : je veux ressembler à mon maître ; mon maître n'a rien ; je ne veux plus rien avoir : je veux mettre ma richesse à ne plus rien posséder. Comme il s'est dépouillé volontairement, je me dépouille volontairement : ce que je fais, personne, si ce n'est lui, n'a droit de l'exiger. Lui-même ne l'exige pas ; il me dit : si *tu veux* être *parfait ;* pour accepter ce dépouillement qui est l'imitation de lui-même, il attend mon consentement : vassal libre encore et propriétaire sous son empire et son domaine absolu, il veut que mon dépouillement soit un acte de cette souveraineté que je tiens de lui. Donc, en donnant mon bien, je ne prétends nullement acquitter une dette ; je ne veux qu'abdiquer mon droit : je ne donne pas satisfaction à la justice ; je donne satisfaction à mon amour. *Amo Christum,* j'aime le Christ, et le Christ dépouillé ; et c'est mon bonheur de me déprendre de tout, pour être moins indigne de mon Dieu qui n'a plus rien. » Ainsi en abdiquant la possession, le pauvre de Jésus-Christ fait acte de propriétaire et confirme la propriété.

Ce n'est pas assez ; il fait acte de fraternité aussi. Imiter Jésus-Christ est le premier bonheur de son abdication, secourir ses frères est le seond. Il sait qu'en se dépossédant lui-même il vient au secours de ses frères ; des frères s'enrichiront de sa pauvreté ; des frères seront vêtus par son dépouillement ; des frères seront nourris de ses abstinences ; il veut faire de la fraternité, de la vraie fraternité ; il veut donner sans recevoir. Mais manifestement, pour que son acte ait cette signification dévouée et fraternelle, vous le voyez bien, il faut supposer une chose, à savoir qu'alors qu'il donne, il peut retenir. Si vous supposez que le don qu'il fait n'est qu'un acquittement envers la communauté, son acte n'a plus rien de dévoué ; c'est l'accomplissement du plus vulgaire devoir. Cet homme est un communiste sincère, qui prenant au sérieux la communauté, en accomplit la loi la plus élémentaire. Mais aussi là n'est pas le sens de cette abdication généreuse dont les pauvres vont recueillir le bénéfice fraternel. Il se proclame frère et prétend faire acte de fraternité, parce qu'il donne ce qui est à lui.

Ainsi il continue cette fraternité sincère et libérale que les frères de la primitive Eglise ont montrée au berceau du christianisme, et dont les novateurs contemporains ont donné des interprétations si fausses pour ne pas dire si ridicules. Tous les biens, dit l'Ecriture, étaient en commun parmi les chrétiens : *Erant illis omnia communia ;* oui, mais comment ? par le don fraternel et l'abdication volontaire de ce que chacun voulait mettre au service de tous. Ils vendaient d'abord ce qui leur appartenait : *Vendentes afferebant pretia eorum quæ vendebant ;* et puis ils donnaient librement ; ils déposaient

Digitized by Google

aux pieds des apôtres ces dons volontaires de la fraternité : *ponebant ante pedes apostolorum ;* et de ces dons volontaires venus de tous ces dévouements se composait ce trésor de la communauté chrétienne, que la charité intelligente et libre faisait refluer sur chacun dans la mesure de ses besoins : *Dividebatur singulis prout cuique opus erat.* Des interprètes nouveaux de la sainte Ecriture veulent trouver absolument dans ces paroles la constitution radicale du communisme, et la suppression de la propriété ; c'est exactement le contraire de ce qu'elles signifient. Ce fait prodigieux constaté aux Actes des Apôtres, nous montre la naissance de la vraie fraternité qui consiste à donner ce que l'on possède, et non ce qui appartient à tous. Au nom de l'Evangile que nous prêchons devant vous, au nom de l'Eglise qui nous envoie, au nom de la vérité chrétienne qui se pose et s'affirme du haut de cette grande chaire, nous dénonçons les faux frères, et leur fraternité menteuse. Là, dans l'Evangile, je trouve écrite la loi de la fraternité ; mais dans l'Evangile, je trouve écrite aussi la loi de la justice. Vous acceptez la page de la charité ; pourquoi déchirez-vous la page de la justice ? Embrassez l'une et l'autre ; au sein de la vraie doctrine, la justice et la charité sont unies à jamais ; et rien ne pourra briser leur indissoluble union. Entre la pensée des premiers chrétiens donnant leurs biens aux pauvres, et la pensée des novateurs, grande est la différence ; ces frères de l'Eglise primitive voulaient donner, rien que donner ; ces frères du nouveau règne de Dieu veulent recevoir, rien que recevoir ; et si l'on ne se hâte de donner, ils promettent de demander à la mort de réaliser la fraternité. Ces frères nouveaux veulent recevoir à titre de justice ce qu'ils estiment appartenir également à tous. Les frères du vrai règne de Dieu veulent donner à titre de charité ce qui leur appartient en propre. Les uns suppriment la propriété, parce qu'ils ont la fureur de la richesse ; les autres défendent la propriété, parce qu'ils ont l'amour de la pauvreté.

L'histoire nous montrant ici à la surface des choses, ce qui est dans leur fond, témoigne avec éclat que partout les ennemis de la pauvreté se sont trouvés être des ennemis de la propriété. Je ne veux pas attacher plus d'importance qu'il ne faut à la coïncidence historique des événements humains. Des faits peuvent se rencontrer au même point du temps sans avoir un lieu intime ou une affinité secrète qui les rattache l'un à l'autre. Mais quand cette coïncidence persiste, on est bien autorisé à croire que la coexistence des faits tient à une affinité de la nature.

Quoi qu'il en soit, il est digne de remarque qu'à toutes les époques de commotions sociales, on retrouve, dans les sociétés chrétiennes, deux guerres simultanées et contemporaines, la guerre faite à la propriété et la guerre faite à la pauvreté. Déjà, au Moyen-Age, on avait vu des symptômes de ce parallélisme singulier entre la haine de la pauvreté et la haine de la propriété. En ce temps-là, des bandes armées coururent les chemins de l'Europe demandant le partage de la richesse, menaçant les châteaux, niant, comme une invention de Satan, le droit de propriété ; mais en même temps, ou du moins vers la

Digitized by Google

même époque, on faisait la guerre aux instituts nouveaux qui venaient de paraître comme les plus magnifiques glorifications de la pauvreté. Les fils de saint François et de saint Dominique, qui jetaient sur la pauvreté chrétienne des reflets du génie et de la sainteté, étaient dénoncés comme des ennemis de la société. Si bien que l'on menaçait à la fois, et les libres possesseurs, et les dépouillés volontaires des biens de ce monde.

Plus tard, une guerre plus solennelle fut déclarée aux pauvres de Jésus-Christ. Un moine apostat donna le signal; un homme, qui avait lui-même porté les saintes livrées de la pauvreté, se mit à la tête de cette guerre inouïe déclarée à la pauvreté. Ces pauvres, accusés d'être trop riches, on les dépouilla comme des violateurs de la loi du Christ. Des abus particuliers servirent de prétexte à cette insurrection qui marchait au souffle de la cupidité à la ruine de la pauvreté; et on vit les riches s'enrichir encore de la dépouille des pauvres.

Mais, tandis que la cupidité des grands suscitait cette guerre contre la pauvreté, la cupidité des petits suscita une guerre contre la propriété. Des frères nouveaux s'en allèrent le glaive dans une main et l'Evangile dans l'autre, demander aux riches de restituer à la communauté outragée les longues usurpations des siècles. Des massacres et des dévastations ayant pour but de renverser la propriété dans le sang des propriétaires, répondaient aux dévastations qui avaient pour but de supprimer la pratique de la pauvreté par le dépouillement ou l'assassinat des pauvres de Jésus-Christ.

Depuis, une phase nouvelle s'est ouverte, où l'on a pu voir et où l'on peut, à l'heure qu'il est, contempler encore cette coïncidence historique entre la guerre faite aux propriétaires et la guerre faite aux pauvres. A une époque qui, à quelque point de vue que l'on se pose pour la juger, demeurera fameuse dans l'histoire, on vit dans le mouvement général où tant de choses se mêlaient, ces deux tendances se reproduire. Des idéologues de ce temps demandèrent et obtinrent la suppression des vœux de pauvreté. Mais, en même temps, d'autres idéologues demandèrent la révision du droit de propriété. Et tandis que, d'un côté, on porta à la pauvreté évangélique une atteinte profonde en décrétant l'expulsion ou la dissolution des ordres religieux, on portait à la propriété une atteinte dont le contre-coup a retenti dans nos orages, en décrétant la suppression des biens de l'Église, dont la propriété avait pour base les donations volontaires du dévouement, et pour manifestation la lumière de l'histoire. Les hommes qui, en ce temps-là, avaient entrepris de détruire en un jour, avec la propriété de l'Église, l'œuvre des siècles, ne s'apercevaient pas qu'ils ébranlaient de leurs mains la borne de leur champ; il leur échappait que le coup porté contre un domaine dont les passions seules pouvaient contester la légitimité rationnellement incontestable, devait avoir son contre-coup sur leur propre domaine; la propriété de l'Église supprimée alors par des motifs qui soulevaient la justice indignée, qui pouvait empêcher plus tard les cupidités de retourner contre toute propriété les raisons apportées contre la propriété de l'Église?

Digitized by Google

Et, en effet, les mêmes hommes qui ont applaudi au dépouillement de l'Église et à l'expulsion des pauvres de Jésus-Christ, ont vu avec stupéfaction, et le visage effaré, l'erreur contemporaine ébranler sous leurs pieds la propriété de leur domaine avec les machines dressées par leurs devanciers contre la propriété de l'Église. Vous avez vu la guerre faite à la propriété recommencer sous vos propres regards ; tantôt sourde et tantôt éclatante, tantôt timide et tantôt audacieuse ; vous l'aviez tous si bien compris, qu'un moment vous avez cru qu'il faudrait prendre les armes, non plus pour défendre la patrie contre l'invasion du dehors, mais pour défendre votre foyer contre les barbares du dedans.

Ce que je dis ici sur ce courant des idées hostiles à la propriété, n'est que pour réveiller vos souvenirs, et vos pensées, je le sais, vont ici beaucoup plus loin que ma parole ; mais ce qu'il importe de vous faire remarquer, c'est la coïncidence de cette guerre avec la guerre faite à la pauvreté. Creusez jusqu'au cœur de ces bruyants ennemis des propriétaires, vous y trouverez des haines contre des hommes qui professent la pauvreté. Parmi ces novateurs généreux qui rêvent de vous chasser, vous et vos enfants, de l'héritage de vos pères, il n'y en a pas un qui ne rêve de chasser de leurs retraites paisibles tous les pauvres de Jésus-Christ. Oui, à ces prétendus amis du peuple pauvre, le vêtement de la pauvreté inspire une indicible horreur : le Capucin qui ne demande aux puissances que sa place au soleil est pour eux l'ennemi qui menace de tout dévorer ; ce vêtement est à leurs yeux la consécration par l'Église et la tolérance par l'État de la chose la plus méprisée et la plus exécrée, c'est la tolérance et la consécration de la pauvreté : tendre la main pour invoquer au nom de l'amour de Dieu le secours de l'amour fraternel, leur apparaît comme le plus grand opprobre de notre humanité.

Ah ! gardez-vous de faire vous-même la guerre aux pauvres volontaires ou de conspirer avec ceux qui la font; car au fond de ces persécutions qui menacent la liberté des pauvres de Jésus-Christ, il se remue des ambitions qui menacent le droit même de la propriété, et peut-être un jour vous serez châtiés, par le dépouillement de vos propres richesses, de cette guerre mal avisée faite aux disciples de la pauvreté. Encore une fois, gardez-vous de faire la guerre aux pauvres de Jésus-Christ, car dans le cœur de ceux qui la font, j'ai découvert des instincts sataniques ; le démon du mal souffle au cœur des hommes cupides ces haines contre les pauvres volontaires. Ces guerres faites aux pauvres de Jésus-Christ sont pour les riches des préludes de catastrophes. Partout et toujours vous verrez l'impiété méchante, perverse, haineuse, quand elle apparaît maîtresse d'un peuple, déployer sa lâche puissance à chasser de leurs demeures des pauvres désarmés ; et partout les mêmes hommes, toujours prêts à briser la porte d'un couvent pour en chasser des pauvres, se trouveraient prêts, au jour de leur triomphe, à briser la porte des grands domaines pour en chasser les riches. Et après tant d'expériences, nous avons encore sur la terre de grands politiques qui croient voir dans quelques pauvres réunis pour prier entre des murs dépouillés le danger des Etats ! *Et nunc*

Digitized by Google

reges intelligite. O rois de la terre, et vous aussi, ô propriétaires qui êtes comme des rois dans vos domaines? quand comprendrez-vous où sont vos vrais ennemis? Vos ennemis ne sont pas ceux qui veulent se dépouiller eux-mêmes pour le bonheur d'être pauvres avec Jésus-Christ, vos ennemis sont ceux qui voudraient dépouiller les autres, et au besoin renverser les Etats pour s'enrichir eux-mêmes de la dépouille des princes et de la ruine des nations.

Messieurs, je dis ces choses avec une grande intrépidité : apôtre de l'Evangile et pauvre de Jésus-Christ, mon premier devoir est de ne rien craindre; et je n'ai qu'une peur, celle ne pas dire assez la vérité. Homme, famille et peuple, nous sommes dans un courant opposé à celui de l'Evangile. De deux choses l'une est inévitable : ou vous le remonterez en revenant à l'Evangile, ou vous le descenderez en vous en éloignant. Le courant du siècle, c'est l'amour de la richesse; le courant de l'Evangile, c'est la pauvreté: suivez-le, car c'est celui qui donne à l'homme sa grandeur, à la société sa force. Et en prenant parti pour la pauvreté évangélique, vous affermirez autour de vos domaines le plus fort rempart de la propriété ; car ces deux choses, pauvreté et propriété, libre abdication et libre possession de la richesse, sont à jamais unies et dans la nature des choses et dans les événements de l'histoire.

Et, puisqu'il en est ainsi, permettez qu'en finissant je vous demande de faire tout à la fois acte de l'une et de l'autre. Une œuvre se recommande à vous par un grand intérêt moral, religieux et social, l'œuvre dite de Sainte-Geneviève, spécialement chère à Son Eminence, établie depuis quelques années dans le but de faire refleurir les mœurs et la religion dans la banlieue. Donnez, Messieurs, pour cette œuvre féconde qui a fait déjà de si grandes choses ; et en donnant librement à vos frères une part de ce qui vous appartient, faites ces deux actes simultanés : un acte de propriété qui atteste le droit des riches, et un acte de liberté qui soulage les besoins des pauvres.

Digitized by Google

SCIENCES ÉCONOMIQUES.

LES MANIEURS D'ARGENT,

PAR

M. OSCAR DE VALLÉE,

AVOCAT GÉNÉRAL A LA COUR IMPÉRIALE DE PARIS.—1857.

Parvenu rapidement à sa troisième édition, ce livre dont le titre est puisé dans La Bruyère, a bien fait son chemin. Il est agréable de constater ce succès; car les écrivains, qu'on peut en conscience féliciter de leurs ouvrages, n'ont pas toujours lieu de se féliciter du public. Au contraire, M. Oscar de Vallée a la bonne fortune de voir son écrit sur les spéculateurs rencontrer l'accueil qu'il mérite à tous égards. Beaucoup de titres solides recommandent ces *Etudes historiques et morales*, comme l'auteur les appelle; et nous indiquons en particulier parmi ces titres, la vérité des aperçus, leur à propos, la convenance envers tous et ce respect profond de la justice et de l'autorité, qu'il est naturel de trouver chez un homme inspiré par les traditions de l'ancienne magistrature. Renfermer en un cadre resserré les enseignements de l'histoire sur le danger des richesses acquises en peu de temps et sans peine, et souvent accumulées par les moyens que l'équité réprouve, rappeler par quelques traits choisis le luxe outré que de telles richesses engendrèrent au dix-huitième siècle, montrer par d'irrécusables témoignages la cupidité envahissant toutes les âmes, confondant les rangs, abaissant les caractères, dépouillant la conscience publique de toute moralité et minant les fondements de la société; tel est le sujet que M. Oscar de Vallée a traité dans un style simple et grave, avec infiniment de retenue et une délicatesse de ménagement qui n'enlève rien à la hauteur des leçons et à leur force. Les grandes proportions que l'agiotage a prises de nos jours, les succès corrupteurs de ses favoris, l'entraînement d'un grand nombre, appellent l'attention des hommes de prudence et des législateurs comme celle des poëtes et des romanciers. Nous en croyons l'auteur quand il dit que la violence des choses a fait taire ses scrupules et cesser ses hésitations, et nous voyons dans son travail l'accomplissement du devoir.

Digitized by Google

Les anciens avaient déjà remarqué que l'altération et la dépravation des mœurs est la cause première des troubles politiques et de la décadence des Etats. C'est ainsi que les plus illustres des publicistes latins comparant dans les *Tusculanes*, l'histoire des Grecs à celle de son pays, avouait la suprématie de certaines nations étrangères dans les sciences et la philosophie ; mais pour les qualités essentielles qui mesurent la valeur des hommes et soutiennent les cités, il déclarait Rome sans rivale. D'ailleurs, ces qualités qu'il vante, la patience, la grandeur d'âme, le désintéressement, le respect envers les dieux, la patrie, et la loi, appartiennent au caractère. Mais la cupidité s'attaque au cœur du citoyen ; elle ne s'enflamme pas sans que les liens sociaux ne se relâchent. La poursuite passionnée de la fortune par les voies les plus promptes et au mépris de la justice est donc un mal redoutable, contagieux, qui va aux dernières conséquences. Comme l'observe M. Oscar de Vallée, les satiriques latins, Horace, Perse, surtout Juvénal, réservèrent des traits sanglants à ceux qui n'adoraient guère que la très-sainte majesté de l'argent, *sanctissima divitiarum majestas*. Plus pénétrants que bien des hommes de notre temps, Perse et Juvénal, en contemplant leur patrie dégénérée, déploraient moins l'absence des formes républicaines que la perte des vieilles vertus civiques. Ils signalaient dès lors ce que nos pères et nous mêmes avons vu, les faciles richesses enfantant un luxe immoral et parfois oppresseur, ce luxe réagissant à son tour sur la cupidité, enflammant les désirs et créant des besoins. Déjà sous Tibère, cette plaie dévorante provoquait la poursuite des édiles et le prince consulté par ceux-ci, convenait de son impuissance lorsqu'il fallait attaquer le *mal des cœurs*. Mais il atteignait la raison économique d'une situation si triste, quand il rappelait dans sa lettre célèbre, *qu'autrefois l'épargne était en honneur et que le citoyen modéré dans ses goûts n'avait pas encore appris à consommer le bien des vaincus d'abord, puis ensuite le bien de l'Etat.*

En abordant le tableau des turpitudes dont la rue Quincampoix fut le théâtre à l'époque des essais du financier Law, notre auteur apprécie la marche des richesses bien acquises. Il les montre comme le but légitime du travail de l'homme, but moins noble à la vérité, que la gloire des armes, la certitude des sciences ou la culture des arts, but qui a sa noblesse pourtant et qui la puise dans le courage, la persévérance, la probité du commerçant et du travailleur et dans les services qu'ils rendent à la société. Les richesses obtenues de la sorte supposent des devoirs difficiles accomplis et des qualités précieuses. Celui qu'une telle voie a conduit jusqu'à l'aisance ou l'opulence, use en général de son bien avec tact et modération ; il a donné de bons exemples à sa famille et à ses concitoyens ; il a droit au respect. « Mais, dit » M. de Vallée, si on cherche et si on trouve la fortune dans le hazard, elle » perd tous les caractères qui la font tolérer par la religion et respecter par » les hommes... » Et, nous ajoutons que l'on dépense ordinairement mal ce que l'on a mal acquis. Les richesses accumulées par les traitants et les munitionnaires de l'ancienne monarchie française, appartenaient d'habitude à la

Digitized by Google

catégorie dont nous parlons. Prélevées en peu d'années sur les contribuables, les armées, le trésor public, elles permettaient à leurs possesseurs de mener un train princier, et de mettre les plus folles prodigalités à la mode. Ces nouveaux riches cherchaient à effacer par l'étalage d'un faste insolent l'opprobre qui s'attache aux fortunes d'origine suspecte. De son côté, la noblesse humiliée, indignée de subir la suprématie de parvenus sans nom et sans honneur, engageait ses terres, s'endettait, épuisait ses ressources pour soutenir le parallèle. Ruinées, on voyait de nobles familles rétablir leurs affaires en alliant leurs fils et leurs filles à des gens méprisés par la bourgeoisie honnête. Ces vols, ce luxe, cette déchéance de l'aristocratie et l'affaiblissement de la moralité qui en était la suite, affligeaient de grands ministres et de grands magistrats et leur inspiraient tantôt des mesures violentes, tantôt des paroles pleines de solennels avertissements. Sous Sully, Richelieu, Colbert, en 1716, des chambres de justice instituées pour reviser les anciens comptes et examiner les malversations des agents financiers vinrent frapper comme la foudre bon nombre des nouveaux enrichis, et donner satisfaction au peuple et à la conscience. Mais ces cours dont on ne parvint pas à régulariser les convocations, excitèrent parfois à la dénonciation domestique, autorisèrent des supplices ou la populace apprenait à insulter ses maîtres, enfin elles ne surent même pas être incorruptibles. Aussi vers la fin du dix-septième siècle, la cupidité, le goût du luxe, l'immoralité des moyens, allèrent croissants. En 1661, déjà Denis Talon disait à propos de l'opulence corruptrice des traitants : *Il faut opposer des digues à un débordement capable de saper les fondements de la monarchie et d'attirer quelque révolution périlleuse !* Paroles prophétiques, dont la régence qui suivit Louis XIV hâta l'accomplissement ! En effet, les embarras du trésor et les expédients imaginés pour en sortir, allaient donner lieu à des manœuvres et des brutalités où l'honneur de la nation fut plus gravement blessé que jamais. Nous arrivons à Law.

« Je n'entends ni discuter ni même exposer les plans financiers qu'un » joueur empirique apporta à la France appauvrie et malade. Il me suffit, dit » M. de Vallée, de constater que l'emploi de ses idées, appliquées par lui-» même avec toutes les faveurs de la puissance publique, a abouti à de hon-» teuses catastrophes et à une dépravation sans exemple. » Placé sur le terrain de la justice et du droit, notre auteur n'est pas ébloui des combinaisons du brillant joueur. Le système porte sur les fraudes du Mississipi, de la Louisiane et de la compagnie des Indes ; il développa l'agiotage jusqu'à la frénésie, provoqua de cruels abus de pouvoir ; son alliance avec la royauté la souilla, il la compromit dans sa chute, enfin il acheva de lancer la nation sur la pente de licence, de lâcheté, de mépris de l'autorité qui descendit à la révolution. L'auteur déplore donc l'essai de Law, et réserve faite à l'habileté que plusieurs critiques ont reconnue chez le financier, il s'appesantit sur les conséquences morales. Il les retrace aux chapitres VI, VII, VIII et IX^e^ du livre. Puisant dans St-Simon, Duclos, Duhautchamps, Buvat, &., il met sous nos yeux quelques traits qui caractérisent les hommes et les choses

Digitized by Google

d'une époque où, les duchesses baisaient la main d'un banquier écossais et briguaient les bonnes grâces de sa maîtresse ; où les domestiques de la veille, millionnaires en vingt-quatre heures, prenaient les cochers de leurs maîtres ; où un comte de Horn assassinait le tapissier Lacroix au milieu de Paris, pour lui voler son portefeuille contenant cent cinquante mille livres. Il montre la France de 1719, ramassée dans les quatre cent cinquante mètres de la rue Quincampoix, et là, toutes les classes, toutes les dignités, toutes les intelligences, confondues par la même avidité dans un même tripotage d'actions. Acheter pour vendre, vendre pour racheter, toujours chercher à tromper autrui sans être soi-même trompé, telle est l'occupation de cette société française dont les étrangers ravis admiraient la grandeur au dix-septième siècle. Tandis que noblesse et bourgeoisie, hommes de plume et hommes d'épée, abbés et magistrats, tous les ordres succombaient dans cette mêlée du déshonneur, il se rencontra pourtant des âmes inaccessibles à l'intérêt, invincibles au scandale.

Jaloux de revendiquer les titres de la magistrature par une préférence bien naturelle sans doute, M. de Vallée dût se féliciter de rencontrer au premier rang des exceptions glorieuses le chancelier d'Aguesseau, dont le *Mémoire sur le commerce des actions*, rédigé pendant l'exil du Parlement, est la plus haute et la plus complète protestation de l'équité et de la raison contre l'entraînement universel. M. de Vallée analyse ce beau mémoire, et donnant souvent la parole au chancelier, il le laisse conclure pour son temps et pour le nôtre. Ce travail fait honneur à l'intelligence autant qu'au caractère de celui qui l'entreprit. Partant des principes généraux du commerce et de l'équité naturelle, il s'élève à des définitions exactes ; il atteint par intervalles à la précision de la science économique. Si l'on considère d'ailleurs l'état peu avancé de cette science au temps de d'Aguesseau, la nouveauté du commerce des actions, la subtilité de la matière sur laquelle la Sorbonne consultée hésitait elle-même, on attribuera dans l'écrit dont il s'agit une part importante aux méditations personnelles de son auteur.

Dans la question du commerce des papiers, d'Aguesseau passe légèrement sur le côté théologique et social, et traite particulièrement la chose en jurisconsulte. Après avoir établi quelques définitions, il rappelle que les conventions reposent sur le besoin commun et ordinaire des hommes, sur des *réalités* et de plus, des réalités générales, car la nécessité extrême de tel cas singulier n'est pas une base suffisante. Qu'est-ce qui détermine l'obligation dans les contrats et les ventes, sinon l'intérêt que l'acheteur a dans les marchandises et le vendeur dans l'argent ? De là un rapport variable à la vérité selon les temps et les lieux, mais fixé dans les circonstances analogues par l'opinion et le besoin commun. Les usages, l'utilité de la marchandise, les quantités offertes, toutes ces *causes* qui appartiennent à la nature des choses concourent à former le prix vrai. Il y a bien une certaine latitude morale, prévue déjà par les jurisconsultes romains ; elle dénote l'impuissance de la loi civile qui tend à prévenir le désordre et ne peut faire régner la justice ;

Digitized by Google

mais la conscience de l'individu doit resserrer dans l'application cette flexibilité légale et celui qui excède à son profit, abuse du contrat.

De ces données, d'Aguesseau déduit invinciblement, d'abord la criminalité du monopole proprement dit, parce qu'il détruit la balance naturelle du commerce et sacrifie l'intérêt de la communauté à l'égoïsme. Ensuite il prouve la culpabilité de ceux qui augmentent les nécessités réelles en trompant l'opinion par des faits supposés; le bénéfice obtenu par de tels artifices est sans autre *cause* qu'une erreur volontairement propagée et qui n'établit pas la validité du gain, et cette raison est profonde et décisive (1).

» Il ne doit pas arriver, dit d'Aguesseau, que ce qui s'est introduit en faveur du commerce se tourne contre le commerce, et que parce qu'il est nécessaire qu'il y ait des hommes qui soient à la fois vendeurs et acheteurs, il soit en leur pouvoir d'anéantir ou du moins d'affaiblir considérablement le seul principe qui puisse concilier les intérêts contraires des vendeurs et des acheteurs et faire (par un juste équilibre de l'argent avec la marchandise), d'un côté que l'abondance règne dans le commerce par le nombre des vendeurs, et de l'autre, que le juste prix y soit maintenu par le nombre des acheteurs. Le principe qui produit ces effets avantageux à la société civile et pour ainsi dire à tout le genre humain, est l'opposition naturelle de l'intérêt des vendeurs à celui des acheteurs; ce n'est ni la loi, ni le prince, ni le magistrat qui tiennent à cet égard la balance égale entre les uns et les autres; au contraire, presque toutes les fois qu'ils veulent s'en mêler, l'autorité détruit presque toujours un ouvrage qui est réservé à la nature; c'est elle qui tempère tellement les choses par le combat de deux intérêts contraires, qu'il en résulte un prix à peu près proportionné aux besoins des vendeurs et aux besoins des acheteurs. Voilà le premier principe et le plus universel de toute cette matière. »

« Si ces deux qualités (vendeurs et acheteurs) se trouvent tellement mêlées et tellement confondues dans le cœur d'un négociant, qu'il porte l'esprit ou le caractère d'un acheteur dans la vente, et l'esprit ou le caractère d'un vendeur dans l'achat, s'il se plaît à vendre à vil prix parce qu'il veut faire baisser la marchandise, pour y gagner ensuite en qualité d'acheteur, s'il se plaît réciproquement à acheter bien cher, parce qu'il fait monter par là le prix d'une marchandise dont il sait qu'il a une grande quantité à vendre, il attaque et renverse autant qu'il est en lui le principal fondement du commerce; il ne

(1) Il est fort remarquable d'entendre le Dante dans sa *Divine Comédie* enseigner une doctrine analogue sur l'usure et l'exprimer avec autant de justesse que d'élévation et de grâce poétique... Au poète qui l'interroge sur la nature de l'usure, Virgile répond : La philosophie enseigne en plus d'un lieu, à qui l'étudie, que la nature tire son origine de l'intellect divin et de son art; et si tu consultes bien ta physique, tu trouveras, sans tourner beaucoup de pages que l'art humain suit autant qu'il peut la nature, comme le disciple son maître, si bien que l'art humain est comme le petit-fils de Dieu. Et partant de ces deux principes, la nature et l'art, si tu te rappelles la Genèse, tu sauras que la nature nous donne la vie, et que l'art vient ensuite l'aider. L'usurier suit une autre vie, et méprise la nature et l'art qui l'accompagne et place ailleurs son espérance. — *Enfer*, chant XI. Trad. BRIZEUX. —

Digitized by Google

vend que pour acheter, il n'achète que pour vendre ; il trahit aujourd'hui l'intérêt commun des vendeurs, il trahira demain l'intérêt commun des acheteurs ; il se fait un intérêt à part et comme une balance de commerce qui n'est que pour lui seul, qui monte et qui descend à son gré ; il tend un piège aux hommes, soit qu'il vende ou qu'il achète, et péchant visiblement contre la première règle de la société humaine, qui est que l'intérêt d'un seul ne doit pas prévaloir sur l'intérêt de tous ou de la multitude, il ne saurait jamais faire un gain légitime. »

Il applique ces principes à l'agiotage, qu'il définit : « Cette espèce de commerce de papier, qui ne consiste que dans l'industrie et dans le savoir faire de celui qui l'exerce, par le moyen duquel il trouve le secret de faire tellement baisser ou hausser le prix du papier, soit en vendant on en achetant lui-même, qu'il puisse acheter à bon marché et vendre cher. » Eh bien ! l'agioteur sur papier, travaillant sur l'imagination et la crédulité des hommes, tantôt vendant à bas prix pour racheter, tantôt achetant cher pour vendre, déplace l'équilibre des valeurs selon son intérêt personnel et exerce avec une sorte de monopole, une usure d'autant plus grave qu'elle s'attache non pas à l'intérêt mais au capital (1). — Et cependant ce commerce fatal d'une part échappe aisément à la loi, par le peu de volume de la matière, la facilité des échanges, l'influence de faux bruits souvent insaisissables à l'autorité. D'un autre côté, bien qu'il amène des bénéfices considérables, il ne faut, pour y réussir, ni habileté dans les arts utiles, ni patience, ni bonne foi, mais seulement un vulgaire esprit d'intrigue et une conscience à l'abri des scrupules. Il suit que, prenant les hommes par la bassesse, la cupidité, la paresse, il les détourne du commerce honnête, arrache les cœurs et les bras au travail productif, diminue la richesse totale, élève le prix des objets nécessaires à la vie et accule les gens équitables jusqu'à l'alternative de tomber dans la pauvreté ou de céder au torrent. Enfin le chancelier touchant en passant le côté politique et social, signalait l'atteinte que la soif des richesses à ce point excitée, portait aux principes d'honneur qui avaient toujours inspiré les hautes classes, soutenu le royaume, et il faisait pressentir dans la révolution des sentiments de prochaines révolutions dans les faits qui pourraient emporter la monarchie. — « Les gens honnêtes sont ruinés, ajoute plus loin d'Aguesseau, les fripons sont comblés de richesses. Ce résultat du système est-il le salut de l'Etat? » Et terminant sa conclusion, il affirme que le bien des agioteurs n'appartient à personne et qu'il doit être distribué aux pauvres.

Après l'analyse du Mémoire dont nous venons de présenter les idées saillantes, M. de Vallée, passant aux conséquences de l'agiotage et de la cupidité sur les doctrines, leur assigne avec raison l'influence la plus considérable dans la philosophie sensualiste du siècle passé, car l'amour de l'or passe à

(1) Contrairement aux habitudes de la langue du Droit, d'Aguesseau applique le mot *usure* à l'augmentation illicite du capital.

Digitized by Google

celui des jouissances et l'intérêt matériel conteste l'obligation et même la possibilité de la vertu. Les hommes, médiocres pour la plupart, qui tentèrent de développer systématiquement cette philosophie, exercèrent sur leurs contemporains l'empire le moins contesté, précisément parce qu'en accord avec les goûts et les mœurs d'une immense multitude ils amnistiaient et caressaient l'attrait du plaisir, détruisaient par principe l'élévation des cœurs et le sacrifice, ridiculisaient l'effort généreux. La puissance de ces écrivains exprime donc la faiblesse morale de leur siècle. Frappée depuis Adam de je ne sais quelle inconsistance, l'âme humaine ne peut plus se soutenir constante et sereine dans la région supérieure du vrai, du beau, du bien, et de ce siége élevé régler l'ordre de ses tendances ; mais elle subit une existence morcelée et contradictoire, tantôt ravie aux choses de l'esprit et de l'imagination, parfois soumise aux devoirs, souvent plongée dans les sens. Les sociétés à leur tour présentent d'étonnants écarts, elles voyagent selon les temps dans la vaste étendue de la nature humaine et au dix-huitième, elles en occupent surtout les régions basses. Mais la pente au sensible n'est que la pente à soi, commencement de tout désordre, dit Pascal, en morale comme en politique. C'est ainsi que l'agiotage excitait la cupidité, détruisait l'honneur, enfantait le luxe, la débauche, l'égoïsme, et brisait les liens sociaux.

M. de Vallée observe que le socialisme arriva par cette porte. Il est certain que cette course effrénée vers les richesses et les jouissances, partout pratiquée et prônée, était aussi dangereuse qu'immorale. Elle affaiblissait la foi dans la vie à venir, elle n'inspirait pas la patience aux petits, la modération aux riches, elle arrachait à la bourgeoisie avec son renom de constance et de probité, la considération dont toute force sociale et dominante doit être pourvue si elle tient à s'affermir. Le vaincu pouvait mépriser le vainqueur, et le socialisme, renversant les lois positives et le droit naturel même, assigne un seul but à l'existence, posséder et jouir.

Au dernier siècle, l'avocat général Servan avait remarqué (1) que le luxe chasse les gens des campagnes dans la ville, qu'alors le travail du sol n'est plus en honneur, parce qu'il exige de pénibles efforts, sans rapporter des bénéfices proportionnés, et que les bras étant détournés des arts les plus utiles pour des frivolités passagères, l'état va s'appauvrissant. Maintenant encore le métier de spéculateur triomphe, il domine l'agriculture, l'industrie, l'art, la littérature, parce qu'il s'applique au levier par excellence, à la puissance universelle. « Venez jouir, dit-il, je donne la richesse sans travail. » Aux habiles, je la donne à peu près à coup sûr ; la terre est ingrate, » l'esprit inutile, les arts sont sans profit. Je suis la source. Venez » boire. »

En terminant son livre, M. de Vallée reconnaît qu'après avoir échappé aux efforts de Louis XVI et même aux colères de la convention, l'agiotage est très-difficile à frapper par les lois. Sans doute une surveillance plus exacte,

(1) Discours sur les mœurs.

Digitized by Google

des agents de change de la part des hauts employés de l'administration, une attention plus minutieuse de la police dans les lieux où l'on négocie les papiers publics, diminuerait le mal; mais ce sont les mœurs, dit notre auteur, qu'il faut mettre en bataille. Il faut, poursuivant dans la voie où MM. Ponsard et Dumas fils sont entrés, flétrir l'agioteur sur le théâtre, l'attaquer dans le monde littéraire, mettre le parvenu des jeux de bourse au ban des sociétés honnêtes. Les splendeurs de l'opulence ne doivent plus amnistier la bassesse d'âme, et retirer l'honorabilité perdue dans les manœuvres les plus tortueuses. M. de Vallée conclut à la formation d'une noblesse dégagée des conditions de naissance et de talent, et reposant sur une probité scrupuleuse, barrière insurmontable aux socialistes. Nous applaudissons à cette idée, nous souhaitons qu'on en favorise le développement; mais, qu'on le sache, l'on n'obtiendra ces vertus solides et si difficiles, au milieu des tentations et des scandales multipliés du temps, qu'à la condition *d'ensemencer l'Evangile* dans les âmes. Le simple stoïcisme de l'homme n'y suffirait point. Le stoïcisme fut autrefois impuissant à relever les sociétés grecque et latine; et ici nous nous séparons de M. de Vallée qui paraît accorder à cette doctrine plus d'efficace qu'elle n'en eût (1). De nos jours plus encore qu'auparavant, il est indispensable d'appliquer les vrais, les parfaits remèdes.

CHARLES DE LAVALLÉE-POUSSIN.

(1) Chapitre I, page 15.

Digitized by Google

DE LA PROPRIÉTÉ DES MINES (1).

Cette partie de la législation touche de près aux intérêts les plus graves : les intérêts privés des propriétaires et des industriels, les intérêts généraux de l'administration sont constamment engagés dans les questions auxquelles donne naissance l'exploitation des substances minérales. Cette partie de la législation a toujours été considérée par les hommes spéciaux comme hérissée de difficultés. L'on doit donc applaudir à la publication d'un livre qui a pour objet de rappeler à chacun, d'une manière nette et précise, ses obligations et ses droits.

Le nom de l'auteur est, du reste, la meilleure recommandation de l'ouvrage. M. Defooz a successivement rempli des fonctions administratives et judiciaires ; depuis vingt ans il est chargé de l'enseignement du Droit administratif, qu'il enseigne d'une manière brillante à l'Université de Liége; ses relations personnelles le mettent à même de connaître à fond toute la partie technique de la législation des mines. Par sa science et par sa pratique, M. Defooz inspire toute confiance.

Disons un mot de son ouvrage :

M. Defooz s'est principalement proposé pour but de faire connaître l'état actuel de la Législation minière. « Nous avons voulu, dit-il, en condenser les principes fondamentaux, en les plaçant, d'une manière méthodique, en présence des faits qui les ont comme fécondés dans le double sanctuaire de la Justice et de l'administration. Toutefois, les éléments philosophique et historique ne sont pas négligés dans son livre.

Les vues générales de l'écrivain sont largement esquissées dans l'introduction et dans le chapitre Ier.

(1) Sous le titre de *Points fondamentaux de la législation des mines, minières et carrières*, M. Defooz vient de publier un ouvrage qui se recommande à l'attention générale, et que nous avons voulu faire connaître aux lecteurs de *la Belgique*, en insistant surtout sur l'importante question de la *Propriété des mines*. (Tournai, Casterman, 1858, in-8°.)

Digitized by Google

La partie historique embrasse les chapitres 2 et 3.

Dans le chapitre 2e, sous le titre modeste de *quelques notes historiques*, l'auteur donne un exposé intéressant des règles qui ont été suivies, relativement à la propriété des mines chez les principaux peuples soit de l'antiquité soit des temps modernes. Dans ce chapitre, l'auteur interroge tour à tour les monuments législatifs d'Athènes, de Rome, des états de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Suède, de l'Angleterre, de la Russie et de l'ancienne Belgique : il s'est arrêté avec une complaisance bien naturelle sur la législation de la principauté de Liége, qui mérite, en effet, d'être étudiée à cause de son originalité.

Le chapitre 3e est consacré à la législation de la période intermédiaire (loi du 12 juillet 1791).

Tout le reste de l'ouvrage, c'est-à-dire toute la partie principale, contient la théorie de la législation actuelle, savoir de la loi du 21 avril 1810, avec les modifications et les développements qui y ont été apportés, soit par la législation, soit par l'administration.

Telle est en peu de mots l'analyse du livre de M. Defooz.

Ce travail accuse de la part de son auteur de longues et consciencieuses études. Ce n'est pas une simple reproduction des rapports qui ont précédé ou accompagné l'adoption de la loi ; ce n'est pas un ingrat inventaire des décisions de l'autorité administrative et des arrêts de la justice. M. Defooz a fait mieux que cela. Il s'est tellement pénétré de l'esprit de la loi, il est si bien au courant des décisions de l'administration et de la jurisprudence des tribunaux, qu'il dispose de ces richesses comme de son propre bien, l'interprétation donnée à la loi par le gouvernement, le conseil d'État, le conseil des mines, la justice, guide constamment l'écrivain dans sa marche, mais sans l'embarrasser, sans lui enlever la liberté de ses allures.

Là ne se borne pas le mérite de l'auteur. Chacun sait que, dans notre organisation politique, l'Administration et la Justice sont deux pouvoirs distincts ; mais l'on sait aussi que, dans la pratique, l'Administration et la Justice ont parfois une tendance à empiéter sur le terrain l'une de l'autre : c'est qu'il est des questions où les limites des deux domaines ne sont pas très-apparentes. M. Defooz a le mérite, très-grand à nos yeux, d'avoir tracé, avec précision et netteté, la ligne séparative des deux domaines. Sans chercher à porter la moindre atteinte aux attributions de l'administration, il a toujours présent à l'esprit le rôle immense que notre Constitution a dévolu au pouvoir judiciaire. On pourra s'en convaincre en parcourant le chapitre 7e, relatif aux *établissements métallurgiques* et le chapitre 13e qui traite des *motifs de préférence* en matière de concession.

Digitized by Google

Disons maintenant un mot de la marche suivie par l'écrivain dans l'exposé de son sujet.

L'auteur aurait pu adopter la méthode exégétique, à l'exemple de plusieurs jurisconsultes dont les noms font autorité au Palais et dans les Universités; il aurait pu reprendre, article par article, chacune des dispositions législatives qui ont trait à la matière des mines. Mais cette méthode, pour profiter au lecteur, suppose de sa part la connaissance préalable des principes fondamentaux de la science; cette condition vient-elle à manquer, le commentaire, au lieu d'éclaircir le lecteur, jette la confusion dans ses idées, et loin de l'aider dans la pratique des affaires, il ne peut que l'embarrasser. M. Defooz, ayant voulu avant tout se rendre utile aux industriels et aux propriétaires, a donné la préférence à un exposé théorique. Nous croyons qu'il a bien fait. Ajoutons qu'il a selon nous, pleinement réussi. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la table des matières pour s'assurer que l'ordre selon lequel les règles sont disposées est parfaitement logique. Ainsi, pour ne parler que des mines proprement dites, l'auteur étudie successivement ce qui précède la concession, les règles qui dirigent le gouvernement au moment de la concession, les droits et les obligations qui résultent de la concession, soit pour le concessionnaire, soit pour le propriétaire de la surface, soit pour l'État. D'ailleurs, dans son exposé théorique, M. Defooz ne plane pas dans les abstractions de la science : il n'émet aucune proposition, aucun mot, pourrait-on dire, sans s'étayer constamment du texte ou de l'esprit de la loi, sans chercher toujours un point d'appui dans les décisions du conseil d'État, du conseil des mines et du gouvernement ou dans les arrêts des tribunaux.

Le tout est exprimé dans un style souvent élégant, toujours clair et facile, qui se tient à égale distance de cette diffusion qui dépare tant de mémoires et de cette prolixité qui rend la lecture des livres de droit trop souvent indigeste.

Nous avons dit plus haut que l'ouvrage de M. Defooz dénote de longues et consciencieuses études. Est-ce à dire que nous souscririons à chacune de ses propositions ? Nous voudrions pouvoir répondre affirmativement. Mais il est un point sur lequel il nous est impossible d'être d'accord avec le professeur liégeois : nous voulons parler de la question de propriété des mines, qui, selon lui, constituent des biens sociaux, des propriétés domaniales.

Loin de nous la pensée de faire un procès de tendance à M. Defooz pour avoir enseigné une semblable doctrine. Certes s'il est des questions auxquelles il soit permis d'appliquer la maxime *in dubio libertas*, c'est bien celles qui divisent les législateurs eux-mêmes; or la doctrine pro-

Digitized by Google

fessée par l'auteur des *points fondamentaux*, peut s'appuyer de l'autorité de nombreux monuments législatifs. D'ailleurs nous sommes les premiers à reconnaître que les considérations philosophiques occupent dans le plan de l'ouvrage une place tout accessoire, et qu'on y a principalement eu pour but d'exposer l'état de la législation minière. L'écrivain a voulu faire un traité de législation et non un traité d'économie politique. Toutefois, comme il s'agit ici d'un principe fondamental de toute société civilisée, d'un principe auquel notre Constitution a cru devoir accorder des garanties particulières, nous demandans à l'auteur la permission d'examiner sa doctrine et de lui soumettre nos scrupules.

Voici les principales raisons sur lesquelles M. Defooz s'appuie pour établir son opinion :

« La nature des choses ne permet pas de confondre la propriété du dessus et celle du dessous.

» La surface peut être divisée; elle peut l'être à l'infini.

» Son fractionnement n'a pas pour effet de la détruire; au contraire, il en rend la culture et plus facile et plus productive.

» Les mines ne sont pas partageables comme la surface; assurément, elles ne le sont pas dans le même plan que la surface; c'est que leurs allures n'ont rien de commun avec la configuration du sol et la division des propriétés superficielles.

. . . . . .

» D'un autre côté, l'exploitation des mines doit se faire d'après des règles qui sont sans rapport avec celles qui président à la culture du sol.

. . . . . .

» L'une est soumise à tous les accidents du sol et se diversifie avec eux; l'autre se fait en grand et se compose de travaux d'ensemble.

» Ainsi la propriété des mines et la propriété de la surface se repoussent au double point de vue de leur partage et de leur mise en valeur. »

L'auteur dit encore :

« L'utilité générale s'oppose aussi à ce que les mines soient déclarées propriétés dépendantes de la surface qui les couvre.

» L'attribution que l'on ferait de la mine au maître du sol aurait pour résultat, soit de la rendre *inutile*, soit d'en amener le *gaspillage*.

» Les exploitations des mines exigent beaucoup de sacrifices et ceux-ci courent le risque de demeurer longtemps infructueux ou même stériles.

Digitized by Google

» Dans les pays où la propriété foncière est extrêmement divisée..... on trouverait très-peu de propriétaires qui voulussent entreprendre une exploitation régulière, pour fouiller le dessous de leurs propriétés, au risque de rencontrer des bornes, juste au moment où l'espérance du succès pouvait commencer.

. . . . . .

» Si l'appât du gain pouvait être assez considérable pour stimuler l'activité des propriétaires et les déterminer à exécuter quelques travaux peu coûteux, on verrait infailliblement se renouveler l'expérience que l'on a faite au pays de Liége.

» Des fouilles irrégulières se pratiqueraient à des distances trop rapprochées.

» Les eaux de la surface ne tarderaient pas à envahir les vides. Les travaux les plus profonds, les plus fructueux seraient incessamment menacés de submersion (p. 16 et 99)... »

M. Defooz invoque enfin l'autorité des faits : « Le principe de la domanialité des mines a prévalu dans la plupart des législations (p. 23)... »

A ces considérations l'auteur en joint une autre puisée dans les principes généraux du droit (p. 18 et 19). Nous ne nous y arrêtons pas, parce que nous ne voyons pas trop bien à quel titre M. Defooz attache l'appropriation : est-ce à l'industrie humaine appliquée à la matière ? est-ce à l'occupation ? Cela ne nous paraît pas très-clair.

Ainsi, en résumé, dans la doctrine de l'auteur des *Points fondamentaux*, les mines ne doivent pas être considérées comme propriétés privées parce qu'elles ne sont pas divisibles comme la surface et que leur bonne exploitation suppose ce qu'on appelle en économie politique la grande culture et exige, par suite, l'emploi de gros capitaux.

Ce raisonnement ne nous semble pas très-péremptoire.

Et d'abord nous nous permettrons de demander à l'auteur, si l'opposition qu'il établit entre le dessus et le dessous n'est pas un peu exagérée : est-il bien vrai que le dessus sera d'autant plus productif qu'il se fractionnera davantage ? En célébrant les avantages du morcellement de la surface, ne s'est-il pas préoccupé d'une manière un peu trop exclusive de certaines exploitations agricoles, notamment des jardins et des vignobles, qui effectivement s'accommodent mieux de la petite culture que de la grande ? Oublie-t-il que l'industrie agricole proprement dite repousse le partage illimité du sol ? que c'est là un point dont conviennent même les économistes, d'ailleurs partisans de la petite propriété ? Que deviendrait, en effet, avec ce partage illimité, la culture des céréales, des racines, des plantes résineuses et tinctoriales, des herbages et des

Digitized by Google

forêts? Que deviendraient les travaux de nivellement et d'irrigation? Que deviendrait l'élève du bétail?

Écoutons ce que dit à ce propos M. RAUDOT (1) : « Sauf quelques coins de terre privilégiés, la terre a besoin d'engrais abondants pour donner de bonnes récoltes. Or il n'y a qu'un seul moyen d'obtenir les engrais en abondance, c'est d'avoir beaucoup de bétail bien nourri...

» Que se passe-t-il dans les pays où l'agriculture est peu avancée, où *le sol morcelé*, où la vaine pâture existe? Chaque habitant tâche d'avoir une vache ou deux qui, pendant l'hiver, reçoivent souvent une nourriture insuffisante, et, pendant la bonne saison sont conduites sur les communaux, dans les près non clos après fauchaison, dans les champs après la récolte, enfin le long des chemins, soit par un pâtre commun, soit par les enfants ou la femme de chaque propriétaire. Les taureaux destinés à reproduire la race sont pris sans choix, au rabais, pour ainsi dire. Tous ces bestiaux sont petits, chétifs...

» Quant aux moutons, c'est encore pis.

. . . . . .

» Un troupeau de trois cents bêtes bien soigné et bien nourri, *vivant sur une seule ferme agglomérée*, et cultivée par un propriétaire ou fermier intelligent qui n'aura que des béliers d'élite, rapportera plus en laine, en viande, *en engrais*, que deux mille bêtes du village. »

Reconnaissons donc que si la surface de la terre se contente en certains cas de la petite culture, elle ne s'en accommode pas toujours et qu'il est des cas où pour être productive elle doit être exploitée sur une vaste échelle, c'est-à-dire avec le concours de gros capitaux. Convenons qu'il n'est pas tout à fait exact de dire que la surface est *divisible à l'infini*.

M. Defooz dit encore que l'exploitation des mines, pour être avantageuse à la société, doit se faire en grand. Mais il nous semble que cette loi n'est pas spéciale aux exploitations de mines; c'est là une loi générale qui s'applique aux carrières et aux minières tout aussi bien qu'aux mines; il y a plus, elle regarde toute espèce d'exploitation agricole. Il est certain qu'une exploitation entreprise sur une large base donnera plus de produit net que ne donneraient les mêmes forces éparpillées entre dix établissements de faible importance. C'est un fait d'observation que les frais généraux d'une grande exploitation sont proportionnellement moindres que ceux d'une petite; dans celle-ci, en effet, il y a déperdition de terrains et de capitaux; la direction et la surveillance y

(1) *De l'agriculture en France*, inséré dans le CORRESPONDANT, n^os^ du 25 mai et du 25 juin 1857.

Digitized by Google

absorbent des sommes considérables ; en outre, la division du travail, qui donne l'abondance et le bas prix des produits, l'emploi des machines puissantes, qui économisent le temps, en un mot, l'emploi des méthodes économiques et rationnelles n'y sont point praticables. Ainsi, dans une petite exploitation, les frais de production absorbent une bonne partie des produits.

Cependant, vous ne contestez pas le principe de la propriété privée du moment qu'il s'agit de la surface ou de l'exploitation de ces substances minérales que vous considérez comme en étant une dépendance. Pourquoi ces exceptions ? pourquoi ces limites ? Pourquoi ne pas déclarer tout d'un coup, comme le voulait M. Ramon de la Sagra au Congrès d'agriculture en 1848, que l'Etat doit être propriétaire de tout le sol, afin de le cultiver d'après les lumières de la science, sous la direction d'ingénieurs agricoles ? L'Etat serait-il indifférent ou moins intéressé à ce que la surface du sol, les minières et les carrières fussent ou non exploitées, à ce que leur exploitation fût plus ou moins productive ? Telle n'est certainement pas votre pensée. Mais s'il est vrai que la bonne exploitation des mines implique comme conséquence nécessaire la propriété domaniale, pourquoi abandonnez-vous votre principe quand il s'agit de toute autre exploitation ? N'est-ce pas, au contraire, le cas d'appliquer le brocard de droit : *Ubi eadem est ratio ibi eadem debet esse legis dispositio ?*

A notre avis, la seule conclusion à tirer du parallèle que fait l'écrivain entre la surface de la terre et le sous-sol, en admettant gratuitement la parfaite exactitude de ce parallèle, c'est que, à la différence de la surface, le sous-sol suppose *toujours* l'application d'une grande somme de travail et de capitaux ; c'est que avec des capitaux relativement peu considérables, l'exploitation de la surface peut *vivoter*, qu'on nous passe l'expression, et que l'industrie minière, au contraire, doit fatalement dépérir. Mais en conclure que les mines doivent être envisagées comme bien domaniaux, c'est aller trop loin ; la conclusion n'est pas renfermée dans les prémices.

Reste l'argument puisé dans la législation comparée. Malheureusement il ne nous semble pas offrir un point d'appui plus solide que les précédents. La plupart des législations, dit l'auteur, admettent le droit régulier des mines. — Oui, mais il se rencontre aussi des exceptions : les lois des différents peuples sont loin de présenter à cet égard une parfaite concordance.

Nous trouvons une première exception dans l'ancien pays de Liége ; la Russie et l'Angleterre nous en offrent encore aujourd'hui. Dans le pays de Liége, il n'y avait que les mines gisantes sous les grands

Digitized by Google

chemins qui fussent attribuées au prince, ces chemins faisant eux-mêmes partie de son domaine, le maître de la surface y était *le seigneur des mines jusqu'au centre de la terre ;* en Russie, le droit de propriété descend jusqu'aux substances minérales qui reposent sous le sol ; en Angleterre, les mines sont rangées parmi les choses accessoires de la surface, on n'excepte que les mines d'or et d'argent, qui sont frappées du droit régulier de battre monnaie (p. 29 et 199).

Il y a plus, notre législation elle-même ne proclame nulle part le principe de la domanialité des mines, préconisée par M. Defooz : « La loi de 1810 n'a pas proclamé le principe de la propriété publique des mines. — Elle n'a pas non plus fait triompher le principe antagoniste de la propriété privée. — Elle a éludé la difficulté en prenant son point d'appui dans une fiction, à savoir que *la propriété des mines n'existe pas avant la concession* (p. 65). Théorie qui, pour le dire en passant, nous paraît assez difficile à saisir ; car si les mines avant la concession sont des biens sans maître, elles tombent dans le domaine national ; si elles n'appartiennent pas à l'État, il faut bien qu'elles reposent sur une autre tête. Du reste, notre intention n'est pas de discuter la théorie du législateur français ; bornons-nous à constater que, pour ne froisser aucun intérêt et sans doute aussi pour ne pas contredire l'Empereur, il n'a pas voulu se prononcer sur la question. Revenons à notre point de départ. Ce rapide aperçu de la législation ancienne et contemporaine prouve une chose : c'est que les variations de la législation en matière de mines ne peuvent guère servir à étayer ni l'une ni l'autre opinion.

En résumé, qu'on reste sur le terrain des principes ou qu'on descende à l'examen des faits, il est bien difficile, selon nous, d'admettre avec M. Defooz, que les mines puissent être envisagées comme propriétés domaniales.

Cela signifie-t-il que, maintenant dans notre pensée, l'exploitation des mines doit être abandonnée au bon vouloir des propriétaire de la surface ? qu'il pourra dépendre de leur caprice d'user, de mal user, ou, ce qui revient à peu près au même, de ne pas user des richesses minérales qui gisent dans leurs domaines ? Cela veut-il dire que l'exploitation minière doit être livrée aux hasards de l'industrie privée ?

Nullement. Mais pour prévenir les inconvénients que l'on fait miroiter, pour vaincre cette inertie, pour arrêter ce gaspillage, nous ne voyons point la nécessité de proclamer la domanialité des mines, de mettre les substances minérales en dehors du droit commun, en niant à leur égard le principe constitutionnel et social de la propriété privée. Parce que, obéissant à un sot caprice, je puis laisser ma maison inoccupée, nierez-vous mon droit de propriété ? Parce que, dans un moment de délire, je

Digitized by Google

puis y mettre le feu et jeter l'alarme dans tout un quartier, nierez-vous mon droit de propriété? Non; dans le premier cas vous laisserez à l'opinion le soin de qualifier ma conduite, comme elle le mérite; vous vous reposerez sur la justice du soin de me rappeler dans le second cas au sentiment de mes devoirs. Vous ne direz pas : les habitations des citoyens doivent appartenir à l'État.

Sans doute, entre le propriétaire qui n'use pas de sa maison ou qui en fait un usage criminel et celui qui ne tire point parti des biens qui gisent sous sa propriété ou qui en use mal, il n'y a pas une parfaite analogie. — Il peut arriver, en effet, que le premier par son fait ne cause du tort qu'à lui seul, tandis que le second compromettra toujours gravement les intérêts généraux de la société. Mais au fond la question est la même dans les deux hypothèses; de ce que je puis abuser de ma liberté individuelle ou de mon droit de propriété et m'exposer de ce chef à des mesures de police ou de répression, il ne s'ensuit pas que je cesse d'être libre, que je cesse d'être propriétaire.

Voici maintenant comment nous entendons la question.

Si le maître d'un fonds sous lequel existent des substances minérales, n'use point de celles-ci, soit insouciance, soit impuissance, il cause incontestablement un préjudice à la société, car il la prive d'un élément essentiel de travail et de richesses, car il la frustre dans ses espérances légitimes. A plus forte raison s'il en use mal, si son exploitation marche sans règle et sans conduite, au gré de ses caprices; car alors non seulement il dissipe des biens qui ne se reproduisent point, mais il compromet la sûreté de la surface, il expose la vie des ouvriers mineurs. Dans les deux cas, il cause évidemment un mal *social* : dès lors, l'État a certainement le droit d'intervenir.

Mais pour prévenir le mal, faut-il absolument nier le droit de propriété quant aux mines? La haute surveillance qui est dévolue à l'État, le droit de domaine éminent, qui forme l'un des éléments essentiels de la souveraineté, ne suffisent-ils pas amplement pour parer le mal? autant du moins qu'il dépend de la prudence humaine de le prévenir, En vertu de ce droit de police qui lui permet de protéger la santé, la salubrité, la sûreté publique, et de prendre des mesures générales dans l'intérêt de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, l'État peut très-bien soumettre l'exploitation des mines à des mesures réglementaires Cette immixtion ne contrarie pas le principe de la propriété privée : car si celle-ci confère au propriétaire un droit absolu sur les choses dont il est le maître, c'est à la condition de ne pas en faire un usage antisocial.

Ce moyen est-il inefficace, reste à l'État le droit de domaine éminent :

Digitized by Google

en vertu de l'empire qu'il exerce sur toutes choses dans l'ordre matériel, l'État peut, moyennant indemnité préalable, ordonner l'expropriation pour cause d'utilité publique.

Il nous semble que, grâce à cette double prérogative, l'État est armé de moyens assez puissants pour combattre l'inertie des propriétaires et pour les amener à faire de leurs biens un usage rationnel. Pourquoi faudrait-il aller au-delà? La doctrine contraire nous fait, à son insu peut-être, reculer de deux siècles; elle nous ramène à ces temps où le souverain d'un grand royaume pouvait dire : « Les rois sont seigneurs absolus et ont naturellement la disposition pleine et libre des biens de leurs sujets (1). »

Il est digne de remarque que Napoléon, à qui l'on ne reprochera pas un excès de tendresse pour les droits individuels, se soit, dans la question qui nous occupe, constitué le chaud défenseur de la propriété privée, au point de reconnaître aux propriétaires des mines la faculté de les abandonner ou de les dévaster. Il n'ignorait pourtant pas la grande objection; on lui avait dit très-clairement, au sein du Conseil d'État, que cette doctrine du *laisser-faire* entraînerait la ruine du fonds minéral de la France. Que repondait-il à cela? Que l'intérêt individuel était assez actif, assez éclairé, que l'esprit de propriété remédierait à tout; que les particuliers n'avaient pas besoin d'être stimulés ni dirigés par les ingénieurs des mines (2).—L'autorité de ce grand nom ne nous semble pas à dédaigner.

Et, après tout, les abus qui se produisirent au pays de Liége, sous l'ancien régime, étaient-ils bien la conséquence de la propriété privée des mines? ne doit-on pas plutôt en chercher la cause dans les connaissances imparfaites des siècles passés? Certes nous n'avons pas la sotte prétention de donner à notre siècle la prééminence sur ses devanciers; mais il est pourtant incontestable que la chimie, la minéralogie, la métallurgie, la géologie, les sciences et les arts qui ont trait à l'exploitation des mines, ont fait depuis soixante ans des pas de géants. Il est encore certain que le principe de la liberté du travail, proclamé par l'Assemblée Constituante a opéré une révolution complète dans l'industrie : celle-ci a vu s'accroître dans une progression fabuleuse, grâce à ce principe vivifiant, les outils et les machines; et ce développement prodigieux de l'industrie a donné aux exploitations de toute nature une puissance et une activité qui étaient inconnues sous le régime des jurandes et des maîtrises. Dès lors le retour des anciens abus est-il encore tellement à redouter?

(1) Louis XIV dans ses *Mémoires*.
(2) *Defoox*, pp. 62-63.

Digitized by Google

Enfin n'avons-nous pas la ressource de l'association? Si la vicieuse exploitation des mines a eu pour cause le principe de la propriété privée, comme on le prétend, l'association ne peut-elle pas suffire à concilier la petite propriété et la grande culture? Que les propriétaires de terrains carbonifères mettent en commun leurs forces et leurs capitaux, ils pourront, d'une part, réaliser de notables économies sur les frais de production; et, d'autre part, mettre à profit ces méthodes rationnelles et puissantes qui garantissent les améliorations de l'industrie. Et qu'on n'objecte pas ici que l'esprit d'association n'est pas dans nos mœurs : l'histoire de nos antiques corporations de métiers témoigne hautement du contraire; or s'il est vrai que les corporations des métiers furent redevable de leur prospérité au principe d'union, pourquoi l'association volontaire serait-elle moins efficace? en conservant à la puissance individuelle sa responsabilité, ne décuplerait-elle pas son énergie?

Nous arrêtons là nos réflexions. Peut-être avons-nous eu le tort d'attacher trop d'importance à un point qui, dans le plan général du livre de M. Defooz, occupe une place toute secondaire. Le lecteur voudra bien tenir compte de l'excuse que nous avons alléguée au commencement de cette étude; nous avons exposé toute notre pensée, parce que il nous a semblé que l'auteur se préoccupait un peu trop des droits de l'État, pas assez de ceux des particuliers.

Mais hâtons-nous d'ajouter que, en nous livrant à cet examen, il n'est nullement entré dans notre esprit de vouloir diminuer en rien le mérite de l'ouvrage du savant professeur de l'Université de Liége. Une telle intention serait tout simplement ridicule. Nous l'avons dit et nous aimons à le répéter : M. Defooz a voulu retracer la législation minière, et se rendre surtout utile *aux propriétaires et aux industriels*, comme il le dit modestement dans sa *préface*. Nous ajoutons nous, que l'auteur a rendu un véritable service au barreau, à la magistrature et à l'administration; tous ceux enfin qui aiment à se tenir au courant de la législation sauront gré à l'auteur de leur avoir fait part de ses savantes et laborieuses investigations. Aussi croyons-nous être l'interprète d'un vœu général, en exprimant le désir que l'auteur persévère dans la voie où il est entré si dignement, et qu'il fasse pour les principales théories du droit administratif ce qu'il a fait pour la théorie des mines.

A. D., AVOCAT.

Digitized by Google

LES PEINTURES MURALES

DE MM. GUFFENS ET SWEERTS,

à la Chambre de Commerce et des Fabriques d'Anvers.

La Bourse d'Anvers, qui comprend dans son enceinte la chambre de commerce et des fabriques, fut commencée en l'année 1531. Anvers devenait alors la première place de négoce de tout l'Occident. Christophe Colomb n'avait pas seulement conquis un nouveau monde *pour Castille et pour Léon*, comme le dit la légende de ses armoiries, et le héros qu'a chanté Camoëns n'avait pas seulement ouvert, au profit du Portugal, une nouvelle voie aux Indes, cette source inépuisable de richesses. Le commerce avait délaissé, avec la mer, l'anse de Damme, qui fut le port de Bruges, et les vaisseaux de toutes les nations venaient décharger leurs marchandises sur les bords de l'Escaut. Le marquisat du Saint-Empire, la fière et puissante *Monarchie anversoise* voyait croître prodigieusement la richesse publique et fleurir l'art dans ses murs. Déjà l'ancienne Bourse, construite dès le milieu du XV^e^ siècle, ne pouvait plus contenir la nombreuse assemblée de ses commerçants. Il fallut élever, sur un plan nouveau et plus vaste, l'édifice ogival qui existe encore aujourd'hui.

Depuis quelques années, ce monument a été l'objet d'une complète restauration. Les colonnes de ses quatre portiques, les arêtes de ses voûtes surbaissées ont été renouvelées dans leur style primitif. La cour quadrangulaire de cinquante-et-un mètres et demi de longueur sur quarante mètres de largeur, a été couverte d'une immense coupole de fer et de verre, merveille de l'industrie moderne. Mais là ne s'est point arrêté le zèle du conseil communal. On résolut, en effet, de décorer de peintures murales la chambre de commerce, construite sur une des galeries. MM. Guffens et Sweerts sont les auteurs du plan qui fut adopté et mis à exécution dès 1856. Leur œuvre doit être complétement achevée et livrée à l'appréciation du public lors des fêtes popu-

Digitized by Google

laires du mois d'août, mais une description préalable ne peut manquer néanmoins d'offrir de l'intérêt à ceux qui désirent le développement de la peinture sérieuse en Belgique.

Le sujet traité par MM. Guffens et Sweerts, sur les mures de la chambre de commerce, est éminemment national, emprunté qu'il est aux annales de notre cité. Ce sont les origines de notre prospérité commerciale, nos anciennes relations avec les peuples qui envoyaient leurs marchands trafiquer sur notre place. En un mot, c'est l'histoire des traités de commerce, conclus par les magistrats d'Anvers avec les nations du Nord, du Midi et de l'Orient. On y a suivi la manière et le style des travaux analogues exécutés dans les musées et les palais d'outre-Rhin, sans renier toutefois les traditions de l'école flamande.

La salle, trop basse et d'une architecture insignifiante, offre un carré long, et prend son jour par cinq fenêtres, dans la cour quadrangulaire de la Bourse. La cheminée, taillée dans le marbre noir, doit être surmontée de deux statues en bronze de M. Ducaju. Elles représenteront le commerce et l'industrie. Trois panneaux étroits, entre les fenêtres, deux longs aux côtés de la cheminée, quatre d'une moindre superficie à côté de deux portes qui se font face, et enfin, une frise régnant dans tout le pourtour de la salle, voilà le champ que les peintres avaient à couvrir.

En face de la cheminée, entre les deux fenêtres médianes, M. Guffens a représenté, en pied et de grandeur naturelle, la figure de Christophe-Colomb. L'illustre vice-Roi, amiral et gouverneur général des Indes, méritait certes cet honneur, lui dont les découvertes lointaines ont été l'une des causes de la prospérité d'Anvers! Grand par la piété autant que par le génie, Colomb fut membre du tiers ordre de St-François d'Assise; et la conquête de nouvelles terres, au lieu d'être le but principal de ses efforts, ne fut dans son esprit, qu'un moyen d'acquérir assez de richesses pour parvenir à délivrer les lieux saints, et en accroître le patrimoine de St-Pierre. Il s'est trouvé d'un autre côté, qu'il a fait dans la science, par l'intuition, autant de découvertes, que dans les espaces de l'inconnu terrestre; qu'il a pressenti ou indiqué sept grandes lois de ce globe, et que, dans cet ordre de choses, il a devancé tous les progrès postérieurs, de l'esprit humain (1).

Drapé dans son large manteau, coiffé du bonnet carré, il est debout sur la poupe de son navire, la main gauche appuyée sur le gouvernail, tenant de la droite l'astrolabe, et plongeant son regard dans l'infini.

(1) Compte-rendu de l'*Histoire de Christophe Colomb*, par M. Rossely de Lorgues, dans *le Correspondant* du 25 février 1858.

Digitized by Google

C'est peut-être la plus noble de toutes les figures que nous avons à faire connaître. Elle se détache sur un fond d'or, parfaitement choisi pour faire opposition, par sa surface bien arrêtée, avec le vide des fenêtres. Cette peinture, ainsi que les deux suivantes et la frise dont nous parlerons plus tard, est exécutée à la *gutta-percha*.

Viennent ensuite sur les deux autres panneaux situés entre les fenêtres, et également sur fond d'or, Abraham Ortelius (1), le fameux Anversois que ses voyages et ses travaux firent nommer géographe de Philippe II et appeler le Ptolémée de son siècle, et son ami intime et désintéressé Gérard Mercator (2), le célèbre cosmographe du duc de Juliers, que nous pouvons revendiquer pour belge, puisqu'il est né à Rupelmonde en 1512.

Sur les trois côtés de la salle qu'il nous faut maintenant décrire, le pinceau a tracé l'origine de nos relations commerciales avec les principaux peuples du monde. Cette décoration murale est développée en six scènes, et peinte par les procédés du *wasserglass*, inventés par MM. Fuchs, de Munich, et Kaulbach, de Berlin, et importés en Belgique par M. Portaels et feu Van Eycken, comme aussi par les deux artistes dont nous sommes occupé. Les couleurs sont broyées à l'eau, la peinture s'exécute sur un plâtrage de chaux et de sable fin durci ; enfin, quelques couches de silicate de soude fixent, d'une manière indestructible, l'œuvre de l'artiste. On a conservé ainsi les heureux effets de l'ancienne fresque et relâché les entraves mises au génie.

Au milieu du XVI^e^ siècle, les marchands d'outre-Manche, d'outre-Rhin et du Midi qui venaient commercer sur la place d'Anvers, étaient protégés par les représentants de leur pays. C'est pour marquer ce fait que, sur le plafond de la chambre de commerce, l'on voit dessinés, en traits accentués, les insignes héraldiques de ces différentes nations. Ici brillent le lion de Saint-Marc de Venise, la bisse de Milan, le glorieux mot *Libertas* inscrit sur l'écusson azuré de Lucques, les armes de Gênes, des Algarves, de la Catalogne et du Portugal ; là, les emblèmes des villes libres d'Allemagne ; plus loin, ceux de Florence et de Nuremberg, les léopards d'Angleterre, le lion enclos dans son double trescheur du royaume d'Ecosse, la harpe d'Irlande, la pomme de pin sur le chapiteau de la ville d'Augsbourg, l'aigle allemande et celle de la Hanse teutonique.

Nos annales rapportent que dès l'année 1315, les villes hanséatiques avaient conclu un traité de commerce avec notre place. Leurs repré-

(1) Sweerts pinx.
(2) Guffens pinx.

Digitized by Google

sentants étaient venus, dans notre franche commune, recevoir les lettres qui leur garantissaient le privilège de trafiquer librement avec nos marchands. De l'Hôtel-de-Ville, ils se rendirent sur le rivage, à l'antique abbaye de St-Michel de l'Ordre de Prémontré, afin d'y mettre en dépôt cette précieuse charte, revêtue du sceau communal. C'est là le souvenir le plus ancien du commerce anversois que M. Guffens a consacré par son pinceau.

Les envoyés d'Outre-Rhin drapés dans leurs tuniques de soie et d'or et dans leurs amples manteaux, costume qui annonce si bien l'opulence de leurs cités, sont reçus au milieu de la grave assemblée des enfants de St-Norbert. Le chef de la communauté s'est levé de son siége abbatial et reçoit des mains des Allemands les lettres patentes qui lui sont confiées. Quelle placidité sur son noble front, quelle sereine majesté dans sa contenance ! Quel beau contraste entre l'expression calme de ces vénérables moines, dont quelques-uns sont assis dans les stalles gothiques du chapître, et ces figures germaniques empreintes à la fois de vénération pour leurs interlocuteurs et de cette dignité que leur donne le titre d'ambassadeurs de cités opulentes et libres ! L'opposition de la robe blanche de Saint-Norbert avec les vives couleurs qui parent les envoyés d'Allemagne, ne laisse pas que de s'harmoniser avec cette idée. M. Guffens a été aussi habile artiste, en reproduisant ces nuances, que profond observateur pour l'étude de ces têtes pleines de caractère et d'expression. Il est vrai que ce simple fait historique était bien propre à inspirer un artiste comme lui. Quelle serait, en effet, sa signification, si ce n'est la sollicitude du monachisme pour la prospérité, et partant, pour l'indépendance du peuple ? Des marchands étrangers ne croient pouvoir mettre en meilleure sureté qu'entre les mains de l'abbé de St-Michel, les privilèges qu'ils viennent de recevoir de nos magistrats. Et si nous ajoutons que deux autres scènes de nos peintures murales ont également l'abbaye pour théâtre, nous achèverons de comprendre que cet antique monastère fut intimement lié aux destinées de notre ville. Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer les services de tous genres, rendus par les moines. Qu'il nous suffise, en les envisageant uniquement au point de vue de l'économie politique, d'avoir fait allusion à leur rôle au milieu d'une société florissante et libre, telle qu'était Anvers. Aussi pensons-nous que le conseil communal a posé un acte de véritable libéralisme, en accordant droit de cité à des peintures qui mettent en lumière un fait aussi remarquable de nos annales.

Dix ans ne s'étaient point écoulés depuis l'arrivée des Allemands dans nos murs, que Dardo Bembo et Giovanni Georgi, ambassadeurs de l'illustre république de Venise, abordaient au rivage anversois. M. Sweerts

Digitized by Google

représente cette scène sur le grand panneau qui s'étend à gauche de la cheminée. L'Escaut balance la légère embarcation qui s'est approchée du quai. Dans la gondole, sous un baldaquin où flotte la bannière de saint Marc, trônent d'élégantes matronnes vénitiennes, dont le visage reflète la beauté caractéristique de leur doux climat, et dont la parure brille par les couleurs variées des plus riches tissus. Cependant Bembo et Georgi mettent le pied sur le sol hospitalier de notre patrie. Les magistrats s'avancent à leur rencontre pour leur donner l'accolade, tandis qu'une foule joyeuse accourt par la porte du Vieux *burg*, pavoisé de festons et de fleurs. Autour des guirlandes, s'étalent les couleurs de Venise et l'ancien blason d'Anvers, chargé du château et du dextrochère tenant un drapeau au milieu d'une constellation. Le long du croissant dessiné par le fleuve, on distingue les mille pignons, les tours dont les fondements sont battus par les eaux, et la silhouette de l'abbaye de Saint-Michel qui termine la ligne pittoresque des édifices. Rien de plus noble sur ce théâtre, que cette entrevue de nos magistrats élus par un peuple franc, avec les représentant d'un autre peuple également libre sur de lointains rivages ! Rien de plus remarquable que cette alliance conclue entre deux villes qui tiennent le sceptre du commerce, au midi et au nord de l'Europe ! Ici, la joie naïve, l'opulence et les vêtements si caractéristiques de notre population; là, le type, les costumes brillants et la pompe vénitienne. L'artiste a représenté avec autant de talent que de charme la poésie de nos régions septentrionales, en regard de la poésie des lagunes de l'Adriatique (1).

Que le lecteur veuille bien nous suivre encore à l'abbaye de Saint-Michel. L'on sait qu'Edouard III, Roi d'Angleterre, qui prit, par le conseil du fameux d'Artevelde, le titre et l'écusson fleurdelisé des Rois de France, y séjourna pendant une année entière (1338). Le souverain anglais aimait à s'entourer de nos concitoyens et les consultait sur ses plans financiers et sur le commerce de ses Etats. C'est le sujet traité par M. Sweerts. On y voit Edouard III avec son secrétaire Guillaume de la Polle, et les bourgeois d'Anvers qui contractèrent avec lui un emprunt destiné à faire les armements nécessaires au siége de Calais.

Plus loin, nous assistons à la réception des premiers marchands français qui vinrent trafiquer, en l'année 1451, avec notre place. Un héraut revêtu de la cotte d'armes chargée de nos insignes héraldiques, avec

(1) Ce tableau et le précédent sont les seuls inachevés. Ils ont 5,20 mètres de largeur. Ceux qui suivent n'ont que 0,75 mètres. La hauteur commune de tous les panneaux est d'environ 2 mètres. La frise en a 0,67 de hauteur, sans compter les cintres qui s'arrondissent au-dessus des figures allégoriques des quatre parties du monde.

Digitized by Google

l'inscription : *Monarchia antverpiensis*, présente aux nouveaux venus le vin d'honneur dans une large coupe à deux anses qui circule dans toute l'assemblée. Cette composition de M. Guffens ne nous semble point avoir le même mérite que ses autres tableaux.

Le même artiste a représenté Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, accueillant à l'abbaye de St-Michel l'ambassade persane qui aborda dans notre pays en 1523, quoique Ferouck-Khan ait cru sincérement avoir été le premier envoyé de sa nation en Belgique. Revêtue du riche costume de son époque et assistée de deux dames d'honneur qui portent le cachet de la distinction aristocratique, la noble princesse reçoit les lettres de créance des voyageurs persans. Ceux-ci ont le bonnet pointu et la robe longue dont la forme s'est conservée en Orient jusqu'à nos jours. Dans cette scène, comme dans les précédentes, les artistes sont restés fidèles à l'histoire et à l'archéologie.

Enfin M. Sweerts a peint les premiers envoyés Moscovites, qui viennent clore cette procession des différents peuples du globe, et mêler le type caractéristique de la Russie aux types du Nord, du Midi et de l'Orient.

Il nous reste à décrire la frise qui décore la chambre de commerce. Le plafond en chêne est chargé des armoiries des consuls résidant à Anvers, et orné des écussons des neuf provinces, de la devise et des couleurs nationales. Nos artistes ont détaché les figures en grisaille de la frise sur un champ bleu tendre, afin d'animer la teinte du bois et de donner du jeu à la partie supérieure de la salle, qui a le défaut d'être trop peu élevée.

Ce membre d'architecture est décoré d'allégories représentant quatre parties du monde, et leurs produits variés, destinés à l'exportation. Ici, c'est l'Europe, souveraine majestueuse, trônant, la couronne en tête, le sceptre à la main, et couverte d'une robe retenue par une ceinture, et du manteau royal. Près d'elle, est l'Evangile, la tiare, les couronnes de Charlemagne et des différents royaumes. Les arts et les sciences de notre hémisphère y sont aussi figurés, l'architecture par le Parthénon, le dôme de Saint-Pierre, la tour de Notre-Dame d'Anvers, les coupoles du Kremlin de Moscou, — la poësie et la sculpture par le buste d'Homère, la peinture par la palette et les pinceaux.

De chaque côté, se développent des scènes pleines de charme et de fraîcheur tirées de l'agriculture, de la vendange, de la chasse et du commerce des laines. Les bœufs attelés à la charrue rappellent les sueurs qu'il a fallu pour féconder les sillons. De beaux épis tombent sous la faux des jeunes moissonneurs ; les gerbes se forment, et une récolte abondante va être acheminée sur un char vers les greniers, pour l'hiver. Cependant l'automne est venue : c'est le temps de la vendange et

Digitized by Google

de la chasse. Des enfants pressent les grappes dans une coupe tandis qu'un jeune Nemrod revient, chargé de butin, à la cabane où l'attendent les caresses de son épouse et de ses enfants.

Plus loin, un nombreux troupeau de moutons est dépouillé de sa laine, et les ballots de cette marchandise sont embarqués sur les navires. M. Guffens est l'auteur de cette poétique idylle.

L'Asie, que Dieu donna pour berceau au genre humain, où il manifesta sa loi et accomplit sa promesse en envoyant son Christ, l'Asie est une figure grandiose parfaitement comprise par M. Sweerts. Son visage est voilé, parce qu'après avoir reçu la lumière, elle est retombée dans l'erreur et qu'elle est assise dans les ténèbres de la mort. D'un côté est l'autel où fume le sacrifice des Patriarches, les tables de la loi sur lesquelles elle appuie sa main droite, le calice et l'encensoir du christianisme ; de l'autre, la tour de Babel, l'autel de Zoroastre, les Védas et la Trimourti des Indiens, une colonne du temple d'Ellora, le glaive de Mahomet et l'Alcoran, et enfin, une pagode chinoise.

Cette partie de la frise se termine par la représentation de deux grands commerces de l'Asie, le thé de la Chine et les tissus parfumés de la Perse et des Indes.

Nous voici à l'Afrique, par M. Guffens. Sur les traits de son visage, on reconnaît le matérialisme de la tribu de Cham qui a peuplé cette partie du monde. Le fétiche, sur lequel elle appuie la main, indique le fanatisme et l'idolatrie, et la double corne d'abondance, la double moisson du sol égyptien fertilisé par les crues du Nil. Une pyramide et un sphinx représentent cette civilisation raffinée, que Bossuet nous a dépeinte avec tant de majesté, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*. Néanmoins nous regrettons que l'artiste n'ait fait aucune allusion à la brillante école d'Alexandrie fondée par un portefaix de génie, Ammonius Saccas, et en regard des néo-platoniciens, au Christianisme avec l'auteur des *Stromates*, avec Origène et plus tard avec saint Augustin. Ne sont-ce pas là, en effet, les plus beaux souvenirs, et la véritable noblesse de l'Afrique, dégénérée par l'hérésie et ensuite par le Coran ?

Des chasses à l'autruche et au lion désignent, de chaque côté de la figure principale, le commerce des plumes et des pelleteries. Le lion, attaqué par une troupe de jeunes chasseurs, est surtout d'un beau mouvement.

L'Amérique est peinte par M. Sweerts, sous les traits d'une femme pleine de jeunesse et de vigueur, qui siége au milieu du commerce et de l'industrie. Coiffée de plumes, elle tient de la droite, le niveau de l'égalité

Digitized by Google

et le carcan de l'esclavage, et de la gauche, l'arc des Indiens et le fusil moderne. Une roue de gouvernail lui sert d'auréole.

La plantation du tabac et la fabrication des cigares occupe une partie de la frise. Plus loin, nous assistons à une chasse aux bisons, dans les savanes du Nouveau-Monde. Des enfants dessinés avec infiniment de verve, attaquent de leurs flèches, achèvent à coups de massue et s'apprêtent à dépouiller ces sauvages animaux, auxquels le peintre a su donner un grand caractère. Ainsi les chasses de l'Afrique et de l'Amérique offrent un heureux contraste avec les scènes empruntées à la vie agricole et pastorale de l'Europe.

Telle est la décoration artistique de la chambre de commerce. Dans cette enceinte, où se débattent les intérêts de la prospérité publique, on ne pouvait choisir un sujet plus heureux que celui que MM. Guffens et Sweerts ont représenté sur ses murs. Ce qui en fait la principale beauté est, sans contredit, l'unité dans laquelle en sont coordonnées les différentes scènes, et l'harmonie idéale et matérielle de tout cet ensemble. La largeur du dessin, la fermeté du coloris, l'expression, le style en un mot, voilà les qualités que les artistes se sont efforcés d'atteindre. Et l'on peut dire que cet essai de peinture monumentale, qui est un des premiers tentés en Belgique et le second de leurs auteurs, fait concevoir des espérances pour l'avenir.

Il appartenait au magistrat d'Anvers, héritier de celui qui a présidé à la grande école flamande du XVII^e^ siècle, d'être le premier à entreprendre une œuvre d'art vraiment importante, et de la voir sur le point de son achèvement.

Ceux qui connaissent tous les travaux grandioses que les Allemands ont exécutés en ce genre, seront meilleurs juges du mérite intrinsèque de ces peintures. Car leurs auteurs, nous l'avons dit, ne sont point restés étrangers à l'admiration acquise par cette glorieuse phalange d'artistes que M^me^ de Staël et Hyppolite Fortoul ont fait connaître à la France.

MM. Guffens et Sweerts, associant leurs talents et leur destinée, ont suivi le chemin qu'avaient frayé avant eux, vers la ville éternelle, Overbeeck, Cornélius, Schadow et Veith. L'art religieux fut en Italie l'objet spécial de leur étude. Tout en contemplant les œuvres immortelles de l'antiquité, du moyen âge et de la renaissance que Rome renferme dans son sein, ils cherchèrent encore des inspirations dans les travaux allemands de la Villa Massimi, où Cornélius a peint à fresque la *Divine comédie* de Dante, Overbeeck la *Jérusalem délivrée* de Tasse, et où Jules Schnorr a illustré en onze tableaux le *Roland furieux* d'Arioste. L'Allemagne fut le pays qu'ils visitèrent ensuite. Ils ont décrit avec goût, dans une brochure, qui en est à sa deuxième édi-

Digitized by Google

tion (1), les décorations monumentales de la Pinacothéque, de la Glyptothèque, des palais et des églises de Munich, rétribuées par le Roi de Bavière, le glorieux protecteur des arts.

Revenus dans leur patrie, ils commencèrent les peintures murales de la nouvelle église de la petite ville de St-Nicolas, en Flandre. Ce long ouvrage, qui a pour sujet unique les douleurs de la sainte Vierge, est loin d'être terminé (2). Ceux qui n'ont point visité cette œuvre, s'en seront fait une idée par la vue de quelques cartons, envoyés à la dernière exposition de Bruxelles. Ils ont pu admirer encore la charmante *Madone* de M. Guffens, page admirable, empreinte de sentiment et de poésie chrétienne.

L'on peut se convaincre ainsi que ces artistes professent un culte d'admiration pour les chefs-d'œuvre de l'art chrétien, qu'ils sentent la sublime et mystique poésie de Fra Angelico de Fiesole, de Pérugin et de Raphaël, et enfin, que ce n'est point sur la terre, mais bien à la suite de Léonard de Vinci (3), qu'ils voudraient chercher leur type de Christ. Sans renier les traditions de l'école flamande, leur ambition est de s'élever à un plus haut idéalisme différents en cela d'autres peintres qui n'imitent de leurs maîtres que les défauts.

« Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ? » disait-on, à la fin de l'école de David. Nous pourrions demander qui nous délivrera de l'art bourgeois ? L'on verrá peut-être la réponse à cette question, dans l'importante commande que S. A. R. le Duc de Brabant vient de faire à M. Leys. Il s'agit, comme on sait, d'un grand tableau, représentant l'institution de la Toison d'Or, et qui ornera une salle consacrée tout entière aux souvenirs de cet ordre célèbre de chevalerie. Rien ne s'oppose à ce que nous espérions que d'autres monuments, ou d'autres salles du même palais puissent recevoir des fresques, rappelant les différentes époques de notre histoire nationale, si pleine de glorieux événements. Les anciennes poésies qui réjouirent nos pères, fourniraient un admirable texte de décoration artistique. *Ogier l'Ardennais*, pour l'appeler par son véritable nom belge, le *Chevalier au cigne*, *Perceval*, le poëme de *Gudruxe* et les *Sagas du Nord* (4) développeraient leurs

(1) *Souvenirs d'un voyage artistique en Allemagne.*

(2) La nouvelle église de Saint-Nicolas dans le pays de Waes est un de ces édifices qui ne sont pas élevés pour la gloire de leur architecte, encore moins pour celle de l'art belge. Elle est en un faux style roman, et se prête d'ailleurs fort mal à recevoir des fresques.

S'il nous était permis de dire incidemment notre avis sur ces dernières, nous pensons que moins de recherche des effets que ne comporte point, selon nous, ce genre élevé, assurerait plus de gravité dans la composition. L'élévation du style nous semble avec le sentiment chrétien, la plus précieuse qualité que l'on puisse ambitionner ici.

(3) H. Rio, *l'Art chrétien*, t. II, p. 110.

(4) V. *Sagas du Nord*, par M. de Baecker.

Digitized by Google

chants héroïques sur des membres secondaires d'architecture, de même que les *Niebelungen*, les poésies de Walter von der Vogelweide, de Wolfram von Eschenbach, et aussi celles de l'antiquité classique et celles de l'Allemagne moderne ont été illustrées par le pinceau dans les palais de Munich. C'est ainsi que l'histoire et la poésie offriraient de magnifiques sujets d'étude pour la peinture monumentale, et qu'un but vraiment noble et grand serait proposé à nos artistes.

Voilà les réflexions que nous a suggérées l'œuvre de MM. Guffens et Sweerts à la chambre de commerce et des fabriques. Nous laisserons à d'autres le soin d'en faire une étude critique, et de montrer la place qu'elle doit occuper dans l'histoire de la fresque contemporaine. Car les murs que nous avons décrits sont ceux d'une simple salle, non ceux d'un vaste monument, et les faits et gestes de quelques marchands cimentant un pacte commercial par de copieuses libations, quelle que soit, d'ailleurs, leur importance, ne pouvaient être traités, comme les épopées peintes dans les palais de l'Allemagne ou la grandiose assemblée des artistes de toutes les écoles à l'hémicycle des Beaux-Arts, à Paris, — comme aussi l'on pourrait célébrer les héros de nos annales, tels que notre Godefroid, Baudouin de Constantinople, Jean-le-Victorieux et tant d'autres, — comme surtout il faudrait représenter les sublimes mystères de notre religion, qui formeront toujours la plus haute sphère où l'art puisse atteindre. On peut donc louer MM. Guffens et Sweerts d'être restés véridiques et de n'avoir point cherché à s'élever à un style que ne comportait pas leur sujet.

Oswald Van den Berghe,
Dr en philosophie, secrétaire-adjoint de l'Académie d'Archéologie de Belgique, etc.

Digitized by Google

ERRATA.

L'article intitulé : *Des Faits et de la Méthode historique en économie politique*, ayant été imprimé en l'absence de l'auteur, il s'y est glissé un assez grand nombre de fautes typographiques : nous nous bornerons à relever les principales.

p. 346, ligne 3 du texte, un médiocre appui, lisez : *un médiocre ennui.*
p. 348, l. 37, la vie scientifique, lisez : *la vérité scientifique.*
p. 349, l. 8, phénomènes existants, lisez : *constants.*
id. l. 15, ce sont les torts, lisez : *ce sont ces torts.*
p. 354, l. 22, ses intérêts, lisez : *les intérêts.*
p. 354, l. 31, la loi, lisez : *les lois.*
p. 355, l. 10, séparer de la vie sociale, lisez : *dans.*
p. 356, l. 4, facilement acceptée, lisez : *tacitement.*
id. note 1, l. 3, y adjoint, lisez : *y a jointe.*
p. 358, l. 24, ensemble des faits, lisez : *ensemble de faits.*
p. 360, l. 4, pour toutes époques, lisez : *pour toutes les époques.*
p. 361, l. 7, l'intelligence du fait conduit, lisez : *le conduit.*

Digitized by Google

DES PORTRAITS DE FEMME

DANS LA POÉSIE ÉPIQUE DE L'INDE (1).

TROISIÈME ÉTUDE.

HISTOIRE DE SACOUNTALA.

« On pourrait comparer Virginie à quelques figures de la poésie sacrée des Hindous, Sacountalâ, Damayantî, et l'on serait étonné de voir comment le même sol, les mêmes harmonies ont produit les mêmes êtres poétiques dans l'esprit des Orientaux et dans celui d'un homme de l'Occident... »

QUINET, *Génie des Religions.*

Voici, dans sa première forme, l'histoire romantique qui fut le germe du drame célèbre de Calidâsa, appelé la *Reconnaissance de Sacountalâ,* et si bien accueilli du public européen dans les traductions de sir W. Jones et de M. de Chézy : nous la faisons ici succéder avec intention à l'histoire de Nala et de Damayantî, parce que, portant le même coloris antique, elle forme cependant avec elle un certain contraste qui sert bien à nous montrer les mœurs indiennes sous leurs divers aspects. La première est plutôt héroïque; la seconde est plus intimement rattachée à la mythologie des Brâhmanes : l'une met en relief les devoirs et les sentiments; l'autre fait plus de part aux passions, donne un plus libre cours aux émotions de l'âme et aux orages du cœur.

On a sous les yeux, dans l'histoire de Sacountalâ, réputée fort ancienne, un de ces incidents qui ne devaient point être rares dans la vie des races royales et guerrières, une de ces intrigues qui, des mœurs, ont passé dans les usages

(1) Suite. Voir le numéro de mai.

Digitized by Google

et qui ont même reçu des lois une sorte de sanction. L'union passionnée de Sacountalâ avec le roi Douschyanta qui la rencontre dans les jardins enchanteurs d'un ermitage indien, c'est un mode de mariage qui a porté le nom des *Gandharvas*, ou des musiciens et danseurs du séjour céleste, amants des nymphes divines appelées les Apsaras (1); c'est une des exceptions que le législateur avait été obligé d'admettre bien qu'elle dérogeât aux rites établis, mais qu'il s'était efforcé de rattacher aux symboles religieux en lui imposant une dénomination divine; ce mode d'union était devenu licite, rien que par l'empire de la coutume, parmi les *Kschatriyas*, qui avaient formé de bonne heure une caste distincte de la caste brahmanique. L'histoire épique que nous allons esquisser (2), n'en est pas moins un hommage rendu par la poésie à la femme, à son caractère et à ses vertus, dans les paroles qu'elle a prêtées à cette héroïne des anciens âges. La manière dont Sacountalâ y exprime le sentiment de sa dignité a tellement frappé Frédéric de Schlegel, au commencement de ce siècle, qu'il en a donné un extrait en témoignage de ses assertions sur la valeur morale et sur l'art remarquable de l'ancienne poésie des Hindous; il se sert des termes suivants pour caractériser le long discours de Sacountalâ à Douschyanta que nous reproduisons plus loin presque en entier :

« Pour le détail de cette partie de l'histoire, dit-il (3), l'ancienne épopée s'écarte beaucoup du drame de Calidâsa. Dans le Mahâbhârata, Sacountalâ est aussi d'abord méconnue et rejetée de Douschyanta; puis vient la reconnaissance et la réconciliation. Mais, quant à la circonstance de l'anneau enchanté (4), il n'y a rien de cela dans le poëme. L'en-

(1) Le ciel indien a été dépeint par d'anciens poëtes comme presque aussi sensuel que le ciel de Mahomet, parce que ces poëtes l'ont fait à l'image de la cour des chefs militaires et des princes de l'Inde, premiers infracteurs de la sévérité des mœurs antiques.

(2) Cette partie du travail, terminée depuis plusieurs années, paraît ici pour la première fois.

(3) *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*, livre IV. Poésie (trad. citée, p. 292-93).

(4) C'est l'usage d'un anneau comme moyen de reconnaissance qui a fait donner à la pièce indienne le titre de *l'Anneau fatal* dans les premières traductions européennes.

Digitized by Google

fant de Sacountalâ est déjà âgé de six ans, lorsque sa mère vient avec lui à la cour du roi, demander à ce prince l'accomplissement de la promesse qu'il lui a donnée, de déclarer son fils pour l'héritier du royaume. Douschyanta désavoue Sacountalâ, seulement parce qu'il craint qu'une reconnaissance trop facile et sans preuve n'éveille chez les grands des soupçons sur la légitimité de l'enfant; peut-être bien aussi fait-il des difficultés pour mettre à l'épreuve celle qu'il veut épouser.

» Sacountalâ, animée par sa dureté, tombe dans le plus grand courroux, et sa douleur éclate enfin par un discours dans lequel elle tente de rappeler au perfide la voix de la conscience et la crainte de la divinité qui voit toutes les actions des mortels. Elle lui peint la sainteté du mariage et la grâce de la nature enfantine, et elle finit par une plainte mélancolique sur son malheur. »

Ailleurs, Frédéric de Schlegel va même jusqu'à donner un suffrage de prédilection à la narration épique (1), après avoir loué le drame de Calidâsa comme un des modèles de cette manière d'exposer dans laquelle les Hindous associent invinciblement à leurs impressions un sentiment très-vif de l'immortalité dans une autre vie (2); car, il lui a paru d'un haut intérêt de rechercher, non-seulement quelle influence ces notions élevées ont exercée sur toutes les relations sociales, mais encore de quel genre de poésie, de beauté et de pathétique, leur expression a été susceptible dans les monuments écrits des Indiens.

« Ce qui nous charme dans leur poésie, dit-il, c'est le sentiment délicat pour la solitude et le monde végétal animé dans toutes ses parties, qui se présente sous des formes si attrayantes dans le poëme dramatique de la Sacountalâ: ce

(1) *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, leçon XV^e^, consacrée à la littérature et à la culture intellectuelle des Indiens. Comp. la *Philosophie de l'histoire* du même auteur, leçon VI^e^ déjà citée.

(2) La certitude d'une vie future, fait remarquer ce philosophe, a pour ainsi dire empiété dans l'Inde sur la vie terrestre actuelle; tout n'est ici bas que préparation. « Les liens les plus doux, ceux de la nature et de l'amour, en reçoivent aussi une consécration nouvelle. D'après ce système, le père et le fils sont tellement unis dans leur essence la plus intime, que la mort même ne saurait briser cette union ni la connexité de leurs destinées. Le mariage est aussi considéré comme d'autant plus sacré qu'il s'étend au-delà de la vie. »

Digitized by Google

sont encore les traits de douceur et de fidélité des femmes, ainsi que de la beauté aimable de la nature enfantine, qui brille encore davantage dans l'exposition épique bien plus ancienne de la même tradition hindoue. Qu'elle est touchante et digne d'admiration, cette profondeur du sentiment moral d'après laquelle le poëte appelle la conscience, « l'ancien solitaire, » ou « le témoin du cœur, » à qui rien ne reste caché; et dit qu'une action injuste et une faute peuvent si peu demeurer cachées, que non-seulement tous les dieux et l'homme intérieur les connaissent, mais même que la nature inanimée les ressent!... »

Malgré la beauté de l'épisode du *Mahâbhârata* que nous désirons faire connaître, il nous paraît préférable de n'en citer en cet endroit que la dernière partie nous montrant Sacountalâ dans l'attitude d'une femme suppliante, d'une épouse méconnue, d'une mère outragée. M. de Chézy, il est vrai, a donné de tout l'épisode une traduction fort élégante, mais libre, qu'on pourrait plutôt nommer une paraphrase poétique (1), et il l'a composée sans craindre de retrancher certains passages de son modèle en vue des exigences d'un grand cercle de lecteurs dans le monde littéraire de nos jours. Tout en reconnaissant le talent qu'il a dépensé dans cette partie de sa tâche, nous avons cru devoir nous en tenir à un calque plus exact du texte sanscrit (2): nous y sommes autorisés par l'exemple de Charles Wilkins qui le premier a traduit le même épisode en anglais (3), et même d'un traducteur en vers, M. Bernard Hirzel, de Zürich, qui a suivi constamment l'original avec une scrupuleuse, mais habile fidélité (4).

(1) Dans son édition de la *Reconnaissance de Sacountalâ*, à la suite du drame. (Paris, 1830, 1 vol. gr. in-4°. — Texte sanscrit, en sept lectures, p. 5-42, trad. fr., p. 77-100.)

(2) L'édition complète de l'épopée nous fournit le texte de l'épisode conforme presque en tout à celui qu'avait imprimé de Chézy, d'après deux manuscrits de Paris avec le secours de variantes fournies par M. Bopp. — Ier livre, *Adiparvan*, lect. 68-74, v. 2799-3125 (t. I, p. 101-113, éd. de Calcutta).

(3) Cette version, publiée originairement dans l'*Oriental repertory* de Dalrymphe, fut réimprimée à Londres, en 1795, in-12. Sur cette version a été faite la traduction française d'une lecture agréable, insérée dans le *Journal asiatique* de Paris, en 1828 (t. Ier, 2e série, p. 337-74).

(4) *Sakuntala oder der Erkennungsring*, ein indisches Drama u. s. w. Zürich, 1833, in-8° (p. 127-55), 2e édit., ib. 1849.

Digitized by Google

Une rapide analyse des cinq premiers chants nous suffira pour amener le lecteur aux pages que nous avons intérêt de reproduire non-seulement avec leur style et leur coloris poétique, mais encore avec une grande exactitude d'expression (1).

§ I.

Un monarque vertueux et fort, du nom de Douschyanta, régnait jadis, par droit de conquête, sur la vaste contrée de l'Inde qui n'avait d'autres limites que les rivages de la mer ou les confins des tribus les plus barbares. Le sol fertile de ses Etats donnait tout en abondance aux peuples qui les habitaient : nulle part la nature ne s'était encore montrée si prodigue de ses bienfaits. Les hommes qui peuplaient cette terre favorisée étaient dignes d'un tel bien-être par leurs vertus; tous aimaient la justice et respectaient les lois; ils conservaient rigoureusement parmi eux la distinction des quatre classes primitives : « Pendant ce règne, dit le poëte, on ne vit point les castes se confondre par des mariages entre les différents ordres. »

Douschyanta paraissait aux hommes revêtu de tout l'éclat de la puissance divine, et sa force prodigieuse était comparée à celle des plus puissants d'entre les Dieux. On admirait ce prince partout où il portait ses pas. Tantôt il se montrait à la tête d'une brillante armée et recueillait les applaudissements d'une foule enthousiaste; tantôt il entreprenait avec une redoutable escorte une de ces chasses plus redoutables que la guerre elle-même : exercé au maniement des armes, il immolait dans sa course à travers les forêts des milliers d'animaux féroces qu'il perçait de son bras, et il portait lui-même le ravage et la mort jusqu'au milieu.

(1) Avant d'analyser le drame de la Reconnaissance de Sakountalâ, dans le Ve entretien de son *Cours familier de littérature*, M. de Lamartine a donné un résumé de l'épisode écrit, dit-il, avec une force et une simplicité plus antiques que le drame lui-même.

« On vérifie au premier coup d'œil, ajoute-t-il plus loin au sujet des deux ouvrages, un caractère de virilité dans l'antique, de raffinement et d'afféterie dans le moderne. » C'est une thèse littéraire à laquelle il est revenu fort souvent avec une justesse de vues qu'on regrette de ne pas retrouver au même degré dans toutes les pages de son recueil.

Digitized by Google

des troupeaux d'éléphants sauvages. La forêt, jonchée des javelots qu'avait lancés son armée semblable à un ouragan, et couverte des cadavres des animaux tombés sous les coups du roi, n'offrait plus qu'un spectacle de carnage et de destruction.

A ces scènes terribles succède tout à coup le tableau des merveilles et des enchantements d'une nature plus douce : si ce n'était un hors-d'œuvre en cet endroit, nous retracerions avec complaisances ces peintures délicates où se révèle l'art de décrire appliqué encore avec sagesse par le poëte indien. Un ermitage est dessiné dans tous ses détails les plus pittoresques, que fournit la végétation luxuriante des lieux humides et bien boisés de la Péninsule : les arbres et les fleurs, le cours d'une rivière, le chant des oiseaux, les groupes de pénitents, rien n'est omis dans les traits qui nous peignent une de ces solitudes admirables dont les contemplatifs de l'Inde ont fait de tout temps leur séjour favori. Mais le narrateur épique nous fait suivre les pas de Douschyanta dans cet asile de paix et de délices.

Après avoir cherché en vain dans l'ermitage le vénérable Canva, illustre descendant du divin Casyapa, Douschyanta rencontra une jeune fille d'une rare beauté, portant l'humble vêtement d'une anachorète. Il l'interrogea sous l'empire de la plus vive admiration, et, quand elle se dit l'enfant adoptif du solitaire, il la pressa davantage encore de questions sur son origine et sur sa destinée. C'est alors que Sacountalâ fit au noble étranger le récit de sa naissance et de son éducation, comme elle l'avait entendu elle-même de la bouche de Canva, son protecteur et son gardien. Elle est de sang royal : son père est le fameux Viçvâmitra qui avait obtenu par ses longues austérités de passer de la classe des Guerriers à celle des Brâhmanes, et qui avait effrayé les Dévas eux-mêmes par la vertu de ses mortifications qui allait lui ouvrir le ciel (1). Menacé dans son pouvoir divin, Indra résolut d'anéantir un instant les mérites tout puis-

(1) L'histoire religieuse de l'Inde est pleine de semblables exemples de la jalousie des Dieux craignant d'être dépossédés de leurs prérogatives divines par des mortels devenant dieux à leur tour : l'histoire de Viçvâmitra, longuement racontée dans le *Râmâyana*, est le plus célèbre des nombreux exemples que nous en donne l'épopée sanscrite.

Digitized by Google

sants de l'ascète, et il envoya auprès de lui une des Apsaras de sa cour, Ménacâ, avec tous les moyens de séduction dont il pouvait disposer comme maître de l'air et de la nature. La nymphe remplit sans peine l'objet de sa mission; mais quand elle remonta au séjour céleste d'Indra, elle abandonna l'enfant qui venait de naître de son union avec l'orgueilleux et austère Viçvâmitra. Cette faible enfant, Canva, possesseur d'un ermitage voisin, la recueillit, couchée sur un lit de mousse et de fleurs, protégée par un berceau de verdure, et rafraîchie par le vol des *Sacountas*, troupe d'oiseaux charmants qui avaient pris pitié d'elle dans son délaissement. Il la nomma SACOUNTALA en souvenir de ces oiseaux, et il la porta dans son ermitage où il l'éleva avec la plus tendre sollicitude : il la considéra comme sa fille, et à son tour Sacountalâ ne cessa de l'honorer comme un père.

Quand Douschyanta eut entendu le récit de la fille adoptive de Canva, il lui tint ce discours d'un ton ému qui trahissait en lui une passion exaltée (1) :

« D'après ton langage, ô femme excellente, il est clair que tu es fille d'un roi : deviens mon épouse, femme gracieuse, et dis-moi ce que je dois faire pour toi! Aujourd'hui même je t'apporterai un collier en or, de riches vêtements, des boucles d'oreilles étincelantes d'or et des pierreries les plus rares provenant des contrées lointaines, des joyaux, gracieux ornement de la poitrine, ainsi que de riches fourrures. Consens à être mon épouse, et tout mon royaume t'appartiendra. Unis, vierge timide, unis tes jours aux miens par le lien nuptial des *Gandharvas* : car de toutes les manières de serrer les nœuds de l'hymen, celle des *Gandharvas* est réputée la meilleure. »—« Ô roi, lui répondit Sacountalâ, mon père est sorti de cet ermitage pour aller chercher des fruits : attends ici quelques instants; lui-même, j'en suis sûr, t'accordera ma main. »—« Beauté irréprochable, répartit aussitôt Douschyanta, je désire avant tout te vouer un culte d'amour! C'est pour toi, sache-le, que je suis venu en ces lieux : mon cœur s'en est allé vers toi! Une âme s'unit par l'amitié à une autre; une âme trouve son refuge

(1) Lecture VI^e^ du texte de Chézy; lect. 73^e^ du I^er^ livre dans le *Mahâbhârata* de Calcutta, v. 2955-87.

Digitized by Google

dans une autre; une âme se donne elle-même à une autre: telle est la règle que trace pour toi la loi divine. Selon cette loi il est huit manières de se marier (1). Les quatre premières, ainsi que l'a déclaré autrefois *Manou* dit *Svayambhou* (existant par lui-même), conviennent à l'ordre des Brâhmanes, et les six premières appartiennent de droit aux Kschatriyas..... Ainsi devons-nous agir, en suivant la route que la loi nous indique : le mode des *Gandharvas* et celui des *Rakschasas* sont légitimes pour la caste guerrière, tu n'en peux douter; il n'est pas moins certain qu'ils puissent être usités, soit ensemble, soit séparément. Toi qui m'aimes du même amour que je t'aime moi-même, deviens donc mon épouse d'après la rite de mariage dit *Gândharva!* »

Sacountalâ dit alors à Douschyanta : « Si telle est la route tracée par la loi, si je suis libre de disposer de moi-même, écoute la condition que je mets à mon consentement, ô le meilleur des descendants de Pourou! Promets-moi d'accomplir en toute vérité ce que je vais te demander ici en secret : le fils à qui je donnerais le jour serait ton successeur en qualité de *Youva-râdja* (2). C'est une vérité que je dis, ô grand prince : si tu me l'accordes, que notre union soit bientôt consommée! »—« Qu'il en soit ainsi! » lui répondit le roi sans plus longue réflexion. « De plus, je te conduirai dans la capitale de mon royaume, ô femme au doux sourire : comme tu en es digne, je t'en fais formellement la promesse; je te le dis en vérité! »

Ainsi ce prince parla-t-il à celle qui avait toujours marché sans reproches; puis il la prit par les mains d'après le rite consacré. Quand il eut passé quelque temps auprès de Sacountalâ dans ce lieu paisible, Douschyanta prit congé d'elle, mais en l'assurant de nouveau qu'il lui enverrait une escorte pour la conduire à son palais. Il partit, songeant à Canva et à ce que ferait le saint personnage en apprenant les événements qui venaient de se passer dans son ermitage.

(1) Ce sont les modes appelés, comme nous l'avons indiqué dans l'introduction, *brâhma, daiva, ârscha, prâdjâpatya, âsoura, gândharva, râkschasa* et *piçâtcha*, d'après les noms des Dieux, des sages et des génies bons ou mauvais. — *Mânava-dharma*. Liv. III, v. 21 et suiv.

(2) « Jeune roi, » prince royal, héritier présomptif de la couronne.

Digitized by Google

Il était encore livré à ces pensées, quand il rentra dans sa capitale.

Peu d'instants après Canva était de retour dans l'enceinte de l'ermitage; Sacountalâ, agitée d'esprit et de cœur qu'elle était, n'alla point à la rencontre de son père. Mais le pieux solitaire, doué d'un savoir divin et rendu pénétrant par la ferveur religieuse, lui dit avec joie en jetant sur elle un regard prophétique : « Bienheureuse, l'union que tu as contractée aujourd'hui de toi-même sans me consulter n'a rien de contraire à la loi divine. Certes, le mariage nommé *Gândharva* est le plus convenable pour l'ordre des guerriers : c'est l'union secrète et sans invocations sacrées de deux amants qui s'aiment d'un amour mutuel. Douschyanta que tu as pris pour époux, ô Sacountalâ, est le meilleur des hommes, doué de vertu religieuse et de grandeur d'âme. Ton fils, chef d'une grande race, redoutable par sa force, aura en sa puissance ce monde tout entier auquel l'Océan sert de limite : ce héros magnanime marche-t-il au combat avec une excellente armée, elle restera à jamais invincible! » Alors Sacountalâ ayant déchargé le vieux Canva de son fardeau et déposé les fruits qu'il apportait, versa une eau fraîche sur les pieds du vénérable solitaire, et elle lui dit quand il eut goûté quelque repos : « L'excellent roi Douschyanta que j'ai choisi pour époux, oh! puisses-tu répandre tes bénédictions sur lui et sur tous ses amis! »—« A cause de toi, lui répondit Canva, je veux lui être propice, ô femme accomplie! Obtiens de moi, à ton choix, la faveur que tu désires le plus vivement! » Alors Sacountalâ sollicita de lui pour la race de Pourou la fidélité dans le devoir et la persévérance dans le bonheur, tant était grand son désir de ce qui assurerait la félicité de Douschyanta.

» En l'absence du prince qui lui avait donné la promesse d'un prompt retour, plusieurs lunes s'étant déjà écoulées, Sacountalâ mit au monde un fils d'une force incomparable, d'un éclat égal à celui de la flamme, doué de beauté et de nobles vertus : il reçut le nom de Dauschyanti (1). Le meilleur des ascètes, Canva accomplit rigoureusement pour

(1) Ce nouveau récit et tous ceux qui vont suivre forment la lecture VIII[e] du texte de l'épisode (127 dist.), la lecture 74[e] du I[er] livre du *Mahâbharata* (v. 2988-3125).

Digitized by Google

l'enfant toutes les cérémonies prescrites depuis la naissance jusqu'aux années de la jeunesse. Là grandit rapidement le jeune prince, au corps de lion, aux dents blanches et aiguës, portant sur la main la marque d'une roue (1), ayant une tête imposante et une force redoutable, semblable enfin à quelque rejeton des dieux. A peine âgé de six ans, il ramenait vers la retraite de Canva les lions, les tigres, les ours, les éléphants, les buffles, et d'une main puissante il les attachait au tronc des arbres qui entouraient l'ermitage; puis il les montait et les apprivoisait, comme en se jouant, dans ses courses lointaines. De là vint le nouveau nom que lui donnèrent les habitants de cette pieuse solitude : « Qu'il soit nommé, dirent-ils, *Sarvadamana*, celui qui dompte tout, puisqu'il sait dompter tous les êtres! » Ainsi l'enfant obtint-il le nom de *Sarvadamana*.

« Le sage qui voit cet enfant rempli de courage, de force et de vigueur, accomplissant des actions en quelque sorte surhumaines, dit un jour à Sacountalâ : « Il est temps qu'il soit reconnu pour l'héritier du trône! » Découvrant donc en lui une vertu supérieure, Canva dit alors à ses disciples : « Suivez la belle Sacountalâ en compagnie de son fils! Conduisez-la avec honneur d'ici jusqu'à la demeure de son époux, après l'avoir parée de tous les ornements qui conviennent à sa dignité. Il ne sied pas que les femmes demeurent trop longtemps parmi leurs proches et leurs amis; cela nuit à leur réputation, à leurs mœurs et à leurs devoirs: c'est pourquoi, emmenez-la d'ici promptement! » Après avoir répondu qu'ils étaient prêts à obéir, ces sages d'une insigne vertu placèrent Sacountalâ et son fils devant eux, et ils partirent ensemble pour la ville de Gadjasâhvaya (2).

§ II.

» Prenant par la main son fils aux yeux de lotus, sem-

(1) Ce signe était regardé comme présage certain de la domination suprême : le nom de *Tchacra* était donné, par les devins de l'Inde, à une disposition des lignes de la main, en forme de roue ou de soleil.

(2) Un des noms de la ville antique Hâstinapoura, analogue au premier en ce qu'il désigne un « combat ou concours d'éléphants. »

Digitized by Google

blable aux enfants des Immortels, Sacountalâ, au sortir de la forêt, alla directement au palais de Douschyanta. Après qu'elle eut été annoncée et introduite auprès du roi avec son fils égal en splendeur au soleil levant, ses compagnons de route s'en retournèrent à leur ermitage. De son côté, quand Sacountalâ eut témoigné sa vénération au prince selon l'usage, elle lui adressa ses paroles : « Ordonne que cet enfant, ô grand roi, soit consacré par l'eau sainte à la dignité d'héritier royal *(yâuvarâdjya)* ! car c'est ton fils qui, semblable à une divinité, est le fruit de ton amour pour moi. Ordonne cette cérémonie, chef des hommes, selon l'engagement que tu en as pris quand nous nous sommes unis naguère; souviens-toi, prince fortuné, que c'était dans l'enceinte de l'ermitage de Canva! »

En entendant ces mots, et quoiqu'il n'eût point oublié ses promesses, le roi s'écria : « Je ne m'en souviens pas! De qui proviens-tu, pénitente maudite? Je n'ai point souvenir d'avoir formé légalement quelque lien d'amour avec toi; va-t-en, ou reste ici, à ton bon plaisir : fais ce que tu voudras! » Interdite, atterrée par ces paroles, privée de ses sens par la douleur, cette femme pleine d'intelligence et de beauté resta d'abord sans mouvement comme une colonne immobile : ses yeux étaient enflammés d'indignation, et un violent dépit agitait ses lèvres; le feu de son regard semblait dévorer le roi, quand elle lançait les yeux sur lui. Tantôt elle se contenait avec dignité; tantôt elle tressaillait, pénétrée du désir de venger son outrage; elle se sentait constamment animée de cette ardeur qu'inspire et soutient la pratique des austérités. Accablée par l'excès de sa douleur, elle hésita quelques instants; ensuite, fixant ses regards sur son royal époux, elle lui dit avec l'accent de la colère :

« Toi qui connais la vérité, ô grand roi, comment se fait-il que tu oses soutenir sans crainte ne pas me connaître, ainsi que le ferait un homme vulgaire et de sentiments bas? Ton cœur sait ce qui est en cela vérité ou mensonge, dis en conscience ce qu'il est juste de dire, et ne te ravale point toi-même! Celui qui se juge et se déclare autrement qu'il n'est, en vérité, n'est-il pas coupable du même crime que le brigand qui se déroberait à lui-même? Je suis seul, as-tu pensé peut-être? mais tu ne sais ce que c'est que la

Digitized by Google

conscience, ce sage des anciens jours, qui a connaissance de toute action mauvaise, et en présence de qui tu commets l'iniquité! L'homme qui fait le mal se prend à dire: personne ne me voit! Mais les dieux le voient, et son propre juge, l'homme intérieur, le voit aussi! Le Soleil et la Lune, le Feu et l'Air, le Ciel, la Terre et les Eaux, le Jour et la Nuit, les deux Crépuscules, du matin et du soir, Yama et Dharma (1), ainsi que la conscience, sont tous les témoins des plus secrètes actions des mortels!... Yama, fils de Vivasvat, pardonne son crime à celui dont l'âme trouve satisfaction dans le souvenir intime de son acte; au contraire, il punit durement l'action coupable de l'homme qui n'en conserve pas en lui-même la conscience. Non, les dieux ne sont point propices à celui qui s'avilissant lui-même, s'attache à un autre témoignage qu'à celui de son âme, quand même son âme ne serait pas la cause du mal! »

» Toi qui naguère es venu librement vers moi, ne me méprise pas, moi qui te suis dévouée comme à un époux! Tu ne peux traiter avec dédain l'épouse digne d'honneur qui se présente à toi! Pourquoi me repousses-tu comme une femme misérable, abandonnée, en présence de toute cette assemblée? Ce n'est pas dans un désert que je profère ma plainte : pourquoi ne m'écoutes-tu pas? si tu ne donnes point de réponses à mes supplications, Douschyanta, crains que ta tête coupable ne se brise en cent éclats! »

» Les anciens chantres l'ont déclaré : l'homme qui s'unit à la femme renaît par elle dans ses enfants; de là vient pour l'épouse le titre de mère *(djâyâ)*. Un fils naît-il à l'homme fidèle aux lois de sa croyance, il sauve par la perpétuité de sa race ses ancêtres autrefois décédés. De ce qu'il délivre l'âme de son père du séjour infernal appelé *Pout*, un fils est appelé *poutra*, ainsi que l'a déclaré Svayambhou lui-même (2). L'épouse est un objet d'honneur dans la maison; c'est elle qui élève les enfants; l'épouse est le souffle de vie de son époux; elle est tout dévouement à

(1) *Dharma* est le dieu en qui est personnifiée toute justice : *Yama* est le dieu des morts, juge des enfers, qui est en action dans l'histoire de Sâvitrî; il est au nombre des personnalités divines invoquées dans les textes védiques (v. l'*Essai sur le mythe des Ribhavas*, p. 76 et suiv.).

(2) *Mânava-dharma*, liv. IX, v. 138. — Voir plus haut l'Introduction.

Digitized by Google

son maître. L'épouse est la moitié de l'homme; elle est pour lui le meilleur des amis : l'épouse est la source du parfait bien-être; elle est la racine de la famille et de sa perpétuité. Les hommes qui ont une épouse accomplissent bien les cérémonies sacrées et remplissent les devoirs de chefs de maison : quand ils possèdent une épouse, les hommes sont comblés de joie, et le bonheur du salut leur est assuré. Dans des lieux déserts, les femmes sont des amies procurant consolation par leur doux langage; elles sont comme des pères dans les devoirs sérieux de la vie; elles deviennent comme des mères dans les temps d'infortune. Les femmes sont un appui dans des solitudes sauvages pour le voyageur délaissé : qui a une épouse est assuré d'un soutien; c'est pourquoi, les femmes offrent le meilleur des refuges dans l'existence. Son époux émigre-t-il dans un autre monde et tombe-t-il seul dans les lieux de ténèbres, une épouse constamment dévouée le suit dans cette région. Meurt-elle la première, l'épouse fidèle reste sans cesse dans l'attente de son époux, sur lequel sont fixés ses regards; si son époux la précède, la femme vertueuse le suit même dans la mort (1). »

» Aussi, le mariage, ô prince, est-il un état très-désiré : le mari possède en effet son épouse, non-seulement dans cette vie, mais encore dans celle qui est à venir. Les sages ont dit que le fils de l'homme étant un autre lui-même, né de lui-même, l'homme doit respecter sa femme, la mère de son enfant, autant que sa propre mère. Quand il regarde l'enfant de son épouse, comme il verrait sa propre image dans un miroir, il éprouve la même joie que l'homme pur qui a obtenu le ciel. Consumés par les peines de l'âme, affligés par des revers, les hommes trouvent de pures délices auprès de leur épouse, comme les êtres souffrant de la chaleur en trouvent dans la fraîcheur des eaux. Bien qu'irrité par un outrage, que l'homme ne cause jamais de chagrin à la femme qui l'a charmé : qu'il considère plutôt que c'est d'elle que dépendent sa joie, son bonheur et l'ac-

(1) Allusion à ces immolations volontaires des veuves, rares sans doute, mais certainement assez anciennes dans l'Inde héroïque, dont nous avons parlé dans les préliminaires de ces *Etudes*.

Digitized by Google

complissement de ses devoirs! La femme est la source constante et sacrée de l'existence; car sans son secours, les *Rischis* (sages divinisés) eux-mêmes donneraient-ils le jour à un enfant? Lorsqu'un fils accourt vers son père, même tout couvert de poussière, lorsqu'il vient l'embrasser, quel plus grand plaisir peut-il exister?

» Comment peux-tu donc regarder d'un œil de mépris ce jeune enfant qui est ton fils, alors que lui-même dirige vers toi ses beaux yeux avec tant d'affection? La petite fourmi veille sur ses propres œufs et ne les brise pas!... et toi, qui connais la justice, comment ne protégerais-tu pas ton enfant? L'attouchement d'un tendre enfant, lorsqu'on le tient embrassé, est plus doux et plus suave que celui de vêtements délicats, que celui de l'eau la plus fraîche. Le Brâhmane est le premier des hommes; la vache, le premier des quadrupèdes; le *gourou*, notre guide spirituel, et vénéré au-dessus de tous; de même l'attouchement d'un enfant est de toutes les sensations la plus délicieuse! Permets donc que cet enfant dont l'œil est plein d'affection t'embrasse et te caresse, puisqu'il n'y a pas dans le monde de plus douce sensation que les caresses d'un enfant! »

» Trois fois trois lunes s'étant écoulées, j'ai donné le jour, ô puissant prince, à cet enfant vigoureux et fort qui doit éloigner de toi à jamais tous les chagrins. Cent fois il offrira le grand sacrifice du cheval (le *Vâdjimédha*)! » Telles sont les paroles qu'une voix céleste me fit entendre au moment de sa naissance. N'est-il pas vrai que l'homme qui rentre volontiers dans sa demeure après une absence, presse avec amour son fils contre son sein et lui imprime sur le front de tendres baisers? Les Brâhmanes, tu le sais, dans les cérémonies pratiquées à la naissance de l'enfant, prononcent cette formule de la liturgie sacrée : « C'est de mon corps, de mon propre corps que tu es né; c'est de mon cœur que tu es issu: tu es un autre moi-même, ô fils; puisses-tu vivre cent automnes! » Celui-ci est né de tes membres, c'est un autre homme issu de toi : comme dans une eau pure, regarde tes traits dans ceux de ton fils. De même que le feu du sacrifice s'allume d'une étincelle du foyer domestique, cet enfant que tu as engendré n'est qu'une partie de toi-même!

Digitized by Google

» Hélas! un jour, ô prince, un chasseur, à la poursuite des bêtes fauves, vint s'emparer de moi, jeune encore, dans le paisible asile de mon père. Parmi les six premières d'entre les Apsaras, brille d'un grand éclat Ménacâ, la fille de Brahma : descendue un jour du ciel sur la terre, cette Nymphe me donna l'existence en s'unissant à Viçvâmitra. Après qu'elle m'eut mise au monde sur un des plateaux de l'Himâlaya, cette femme cruelle m'abandonna comme si j'eusse été l'enfant d'une autre. Quel crime ai-je donc pu commettre dans une autre vie avant ma naissance, pour avoir été délaissée par mes parents et pour être maintenant repoussée par toi? Si tu me rejettes aujourd'hui, c'est avec bonheur que je regagnerai mon paisible ermitage : mais cet enfant, qui est ton propre fils, non, tu n'oseras point le délaisser! »

Douschyanta dit alors à cette femme éplorée : « Je ne reconnais pas le fils, que tu as mis au monde, Sacountalâ! Les femmes ont en partage l'art de feindre : qui ajouterait foi à ton langage? En croirai-je Ménacâ, cette mère sans pitié qui t'a abandonnée sur le mont Hémavat comme on abandonne les restes impurs d'une offrande? Et combien fut insensible ton père, le descendant des Kschatriyas, Viçvâmitra qui, devenu Brâhmane, est tombé par ses désirs impurs sous la puissance de l'amour! N'importe que Ménaçâ ait le premier rang parmi les Apsaras, et ton père parmi les Maharchis (1) : toi, leur enfant, pourquoi tiens-tu ici des discours comme la plus méprisable des femmes? Ne rougis-tu pas de raconter une histoire dénuée de toute vérité, et cela en ma présence ? Sors d'ici, pénitente indigne ! Quel fut le sort du farouche Maharschi, et celui de Ménacâ, belle entre les nymphes du ciel ? Et quel est le tien, misérable, qui portes ici les vêtements d'une anachorète? Le fils que tu nous montres ici a, certes, une taille trop haute pour l'âge que tu lui prêtes, et sa force est trop grande pour un garçon si jeune : comment, en si peu d'années, a-t-il pu croître jusqu'à la hauteur du Sâla (2)? Non : tu es une femme de l'espèce la plus vile ; tu tiens le langage d'une courtisane

(1) Grands Rischis, sages déifiés de l'ordre le plus élevé.

(2) Arbre très-élevé qui croît dans le nord du Bengale.

Digitized by Google

effrontée! Ne reconnaît-on pas en toi le fruit des amours de l'impudique Ménacâ! Ce n'est que mensonge, tout ce que tu viens de dire, étrange pénitente! Je ne te reconnais pas: laisse-moi.... tu peux aller où te portera ton caprice! »

Sacountalâ répondit: « O prince, tu remarques dans les autres des fautes aussi petites qu'un grain de moutarde (1), tandis que de tes yeux tu n'aperçois aucunement les tiennes, aussi grosses que le fruit du Vilva (2). Ménacâ habite les cieux où elle est servie par des génies célestes. Ma naissance, ô Douschyanta, est bien autrement illustre que ta naissance. Je traverse l'espace des airs, tandis que tu marches attaché à la terre. Vois bien la différence qui existe entre nous deux: c'est celle que l'on remarque entre le mont Mérou et un grain de Sarschapa (3). Les demeures célestes du grand Indra, de Varouna, de Yama et de Couvéra (4), il m'est donné de les visiter: apprécie donc, souverain des hommes, l'étendue de ma puissance!

» Le discours que j'ai tenu devant toi, c'est la vérité même: je l'ai proféré, pour t'éclairer et non pour te faire injure: ne devais-tu pas l'entendre avec patience? Tant qu'il n'a pas vu son propre visage dans un miroir, l'homme d'une horrible laideur s'estime lui-même bien plus beau qu'aucun mortel: mais, dès que le miroir lui a montré la difformité de son visage, il aperçoit clairement la différence qui existe entre lui et les autres hommes. Il ne méprise personne, celui qui a en partage le privilége d'une grande beauté: il se gardera toujours de causer de la douleur par des paroles à qui n'est pas doué comme lui. Entend-il en même temps des propos honnêtes et des propos méchants, l'insensé choisira certainement les pires, de même que le sanglier qui se roule dans la fange. Mais, entend-il des discours opposés

(1) Cette comparaison indienne est d'une analogie frappante avec celle de la paille et de la poutre dans la sentence évangélique bien connue.

(2) L'arbre dit *Vilva (Aegle marmelos)* a pour fruit une baie sphérique, remarquable par sa grosseur, et fort recherchée des Indiens pour le parfum et le goût exquis de sa pulpe jaunâtre.

(3) Le grain de moutarde a été chez beaucoup de peuples l'expression proverbiale servant à désigner la plus petite quantité possible. Qu'on se rappelle la parabole de l'Evangile (S. Mathieu, chap. XIII, v. 31-32).

(4) Varouna, dieu des eaux est le Neptune indien; Couvéra est un autre Plutus, gardien et dispensateur des richesses.

Digitized by Google

les uns aux autres, le sage ne s'arrête qu'aux paroles sensées, de même que le cygne qui sépare subtilement le lait d'avec l'eau (1). Si l'homme vertueux se repent du mal qu'il a dit de son semblable, on entend d'ordinaire le méchant se réjouir des outrages qu'il lui a faits. L'un se plaît à respecter la vieillesse et trouve une pure satisfaction dans cette conduite; l'autre met au contraire sa joie à offenser des personnes dignes de vénération. Heureux celui qui ignore les fautes des autres! Insensé celui qui s'ingénie à les rechercher! Qu'y a-t-il de plus digne de pitié dans ce monde que le pervers qui mérite le blâme des gens de bien et qui cependant leur inflige le seul nom qui convienne à sa propre méchanceté? Un athée lui-même est aussi terrifié par la vue d'un homme qui est sorti de la route du bien et du devoir, que par l'aspect de la dent empoisonnée d'un serpent furieux! Quelle doit donc être à cette vue la terreur du vrai croyant? »

« Les maîtres du ciel anéantiront le bonheur de celui qui est capable de traiter avec mépris l'enfant auquel il a donné l'être : il ne pourra jamais prétendre à la béatitude dans d'autres mondes. D'après la sentence des ancêtres, le fils est le secours de la famille, le salut de la race : que personne n'ait donc le malheur de repousser un fils, l'être en qui réside le plus sacré des devoirs. Manou a reconnu que les hommes peuvent être pères de cinq manières (2) : ils le sont lorsqu'ils ont eu leurs enfants de leur propre épouse, lorsqu'ils les ont achetés, lorsqu'ils les ont élevés, lorsqu'ils les ont trouvés, et enfin lorsqu'ils les ont eus d'une femme étrangère. Les enfants sont les soutiens de la croyance et de la bonne renommée de l'auteur de leurs jours, et ils augmentent le bonheur de son âme: puis, par l'accomplis-

(1) L'opinion populaire attribuait cette propriété à plusieurs volatiles de l'espèce des oies : Calidâsa y a fait allusion dans une des stances du VIe acte de la *Sacountalâ*, et Bartrihari a consacré la même tradition dans une de ses sentences morales (éd. Bohlen, sect. II, sent. 15).

(2) Une grande partie du livre IXe a été consacrée par les rédacteurs du Code de Manou aux sources nouvelles de la paternité légale et aux droits différents dont jouissent les enfants simplement comme parents ou comme héritiers : la jurisprudence a introduit en cette matière des distinctions subtiles sans aucun doute étrangères à la coutume antique.

Digitized by Google

sement des devoirs sacrés, ils délivrent des régions ténébreuses du *Naraca* les âmes de leurs ancêtres. »

« Tu ne dois donc point repousser ton fils, prince puissant entre tous les rois : si tu veilles à te conserver toi-même dans la vertu et la justice, ô toi qui es le lion des souverains de la terre, tu ne peux en ce moment user d'aucune feinte trompeuse. Certes, un seul lac vaut mieux que cent fontaines, et un sacrifice est plus agréable aux Dieux que cent lacs : la naissance d'un fils est préférable à une centaine de sacrifices, mais la vérité vaut bien mieux que la naissance de cent fils. Oui, la vérité l'emporterait encore si on la mettait dans la balance avec mille sacrifices solennels comme l'*Açvamédha*. Une parole vraie ! On peut douter, ô prince, si elle n'égale pas en efficacité la lecture entière des Védas, ou la pratique de se baigner dans les saints lieux de pélerinage ! La vérité, c'est la première des vertus ; c'est aussi la plus haute des choses que l'on connaisse, tandis qu'il n'est rien de plus odieux que le mensonge dans le monde entier ! La vérité, c'est le *Brahma* suprême ; c'est l'ordre supérieur à tous les ordres ! Ah ! ne viole pas, ô Roi, cette loi souveraine.... tiens-toi lié à la sincérité de tes promesses. Mais, si tu restes attaché au mensonge, si tu deviens infidèle à la foi jurée, oui, je pars à l'instant, je me retire de moi-même ; car personne ne s'approcherait encore d'un homme tel que toi !...

» Au reste, apprends-le, Douschyanta, même sans ton secours, mon fils régnera un jour sur le monde qui étend ses frontières jusqu'aux quatre mers et qui a pour couronnement le glorieux Mérou, le roi des Montagnes ! »

§ III.

Sacountalâ, ayant ainsi parlé au roi, se disposait à partir, quand tout à coup une voix surhumaine descendit du haut des cieux et, s'adressant à Douschyanta, qui était entouré de ses prêtres (1), de ses précepteurs spirituels et de ses conseillers, lui fit entendre ces paroles :

(1) C'étaient le *Purohita* ou grand prêtre domestique, et les *Ritvidjs* ou directeurs des cérémonies du sacrifice ; puis les *Atchâryas* ou maîtres chargés d'enseigner les écritures.

Digitized by Google

« Celui à qui il a donné l'être, — son fils, — c'est pour un père sa propre personne : accueille donc ce fils, ô Douschyanta, et ne repousse pas Sacountalâ! C'est par son fils que le père fait sortir ses ancêtres du sombre séjour du Yama. Oui, tu es le père de cet enfant : Sacountalâ a dit la vérité! C'est une autre moitié de toi-même que sa mère a mise au jour. Ainsi, Douschyanta, chéris le fils que t'a donné Sacountalâ; protège ce fils encore vivant, afin qu'elle vive aussi, cette femme naguère si tristement abandonnée! Protège, ô descendant de Pourou, le magnanime Douschyanti, l'enfant de Sacountalâ! Puisque tu dois le chérir et le protéger, d'après les paroles que tu viens d'entendre, que ton fils s'appelle désormais *Bharata* (1), c'est-à-dire le protégé! »

Le roi, entendant cette déclaration solennelle des maîtres du ciel, en éprouva une grande joie, et dit aussitôt à ses prêtres et à ses ministres : « Ecoutez, ô vous, hommes sages, le langage que m'a tenu l'envoyé des Dieux! Cet enfant, je le reconnais, moi aussi, pour mon propre fils. Mais si je l'avais aussitôt reçu comme mon fils, sur la simple parole de sa mère, mon peuple eût conçu peut-être des doutes sur sa naissance : ce fils n'eût peut-être jamais été pur à ses yeux! »

Après avoir ainsi, grâce au secours d'un message céleste, éclairci l'origine de son enfant, Douschyanta, au comble de la joie, le saisit tendrement par les mains. Puis, quand il eut fait accomplir toutes les cérémonies prescrites à un père par la loi en faveur de ce fils qu'il venait de rendre au bonheur, il le baisa doucement sur le front et le pressa avec effusion dans ses bras. Félicité par les brahmanes et loué par les chantres de sa cour, le prince goûta la joie la plus vive en serrant contre son sein le fils qu'il retrouvait. Douschyanta rendit de même à son épouse les honneurs consacrés par l'usage, et il prit soin de la consoler par de douces paroles :

(1) Ce nom, dérivé de la racine *bhri* (soutenir, nourrir), est pris ici dans sa signification passive : à la fin du drame, au contraire, il est entendu avec le sens actif de soutien ou protecteur. Ce n'est pas ici le lieu de discuter la valeur primitive de ce nom indien : nous ne faisons que rapporter son interprétation poétique et légendaire.

Digitized by Google

« Nos engagements, dit le prince à Sacountalâ, étaient inconnus à mon peuple ; toute ma conduite jusqu'ici a eu pour objet de les divulguer dignement à tous les yeux. Maintenant ce peuple sait que tu es liée à moi par le titre d'épouse. A cet enfant, à notre fils, appartient de droit la succession au trône : c'est dans ce dessein que j'ai toujours agi. Les paroles dures que tu m'as adressées dans un mouvement de colère, je te les pardonne, à toi qui m'aimes, épouse chérie, femme gracieuse, dont les grands yeux ont tant de charmes ! »

Après avoir consolé par de semblables discours son épouse bien-aimée, le sage Douschyanta lui fit donner des vêtements somptueux et lui présenta des mets délicats. Puis il proclama sous le nom de BHARATA le fils qu'il avait eu de Sacountalâ, et le fit consacrer solennellement comme l'héritier de son trône avec le titre de *Youva-râdja.*

L'armée de ce prince magnanime, toujours brillante d'un éclat céleste, et toujours invincible, suivait partout ses pas ; le monde retentissait d'un grand fracas au bruit de sa marche. Bharata subjugua bien des souverains et les rendit les vassaux de son empire ; il accorda aux bons justice et protection, et il s'acquit ainsi une gloire incomparable. Ce grand roi, chef d'une monarchie universelle (1), gouverna la terre toute entière avec force et magnificence ; pareil à Indra, roi des êtres célestes, il offrait des sacrifices innombrables. C'était le sage Canva qui dirigeait toutes ces cérémonies selon la loi divine : un jour Bharata fit accomplir le grand Sacrifice du cheval, réputé s'étendre jusques au ciel, et le bienheureux prince fit à Canva don de mille padmas en guise d'offrande dans cette solennité. »

Nous avons rapporté la conclusion pratique qui termine l'histoire héroïque des fondateurs de la grande dynastie des

(1) Bharata aurait étendu sa domination au point que l'Inde entière, selon la tradition, prit de lui le nom de *Bharata-Varscha*. Le fils de Douschyanta et de Sacountalâ est le plus célèbre des princes indiens qui ont porté le même nom de *Bharata :* il a été la souche de la race fameuse des *Bharatides* qui se sont partagé les plus beaux pays de la Péninsule.

L'*Aitaréya Brâhmana*, qui se rattache au Rigvéda, décrit la consécration royale de Bharata et parle également de ses conquêtes et de ses sacrifices ; il en est des extraits dans le Mémoire bien connu de M. Th. Colebrooke sur les Védas.

Digitized by Google

Bharatides. On y trouvera un exemple du soin qu'ont pris les Brâhmanes de conserver avec les noms saillants des généalogies royales le souvenir des offrandes et des dons faits à de pieux personnages de l'antiquité hindoue. Ici le père adoptif de Sacountalâ reçoit de Bharata cent padmas équivalant à un cadeau de plusieurs millions, d'après le calcul que les Indiens avaient coutume d'appliquer aux valeurs d'or et d'argent. C'est un de ces traits curieux qui tirent le lecteur du merveilleux des légendes à moitié mythologiques, pour le ramener d'un seul coup dans le domaine des réalités de l'histoire.

FÉLIX NÈVE.

Digitized by Google

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

EMINENCE,

La troisième réaction progressive du christianisme contre la concupiscence, c'est la réaction de la pauvreté contre la cupidité. La pratique de la pauvreté chrétienne, ou de l'abdication volontaire du créé par amour pour le Créateur, a rendu à l'homme sa vraie grandeur; elle lui a restitué par-dessus tout ces trois caractères qui complètent la majesté de la physionomie humaine : la magnanimité, la liberté, l'intrépidité. Elle fut un progrès, parce qu'elle fut un agrandissement de l'homme.

La pauvreté chrétienne a fait encore plus, elle a assuré à la société le principe de sa stabilité, condition de tout progrès véritable. La stabilité sociale repose, comme sur sa base nécessaire, sur le droit de la propriété. Or, la pauvreté chrétienne se révèle comme le plus ferme rempart de la propriété. Considérée en elle-même, elle est le détachement de la possession; elle diminue ou éteint dans les cœurs le désir de posséder, et par là elle supprime ou diminue la cause qui fait obstacle au droit de la propriété, c'est-à-dire le désir immodéré de la possession. Considérée dans l'histoire, elle apparaît invariablement liée aux destinées de la propriété. La guerre faite aux pauvres de Jésus-Christ devient partout la guerre faite aux propriétaires; et les libres possesseurs et les dépouillés volontaires des biens de ce monde, par un rapprochement qui paraît contradictoire, rencontrent les mêmes ennemis.

Ce que nous avons dit sur ce sujet s'applique à tous ceux qui, pratiquant l'esprit de la pauvreté évangélique, diminuent en eux-mêmes le désir de la possession. Inutile d'ajouter que je n'ai voulu ni contrister ni aduler personne. Ceux qui veulent lire les conférences de l'année dernière peuvent s'assurer que je n'ai pas flatté les possesseurs de la richesse. Je n'ai rien dissimulé des

Digitized by Google

abus monstrueux de la possession dans les hommes cupides. Mais au-dessus des abus qu'il faut stigmatiser, il y a le droit qu'il faut défendre. A ceux qui attaquent le droit comme à ceux qui méconnaissent le devoir, sans craindre personne, nous disons la vérité, en gardant pour tous le dévouement et la charité.

Il résulte des discours précédents que les humbles, les mortifiés et les pauvres de Jésus-Christ, c'est-à-dire les saints, sont les vrais chefs du progrès moral, parce que par ces trois réactions victorieuses, humilité, austérité et pauvreté, ils font tomber devant eux les trois grands obstacles que la concupiscence oppose à notre progrès, l'orgueil, le sensualisme et la cupidité. Ainsi nous avons passé du cœur du siècle au cœur du christianisme, et nous avons montré dans l'un la puissance de guérir toutes les blessures de l'autre. C'est là le double point de vue et le double point d'appui de mon apostolat, le cœur du siècle et le cœur du christianisme ; et le but unique, le but apostolique et fraternel, est de rapprocher ces deux cœurs, afin que l'un s'absorbant dans l'autre, Jésus-Christ règne et soit tout en tous : *Omnia in omnibus Christus*. L'année dernière, des hommes peu attentifs à l'ensemble des choses pouvaient trouver que notre apostolat n'était pas assez chrétien : il l'était cependant ; alors nous montrions Satan, et nous vous disions : Repoussez-le, il est la décadence. Maintenant nous montrons Jésus-Christ, et nous vous disons : Embrassez-le, le progrès, c'est lui-même.

Il doit vous être évident, Messieurs, d'après tout ce qui a précédé, que le progrès nécessaire avant tous les autres, c'est le progrès moral ; que le progrès moral, c'est la sainteté chrétienne, et que la sainteté chrétienne est une réaction efficace contre l'orgueil, le sensualisme et la cupidité, ces trois produits de la concupiscence, obstacle général au vrai progrès humain.

Mais, Messieurs, il me semble que vous n'êtes pas encore satisfaits. Vous me dites : Oui, nous en sommes convaincus ; le progrès est là, et il ne peut être ailleurs, dans la réaction de l'humilité, de l'austérité, de la pauvreté contre l'orgueil, le sensualisme et la cupidité, et nous sommes prêts à défendre cet enseignement généreux et cette doctrine progressive. Mais comment pratiquer l'humilité, l'austérité, la pauvreté ? La sainteté, armée de ces trois choses, est le remède à tout. Mais qu'est-ce qui donne aux saints, et peut nous donner à nous-mêmes cette triple puissance, qui fait tomber les trois têtes de l'hydre ? Il est évident que les saints ont soulevé le monde. Qui leur a donné cette force qui les a soulevés eux-mêmes ? Messieurs, depuis longtemps j'attendais l'heure pour vous dire le mot qui abrége tout. L'heure est venue ; et mon cœur s'émeut en laissant devant vous échapper son secret : l'*amour de Jésus-Christ*. Voilà la force divine qui a soulevé la terre, et ce que nous pouvons nommer la grande force motrice du progrès chrétien. Jésus-Christ, en se faisant aimer des hommes, a substitué son amour à la concupiscence, et cet amour de Jésus-Christ en possession de l'humanité l'agrandit de toute manière.

O maître ! vous m'avez appelé à prononcer votre nom d'un lieu élevé d'où

Digitized by Google

l'on est entendu au loin. J'entreprends de dire à mes contemporains, avec le secret de votre amour, le secret oublié du progrès. Cette fois, plus que jamais, prenez pitié de mon impuissance. Donnez à ma parole des accents profonds, et à ces accents des retentissements victorieux. Ecoutez ceux qui prient pour l'indigne apôtre ; envoyez-moi par leur prière un souffle qui porte à tous les cœurs qui entendront un écho de cette voix, cette vérité aussi douce qu'elle est souveraine : *Le progrès chrétien est l'avancement dans votre amour*.

I. — L'amour de Jésus-Christ, Messieurs, est le principe le plus radical et le plus efficace du progrès par le christianisme, parce qu'il est par sa nature la réaction la plus directe et la plus profonde contre l'obstacle général au progrès, la concupiscence.

La concupiscence, avons-nous dit, est dans l'humanité la grande force rétrograde, parce que par sa nature même elle n'est autre que l'amour du cœur humain retourné contre son but et arraché à son centre. La concupiscence est le foyer total de toutes les passions, c'est l'amour détaché de Dieu, centre suprême de l'homme, fuyant avec son centre l'ordre, l'harmonie, le progrès, et faisant avec lui-même dériver la vie entière par les trois courants de l'orgueil, du sensualisme et de la cupidité, vers le désordre, la corruption et la décadence. Ces notions déjà développées sont pour nous comme des axiomes, et je n'avais ici qu'à vous les rappeler.

Il résulte de ces principes élémentaires, pris dans le fond de la nature humaine et du christianisme, que pour briser l'obstacle général au progrès, et en remonter, si je puis le dire, le ressort dans l'humanité, une grande et difficile chose était à faire. Il fallait ramener à son centre l'amour du cœur humain. Tout le mystère du progrès se cache au fond de cette formule : retourner la vie vers son but, remettre l'amour à son centre. En effet, plus on se rend compte des mouvements de la nature humaine, plus on sonde le mystère de ses grandeurs ou de ses chutes, de ses prospérités ou de ses désastres, de ses progrès ou de ses décadences, plus on se confirme dans cette conviction salutaire, à savoir que toutes les questions qui concernent la vie des peuples comme la vie des hommes se réduisent à cette question qui renferme toutes les autres : *mettre l'ordre dans l'amour*. L'amour est le *moteur* des hommes et des sociétés ; selon qu'il se meut, les peuples et les individus se meuvent; et il n'y a pas dans la vie humaine, vie individuelle ou vie sociale, une perversion, un désastre, une blessure, une ruine qui ait une autre cause que cette cause : un désordre dans l'amour. Prétendre réaliser le progrès dans l'humanité sans mettre l'ordre dans l'amour, c'est ignorer l'idée élémentaire et la racine profonde de tout progrès. Faire du progrès moral dans l'humanité en dehors de ce principe qui est le secret de tout ordre moral, est aussi absurde et aussi impossible que de faire de l'ordre sidéral en dehors de la loi qui préside à l'harmonie des mondes.

Mais pour replacer l'amour dans l'ordre en le ramenant à son centre, pour faire remonter par cette restauration à sa véritable hauteur, l'homme avec son

Digitized by Google

cœur, qu'y avait-il à faire? Messieurs, vous demandez ce qu'il y avait à faire? mais la réponse est bien simple : il fallait lui faire aimer Dieu. Pour que l'homme remonte, il faut qu'il tende vers Dieu ; car son progrès, nous l'avons dit, c'est sa gravitation vers Dieu; or, pour que l'homme tende librement vers Dieu, pour qu'il s'efforce de monter à lui, il faut qu'il l'aime : l'homme ne peut tendre à ce qui n'est pas aimé ; il ne peut graviter vers son centre, si son centre ne l'attire ; donc, nous arrivons, conduits par la force der choses, à cette conclusion d'une portée sans pareille : pour que le progrès humain existe, il faut que l'homme aime Dieu ; s'il ne l'aime, il fuit son centre, et la loi de sa propre vie le condamne à descendre. La loi de sa vie, c'est d'aimer : n'aimant plus dans le centre, il faut qu'il aime hors du centre ; n'aimant plus au-dessus de lui, il faut qu'il aime au-dessous ; et sa vie roule dans le désordre pour arriver à la dégradation. Ah ! Messieurs, vous oubliez trop ici le nécessaire de la vie et la base profonde des choses : l'amour de Dieu vous apparaît comme une chose vide, indifférente, à l'usage des ascètes et des mystiques, et vous vous en passez avec une tranquillité qui m'épouvante ; et cependant vous n'anéantirez jamais cette doctrine invincible : pour faire du progrès, il faut aller au centre ; pour aller au centre, il faut y graviter par l'amour; or, Dieu seul est centre. Donc, pour que le progrès soit dans l'homme, il faut que l'homme aime Dieu. Cela est-il clair, cela est-il assez radical et assez fermement appuyé sur le granit de la métaphysique populaire? Et les philosophies ont-elles contre cette doctrine des raisons qui m'échappent? non, Messieurs, non, il n'y en a pas ; il ne peut pas y en avoir : pour faire du progrès humain, encore une fois, il faut que l'homme aime Dieu.

Ceci va loin, Messieurs ; il en résulte immédiatement que le christianisme seul peut réaliser le progrès, parce que le christianisme seul fait aimer Dieu par l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

En effet, en dehors du christianisme, où l'on aime Jésus-Christ, Dieu n'apparaît nulle part véritablement aimé des hommes. Qu'il y ait un amour de Dieu abstractivement possible, même dans l'ordre purement naturel, c'est ce que je ne prétends pas discuter ici, et je n'ai nul besoin, pour le présent, de poser là la question, je dis seulement en embrassant les choses dans leur plus vaste ensemble, qu'en dehors du christianisme, Dieu n'apparaît pas aimé ; et que dès lors, il ne reste au cœur humain qu'un amour qui dévie, un amour qui descend.

Le paganisme a ignoré le phénomène de l'amour de Dieu : il était, comme tel, l'opposé de l'amour de Dieu, car il était l'amour du créé et de l'humain à sa plus haute puissance. Le paganisme était la concupiscence même : c'était l'amour de soi jusqu'à la répulsion de Dieu. Au lieu d'élever l'amour de l'homme jusqu'à Dieu, il a fait exactement le contraire ; il a fait descendre la Divinité dans les objets de son amour ; au lieu de faire de Dieu même l'objet direct de son amour, il a mis sacrilégement Dieu dans tout ce qu'il aimait. Bossuet a dit : « Tout était Dieu dans le monde, excepté Dieu même ; » nous pouvons ajouter : Tout était aimé dans le paganisme, tout, excepté l'amour même. De

Digitized by Google

là, dans le paganisme, une impossibilité radicale du progrès moral. Cet amour qui n'allait plus à son centre, c'est-à-dire à Dieu, suivait deux courants divers : ou bien il tentait de s'élever, et alors il allait se perdre dans le vague de l'abstraction ; et se substituant lui-même à cette Divinité dont il ne gardait plus que le fantôme, il s'exaltait dans les vertiges d'un orgueil sans mesure ; ou bien cet amour tendait à descendre, il allait se précipiter dans une fange immonde. Et d'un côté comme de l'autre, s'attachant à la terre pour s'en faire un festin de jouissance ou un piédestal d'orgueil, il se laissait aller à ces débauches de cupidité dont l'histoire nous a transmis l'opprobre immortel.

Ainsi, quelque route que prît cet amour dévoyé, ce n'était que chutes. Et souvent dans les mêmes hommes, même dans les plus illustres, on les vit tantôt s'élever aux plus hauts sommets du spiritualisme doctrinal, et tantôt descendre dans les dernières profondeurs du matérialisme pratique, se laissant tomber des hauteurs de l'idée pure dans le cloaque des voluptés; et le plus grand contemplateur du monde idéal se révéla comme le maître en ces voluptés charnelles, dont nous ne pouvons même dire le nom.

Il fallait donc, pour ramener le progrès dans le monde, créer dans le cœur humain cet amour de Dieu respectivement nouveau, et qui n'était au fond que l'amour primitif placé au cœur de l'homme, comme le secret de toute harmonie. Pour réformer les mœurs, une tranformation dans les sentiments du cœur humain était nécessaire. Or, tous les sentiments du cœur humain s'abrégent dans un seul : l'amour. L'amour est dans le cœur humain le sentiment universel, un et multiple ; il fallait donc absolument, pour inaugurer dans le monde un progrès nouveau, changer totalement l'amour du cœur humain. Archimède disait : *Dic ubi consistam, cœlum terramque movebo* : Dites-moi où est le point d'appui, je soulèverai le ciel et la terre. Eh bien, le point d'appui était là, oui, c'était là, au fond du cœur humain, au centre de son amour, qu'il fallait appuyer ce levier qui devait soulever le monde moral. Il fallait, par une force divine, saisir l'amour du cœur humain, et par un prodige inouï au-delà du Calvaire, le ramener à Dieu. C'est le prodige accompli par le christianisme. Le christianisme a frappé au cœur de l'humanité ce coup victorieux qui a replacé l'amour dans l'ordre, et par là donné au progrès son impulsion souveraine. C'est là par excellence le grand fait chrétien. Le christianisme, c'est le cœur de l'homme, rattaché au cœur de Dieu; par la médiation de l'amour de Jésus-Christ, le Verbe fait chair, Jésus-Christ s'est *fait aimer des hommes;* et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu; donc Jésus-Christ, en se faisant aimer, faisait aimer Dieu et ramenait le cœur de l'homme, par la puissance de cet amour, à son centre véritable, *Jésus-Christ s'est fait aimer des hommes :* ce fut le second prodige de son union avec l'humanité. Par le mystère de son incarnation, l'union hypostatique fut réalisée entre le Verbe divin et une nature humaine privilégiée ; par le triomphe de son amour sur les cœurs, une autre union fut réalisée, l'union mystique entre Dieu et l'humanité par l'intermédiaire de cet amour. *Jésus-Christ s'est fait aimer des hommes* ; et si c'était le lieu, je pourrais vous montrer dans ce seul fait la plus haute manifestation de

Digitized by Google

sa divinité. Mais je n'ai besoin pour le présent que de constater le fait, le fait en lui-même et, dans ses conséquences morales, le plus prodigieux qui se soit accompli dans l'histoire.

A peine Jésus-Christ était remonté au ciel, à peine le miracle de son union mystique avec l'humanité avait commencé à s'accomplir, qu'il était devenu évident qu'un amour nouveau avait pris possession du cœur humain. Cette parole du Maître : *Demeurez dans mon amour*, était tombée comme une flamme sur le cœur des disciples. La volonté de l'amour incarné s'accomplissait : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et quelle est ma volonté » si ce n'est que le feu s'allume ? » Il s'alluma en effet, et bientôt, de tous côtés, des hommes et des femmes de tout rang, de tout âge, de toute condition, se rencontrèrent dans le miracle d'un même amour, aimant comme on n'avait pas encore aimé sur la terre. Voulez-vous entendre les accents de cet amour accusant sa présence par des mots qui sont eux-mêmes un miracle ! Ecoutez : *Qui non amat Christum Dominum sit anathema.* Celui qui n'aime pas Jésus-Christ, qu'il soit anathème. *Charitas christi urget nos : quis ergo nos separabit a charitate Christi.* « Qui nous séparera de la charité du Christ ? » Sera-ce la tribulation ? sera-ce l'angoisse ? sera-ce la faim ? sera-ce la nu- » dité ? sera-ce le péril ? sera-ce la persécution ? sera-ce le glaive ? Non, pas » même le glaive : l'amour de celui qui nous a aimés nous rend plus forts » que tout ; non, j'en suis certain, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les » principautés, ni le présent, ni l'avenir, ni la force du monde, ni la hau- » teur du ciel, ni la profondeur de l'abîme, ni aucune autre créature que c » soit, ne pourra jamais nous séparer de cet amour qui nous enchaîne à Die u » par Jésus-Christ Notre-Seigneur. *Nec creatura alia poterit nos separare à* » *charitate Dei quæ est in Christo Jesu..* »

Quelques années plus tard, un homme enchaîné par la tyrannie était conduit à Rome par des soldats rugissant autour de lui comme des léopards ; il allait mourir, dévoré par les bêtes dans ce Colysée fameux dont la ruine gigantesque se lève encore pour l'attester ; écoutez ce que dit le martyr de Jésus-Christ : « Puissé-je jouir de la fureur des bêtes qui m'attendent, pré- » parées pour mon supplice : *utinam fruar bestiis quæ mihi sunt præpa-* » *ratæ !* Ah ! je les supplie d'être promptes à me tourmenter et à me mettre à » mort ; qu'au lieu de craindre de me toucher, comme elles ont fait pour » d'autres martyrs, elles soient attirées à dévorer ma chair. Si elles ne veu- » lent venir, moi-même je leur ferai violence, moi-même je les presserai de » me dévorer. *Quod si venire noluerint, ego vim faciam ; ego me urgebo ut* » *devorer.* Pardonnez-moi, mes enfants, si je vous tiens ce langage ; je sais » ce qui m'est bon. C'est maintenant que je commence à être un disciple du » Christ, ne désirant plus rien de tout ce qui se voit sur la terre, afin de » trouver mon Christ lui-même. Viennent et le feu, et la croix, et les bêtes » et le fracassement de mes os, et le morcellement de mes membres, et le » brisement de tout mon corps ; viennent enfin, contre moi, toutes les tor- » tures inventées par Satan : *Tantum ut Christo fruar*, pourvu que je jouisse

Digitized by Google

» de Jésus-christ! Ainsi parlait cet amant passionné de Jésus-Christ; et lorsque déjà condamné aux bêtes, il entendait les mugissements des lions, impatient de mourir, il s'écriait : « Je suis un froment de Jésus-Christ, je » veux être moulu par la dent des bêtes, afin de devenir un pain pur et im- » maculé : *Dentibus bestiarum molar, ut panis mundus invenior!* »

Vous venez d'entendre le cri d'un apôtre défiant toute la création, le cri d'un martyr défiant la persécution; écoutez une vierge; écoutez un enfant devant la tentation : « Retire-toi, aliment de la mort, un autre t'a prévenu. Le » Christ a posé sur mon front le signe de son amour; et je ne puis plus en » aimer un autre : *Posuit signum in faciem meam, ut nullum præter eum* » *amatorem admittam.* A lui seul, je garde ma foi; à lui seul je donne tout » mon dévouement; j'ai épousé celui dont les anges servent la majesté, et dont » le soleil et la lune admirent la beauté. Il m'a donné son anneau, il m'a ornée » de sa couronne. Retire-toi, j'aime le Christ : *Amo Christum!* oui, je l'aime; » car son amour me laisse ma chasteté, et le mariage sacré qui me fait son » épouse me laisse ma virginité : *Quem cum amavero casta sum; cum accepero,* » *virgo sum.* »

Tels sont les accents nouveaux que l'amour qui vient d'en prendre possession a fait sortir du cœur; ainsi ont parlé, dans des conditions si diverses, Paul de Tarse, Ignace d'Antioche et Agnès de Rome. Par la voix de Paul, tous les apôtres vous ont parlé; par la voix d'Ignace, tous les martyrs vous ont parlé; par la voix d'Agnès, toutes les vierges vous ont parlé; par la voix de ces trois saintetés, le cœur de tous les saints vous a parlé; il vous a dit le dernier mot de la sainteté dans les saints et le dernier mot du grand progrès qu'ils ont déterminé dans l'humanité : l'*amour de Jésus-Christ.*

Oui, Messieurs, il y a un mot qui abrége tout dans la sainteté chrétienne : l'amour de Jésus-Christ. Là est la souveraine, l'unique passion des saints; là est le secret profond de leur sainteté. Le saint n'est saint que par l'énergie de cet amour. Un saint est un grand chrétien, et le chrétien, le chrétien le plus digne de son nom, c'est celui qui sait mieux dire et surtout mieux accomplir ces paroles d'Agnès : *Amo Christum,* j'aime le Christ, et l'héroïsme de la sainteté n'est que le miracle de cet amour élevé à la plus haute puissance. Cherchez dans toute l'histoire de l'Eglise un saint, un véritable saint qui n'ait porté dans son cœur cette passion, cet enthousiasme, cet enivrement de l'amour de Jésus-Christ, vous ne le trouverez pas. Et ceux qui ont été saints, c'est-à-dire ceux qui ont aimé Jésus-Christ jusqu'à une sainte folie, ne l'oubliez pas, ils ont été des millions dans chaque siècle chrétien, et leur amour, principe générateur de leur sainteté, a déterminé la marche du progrès moral.

Oui, cet amour régnant dans l'homme, c'est le vrai progrès de l'humanité; car c'est la défaite totale de la concupiscence, et par la défaite de la concupiscence, l'amour retourne vers Dieu, l'amour dans l'ordre. La condition de tout vrai progrès, c'est la perfection morale; la perfection morale, c'est

Digitized by Google

l'ordre dans l'amour et l'ordre dans l'amour, c'est Jésus-Christ aimé des hommes ; et Jésus-Christ aimé, c'est le progrès, parce que c'est la défaite radicale de la concupiscence, seul obstacle au progrès. Ces vérités se tiennent comme les anneaux dans une chaîne ; et c'est parce que le christianisme comprend et réalise cet admirable enchaînement, qu'il est seul et à jamais la vraie religion du progrès.

L'amour de Jésus-Christ, en prenant possession du cœur humain, y a opéré un mouvement immense de réaction contre la concupiscence. Pour vaincre l'orgueil, il a fait aimer l'humilité ; pour vaincre le sensualisme, il a fait aimer la mortification ; pour vaincre la cupidité, il a fait aimer la pauvreté. Et pour rendre aimables ces trois choses humainement haïssables, lui-même s'est fait humilité, austérité et pauvreté ! Et il a dit à l'humanité : Aimez-moi tel que je suis ; moi humilité, moi crucifié, moi dépouillé. Et l'humanité a répondu : J'aime, *amo Christum*. J'aime mon Christ anéanti ; j'aime mon Christ flagellé ; j'aime mon Christ pauvre : et cet amour qui m'attache à lui, m'attache à ces trois compagnes de sa vie, à l'humilité, à l'austérité, à la pauvreté ; et armé de cet amour, qui a pris en moi la place de tout, je marche avec mon Christ à la défaite de mon orgueil, de mon sensualisme et de ma cupidité ! J'abats sous mes pieds conquérants cet obstacle au progrès que Satan relève toujours. Je lutte corps à corps avec ce triple désordre de l'humanité ; et plus je triomphe, plus je sens que se refait en moi mon harmonie des premiers jours ; parce que je sens que cet amour, que je laissais tomber sur la terre, sur mes sens, sur moi-même, se détache de la terre, s'arrache de mes sens, et se retire de moi-même, pour se replacer au centre de tout ordre, de toute harmonie et de tout progrès, c'est-à-dire en Dieu.

Messieurs, je vous demande, sous quelque drapeau que l'on se range, se peut-il concevoir de plus profonde restauration de l'ordre, de plus magnifique idée du progrès ? Voilà, au sommet et au centre de toute l'humanité chrétienne, le Christ en qui tout se restaure dans l'ordre et se soutient dans l'harmonie *in quo omnia instaurantur, et omnia in ipso constant*. Dans cet amour et par amour de Jésus-Christ, je vois se réaliser cette formule abrégée de tout ordre et de tout progrès : tous les hommes unis à Dieu, tous les hommes unis entre eux, et tous ensemble marchant à leur centre commun, Le paganisme dit que le maître des dieux tenait les générations des mortels suspendues à la chaîne d'or du destin ; ah ! voici bien autre chose que la fiction de la fable : c'est la magnificence de l'histoire ; c'est la grande réalité chrétienne. Du haut du ciel, Jésus-Christ tient attachées à son cœur, par la chaîne de son amour, les générations qui l'aiment ; il les attire au centre en les attirant à lui ; et cette attraction de l'humanité vers le cœur de Jésus-Christ, c'est le progrès lui-même.

II. — Je pourrais, en parcourant ici la série ascendante des progrès que nous sommes appelés à réaliser, vous montrer en tout ordre de chose l'action progressive de l'amour de Jésus-Christ : cet amour dans le christianisme

Digitized by Google

touche à tout ; il a ses points de contact avec la science, avec l'art, avec la société ; il est comme le souffle qui donne à tout l'inspiration, l'accroissement, la vie ; il est vraiment le divin abrégé du progrès chrétien ; si Dieu nous le donne, nous verrons reparaître plus d'une fois, dans tout ce qui nous reste à dire, l'influence cachée de cet amour de Jésus-Christ, moteur universel du monde vraiment chrétien. Et la science, et l'art, et l'ordre social, et l'ordre matériel lui-même dans ce qu'il a de légitime, reçoivent de cet amour une impulsion féconde. Pour le présent, je me borne à vous montrer la transformation morale accomplie dans le cœur humain par l'amour de Jésus-Christ.

Jamais, Messieurs, même après y avoir réfléchi, vous ne pourrez comprendre dans toute son étendue la transformation faite dans le cœur humain par le triomphe de l'amour de Jésus-Christ sur la concupiscence. Vous ne pouvez l'ignorer, toute transformation profonde et décisive se fait par le cœur. Le cœur est le centre de la vie, et quiconque emporte le cœur emporte toute la vie. Or, ce qui est vrai d'un homme sous ce rapport, est vrai de l'humanité ; changez l'amour du cœur humain, et vous avez immédiatement une humanité nouvelle. C'est là le secret incommunicable du divin transformateur du monde ; il a mis dans le cœur humain un amour nouveau, le sien, et, par là il a changé dans l'humanité tout le mouvement de la vie. Jésus-Christ a pris les cœurs ; il les a ravis, enlevés, à la lettre, avec une force qui n'a d'égale que sa douceur, et il a emporté, avec eux et par eux, l'humanité entière dans son propre mouvement. Si vous voulez savoir quel est le sens et la direction de ce mouvement nouveau imprimé au cœur humain par l'amour de Jésus-Christ, vous n'avez qu'à considérer un moment, au cœur des véritables saints, l'amour transformé par le contact du cœur de Jésus-Christ, et vous allez voir que l'amour de Jésus-Christ a communiqué à l'amour du cœur humain tous les attributs qui le rendent progressif, et préparent dans son progrès tous les autres progrès.

Le premier attribut que l'amour de Jésus-Christ donne à l'amour du cœur humain, c'est l'élévation ; c'est de lui qu'il est dit : Il n'y a rien de plus haut que l'amour, *nihil altius amore*. Il fallait faire remonter cet amour du cœur humain si profondément déchu, et pour cela, qu'y avait-il à faire ? Il fallait appuyer au cœur de l'homme la force de l'amour divin pour l'enlever jusqu'au cœur de Dieu ; c'est ce qui fut fait par l'amour de Jésus-Christ. On dit qu'un feu central a formé les montagnes en relevant, en certains points du globe, la surface de la terre. L'amour de Jésus-Christ, en se mettant au centre de l'humanité, a fait quelque chose d'analogue dans le monde moral ; les cœurs qui en ont senti la force, à la lettre, ont été soulevés, et je ne crains pas de dire qu'aujourd'hui encore toute humanité qui a reçu le coup de cette force enlevante, c'est à dire toute humanité qui aime passionnément Jésus-Christ dépasse le niveau général de l'humanité, comme les montagnes des Andes et de l'Hymalaya dépassent par leur hauteur toutes les plaines et toutes les collines de la terre, Qui osera nier ce fait éclatant comme la lumière, l'élévation du cœur des saints par l'amour de Jésus-

Digitized by Google

Christ? Ah! quand cet amour s'est vraiment emparé d'un cœur, si ravalé le trouvât-il, il l'élève de son propre mouvement à ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus saint, de plus sublime; il met au cœur qu'il possède des aspirations, des désirs, des élancements et des enthousiasmes qui l'emportent d'assaut vers les plus grandes hauteurs; il monte, sous la force qui le pousse vers les régions mêmes où habite Jésus-Christ; amour divin qui ne descend dans le cœur de l'homme que pour le faire monter avec lui-même vers sa propre hauteur; pareil à ces eaux qu'on fait descendre d'un lieu élevé pour les faire remonter de leur propre poids à la hauteur d'où elles tombent.

Cet amour qui est le plus élevé, est le plus large aussi; et c'est de lui qu'il est dit: *nihil altius amore*. Rien sur la terre ne peut dépasser sa mesure, parce qu'il est sans mesure. Nous sommes aujourd'hui à la poursuite de cet amour large, immense, et, comme disent les novateurs, humanitaire; nous cherchons un amour qui n'exclut rien de ce qui est humain: qui va jusqu'où s'étend l'humanité. Oui, mais cet amour, où est-il? Il est au cœur de Jésus-Christ; lui seul, en triomphant de la concupiscence, sait donner au cœur humain cette dilatation qui va s'agrandissant toujours, sans se rétrécir jamais. Là est cet amour qui ne connaît pas de frontières, un amour qui embrasse les grands sans en exclure les petits; amour universel, où il n'y a plus de blancs ni de noirs, de libres ni d'esclaves, de Scythes, ni de Grecs, mais où il n'y a plus que des hommes aimés en Dieu, et pour Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur; un amour fraternel enfin, où, des points extrêmes du monde moral et dumonde physique, les hommes se tendent le cœur et la main pour s'unir, s'aimer et s'embrasser en Jésus-Christ. Allez par le monde, et trouvez, si vous pouvez, un amour comparable à cet amour. Sorti de l'amour de Jésus-Christ, vous avez beau chercher et chercher encore, vous ne rencontrerez qu'un amour étroit, un amour partial, un amour exclusif; un amour retranché dans le foyer, dans la caste, dans la famille, dans la patrie; un amour qui s'arrête à la limite d'un système, à la frontière d'une opinion, à l'ombre d'un drapeau; un amour misérable, étroit comme l'égoïsme. Ah! j'entends bien que l'on demande partout l'amour de l'humanité entière, et quand je regarde autour de moi, je ne rencontre, à la grande douleur de mon âme, que des hommes occupés à excommunier les hommes; et ceux-là surtout qui parlent le plus haut de fraternité universelle et d'amour humanitaire, je les vois qui menacent de vengeance et enveloppent de haine une partie de l'humanité, et plus de la moitié de leurs frères.

Ah! si nous voulons aimer, non-seulement plus loin que le moi, mais plus loin que la famille, plus loin que la patrie, plus loin que la caste, plus loin que tout parti, aimons celui dont l'amour s'étend à l'humanité entière, et par delà encore; gardons dans notre cœur cet amour si largement fraternel; car pour moi, je l'avoue, je ne puis rien exclure de cet amour qui embrasse tout; et celui que ses erreurs, ses préventions et même ses haines éloignent le plus de moi, là je le retrouve et je sens que je puis encore l'embrasser comme un frère.

Cet amour est le plus large: *nihil latius;* il est le plus *profond* aussi;

Digitized by Google

comme l'Océan, il a d'inépuisables profondeur. Là est, à la lettre, le seul amour qui ne s'épuise pas : tout amour purement humain manque de profondeur ; il peut avoir comme un beau lac, des eaux limpides et des surfaces brillantes, il n'a pas de profondeur ; il est un flot qui coule, il n'est pas un océan qui demeure. L'amour de Jésus-Christ a cette puissance, rien ne l'épuise, parce que rien ne touche à son fond, qui est Dieu même. Comme les flots de l'Océan, cet amour, soulevé par des souffles orageux, peut un moment se remuer dans ses abîmes ; quand l'orage a passé, on le retrouve aussi plein et aussi profond aujourd'hui qu'il était hier et qu'il sera encore demain : il n'y a rien de plus profond et de plus plein tout ensemble : *nihil plenius*. Par un attribut tout divin, cet amour s'étend sans rien perdre de sa profondeur. Plus il se fait avec l'amour de Jésus-Christ vaste et universel, plus il ouvre au fond de lui-même des sources toujours nouvelles, d'où les pures affections jaillissent salutaires comme des flots qui s'épandent sans rien diminuer de la féconndité de leur source. Cet amour que l'homme du plaisir, de la richesse ou des honneurs, laisse tomber goutte à goutte sur toute créature, lui, il le ramasse, il le condense, il lui fait au dedans de lui-même comme un réservoir immense. Mais cet amour qu'il amasse, ce n'est pas pour le garder, c'est pour le répandre ; et avant de le verser autour de lui, il le met en communication avec l'intarissable amour ; il le fait passer par le cœur de Jésus-Christ, où il reçoit comme une communication de son infinité ; et alors il peut, sans s'épuiser à sa source, se répandre partout. Comme le sang se ramasse et se ravive au cœur pour de là distribuer sa vie dans le corps tout entier, ainsi l'amour du chrétien, en passant par le cœur de Jésus-Christ, y ravive dans ses profondeurs infinies son inépuisable fécondité.

Amour le plus profond, amour le plus fort aussi, car c'est de lui qu'il est dit encore : *nihil fortius*. Non, il n'y a rien de plus fort ; et le secret de sa force, c'est sa profondeur même. Rien n'est plus fort, rien ne résiste longtemps que ce qui a des racines profondes plongeant dans une terre ferme. Là est le secret de la force de cet amour ; il a les racines les plus profondes, et ses racines s'attachent à Dieu, c'est à dire à l'inébranlable ; car cet amour est enraciné dans l'amour même de Dieu, et Dieu est son immuable fondement : *in charitate radicati et fundati*. (Ephes. III, 17.) Voilà pourquoi rien ne peut vaincre sur la terre l'amour de Jésus-Christ. Ah ! il est trop vrai, quand cet amour est en moi, je puis le laisser défaillir et décroître, et alors vous pouvez me vaincre, et, comme tout homme, je ne suis qu'un roseau ; mais quand je garde cet amour, quand je m'attache à lui ; quand toutes mes puissances, toutes mes pensées, tous mes dèsirs, toutes mes ambitions m'enlacent autour de lui comme les racines d'un arbre s'enlacent autour d'un roc, alors, si faible que j'apparaisse aux yeux de ceux qui se promettent sur moi une facile victoire, je ne puis plus être vaincu ! Comme Paul, comme Ignace, comme Agnès, du fond de ma faiblesse je me sens invincible : cet amour n'a peur de rien, et parce qu'il n'a peur de rien, il est vraiment plus fort que tout : *Nihil fortius*.

Digitized by Google

Messieurs, ai-je fini de vous dire tous les attributs surhumains que communique à notre amour l'amour de Jésus-Christ?... Cet amour est le plus élevé, le plus large, le plus profond, le plus fort; est-ce tout? Ah! j'oubliais un attribut qui nous le rend plus attractif et plus sympathique que tous les autres; j'oubliais de vous dire qu'il est le plus doux aussi; et c'est de lui encore que l'on a pu dire : *nihil suavius*. L'amour de Jésus-Christ est l'amour de l'Agneau de Dieu. Quand on l'aime, on est atteint de cette heureuse contagion qu'exhale autour de lui le souffle de l'Agneau; on éprouve le besoin d'être bon comme Jésus fut bon, doux comme Jésus fut doux, patient comme Jésus fut patient : on prouve une fois de plus que l'amour de Jésus est l'amour divin, puisqu'il est non-seulement sublime, profond, large et fort, mais suave et doux comme l'amour de Dieu. Ah! je n'en suis pas étonné, c'est que cet amour, c'est l'amour de l'homme dans l'ordre, l'amour au centre; l'amour ayant retrouvé tous les attributs qui restaurent, élèvent, fortifient, agrandissent et transfigurent la vie!

Aussi, si vous compreniez comme, sous l'impulsion de cet amour, le cœur humain, et avec lui l'homme tout entier, avec ses pensées, ses désirs, ses ambitions et ses élancements, entre à pleines voiles sur la route du progrès! Que peut fuir de beau, de pur, de saint, de légitime, de sublime, de divin, celui dont le cœur est porté, par cette force de Dieu, comme un navire par un souffle du ciel; et comment celui qui vogue porté par cet amour n'ambitionnerait-il pas de toucher aux rivages les plus fortunés que le progrès découvre au lointain de l'avenir? Ah! ces hommes passionnés pour l'amour de Jésus-Christ; ces hommes dont le cœur est devenu plus haut, plus large, plus profond, plus fort et plus doux que tout ce qui est humain, ils sont si ardents, et en même temps si puissants pour tout ce qui est généreux et vraiment progressif, qui si un quart de l'humanité seulement se laissait posséder par la puissance de cet amour, je ne doute pas que cette minorité héroïque n'entraînât après elle l'humanité tout entière. Oui, qu'une partie de l'humanité seulement, mais une partie notable, aime décidément Jésus-Christ, et je vous dis que dans peu le progrès sera partout.

Ah! voyez, au commencement du christianisme et à travers ses longs siècles, les hommes qui portent dans leur cœur comme leur suprême passion cet amour souverain; quels hommes que ces hommes! quelles mœurs que leurs mœurs; quelles vertus que leurs vertus! L'amour de Jésus-Christ es entré si profondément dans leur cœur, et par leur cœur dans leur être tout entier, qu'il en fait sortir comme son produit spontané des mœurs et des vertus qu'on croirait impossibles à l'homme; leurs mœurs imitent ses mœurs divines, leurs vertus représentent ses vertus divines, leur vie manifeste sa vie divine. C'est l'homme tel que le demandait saint Paul, alors qu'il disait : Que la vie du Christ soit manifestée en vous : *Vita Christi manifestetur in vobis;* l'homme tel que le saluait Tertullien en le montrant aux païens comme une apologie du christianisme : *Christianus alter Christus*. Voilà la douceur, mais quelle douceur! voilà la patience, mais quelle patience! voilà la charité,

Digitized by Google

mais quelle charité ! voilà la pureté, mais quelle pureté ! voilà la vertu, mais quelle vertu ! voilà enfin la perfection, mais quelle perfection ! Ah ! cette perfection, je la connais, je la salue comme la fille légitime de l'amour de Jésus-Christ. Cette perfection, c'est l'homme fait à la mesure du Christ, l'homme qui a grandi jusqu'à la plénitude de sa vie, l'homme parfait enfin, l'homme du progrès, *virum perfectum*.

D'où vient ce changement subit, inouï, miraculeux ? D'où vient cette transformation si radicale de l'homme et de toute sa vie ? D'où vient, en peu d'années, ce progrès tel que l'humanité n'en réalise pas par de longs siècles d'efforts ? Ce progrès est le résultat de cette parole, entrée dans le cœur des hommes avec l'amour de Jésus-Christ : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu ;* prenez dans votre cœur les sentiments du cœur de Jésus-Christ. Jésus-Christ a touché les cœurs de son cœur : au contact de ce cœur divin, des sentiments nouveaux sont nés dans le cœur des hommes ; des sentiments nouveaux ont engendré des mœurs nouvelles, et l'épanouissement de ces mœurs nouvelles dans les individus, la famille et la société, a montré sous le ciel comme un monde supérieur qui naît au berceau du Christ pour de là se dérouler dans l'avenir.

Voilà, Messieurs, comme l'amour de Jésus-Christ a changé, avec l'attraction du monde moral, le mouvement de l'humanité, et déterminé par sa puissance un immense progrès. Eh bien ! aujourd'hui encore, il faut qu'un changement pareil se renouvelle, et que, sous l'impulsion nouvelle de l'amour de notre Christ, un agrandissement nouveau se réalise, A quoi tient-il, pensez-vous, que nos mœurs, encore une fois, penchent au paganisme ? Ah ! les cœurs s'en sont allés de Jésus-Christ, et en se retirant de lui, ils ont quitté leur centre et ont tourné de nouveau à l'abaissement et à la décadence ! Hélas ! il est trop vrai, Jésus-Christ n'est pas aimé ! Quand je regarde autour de moi, tant de frères que j'aime et que je voudrais faire remonter à leur grandeur et à leur félicité perdues, savez-vous ce qui pénètre comme d'un glaive profond mon cœur d'apôtre ? Ah ! c'est de me sentir forcé de m'écrier devant la réalité qui m'afflige : Jésus-Christ n'est pas aimé ! N'avez-vous pas remarqué comment Jésus-Christ devient chaque jour, pour des multitudes de chrétiens, comme un Dieu étranger ! Ah ! je me trompe encore ; il devient pour beaucoup, non plus un Dieu, mais un homme, un réformateur, un sage ; pour plusieurs, il est moins que cela, il est une idée, une image, un symbole, un mythe ; il est une personification qu'on imagine, il n'est pas une personne qu'on aime.

Aussi, voyez ce que devient l'amour de Dieu au fond de ces cœurs qui ont laissé s'éteindre en eux le feu sacré de l'amour de Jésus-Christ. Ces hommes qui ont encore le nom du Christ sur leurs lèvres, mais qui n'ont plus rien dans leur cœur de l'amour de Jésus-Christ, croyez-vous qu'ils aiment Dieu ? Le croyez-vous, dites-moi ? Non, ils ne l'aiment pas ; comme autrefois dans le cœur des païens, l'amour de Dieu meurt dans le cœur de ces chrétiens.

Nos savants, nos philosophes, nos réformateurs du genre humain, aiment-

Digitized by Google

ils Dieu? Hélas! au sein de leurs doctrines sur Dieu, sur l'homme, sur la création et sur la Providence, l'amour de Dieu s'évanouit comme une chimère, un rêve, une impossibilité : et les théories panthéistiques gagnant de plus en plus les intelligences malades et les cœurs gangrenés, laissent cette humanité triste devant l'ombre froide du Dieu impersonnel. Et ces poëtes, et ces littérateurs, et ces romanciers, et ces dramaturges, qui ont oublié leur baptême et leur première communion, aiment-ils Dieu? Non; ces hommes, peut-être grands de cœur et riches d'amour, jettent au vent les trésors de leur cœur; et leur amour, sans but fixe et sans direction généreuse, s'en va se perdre dans le vague de ses aspirations, ou s'évanouir au milieu de ses vertiges dans les ivresses de la volupté. Et ces âmes rêveuses et mélancoliques qui cherchent à travers l'atmosphère sombre de la réalité les splendides visions de l'idéal qui semblent porter assez d'amour en elles pour en couvrir et en inonder tout ce qui respire sur la terre, est-ce qu'elles aiment Dieu? Non, elles n'aiment pas Dieu, elles rêvent l'impossible, en s'aimant elles-mêmes : elles s'en vont à tous les rivages verser ces flots d'amour dont déborde leur cœur, sans avoir le courage d'essayer une fois dans leur vie de faire remonter à leur source ces amours qui s'égarent.

Et si d'un extrême nous passons à un autre; si des âmes d'artistes, des poëtes, et de tous ces amants de l'idéal, nous passons aux adorateurs de la matière, du positif et du réel, trouverons-nous l'amour de Dieu? Dites, ces industriels sans christianisme, ces positivistes sans principes, et ces réalistes sans mœurs, aiment-ils Dieu? ils ont un cœur pourtant; où tombe-t-il, ce cœur? Quoi! vous le demandez? sur la matière et la chair. Et tout ce peuple qui ne connaît et n'aime pas Jésus-Christ; tout ce peuple qui touche le ciseau, la lime ou le marteau, penché sous le lourd fardeau d'un travail que n'interrompt plus même le saint repos du Seigneur; tout ce peuple aime-t-il Dieu? Que demande ce peuple? qu'ambitionne ce peuple? que cherche ce peuple? Je ne sais; mais Dieu n'est pas dans ses désirs, Dieu n'est pas dans ses rêves, Dieu n'est pas dans ses préoccupations. Pourquoi? Dieu n'est plus dans son amour. Ah! ce peuple qui, lui aussi, a des besoins généreux et des instincts sublimes, autrefois il aimait Dieu, parce qu'il aimait Jésus-Christ; et sa vie, si inclinée qu'elle parût sous le poids du travail, se relevait sous le ressort de cet amour : aujourd'hui plus rien ne le relève, parce que plus rien ne lui fait aimer Dieu. Et parce que Dieu n'est plus aimé, tout dans ces générations nouvelles descend à ce qu'il y a de plus éloigné de Dieu; et cet amour séparé de son centre, aujourd'hui comme il y a trois mille ans, en France et à Paris comme dans la Grèce et dans Rome païenne, tout retourne, avec le cœur égaré, à l'orgueil, au sensualisme, à la cupidité, au culte de la chair, à l'idolâtrie de l'or, à l'adoration de soi-même; en un mot, tout retombe dans la concupiscence, unique obstacle du progrès; et par elle et avec elle tout penche vers sa ruine, tout nous menace de décadence.

Messieurs, qui fera de nouveau remonter l'humanité?... ah! la seule puissance qui la fit remonter il y a bientôt deux mille ans : l'amour de Jésus-

Digitized by Google

Christ, qui, en ressaisissant le cœur des hommes, le replacera dans le cœur de Dieu, et brisant la barrière qui l'arrête, rouvrira devant nous la carrière du progrès, fermée par la force rétrograde de la concupiscence. Voilà, voilà le règne de Dieu qui doit renouveler la terre et agrandir l'humanité; vous le voyez, c'est le règne de l'amour de Jésus-Christ devenu tout en tous et tout en chacun; de l'amour rattachant en lui-même et par lui-même les cœurs des hommes à Dieu, et tous ces cœurs entre eux, par le cœur de Jésus-Christ Notre-Seigneur!... Voilà le règne de Dieu que toute humanité appelle, c'est la nécessité de ce temps.

Ah! le monde est plein de cœurs, de cœurs aimants, fraternels, généreux, qui souffrent d'un mal-aise immense et ne savent où se poser : et je crois voir au fond de ces cœurs l'amour qui se remue avec anxiété, avec crainte, et l'on dirait avec désespoir. Je sens passer partout un souffle universel qui aspire l'amour; souffle doux et terrible, fécond et orageux tout ensemble! Qu'est-ce que cela! Ce sont des millions de cœurs qui ont quitté leur centre et qui disent en passant dans leurs mouvements égarés : Nous voulons aimer; nous ne trouvons pas l'amour. Jamais, comme en notre temps, a-t-on senti dans l'atmosphère des âmes l'aspiration de l'amour qui souffre, de l'amour qui se lamente, de l'amour qui se désespère, de l'amour qui se sent mourir parce qu'il ne trouve pas où reposer sa vie? Jamais, comme en notre temps de luttes, de commotions et d'orages a-t-on vu partout, dans les académies, les écoles, les partis, les cercles et les ateliers. les prédicateurs, les chercheurs, les organisateurs du fraternel amour? Et croyez-vous qu'au fond de tout cela il n'y ait rien qui prophétise? croyez-vous que cette aspiration des âmes et ce souffle des cœurs qui donne à notre siècle des tressaillements plus profonds qu'à tous les siècles, ne nous amènent rien? et que tout cela, dans les vues de la Providence, ne doive passer au milieu de nous que comme l'ouragan qu passe en faisant tourbillonner sur son passage la poussière du désert?

Ah! Messieurs, détrompez-vous. Ce que la Providence prépare, ce n'est pas ce que les hommes méditent: ce n'est pas une lutte entre des haines; c'est une grande explosion de l'amour, qui préparera et accomplira cette explosion de sainteté dont je vous ai parlé. Oui, ce que la Providence veut, je vous le dis en vérité, c'est une rénovation, c'est une restauration, c'est, enfin, un immense progrès de l'amour. Oui, mais cette restauration, comment se fera-t-elle? ce progrès, comment s'accomplira-t-il? ah! par la puissance de cet amour qui restaure toute chose au ciel et sur la terre: par la puissance de l'amour de Jésus-Christ.

Quand je vois sous mes yeux tant d'amours qui s'égarent dans l'erreur, qui se précipitent dans la chair, ou qui se perdent dans le vide; et quand j'en vois tant d'autres qui ne savent où ils vont, je me dis dans un élan d'amour fraternel et d'ambition apostolique: Oh! si tous ces amours venaient au centre de tout amour! Si ces cœurs qui fuient, s'égarent et extravaguent, venaient tous converger au cœur de Jésus-Christ! Si ces vents véhéments, qui remuent la terre, conspiraient tous ensemble pour ramener de nouveau tous

Digitized by Google

ces cœurs à leur centre, c'est-à-dire au cœur de Jésus-Christ ; grand Dieu ! quel changement dans les hommes, et quelle restauration dans les choses ! quelle ascension dans les âmes, quelle harmonie dans les cœurs, quelle force dans la société, quel progrès dans l'humanité ! Je me dis en regardant le cœur ouvert de Jésus-Christ, habitacle vivant de l'amour ! Si tous nos cœurs étaient là !... Ah ! c'est un rêve peut-être ; mais ce rêve, vous me le pardonnez ; je rêve votre grandeur, je rêve votre progrès, je rêve votre bonheur ; je rêve votre ciel sur la terre dans le cœur de celui que j'aime. Ah ! pardonnez-le, c'est un rêve d'ami, c'est un rêve de frère ; c'est un rêve d'apôtre aussi ; et mon Dieu qui me l'envoie, me dit au cœur que ce rêve peut devenir et bientôt deviendra, sinon pour tous, du moins pour un grand nombre la douce réalité. O Dieu, vous voulez que nous emportions les cœurs par la puissance de votre cœur, et vous dites : Qui enverrai-je ? *Quem mittam ?* Maître, mon cœur vous a répondu : Me voici ! me voici, envoyez-moi : *Ecce ego, mitte me !* Je crois à la puissance de votre amour pour triompher du cœur des hommes ; mettez son feu dans mon cœur, sa flamme dans ma parole, et envoyez-moi : *Ecce ego, mitte me.* Si je n'emporte le tout, j'emporterai une partie, la partie généreuse, capable de donner l'impulsion à l'autre ; et puisse cette minorité montrer, par le spectacle de ses vertus et le prodige de son agrandissement moral, que le progrès par le christianisme *est l'amour de Jésus-Christ régnant dans les chrétiens.*

Digitized by Google

POÉSIE ET MERCERIE

OU

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

—

Esquisse dramatique en deux actes et en vers.

PERSONNAGES :

VICTOR, jeune poète.
VALENTIN, son frère.
TILLIER, } artistes du théâtre français.
MORIN, }
BONNICHON, marchand bonnetier.
FRANÇOIS, domestique de VICTOR.

(La scène se passe à Paris, dans l'appartement occupé par Victor chez Bonnichon.)

—

Le théâtre représente un salon, porte au fond donnant sur l'escalier et deux portes latérales. Bureau à gauche.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS, seul. (Il lit un manuscrit.)

Œdipe ! Ai-je bien lu ? Quel titre ! Ah ! mais j'y suis :
D'un vieux trombone aveugle, un de mes grands amis,
Mon maître a pris le nom et sans doute l'histoire,
Pour en faire l'objet de son nouveau grimoire.

Digitized by Google

Mais non... lisons encor; c'est vraiment beaucoup mieux:
Un prince infortuné qui se crève les yeux!
Le sujet est touchant et vraiment dramatique.
Je n'ai rien vu de tel à l'Ambigu-comique;
Et cependant, Dieu sait, par ce temps de progrès,
Si la vogue est au crime et le goût aux excès!
La foule impudemment baille au nez de Thalie,
Et de meurtres affreux veut la scène remplie....
Le pis est que du jour, partageant les travers,
J'ai pris moi-même, hélas, la passion des vers,
Si bien que je ne puis, sans faire une tirade,
Chez l'épicier du coin chercher une cassonnade.
Tout cela par malheur ne mène pas fort loin,
Mon maître en fournirait une preuve au besoin.
Ah! le pauvre homme! Encor, pour se tirer d'affaire,
S'il pouvait épouser mademoiselle Claire;
Le père Bonnichon a du bien au soleil;
Mais à rêve doré, dit-on, mauvais réveil.
Le riche bonnetier est d'une espèce rare.
Je ne connais pas d'être au monde plus avare;
Qui voudrait l'attendrir y perdrait son latin.
Tout le monde à Paris connaît ce vieux robin;
Les chiens même de loin flairent son haut-de-chausse.
Ce n'est pas cependant qu'il en reste grand'chose,
Car le fond de l'objet, pour le dire en passant,
Montre d'une doublure un besoin très-pressant....
Mais à m'en occuper, en vain je me fatigue:
Auprès de Bonnichon Grandet est un prodigue....
Motus! Voilà monsieur... Son frère est avec lui;
Tant mieux, c'est un congé que j'y gagne aujourd'hui.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VICTOR, VALENTIN. (François se retire au fond du théâtre.)

VALENTIN (continuant un entretien commencé.)

Va, ne repousse pas des avis qui sont sages;
Le théâtre, Victor, est fécond en naufrages.
Et celui qui s'y voue, excellât-il d'ailleurs,
Engage son esquif sur des flots bien trompeurs.

Digitized by Google

VICTOR.

Cependant, mon censeur, l'action de la scène,
Sur les mœurs et l'esprit d'un grand peuple est certaine,
Tu dois en convenir toi-même le premier....

VALENTIN.

Mon intention, certe, est loin de le nier :
Autant qu'à toi, cela me semble manifeste,
Mais cette action-là n'est-elle point funeste ?
Voilà la question. Oui, l'immoralité
Du théâtre moderne est-ce un point contesté ?
Pas un homme de sens qui ne croie, au contraire,
Les faux enseignements tombant de cette chaire,
Trop féconds pour le peuple en effets désastreux.
Quels exemples, réponds, y met-on sous ses yeux ?
Là, c'est le vice impur que l'on réhabilite,
La vertu qu'on flétrit comme un masque hypocrite ;
Au pauvre, on prêche ici l'impuissance des lois,
Contre un riche oppresseur à défendre ses droits ;
Bref, partout et toujours, c'est une haine amère
Contre ce qu'ici-bas l'honnête homme vénère :
La famille, la foi, Dieu, la société,
Plus rien n'est à l'abri du sophisme éhonté !
.... Et ne me parle pas du talent qu'on te prête ;
A vingt ou vingt-deux ans tout le monde est poète,
Mais gardons-nous de voir une vocation
Dans de simples écarts d'imagination.
Songe à ton avenir ; renonce à ta chimère,
C'est l'unique moyen d'obtenir un jour Claire....

VICTOR.

Quoi, tu voudrais, mon frère, — est-ce de la raison ? —
Que je jettasse à l'eau toute ma cargaison
Au moment fortuné de toucher au rivage ?

VALENTIN.

Laissons la rhétorique et son pompeux langage...
Tu veux te marier, or tu le sais fort bien,
Le père Bonnichon s'oppose à ton dessein
Parce qu'il ne veut pas d'un poète pour gendre.

Digitized by Google

VICTOR.

Que le vilain butor aille se faire pendre ;
Je saurai me passer de son consentement.

VALENTIN.

Tu te trompes, Victor, c'est inutilement
Que tu le braverais....

VICTOR.

.... Mais après tout, de Claire
Il n'est pas, tu le sais, le véritable père.

VALENTIN.

Soit, mais il a sur elle un empire absolu.

VICTOR.

Je ne te comprends pas.... Qu'a-t-il donc résolu ?

VALENTIN.

Ecoute, mais surtout ne faisons pas d'esclandre,
Voici sur ce sujet ce qu'on a pu m'apprendre :
Bonnichon et son frère, associés jadis,
S'occupaient d'un commerce important à Paris.
Négociants actifs, tout ce qu'ils entreprirent
Réussit à merveille et tous deux s'enrichirent.
Mais, avec la fortune, un mauvais compagnon,
Le démon de l'argent entra dans la maison.
Dès lors, l'aîné surtout devint insatiable.
Pour son frère lui-même, il fut impitoyable.
Sans égard ni pitié, le malheureux finit
Par dépouiller les siens à son propre profit.

VICTOR.

Qu'entends-je ? Est-ce possible ? Ah ! j'ai peine à te croire.

VALENTIN.

Laisse-moi jusqu'au bout achever mon histoire :
Vaincu par le chagrin le frère infortuné
Que Bonnichon avait si lâchement ruiné
Mourut bientôt après. Il laissait une fille ;
C'était Claire ; elle était tout à fait sans famille,

Digitized by Google

Car son oncle, rebelle à la voix du devoir
Aux besoins de l'enfant refusait de pourvoir.
Trop longtemps il montra cette bassesse d'âme;
Mais enfin à son tour, ayant perdu sa femme,
Et se sentant veillir sans enfants, sans appui,
Un jour il rappela sa jeune nièce à lui;
Depuis, à son service, elle est toujours restée,
Et pour ne pas la perdre, il l'a même adoptée;
Tu vois donc que sur elle il a des droits certains....

VICTOR.

J'en conviens; mais j'aurai raison de ses dédains.

VALENTIN.

Ah! ne te flatte pas d'un succès peu probable.

VICTOR.

Oui, le sort cette fois me sera favorable.

VALENTIN.

Dans ces illusions puis-je t'encourager?
Réfléchis mille fois avant de t'engager.
Je te laisse, Victor, en gardant l'espérance
Que sur toi mes conseils auront quelque influence.
Adieu.....

Il sort.

SCÈNE III.

VICTOR, FRANÇOIS,

VICTOR (reconduisant son frère).

Non pas, non pas; au revoir, Valentin.
Ce soir je te verrai quel que soit mon destin.
(Revenant sur le devant de la scène.)
Maintenant que je suis un moment à moi-même
Réglons bien notre temps avant l'heure suprême.

FRANÇOIS (de l'autre côté de la scène).

Monsieur rêve à sa pièce, il n'entend ni ne voit;
On la joue aujourd'hui, son trouble se conçoit.

Digitized by Google

VICTOR (toujours se parlant à lui-même).

Morin, qui ne paraît qu'au moment du *carnage*,
M'a promis de venir répéter ce passage...
Il devrait être ici depuis une heure au moins.
Ne pas venir c'est mal reconnaître mes soins....
Je crains pour Duménil ; il a de Polynice
Travesti tout à fait le beau rôle en Jocrisse.
Cet entêté vieillard, à soixante ans, je croi,
Veut des jeunes-premiers tenir encore l'emploi.
(Apercevant son domestique.)
Ah ! coquin, te voilà, c'est fort heureux... écoute,
Pour m'obliger, sur toi puis-je compter ?

FRANÇOIS.

Sans doute,
Monsieur.

VICTOR.

Bien ; en deux mots je m'explique : tu sais
Qu'on doit jouer ce soir mon *Œdipe* aux *Français*,
Or, je t'ai conservé vingt billets de parterre....

FRANÇOIS.

Vingt billets ? c'est parfait, j'en ferai mon affaire.
Et jamais un arrêt par le public rendu,
A l'espoir d'un auteur n'aura mieux répondu.

VICTOR.

Mais point d'étourderie ; agis avec prudence,
Pour ne pas compromettre un succès que d'avance
On me dit assuré.... Tu comprends ; ne choisis
Qu'avec discernement de bons et sûrs amis.

FRANÇOIS (avec fatuité).

Vous serez satisfait, monsieur, je vous le jure ;
En fait d'art, de science et de littérature,
Mes amis, comme moi, sont appréciateurs,
Et partout à ce titre ont des droits aux faveurs.

VICTOR.

Tâche surtout, François, évitant la cabale,
De les éparpiller doucement dans la salle.

Digitized by Google

Car je ne voudrais point que l'on s'imaginât
Qu'à l'intrigue je doive un heureux résultat.

FRANÇOIS.

Non parbleu, de Monsieur, on connaît par le monde
Et le génie honnête et l'âme pudibonde.

VICTOR.

Certe, il ne faut, vois-tu, qu'applaudir à propos.

FRANÇOIS (à part).

C'est-à-dire partout, sans jouer sur les mots.

VICTOR.

Et voici, par exemple, un endroit remarquable,
C'est lorsque le vieux roi, que la douleur accable;
Et qui fuit des destins les funestes terreurs,
Vient dans un monologue annoncer ses malheurs.
Du sombre Cythéron, pour expier son crime,
Le vois-tu, de son sang, il court rougir la cîme ;
La foudre l'enveloppe.....

FRANÇOIS (à part).

Eh ! nous aurons beau jeu
Pour admirer cela, n'y voyant que du feu.

VICTOR.

Surtout si de l'acteur, la voix bien cadencée,
Par ses inflexions rendait bien ma pensée,
D'abord, au premier acte : au moment où des rois,
Parcourant le palais pour la dernière fois,
Œdipe foule aux pieds son fatal diadême
Et frappe tous les siens d'un terrible anathème.

FRANÇOIS.

Ce passage surtout, Monsieur, fera plaisir ;
J'en juge par moi-même : y songer fait frémir.

VICTOR.

Puis au second tableau, quand Hémon s'abandonne
Aux élans de son cœur et conjure Antigone

Digitized by Google

De ne point fuir l'aveu d'un tendre sentiment.

FRANÇOIS.

Sur l'autre encor ceci l'emporte assurément.

VICTOR.

Le troisième enfin peut plaire, ce me semble,
Par son économie et son heureux ensemble.

FRANÇOIS

N'en doutez pas, monsieur, on vous l'appréciera.
(*Bas*) Il sera difficile, au train dont il y va
De découvrir bientôt dans cette œuvre brillante,
Un seul vers qui ne soit une beauté saillante.

VICTOR.

Sans trop de vanité, je puis croire au succès
De mon œuvre, François. Cependant point d'excès :
Je tiens à ce qu'il soit avant tout légitime.

FRANÇOIS.

Non, modestie à part, votre ouvrage est sublime.
Mais je serais heureux, monsieur, si je pouvais
Vous soumettre, à mon tour, quelques vers que j'ai faits.

VICTOR.

Quoi ! tu rimes aussi ?

FRANÇOIS (d'un ton dolent).

C'est à votre service
Que la Muse, monsieur, fit de moi son complice.

VICTOR.

Je t'écoute, voyons.

FRANÇOIS.

Si pour vous c'est égal,
Je vous lirai d'abord un petit madrigal.

VICTOR.

Un madrigal ?

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Hélas ! je ne puis m'en défendre,
Ma prédilection est pour le genre tendre.

(*Lisant*) Belle Phylis, pastourelle candide !
Être charmant à nul autre pareil ;
Ton œil brillant est un astre splendide
Et j'en reçus plus d'un coup de soleil....

VICTOR (l'interrompant).

Ces vers sont très-jolis et la rime en est riche,
Sans compter qu'on y trouve un piquant acrostiche.

FRANÇOIS.

Hein ?

VICTOR (réunissant les initiales du quatrain).

Vois : B, É, T, E....

FRANÇOIS (se récriant).

Bête !! Ah ! c'est par trop fort.
Peste soit des rimeurs ! je renonce à leur sort.
Oui, je vais m'enrôler dans la critique illustre
Qui préside aux succès et siége sous le lustre.
Quel corps savant, monsieur ! de tous nos écrivains
Il a depuis trente ans la vie entre les mains ?
A tantôt...

(Il s'éloigne en courant.)

SCÈNE IV.

VICTOR, seul.

Je n'ai pas, par trop de modestie,
Fait remarquer assez la vague poésie
Qui répand sur la fin de mon dernier tableau,
Un intérêt si tendre, un charme si nouveau.
Je compte toutefois qu'une si belle page,
Me vaudra du public l'unanime suffrage....
De la fille d'Œdipe, ah ! c'est bien la douleur ?
Et dans ce désespoir quelle sombre grandeur ?
Chère Claire, c'est toi qui fut mon vrai modèle
Pour tracer de cet ange un portrait si fidèle ;

Digitized by Google

Du cœur c'est bien l'accent, aussi suis-je certain
Que de moi tout Paris s'occupera demain.
Alors j'aurai le droit, ce succès me le donne,
De prétendre à la main de ma belle.... Antigone....

SCÈNE V.

LE MÊME, TILLIER, puis ROLIN.

TILLIER (entrant).

Que ton illustre Œdipe en bonnet de coton,
T'accordera, sans peine. intéressant Hémon.

VICTOR.

Ah ! te voilà, Tillier, Morin se fait attendre.

TILLIER.

Il était avec moi, mais il a dû se prendre
A quelque parieur là-bas, dans l'escalier.
Il passserait, je crois, sa vie à parier....

VICTOR.

Fâcheuse passion, détestable manie,
Qui rompt souvent l'accord et la bonne harmonie
Entre nous.

MORIN (entrant étourdîment).

Salut ! cher. Si j'arrive un peu tard,
C'est qu'il m'a retenu trop longtemps au billard.

TILLIER.

Comment, c'est toi, morbleu, joueur interminable,
Qui voulais à tout prix rester encor.

MORIN (du même ton).

. Que diable !
Quand on est provoqué. D'ailleurs voici le cas :
Tout à l'heure un quidam que je ne connais pas
Vient s'asseoir près de nous. Son regard semblait dire
Qu'il me tenait au jeu pour un fort triste sire.
C'était humiliant et l'honneur exigeait
Que je lui répondisse ainsi que je l'ai fait.

Digitized by Google

TILLIER.

Il n'avait soufflé mot.

MORIN (continuant).

Je gagerais, lui dis-je,
Sans connaître monsieur qui semble être un prodige,
De le battre au doublet en lui rendant dix points.
Nous avons fait alors le jeu vingt fois au moins.

VICTOR.

Et vous avez gagné.... battu votre adversaire?

MORIN (sur le même ton).

Non pas, j'ai tout perdu, mais d'une âme si fière
Que le drôle a compris à mon air rassuré,
Qu'avec un beau joueur il s'était mesuré.

VICTOR.

C'est parfait!

TILLIER.

N'est-ce pas? Il n'en fait jamais d'autres.

MORIN.

Riez, messieurs, riez, ce trait vaut bien les vôtres

VICTOR.

Soit; mais nous oublions, en bavardant ainsi,
Le motif principal qui nous rassemble ici.

MORIN.

Mon rôle à répéter?

VICTOR.

Je ne serai tranquille
Qu'après cela.... voyons....

MORIN.

Je le sais.... inutile.

Digitized by Google

VICTOR.

Mais encor.

MORIN.

Laisse donc. Je parie aussitôt
De te le débiter sans manquer un seul mot.

VICTOR.

Ciel! Encore un pari...

MORIN.

Voilà qui te rassure.

VICTOR.

Tu ne gagnas jamais une seule gageure.
Et cependant, sur toi je compte, y songes-tu?
Si tu me fais défaut ce soir je suis perdu.
Oui, conçois bien, mon cher, qu'un oubli, qu'une absence,
Peut détruire à jamais ma dernière espérance.

MORIN.

Tu deviens fou, je crois ; oui, tu l'es, malheureux!

VICTOR (avec un grand soupir).

Hélas! non, mon ami, mais je suis amoureux.

MORIN.

C'est fort exactement ce que je voulais dire.

VICTOR.

Amoureux sans espoir.

MORIN.

Quoi, toujours l'on soupire
Pour la jeune mercière?

VICTOR.

Oui, mon ami, toujours.
Ce sont là, tu le vois, d'éternelles amours.

Digitized by Google

MORIN.

Ah bah ! fais comme nous, oublie un peu ta peine.
Je suis au désespoir depuis une quinzaine
Pour la troisième fois, et même en ce moment
Un quatrième accès marche à son dénoûment.
Mais chez moi tout cela se règle sans délire ;
J'ai mon temps pour pleurer et mes heures pour rire.

TILLIER.

Si c'est comme cela, demande sans façon
Mademoiselle Claire au papa Bonnichon.

VICTOR.

Eh ! mais, voilà le nœud ; c'est que le vieux Cerbère
Ne veut pas de moi ; non, l'avare me préfère....
Je ne sais.... un cousin, dont je suis peu jaloux ;
Claire jamais de lui ne voudrait pour époux.

MORIN.

Au bonheur de ta vie est-ce le seul obstacle ?

VICTOR.

Ah ! pour en triompher il faudrait un miracle !

MORIN.

C'est bon.

VICTOR.

Mauvais plaisant.

MORIN.

Ris tant que tu voudras,
Mais moi, j'ai mon idée et ne la quitte pas.
Aussi je parîrais, — car au jeu je me pique, —
De dompter aujourd'hui ce tyran domestique.

TILLIER.

Je t'en défie.

Digitized by Google

VICTOR.

Hélas ! quels maudits parieurs !

MORIN.

Un souper chez Véfour, le prince des traiteurs.

VICTOR.

En paix laisse-moi.

MORIN.

Soit. En dépit de toi-même,
Je veux incontinent te prouver que l'on t'aime.
Et tu seras heureux, malgré ce fier dédain
De faire les honneurs et les frais du festin.

TILLIER.

Je voudrais, quant à moi, bien me voir de la fête.

MORIN.

Aide-moi, du succès je réponds sur ma tête.

VICTOR.

Et ton rôle....

MORIN.

J'y songe.... un parent éloigné
Qui vient n'importe d'où... je me tiens pour gagné.

VICTOR.

Et ma pièce, étourdi ?

MORIN.

Mais c'en est le prélude.

VICTOR.

Ils me feront mourir.

MORIN.

Sois sans inquiétude.

Digitized by Google

TILLIER.

Morin seul y paraît et cela sur la fin ;
Or en une heure ou deux, on fait bien du chemin.

MORIN.

Mais j'entends Bonnichon ; c'est sa marche de fouine,
Allons dresser nos plans dans la pièce voisine.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

VICTOR, BONNICHON,

VICTOR (allant au devant de Bonnichon).

A qui dois-je, monsieur, la faveur de vous voir ?

BONNICHON.

Ne nous hâtons pas trop, vous allez le savoir.
Mais il faut que d'abord, monsieur, je vous demande,
Si vous ne craignez point que quelqu'un ne m'entende ?

VICTOR.

Quel sinistre début !... Vraiment vous m'effrayez.
J'ai chez moi deux amis, mais cependant parlez....

BONNICHON.

Oui, des comédiens, des auteurs, je suppose.

VICTOR.

Ce sont de mes amis,... Sans doute d'autre chose
Monsieur veut me parler...

BONNICHON.

Au fait, c'est personnel....
(*A part.*) Ne nous échauffons pas et soyons solennel.
(*Haut.*) Voilà bientôt deux ans, que chez moi je vous loge ;
Vous le savez, monsieur, cela fait votre éloge.
Je n'eus jamais depuis à me plaindre de vous,
Votre heureux caractère est sociable et doux ;
Vous êtes généreux, vous avez l'habitude,
De payer votre terme avec exactitude,

Digitized by Google

Et j'aime à convenir que vous êtes enfin,
Un chaland précieux pour notre magasin ;
Mais voilà justement les raisons délicates
Qui veulent que plus loin vous portiez vos pénates.
Oui, j'estime beaucoup vos talents et vos mœurs,
Mais vous prie, au plus tôt, d'aller loger ailleurs.
(*A part.*) Je crois que c'est agir avec certaine adresse.

VICTOR.

Vous plaisantez, monsieur....

BONNICHON.

Comment ? que je m'abaisse
A plaisanter, jamais.

VICTOR.

Ah ! Monsieur, c'est affreux !
De grâce, expliquez-vous.... parlez donc.... je le veux.

BONNICHON.

Comme j'avais prévu cette attitude altière,
Je veux bien vous répondre encore à ma manière.
Quand vous vîntes chez moi demander à loger,
Dans ma simplicité, je vous crus sans danger ;
Je ne doutais pas que je dusse, imbécile,
A ma barbe vous voir, m'ensorceler ma fille ;
La pauvre enfant vous aime à ne plus en dormir ;
Et voilà pourquoi, moi, je ne puis plus vous souffrir.

VICTOR.

Quoi, vraiment ? Ah ! monsieur, dites-lui que ce gage
De son affection va doubler mon courage.

BONNICHON.

Ne vous pressez pas tant, l'ami, car c'est en vain
Que vous vous flatteriez de m'arracher sa main.
Claire d'un rimailleur, qu'on m'approuve ou me blâme,
Jamais, au grand jamais, ne deviendra la femme....
Et comment pour ces gens n'avoir pas de mépris ?
Voyons, n'êtes-vous pas un peu de mon avis ?

Digitized by Google

Quand on a, comme moi, passé toute sa vie,
A se créer un nom dans la bonnetterie,
— Je suis né dans l'article, — et que l'on s'est enfin,
Avec la renommée, acquis un beau lopin,
Croyez-vous que l'on soit, d'une folle jeunesse
Très-enclin à doter l'orgueil et la paresse ;
Dites, répondez-moi !

VICTOR.

Mais, monsieur Bonnichon,
Ce langage n'est point dicté par la raison....

BONNICHON.

Au contraire, c'est vous qui niez l'évidence.
Voyons.... Examinons vos moyens d'existence.
Bien que je passe ici pour un pauvre apoco,
Je veux exactement tout réduire à zéro.

VICTOR.

Avec moi cependant il vous faut reconnaître....

BONNICHON (continuant).

Fussiez-vous épicier; soit, dirai-je peut-être,
Mais rien absolument; que dis-je, moins que rien

VICTOR.

Ne suis-je point poëte?

BONNICHON.

Ah ! je le sais trop bien !
Un mince titre, hélas ! je le dis sans bravade,
Pour éclipser jamais le jeune Alcibiade,
Mon protégé; c'est lui, c'est ce digne garçon
Qui doit perpétuer mon commerce et mon nom.
Comme guide et tuteur, à la mort de son père,
Dans le choix d'un état qui lui restait à faire,
C'est moi qui l'éclairai. La poésie aussi
Paraissait un penchant bien décidé chez lui.
Tout jeune, ayant déjà de rimer la manie,
Il payait le tribut d'un précoce génie;

Digitized by Google

Et pas un jour de fête ou de l'an ne passait,
Qu'il ne me dédiât quelque joli sonnet.
C'est tout simple d'ailleurs que d'esprit il pétille;
Chez tous les Bonnichon c'est un trait de famille.
Bref, pour concilier un goût si violent
Avec ses intérêts, il fallait du talent;
Mais j'avais l'œil à tout. Un ancien camarade
Voulut bien se charger de prendre Alcibiade;
C'était M. Sureau, confiseur de la cour,
Passage des Lombards, au pâté de Strasbourg.
En rimant les billets du caramel classique,
Il y poussa si bien son talent poétique
Qu'aux vers du grand Hugo, ses bonbons préférés,
Font fureur aujourd'hui parmi les gens lettrés.
Mais ce qui m'intéresse et me plaît davantage,
Ce qui pour l'avenir est d'un meilleur présage,
C'est qu'il va, succédant à son noble patron,
Lui-même au premier jour reprendre sa maison.
Je crois avoir montré du tact en cette affaire!

VICTOR.

Assurément, monsieur, mais cependant j'espère....

BONNICHON (l'interrompant).

Oui, oui, je vous comprends: l'aiguillon du remords
Se fait jour et vous porte à reparer vos torts.
Vous allez donc me dire, en homme raisonnable
Que vous laissez les vers pour un état sortable;
C'est bien; mais croyez-vous qu'on devient confiseur
Par caprice et sans goût, comme on se fait auteur?
Détrompez-vous, jeune homme....

VICTOR.

Assez, monsieur, de grâce.

BONNICHON.

A la bonne heure, au moins! non pas que je vous chasse,
Mais nous voilà d'accord; ainsi, c'est convenu,
Sans faute, avant ce soir, vous aurez disparu.

Digitized by Google

C'est du reste, entre nous, sans gêne et sans injure...
Je vais faire avancer une bonne voiture,

VICTOR.

Assez, mon maître, assez ; c'est par trop se moquer,
D'un homme qui pourrait fort bien vous répliquer.
Eh ! quoi ! sans qu'un prétexte au moins vous justifie,
Vous voulez me chasser ? Non, je vous en défie.
D'ailleurs, n'avez-vous pas vous-même reconnu,
Que rien absolument par moi ne vous est dû ?
N'avez-vous pas prôné mes mœurs et ma conduite ?

BONNICHON (avec vivacité).

Oui, pour vous engager à déguerpir plus vite.

VICTOR.

Non pas, je suis en droit de rester et je veux
Autrement qu'un voleur abandonner ces lieux.
Et pour vous empêcher de faire une bassesse,
A vos réflexions un instant je vous laisse ;
D'ailleurs de vous fléchir, je conserve l'espoir.

Il sort par le fond.

SCÈNE VII.

BONNICHON, seul.

Va, va ; sur un succès si tu comptes ce soir,
Il faudra que bientôt, l'ami, tu te dégrises.
Non, je ne crains plus rien; mes mesures sont prises.
C'est qu'il avait bien l'air de me braver, je crois ;
C'est égal, ce sera pour la dernière fois,
Car je songe au moyen de le mettre à la porte,
Et j'y réussirai, me fallût-il main forte.
Mais qui vient là ?

SCÈNE VIII.

LE MÊME, MORIN. (Il porte un riche costume, perruque, canne à pomme d'or, etc. Sorti de la Chambre à droite, il a gagné la porte, de sorte qu'il semble venir du dehors.)

MORIN (criant à tue-tête).

Morbleu ! Comment, personne ici.

Digitized by Google

BONNICHON.

Est-ce moi, par hasard, que monsieur cherche ainsi ?

MORIN.

Ventrebleu ! Palsembleu ! non, je suis à la chasse
De mon neveu. Qu'il vienne, allons, que je l'embrasse.
Car le plaisir m'étouffe.

BONNICHON.

Eh, mais, puis-je savoir ?

MORIN (continuant).

Victor ! mon cher Victor !.... J'ai hâte de le voir.

BONNICHON.

Monsieur est l'oncle ainsi...

MORIN (toujours sur le même ton).

De mon neveu, c'est juste.

BONNICHON (à part).

Tout doux : il ne faut pas que je le tarabuste.

MORIN (s'approchant de Bonnichon).

Mais je n'avais pas vu ce vieux original.

BONNICHON (affectant une grande amabilité.)

Monsieur, sans le blesser, paraît fort jovial.

MORIN.

Qui donc es-tu, l'ami, pourrais-tu me le dire ?

BONNICHON.

Je suis propriétaire, et si monsieur désire
Que je lui parle net....

MORIN.

J'entends, tu viens, corbleu,
Pour ses dettes ici harceler mon neveu.

Digitized by Google

Il en a donc ? Tant mieux, mon plaisir est extrême,
Et je vais sur le champ te les payer moi-même.

BONNICHON.

Expliquez-vous, monsieur, car ce langage est tel,
Que je ne puis en vous voir un simple mortel.

MORIN.

Quel style ! Ce monsieur est de l'Académie ?

BONNICHON.

Pardon, monsieur, je suis... de la bonnetterie.

MORIN.

Je m'en doutais un peu, c'est plus original !

BONNICHON.

Pour monsieur, si j'en crois son aspect martial,
Il doit être officier....

MORIN.

Chut ! c'est là mon affaire....
Mais où donc est Victor ?

BONNICHON.

Si c'est mon locataire,
Que vous voulez, monsieur, il faudra repasser...

MORIN.

Dans mes bras, sur le champ, je tiens à le presser,

BONNICHON.

C'est qu'il est au théâtre, où la pièce qu'on donne
Est un chef-d'œuvre à lui.

MORIN (feignant l'enthousiasme),

Vrai ! la nouvelle est bonne.
Ecrivain, mon Victor !

Digitized by Google

BONNICHON.

Par un hasard fatal,
Il est souvent sifflé.

MORIN.

C'est moins original.

BONNICHON.

Mais monsieur le marin paraît ne point connaître
Son jeune parent.

MORIN.

Non: C'est-à-dire peut-être?...
Autrefois, je l'ai vu, voilà près de vingt ans;
Mais il a dû changer, corbleu, depuis ce temps.

BONNICHON.

Je suis de votre avis, car enfin j'aime à croire
Qu'il n'est point né portant une moustache noire.
Mais sans trop vous presser, vous aviez donc déjà
Quitté votre famille à cette époque-là?

MORIN

Envisage-moi bien; suis-je un homme ordinaire?

BONNICHON.

Non vraiment,...

MORIN.

Je le crois; Eh bien, je vais te faire
Mon histoire en deux mots....

BONNICHON.

Monsieur est étranger?

MORIN.

A peu près, puis-je dire, et tu vas en juger:
Voilà vingt ans qu'un jour, pour faire un coup de tête,
Je quittai mes parents sans tambour ni trompette.

Digitized by Google

Un grand navire anglais à l'ancre dans le port,
Comme mousse engagé, me reçut à son bord.
C'était mal débuter. Par bonheur, j'eus la chance
De rencontrer là-bas un vieil ami d'enfance
Dont un heureux hasard avait fait un planteur.
M'établir fut un jeu, grâce à ce protecteur.
Mes affaires depuis, en prospérant sans cesse,
M'ont rendu possesseur d'une immense richesse,
Et tel que tu le vois, Raymond est maintenant
Le plus riche colon du nouveau continent.

BONNICHON.

Ce que vous dites là me paraît admirable,
Mais extraordinaire, impossible, incroyable !

MORIN.

C'est impossible, soit ; un bonheur sans égal,
Mais voilà ce qui fait que c'est original.

BONNICHON (à part).

Il est drôle, vraiment.

MORIN.

Et quant à mon voyage,
J'ai voulu, pour Victor, l'entreprendre à mon âge.
Un jour je me suis dit : « J'ai donc acquis, voyons....
» Une dizaine au moins d'excellents millions ;
» Ma fortune aujourd'hui de grands soucis est cause,
» M'embarrasse beaucoup, me sert à peu de chose.
» Comme célibataire on m'écorche tout vif ;
» Si c'est dans l'ordre, au moins c'est peu récréatif.
» Mais que faire, sinon repartir, ce me semble,
» Découvrir mon Victor, et partager ensemble. »
Là-dessus je m'embarque et, ma foi, Dieu merci,
De l'autre monde enfin j'arrive en celui-ci.

BONNICHON (à part),

C'est vraiment ravissant : ces oncles d'Amérique
Conserveront toujours le même air sympathique.
(*Haut.*) Et maintenant ici monsieur se fixera ?

Digitized by Google

MORIN.

C'est ce que mon neveu, mon cher, décidera.
S'il voulait épouser quelque riche négresse,
On pourrait la choisir dans la plus blanche espèce.

BONNICHON (avec intention).

Assurément, c'est bien... Cependant, s'il avait
Pris quelque engagement.

MORIN.

En ce cas on verrait.
Bien que l'autre parti me semble plus bizarre
Et plus original.

BONNICHON.

Oui, ce serait plus rare.
Et vous semblez tenir à cette qualité?

MORIN.

Franchement, nous aimons la singularité.
Du peuple américain, c'est là le caractère :
Il aime l'impossible et répugne au vulgaire.
Noble pays! je crois que si de ses faveurs
La Fortune comblait tous ses adorateurs,
On verrait Jonathan, dédaignant la richesse,
Revendiquer l'honneur de mourir de détresse!

BONNICHON.

Bon! mais, en revenant, du gros temps qu'il a fait
N'avez-vous point souffert?

MORIN (à part).

Eh! mais, il est parfait.
(*Haut.*) Oui, nous eûmes, vraiment, un superbe naufrage,
Mais je veux là-dessus m'étendre davantage.
Au solstice d'été, vers le vingt-deux de juin,
Je quittai Baltimore et me mis en chemin.
Le brick qui me portait, appelé la Sylphide,
Fort peu chargé d'ailleurs, était voilier rapide.

Digitized by Google

Je l'avais choisi sûr, en portant en papiers,
Trois millions de francs, sur nos meilleurs banquiers.
Pourtant le trente, au soir, une horrible raffale,
Donnant du sud-ouest, faillit m'être fatale.
Assis sur le tillac près de nos matelots,
Je suivais le progrès de la fureur des flots,
Quand, inopinément emporté par la bise,
Sur des récifs cachés le bâtiment se brise,
Et s'abîmant soudain avec mes compagnons,
Disparaît à jamais....

BONNICHON,

Et nos trois millions ?

MORIN.

Je les avais en poche....

BONNICHON.

En ce cas et vous-même ?

MORIN.

Sur les débris d'un mât, dans ce péril extrême,
Je me tiens accroché, mais l'aspect d'un dauphin,
En ces lieux attiré par l'appât du butin,
Vint bientôt m'enlever ma dernière espérance....
Le monstre approche.... hélas ! Et dans sa gueule immense,
Il m'engloutit vivant.

BONNICHON.

Je dirais : ce n'est pas,
Si vous ne l'affirmiez.

MORIN.

Dis ce que tu voudras.
Le fait assurément n'en est pas moins notoire,
Et sera quelque jour rapporté dans l'histoire.
D'ailleurs ce n'est pas tout. De nombreux baleiniers
Chassaient le cétacé, depuis deux jours entiers,
Dans ce parage affreux : or, la bête harponnée,
Se trouvant prise avant la fin de la journée,

Digitized by Google

Me rendit en mourant, sans m'avoir fait de mal ;
Ceci, convenez-en, est plus original !

BONNICHON.

Non, je n'en reviens pas. Mais dans cette bagarre,
Parvint-on à sauver vos valeurs.

MORIN (à part).

Ah ! l'avare.
(*Haut.*) Un navire français, venant, je crois, du Nord,
Les reçut, et de Brest nous gagnâmes le port.

BONNICHON.

J'en reste confondu : se donner tant de peines
Pour qu'un jeune vaurien puisse faire des siennes.

MORIN.

C'est un écervelé, n'est-ce pas, mon neveu ?
Tant mieux, je suis bien sûr qu'il me ressemble un peu.
A propos, j'oubliais qu'il faut qu'à l'instant même
J'abandonne Paris... et ce neveu que j'aime...
Une affaire importante... une opération
De sept cent mille francs, me réclame à Lyon...
Quelle fatalité !... J'avais depuis une heure
A peine dans Paris fait choix d'une demeure,
Lorsqu'un message arrive, annonçant qu'on m'attend,
Et qu'il me faut partir sans perdre un seul instant.
Pour comble de malheur, inutile visite ;
Sans embrasser Victor, il faut que je le quitte...
Or, je ne pourrai pas, morbleu, je le prévois,
Me trouver de retour avant la fin du mois...
Puisqu'il en est ainsi, je m'en vais vous remettre,
Pour notre cher enfant un petit bout de lettre...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TILLIER.

TILLIER (qui est entré en scène depuis quelques instants.)

Si vous voulez, monsieur, me charger du billet,
Il l'aura dès ce soir.

Digitized by Google

MORIN (affectant de ne pas le connaître.)

Volontiers, en effet.
Surtout en m'attendant qu'on veuille bien lui dire
De ne rien épargner.

TILLIER.

Cet ordre doit suffire...

MORIN (à Bonnichon).

Adieu donc, vous... monsieur...

BONNICHON (déclinant son nom).

... Bonnichon ...

MORIN (riant).

Pas trop mal.
Va donc pour Bonnichon; il est original;
Eh bien, si je retourne un jour en Amérique,
De mes nègres, je veux te donner la pratique,
Car j'ai l'intention, grand'papa Bonnichon,
De les habiller tous de bonnets de coton.

BONNICHON.

Si vous voulez, monsieur, compléter leur costume,
De me recommander j'ai gardé la coutume.

MORIN.

Soit: de la crinoline et des robes de bal.
Pour le beau sexe noir, ce ne serait pas mal;
Mais adieu.

(Il sort par le fond et rentre furtivement sur la scène pour se glisser dans la pièce à droite.)

SCÈNE X.

BONNICHON, TILLIER.

BONNICHON (d'un côté de la scène).

Ce monsieur, bien qu'il soit fort étrange,
Paraît aimer Victor... Eh bien, pour peu qu'il change,

Digitized by Google

A tout prendre Victor est un charmant garçon;
Je l'avais toujours dit.

TILLIER (de l'autre côté du théâtre.)

Sans beaucoup de façon,
Le voici qui revient. Allons, allons, courage,
Du coup il va lui-même achever notre ouvrage.

BONNICHON (s'approchant de Tillier).

(*A part.*) Un mot de politesse est peu compromettant.
(*Haut.*) Je ne connais monsieur que depuis un instant,
Mais de mon locataire, il est l'ami, je pense...

TILLIER.

Je crois l'avoir prouvé dans mainte circonstance...
Et vous-même à Victor n'êtes point étranger,
N'est-il pas vrai, monsieur?

BONNICHON (à part).

Il veut m'interroger;
Mon ami Bonnichon, faisons bonne figure.
(*Haut.*) Oui, c'est presque chez moi, la voix de la nature
Qui me parle pour lui...

TILLIER.

Vraiment. Mais qui vient là?
Quoi, Victor, du théâtre arrive-t-il déjà?
Aurait-on par hasard sifflé son pauvre *Œdipe!*

BONNICHON (à part).

L'oncle ne l'a point vu, ma frayeur se dissipe.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, VICTOR.

TILLIER.

Et ta pièce?

Digitized by Google

VICTOR.

Mon cher, elle marche à ravir,
Mais en place un moment je ne saurais tenir.

BONNICHON (toujours à part).

Comment, que dit-il donc ? Ce succès m'inquiète,
Il achèvera net de lui tourner la tête.
Mes commis, qu'ont-ils fait ?

TILLIER (avec intention et de manière à être entendu par Bonnichon).

Apprends donc que ce soir
Un parent d'Amérique est venu pour te voir.

BONNICHON (à part pendant que Tillier remet à Victor la prétendue lettre de Morin.)

Voilà le mot lâché !.... si j'avais pu d'avance
Circonvenir ce drôle, il me restait la chance
D'obtenir de Victor, avant qu'il apprît rien,
Un bon engagement disposant de son bien,
Et qui, par conséquent, réparant une sottise,
L'eût fait nous épouser sans délai ni remise.

TILLIER (après s'être entretenu à voix basse avec Victor).

C'est comme je te dis, et tout dépend de toi.

VICTOR.

Pourquoi de Bonnichon tromper la bonne foi?

BONNICHON.

Ils prononçent mon nom, quel est donc ce mystère ?

TILLIER (à Victor).

Un mot de plus, Victor, et c'en est fait de Claire.

BONNICHON (s'approchant d'eux).

Sans doute ma présence est de trop en ces lieux.

VICTOR.

Non, bien que vous m'ayez déjà fait vos adieux

Digitized by Google

En termes assez durs pour que je m'en souvienne,
Mon devoir veut, monsieur, qu'ici je vous retienne.

BONNICHON.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

VICTOR.

Je dois vous prévenir
Qu'un complot contre vous est en train de s'ourdir.

BONNICHON.

Un complot? quoi, ma vie est-elle menacée?

TILLIER (intervenant)

Eloignez de l'esprit cette folle pensée.
Victor est sous le coup d'un grand événement,
Et son émotion se conçoit aisément.
Apprendre un beau matin qu'on est millionnaire,
Lorsque la veille encore on avait fort à faire
Pour payer son tailleur, c'est effrayant, morbleu!
Il n'en faut guère plus pour divaguer un peu.

VICTOR.

Ah! je t'arrête là, car avec trop d'audace,
C'est se moquer des gens.

TILLIER (avec volubilité).

Victor, tais-toi de grâce.
Je ne puis supporter cette indécision
Que chez toi l'on remarque en toute occasion.
(A Bonnichon.) Figurez-vous, monsieur, — c'est à ne pas y croire, —
Il qualifie encor son bonheur d'illusoire :...
De son oncle Raymond le retour imprévu,
De la réalité ne l'a point convaincu.

VICTOR (s'efforçant de prendre la parole).

N'en croyez rien, monsieur.

Digitized by Google

TILLIER (même ton).

Tant mieux, je suis bien aise
De te voir repousser cette indigne faiblesse....

VICTOR.

Faiblesse ou non, mon cher, point d'hymen à ce prix.

BONNICHON.

Que dit-il ?

TILLIER (à Bonichon).

Je ne sais si vous avez compris...

BONNICHON.

Non.... mais pourtant....

TILLIER.

Eh bien, monsieur Raymond l'engage,
A ne point se hâter de se mettre en ménage.

VICTOR.

Il me confond !.... Tillier....

TILLIER (continuant).

Il veut que son neveu
Se pose dans le monde et s'émancipe un peu....

BONNICHON.

C'est dire que chez nous il ne veut pas qu'il reste...
Contre ce propos-là, permettez, je proteste,
Car son oncle a lui-même affirmé devant vous,
Qu'il n'entend nullement contrarier ses goûts.
Or, comme en ce moment, nous parlions mariage...

VICTOR.

Ah ! c'est trop prolonger un pareil badinage.

BONNICHON (scandalisé).

Qualifier ainsi tant de bénignité ?

Digitized by Google

VICTOR.

Oui, vous saurez, monsieur, l'entière vérité.

TILLIER (cherchant à empêcher Victor de s'expliquer).

Victor, je crois entendre...

VICTOR (continuant).

Oui, je veux...

BONNICHON.

Qu'est-ce à dire?

TILLIER (passant du côté de Bonnichon).

Je crois que son bonheur tient vraiment du délire.

VICTOR.

Oui, monsieur Bonnichon, ainsi que vous, je suis
Victime d'un complot tramé par mes amis.
Ce prétendu parent, cet oncle d'Amérique,
Est une fiction.... un être chimérique....

BONNICHON (l'interrompant).

Mais je l'ai vu, monsieur, vu comme je vous vois.

TILLIER (à Bonnichon).

Cher monsieur Bonnichon, on vous sonne, je crois.

VICTOR.

C'est un piège grossier, je vous le certifie.

BONNICHON (à Tillier).

Qu'en dites-vous, monsieur?

TILLIER (audacieusement).

Victor nous mystifie!

VICTOR.

Comment... oses-tu bien.

Digitized by Google

TILLIER (à part).

Point de timidité.
(*Haut.*) Vous nous trompez, monsieur, et j'en suis révolté !
Quel est votre dessein? voilà ce que j'ignore,
Mais quoi que vous disiez, j'y vois trop clair encore,
Pour ne point soupçonner sous ce dehors troublé,
Quelque infernal projet dont nous aurons la clé...
(S'adressant de nouveau à Bonnichon.)
Mais de nouveau l'on sonne....

BONNICHON.

Un instant donc, j'y vole....
(A Victor.) Et vous qu'ajoutez-vous ?

VICTOR.

Vous avez ma parole
Je n'ai rien avancé, rien qui ne fût certain,
Et pour vous en convaincre, attendez à demain.

TILLIER (à part).

A le sauver, hélas ! vainement je m'applique.
(On sonne dans l'escalier, c'est pour la première fois.)

BONNICHON.

Peste ! l'on sonne encor, je cours à ma boutique,
Mais je saurai bientôt sur lequel d'entre vous
Doit enfin retomber mon trop juste courroux.
(Ils sort.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, hors BONNICHON.

TILLIER (d'un ton ironique).

Voilà, mon cher ami, tout perdu par ta faute ;
Prends garde maintenant que ta pièce ne saute
Pour comble de bonheur.

Digitized by Google

VICTOR (avec enthousiasme).

Non, je viens des *Français*,
Et jamais on n'y vit un semblable succès.
Ne te complais donc point dans de tristes augures.

TILLIER.

C'est un vrai succès, soit, puisque tu me l'assures.
Cependant, permets-moi de te faire remarquer
Qu'il en est un meilleur que tu viens de manquer.

VICTOR.

Tu fais allusion à notre bonne Claire ;
Mais ne comprends-tu point que son odieux père
Sera très-honoré de voir un beau matin,
L'auteur d'*Œdipe* aller lui demander sa main.

TILLIER.

Je comptais plus sur moi pour faire sa conquête,

VICTOR.

De troubler mon bonheur, tu te fais une fête.
Mais j'oubliais qu'ici je ne me suis rendu,
Que pour chercher Morin au théâtre attendu.
(Il entre précipitamment dans la pièce à droite.)

TILLIER (se laissant tomber sur une chaise).

Alea jacta est ! Le destin m'est contraire,
Mais Victor l'a voulu : vogue donc la galère !

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

Même décor. L'action continue sans interruption.

SCÈNE PREMIÈRE.

TILLIER, seul. (Il est assis près de la table à gauche.)

Ainsi par un succès le pauvre sot espère
Fléchir de Bonnichon l'odieux caractère,
S'il le croit, je le plains, car je suis convaincu
Que dans son fol espoir il sera confondu.
C'est sa faute après tout et je ne veux pas même
Le plaindre, tant pour moi sa sottise est extrême.
Venir, quand tout est fait, détromper Bonnichon!
Que j'eusse avec plaisir friponné ce fripon.
... Mais on pourrait encore vaincre la résistance
De Victor et du vieux déjouer la prudence.
Celui-ci va venir, hors de lui, furieux ;
Je vais pour commencer le calmer de mon mieux,
Et fort loquacement, m'acquittant de mon rôle,
L'empêcher de placer une seule parole,
Que je n'aie établi, mais là bien carrément
Que mon ami Victor est un franc garnement.
Bonnichon me paraît passablement crédule
Il suffit avec lui de dorer la pillule.
Or je lui montrerai mon ami fasciné
Par cet or dont lui-même est l'esclave damné.
Il n'aura plus ainsi la moindre répugnance
A croire que Victor n'a nié l'existence

Digitized by Google

De son riche parent que pour mieux prévenir,
De ses engagements l'importun souvenir.
« Mais, lui dirai-je alors, saisissons sa pensée
» Et vengeons à nous deux votre fille offensée.
» Victor a prononcé le mot de fiction,
» Sachons mettre à profit sa supposition,
» Et puisque c'est de l'or que ce monsieur s'affole,
» Baignons-nous, comme lui, dans les eaux du Pactole. »
De mon petit projet, pour peu que le Crésus
Goûte l'arrangement, il ne m'échappe plus,
Car si, pour intriguer, avec nous il se ligue,
Par son exemple même, il excuse l'intrigue.
Et puis, tranchons le mot, cet affreux hérisson
Mérite qu'on lui donne une bonne leçon.
Mais chut! dans l'escalier, j'entends notre compère,
Ah! pourvu que Victor me laisse à mon affaire.
Voyons.

(Il regarde par le trou de la serrure de la porte à droite.)

Victor déclame, il est fort animé,
Et Morin qu'il attend est encore costumé.

SCÈNE II.

LE MÊME, BONNICHON.

TILLIER (affectant une grande émotion).

Venez, monsieur, venez, et que votre présence
De mes esprits troublés calme l'effervescence.
Quel mécompte, grand Dieu! j'en ai le cœur navré;
Dans ce bas monde, hélas! plus rien n'est donc sacré.

BONNICHON (avec humeur).

Ce langage, sans doute, est noble et pathétique,
Mais enfin, il est temps que tout ceci s'explique.
Je suis dupe, morbleu, de quelque mauvais tour.

TILLIER (même ton).

Moi-même je voulais vous parler sans détour,
Eh bien, monsieur, eh bien.... Vous pardonnez, j'espère,
A mon émotion un trouble involontaire....
Ah! c'est bien naturel...

Digitized by Google

BONNICHON.

Certes; mais achevez.

TILLIER.

J'y suis, monsieur, j'y suis. Eh bien donc, apprenez
Qu'il est vrai que Victor vous a trompé, le traître!
Oui, monsieur, quand tantôt nous lui fîmes connaître
Le retour imprévu de son riche parent,
Et qu'il prit avec nous l'air si récalcitrant,
Victor dissimulait. Il avait connaissance
Depuis deux jours déjà, de l'arrivée en France,
De son oncle Raymond; mais cédant lâchement
Aux inspirations d'un mauvais sentiment,
Il avait résolu de sacrifier Claire
Aux ignobles calculs d'un intérêt vulgaire;
Et c'est pour éviter des explications,
Qu'il a nié tout net ce que nous avançions.

BONNICHON (s'exclamant).

O ciel! qu'ai-je entendu? Quelle indigne bassesse!
Je comprends maintenant cette délicatesse
Qui ne s'expliquait pas, cette fausse pudeur
Qui s'affublait si bien du masque de l'honneur.

TILLIER.

Oui, c'est qu'adroitement, préparant sa rupture,
Il cherchait à voiler l'odieux du parjure.
Mais s'il exécutait ce funeste projet,
Lui-même le premier, il s'en repentirait.
Pour Claire, je connais sa brûlante tendresse;
Il l'adore; or, je veux qu'il tienne sa promesse;
Je veux, je l'ai juré, que mon perfide ami,
A votre aimable fille aujourd'hui soit uni.

BONNICHON.

Une telle amitié, bien rarement, s'est vue.

TILLIER.

Mais il faut en finir, abrégeons l'entrevue,

Digitized by Google

Et cherchons sans tarder un moyen assuré
De ramener à nous le transfuge égaré.
... Victor avait chez moi fait naître la pensée
D'un tour à lui jouer...

BONNICHON.

Quelque intrigue insensée.

TILLIER.

Non pas.

BONNICHON.

Voyons alors, sans perdre notre temps.

TILLIER (d'un ton insinuant).

Si vous étiez plus riche, à trahir ses serments
Il ne songerait pas....

BONNICHON.

Oui, c'est assez probable.

TILLIER (continuant).

Ou s'il vous survenait un legs considérable....

BONNICHON.

Un legs ?

TILLIER (même ton).

Un héritage, une succession,
Car le nom n'y fait rien.

BONNICHON.

La supposition
Par malheur, cher monsieur, est tout à fait gratuite.

TILLIER.

Pas tant que vous croyez.

BONNICHON.

Comment!... voyons la suite....

Digitized by Google

TILLIER.

Je vous l'ai dit, monsieur. Victor, en s'efforçant
De me représenter comme un vil intrigant,
M'a suggéré l'idée, et souffrez que j'en use,
D'inventer les parents que le ciel nous refuse.

BONNICHON (comprenant).

Une feinte! Ah! mon cher, le moyen est usé,
Et Victor, pour y mordre, est beaucoup trop rusé.

TILLIER.

Erreur! moi j'en réponds.

BONNICHON.

Vraiment...: Mais comment faire?
Qui voudrait se charger de mener cette affaire...

TILLIER.

Choisissez un ami.

BONNICHON.

Ma foi, je cherche en vain....

TILLIER.

Croyez-vous que j'hésite à vous tendre la main?

BONNICHON.

Je n'oserais.... pourtant à vous je me confie.

TILLIER.

Eh bien, oui, Bonnichon, oui, je me sacrifie!
Mais entendons-nous bien; Victor va revenir,
A tout prix en ces lieux, il le faut retenir.

BONNICHON.

Mais quel est votre plan, pour que je vous seconde?

TILLIER.

Mon plan? il est, monsieur, le plus simple du monde.

Digitized by Google

Doué d'un masque heureux et prompt à le changer,
Je vais prendre l'habit d'un simple messager,
Et d'un ton à tromper l'œil pénétrant d'un père,
Vous annoncer la mort d'un gros millionnaire
Qui vous lègue son bien. Là, me comprenez-vous?

BONNICHON.

Oui, vous trouveriez même un costume chez nous,
N'était que le moment me semble peu propice...

TILLIER.

Du tout, Victor distrait n'y verra pas malice.
Le moment, au contraire, est choisi pour le mieux.

BONNICHON.

Soit, je me rends mon cher! Quel homme précieux!
Oui, tandis qu'au théâtre, on se rit d'ordinaire
Des gens de mon espèce et qu'on les désespère,
Tout l'opposé tantôt, va se passer ici.

TILLIER.

N'est-ce pas que c'est bien?

BONNICHON.

Parfait; j'en suis ravi.

TILLIER.

Mais à bientôt, monsieur, je descends au plus vite.
Il importe à présent d'en finir tout de suite.

(Tillier sort par le fond.)

BONNICHON.

Ah! que je suis touché de tant d'attention.

SCÈNE III.

BONNICHON, seul.

BONNICHON (criant dans l'escalier).

Mettez mes vêtements à contribution,
Demandez à Jeannot mon vieil habit de noce,
Il sera neuf encore avec un coup de brosse;

Digitized by Google

Bien que l'ayant déjà depuis près de trente ans,
Je l'ai fort peu porté. (Criant toujours.) Servez-vous de mes gens ;
Que l'on vous donne bien tout votre nécessaire ;
Disposez, en un mot, de ma maison entière.
(Revenant sur le devant de la scène.)
L'estimable garçon mérite bien, parbleu,
Que pour le seconder on se remue un peu.
Et moi qui l'accusais, qui le croyais perfide...
Comme on peut se tromper ! lui si bon, si candide.
Mais peste, voilà l'autre....

SCÈNE IV.

LE MÊME, VICTOR.

VICTOR (sortant de la pièce à droite et parlant à la cantonnade).

Allons, allons, Morin,
Partons vite et remets tes discours à demain.
D'ailleurs en ce moment me parler mariage,
C'est se moquer des gens avec trop d'avantage.

BONNICHON (à part sur le devant de la scène à gauche).

Ce n'est donc que trop vrai, le malheureux hélas!
Il parle de ma fille et dit qu'il n'en veut pas.

VICTOR (se parlant à lui-même).

Oui, je me rejouis d'avoir eu le courage
De ne pas adopter un parti si peu sage.

BONNICHON (toujours à part).

Va, va, rejouis-toi. Ce spectacle affligeant
Guérirait Harpagon de l'amour de l'argent.

VICTOR (de même).

Et tout homme loyal m'approuvera sans doute ;
Le devoir avant tout, malgré ce qu'il en coûte.

BONNICHON (de même).

Il cherche à se convaincre, ô triste aveuglement,
Qu'il agit comme il faut en nous mésestimant.

Digitized by Google

Avec sa conscience ainsi l'on capitule
Et l'on trouve bientôt son devoir ridicule.
(S'approchant de Victor.)
Monsieur veut-il...

VICTOR.

Monsieur, je n'avais pas l'honneur....

BONNICHON (à part).

Quel ton de parvenu, hautain et protecteur.
(*Haut avec affectation.*) Pourrai-je avoir, monsieur, un moment d'audience?

VICTOR (il est distrait).

Je suis à vous.

BONNICHON (apercevant Tillier).

Trop bon.... Ah! le voilà: silence.

SCÈNE V.

LES MÊMES, TILLIER. (Il porte un costume de paysan normand. Pendant toute la scène suivante, Victor se montre très-distrait et Bonnichon qui cherche à entrer dans le rôle de Tillier, met beaucoup d'affectation dans sa prétendue malice.)

TILLIER.

Encor plus haut, encor ; ils n'ont donc pas de fin
Ces affreux perchoirs-là. Monsieur le citadin,
Vous pouvez vous flatter, c'est moi qui vous l'assure,
D'aimer le pittoresque et la belle nature.
On parle de la Suisse et de ses casse-cou,
Mais vos tours de Babel l'emportent de beaucoup.
Vivre si près du ciel, quelle bonne fortune,
Pour ceux qui par état font des trous à la lune!

BONNICHON (affectant la surprise).

Quelle est l'intention de cet individu?
(*Allant à lui.*) Camarade on dirait que vous avez trop bu....

TILLIER.

Trop bu, bourgeois? jamais en cela je ne fraude ;
Quand je bois je le fais avec ordre et méthode.

Digitized by Google

Et d'abord je ne prends qu'un seul verre à la fois ;
Le second vient après, et le numéro trois
A sa place marquée avant le quatrième.
Les autres, à leur tour, se succèdent de même,
Si bien que si le compte en est lourd par hasard,
Cet excès apparent n'est qu'un effet de l'art.

BONNICHON.

Très-bien, l'ami, très-bien ; mais vous allez nous dire,
Chez monsieur ou chez moi qu'est-ce qui vous attire.

TILLIER (d'un ton goguenard).

C'est qu'il est très-poli. Bien salut, le bourgeois
Jarnigois ! c'est donc vous qui logez sous les toits.

BONNICHON (avec empressement).

Après, que vous faut-il ?

TILLIER (même ton).

Voilà : depuis une heure entière,
Je cherche de céans l'heureux propriétaire,
Un certain Follichon, un vieux..... mais un moment,
En voici le portrait et le signalement
Qu'on m'a donnés chez nous. On m'a dit : c'est un homme
Pas beau, même assez laid, de plus.... fort laid, en somme
Agé de soixante ans et semblant en avoir
Soixante-quinze au moins, — cela doit bien se voir, —
D'ailleurs, œil gris, nez long, teint couleur de carottes,
Le tout portant perruque, habit court et culottes,
Enfin tordu, bossu, perclus et saugrenu :
Ce personnage-là de vous est-il connu ?

BONNICHON (affectant la colère).

Vous lui parlez, maraud, à lui-même en personne.

TILLIER (toujours même ton).

C'est-y possible ! Eh bien, le bon Dieu me pardonne,
Je ne m'en doutais pas, franchement entre nous,
Sur le portrait flatté qu'on m'avait fait de vous.

Digitized by Google

BONNICHON.

Eh bien, drôle, voyons, qu'avez-vous à m'apprendre ?

TILLIER.

Ah ! monsieur Canichon, nous allons nous entendre !
Une nouvelle, allez, qui va vous divertir :
Votre cousin Macloud... .

BONNICHON.

Eh bien...

TILLIER.

Vient de mourir.

BONNICHON.

Que dites-vous, coquin ? (Bas à Tillier.) Pardon du sans-façon.

TILLIER (répondant à la question de Bonnichon).

La vérité...

BONNICHON (d'un faux air pénétré).

Monsieur, excusez ce garçon.
(*A Tillier*). Est-ce comme cela, grand rustaud sans cervelle,
Que l'on fait part aux gens d'une telle nouvelle ?

TILLIER.

Ecoutez donc, monsieur, chez nous on m'avait dit
A vous bien ménager d'appliquer mon esprit.
Je l'ai fait, mais je crois qu'il eût été plus sage
De calmer vos chagrins en parlant d'héritage.
Pas peur, de ce côté ; le défunt laisse gros,
Et le tout pour vous seul. Jarni ! vivent les sots !

BONNICHON (toujours même jeu).

Et vous disiez, l'ami, qu'ayant perdu sa fille,
Le seul enfant qu'il eût, il est mort sans famille.

Digitized by Google

TILLIER.

Oui, monsieur Dubouchon, ce drôle de chrétien,
Hormis vous, ici-bas, ne laisse pas un chien.

BONNICHON.

Et quel mal au tombeau l'a conduit avant l'âge?

TILLIER.

Le maréchal-ferrant, le docteur du village,
Prétend, lui, qu'il est mort par excès de santé,
Mais moi dans le fin fond, je sais la vérité :
Un procès au sujet d'un petit coin de terre,
Lui bailla du chagrin, voilà toute l'affaire.

BONNICHON.

Je vais donc sur le champ, laissant maison, comptoir.
Me rendre sur les lieux, en ma qualité d'hoir.

TILLIER (affectant d'avoir mal compris).

D'oie... au moins il est franc...

BONNICHON (à Victor qui se promène au fond du théâtre, attendant toujours Morin.)

De votre complaisance,
Monsieur, j'attends encore un peu de patience.

TILLIER (continuant).

Et vous serez content des trésors du bourgeois.
J'en aurais jusqu'au soir à compter sur les doigts ;
Ce sont des clos, des bois, des blés, par mille gerbes,
Des vaches, des chevaux et des pourceaux superbes.
Que de bêtes, monsieur ! Jugez-en, s'il vous plaît ;
J'ai pour vous un dindon, c'est-à-dire un poulet
Comme dit le charron lorsque c'est un grimoire
Qui sent la fine fleur et qui promet pour-boire.
Lisez, monsieur, lisez, le tout s'y trouvera,
Notre tabellion l'a noirci pour cela.

(Il passe la lettre à Bonnichon ; celui-ci en l'ouvrant la laisse tomber, Victor la ramasse et s'aperçoit qu'elle contient que quelques signes informes, tracés à la hâte.)

Digitized by Google

TILLIER (à Bonnichon).

Je n'avais pas prévu qu'il verrait cette pièce;

VICTOR (riant).

Est-ce là votre lettre? (Il déploie le papier.)

BONNICHON (à part).

Ah! quelle maladresse!
Que n'a-t-il mieux dressé ce trop fatal papier!

TILLIER (bas à Victor qui le reconnaît).

Pas un mot, Bonnichon veut te mystifier.

(Victor hausse les épaules et continue visiblement à se préoccuper d'une chose.)

TILLIER (à Bonnichon).

Chut! Tout n'est pas perdu. (Haut et reprenant la prétendue lettre.)
Rien dedans! D'une frime
De ce gueux de charron, je serais donc victime!
Ah! messieurs, je comprends et je suis désolé;
Mais du mystère un mot va vous donner la clé.
Avant-hier, sur le tard, maître Gripsous, notaire,
M'avait remis pour vous la lettre mortuaire.
Or, bien que j'eusse mis le pli dans mon gousset
Quand je rentrai le soir j'avais perdu l'objet.
J'en étais si navré que, passant par la place,
Notre charron me dit : — Qu'est-ce qui te tracasse?
Qu'as-tu perdu, mon gars? — Une lettre. — En ce cas
Je vais, qu'il me répond, te tirer d'embarras!
Et voilà qu'il consent, moyennant la bouteille
A m'écrire de suite une lettre pareille...
— De l'encre et du papier, pardi, c'est convenu! —

BONNICHON (avec inquiétude et craignant que Tillier ne s'explique mal.)

Vous avait-on de l'autre appris le contenu?

TILLIER.

Nenni; mais comment donc y supposer du louche,
C'était exactement mêmes pattes de mouche!

Digitized by Google

VICTOR (qui a entendu ces dernières paroles.)

Bien trouvé, j'en conviens ; c'est fâcheux que d'un mot,
Je vais être obligé d'éventer le complot.

TILLIER (à Victor).

Songes-y bien, Victor, pour rompre le silence,
Il te faut m'infliger une sanglante offense.

BONNICHON (rassuré).

Sauf la mésaventure, ainsi tout est parfait,
Et pour t'accompagner demain je serai prêt.

TILLIER.

Non, je suis en retard et je repars de suite.

BONNICHON.

Par le chemin de fer, mon cher, on marche vite...

TILLIER.

Votre chemin de fer, parlons-en, et bien haut.
Si j'y reviens jamais, je dis qu'il fera chaud.
Et c'est là, tategois, cette grande merveille,
Qui fait aux citadins dresser si fort l'oreille,
Merci. Je n'en suis pas, messieurs de votre avis :
Votre chemin de fer n'est qu'un affreux gâchis ;
Et quand, à l'avenir, je voudrai marcher vite,
J'aurai soin d'éviter la vapeur et sa suite.

BONNICHON.

Comment ? que dites-vous ?

TILLIER.

Jugez-en. Hier matin
Sur la foi d'un pays, j'avais donc pris le train.
A l'en croire, on devait, franchissant la distance,
Me montrer en un jour les deux bouts de la France.
Rien de tel, disait-il, ne s'est vu ni rêvé :
Avant de partir même on se trouve arrivé.
Là-dessus, je m'embarque, heureux de ma prouesse ;
Loin de voler, pourtant on allait tout à l'aise.

Digitized by Google

Le remorqueur soufflait, — c'était pénible à voir, —
Ainsi qu'un vieux cheval qu'on traîne à l'abattoir.
Je m'en gaussai, mordi ; mais, sensible au rapproche,
Le monstre prit enfin les allures d'un coche :
Presqu'une lieue à l'heure, on pouvait s'en vanter,
Mais l'effort l'épuisa ; nous dûmes arrêter.
Il avait soif, il but, puis se remit en route,
Et cette fois la chose allait marcher sans doute,
Lorsqu'un ressort brisé, l'arrêtant de nouveau,
Jusqu'à la fin du jour nous mit sur le carreau,
C'était par trop. Eh bien, ô maudites voitures !
Nous n'étions pas au bout de nos mésaventures :
Un peu plus loin le feu se mettant au convoi,
Compléta tristement cet affreux désarroi.
Là, les pieds dans la boue, il nous fallut attendre
Qu'un train venu de loin daignât venir nous prendre ;
Si bien que maintenant pour aller à Paris
On met trois fois le temps qu'on y mettait jadis.
Le progrès est réel et franchement mérite
Que du fond de mon cœur, je vous en félicite.

BONNICHON.

Vous riez.

TILLIER.

Nullement, j'admire de mon mieux
De vos inventions le côté merveilleux.
J'y pense, un mot encor : Chemin faisant, bon drille,
Je me suis dit : « Eustache, on est friand en ville,
» Si tu pouvais traquer quelque joli morceau,
» On y serait flatté d'un semblable cadeau. »
Là-dessus, près de nous, passe un lièvre superbe,
Pan, je l'ajuste et crac, je le couche dans l'herbe.
C'était bien, mais voyez quel piteux résultat,
Castor pour tout gibier ne trouva qu'un gros chat.

(Il présente à Bonnichon un chat mort.)

BONNICHON.

Un chat ! fi donc !

Digitized by Google

TILLIER.

Fi donc !.... Ce dédain magnifique
Sur vos lèvres, bourgeois, me semble assez comique,
Car j'en suis convaincu, sous couleur de civet,
Vous mangez plus de chats que de chair de forêt.

BONNICHON.

Le trait n'est pas mauvais et vaut qu'on le raconte.

TILLIER.

Non pas, comme chasseur, cela me ferait honte,
Cher monsieur Berrichon (bas à Bonnichon).
Chut ! c'est votre matou ;
Pour l'effet, j'ai cru bon de lui rompre le cou.
(Il le lui donne.)

BONNICHON (avec humeur).

Oh ! c'est un peu fort (haut), soit ; mais sachez qu'on me nomme
Simplement Bonnichon.

TILLIER.

C'est égal, mon brave homme,
On m'avait dit chez nous : pour retenir son nom,
Vous n'avez qu'à penser au mot de cornichon ;
Je l'ai fait, et, ma foi, tout le monde sur l'heure
Avec ce seul mot-là m'a dit votre demeure.
Mais adieu, je m'en vas, cher monsieur Drolichon,
Ne vous fâchez donc plus, le voilà votre nom !
(Il sort, Bonnichon l'accompagne.

SCÈNE VI.

VICTOR, MORIN.

MORIN (sortant de la pièce à gauche).

Bravo ! le tour est fait, nous gagnons la partie.

VICTOR.

Que dis-tu là, Morin ?

MORIN.

Puisqu'on te mystifie
Tu n'as qu'à laisser faire...

Digitized by Google

MORIN. Victor

Et tu crois que je suis
D'humeur à supporter plus longtemps ces ennuis ?
Sur le champ je prétends que tout cela finisse,
Jamais d'un mauvais trait je ne serai complice ;
Trop cher, je trouverais le bonheur acheté,
S'il fallait l'acquérir par une iniquité.

MORIN.

Tout beau, mon cher tout beau, quitte ce ton tragique ;
Nous traitons un sujet du domaine comique.
Oui, pour un autre jour, conserve ta leçon,
Et laisse-moi le soin de punir mon fripon.

VICTOR.

J'ai dit mon dernier mot ; viens...

MORIN.

Chut ! sache te taire,
C'est lui.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BONNICHON.

BONNICHON (à Victor)

J'ose espérer, mon digne locataire
Que vous n'avez pas pris tantôt au sérieux,
Quelques mots un peu vifs échappés à tous deux.

VICTOR.

Monsieur...

BONNICHON (à part).

Dans ses desseins, je crains qu'il ne persiste.
(*Haut.*) Pour réparer mes torts, intéressant artiste,
De ma fille je viens vous présenter la main
Voyez, je suis coulant...

MORIN (bas à Victor).

Épousez dès demain...

Digitized by Google

VICTOR.

Du tout, monsieur saura...

MORIN (bas à Victor).

Mais c'est de la démence...

BONNICHON (*de son côté*).

Du piége aurait-il vent? Il faut de la prudence...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS. (Il entre d'un air effaré, dans le plus grand désordre; les basques de son habit sont emportées).

(Criant) Monsieur, monsieur Victor!

VICTOR.

François...

FRANÇOIS.

Je n'en puis plus...

MORIN.

Quoi, viens-tu me chercher?

FRANÇOIS.

Nous sommes confondus.

VICTOR.

Comment donc?

FRANÇOIS.

Un moment, monsieur, que je respire!

VICTOR.

Explique-toi bourreau, je souffre le martyre.

FRANÇOIS (se récriant toujours).

Ah! quel événement!

VICTOR.

Parleras-tu, butor.

FRANÇOIS.

Hué, battu, sifflé, tombé, monsieur Victor!

Digitized by Google

VICTOR.

Que dis-tu ?

MORIN.

Que dit-il ?

FRANÇOIS.

Quelle déconvenue !
Hélas ! mon cher monsieur, votre pièce est perdue.

VICTOR.

Se peut-il, juste ciel !

BONNICHON (à part).

Le tout marche à ravir.

VICTOR.

Mais achève, François ; tu me fais trop languir.

FRANÇOIS.

Un instant de répit, un seul instant, de grâce.

(Se retournant).

J'espère au moins, monsieur, qu'ils ont perdu ma trace. —
M'y voici : Tout à l'heure en quittant le logis,
J'allai furtivement réunir mes amis.
Discret par habitude et docile à votre ordre,
J'avais recommandé d'éviter le désordre.
Nous étions convenus, pour viser à l'effet
D'applaudir chaque fois qu'un acteur se tairait.
Tout se trouvant ainsi bien combiné d'avance,
Nous comptions franchement sur un succès immense.
Dans ce but, en passant, j'avais, chez l'épicier
Fait l'acquisition d'un rameau de laurier.
On voulait à tout prix, en dépit de l'usage,
Vous couronner, monsieur, à la fin de l'ouvrage.
La pièce donc commence et s'annonçait très-bien ;
On ne cessait de battre, on ne comprenait rien ;
Quand un perturbateur, — que la peste l'emporte ! —
S'avise tout à coup de crier : « à la porte ! »
Je me lève aussitôt, hors de moi, furieux,
Et j'impose silence à cet audacieux ;

Digitized by Google

Mais qu'aperçois-je alors? en un coin de la salle,
Les commis-Bonnichon formant une cabale.

VICTOR.

Est-ce possible?

MORIN.

Oh; non.

FRANÇOIS (continuant).

Je ne perds pas l'esprit;
Debout sur ma banquette et dominant le bruit,
Je demande au public qu'il veuille bien m'entendre,
Ajoutant que je sais la cause de l'esclandre.
J'explique alors comment mon maître étant l'auteur
De la pièce nouvelle et l'amant, par malheur,
De Claire Bonnichon, il peut très-bien se faire
Que le vieux bonnetier, à ses amours contraire,
Et voulant à tout prix nous réduire aux abois,
Ait envoyé siffler ses courtauds maladroits!
Déjà je triomphais, mais, surprise fatale!
Ma couronne m'échappe et, roulant dans la salle,
Va ranimer l'orage à si grand frais calmé.
Cette fois, j'ai bien cru que j'étais assommé.
On se jette sur nous, on crie, on nous déchire,
On n'entendait plus rien; c'était un vrai délire,
Et je m'estime heureux, pour le dire en deux mots,
D'être sorti de là, sans y laisser mes os.

VICTOR (consterné).

Non, je n'en reviens pas, je ne saurais y croire.

MORIN (à Victor).

Et pourtant tu le vois, c'est ici de l'histoire.

VICTOR.

C'est affreux!

MORIN.

J'en conviens, mais à moins d'être un sot
Joué par Bonnichon, tu vas le prendre au mot...

BONNICHON.

Oui, oui, soyons amis et que la poésie
Tienne au moins par un fil à l'antique industrie.

Digitized by Google

VICTOR.

Soit, mais rappelez-vous, car il faut y songer,
Que c'est dans le dessein, monsieur, de me venger.

BONNICHON (à part).

Il divague, je crois ; le malheureux jeune homme,
Pour se calmer l'esprit, a besoin d'un bon somme.
(*Haut.*) J'accepte le défi ; pour vous le faire voir
Je veux signer encor votre contrat ce soir.
(*Bas.*) Je viens de me conduire en très-perfide apôtre ;
Tout sera consommé pour le retour de l'autre.

MORIN.

Consens, mon cher, consens....

VICTOR.

——— Je cède par dépit.
Ah ! monsieur Bonnichon, tenez-vous-le pour dit.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN. (Il entre précipitamment.)

Mon cher, j'ai tout appris ; laisse-là la menace,
Mais avant de parler, souffre que je t'embrasse.
Ce qui vient d'arriver et, quel qu'en soit l'auteur,
N'aura contribué qu'à fixer ton bonheur ;
Et monsieur Bonnichon que de près cela touche,
Ne sera pas fâché d'apprendre de ma bouche
Que si l'oncle Raymond a quelque peu menti,
Victor n'est pourtant pas un trop mauvais parti.
En effet, le ministre a désigné mon frère
Pour remplir près de lui l'emploi de secrétaire :
La nouvelle est certaine et j'ai dû me hâter
Pour être le premier à le féliciter.

(Il embrasse Victor.)

MORIN.

Nous rompons, mais malheur est bon à quelque chose ;
A l'appui du proverbe, on peut citer ta cause,
Gagnée au moment même où tout semblait perdu.

Digitized by Google

FRANÇOIS. (Il n'a rien compris à tout ce qui vient de se passer.)

Si j'y comprends un mot, je veux être pendu.
Non-seulement mon maître obtient celle qu'il aime
Mais de plus il se rit de Bonnichon lui-même.
Je n'y comprends plus rien : serai-je par hasard
Sous l'influence encor de quelque cauchemar?
Il le faut, car enfin, si moi j'ai ma cervelle,
Tous ces gens-là sont fous ou le diable s'en mêle.

P.-A. Proost.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.

ERRATUM. — Page 539, ligne 12, au lieu de :

« Chez l'épicier du coin chercher *une* cassonnade, »

Il faut :

« Chez l'épicier du coin, chercher *ma* cassonnade. »

Digitized by Google

COURTISANS ET FAVORIS DU PEUPLE (1).

BÉRANGER.

III.

Avec la Restauration commence le rôle politique de Béranger, en même temps que ce public, auquel il a consacré sa muse, et dont j'essayais, au début de cette causerie, de vous esquisser le portrait, devenait une force active de la France. Dans les États libres, cette masse confuse de gens sans idée, sans système formulé, suivent, au jour le jour, un courant variable d'impressions, de sentiments, d'intérêt, d'imitation; la vanité, l'impatience des supériorités, une sorte de mutinerie puérile d'écolier qui fait niche à son maître; le sûr instinct de la médiocrité qui sent que le trouble la grandit autant que le calme l'abaisse; l'amour du changement, le plaisir de la lutte et de la contradiction, une vaine apparence de courage, en font les adversaires du pouvoir. C'est là leur système, leur idée : ne leur demandez pas ce qu'ils veulent, ce qu'ils cherchent : ils sont contre le pouvoir, voilà tout.

Ce fut cet esprit d'hostilité quand même qui, sous la Restauration, voua corps et âme tant de paisibles bourgeois à

(1) Voir le premier article, numéro d'avril, p. 380.

Digitized by Google

un parti qu'ils durent combattre ensuite, et qui finit par les vaincre pour être vaincu à son tour. Cette masse flottante est l'inévitable appoint de toutes les oppositions qui se lèvent. L'opposition est un aimant qui l'attire. Si les hommes dont ces gens ont embrassé la cause triomphent, vous les voyez insensiblement se détacher des vainqueurs. Le côté qui a touché le pouvoir ne les attire plus. Les pôles sont changés. A part quelques-uns que retient l'intérêt ou l'ambition satisfaite, vous les voyez s'acheminer lentement vers les partis qui se reforment, et peu à peu se grouper autour du centre d'opposition le plus fort, et c'est cette masse inintelligente qui, souvent, fait la puissance active d'un parti.

Les hommes d'un caractère noble et d'un esprit élevé qui ont mis leur talent au service des passions populaires, ont à subir cette humiliation de se voir préférer des hommes d'une nature inférieure : c'est peut-être leur punition, de voir leur intelligence moins puissante pour leur cause, que les efforts vulgaires d'alliés indignes d'eux, et d'occuper les derniers rangs dans une armée, dont souvent ils méprisent les chefs. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent entrer en communication intime avec la populace intellectuelle; il est des mensonges d'une banalité reconnue que leur langue se refuse à répéter : il est certaines formes triviales auxquelles ils ne peuvent se plier, certaines complaisances qui leur répugnent; leur ineffaçable distinction déplaît et choque : ce sont des aristocrates.

Tandis que l'*Histoire de la contre-révolution d'Angleterre* d'Armand Carrel, malgré de transparentes allusions et des analogies spécieuses, passait, pour ainsi dire, inaperçue, quelque chanson où Béranger alléguait Denys l'Ancien ou Nabuchodonosor portait coup; Armand Carrel est maintenant oublié du peuple, si le peuple l'a jamais connu : Béranger est vivant et se chante partout.

Et ne me dites pas, je vous prie, que Béranger est un grand poëte, tandis qu'Armand Carrel est tout simplement un homme d'une intelligence ferme et d'un cœur droit. C'est vrai, Béranger est un poëte (non pas pourtant comme vous l'entendez!), mais depuis quand aimez-vous donc si fort les poëtes?

Digitized by Google

Quel poëte savez-vous par cœur, chanteurs de Béranger? Il est vrai, sa langue est ferme, son goût est pur (1), son vers est vif et plein, il abonde en petits tableaux faits de main de maître : mais qu'en savez-vous? Qui vous l'aurait dit, à vous autres, admirateurs d'Eugène Sue?

Non, ce n'est pas le talent de Béranger qui l'a rendu populaire! Si Béranger n'était ni licencieux, ni brutalement impie, ni superficiel et ignorant, il n'eût été « ni si loin, ni si bas, » et le XIX^e^ siècle n'aurait pas eu le spectacle d'un chansonnier grivois tenant le premier rang peut-être dans un parti politique qui fit une révolution.

Les masses populaires s'égarent presque nécessairement à la suite des chefs les plus indignes, si une sorte de foi politique, qui n'est point sans rapport avec la foi religieuse, ne s'oppose aux écarts de l'imagination.

« Quelque sages que puissent être vos autres lois, dit Platon (2), une des » plus sages est celle qui interdit aux jeunes gens la recherche de ce que les » lois peuvent avoir de bon ou de défectueux; et qui leur ordonne, au con- » traire, de dire tout d'une voix et de concert qu'elles sont parfaitement » belles, ayant des Dieux pour auteurs, et de ne point écouter quiconque leur » tiendrait un autre langage, permettant aux vieillards seulement de proposer » leurs réflexions sur cet objet aux magistrats et à ceux de leur âge, en l'ab- » sence des jeunes gens. »

Nous sommes loin de ces idées-là. Notre temps, qui a ébranlé tant de croyances, a, presque partout, détruit la foi politique. Nous paraissons croire que le bien suprême est de répandre partout les spéculations les plus téméraires, de soumettre à toutes les intelligences les problèmes sociaux. La politique semble, pour ainsi dire, une chose innée. Mille fois vous rencontrerez des gens qui vous diront, sur quelque point d'histoire, de science, de littérature : ces études me sont étrangères, et je ne puis avoir d'opinion : en politique, tout le monde se croit le droit d'approuver, de blâmer, de critiquer, de corriger le pouvoir et les lois; il y a plus, non-seulement on s'attribue ce droit à soi-même, mais encore, chose étrange! on le reconnaît dans les autres. Si je con-

(1) Béranger s'appelait lui-même « un homme de bon goût et de mauvais ton. » Le mot est spirituel et juste. (*Suppl. à ma Biographie*, p. 348.

(2) *Les lois*, traduction de Grou (liv. 1).

Digitized by Google

teste à un géomètre le résultat de ses calculs, il haussera les épaules. L'avocat souffrira-t-il que le client, dans la défense de ses propres intérêts, prétende lui imposer une marche que ne lui indiquaient pas ses études et son expérience? Et pourtant cet avocat, ce géomètre, discuteront gravement de politique avec leur savetier, et opposeront des arguments à ses arguments; et qui sait quels seront les meilleurs? « *Ne sutor ultra crepidam,* » est un axiôme qu'en politique nous avons dès longtemps aboli. Tout ignorer donne le droit de tout contester.

Aussi voyez comme on traite ces graves questions devant lesquelles ont succombé tant de puissantes intelligences! Après toute une vie consacrée à la cause qu'il croyait celle de la liberté, de l'honneur et de la vérité, Sismondi fut pris d'un doute amer.

« L'expérience, écrivait-il, est venue ébranler des principes que je croyais » arrêtés; j'ai bien toujours le même amour pour la liberté, mais je vois » beaucoup moins clairement quelle est la route pour l'atteindre : aussi mes » souhaits sont-ils moins prononcés et mes espérances presque éteintes.

» La science politique est encore trop incertaine; ces axiômes, que nous » nommons fastueusement des principes, sont encore trop mal arrêtés pour » que le changement d'une forme contre une autre mérite d'être acheté au » prix d'une révolution... Pour chaque essai, il faut des siècles et des géné- » rations humaines. »

Ah! si tous les révolutionnaires étaient des historiens et des savants! Mais les adeptes de Béranger n'ont ni de ces scrupules, ni de ces doutes : Lisette et Frétillon les ont instruits. Pour eux, poser de tels problèmes, c'est les résoudre. On fait gaiement de l'opposition; on sape, autant qu'on le peut, et par tous moyens, toutes les autorités, toutes les digues; et l'on ne songe pas que ces paroles qu'on dit en se jouant retentissent comme un tocsin au cœur d'une armée d'hommes à qui « le plaisir n'a pas révélé des cœurs intelligents, » mais que toutes les douleurs ont ulcérés; qui ont faim et ne croient pas. Ils sont là, derrière vous, attentifs et muets, ardents, désespérés et patients, qui attendent que le souffle d'une révolution s'élève, prêts à vous tuer et à mourir pour leur idée implacable.

Quand une discussion politique descend des régions su-

Digitized by Google

périeures d'une nation dans le peuple, ce ne sont plus des idées qui se combattent, mais des passions. Tous les appétits et les instincts vulgaires prennent alors le nom d'une théorie, d'un système, et s'appellent des idées. Ce ne sont plus que des passions habillées de mots. On soulève les masses avec des paroles sonores qu'elles ne comprennent pas, et qui servent d'étendard aux tendances les plus contraires, que l'intérêt du moment ligue contre un ennemi commun.

C'est un cri de guerre que l'on pousse, un signe de ralliement pour ceux que les mêmes appétits réunissent; c'est la « liberté, égalité ou la mort! » des bourreaux volontaires de 93; c'est « la Réforme! » qui a non point réformé, mais détruit la monarchie bourgeoise; c'est l'esprit moderne! l'humanité! la guerre aux rétrogrades! de la presse révolutionnaire de nos jours; et notre pays nous a donné maint exemple de la puissance sur les masses d'une parole sonore, aisée à retenir, et vide de sens.

La chanson politique de Béranger, c'est ce cri de guerre rehaussé de gaillardise, épicé de poivre gaulois, ciselé avec patience et rhythmé avec étude pour être retenu facilement, et facilement répété en chœur. C'est la raillerie grossière, l'insulte, l'ignoble parodie bien moins puissantes encore que certains mots où l'assemblage ridicule des syllabes fait rire le peuple, ce grand enfant. La chanson est contagieuse, elle se répand partout; elle sème l'impiété et la révolution sur le sol engraissé de libertinage : elle est le joyeux tapage du cabaret, et le refrain la martèle dans la tête alourdie des buveurs. Elle est agressive, révolutionnaire par sa nature; elle n'admire ni ne défend rien. « La chanson, dit Béranger, est essentiellement du parti de l'opposition. » Elle ne sait rien, ne réfléchit pas, ne prouve rien :

« Des chansons en quatre points
» Le froid nous désole! »

Mais elle fait en politique, comme en tout le reste, son métier de bouffon.

« Minerve dans mes chansons
» Fait la cabriole :
» Ah! la muse de Collé,
» C'est la gaudriole, oh gué!
» C'est la gaudriole! »

Digitized by Google

Comme un bon courtisan qui sert les passions d'un prince mineur, en attendant de servir tous ses caprices politiques, Béranger se grisait et se débauchait avec *son peuple,* tenu sous une rude tutelle par le despotisme impérial. Mais ce joug de fer une fois brisé, il sentit qu'il y avait mieux à faire dans son rôle de courtisan; d'entremetteur, il devint conseiller intime: c'est un autre métier de favori: il ne cessa, du reste, pas pour cela de s'occuper des plaisirs du maître. C'est avec son allure de fille, toute couverte des souillures récentes de l'orgie, que sa muse conseille les nations et gourmande les rois. « C'est, disait alors *l'Edimburgh review,* » une insulte à ce peuple dont il aspire à être le grand » prêtre en poésie, que de montrer au monde les choses » que ce peuple honore avec délices. » Mais le peuple de Béranger n'exige que de la complaisance et point de respect.

Il y eut, dans les premiers jours de la royauté, un instant de calme et de repos : la fatigue fit une trêve d'un instant entre les partis. Nous trouvons la trace de cette trêve dans les chansons de Béranger. Bien que ses Mémoires nous disent que le peuple de Paris revit les Bourbons avec une froideur hostile, et qu'à peine « du haut des balcons, mille » ou douze cents bourboniens (on m'assure que j'exagère » le nombre de moitié), hommes ou femmes, gens nobles » ou qui travaillaient à se faire anoblir, » montrèrent un enthousiasme de commande. Je crois que Béranger ne s'aperçut de « cette impopularité » des Bourbons qu'un peu plus tard, à en juger du moins par la première chanson que lui inspira le pouvoir nouveau :

Lorsqu'ici nos cœurs émus
Comptent des Français de plus,
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays;
Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, fut sensible
Aux malheurs de ces guerriers,
Dont l'hiver le plus terrible
A seul flétri les lauriers.
Près des lis qu'ils soutiendront
Ces lauriers reverdiront.

Digitized by Google

En servant notre patrie,
Où se fixent pour toujours
Les plaisirs et l'industrie,
Les beaux-arts et les amours,
Aimons, Louis le permet,
Tout ce qu'Henri-Quatre aimait.

Mais bientôt la guerre commença. Deux partis se levèrent en même temps contre la royauté : celui de la révolution et celui de l'empire : ces deux partis, que leur haine commune réunissait, se partageaient l'opposition avec des forces à peu près égales. L'un invoquait la gloire, l'autre la liberté; l'un cherchait à venger sa défaite, l'autre à assoupir ses remords par l'apologie de ses excès; l'un s'appuyait sur des affections, des intérêts, des souvenirs plus récents et plus forts, l'autre sur des idées plus générales, plus raisonnées, plus profondes; l'un par la puissance d'un grand nom, entraînait mieux les masses populaires, l'autre plaisait davantage à l'orgueil des classes moyennes. Lequel de ces deux partis embrasser? lequel de ces deux peuples choisir pour maître? Béranger ne choisit pas, il fait mieux : il est à la fois libéral et bonapartiste; ou plutôt il n'est ni l'un ni l'autre. Il est révolutionnaire, et tous les moyens lui sont bons : en même temps il réveille les regrets de l'empire, les ambitions militaires inassouvies, la vieille haine des nobles et des prêtres, et de tous « ceux qui se permettent des déclamations contre les hommes qui ont sauvé la France en 1793 (1); » il est philhellène; s'il est question d'un Concordat, bien que tout ce qu'il en sache, vaguement, c'est qu'il s'agit de quelque capucinade, il se fait gallican; il insulte aux infirmités d'un vieillard :

« Et dans vos discours à roulettes.....
.....
» Je chante un roi devenu bœuf...
» Les sots lui prêtaient d'heureux traits :
» On lisait dans une dédicace
» Qu'en latin il cita Horace.

(1) Note de Béranger à la chanson des *Clefs du Paradis*. — *Supplément à Ma Biographie*.

Digitized by Google

Ce sont sans cesse des comparaisons de Louis XVIII ou de Charles X, tantôt avec le roi grotesque d'Haïti, tantôt avec les forbans de Maroc ou de Tunis, tantôt avec tous les tyrans de l'histoire, de Denys à Louis XI :

« Mais, tout sanglants, nos Tristans vont poursuivre
» Ce vœu formé contre un lâche oppresseur. »

Cette préoccupation le poursuit partout, et souvent, dans une chanson où l'on sent le souffle d'une véritable et saine poésie, où l'on avait espéré se reposer enfin de tant de haine, l'on est tout à coup frappé d'une allusion, d'un mot amené avec effort, qui rompt le charme et vous glace. Cette obsession constante pousse quelquefois Béranger jusqu'au ridicule :

« C'est ainsi encore, dit Sainte-Beuve, que, dans les adieux à la campagne, » qui ont un accent si vrai de mélancolie, le rossignol est pris pour un em- » blême politique :

» Sur ma prison vienne au moins Philomèle !
» Jadis un roi causa tous ses malheurs.

» Il faut connaître sa mythologie pour comprendre cela ; il faut se rappeler » qu'autrefois, en Thrace, un scélérat de roi appelé Térée fit un mauvais parti » à la pauvre Philomèle. De Térée à Louis XVIII ou à Charles X, il n'y a que » la main, comme on sait. »

Quand il s'agit de combattre les Bourbons, Béranger ne recule devant rien, pas même devant la honte : voici le conseil qu'il donne, en 1823, aux soldats de l'armée d'Espagne :

« Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
» Point d' victoire
» Où n'y a point de gloire.
» Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
» GARD' A VOUS ! DEMI-TOUR ! »

Et comme si ce n'était pas assez, il ajoute cette note :

« Cette chanson fût faite pour être répandue dans l'armée avant son entrée » en campagne, lorsqu'elle campait aux Pyrénées. »

Dans cette opposition quand même, à laquelle il sacrifia en 1821, son emploi (dont au reste il n'avait plus besoin), il n'est pas, pour Béranger, d'accommodement possible. Sou-

Digitized by Google

vent les chefs du parti libéral essayèrent en vain de le modérer. L'avénement du ministère Martignac ayant un instant calmé l'ardeur de l'opposition, c'est ce moment qu'il choisit pour « ranimer l'esprit public » par un nouveau recueil de chansons : il écrit dans ses *Mémoires :*

« On voulait m'empêcher de publier ce volume, dont l'apparition menaçait, » dit-on, de troubler l'accord apparent de ces messieurs.

» Plus on me prêcha le silence, plus je sentis la nécessité de le rompre, en » protestant ainsi, à ma manière, contre une fusion (c'était le mot du mo- » ment) qui égarait l'opinion publique et pouvait servir à l'affermissement du » principe légitimiste. J'avais acquis alors assez d'influence pour espérer que » ma tentative ne serait pas sans quelque succès. Le volume fit scandale, » surtout dans les rangs de la haute opposition. »

Béranger s'entendait, du reste, assez peu avec les membres influents de la gauche : il en parle dans ses Mémoires d'un ton fort leste, et les traite de haut : il n'admire guères que Manuel, et cela se comprend.

C'est souvent à cause des chansons contre « les cagots » qu'il y eut des dissidences entre le chansonnier et son parti ; il nous le raconte lui-même à sa façon :

« Plusieurs de ceux qui craignent toujours de voir les abus où ils existent, » parce qu'on leur impose l'obligation de les attaquer, reprochèrent à Bé- » ranger cette chanson, *les Missionnaires*, je crois, qu'ils trouvaient trop » violente. Que de fois le pauvre chansonnier eût-il à repousser de pareilles » observations faites par des hommes qui se vantaient pourtant de penser » comme lui ! Il finit par en rire, et, chaque fois qu'elles se renouvelaient, on » l'entendit proposer à ces prétendus amis de le désavouer publiquement, s'ils » l'osaient. C'est dans une de ces occasions qu'il disait à l'un d'eux : Ne m'ayez » aucune obligation des chansons que j'ai faites pour servir la bonne cause. » Ne m'en ayez que de celles que je n'ai pas faites contre vous tous (1). »

Béranger était avant tout impie : sur ce point, il était inflexible. Il avait été impie avant la restauration, il le fut après : je crois qu'il l'eût encore été, quand même un gouvernement lui aurait ordonné de l'être : c'est de la logique révolutionnaire, instinctive chez Béranger. L'autorité morale doit être renversée avant toutes les autres : la révolte contre Dieu passe avant la révolte contre le Roi. Bien des libéraux de peu de foi refusaient de suivre

(1) Note de l'auteur. *Supplément à Ma Biographie.*

Digitized by Google

jusque-là le Barde populaire ; ils ne voyaient pas grand chose à gagner à cette impiété systématique : mais les opposants de toute école avaient pour lui plus que de l'indulgence. Il représentait une force vive dans le peuple, c'était un allié puissant, il fallait compter avec lui. Que de gens forcés d'accepter à contre-cœur des solidarités qui leur répugnent! et qu'il était difficile, en ce temps-là, d'être libéral en bonne compagnie!

Ce qui est plus triste que la complicité des hommes dont Béranger servait la cause, c'est la complaisance du parti contraire pour les couplets égrillards et impies du chansonnier, complaisance qui se résume, pour ainsi dire, dans le grand nom de Chateaubriand. Rien de plus officiel et de plus superficiel que le catholicisme de la restauration : tandis que le jury condamnait l'auteur de l'*Ange gardien,* on prenait des copies de ses nouvelles chansons jusque sur le bureau du greffier. Tandis qu'on s'efforçait trop peut-être d'unir la cause de la légitimité et celle de la religion, qu'en public on affichait un catholicisme ardent, entre soi on fredonnait, en riant, *le Bon Dieu* et *les Missionnaires;* et nul n'était dupe de cette comédie.

Dans les réquisitoires mêmes que l'on fait contre Béranger, il y a je ne sais quel reflet de légèreté et de scepticisme. On y parle de la société « pour laquelle il n'est point de bonheur, de repos, sans illusions, sans croyances; » on y parle de la religion « qui peut seule discipliner les esprits et assurer le calme des États. »

Beaucoup de royalistes tenaient au catholicisme comme à une noble tradition, à une chose de bon goût et qui exaspère les jacobins; d'autres, plus profonds, y voyaient un frein pour le peuple : sous ce voile de dévotion jeté à la hâte, le XVIII^e^ siècle était encore vivant.

La révolution de 1830 fut au moins bonne à délivrer la France de cette hypocrisie.

Béranger, suivant l'usage des conspirateurs, après s'être effacé le plus possible pendant le combat, après avoir trouvé bien étrange que l'on attachât tant d'importance à des chansons, et que l'on prit

« pour peser une marotte
» la balance de Thémis, »

Digitized by Google

revendique hautement, sous Louis-Philippe, sa part de la victoire :

« Tes traits aigus lancés au trône même,
» En retombant aussitôt ramassés,
» De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
» Volaient en chœur jusqu'au but relancés.
» Puis quand ce trône ose brandir son foudre,
» De vieux fusils l'abattent en trois jours.
» Pour tous les coups tirés dans son velours,
» Combien ta muse a fabriqué de poudre !

» Ta part est belle à ces grandes journées,
» Où du butin tu détournas les yeux.
» Leur souvenir, couronnant tes années,
» Te suffira, si tu dois être vieux. »

Néanmoins, non content encore de cette part si belle, il se met bien vite en règle avec la nouvelle opposition : très-attentif à ce que Sainte-Beuve nomme *l'opinion du dehors*, il pleure le sort de la Pologne, se fait un peu socialiste dans sa chanson des *Fous*, généralise sa thèse révolutionnaire :

Dans l'ancien monde un déluge aura lieu :
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés !

« Plus hostile qu'aucun sous la Restauration, dit encore Sainte-Beuve, ne » voulant des Bourbons à aucun prix, il s'est trouvé ne pas vouloir beaucoup » plus des d'Orléans. Il voulait donc de la République, cela n'est pas douteux. » Et pourtant, quand la République nous est tombée à l'improviste, et que » Châteaubriand, déjà bien baissé, se réveillait pour dire à Béranger : « Eh » bien ! votre République, vous l'avez ! »—« Oui, je l'ai, répondait l'homme » d'esprit, mais j'aimerais mieux la rêver que la voir. » Ce mot-là, il l'a bien » dit. J'y verrais le texte de tout un commentaire moral à l'adresse de ceux » qui se font une idole de la popularité, et qui s'en montrent les grands prê- » tres obéissants, fussent-ils d'ailleurs les plus honnêtes gens du monde, et » s'appelassent-ils Béranger ou La Fayette : « Ainsi, leur dirait-on, vous » poussez sans cesse à ce dont vous ne voulez pas en définitive, ou à ce que » vous ne voulez que très-peu. »

C'est ainsi que, de révolution en révolution, on arrive au déluge : mais, ô défenseurs de la liberté ! ce ne sont pas seulement les rois qui s'y noient.

Tel fut le rôle politique de Béranger. Mais, répétons-le

Digitized by Google

encore, ce n'est point à ses chants libéraux ou *patriotiques* que le poëte national doit de rester pour certains hommes un drapeau : les passions d'un moment, la charte mensonge, le milliard, la loi du sacrilège, sont oubliés, aussi bien que le pain à tout prix, mais la corruption et l'impiété restent, qui sont de tous les temps, car elles sont l'éternelle opposition de Satan contre Dieu.

L. DE MONGE.

(*La fin au prochain numéro.*)

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

L'ORNEMENTATION DES ÉGLISES, archives du travail des dames. *(Kerchenschmuck, ein archiv für Wribliche Handarbeit.)*

Sous ce titre paraît à Stuttgart, capitale du Wurtemberg, chez l'éditeur du *Journal des Dames (Frauen-Zeitung)* un recueil mensuel dont la première livraison date du mois de janvier 1857. La Société pour la propagation de l'art chrétien, établie dans le diocèse de Rottenburg, Forêt-Noire, n'a pas dédaigné de prendre la haute direction de cette revue, dont le prospectus portait :

« Sous le souffle vivifiant de l'Église, nous voyons renaître et refleurir un » art qui atteignit jadis une haute perfection, mais qui, plus tard, a partagé » la décadence générale de l'art chrétien : il s'agit de la broderie des orne- » ments sacerdotaux. En différentes parties de l'Allemagne, des dames et des » demoiselles, animées de nobles sentiments, ont formé des associations qui » se sont, comme jadis, choisi la mission de travailler, pour la plus grande » gloire de Dieu, à doter les églises pauvres et à confectionner des ornements » d'un caractère sévère et digne de leur destination. Mais plus le goût de ces » beaux travaux se fortifie, plus se montre général et vif le désir d'obtenir » des modèles irréprochables au point de vue de l'art et du style ; aussi n'y » a-t-il pas jusqu'aux journaux de modes qui ne soient crus appelés à répon- » dre à ces vœux, chose qui, pour des motifs faciles à apprécier, ne peut » guère jamais leur réussir. En attendant les demandes de modèles et de » renseignements affluent chez les personnes auxquelles on suppose la con- » naissance des prescriptions du rituel et un goût sain, formé aux plus beaux » exemples que nous a laissés le moyen-âge. Ainsi se justifie d'elle-même » notre entreprise qui ne s'annonce qu'après mûre réflexion : elle doit offrir » un *conseiller* éprouvé en tout ce qui concerne l'art de la broderie ; ce sera » comme une *collection d'archives* d'où l'on pourra tirer, pour les divers ob- jets destinés à l'église, des modèles purs, et fidèles aux traditions du style

Digitized by Google

» religieux ; ce sera un *guide* qui ne se contentera pas d'expliquer la signi-
» fication et la formation historique des vêtements liturgiques, mais ensei-
» gnera, en même temps, l'exécution technique spécialement de ces genres
» de broderies qui se trouvent aujourd'hui comme détrônés par l'invasion
» exclusive des ouvrages sur canevas ; ce sera enfin un *organe* et un *centre*
» de ralliement où tous les efforts tentés vers le même but, trouveront la force
» dans l'union. »

A cet effet on a donc publié et l'on publie encore chaque mois une livraison de seize pages de texte, petit in-4°, accompagnées d'une planche en chromolithographie et d'une grande feuille de modèles. On doit successivement traiter de tous les genres d'ornements ecclésiastiques des plus grands aux plus petits, des plus coûteux aux plus ordinaires, et quelle que soit la matière dont ils sont faits, toile, laine, soie, damas, etc.

Outre l'explication des planches et les renseignements techniques, ainsi continue le prospectus : « Le texte renfermera des mémoires sur l'origine, la
» signification et la coupe des différents habits sacerdotaux, — des nouvelles
» bien choisies, — des annonces et des analyses de livres relatifs à la matière,
» — une chronique rappelant les résultats obtenus pour l'ornementation des
» églises, notamment par les sociétés instituées dans ce but, dont les travaux
» seront suivis avec une bienveillante attention, — à titre de mélanges enfin,
» choix de notes et de descriptions artistiques et autres. »

Au moment de commencer leur œuvre, les rédacteurs, Dr Florian Ricoz, le R. curé de Laibe et le R. Dr Shwarz, assuraient qu'elle avait été préparée avec un soin peu ordinaire ; qu'elle pouvait compter sur la collaboration des hommes les plus compétents des diverses parties de l'Allemagne, et que déjà des personnes dont l'opinion fait autorité dans l'art, la science ou l'église avaient prodigué des avis qui ne pouvaient manquer de produire d'heureux résultats. L'assemblée générale de toutes les sociétés d'art chrétien de l'Allemagne, réunie à Cologne en septembre 1856, avait recommandé l'œuvre à toutes les associations diocésaines, et des membres de l'épiscopat avaient daigné d'avance lui assurer toute leur faveur.

Hâtons-nous de le dire, le prospectus a été réalisé de manière à justifier et les promesses des éditeurs et le bienveillant accueil qui leur fut fait. Dans l'espace de la première année plusieurs dessins de palles, d'étoles, de chasubles, de chapes ; des modèles même de mître, de dais et de bannières, d'un genre sévère et simple quoique riche ; une grande variété de broderies à exécuter sur toile, sur laine et sur soie, ont été publiées avec un soin qui ne laisse rien à désirer. Nous ne pouvons en quelques lignes donner une idée même sommaire du texte des livraisons ; disons seulement qu'il met à la portée de toutes les intelligences la science qu'il a mission de propager. Sans adopter en tous points, certaines idées qu'explique la nationalité des écrivains, on doit

Digitized by Google

leur reconnaître à tous une noble émulation de talents et d'efforts pour bannir de la maison de Dieu, ces ornements tantôt lourds, empesés, surchargés de richesses prodiguées avec une déplorable absurdité, tantôt, au contraire, mesquins, pauvres, économiques en un mot, et toujours également éloignés de la pompe austère qui seule convient sous les voûtes d'une église chrétienne. Dans notre pays, surtout en voyons-nous souvent d'autres? Les personnes même les mieux intentionnées, séduites et entraînées par le mauvais goût que l'industrialisme favorise et cherche à exagérer encore parce qu'il y cherche et trouve son profit, puiseraient dans le recueil que nous annonçons de graves leçons appuyées d'illustres exemples. Le clergé et les associations qui en Belgique, comme en Allemagne, se sont spécialement vouées à l'embellissement de nos temples doivent s'estimer heureux de rencontrer un guide qui les fera bientôt renoncer aux ornements suivis jusqu'ici avec plus de bonne foi que d'intelligence. Le culte ne peut que gagner à voir les inspirations d'une piété éclairée l'emporter sur les spéculations intéressées de marchands et d'industriels qui ne semblent pas même comprendre la signification ni le but des ornements qu'ils débitent. Ne se trouvera-t-il pas dans chaque association, au moins une personne capable de comprendre assez l'allemand pour expliquer et traduire à ceux qui les entourent les sages et utiles préceptes que nous ne voyons si complètement négliger que parce qu'ils sont entièrement ignorés? Le prix de l'ouvrage n'est pas ce qui doit arrêter, il ne coûte à Stuttgart que deux thalers par semestre, soit, quatorze francs par an. La *Revue de l'art chrétien* l'a recommandé dans le numéro de décembre 1857.

LES DOGMES CATHOLIQUES exposés, prouvés et vengés des attaques de l'hérésie et de l'incrédulité, par N. J. LAFORET, chan. hon. de la cathéd. de Namur, Doct. en théologie, professeur à la fac. de phil. et lettres et Président du collége du Pape à l'Univ. cath. de Louvain. Bruxelles, H. Goemare, 1858. Tome III. Un vol. in-8° de IV-346 pp. Prix : 3 fr.

En attendant que nous présentions aux lecteurs de *la Belgique* une étude sur ce beau livre, nous avons voulu leur en annoncer l'apparition et mettre en même temps sous leurs yeux la lettre que M. Fioramonti, secrétaire de Sa Sainteté pour les lettres latines, a adressée à l'auteur à l'occasion de l'envoi du volume précédent.

« Le second volume que vous avez écrit et publié l'année dernière sur les dogmes catholiques a été présenté au souverain Pontife avec votre très-respectueuse lettre, mais constamment empêché par les grands soins et les occupations du suprême apostolat, il n'en a pu rien lire jusqu'à présent. Je suis chargé de vous exprimer les remerciements qui vous sont dûs pour l'offre de votre livre et de vous féliciter grandement du zèle et des efforts que vous montrez, et qu'atteste aussi votre lettre, pour défendre et venger la vérité

Digitized by Google

catholique. Plein de bienveillance, le Saint-Père prie humblement Dieu de qui vient toute grâce excellente et tout don parfait, de vous assister dans vos travaux et dans vos études. Et pour gage du secours céleste, et comme témoignage de son affection paternelle envers vous, il a ajouté la bénédiction apostolique qu'il vous a accordée avec amour. »

« Nous nous inclinons, dit M. Laforêt, après avoir reproduit cette lettre, en tête de son IIIe volume, nous nous inclinons dans les sentiments de la plus vive et de la plus respectueuse reconnaissance, sous la main auguste qui daigne nous bénir; et nous ne doutons pas que la bénédiction et les prières du Vicaire de Celui qui demeure à jamais *la lumière du monde*, parce qu'*il est la vérité*, ne communiquent à notre faible travail une vertu qu'il ne saurait avoir par lui-même et ne lui donnent quelque fécondité pour le bien. C'est là tout ce que nous ambitionnons. »

Philosophie des trois vertus théologales, par M. A. MAZURE, ancien professeur de philosophie. Paris, librairie catholique de Périsse, un vol. in-12, de IV-406 pp. Prix : 3 fr.

« Croire, espérer, aimer, sont des actes primitifs de la vie humaine. Il appartient aux philosophes d'en préciser les caractères, d'en marquer les formes diverses, d'en suivre les développements, de déterminer la part qui appartient à chacun de ces actes dans la théorie des devoirs. Mais la philosophie est loin de suffire ici et de donner le dernier mot des problèmes qu'elle a posés. Une chose reconnue de tous ceux qui s'occupent de la sagesse chrétienne, c'est qu'il n'y a pas de dogme de pure philosophie en apparence que la religion n'agrandisse, en lui apportant son complément de vérité.

» Notre but général a été de montrer l'insuffisance de la religion naturelle, c'est-à-dire de la philosophie seule, pour donner à l'homme, sa règle, sa lumière, sa foi; puis d'établir les principes d'une philosophie religieuse plus complète et plus solide, parce qu'elle n'admet pas qu'il puisse exister une religion véritable dans une réunion arbitraire de dogmes auxquels la parole divine n'a pas ajouté sa confirmation avec les vérités qui lui sont propres.

» Si cet ouvrage, dit l'auteur en terminant sa préface, si cet ouvrage sorti d'une plume restée fort obscure bien qu'elle ait été employée à des objets assez divers, obtient quelque succès, s'il est accueilli par quelque âme, dont il aura en quelque point relevé la pensée et soulevé le courage; s'il contribue à maintenir dans la voie sûre quelque esprit flottant, l'auteur ne regrettera pas de l'avoir entrepris; il s'applaudira en pensant que tout n'est pas également perdu et qu'il y a parfois des heures moins égarées que les autres dans le travail d'une vie. »

L'auteur a rencontré dans le cours de son travail nos principaux dogmes

Digitized by Google

et tout ce que leur opposent les prétendus sages de nos jours. A l'école de Saint Augustin, de Saint Thomas, de Malebranche, de Mgr. Gerbet il a trouvé un langage toujours lucide, souvent profond, plein d'élégance et d'onction, une allure franche et douce, qui peint sa conviction et qui révèle l'expérience du psychologiste. Nous ne savons s'il a mis toujours une précision suffisante en traitant quelques questions, et s'il n'a point usé de trop de tempérament envers cette école spiritualiste, qui se refuse de si mauvaise grâce et par tant d'artifices à reconnaître la vérité chrétienne dans tout son éclat. Mais nous sommes dans un temps où l'on est porté à louer le philosophe qui garde la modération du sage et il règne d'un bout à l'autre du livre de Mazure une sérénité, un calme, un parfum d'amour de la vertu qui rassasiera les âmes droites et leur donnera la soif divine de la vérité.

M. Mazure a publié un assez grand nombre d'ouvrages sur la philosophie, et son volume intitulé : *Philosophie des arts du dessin*, a servi à répandre bien des idées justes et saines. Il annonce un nouvel ouvrage qui ne peut manquer de fixer l'attention. Il va s'occuper de la *philosophie des poëtes de l'antiquité*, en considérant la grandeur et les limites de la sagesse païenne, chez les poëtes.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

SCIENCES POILOSOPHIQUES ET POLÉMIQUE RELIGIEUSE. — *Le Christianisme et la religion de l'avenir (Etude sur la religion* de M. Tiberghien), par M. G. VAN HEESWYCK, docteur en philosophie et lettres, professeur au petit Séminaire de St-Trond. 20, 134

La Sciences et les Chimères, par L. VALIN. 1

La Métaphysique et les Mathématiques, par M. l'abbé LECOMTE, docteur en sciences, professeur au petit Séminaire de Bonne-Espérance. 172

Réponse à M. Lecomte, par M. LAMARLE, professeur à l'Université de Gand. 278

Conférences du R. P. FÉLIX, à l'église Notre-Dame de Paris, I, 157; II, 286; III, 299; IV, 396; V, 454; VI, 522.

SCIENCES NATURELLES. — *Les silicates solubles et leurs applications aux arts et à l'industrie*, par M. P. GILBERT, professeur à l'Université de Louvain. 85

De la Vie et de l'Intelligence, d'après M. Flourens, par M. CH. DE LAVALLÉE-POUSSIN. 268

SCIENCES JURIDIQUES. — *De la propriété des Mines*, d'après M. DEFOOZ, par M. A. D., avocat. 479

SCIENCES ÉCONOMIQUES.— *De la crise commerciale et industrielle*, par M. le chanoine DE HAERNE, représentant. 252

Des Faits et de la Méthode historique en Économie politique, à propos du dernier ouvrage de M. Roscher, par M. CH. PÉRIN, professeur à l'Université de Louvain. 346, 500

Les Manieurs d'argent, de M. Oscar de Vallée, par M. CH. DE LAVALLÉE-POUSSIN. 471

Digitized by Google